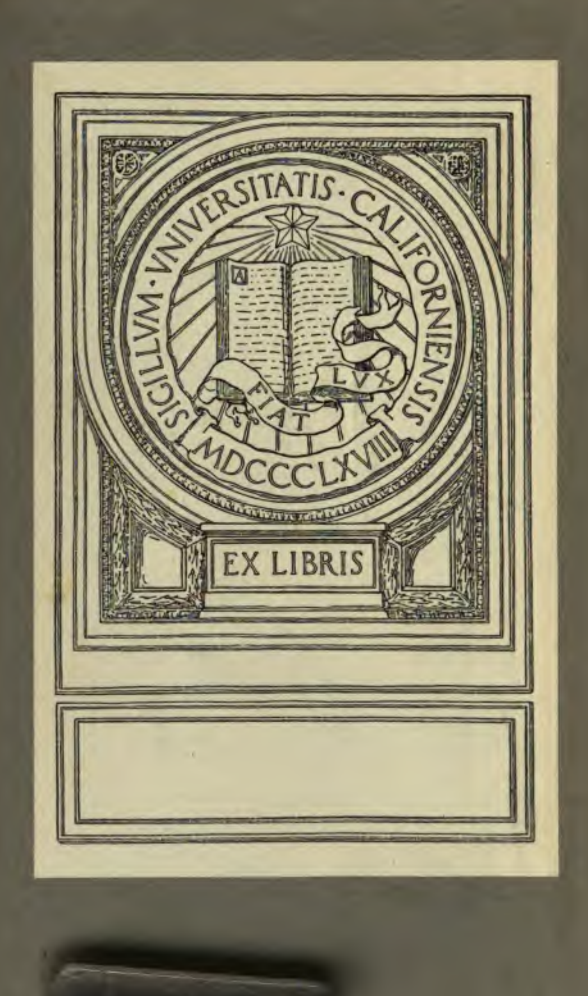
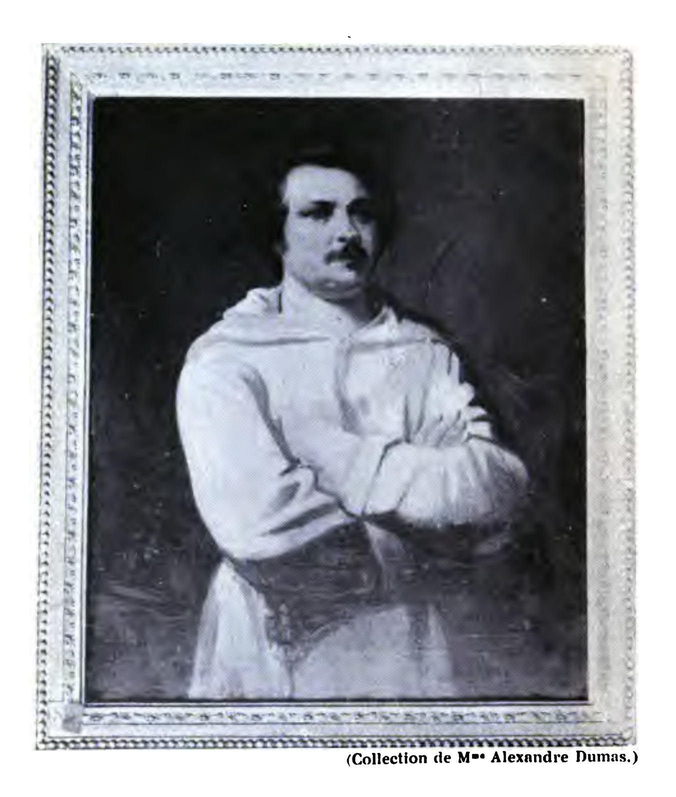

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Honoré DE BALZAC

MORCEAUX CHOISIS



(Collection de Mme Alexandre Dumas.)

Fig. 1. — Le *Balzac* de Boulanger.

Ce portrait, de Louis Boulanger, représente Balzac à l'âge de 36 ans (Voir *notice* p. 15), vêtu de cette robe de moine, symbole de la vie claustrale du travailleur, qu'il portait toujours dans son cabinet de travail. — Balzac l'avait envoyé à Mme Hanska : « Si ma grosse et hardie figure est dans ce moment chez vous, installée, vous ne mettrez jamais mes chagrins sur ce front bombé,... sur ces joues rebondies de moine fainéant (19 juillet 1837) ». Il en disait d'ailleurs 23 mai) : « C'est un des plus beaux morceaux de l'école. »

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

Publiée sous la direction de M. PAUL CROUZET

Honoré de BALZAC

MORCEAUX CHOISIS

Avec une Introduction et des Notes

PAR

Joachim MERLANT

Professeur adjoint de Littérature française à la Faculté des Lettres
de l'Université de Montpellier



PARIS

Henri DIDIER, Libraire-Éditeur

4 et 6, Rue de la Sorbonne, 4 et 6

1912

PRÉFACE

Les éditions paraissant dans

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

ont pour caractère essentiel d'être faites surtout pour l'enseignement.

Elles ne sont pas des travaux d'érudition, mais des travaux de pédagogie pratique.

On y utilise autant que possible les plus récents travaux d'érudition, les meilleures éditions antérieures, auxquelles est dû sans doute le meilleur de celles-ci, et les résultats les plus certains de la science contemporaine (dont les progrès d'ailleurs sont si incessants que les éditions ont périodiquement besoin d'être renouvelées), mais sans exposer jamais la science pour elle-même et en se contentant d'adapter ses résultats aux besoins des classes.

C'est ainsi que persuadés de la nécessité, pour l'étude vraiment scientifique de la littérature, de replacer les auteurs et les œuvres dans leur milieu exact et à leur date, de ressusciter pour les yeux les époques et les circonstances où les œuvres ont paru, tous les auteurs de ces éditions ajoutent à la suite de l'œuvre elle-même une collection d'illustrations documentaires, souvent inédites ou peu connues, qui aide à donner à l'œuvre son vrai sens et sa vraie portée.

Ainsi est complétée notre publication la *Littérature par l'image*, qui a fait pour l'ensemble de l'œuvre de certains auteurs ce que ces éditions font pour chaque œuvre particulière.

Mais cette collection apporte aussi quelques autres innovations toutes destinées à justifier son épithète de *moderne.*

Elle est *moderne*, en s'efforçant de dégager, dans les notices et dans les notes, l'intérêt actuel et contemporain que présentent les auteurs et les œuvres (et cela d'ailleurs sans dénaturer ce qui était la vraie pensée de l'auteur à sa date). L'utilitarisme d'aujourd'hui est trop porté à considérer les grandes œuvres littéraires comme des vieilleries sans intérêt pour lui ; c'est les défendre à ses yeux, c'est surtout éveiller la curiosité de la jeunesse, que d'indiquer çà et là et *d'amorcer* (en laissant aux maîtres et aux élèves le soin de les continuer) quelques-uns des développements susceptibles de montrer que la pensée des grands classiques trouve des applications journalières dans notre société.

Elle est *moderne* en se mettant au niveau des besoins de la clientèle scolaire d'aujourd'hui. Cette clientèle est de plus en plus composée de gens qui ignorent les langues anciennes, ou qui, comme nous tous, par le seul effet de l'éloignement, comprennent de moins en moins la langue française classique. D'où la nécessité, non seulement de ne jamais citer du latin ou du grec, sans le traduire, mais encore de traduire souvent la langue même du 17e siècle. Voilà pourquoi ces éditions, diminuant les *notes d'érudition* qui risquent d'étouffer l'œuvre sous leur amas et qui ont peut-être quelque responsabilité dans la fameuse crise du français, multiplient au contraire les *notes d'explication.* Mais les notes multipliées sont un autre danger : l'élève s'y perd. Pour éviter ce danger, ces notes d'explication sont abrégées, réduites au minimum ; et surtout, autant que possible, classées de façon que la multiplicité des notes soit ramenée à quelques principes généraux. Dans chaque

œuvre il y a de nombreux passages qui exigent la même observation grammaticale ou littéraire : si on la répète, c'est fastidieux et encombrant — si on ne la répète pas et qu'on renvoie à un passage antérieur, c'est inutile, car l'élève va rarement au renvoi. Voici le moyen terme adopté ici : la première fois que se présente un fait grammatical, par exemple, nous formulons en note *(et imprimons en italique continue)* le principe général, dont il est l'application particulière — et surtout ce principe général nous le résumons dans un exemple simple et court :

Il se faut entr'aider (pour la place, fréquente au 17e siècle, du pronom personnel complément) :

Faire leçon (pour la suppression de l'article fréquente au 17e siècle) ;

La grecque beauté (pour la place de l'épithète), etc., etc.

Puis, à chaque nouvelle application particulière qui se présente, nous rappelons la *règle*[1] générale uniquement par l'*exemple* qui la résume : Règle : *Il se faut entr'aider*, etc., etc. Si règle et exemple ont été une fois bien compris, il est vraisemblable que ce simple rappel suffira à réveiller tous les souvenirs nécessaires, et surtout que l'élève, quand il achèvera l'étude de l'œuvre, sera en possession d'un certain nombre de principes généraux[2] qui lui expliqueront bien des détails. Tel est l'effort fait pour réduire les notes à la fois à l'essentiel et à l'unité.

Cette collection espère encore être *moderne* en reprenant une vieille tradition, dont on a dit trop de

1. Nous prenons le mot *règle* non pas dans son sens strict de règle de grammaire, mais dans un sens plus général, et parfois comme équivalent d'*habitude, fait général, tolérance grammaticale,* etc.

2. Les mêmes règles et les mêmes exemples se retrouvent dans tous les volumes de la collection, de façon à assurer pour les élèves la continuité d'une même méthode.

mal, la tradition des notes d'appréciation littéraire. Sans tomber dans l'admiration verbeuse, et sans empiéter sur les impressions personnelles du maître et des élèves, il est possible, en quelques mots précis, d'exciter discrètement les élèves à sentir et à juger la beauté littéraire. En tous cas, la méthode contraire a fait ses preuves, et depuis que les notes d'érudition ont remplacé les notes littéraires, on a des élèves beaucoup moins sensibles à la valeur artistique des œuvres. Or, cette valeur artistique étant ce qui rend les œuvres éternelles et par suite actuelles, c'est encore être *moderne* que d'y insister.

Peut-être aussi voudra-t-on bien apprécier comme un effort *moderne* notre tendance aux méthodes concrètes et aux méthodes actives : d'une part, la publication de tous ces documents illustrés qui aideront à reconstituer les milieux dans lesquels les œuvres sont nées, d'autre part toutes ces invitations, multipliées en note pour les élèves, à des recherches et à des travaux personnels sur un texte précis, ou encore nos essais d'une explication des textes, non pas émiettée en remarques de détail, mais suivie, comme la demandent les plus récents Programmes et Instructions.

C'est l'ensemble de cette tentative pour mettre une nouvelle méthode et une nouvelle vie dans l'étude de la littérature que nous présentons au jugement éclairé du corps enseignant, dont nous sollicitons toutes les observations suggérées par l'expérience et capables de faire apporter toutes les rectifications et mises au point, exigées par l'expérience pédagogique de tous, à ce qui n'est le résultat que de l'expérience pédagogique de quelques-uns.

PAUL CROUZET,

Professeur au Collège Rollin (Paris)

***

Un mot pour l'explication de la méthode particulière suivie dans tous les *Morceaux choisis* de la collection.

Un principe unique inspire cette méthode : si les *Morceaux choisis* sont un mal nécessaire, en ce sens qu'ils ont été trop souvent conçus de façon à faire perdre le sentiment et le goût de l'œuvre intégrale, on s'efforce d'atténuer le mal du passé par tous les moyens possibles, afin de développer au contraire le sens de l'intégralité de l'œuvre, ce qui est la méthode à la fois la plus pédagogique et la plus scientifique.

De ce principe découlent les applications suivantes :

1° *Classement.* — Plus de distribution de morceaux pris un peu partout en rubriques artificielles créées par l'annotateur « Politique, Voyages, Littérature, Pédagogie, Variétés, etc. » On ne connaîtra ici, autant que possible, d'autre ordre que l'ordre chronologique[1] des ouvrages, et d'autre principe d'unité que l'unité même de l'œuvre de l'écrivain.

2° *Analyse.* — Outre que chaque œuvre garde sa date et son indépendance, elle garde aussi sa suite des idées. Plus de fragments accolés sans lien, mais des extraits reliés par une analyse suivie[2], qui, d'une part, renseigne précisément sur ce qu'on n'a pu citer et donne l'impression de l'ensemble ; d'autre

1. Quand un extrait, pour une raison quelconque, n'est pas à sa date, la raison du déplacement est toujours donnée et l'extrait est signalé par un trait ondulé (〰〰) en marge.

2. Jamais une coupure n'est faite sans que le lecteur soit averti par des points de suspension, afin qu'il ne soit pas exposé à chercher la suite des idées où elle ne serait pas.

part, assure aux extraits cités leur véritable valeur, en les replaçant dans la suite des idées de l'œuvre entière.

3° *Titres.* — De même, les extraits conservent autant que possible leur vrai titre, quand l'auteur en a donné un, prennent par exemple pour eux l'en-tête du chapitre d'où ils sont tirés, etc., de façon à supprimer le plus possible l'abus des titres inventés par l'annotateur. Pourtant on ne s'est pas interdit l'habitude de résumer au début d'un morceau son idée générale, mais ces titres fictifs sont toujours encadrés [ ] pour n'être pas confondus avec des titres réels. Il ne faut pas qu'un moyen mnémotechnique utilisé par les éditeurs soit pris pour une œuvre de l'auteur et que les élèves croient que Musset, par exemple, a fait une pièce intitulée *Le Pélican*, pendant qu'ils ignoreront la *Nuit de Mai.*

4° *Choix.* — Enfin le choix des morceaux est aussi prudent que large. Le respect dû à la jeunesse, à toutes les consciences et à toutes les convenances, doit passer et passe ici avant tout, mais il est impossible de méconnaître que, de notre temps, les idées s'élargissent et que les scrupules, littéraires ou sociaux, par exemple, qui auraient fait autrefois éliminer certains morceaux, n'agissent plus aujourd'hui. Il ne suffit plus en particulier qu'un morceau touche aux questions contemporaines, pour que ce soit une raison de l'écarter : au contraire. Ainsi, l'intérêt des *Morceaux choisis* est augmenté et modernisé : ainsi la pensée de l'écrivain est plus intégralement représentée.

P. C.

EXPLICATION
DES
SIGNES ET ABRÉVIATIONS

SIGNES

Le signe § veut dire « paragraphe ».

Le signe = a été régulièrement employé, dans un but constant d'abréviation, pour remplacer les mots « *égale*, *équivaut à*, *signifie*, etc., » et tous mots analogues.

Le signe * *(astérisque)* introduit un exercice, écrit ou oral, proposé sur un texte précis (exercice ayant pour but d'éloigner les élèves des vagues et amples considérations sur les œuvres, et de les habituer au contraire à des recherches exactes sur des points bien délimités).

Les titres encadrés ▭ résument l'idée générale du morceau et n'appartiennent pas à Balzac.

ABRÉVIATIONS

Cf. = « Confer », mot latin pour dire « Comparez, voyez ».
c.-à.-d. = c'est-à-dire.
p., *pp.* = page, pages.
p. ex. = par exemple.
sqq. = et suivants.
éd. = éditeur, édition.
T. = Tome.
L. = Livre.
Chap. = Chapitre.
Ibid. = *Ibidem*, même ouvrage et même passage.
Op. cit. = ouvrage cité (latin : *opus citatum*).
sc. = scène.
v. = vers.
VAR. = variante.
n. = note.
vol. = volume.

L'abréviation : CROUZET..., *Gr. Fr.*, renvoie régulièrement à

CROUZET, BERTHET, GALLIOT,

Grammaire Française simple et complète pour toutes les classes

Privat-Didier, éd.)



(Phot. Primault et Boidron, Tours.)

Fig. 2. — **Maison natale de Balzac** (Rue Nationale, à Tours).

Honoré de BALZAC

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Sa vie.

La vie de Balzac se confond avec l'histoire de ses ouvrages. Elle ne se raconte pas en quelques pages. Voici seulement les indications essentielles, le cadre de cette existence qui fut si agitée et si bruyante.

Honoré de Balzac est né le 20 mai 1799[1] (2 prairial an VII), à Tours ; son père, Bernard Balzac[2], était administrateur de l'Hospice Général. Balzac n'avait pas dans les veines une goutte de sang tourangeau ; de race, il est moitié méridional, moitié parisien.

De huit à quatorze ans, il est élevé au collège de Vendôme (voir ici *Louis Lambert*, p. 117 sqq.), puis à la pension Lepitre, à Paris. Il commence son droit en 1816. On voulait faire de lui un notaire. Il se débat comme un diable et, en 1819, il obtient, d'un père excellent, très âgé, très original, d'une mère un peu fantasque et « tourmentante », un délai de deux ans pour faire la preuve de ses talents littéraires. Dès lors, commence la vie héroïque de Balzac. (Voir ici, *La Peau de Chagrin*, p. 99 sqq.)

Jusqu'en 1825, seul ou en collaboration, il produit une énorme quantité de romans qui, presque tous, ont sombré dans l'oubli, auquel d'ailleurs il les destinait ; il apprenait son métier, et il gagnait un peu d'argent.

Il avait trouvé en Mme de Berny, beaucoup plus âgée que lui, un grand amour, une grande sagesse ; elle fut sa conseillère et sa directrice, elle le souleva au-dessus de tous les désespoirs. Jamais il ne retrouvera une tendresse égale à celle de la *Dilecta*[3]. Cette passion ne fut pas, semble-t-il, sans d'assez violents orages de jalousie, et l'on imagine aisément les souffrances d'une alliance

1. Voir le *Balzac* de M. Biré, qui apporte des renseignements décisifs (p. 85 sqq.).
2. Fils du laboureur « Balssa », originaire du Tarn. On voit assez que Balzac, quoiqu'il en ait dit, n'avait aucun droit à la particule.
3. On pourra consulter Geneviève Ruxton : *La Dilecta de Balzac.*

si disproportionnée. Mais sans elle, on peut douter de ce qu'il serait advenu de Balzac. Elle forma son cœur et son talent[1].

En 1825, il se lance dans une affaire de librairie, qui échoue. Il achète une imprimerie. Le résultat fut qu'en 1828 Balzac était acculé à la faillite. Sa mère et Mme de Berny lui vinrent en aide. Il vendit, dans des conditions désastreuses, et resta chargé d'une dette de 90,000 francs, dont l'intérêt annuel était de 6,000 francs.

Toute l'explication de sa vie est là. Jusqu'en 1850, il se battra avec ses créanciers. La tyrannie de l'idée et celle de la dette dominent son immense production. Nous n'en dirons pas plus. Cependant, un fait maître de sa vie, c'est la correspondance qui s'établit, en 1833, entre lui et une grande dame Polonaise, Mme Hanska. Il l'a adorée ; il a cru d'abord trouver en elle une autre Mme de Berny, jeune ; il s'aperçut bien vite qu'il s'était trompé. Mais il continua de l'aimer, d'une passion où il y avait de la sincérité, puis un grain de vanité, l'ambition de se poser au plus haut degré social par un mariage qui ferait de lui un arrière-petit-cousin de Marie Lesczynska, puis, surtout, un acharnement au bonheur, la rage d'avoir le dernier mot avec le destin, et de réaliser ce rêve d'une félicité parfaite, éblouissante, qui l'a soutenu pendant vingt ans.

Il est mort épuisé le 19 août 1850. Le 14 mars, il avait épousé Mme Hanska. Victor Hugo a raconté, en un récit poignant, qu'auprès de son lit de mort il y avait une vieille femme, sa mère.

« Cette vie, dit excellemment M. A. Le Breton[2], ... où le drame de l'argent a la tragique outrance et la beauté d'un drame de passion, cette vie qui est hallucination continuelle et continuel paroxysme, elle est le plus typique des romans de Balzac, elle est le roman balzacien par excellence. »

L'homme. Son aspect.

Essayons d'abord de nous représenter Balzac comme il était ; cela est facile, puisque nous possédons de lui une grande quantité de portraits ou de caricatures, qui le représentent à tous les âges. C'est, par exemple, le charmant dessin de Dévéria : Balzac a vingt-trois ans ; il est dans la fleur de sa jeunesse, le front large, couronné d'une broussaille de cheveux qui semblent dressés au vent de l'inspiration (comme il convenait en l'an 1822), les

1. Cf. ici *Le Lys dans la Vallée.*
2. *Balzac, l'homme et l'œuvre,* 1905. C'est de beaucoup l'ouvrage d'ensemble le mieux informé et le plus pénétrant qui existe sur Balzac, avec le livre de Brunetière, qui est plutôt une fresque magistrale, et les *Essais* de Paul Flat.

yeux gais et pénétrants, le nez un peu gros, la bouche épanouie, sensuelle, le galbe du visage d'une rondeur pleine et encore presque enfantine, le cou nu, comme on le voit dans les portraits de lord Byron, l'air un peu fou, pour tout dire (l'air de Diderot, un peu), comme si sa jeunesse lui montait perpétuellement à la tête, peut-être embelli, point vulgaire d'ailleurs et très séduisant : c'est de ce garçon-là que Mme de Berny eut l'idée de s'éprendre, et l'on admet qu'avec cette figure il ait pu être irrésistible.

Treize ans plus tard, dans le portrait de Louis Boulanger, c'est toujours l'avenir que Balzac regarde, les bras croisés, le capuchon de sa robe monacale rabattu sur son encolure puissante, et son regard est celui d'un homme qui voudrait fasciner le destin ; les cheveux, beaucoup plus longs, sont rejetés en arrière, pour augmenter l'ampleur du front ; la bouche, à demi cachée par la moustache, a perdu toute grâce, les contours du visage se sont alourdis ; la carrure et le port de tête disent l'audace, mais aussi l'excessive tension de la volonté, l'expérience des grands déboires et la ténacité des espérances.

Six ans de plus, un daguerréotype. Balzac a quarante-deux ans, les traits sont empâtés ; les yeux ont une fixité un peu aiguë. Ils ne s'ouvrent plus, faut-il le dire, avec cette candeur lumineuse et si gaie qui répandait un charme sur sa physionomie de vingt ans ; ils s'enchâssent plus profondément dans l'orbite déjà flétrie. Les lèvres trop serrées et les plis accusés qui sillonnent les joues sont l'indice d'une grande fatigue, d'un tempérament atteint. Dans huit ans, Balzac mourra. Mais, en cette même année 42, David d'Angers dégage les éléments sculpturaux de cette figure déjà creusée et, aux heures d'épuisement, ravagée par de trop grands soucis. Le croquis dessiné par lui pour un médaillon [1], et surtout le monumental buste de marbre, ont fait passer à la postérité un Balzac gœthéen, dont le visage aux nobles méplats, et baigné de sérénité, rayonne de souveraine intelligence. Tel, en plus beau encore, en dépit des gens froids et des crayons médisants, le vit en chair et en os, à quarante-neuf ou cinquante ans, son adorateur Champfleury [2] : « M. de Balzac était beau... Je fus frappé de la beauté de M. de Balzac... Devant M. de Balzac, la caricature a échoué ». Encore nous engage-t-il à ne pas nous fier au masque modelé par David, qu'il appelle *dantesque*.

Et en effet, tout portrait peut tromper. Nous pouvons contrôler les images qui nous restent de Balzac par l'impression qu'il produisait. Delécluze [3] était chez Mme Récamier le jour où, pauvre

1. Reproduit en tête des *Pensées, Sujets, Fragments,* publiés par J. Crépet, 1910.

2. Voir ses *Notes historiques sur Balzac,* à la suite du *Balzac* d'A. Baschet, 1852.

3. *Souvenirs,* p. 284. Il faut les lire avec un peu de méfiance.

petit romancier peu connu, il y fut présenté par Mme d'Abrantès. Il le vit avec des traits communs, mais illuminés par une vivacité d'intelligence extraordinaire : « Le feu de son regard, ainsi que le contour vigoureusement dessiné de ses lèvres, trahissait en lui l'énergie de la pensée, et l'ardeur des passions ». Il faisait penser à Rabelais : le mot vaut d'être retenu. Balzac aimera à nous peindre ses grands idéalistes avec un visage empreint des passions de la chair, et transfiguré par la beauté intérieure ; — et l'on a quelque raison de croire qu'il songeait à lui-même quand il décrivait le docteur Benassis, *Le Médecin de Campagne*, avec sa face camuse de satire antique, où transparaît une âme intense et purifiée. Mme Ancelot[1], qui le vit vers la même époque, écrase son inélégance sous une comparaison par trop inégale avec la grâce aristocratique de M. de Chateaubriand. Elle lui trouve des yeux superbes, étincelants d'intelligence : de cela tout le monde conviendra ; — mais il est très négligé, sa toilette manque de propreté, sauf les jours où elle est « bizarrement recherchée ». Et Mme de Bassanville[2], tout en reconnaissant qu'après avoir fait paraître ses études « charmantes » sur les femmes, Balzac devint la coqueluche des dames, ne veut pas laisser oublier qu'au total c'était « un gros garçon assez laid et sale au delà du possible », avec « la passion de barbouiller de pommade ses cheveux qu'il ne peignait jamais, et de se parfumer sans se brosser » ; un « sachet turc ».

Le bibliophile Jacob, — lequel avait des raisons d'autant meilleures de le détester, qu'il lui avait fait quelques noirceurs, — nous dit qu'à trente-deux ans (toujours au moment où il entre dans la célébrité), Balzac paraissait plus jeune que son âge ; sa « physionomie ouverte » annonce un caractère « bienveillant et jovial ». Aucune distinction, toujours mal habillé. Voici qui paraît à peu près établi.

Mais ce qui l'est aussi, c'est que l'expression plaisait. Julien Lemer (un ami, celui-ci[3]), en 1839, nous parle de la finesse de ses mains, du scintillement de ses yeux, de la bonté des lèvres et du « galbe harmonieux et sympathique du bas du visage ». Balzac le recevait aux Jardies ; il se sentit observé par ce jeune homme ; il alla s'asseoir sur un fauteuil placé devant la fenêtre, et s'écria : « Venez, venez voir les paillettes d'or de mes yeux. Vous devez en avoir entendu parler..., en ce moment le soleil doit bien les éclairer ». Olympe Pélissier, la future Mme Rossini, que Balzac a probablement voulu peindre dans sa Foedora de la *Peau de Chagrin*, parlait souvent de la fascination de ses yeux noirs[4].

1. *Les Salons de Paris, Foyers éteints,* 1858.

2. *Salons d'autrefois,* 4 vol., 1862-66.

3. *Balzac, sa vie, son œuvre,* 1892.

4. Voir Amédée Pichot, dans *Une Page perdue d'H. de Balzac* (de M. de Lovenjoul), p. 28 et note.



Fig. 3. — **Buste de Balzac, par David d'Angers.**

Le grand statuaire David d'Angers, ami de Balzac, fit ce buste en 1842, avec quelques séances de pose à peine, puis l'offrit à son modèle (Voir Notice, Introduction p. 15).

Tel il faut voir Balzac, un peu bohême d'aspect, se parant et se pomponnant quand il va dans le monde, et n'arrivant ni à se donner l'air d'un gentilhomme, ni à amortir l'éclat séduisant d'un visage puissamment original, qui amusait et enchantait ses amis dans l'intimité.

Sa verve.

Déjà, nous le devinons débordant d'entrain, bouillonnant de verve. C'est un homme à la Diderot. Tout le monde nous le dit. Il tenait de son père une robustesse de constitution qui lui assurait, — sans les excès, — au moins cent ans de vie, et une grande originalité d'esprit, rehaussée d'un grain de toquade : il aura ses marottes. De sa mère, — dont il existe un délicieux portrait, — femme nerveuse, chagrine, très fine d'ailleurs, admettons qu'il tenait une susceptibilité que l'abus du café et toutes les excitations cérébrales ne firent qu'aviver, avec une gaieté d'esprit un peu fébrile. C'est le côté moins sain de son être. Mais, jeune surtout, il n'en était que plus aimable. Lisez ses lettres à Laure, sa sœur, entre 1819 et 1825, elles sont charmantes.

Un enchanteur, voilà d'ailleurs le mot qui vient à tous, et presque en tout temps, et même à ceux qui se plaignent le plus amèrement de lui. C'est le mot du vieux général de Pommereul[1] et de sa femme, chez qui, après la faillite de son imprimerie, en 1828, il alla préparer *Les Chouans*. Il n'est pas à Fougères depuis une heure que la maison est en révolution ; personne ne résiste à cette gaieté aimante, à cette joie de vivre endiablée et tourbillonnante, tapageuse, mais si *bon enfant* qu'elle rend des forces, pour la supporter, aux gens fatigués. Le bibliophile Jacob[2] a beau se rappeler consciencieusement toutes les bonnes raisons qu'il a de garder rancune à Balzac, il lâche le mot : « C'était à vrai dire un charmeur, un enchanteur... Je n'ai jamais entendu une conversation plus captivante... Il parlait de tout... avec la même finesse et la même originalité ». — Werdet[3], cet éditeur qui eut le talent de se rendre déplaisant en racontant comment Balzac le ruina, fait meilleure contenance, il se défend contre le charme, insiste sur ce qu'il y avait chez lui du comédien : « Insinuant, flatteur, obséquieux, rempli de grâces félines, d'une facilité d'élocution étonnante et d'une audace de hâblerie que rien n'intimidait ; il savait fort bien qu'il était difficile qu'on pût lui reprocher quelque chose ».

1. Voir Du Pontavice de Heussey : *Balzac en Bretagne*.

2. Pseudonyme de Paul Lacroix ; voir dans *Le Livre*, de 1882 : *Simple Histoire de mes Relations littéraires avec Balzac*.

3. *Portrait intime de Balzac, sa vie, son humeur, son caractère*, 1859.

Retenons cet aveu ; — un peu plus loin Werdet conclut, non sans dépit (et il lui sera beaucoup pardonné pour cela) que, malgré qu'on en eût, il fallait l'aimer. « Il possédait l'art de se faire aimer à ce point qu'on oubliait, en sa présence, les griefs qu'à tort ou à raison on avait contre lui, pour ne se souvenir que de l'affection qu'on lui portait ». Et c'est Werdet qui nous apprend que ses serviteurs l'aimaient jusqu'au fanatisme ; sans lui, saurions-nous qui était le *Tigre* Grain-de-Mil, Rose (l'original, peut-être de la grande Nanon d'*Eugénie Grandet*[1]) et François le vieux troupier?

Séduisant, il l'est à la manière d'un enfant, et d'un enfant gâté. Le jour où il vint à l'Abbaye-aux-Bois[2], il était si content qu'il se serait jeté dans les bras de tout le monde ; il donna là une scène un peu burlesque, mais si franchement sincère, et sa conversation fut si spirituelle, que, si l'on rit, ce fut de plaisir devant ce beau naturel, comme on disait jadis. — Des visiteurs[3], Mme Jobey de Ligny et le jeune Lemer, viennent aux Jardies : il leur propose de l'aider à déménager à la cloche de bois, parce que, le soir, l'huissier doit le saisir, et il rit de bon cœur à l'idée qu'on ne pourra faire qu'un procès-verbal de carence. En 1835[4], écrivant à la duchesse de Castries et soignant son attitude, il romantisera cette gaieté verveuse, ébahissante : « Le caractère rieur et enfant, *surtout*, comme vous dites *léger*[5], est un aubier qui m'a préservé souvent ; mais plus souvent aussi le cœur a reçu de vives et saignantes blessures ». Il dit vrai, mais l'aubier est solide et plein de sève. — Mme Ancelot le trouve si bon enfant qu'elle lui pardonne des bouffées d'orgueil. Il sait que le secret de son charme est dans cette simplicité d'enfant, et il en joue un peu, quand il se sent devenir grand homme : « Je veux, écrit-il à Mme Hanska en 1834[6], que vous vous disiez, en entendant mon nom glorieusement, respectueusement prononcé : « C'est un enfant, qui aime les cailloux, qui dit des bêtises, qui en fait,... et qui faisait rire M. de Hanski ».

Sa gaieté déborde en causeries. Le soir, au coin du feu, il fait d'impayables « campagnes en Chine ». Il enfourche *un dada*, et le voilà parti à travers les steppes de la fantaisie, à un train échevelé. Aussi, amis et ennemis s'accordent sur ce point qu'il ne savait pas *causer*. Gozlan nous parle d'une soif inextinguible de monologues, dont il semblait avoir hérité de Diderot en ligne directe. Mme Ancelot lui en veut de ce qu'un jour, présenté par elle, pendant une audition de Listzt, à un Américain curieux de le connaître, il ne sut lui parler, intarissablement, que de la misère des

1. Voir ici p. 158.
2. Délécluze : *Souvenirs de soixante années*.
3. Lemer, *op. cit.*
4. *Correspondance*, I, 316.
5. Que de fois il se défendra de cette qualité dans ses Lettres à Mme Hanska, qui ne le trouvait jamais grave, assez confit en dévotion amoureuse.
6. *Lettres à l'Étrangère*, I, 212.

écrivains en France, de sa propre détresse ; — quitte, le soir du même jour, chez Mme d'Abrantès, à rebattre les oreilles de toute l'assistance des millions qu'il était sur le point de gagner. Eusèbe de Salles[1] nous en dit autant dans son divertissant article ; chez Gérard, Balzac trouvait un partenaire : Stendhal. A eux deux ils tenaient la dragée haute à des causeurs d'un tempérament plus pauvre ; Cousin s'éclipse « ne risquant jamais le contre-point dans ce formidable duo », — Gustave Planche risque une demi-opposition narquoise ; Patin, avec son filet de voix, introduit des métaphores suivies, et Balzac le réduit au silence en développant une énorme théorie sur le goût en littérature à travers les âges.

Autre trait, en effet, ce causeur dont une chiquenaude peut lâcher les écluses, est volontiers, et même dans le monde, un mystificateur. Un jour, il propose à une jeune femme de lui raconter toute son histoire, rien qu'en la regardant fixement dans les yeux : « Pas tout haut », supplie l'imprudente.

Et ce n'est là qu'un des indices de ce tempérament excessif. Il est de ceux qui se reposent d'un excès par l'autre. La légende s'est faite de bonne heure, — et que de fois il plaide l'innocence auprès de l'exigeante Mme Hanska ! — d'un Balzac frénétique, même démoniaque. Chasles n'a-t-il pas osé parler de Tibère à propos de lui ! Il faut en laisser beaucoup. — Par exemple, Balzac n'était pas si joueur, je crois, que ses bons amis le donnaient à entendre; c'est *Le Voltaire* de *1884* qui nous apprend qu'un jour il fut mis à sec à la bouillotte dans un café de la rue Duphot. Lui-même confesse à Mme Hanska qu'il a joué, au lansquenet, un soir de février 1845, chez la comtesse Merlin, sans perdre ni gagner : « Il fallait bien appliquer un moxa » sur les soucis qui lui « torturaient » l'imagination. Dans la même lettre, il avoue qu'il compte sur ses gains au jeu pour faire le voyage de Dresde ; — et une autre fois, c'est à Marseille qu'il gagne l'argent de son passage en Sardaigne ou en Italie. Et en cette année 1845, toujours pour faire trêve à ses préoccupations, il suit Théo. Gautier à l'hôtel de Pimodan, il prend du haschich, — ses lettres nous l'apprendraient, si Gautier déjà n'avait raconté cette soirée[2]. Mais tout cela semble très accidentel. Convenons que Balzac aimait la bonne chère, et appelons, avec ses contemporains, « une orgie », ce fameux dîner du *Rocher de Cancale*, non pas modèle, mais fac-simile de celui de *La Peau de Chagrin*, organisé par *Le Charivari* avec Dutacq, Altaroche, Gautier, Daumier, Gavarni et Balzac, roi du festin, pour célébrer un acquittement. Mais n'oublions pas que ce truculent Balzac venait sans doute de passer des semaines au

1. *Balzac alchimiste et rhéteur dans le salon de Gérard*, dans *Le Boulevard*, 11 et 25 janvier 1863.

2. Dans ses *Portraits contemporains*.

régime d'un ascète : lait, fruits, café. Oui, il écrit le 26 octobre 1834 à Mme Hanska : « Samedi prochain, je donne à dîner à mes *tigres* [1] de la loge, et je fais des somptuosités sans raison. J'ai Rossini et Olympe [2], sa *cara dona*, qui présidera. J'ai Nodier, puis les cinq tigres, Sandeau, et un certain Bohain, homme de grand talent politique, taré injustement, les vins les plus exquis de l'Europe, les fleurs les plus rares, la chère la plus fine ; enfin je veux me distinguer ». — Et en 1839 [3] : « J'assiste aujourd'hui à un dîner diplomatique de bons enfants qui veulent rire et boire. Or, comme je suis hébété de travail, je n'ai pas le courage de me refuser à cette débauche [4]. » — Mais c'est lui aussi qui se justifie en 1832, auprès de Mme Carraud, d'aimer le luxe ; c'est « ce coquin d'Honoré » qui écrit : « J'ai acquis le droit de me mettre dans la soie, parce que, demain s'il le faut, je retournerai sans regret, sans un soupir, dans la mansarde de l'artiste, la mansarde nue,... pour ne me vendre à personne. »

Ainsi s'expliquent aussi ses fugues soudaines, qui désespèrent ses éditeurs, intriguent ses amis, et réjouissent ses adversaires, lesquels répandent sur les causes de ses éclipses les pires calomnies : la moindre est qu'il est devenu fou. Desnoiresterres a bien parlé de ses bizarreries, après des périodes de travail forcené. Et Werdet nous raconte cette mirobolante journée d'octobre 1834, où Balzac le promena, effaré, rue Saint-Victor, puis rue Saint-Antoine, moissonnant les observations, rafraîchissant de vieilles études, pétillant d'anecdotes ; puis, mal vêtu, sali par les taudis d'où il sortait, les allées visqueuses qu'il avait explorées, la barbe inculte, pris de l'idée d'aller à un concert du Conservatoire, où d'ailleurs le beau monde lui fait fête. Il finit la journée chez Véry, alors glorieux, en Vitellius ou en Gargantua ; Werdet nous lègue le menu : cent huîtres, douze côtelettes, un caneton, douze poires du doyenné,... j'en passe. Balzac-Gargantua finit la soirée chez le mime Debureau, et ses rires formidables soulèvent une émeute. Le matin, il n'en pouvait plus de travail. Le tout, conclut Werdet, aux frais de l'éditeur.

Sa vanité ; sa naïveté.

Cet homme, en proie au délire de la verve, l'est aussi, et c'est presque, chez lui, la même chose, au délire de la vanité. Son

1. Voir plus loin.
2. Cf. plus haut, p. 16.
3. *Correspondance*, I, 451.
4. Cf. encore Werdet, *Op. cit.*, p. 265 : le fameux dîner à l'*Hôtel des Haricots*, où Balzac était enfermé de temps en temps pour n'avoir pas pris un tour de garde.

amour de paraître, sa rage de succès sont illimités. De ses œuvres, il parlait sans modestie. A Mme Hanska, 26 novembre 1834 : « Je vous avais bien dit que [*La Recherche de*] *l'Absolu* vous étonnerait; eh bien, vous concevrez encore moins *Le Père Goriot*. » Le 19 juillet 1844 : « La troisième partie [de *Modeste Mignon*] est un chef-d'œuvre, selon moi. C'est la comédie de Taine, de Goethe, ramenée à la vérité pure. » A Mme Carraud, 2 août 1833, sur *Le Médecin de Campagne* : « Vous lirez ce magnifique ouvrage, vous verrez jusqu'où j'ai été. Ma foi, je crois pouvoir mourir en paix. J'ai fait pour mon pays une grande chose. Ce livre vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées ». Voilà qui dépasse un peu l'enivrement permis à l'artiste dans le feu de l'exécution. On trouverait par dizaines des bravades analogues dans la *Correspondance*. Les superlatifs les plus éclatants sont ternes, à son gré, pour qualifier ses œuvres ; il les accumule en Babels d'admiration[1].

Cette vanité n'avait rien de dissimulé, rien de perfide. C'est, encore, une vanité d'enfant. Il faut lire chez Werdet[2] la soirée qu'il passa avec Balzac, le jour du triomphe de son *Livre mystique*, et l'effet prestigieux que firent Balzac et son illustre canne, à la porte Saint-Martin, puis à la terrasse de Tortoni. Il en jouissait, sans le moindre soupçon de ridicule. Delécluze aussi l'a vu aux Italiens dans la loge infernale (ainsi nommée parce que le tapage de cette bohême mondaine et piaffante obligeait quelquefois le commissaire à de courtoises interventions) : Balzac tient sa canne, étincelante de pierres précieuses, comme un sceptre, et il répond avec une joie exubérante aux saluts qu'on lui adresse de toute la salle. — Cette vanité n'est pas méfiante, et se laisse mystifier : enfermé à Clichy, Balzac reçoit un jour, d'une admiratrice inconnue, (il en avait tant !) une natte de cheveux de la plus grande beauté ; et pas un instant il ne se doute que ses amis, qui assistent au déballage de ce colis parfumé et précieux, ont su ce qu'il coûtait chez un coiffeur en renom. Mais soyons en garde contre les amis de Balzac : comment prendre au sérieux Gozlan quand il prétend que Balzac entretenait par pure vanité la « légende » de ses fabuleuses dettes ! Je croirais plus volontiers *Le Voltaire*[3], lorsqu'il se fit en 1884 l'écho d'un bruit selon lequel personne n'aurait été dupe du luxe, d'assez mauvais goût, affiché par Balzac, et tout le monde aurait su qu'il allait chercher son impressionnant habit à boutons d'or chez

1. Il faut dire, pour être exact, qu'une fois l'œuvre finie, Balzac connaît la prostration du dégoût et le désespoir de la sentir si différente de sa conception ! Voir *Lettre à l'Etrangère*, I, 13 ; II, 120, etc.

2. *Op. cit.*, p. 301.

3. (4, 10 et 20 janvier 84 : *Balzac et ses amis*, par Louis Durand.)

l'usurier Bertet, — quitte à le lui rapporter en diligence une fois l'effet obtenu.

Ce qui n'est point douteux, c'est sa soif de réputation. Selon Gozlan, c'est elle qui l'aurait lancé dans l'affaire Peytel : un homme a tué sa femme, à Bourges ; cet homme a été naguère un peu connu sur le boulevard : déclarons-le innocent ! nous cueillerons les lauriers de Voltaire. C'étaient plutôt ceux de Beaumarchais[1] qui l'empêchaient de dormir. Il avait comme lui un sens exalté de la dignité de l'homme de lettres, mais aussi l'ambition du tapage, l'amour des retentissants procès, qui font à un homme un piédestal de scandale d'abord, puis une auréole de probité. De bonne heure, à en croire le bibliophile Jacob[2], c'est le renom qu'il se fit. Voyez-le sous la Restauration, quand on ressuscite, avec Le Poitevin-Saint-Alme, Arago, Rolle, Masson, le défunt *Figaro* : tempêtueux journal, où personne n'est payé ; les menaces, les querelles, les duels, les lettres d'injures y pleuvent dru comme grêle ; Paul Lacroix est là-dedans, il l'avoue, le factotum, et, comme pas un, sait donner « le coup de lancette » aux récalcitrants ; tous les acteurs et actrices, par ses soins, ont consenti à l'abonnement. Un jour, il parle avec Le Poitevin de lord R'hoone, — c'est alors l'un des pseudonymes de Balzac : « Qu'est-ce ? s'écrie Le Poitevin ; un apprenti romancier, que sa vanité féroce a perdu... Il se croit un Voltaire, un Jean-Jacques, un Diderot,... le diable d'homme est convaincu qu'il doit entrer dans la peau de Beaumarchais ! » Savoureuse colère : nous en recueillons les éclats, du temps où Balzac ne faisait que chétive figure. Que furent-ils, plus tard, à huis clos et dans la presse, quand, maître du succès, Balzac se carra dans son impertinence, qu'il croyait naïvement celle d'un grand seigneur, quand il eut été piqué de la tarentule de la réclame, en écrivant lui-même, en dictant des notes sibyllines, des articles qui vaticinent le renouvellement, par ses œuvres, du monde littéraire, — fondant, lui, le prochain dénonciateur des crimes de la camaraderie, la société secrète du Cheval Rouge[3], dont tous les membres devaient se pousser mutuellement au pinacle, et surtout ne pas chômer de proclamer à grands fracas, dans les journaux, la gloire et le génie de Balzac, — mettant sur son coupé et sur la livrée de « ses gens » les armes usurpées des Balzac d'Entragues. dont il soutenait, « titres en mains », qu'il était l'authentique descendant, — enfin combinant des affaires colossales, dont la moins connue, peut-être, et non la moins étrange, est ce « compte bleu » que rappelle Desnoiresterres : les cinq mille types créés de la

1. Lemer, *Op. cit.*, p. 106, raconte que Balzac voyait souvent, dans son enfance et sa jeunesse, chez sa grand'mère, une vieille dame qui avait beaucoup connu Beaumarchais.

2. Article cité.

3. Voir Gozlan, *Op. cit.*, et Véron, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*.

Comédie humaine, et les neuf mille à venir, qui, à 25 francs par tête, doivent rapporter 350,000 francs.

Ici, ce n'est plus vanité, c'est mégalomanie ; et il faut bien dire que Balzac fut un mégalomane.

L'impulsif.

Mais, pour faire un mégalomane accompli, outre un vaniteux il faut un impulsif, un homme à emportements, une volonté de domination capable d'aller jusqu'à la tyrannie. Et Balzac a tout cela. Il est impulsif à souhait. Dans l'ardeur de sa juste colère contre les libraires contrefacteurs, il bondit un jour chez un libraire du Palais-Royal, brise un carreau, pour avoir une occasion de s'expliquer. Le *Journal des Ecoles* l'attaque grossièrement : il jette feux et flammes, écrit une lettre comminatoire, annonce qu'il met la justice en branle. Brusquement, il n'y pense plus. Ses boutades contre ses confrères sont plaisantes ; le mal qu'il en dit est à la mesure du bien qu'il professe de lui-même. Il est vrai qu'il a quelquefois des raisons d'être exaspéré par des succès de mauvais aloi qui éclipsent les siens[1]. Paul de Kock se vend instantanément à trois mille exemplaires. Sainte-Beuve, méchamment, suppute la vente d'Eugène Süe, et affecte de le traiter comme l'égal de Balzac. Mais les plus grands ne sont pas épargnés ; Hugo, Lamartine, G. Sand, qui pensèrent et qui dirent tant de bien de lui, il les a tous abîmés quelque part, au moins dans ses lettres. Il avait certes des haines véhémentes, et il est aussi coupable de petites iniquités. C'est le point faible, la tare de l'homme de lettres. N'écoutons pas Paul Lacroix, lorsque, pour expliquer le compte-rendu sévère donné de ses *Deux Fous* par Balzac, il le déclare jaloux d'un succès obtenu sans charlatanisme. Mais il est bien dans la note de ses propos habituels sur Hugo, qu'il l'ait appelé « le Maître Jacques de l'école romantique » ; et je ne crois pas que Werdet mente, quand il rapporte ses sorties contre les jeunes, aujourd'hui bien inconnus : Bergounioux, Michel Reymond, etc. : « Vous, des littérateurs ! jeune homme, savez-vous avec qui vous dînez ? avec les maréchaux de lettres ! » — Ce n'est pas pour le plaisir de montrer, comme dirait Sainte-Beuve, les loupes et les verrues sur un beau visage, ce n'est pas pour satisfaire « une curiosité oblique » que j'insiste sur ces taches. C'est pour être vrai. Gozlan a parlé lui aussi des accès de haine « sanguine » et maladroite de cet impulsif génial ; et, bien qu'il fût ici, probablement, l'instrument d'une

1. *Correspondance*, I, 390 ; *à l'Etrangère*, I, 274, etc.

coterie que Balzac avait blessée à jamais, il a justement noté son incohérence dans ses rapports avec la Société des Gens de Lettres, cette lettre à l'agent central où « l'idée, d'abord si fière et presque matamore, divague, fléchit, est prête à tomber en dissolution. » Et pour être justes, il nous faut bien admettre aussi que Balzac fut, avec ses éditeurs, le moins commode, le plus fantaisiste, le plus inconsistant des prometteurs qui aient jamais traversé le monde de la librairie.

Joignez à cela sa susceptibilité, son égoïsme de grand artiste, aux prises avec l'idée et la dette, et qui cherche à tirer flèche de tout bois, à pressurer et exploiter les cerveaux des ses amis, à les mettre en coupes réglées ; imaginez ces convocations où l'on était censé se rendre pour collaborer à une œuvre toute tracée, et où il ne manquait qu'une idée directrice, — ces séances de travail à vide trop pareilles aux fameux dîners de Jardies, pour lesquels, sous peine de mourir de faim, chaque invité devait, au dernier moment, aller faire le marché, — rappelez-vous la légende de ce pauvre diable de Lassailly, rendu fou par Balzac après quelques semaines de labeur forcé, diurne et nocturne : c'est de tout cela, de ces réels défauts et de ces simples inconséquences, de cet égoïsme candide et de ces volcaniques éruptions d'humeur, de ces hauts et bas de fortune, et de cette mystérieuse vie où les périodes tapageuses alternaient avec les saisons de claustration, qu'est née la légende de l'immoralisme balzacien, d'une sorte de pantagruélisme, gâté par de trop fréquentes accointances avec Panurge.

L'imaginaire.

Ainsi se fit aussi sa réputation d'imaginaire : elle n'a que trop de fondement. Sa puissance d'illusion est invincible. Ce grand vaniteux, ce mégalomane, cet emporté est un visionnaire. Il a des idées fixes. Il lui en faut toujours une en train ; il les use vite, mais il en invente toujours ; et ce qui talonne sa force d'invention, c'est la dette, souveraine implacable de cette existence effrénée. C'est elle, c'est la harcelante pensée de la vaincre, qui le lance dans ces affaires si connues qu'on ne veut plus les rappeler : exploitation de forêts de chênes-lièges en Pologne, de minerai d'argent en Sardaigne, d'ananas à Sèvres. Et c'est elle qui transforme en un talisman cette bague verte que M. de Humboldt avait reconnue comme l'anneau d'Ali, cousin de Mahomet ; réalisée, elle devait donner des galiotes d'or, — expertise faite, ce fut de la verroterie. Tout esprit critique l'abandonne alors : il est tout imagination.

Il l'est encore quand il rêve l'avenir. Sur les murs nus de son appartement, rue Cassini, des inscriptions au charbon indiquent, ici un Véronèse, là un Carlo Dolci. Il offre à Arsène Houssaye[1], venu déjeuner avec son appétit de dandy et d'éphèbe, un menu fantastique comme une dînette d'enfants : les assiettes, d'argile, seront de porcelaine irisée, — le pain supplée aux mets les plus rares, et les représente. Il parle à Sandeau d'un cheval blanc de la plus illustre origine, dont il veut lui faire cadeau; quelques jours après, il lui demande s'il est content de cette noble bête, qui n'a jamais existé que dans sa cervelle.

Faut-il ajouter qu'il croit à ses personnages plus qu'aux êtres vivants? Et rappeler qu'à Sandeau encore, à peine revenu d'auprès de son père qui avait failli mourir, Balzac faisait soudain cette réflexion : « Tout cela est bel et bien ! Mais revenons à la réalité. Parlons d'Eugénie Grandet. »

Ce qu'il vaut mieux dire maintenant, c'est que toutes ses chimères furent pour lui des consolations et des sources d'énergie. Qu'importe qu'il ait cru que son thé, son précieux thé, avait été cueilli au clair de lune par la fille d'un empereur de Chine « aux ongles longs et rougis de carmin », et transporté à Moscou, par d'étranges chemins de caravanes, à travers les lamasseries du Thibet! Et qui dira ce qu'il y a, en toutes ces histoires, de fantaisie dont les autres furent encore plus dupes que lui-même : « Tout cela est-il vrai, Balzac ? lui demandait le général de Pommereul en 1828 au milieu d'une improvisation romanesque. — Pas un mot de vrai[2] ! » — Mais ce qui nous instruit, c'est que la chimère lui rende supportables tous ses déboires et ses chutes. Grâce à elle, il rebondit tout de suite. C'est au lendemain dû « cataclysme » *de Vautrin*[3] qu il découvre dans ses noyers des Jardies une source d'immenses revenus. Cet homme aux abois fait bonne contenance : il croit à son destin. Il lit *Quinola* à l'Odéon[4]; à la stupeur du Comité, après le quatrième acte, il déclare que le cinquième n'est pas fait : en sortant, il a déjà oublié cet accident, toute difficulté s'est évanouie; et il a avec le directeur, Lireux, un entretien abracadabrant sur la future Première de *Quinola* : un triomphe ! Les chevaliers de Saint-Louis rempliront le parterre, les pairs seront à l'orchestre, etc.[5].

Mais surtout, voyez-le dans ses admirables lettres; par exemple, le 5 juillet 1837, à Mme Hanska : « Non seulement je n'ai pas clos l'abîme des misères, mais je n'ai pas clos non plus le gouffre des affaires. J'ai tant de fois espéré que je me suis lassé comme je vous le disais. Je suis en proie à un dégoût profond et me ren-

1. Voir ses *Confessions*.
2. Du Pontavice de Heussey, *Op. cit.*
3. En 1840, voir Gozlan, p. 58.
4. *Ibid.*, p. 237.
5. Cf. aussi Delécluze, *Op. cit.*

ferme dans une solitude complète. » Il est à fond de cale ? — Lisez la suite : « Néanmoins il se prépare une grande affaire pour moi dans une impression complète de mon œuvre avec vignettes, etc., et appuyée sur une combinaison piquante et attrayante pour le public. C'est de donner un intérêt dans une tontine créée avec une portion des bénéfices, au profit des souscripteurs, divisés en classes, par âges... Ainsi l'on aurait un magnifique ouvrage,... et la chance de trente mille francs de rente pour avoir souscrit ». Le voilà voguant sur la barque des illusions revenues. Mais on sent bien qu'il y a ici un miracle de volonté, et que, là, ce n'est plus l'imagination qui égare l'esprit : c'est l'esprit qui se forge à lui-même les chimères dont il sait qu'il a besoin pour ne pas succomber.

Son énergie.

Car il est temps de le dire, la vie de Balzac a bien été, sans engouement, un chef-d'œuvre d'énergie. Ce grand illusionniste n'est pas de l'espèce des mous, qui attendent le succès ; il s'est jeté à corps perdu au plus fort du danger. C'est un perpétuel surmené. Ici, toute la correspondance témoigne, et il faudrait la faire comparaître toute entière. Elle est pleine de cris de triomphe, d'angoisse, de défi, qu'on ne simule pas ; — et d'un bout à l'autre, c'est le même accent, plus amer à mesure que la vie passe, mais toujours avec des réveils de juvénile allégresse. Rien du stoïcisme de Michelet, qui puisait des forces dans la tristesse ; rien non plus de ce ton d'anathème, qui fait ressembler l'éternelle lamentation de Lamennais, et son infatigable prophétie, aux éclats d'une rancune presque folle contre le siècle. Jusqu'au bout, il reste avide de vivre, il veut sa part entière de vie, il s'acharne à liquider le passé pour commencer vraiment à vivre sa vie. En attendant, il se condamme aux travaux forcés de la littérature : à Mme Carraud, 2 juillet 1832 : « Je suis un galérien de plume et d'encre ». En février 1833 : « Je suis enfoncé dans un travail exorbitant... Je me couche à six heures du soir ou sept heures, comme les poules ; on me réveille à une heure du matin, et je travaille jusqu'à huit heures ; je dors encore une heure et demie ; puis je prends quelque chose de peu substantiel, une tasse de café pur, et je m'attelle à mon fiacre jusqu'à quatre heures ; je reçois, je prends un bain ou je sors, et après dîner je me couche ». Au milieu de ses travaux, il lui faut rasséréner sa mère, au moins aussi tourmentante que dévouée, et qui n'a jamais su comprendre que les œuvres d'art ne se font pas à l'aune ; il faut, bon gré mal gré, écouter les attaques de la presse, calmer les créanciers qui

s'impatientent, payer les intérêts, se disputer avec les imprimeurs et les directeurs de Revues qui chicanent sur les honoraires, parce que ses corrections d'auteurs, innombrables, absorbent une part du bénéfice escompté ; il faut enfin se tirer du dédale d'une procédure qui se complique indéfiniment de nouveaux désastres. En 1834, à Laure, de Saché, en Touraine, où il se repose un peu : « Il y a longtemps que, les angoisses et moi nous nous sommes mesurés ! Je les ai domptées, je les dompterai encore ».

Déjà, la nature fléchit. Il passe par de profonds abattements. Bientôt, le café ne donnera plus d'excitation à son cerveau. Le docteur Nacquart le menace d'une attaque. Mais il a foi en son étoile : « Mes meilleures inspirations ont toujours brillé aux heures d'extrêmes angoisses ; elle veut donc luire encore ! » Et en effet, c'est le moment de *Séraphita*, de *La Femme de trente ans*, du *Père Goriot*. Le sentiment même de son héroïsme le soutient ; il étale sa force, et il en a encore plus qu'il n'en étale : « Je suis comme sur un champ de bataille », dit-il à sa mère, en 1834 ; et à sa sœur, en octobre 1835 : « Pourquoi ma mère a-t-elle pris de la tristesse ? Je souffrirai encore, il est vrai ; mais enfin je triompherai, et, dans le combat, il faut marcher et ne pas s'attendrir ». Il lui arrive [1], en 1835, de travailler vingt-quatre heures de suite. Admettons qu'il y ait de l'exagération dans ses comptes ; on ne sait que trop qu'il était passé maître en additions de fantaisie, et il y paraît le jour où il écrit à Mme Hanska : « Je dors cinq heures, ce qui me donne vingt et une heures et demie de travail par jour. » Il faudrait être bien processif pour en conclure que Balzac nous en impose, et que cette dramatique peinture de son labeur d'écrivain fait partie d'une mise en scène. Aurons-nous le courage, ou la frivolité de sourire, en lisant dans une lettre à Mme Carraud, du 25 décembre 1835 [2] : « Jamais le torrent qui m'emporte n'a été plus rapide ; jamais une œuvre plus majestueusement terrible n'a commandé le cerveau humain. Je vais, je vais au travail comme le joueur au jeu (A. Savarus [3] dira : « comme Curtius s'est jeté dans son gouffre ») ;... j'arriverai tué ». Non, respectons plutôt cette conscience exaltée de son œuvre, et rendons-lui grâce : sans elle il aurait capitulé.

Dans cette tragique dispute avec le destin, il prend des forces partout où il en trouve. Un jour sur son *Album*, il fait le compte des grands rois qui furent les élèves du malheur, et des grands hommes qui ne furent que de pauvres diables. Cependant Mme Hanska se plaint de n'avoir pas assez de lettres ; elle lui demande une justification serrée de ses journées. Il a 16,000 francs à payer en quarante jours, le 23 août 1835 : « De pareils tours de force

1. Voir *A l'Etrangère*, juillet 1835.
2. On trouvera dans les *Notices* des indications sur le labeur nécessité par plusieurs romans de Balzac.
3. Voir ici p. 409, le résumé de *Albert Savarus*.

veulent des prodiges, c'est comme les campagnes d'Italie[1] ». *La Fleur des Pois (Le Contrat de Mariage)* lui coûte soixante-dix nuits de travail. Là-dessus, nouvelle grande défaite, celle qu'il appelle sa Bérézina[2] : il est encore ruiné, des procès l'accablent; les attaques de la Presse deviennent perfides ; c'est un haro général. De graves inquiétudes de famille, — un frère bon à rien et qui fait de graves sottises, un beau-frère qui ne réussit pas, — brochent sur le tout. Enfin, coup suprême, Mme de Berny meurt. Il est près de succomber ; un instant, il pense à disparaître, à quitter la France ; mais un sursaut d'énergie le relève[3]. En trois nuits, il écrit *La Vieille Fille*, en trois jours, il fait cinquante feuillets des *Illusions perdues*. C'est « son Brienne, son Champaubert, son Montmirail ». Et toujours, au milieu des courses innombrables, de l'écheveau des affaires à démêler, des torrents d'épreuves à revoir, Mme Hanska, l'idole, de son empyrée d'amour, au lieu de rayons célestes, lui envoie des pierres.

Pendant vingt ans, c'est la même tension; en 1844 : « J'imaginais que le paradis allait succéder à l'enfer de mes seize années de labeur, continuant la plus infernale jeunesse qui ait jamais été infligée à un être vivant. Aujourd'hui, j'ai plus encore à travailler que l'année dernière... Je m'affaiblis de jour en jour à continuer cette existence de forçat ; mais la féroce envie que j'ai de payer les cinquante mille francs de dettes me soutient. »

Ne nous demandons pas s'il n'aurait pas pu avec un peu plus d'ordre, et en achetant moins de bibelots coûteux, arranger ses affaires sans tant de peines. Sans doute, quoi qu'il en ait pensé, il n'était pas le plus grand financier de l'époque. Mais outre qu'il faut bien prendre les gens de genie comme ils sont, — quitte à plaindre la famille où ils sont nés, — ce que nous avons à retenir pour le moment c'est l'immense énergie de Balzac; et la voilà constatée.

Sa nature d'esprit.

Et maintenant qu'était son intelligence ?

Il serait étonnant, qu'à travers cette existence emportée, il eût gardé une parfaite sérénité intellectuelle. Mais nous comprenons que dans une vie traquée, bousculée, trépidante, la tyrannie de l'imagination puisse rester féconde. Dans un cerveau harcelé de soucis, enfiévré par le sentiment d'un danger permanent, et d'ail-

1. On voit que le souvenir de Napoléon le hante. Cf. ici p. 139, n. 1. — Il voyait quatre fortes têtes au 19e siècle : Napoléon, Cuvier, O'Connell, — et lui.

2. Voir *A l'Etrangère*, I, 341.

3. *Ibid.*, I, 349.

leurs assailli d'images trop réellement cruelles, on admet que le despotisme créateur de l'imagination n'ait pas faibli. Et l'on peut aussi concevoir un certain acharnement de la pensée.

En effet, on dirait que Balzac jette un constant défi à toutes les idées, aux plus difficiles, aux plus abstruses de préférence. Il est en duel avec son temps. Ecrasé par les conditions sociales, qui veulent, — il l'a dit avec une autre fougue et une autre âpreté que Chatterton, — « le sang et la cervelle de l'artiste », — au moins, par cette pensée qu'il offre à l'art en perpétuel holocauste, il dominera, il possédera son temps. Et pour établir son empire, sa pensée fera, en tout sens, d'immenses chevauchées à travers toutes les questions : c'est un pillage, c'est une razzia d'idées. Ainsi, il agira, et ne pensera que pour agir ; car il croit en l'efficacité des idées. Jamais il ne se demande : à quoi bon penser ? que savons-nous ? et que restera-t-il de nos pensées ? — Balzac ignore cette forme du mal du siècle qu'est le tourment intellectuel. Intelligence forte et saine, et d'ailleurs brouillonne, doué d'une autorité d'affirmation indéfinie, il fait une consommation d'idées formidable. Mais encore, regardons d'un peu plus près, non pas quelles furent ses idées, mais comment il pense, et essayons de voir jouer son mécanisme intellectuel.

Son premier trait, c'est la curiosité de tout ce qui est vivant. Regardez ses yeux, sur le portrait d'Achille Devéria, — et voyez-le comme nous le montre Mme Ancelot auprès de la duchesse d'Abrantès, qui avait connu l'empereur. L'idée qu'elle l'avait vu, qu'elle lui avait parlé, enfin qu'elle avait familièrement vécu avec les grands acteurs de cette prestigieuse époque, ravissait Balzac. Il semblait que le moindre mot échappé de ses lèvres fût une révélation ; auprès d'elle, « il avait l'air du plus passionné des amants. » — Et il est ainsi toujours, d'une verve d'observation que tout surexcite.

Le second trait, — qui est bien loin d'aller toujours avec le premier, — c'est une rare faculté de s'abstraire, d'élaborer intérieurement les éléments donnés par l'observation, enfin de créer, avec du réel, de l'imaginaire. Cet observateur aux yeux si grands ouverts sur le papillotement des choses, et qui veut forcer la réalité par-delà ses plus fuyants indices, nous ne sommes pas trop surpris de reconnaître qu'il est possédé par un démon intérieur. Et cela lui donne quelquefois les allures d'un demi-fou. Il a raconté à Gozlan que souvent « il s'était trouvé le matin en robe de chambre et en pantoufles, nu-tête, sur la place de la Concorde, après avoir marché toute la nuit à travers bois, plaines, villages, prairies et chemins[1]. » La méditation trop concentrée produisait

1. Du temps où il habitait aux Jardies, près de Sèvres.

un état voisin du somnambulisme. Et Gozlan nous parle encore de la faculté qu'avait Balzac « de ne paraître prendre aucune part à ce qui se passait autour de lui. Il eût déconcerté un coup de tonnerre ».

Ici, rappelons-nous ses doubles origines d'esprit, la double culture, à bâtons rompus, mais consciencieuse pourtant, qu'il se donne entre vingt et trente ans, et encore au-delà. Elle a dû renforcer le double trait natif de son esprit. C'est un physiologiste, et c'est un mystique ; et il croit que l'on peut être les deux à la fois ; et même il croit qu'il n'y a qu'une bonne manière d'être l'un ou l'autre, c'est d'accorder les deux. Il a lu Cabanis, Bichat, Magendie, Broussais, bien d'autres ; et, d'assez bonne heure peut-être, — car sa mère les possédait, — il a lu des mystiques comme Saint-Martin, Swedenborg, Jacob Boehme. On pourrait établir que Balzac est immédiatement issu du 18e siècle. On se croit souvent, avec lui, auprès d'un contemporain de Mesmer. Il croit au magnétisme. Son intelligence offre tout à fait ce mélange d'empirisme et d'illuminisme qui rend si curieux certains esprits du dernier tiers du 18e siècle. On soutiendrait sans paradoxe, que la plus forte part de sa pensée, Balzac l'a due non à l'époque contemporaine, mais à celle qui l'avait précédée[1]. Et n'oublions pas que dans l'Avant-Propos de la *Comédie humaine*, en 1842, c'est des naturistes du 18e siècle qu'il se réclame, ce sont des noms allemands qu'il met en avant, avec celui de J. Saint-Hilaire. Notons, enfin, le cas infini qu'il faisait de Lavater[2], dont sa correspondance nous apprend qu'il acquit les œuvres, le 20 août 1822, en « un magnifique exemplaire ». Or, Lavater unit justement, à un certain don d'observation analytique, un illuminisme intempérant.

Ces deux forces jouent ensemble chez Balzac : le goût du fait, la passion de l'idée. A l'origine de l'observation, toujours on trouve chez lui une forte excitation intellectuelle ; et aussi, pendant qu'il élabore sa pensée, un pullulement d'images. C'est, si l'on veut, une intelligence d'artiste, non de savant, mais d'un artiste enflammé de prosélytisme. A la naissance de toutes ses œuvres, il y a une pensée émue et qui veut se traduire en action. C'est une injure de lui dire qu'il écrit des romans : Un roman, *La Peau de Chagrin ?* c'est le « résumé des souffrances morales du siècle » ; c'est « un diagnostic effrayant de profondeur ». — *Le Médecin de Campagne*, c'est l'Evangile en action. — *Massimila Doni* est une explication « des procédés les plus intimes de l'art ». Lisez, dans *La Femme de trente ans*, les *Souffrances inconnues :* Balzac vous dira[3] que « c'est un horrible cri, sans éclat de style, sans prétention au

1. Je me propose de développer cette idée dans une étude prochaine.
2. Voir sur *Lavater dans la Littérature française*, Baldensperger : Etudes d'histoire littéraire, 2e série.
3. A Mme Hanska, I, 188.

drame ; il y a trop de pensées et trop de drame pour qu'on puisse les mettre en dehors ». Ainsi de tout le reste.

Aussi, ses romans, puisqu'il faut les appeler par leur nom, — sont toujours bourrés de sens, comme sa cervelle est toujours « hébétée d'idées qui affluent ». Comment nous étonner de revoir souvent chez Balzac cette théorie selon laquelle les idées vivent vraiment de leur vie propre, sont des êtres réels et obsédants, flottant autour de nous, dans l'atmosphère que notre intelligence respire tout aussi réellemment que nos poumons respirent l'air ? Sans doute cette croyance est d'origine mystique ; Balzac a pu la trouver toute faite dans Saint-Martin ; mais s'il l'adopte d'emblée, c'est pour y avoir découvert une interprétation claire d'un phénomène qu'il observe sur sa propre intelligence : l'obsession de l'idée, le bourdonnement des pensées abstraites, qui réclament un corps moins ténu.

Chez lui, en effet, toute idée veut se traduire en représentation ; tout est matière à sa pensée, avide de se fixer en des formes palpables. Sa curiosité, quelquefois, s'éparpille et quelquefois divague. Mais toujours renaît l'effort pour la ramasser, la concentrer. Balzac n'est ni un méthodique collectionneur de faits, ni, à plus forte raison, une imagination purement réceptive. Au moment où il perçoit, il pense déjà, et souvent la pensée a suscité la perception ; elle lui a donné, du moins, le relief, c'est-à-dire l'être.

L'équilibre, généralement maintenu, entre ces deux facultés, produit l'unité de son œuvre. Sans ce goût de permanence intellectuelle, le sabbat des images tournerait à la dissolution mentale. Et l'œuvre serait un théorème hermétique, une quintessence d'abstraction, si la fougue de l'imagination, perpétuellement, ne l'emplissait d'une sève renouvelée. Aussi on peut dire que ces deux facultés excessives se tempèrent l'une par l'autre. Elles ne produisent pas une harmonie ; trop souvent Balzac donne une violente impression de disparate ; il nous cahote d'un pôle spirituel à l'autre. Mais ces accidents ne doivent pas induire à conclure que Balzac est un incohérent. L'idée n'est pas seulement pour lui le philtre qui donne à la faculté d'observation le premier élan, puis le laisse se recueillir, s'assagir et froidement conclure ; — elle est la discipline robuste et exigeante qui relie en faisceau les images foisonnantes, et, sans elle, divagantes.

Nous pouvons comprendre maintenant ce qu'il disait à la duchesse d'Abrantès de sa multiplicité intérieure[1] : « Je renferme dans mes cinq pieds deux pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles... Ce kaléidoscope-là vient-il de ce que le ha-

1. Lettre citée par J. Lecomte : *Le Perron de Tortoni*. — Cf. les articles de Balzac intitulés *Des Artistes*, parus dans *La Silhouette* de février à avril 1830, et recueillis au Tome XXII des *Œuvres complètes* (C. Lévy, in-8°).

sard jette, dans l'âme de ceux qui prétendent vouloir peindre toutes les affections du cœur humain, toutes ces affections mêmes,... et l'observation ne serait-elle qu'une sorte de mémoire ? » Il a le sentiment d'une débordante abondance intérieure ; il a celui d'être transporté dans les situations qu'il analyse, et aux endroits qu'il nous peint, et d'avoir vécu, il ne sait quand, toutes les existences qu'il imagine. — Et nous voici encore préparés à bien entendre ces passages de son œuvre, le début de *Facino Cane*, celui de *La grande Bretèche*, — où l'on surprend la pensée de Balzac au moment où elle se fait. Heine, sur son lit de mort, souriait en se souvenant qu'un jour Balzac, aux Tuileries, lui tirait des pronostics sur les passants. Il aurait souri encore, s'il avait pu assister, dans son cerveau, à cette chasse à l'idée que nous trouvons décrite par exemple dans le *Traité de la vie élégante* (octobre 1830), ou dans la *Théorie de la démarche* (octobre 1833). C'est une plaisanterie, sans doute, mais sur un fond de sérieux ; Balzac aimait à revêtir ses spéculations d'une forme humoristique. Nous le voyons là, avec son tempérament d'esprit, s'éprenant brusquement d'une idée, n'importe où, dans la rue, au déclic d'un petit fait brusquement surgi, affriandé par cette idée, s'amusant à la creuser, avec une hardiesse toute romantique, jusqu'aux dimensions d'un vertigineux abîme, jetant dans ce gouffre « des mondes de réflexion », et poussant pêle-mêle devant lui des aperçus très fins et des visions fantasques ; — les affinités les plus délicates, mais aussi les plus saugrenues, tantôt agglomeraient dans son esprit les faits et les pensées en amoncellements compacts, tantôt les organisaient en immenses mécanismes. C'était là son génie, quelquefois lumineux, quelquefois fumeux.

Ainsi allait-il toujours, s'acharnant à vérifier l'exactitude de ses intuitions par une infinité de remarques analytiques, elles-mêmes infatigables productrices d'émotions. Avec le goût des ensembles démesurés, Balzac avait, — comme beaucoup de mystiques, pour qui les proportions se confondent et tout devient également significatif, — il avait le goût des infiniment petits. En cela, il se prenait pour un savant, et il n'avait pas tout à fait tort, s'il est vrai que les extrêmes se touchent. Balzac n'a aucune réserve devant le fait ; il n'attend pas, il l'interprète immédiatement ; il jouit de le trouver d'autant plus expressif qu'il était, en apparence, moins digne d'attention. De là ces descriptions qui n'en finissent plus, et où chaque détail veut être une pensée ; de là ces analyses microscopiques, ce goût pour l'étude des « tarets sociaux », des causes invisibles et des actions infinitésimales. Et là aussi, dans cette passion de découvertes, est la raison de cette double affirmation, qui se retrouve à peu près en chacune de ses œuvres : c'est, d'une part, qu'il existe, partout répandue, une vie secrète, avec ses tragédies quotidiennes, et dont ce que nous appelons communément

la vie n'est que la trompeuse façade; — et c'est qu'il n'y a aucun rapport entre l'objet, éclatant ou misérable, d'une passion, et son intensité ou, par suite, l'intérêt qu'elle mérite : que par exemple les *chineurs*, — c'est-à-dire les amateurs d'art dont la passion n'est tout à fait satisfaite que s'ils ont eu un chef-d'œuvre pour presque rien, — « ont des moyens d'action qui plongent tout aussi profondément dans les abîmes de l'intérêt personnel, que les moyens si péniblement cherchés par les ambassadeurs pour déterminer la rupture des alliances[1]. » Balzac a eu ce sens profond de l'identité qui lui faisait voir dans les pensées du pauvre abbé Birotteau des espérances et des désespoirs aussi profonds que peuvent l'être « celles d'un joueur, d'un ambitieux ou d'un amant ».

Ainsi s'expliquent, dans l'ensemble, les contrastes de son œuvre : il est artiste et physiologiste, sentimental et railleur universel, positif et symboliste, éperdu d'abstraction et bourré de concret, imaginaire et réaliste, doué du sens de la différence et hanté par l'idée de l'unité; enfin, fouillant l'occulte jusqu'en ses plus obscurs recoins, de manière qu'on ne sait jamais s'il est plus soucieux de rendre clair ce qui est obscur, ou de rendre obscur ce qui semblait clair ; — et, pour tout dire, l'homme à la fois le plus amoureux d'actualité, le plus enragé d'être complètement de son temps, qui fût jamais, et le plus hermétique.

Si l'on pense maintenant que sa puissance d'assimilation était très grande, si l'on évoque son immense lecture (dans le passé et le présent, car il parcourait, au moins, tout ce qui paraissait d'intéressant), son extrême sensibilité à toute excitation littéraire (par exemple, la *Fragoletta* de Latouche n'est pas étrangère à sa conception du *Séraphite* ; *Le Lys dans la Vallée* veut refaire *Volupté* de Sainte-Beuve ; *Le Médecin de Campagne* rivalise avec *Le Vicaire de Wakefield* ; W. Scott le hante partout, et la liste s'allongerait indéfiniment); si l'on se représente cet esprit tantôt en clôture, tantôt ouvert à tous les courants d'air, sa préoccupation de faire de ses livres des choses pleinement actuelles, plongeant dans la vie contemporaine, y puisant leur substance et ayant prise et portée immédiate et lointaine; si on l'imagine cherchant avec avidité la vie hors de lui, et convaincu d'ailleurs de sa fécondité propre et de son intime supériorité, on comprend à peu près le caractère de cette activité intellectuelle, et l'on prévoit aussi le caractère de son rendement. On se demande s'il n'y a pas une once de vérité, dans cette boutade de Gozlan : « Une partie considérable de son talent, relevait, il avait beau dire et beau faire, du journalisme, par la colère de ses sens, la violence sulfureuse de

1. *Le Cousin Pons* ; cf. *Le Curé de Tours, Le Père Goriot, Béatrix, César Birotteau, La Vieille Fille*, etc.

son tempérament, l'ironie profonde de ses jugements », et surtout par son irréfrénable instinct de traiter toutes les questions, et d'improviser des solutions pour toutes.

Son âme.

Resterait à dire quelle fut l'âme de Balzac. Son caractère et son intelligence ne nous le donnent pas tout entier. Nous irons vite cependant, et, là où toute une étude serait nécessaire, nous nous bornerons, pour que cette image ne soit pas trop incomplète, à une esquisse.

Balzac est bon ; il l'est naturellement. Werdet, qui ne le ménage pas, dit que c'est « un cœur d'or, rendu fier, égoïste et orgueilleux par la société. » Balzac a eu, — c'est son mot, — « l'égoïsme des grands travailleurs », et celui d'un homme qui est sur le point de se noyer. Mais le fond, c'était bien la générosité. Le bibliophile Jacob, peu indulgent pour lui, le reconnaît incapable de rancune. Quand l'affaire Peytel eut été perdue, on vit bien qu'il y allait pour Balzac d'autre chose que de sa vanité ; Gavarni a raconté à Lemer son chagrin devant l'irréparable, sa révolte contre sa propre impuissance.

Mais surtout, pour apprécier le fond de tendresse de cette âme, nous avons l'inestimable document de sa correspondance générale et des *Lettres à l'Etrangère*[1]. Assurément, il faut s'en méfier un peu. Comme Montaigne[2], et surtout quand il écrit à une femme, il *se pare et se testonne;* et ce n'est pas seulement, comme Montaigne, pour *se mettre en place*, c'est pour organiser la séduction, ou pour retenir la tendresse. Mais ceci même donne un peu, déjà, le ton de son âme. Quand on a lu tout ce qu'il écrivit de Mme de Berny, la première amante, à Mme Hanska; quand on a parcouru cette confidence de dix-sept ans à l'Etrangère, il est impossible de croire que Balzac ait été, à son tour, une sorte de simulateur, et rien de plus, en se donnant pour l'ascétique amant, dont la vie se partage entre l'idée pure et la lointaine idole à laquelle il a dédié son âme. Les choses étaient, sans doute, un peu plus compliquées, et Balzac n'était pas un amoureux à la Pétrarque. Mais l'impétuosité de son tempérament ne fait pas qu'il n'ait eu surtout un grand besoin d'amitié intime, de confidence. Toutes ces devises : *fuge, late, tace, — aux cœurs blessés l'ombre et le silence,* — ne sont pas seulement comme le gémissement de l'être blessé que la souf-

1. Voir sur le cœur de Balzac, l'ouvrage de Mlle Ruxton : *La Dilecta de Balzac.*

2. Et peut-être en un sens aussi complexe. Voir Montaigne, *Essais,* L. II, chap. 6 et 18.

france attendrit. Il aimait la vie secrète, il était amoureux de l'amitié. Par-dessous le bouillonnement trouble de sa vie, il y a une aspiration au repos, à la sérénité. Sa passion d'intimité se manifeste dans ces cadeaux un peu mystérieux qu'il aimait à faire de ses manuscrits, en des reliures précieuses ou des écrins magnifiques. Et comme il s'est défendu de jamais livrer son cœur au public! On l'y surprend cependant; son œuvre est très souvent autobiographique; mais le *je* en est absent, et cela suffit à le distinguer des romantiques dont il exécrait l'impudeur. Il s'est mêlé quelquefois à ses attachements de cœur un peu de curiosité littéraire, peut-être beaucoup; il s'y est mêlé surtout un sentiment dont nous trouvons la confidence très inattendue dans *Les Paysans*[1] : « Les hommes habitués à rouler dans les abîmes de la nature sociale, à tout comprendre, à ne rien réprimer, se font une oasis dans le cœur; ils oublient leurs perversités et celles d'autrui; ils deviennent, dans un cercle étroit et réservé, de petits saints; ils ont des délicatesses féminines;... ils se font angéliques pour une seule personne qui les adore, et ils ne jouent pas la comédie, ils mettent leur âme au vert, pour ainsi dire; ils ont besoin de brosser leurs taches de boue, de guérir leurs plaies, de panser leurs blessures. » Cela est dit à propos d'un journaliste de la *Comédie humaine*, et cela s'entend de Balzac lui-même. Mais ce n'est pas le simulateur que j'y vois, c'est le sincère.

De même, irons-nous le trouver de mauvaise grâce, lui l'athlète, quand il parle de son cœur, cœur souffrant, et dont la puissance de souffrir est multipliée par les intuitions aiguës de son esprit? Ce serait être superficiel par crainte d'être dupe, alors que tout, dans l'œuvre de Balzac, crie la réalité de ses douleurs, et son besoin de reploiement : « Doué d'une excessive délicatesse[2], écrit-il en mars 1833 à Mme Hanska, ayant vécu beaucoup dans la solitude, le malheur constant de ma vie a été ce qu'on nomme si improprement talent... Quand j'allais dans la haute société, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive; et il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance. La mémoire n'enregistre bien que ce qui est douleur. » Romantisme, dira-t-on? Peut-être, et sans doute Balzac a subi la mode du temps. Mais ce n'est pas toujours quand on s'exprime comme le veut la mode qu'on est le moins soi-même; et tout est-il donc faux dans le romantisme? Soyons sûrs qu'avec Balzac, ce n'est pas seulement à un auteur que nous avons à faire, c'est à un homme.

1. Deuxième partie, chap. 7.

2. Sur ce qu'il eut à souffrir dans son affection filiale, voir ici *La Cousine Bette*, p. 466, n. 2.

QUESTIONS SUR L'ŒUVRE

Nous ne prétendons pas apporter en quelques pages une solution aux principales questions qui peuvent se poser sur la *Comédie humaine*. Sur elles toutes, l'enquête a été commencée, des conclusions ingénieuses et peut-être justes ont été proposées, — mais sur aucune il n'a été procédé à un dépouillement complet. Tout notre effort sera ici de les indiquer avec précision.

La genèse de la *Comédie humaine*.

Tout d'abord, sait-on bien exactement comment s'est développée l'œuvre de Balzac, quelle en est la *genèse ?* M. André Le Breton, dans un livre de fine science, s'est borné, sur ce point, à un examen assez rapide, — et les articles de C. de Chancel sur la *Genèse de la Comédie humaine* ne répondent guère à leur titre (*Revue de Paris*, juin, juillet, août 1864). Si la *Comédie humaine* s'était développée suivant la loi d'une croissance logique et régulière, la difficulté ne serait pas bien grande ; il serait assez aisé de trouver la formule génératrice de l'œuvre, d'autant plus que Balzac aimait à se commenter et se faisait volontiers le héraut de ses projets. Mais le problème est plus complexe. Balzac n'a pas eu, du premier coup, la conscience achevée, ou seulement le clair pressentiment de son œuvre. Son esprit aimait le vaste ; de bonne heure, il a embrassé une tâche immense. Mme Surville nous affirme que ce fut « vers 1833 », lors de la publication de son *Médecin de Campagne*, qu'il pensa à relier tous ses personnages pour former une société complète... Il accourt au faubourg Poissonnière : « Saluez-moi, nous dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie ! — Il nous déroule alors son plan, qui l'effrayait bien un peu : quelque vaste que fût son cerveau, il fallait bien du temps pour y emménager ce plan-là ». Et l'*Album* de Balzac, le « grand parc de ses idées », publié par M. Jacques Crépet (*Pensées, Sujets, Fragments*, 1910), confirme que vers 1833, Balzac avait conçu presque tous ses sujets, et plusieurs qu'il n'eut jamais le temps de traiter ; la *Correspondance* aussi témoigne à peu près dans ce sens. Mais l'étude chronologique de l'œuvre, année par année, pourrait seule montrer comment est née cette œuvre immense, car il y a loin de la conception à l'exécution. Il n'était pas le maître de toute cette vie tumultueuse dont il sentait s'agiter en lui les formes innombrables, et l'effort qu'il a tenté pour la dominer, à vrai dire ne s'est

jamais accompli. Puis l'esprit de Balzac est toujours demeuré largement ouvert sur le dehors. Quoiqu'il fut systématique d'instinct, ou du moins bien qu'il se soit convaincu, comme presque tous ses contemporains, qu'il l'était, les événements qui se renouvelaient autour de lui faisaient irruption dans sa pensée, requéraient sa curiosité, exigeaient un nouveau et secret travail d'arrangement, et, s'ils ne bousculaient pas les plans de la *Comédie humaine*, devaient à tout le moins en modifier la perspective et les valeurs. Balzac vivait, et son œuvre vivait en lui ; à chaque étape de son développement, elle est commandée non par une formule immobile, mais par un ensemble mouvant de causes créatrices. Nous en fier là-dessus aux préfaces de Balzac, ou à celles qu'il a soufflées à ses amis, il n'y faut pas songer. Aucune des divisions proposées par Balzac pour son œuvre ne répond à rien d'exact : études analytiques, études philosophiques, études de mœurs, — il n'est pas une de ses œuvres qu'on ne puisse ranger sous l'une ou l'autre de ces catégories, et Balzac lui-même a toujours tâtonné. Telle œuvre classée parmi les *Scènes de la vie parisienne* nous paraîtrait mieux à sa place dans *La vie de province* ou dans *La vie privée* ; de même pour les *Scènes de la vie politique*, et, à un moindre degré, pour celles de *La vie de campagne* ou de *La vie militaire.*

Ce qui est primordial chez lui, en dépit des formules unitaires sous lesquelles il a voulu contraindre son génie, c'est le sentiment de la vie, le don d'animer des êtres. Et c'est pourquoi ce titre, la *Comédie humaine*, dont il ne s'est avisé qu'en 1841 (l'édition est de 1842), n'est pas trompeur. C'est d'ailleurs un fait bien intéressant que de le voir aller, cet esprit débordant, à la recherche d'une discipline ; car il ne faut pas s'y méprendre : Balzac ne veut pas seulement frapper le public par les théories qu'il émet sur son œuvre : « typiser l'individu, individualiser le type, remonter au principe social, etc. » ; lui-même sent le besoin d'une règle ; il se sait une force, et il sait qu'une force sans discipline s'éparpille et s'exténue. Quand il est « hébété d'idées qui affluent », obsédé de projets fourmillants, il cherche une grande pensée, sous laquelle se puisse ordonner cette richesse confuse. Mais, encore une fois, ce n'est pas cette pensée qui explique la fécondité de l'imagination balzacienne, ni qui rend compte de l'ordre où ses créations sont apparues.

Nous avons placé en tête de chaque groupe d'extraits une notice qui explique sommairement comment et en quelles circonstances a été écrit le roman d'où ils sont tirés. Et comme les romans se suivront ici dans l'ordre de leur production, la série de ces notices, tout incomplète qu'elle soit, pourra donner une idée de ce que serait une histoire de la *Comédie humaine.* Une première cause, toute extérieure, des caprices de sa composition, c'est, comme l'a

dit M. Le Breton, la dette, qui condamnait Balzac à la « surproduction » ; il est sûr que certains de ces romans procèdent, non totalement, mais en certaines parties, de préoccupations où la philosophie de Balzac ni son esthétique n'avaient rien à voir. Mais eût-il eu le loisir de travailler à son temps, il n'aurait probablement jamais pu s'empêcher, soit de mener de front plusieurs sujets, soit de sauter sans méthode d'un roman intime à un roman policier, d'une scène politique à une histoire mystique, d'une monographie d'un vice humain à des considérations de thérapeutique sociale. On n'imagine pas Balzac dressant méthodiquement, casier par casier, variété par variété, cet inventaire de la vie contemporaine qu'il s'était donné pour fin dernière. Son esprit est trop nerveux, il répond trop à toutes les sollicitations du dehors, il est trop aux écoutes et à l'aguet, pour construire une aussi vaste architecture avec la ténacité tranquille d'un bon maçon. Le palais où habitent ses deux mille personnages menaçait le ciel de ses combles, alors que les assises n'en étaient pas établies. Et l'indice du perpétuel tâtonnement de Balzac, en même temps que de son obstination à réaliser une œuvre qui se tînt en toutes ses parties, il est déjà dans ce fait, qu'au moment où Balzac conçut le projet d'une synthèse romanesque, il lui arriva de débaptiser tel personnage d'une œuvre ancienne, pour l'identifier avec un autre d'invention récente.

Quand on sait avec quelle intensité vivent les types balzaciens, on ne peut-être indifférent à cette question : comment sont-ils nés, à travers quelle série d'épreuves est arrivée à se dégager leur figure définitive ? Il arrive que leur biographie ne soit pas parallèle à la chronologie des romans où ils jouent un rôle ; Balzac a peint leur maturité ou leur vieillesse avant leur adolescence ; tel est d'abord un barbon qui, dans une œuvre postérieure, nous sera montré au temps de ses premières galanteries ou de ses rêves d'enfance. Les ennemis de Balzac ont vu là un vice capital, et il s'est défendu assez heureusement dans la Préface d'*Une Fille d'Eve*, en 1839 (XXII, 522). Son imagination ne conçoit pas toujours les vies individuelles de la même façon : tantôt, des premières causes, combinées avec les circonstances qui affluent au cours de la vie, elle déduit les lointains effets ; tantôt, des effets tardifs, elle remonte aux causes. Encore présentons-nous la question avec une simplicité schématique. Mais cela suffit pour comprendre qu'elle touche au problème de l'imagination artistique chez Balzac, et qu'elle obligerait à étudier, avec les événements de toute espèce, littéraires ou sociaux, privés ou publics, auxquels réagissait la pensée de Balzac, la vie intérieure et l'incubation de son œuvre. Dans la famille balzacienne, si tel personnage a sa réplique, ou son pendant, ou son contraste, si tel caractère apparaît en

plusieurs tons et avec toutes les nuances de la gamme psychologique, s'il naît après celui-ci plutôt qu'après celui-là, il doit y en avoir des raisons, et le souci de ne pas se répéter, quoiqu'il compte, n'en est pas une suffisante. Et ce que nous disons des personnages se dirait des sujets.

La méthode d'observation. La documentation.

Mais voici une autre question, à laquelle, dès maintenant, on ne peut donner non plus qu'une solution approchée.

On sait à peu près comment Balzac écrivait, avec quelle peine, quel acharnement. Et nous le saurons mieux encore quand un patient déchiffreur aura bien voulu étudier un de ses manuscrits : cela sera possible en grand à Chantilly, quand les papiers de Balzac, légués à l'Académie française par M. de Lovenjoul, seront accessibles ; — et ce le serait déjà à la Bibliothèque nationale, sur le manuscrit de *La Femme supérieure (Les Employés)*, à la Bibliothèque de Tours, sur celui de *Béatrix*. Jusqu'ici, depuis Champfleury, qui a le premier intitulé quelques notes « La méthode de travail de Balzac », on s'est borné à remarquer l'abondance des corrections, le nombre prodigieux et la forme bizarre des renvois, qui fusent en feu d'artifice, de toutes les lignes de la première épreuve et des suivantes aux ultimes frontières des marges, l'aspect étrange et décourageant de ce grimoire, si compliqué, qu'après en avoir épelé une page, les protes passaient la besogne au voisin. Mais nous n'avons rien qui ressemble aux recherches, encore incomplètes, entreprises sur le labeur du style chez Lamartine, Hugo ou Flaubert.

Et quand on nous aurait fait sentir les affres du travail esthétique chez Balzac, et montré par le détail comment ce bûcheron, se faisant sculpteur et limeur de phrases, en venait à équarrir et affiner le bloc massif de ses premières rédactions, à élaguer les frondaisons trop lourdes, quelquefois même, à force de scrupule attentif, à sacrifier des beautés de premier jet[1], il nous resterait

1. Champfleury, *op. cit.* : « Un contemporain de Balzac me disait avoir vu certaines épreuves soumises à des coupes sombres, au milieu desquelles avaient disparu des beautés de détail qui étaient perdues pour toujours ». — Balzac ne se corrigeait pas seulement lui-même, il se faisait corriger ; sa correspondance parle d'un ami, enragé grammairien, qui le faisait pleurer de désespoir en dénichant des fautes de langue sur la douzième épreuve. Et Champfleury dit, *ibid.* : « G. Planche (voir ici p. 383) me contait un jour qu'ayant hasardé quelques critiques sur le style parfois tourmenté de Balzac, celui-ci l'avait prié de noter, plume à la main, les fautes qui le choquaient ».

une curiosité plus grave : quelle était la méthode non plus d'écriture, mais d'observation chez Balzac? Où prenait-il ses matériaux, comment les classait-il, et même les classait-il, avait-il une méthode?

Ici, et du vivant même de Balzac, il y avait deux partis en présence. Les uns, — mais il faut noter que, parmi eux, il y avait beaucoup de ses ennemis, — l'accusaient d'être un dérobeur de secrets, un crocheteur de consciences, et volontiers on aurait repris contre lui les termes dont un ennemi de Molière désignait à la méfiance de ses contemporains le *Contemplateur*. Cette opinion a fait fortune, et elle a été agréée par Champfleury, et par tous les réalistes à peu près : cherchant à se faire une noblesse, ils ne voulaient pas que Balzac fût à moitié seulement leur ancêtre. Balzac serait donc un preneur de notes; c'est un homme qui avait toujours des carnets ou des petits papiers plein ses poches; — chez lui, il en remplissait des casiers, il avait l'humanité en fiches, comme un géologue aurait le déluge et toutes les catastrophes terrestres en échantillons. Infatigable fureteur, reporter génial, confesseur et enquêteur perpétuel, il serait allé, dans le monde, en voyage, partout, à la chasse au document, et son œuvre se serait ainsi alimentée et dilatée de toutes les provisions qu'avec une diligence fiévreuse il aurait amassées dans ses cartons dûment étiquetés[1]. — Il y a beaucoup d'excès dans cette conception, à l'origine de laquelle on peut trouver quelques boutades de Balzac, quelques anecdotes répandues par des gens qui voulaient se croire ou être crus trahis et volés, et aussi une part de vérité.

Mais cette thèse a ses contradicteurs, et, le plus brillant, c'est Philarète Chasles (*Mémoires*) ; Desnoiresterres (*Balzac*), aussi bienveillant que Chasles est amer, se range à la même opinion. Pour eux, Balzac est un divinateur, un intuitif : « Ce n'est pas un analyste, dit Chasles, c'est mieux ou pis, c'est un voyant... La vie et la sève de ce temps-ci... s'étaient concentrées dans ce cerveau ». Il aurait eu « le sentiment secret, sourd et lourd, mais réel, de cette grande comédie de notre siècle ». Réel ? Sainte-Beuve le contestait au dîner chez Magny, en 1863, au scandale de Th. Gautier et d'Ed. de Goncourt : « C'est de l'imagination, de l'invention! crie aigrement Sainte-Beuve ». (*Journal des Goncourt*, IIe vol., p. 111 sq.). Mais l'opinion la plus commune, c'est que Balzac aurait eu le don de seconde vue. Et ce qui le prouve, dit-on, c'est sa vie confrontée avec son œuvre; voyez comme il a vécu! A partir de trente ans, il vit dans son cabinet de travail

1. De quoi remplir *des maisons*, affirme Champfleury, que nous avons peine à en croire.

comme un bénédictin dans sa cellule. Comment aurait-il eu le temps d'étudier tous les types qu'il a décrits ? Balzac a *dû* être un voyant, et c'est M. Max Nordau qui l'affirme, en dernier lieu, avec le plus de force : « Son œuvre ne doit absolument rien à l'observation... La réalité n'existait pas pour lui ».

L'erreur de cette thèse est déclarée par ce double fait que, d'abord, jusqu'à trente ans, Balzac a bien mené l'existence la plus propre à enrichir sa mémoire de réalités, — des réalités qu'il a le plus souvent décrites, — et qu'après trente ans, non seulement ses multiples affaires, littéraires, pécuniaires, amoureuses, le tinrent en contact incessant avec la vie, sous ses aspects les plus bigarrés et les plus intenses ; mais Balzac ne vécut pas toujours à sa table de travail, comme on se plaît à le dire. Il avait des accès, des crises de labeur forcené, pendant lesquelles il s'enfermait ; mais le plus souvent il menait la vie double, et il suffit qu'il l'ait menée de temps à autre. Or, la Correspondance et les *Lettres à l'Etrangère* (écrites cependant avec le souci constant de rassurer une femme jalouse) témoignent que Balzac sortait de sa chambre. Si le courant d'air de Paris n'était pas assez vif pour réveiller sa verve, c'est en province, à Frapesle, à Angoulême, à Aix, à Limoges, en Bretagne à maintes reprises, — c'est à l'étranger, en Italie, en Allemagne, en Corse, que Balzac allait se renouveler. Son œuvre n'était pas toujours la raison de ces voyages, mais comment nier qu'elle en ait profité toujours ? Que l'on parcoure seulement des yeux la liste de ses lettres, les lieux d'où elles sont datées, et l'on verra que Balzac est parmi les écrivains qui ont été le plus souvent hors de chez eux. A Paris même, il allait dans le monde, au théâtre, en visite, — et cela régulièrement, sauf aux instants de presse. Et c'est Heine, c'est Werdet, c'est Gozlan, qui nous le montrent, au Luxembourg, dans le quartier Saint-Marceau, à tous les faubourgs de Paris, et non pas seulement dans sa loge des Italiens, toujours l'œil ouvert, refaisant ses *tournées* d'observation dans les bons endroits, amassant des provisions nouvelles, scrutant au passage les physionomies, se retournant pour contempler une démarche expressive, faisant enfin son métier de romancier intuitif sans doute, mais dont toutes les intuitions plongent par leurs racines dans une abondante réserve d'observations précises. — Et puisque Balzac a été, entre autres choses, le peintre si curieux des âmes féminines, rappelons que Mme Hanska seule aurait pu croire (et l'a-t-elle bien cru ?) qu'il y avait *une* femme, une seule, dans son existence.

Les résultats, d'ailleurs, sont là. S'agissait-il de se documenter sur le lieu de ses romans ? Balzac allait l'étudier. Il ne se fie pas aux informateurs, — ces informateurs dont il tirait tout ce qu'il pouvait,

sur les époques disparues[1]. *Les Chouans* ont été préparés sur place (voir p. 61 sq.). M. de Contades (voir ici p. 254, n. 1) a pu reconstituer sur un plan d'Alençon en 1827, l'itinéraire probable suivi par Balzac, soit en 1825, soit en 1828 : La place du Château, la rue du Val-Noble, la Halle aux Grains, le passage des Filles-Sainte-Claire, le pont sur la Briante ; là, à droite, dans un site pittoresque de « cette vieille, de cette inaltérable province », Balzac a vu un ancien hôtel typique dont il fera, en 1836, l'hôtel Cormon de *La Vieille Fille*. Prés de la librairie Godard, dit toujours M. de Contades, en face d'un extravagant amas de maisons digne de fournir à Célestin Nanteuil une cour des miracles, logent les principaux personnages de *La Vieille Fille* : rue du Cygne, du Bousquier, — rue du Bercail, Mme Granson. — Et dans *Le Cabinet des Antiques*, l'hôtel d'Esgrignon, c'est la salle d'audience du tribunal de commerce, ancien bureau des finances ; Balzac s'est seulement permis, paraît-il, d'avancer l'ancien Présidial jusque sur la Grande-Rue, et de rapprocher la rue du Jeudi de la rue du Bercail, « pour former autour de ses *raretés* une véritable cage de verre ». — Pour décrire Angoulême dans les *Illusions perdues*, il demande à Mme Carraud (Juin 1836) un complément de précision : « Je voudrais savoir le nom de la rue par laquelle vous arrivez sur la place du Mûrier et où était votre ferblantier ; puis le nom de la rue qui longe la place du Mûrier et le Palais de Justice... ; puis le nom de la porte qui debouche sur la Cathédrale ; puis... ». Cela dure une demi-page, et, finalement, Balzac demande au commandant Carraud un plan, même « grossier ». — Et Albéric Second (*Le Tiroir aux Souvenirs*) nous conte qu'en 1833, dans sa ferveur timide de jeune balzacien, il fit à Balzac les honneurs d'Angoulême : « Que signifient les trois G sculptés dans les armes d'Angoulême ? — On prétend qu'ils signifient : Gueux, Glorieux, Gourmand. — C'est bon à savoir, à l'occasion je m'en souviendrai ». Il s'en est souvenu en traçant le portrait de Lucien de Rubempré, pauvre, vaniteux et voluptueux. Ils arrivent sur la place du Mûrier : « Quelle est cette antique maison à toit pointu ? — C'est une imprimerie. — Comment s'appelle l'imprimeur...? — Le grand Broquisse... » Cette maison devint celle de D. Séchard. Non loin du bureau des messageries, une pharmacie. Au risque de se faire écraser par les charrettes, les pataches et les diligences, Balzac reste immobile devant l'enseigne : « Evangélista ! » Il gardera ce nom-là pour une créole intrigante (voir *Le Contrat de Mariage*, ici p. 217). Mais la pharmacie deviendra l'officine de Postel, dans les *Illusions perdues*.

1. Par exemple sur l'ancien régime, outre son père, l'abbé de Villers (voir Mme Surville, p. 45), une vieille amie de sa grand'mère qui avait beaucoup connu Beaumarchais, Mme de Berny, etc. ; — sur l'Empire, la duchesse d'Abrantès, Mme Sophie Gay, le baron Larrey, Stendhal ; sans compter Nodier et tant d'autres.

Même exactitude dans la description d'Issoudun (*La Rabouilleuse*), de Nemours (*Ursule Mirouët*), de Guérande (*Béatrix*), de Besançon (*A. Savarus*), de Limoges (*Le Curé de Village*). Ici c'est M. Fray-Fournier qui nous renseigne[1]. D'Angoulême, Balzac vint plusieurs fois à Limoges, où demeurait Mme Nivet, sœur de Mme Z. Carraud. A son premier voyage, en 1832, il s'arrêta devant « une vieille maison du 14e ou 15e siècle, située à l'angle des rues de la Cité et de la Vieille-Poste, dont le rez-de-chaussée était occupé par la boutique d'un chaudronnier marchand de ferrailles. C'est là qu'habitera le ménage Sauviat. Une autre fois, Balzac explora l'est du département, entre Saint-Léonard et la limite de la Creuse ; et la topographie du paysage, que Balzac décrivit en 1838-9 dans *Le Curé de Village*, est, paraît-il, d'une exactitude presque parfaite : « Alors même qu'il s'écarte du réel en poursuivant l'idéal, on a toujours la sensation du vrai ».

On pourrait se livrer à la même vérification sur toutes les œuvres de Balzac. Il y a entre autres choses, dans la *Comédie humaine*, une géographie pittoresque de la France, incomplète, sans doute, car il n'a pas eu le temps de parcourir toutes les provinces et de situer un roman en chacune d'elles, — mais très expressive.

Balzac a peint quelquefois des pays qu'il n'avait pas vus, — par exemple la Norwège dans *Séraphita* ; nous ne donnerons pas ici les preuves sur lesquelles on pourrait établir qu'il a lu de près tout ce qui pouvait le renseigner sur la physionomie du paysage norwègien, qu'il s'en est très heureusement servi, — assez heureusement pour que les Norwégiens, malgré quelques inadvertances, soient satisfaits de sa description.

Mais nous citerons, pour en finir avec cette question, le fameux roman de *La Bataille*, qui ne devait jamais voir le jour. J. Lemer dit avoir vu, en 1855, entre les mains d'A. Dutacq, une carte sur laquelle Balzac avait indiqué les positions des corps commandés par les généraux et les colonels de la *Comédie humaine*. Baschet nous assure que Balzac possédait de merveilleuses notes, qu'il avait vu tous les champs de bataille (*tous ?* c'est beaucoup ; mais quelques-uns, les lettres de Balzac ne nous en laissent pas douter). Cette œuvre, scrupuleusement préparée, a si souvent obsédé Balzac, — qui en parle plusieurs fois comme d'une chose faite, — que nous croyons volontiers, avec M. Biré (*Balzac*, p. 63 sqq.), qu'en effet elle fut écrite ; peut-être Balzac la jugea-t-il au-dessous de son idéal, surtout quand il eut connu la merveilleuse description de Waterloo, qui, à elle seule, aurait fait à ses yeux, de *La Chartreuse de Parme*, de Stendhal, un livre admirable.

1. *Balzac à Limoges*. Extrait du *Bibliophile limousin*, 1898.

Et s'il a de près étudié les lieux, il s'est documenté avec non moins de conscience sur les questions. Le swedenborgisme dans *Séraphita*, la médecine et diverses théories scientifiques de tous ordres dans *La Peau de Chagrin*, la chimie dans *La Recherche de l'Absolu*, la haute banque dans *La Maison Nucingen*, le commerce parisien dans *César Birotteau*, le notariat dans *Le Contrat de Mariage*, la musique (non pas superficiellement) dans *Massimila Doni*, le monde des collectionneurs et amateurs d'art dans *Le Cousin Pons*, les théories économiques et sociales dans *Le Médecin de Campagne*, *Le Curé de Village* et *Les Paysans*, — j'en passe beaucoup, — Balzac n'a jamais rien écrit, qui n'ait été préparé par des recherches spéciales. Il y aurait quelque naïveté à croire qu'en tout il a vu le fond des choses ; mais, partout, il s'est fait initier ; il ne s'est pas contenté de parcourir du bout du doigt des encyclopédies ou des ouvrages de vulgarisation. Il a consulté les hommes spéciaux, et il a fait effort, de son intelligence souple et multiple, pour concevoir les choses du dedans, et non comme un passant ou un flâneur. Et celle de ses œuvres qui prouve peut-être le mieux, — quoi que l'on pense des théories politiques de Balzac, — le sérieux de son labeur, ce sont ces *Paysans*, qui l'occupèrent pendant presque toute la période vraiment productrice de sa vie. Assurément, ce n'est point là l'œuvre d'un fantaisiste, d'un voyant ; les voyants ne sont pas si patients, ni si lents à la besogne.

Valeur historique de l'œuvre.

Mais quelle qu'ait été la méthode de Balzac, en quelques doses changeantes que se soient combinées chez lui l'intuition et l'observation, quelle est la valeur historique de son œuvre ? Quel que fût son moyen de connaissance, il est sûr qu'il a créé quelque chose, et que son œuvre a figure vivante : mais quel en est le rapport avec son temps ? Il est de conciencieux analystes qui n'arrivent pas à faire ressemblant ; d'autres, doués d'un certain sens du réel, reconstruisent à peu de frais la réalité contemporaine. Balzac a-t-il *bien vu*, et le tableau qu'il nous laisse est-il exact ?

M. Brunetière a répondu à cette question avec l'autorité qu'il tenait de sa science du 19e siècle : oui, l'œuvre de Balzac a une très grande valeur documentaire. — De la Révolution de 89 à celle de 48, c'est en effet plus de cinquante ans de notre existence politique et surtout sociale, que l'on peut étudier dans la *Comédie humaine*. Il a vu les faits et les causes, il a dessiné les grands

mouvements ; la Chouannerie (dans *Les Chouans* et *L'Envers de l'Histoire contemporaine*), le rôle de la police sous l'Empire (dans *Une ténébreuse Affaire*), et les divers types d'hommes politiques qui furent les auxiliaires, tout prêts à la trahison, de l'Empereur, la rentrée des Bourbons en France, et la société aristocratique sous la Restauration, avec ses ralliés (le comte de Fontaine dans *Le Bal de Sceaux*), et ses irréductibles (le marquis d'Esgrignon dans *Le Cabinet des Antiques)*, avec la Société du *Petit-Château (La Duchesse de Langeais*, *Le Lys dans la Vallée)*, petite chapelle fermée où il se dépense tant d'esprit, tant d'intrigue et si peu de prévoyance ; puis l'importance croissante des gens d'affaires et des grands financiers (les frères Keller dans *César Birotteau*), l'organisation des partis politiques, la jeunesse libérale avec ses ambitieux idéalistes, ou ses condottieri *(La Peau de Chagrin*, *Le Père Goriot*, les *Illusions perdues)*, la puissance du journalisme (*ibid.*), les agitations littéraires, enfin l'ensemble des causes qui provoqueront la Révolution de Juillet, tout cela se trouve dans Balzac, et nous indiquons à peine l'essentiel. Une grande partie de la *Comédie humaine* peint en effet la Restauration ; mais si nous y cherchons aussi le règne de Louis-Philippe, nous l'y trouverons tout entier, et, non pas seulement dans l'énorme masse d'articles que Balzac publiciste a donnés, entre 1830 et 1848, mais dans ses romans. C'est là que nous pouvons observer la montée de la bourgeoisie, et l'avènement des puissances d'argent, la ruine et la déchéance des aristocraties traditionnelles, et la victoire des appétits démocratiques. La *Comédie humaine* est un vivant commentaire de Tocqueville. Toutes les formes modernes de l'ambition, tous les troubles et les égarements de la conscience moderne, ils sont là ; — et c'est Balzac qu'il faudrait méditer, je pense, pour éliminer ce virus romantique, d'où les guérisseurs sociaux voient découler tous nos maux.

Il est bien sûr qu'à la considérer dans l'ensemble, cette œuvre a donc un très grand intérêt historique. Balzac témoigne la plupart du temps sur des choses qu'il a vues, et l'on serait tenté de dire, rappelant un mot cité par Taine [1], que la *Comédie humaine*, c'est un peu les *Mémoires de Saint-Simon* de la première moitié du 19e siècle. Mais ce qui n'est pas encore établi avec rigueur, c'est la valeur de Balzac comme historien. Il ne s'agit pas seulement, bien entendu, de reconnaître qui fut l'original de tel ou tel de ses personnages ; la malice des contemporains s'exerce toujours à ce jeu, assez divertissant encore pour les générations suivantes. Elle s'est amusée à découvrir chez Rastignac et de Marsay des traits de Thiers ou de Guizot ; on verra, dans la

1. « C'est Saint-Simon peuple. » — Comment ne pas rappeler ici le cas que faisait Albert Sorel de Balzac historien de son temps ?

suite de ces extraits, quelques identifications, traditionnelles ou nouvelles. Mais ces faits nous intéressent plutôt comme indices du mode d'observation et de conception de Balzac, ils auront pour nous un intérêt en général plus littéraire qu'historique. Evitons de traiter la *Comédie humaine* comme un livre à clefs ; évitons de croire que, parce qu'elle en serait un, sa valeur documentaire, pour cette seule raison, serait indiscutable. C'est la conception la plus étroite et la plus fausse de la vérité d'une œuvre, j'entends de sa vérité historique. Car, pour ce qui est de sa vérité humaine et générale, il est trop clair qu'on n'en juge pas d'après le nombre des indiscrétions commises par l'auteur sur ses contemporains ; mais, à nous en tenir à la vérité passagère, laquelle d'ailleurs va rarement sans la vérité générale et l'accompagne presque toujours, la valeur historique des *Caractères* de La Bruyère, par exemple, tient moins à ce qu'il nous a donné l'instantané de tel financier ou de tel magistrat, avec ses tics propres ou exclusifs, qu'à ce qu'il a rassemblé en une seule figure, avec un art pénétrant et discret, les traits les plus expressifs d'une catégorie sociale. En est-il ainsi de Balzac ? et y a-t-il eu non pas *un* Rastignac, un Nucingen, un Nathan ou un Philippe Bridau, mais y a-t-il eu des hommes comme eux ? et les choses se sont-elles bien passées comme il les a vues ?

Sur certains points au moins, l'exactitude de sa vision a été contestée. A-t-il peint les journalistes comme ils étaient sous la Restauration ? On a dit qu'il avait semblé prédire plutôt les journalistes de la fin de la monarchie de Juillet, et même de plus tard ; et, généralisant cette observation, on a quelquefois fait de Balzac un prophète : si bien qu'à mesure que les temps se seraient révolus, son œuvre aurait gagné en vérité. Il aurait eu des forces de son époque une intuition si puissante, qu'il les aurait fait vivre dans leurs effets prochains et dans leurs manifestations encore invisibles... Et quand il peint le passé, un passé qui se prolongeait sous ses yeux, comme dans *Les Paysans* par exemple, où il étudie le morcellement de la propriété, et la substitution à l'aristocratie d'une toute-puissante bourgeoisie rurale, a-t-il bien discerné les facteurs et les caractères d'un grand phénomène économique ? A-t-il nettement perçu les conséquences de la vente des biens nationaux ? Au point de vue pittoresque, a-t-il tracé en fantaisiste ou en historien ces types de vendeurs ou acheteurs de biens, dont l'avidité sournoise, puis agressive, complice de l'envie paysanne, bouleverse le régime de la propriété, l'économie de la culture, et peut-être prépare la ruine de la terre ? C'est là une question à laquelle on ne pourra répondre un jour qu'en s'aidant des travaux consacrés aux biens nationaux par des historiens de

profession [1]. Mais il faudrait faire sur toute l'œuvre de Balzac un travail de même sorte ; elle en vaut la peine, et, à coup sûr, elle le supporterait.

Signification et moralité de l'œuvre.

On demande encore si la *Comédie humaine* a une pensée morale et sociale directrice. Cette pensée fut-elle cohérente, efficace à quelque degré ? Fut-elle bonne ? Balzac n'a peut-être jamais complètement renoncé à jouer un rôle politique, mais sûrement il n'a jamais abdiqué le titre de docteur ès sciences sociales, ni celui de moraliste. Y avait-il droit ?

Là-dessus encore les jugements les plus contradictoires ont été émis. Il en est qui refusent de prendre Balzac au sérieux dans le rôle de médecin consultant du corps social. Sentimental en politique, disent-ils, ou déterminé par l'espoir d'une ambition peu clairvoyante à servir une cause perdue, Balzac peut nous impressionner par la conviction avec laquelle il semble avoir maintes fois soutenu des opinions légitimistes ; il a pu même en être la première dupe. Mais regardez toute son œuvre et dites si, ce qui en émane, ce n'est pas la négation de tous les principes traditionnels. Et la preuve c'est que, de l'autre bord, depuis longtemps on l'a tiré à soi. Ses idées sociales sont plaquées sur son œuvre ; un engouement, la pression des circonstances, une influence féminine un jour, puis un entêtement de logique, le soin de son attitude l'ont déterminé à rehausser ses romans de pesantes dissertations, qui leur imposent une signification artificielle. — D'autres, au contraire, tout en admettant qu'il ait pu s'égarer quelquefois, croient reconnaître dans sa pensée sociale une constance réelle, s'appliquent à la formuler en système, et lui assignent des origines. Et il est vrai qu'il suffit d'écouter Balzac, pour le rattacher à l'école des Catholiques sociaux, de Joseph de Maistre à Veuillot ou à Le Play en passant par le premier Lamennais et Montalembert. Telle observation de Balzac serait conforme à l'enseignement de Saint Thomas d'Aquin, rappelé depuis par Léon XIII. Comme Tocqueville [2] et comme Le Play, ce n'est point par hasard ou par boutade qu'il aurait donné tant d'importance aux lois successorales : « Il est, dit l'abbé Calippe [3], avec Le Play et avant lui, le plus grand adversaire du partage égal et forcé des biens, et celui

1. Marion : *La Vente des biens nationaux*. — Sagnac : *La Propriété foncière et les Paysans* (dans l'*Œuvre sociale de la Révolution française*), etc.

2. Celui-ci, d'ailleurs, si différent des écrivains que nous venons de nommer.

3. *Balzac, ses idées sociales.*

dont l'argumentation est la plus riche et la plus vigoureuse. » Balzac est loué encore « d'avoir fort bien noté les conditions matérielles de la croyance religieuse et de la moralité, et les obstacles que peut rencontrer, dans l'ordre économique, la pratique la plus élémentaire de la vie chrétienne. » Et il faut bien cependant qu'il y ait quelque obscurité, ou quelque luxuriance un peu confuse dans les opinions sociales de Balzac, puisque nous le trouvons exalté tour à tour parmi les soldats de l'idée sociale dans la *Revue socialiste* de 1894, parmi les serviteurs de la démocratie dans *Le Siècle* de 1883 sous la plume d'Anatole de la Forge, qui voit en son *Marcas* une sorte de Gambetta, et parmi les royalistes dans *L'Action française*[1].

D'ailleurs, il est aussi dénigré dans tous les partis. Sans doute, les partis ne se soucient pas toujours d'exactitude ; dans le passé, on va prendre où l'on peut ses recrues de marque, et tantôt on se les dispute, tantôt on se dépêche d'accabler celles que l'adversaire a faites siennes. Mais on peut de bonne foi se demander où mettre Balzac, n'y eût-il à cet embarras d'autre raison que celle-ci, la plus forte : c'est que l'esprit de l'œuvre dément la lettre des doctrines. C'est de quoi M. de Pontmartin s'est avisé lorsque, peu de temps après la mort de Balzac, il a parlé, pour le déplorer, du renom d'absolutisme avec lequel il a passé à la postérité. Il l'en aurait, pour son compte, volontiers dispensé, et il estimait dangereux, compromettant, un allié de telle allure. Balzac, à l'entendre, aurait « assaisonné de maximes légitimistes ses peintures équivoques, comme un pharmacien halluciné qui délayerait de l'arsenic dans de l'eau bénite. » Tempérament révolutionnaire, il faut le reconnaître pour ce qu'il est, et le laisser dans la cité frénétique des réfractaires. N'est-ce pas, d'ailleurs, dans ses *Réfractaires* que Vallès, — M. Thureau-Dangin nous le rappelle (*Histoire de la Monarchie de Juillet*) — élève le cri de sa furieuse rancune contre les livres « meurtriers » de Balzac ; et n'est-ce pas Caro qui, signalant le rôle de la « barbarie lettrée » dans la Commune, pose la question de la responsabilité de Balzac, « ce puissant agitateur des convoitises contemporaines ? »

Plus encore que le sens doctrinal de l'œuvre, c'en est la portée morale qui a été discutée. On pourrait faire une histoire très instructive de la conscience publique, d'après les manières souvent imprévues dont elle a réagi à la littérature contemporaine. Ses réactions les plus vives ne marqueraient pas toujours, assu-

1. Lemer (*Balzac, sa vie, son œuvre*) raconte qu'après 1848 il alla trouver Taxile Delord à propos d'un violent article paru dans son journal contre *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, et chercha à lui prouver, en même temps qu'à Proudhon, qu'il fallait faire adopter aux masses l'auteur du *Curé de Village*. Delord l'appela fanatique, et Proudhon dit qu'il ne lisait jamais de romans.

rément, son niveau le plus élevé; et il y a des cas où l'hypocrisie collective n'admet pas ce dont s'accommode aisément l'immoralité privée. Toujours est-il que l'œuvre de Balzac, considérée non pas dans ses exceptions scabreuses, mais dans son allure et sa signification d'ensemble, a soulevé l'indignation de beaucoup de gens. Et leur révolte sincère a de quoi faire réfléchir.

Vulgaire, grossier, brutal, bas, dépourvu de toute idée élevée, exhalant une odeur de corruption, voilà quelques-unes des épithètes dont on qualifie le roman balzacien. Sainte-Beuve en a confectionné des plus blessantes. Des contemporains notoires, d'anciens camarades de Balzac même l'ont honni avec véhémence : « Le fond de Balzac, disait dans ses *Mémoires* Philarète Chasles, est la confusion du bien et du mal. » Et, prévoyant la ruine de cette œuvre qu'on s'attendrait à le voir foudroyer du nom de Gomorrhe littéraire : « Ainsi, continue-t-il, et par là périra sa *Comédie* monstrueuse. » Et d'en déplorer l'action pestilentielle et délétère : « C'était ce qu'on peut concevoir de plus grossier dans le subtil, de plus raffiné dans le matérialisme. C'était Rabelais dans Marivaux... C'est lui qui a déteint prodigieusement sur son siècle. » Et en effet, si nous en croyons Ph. Chasles, la *Comédie humaine*, œuvre contagieuse, n'emprunterait pas son poison aux mœurs qu'elle peint avec un cynisme sincère, c'est lui qui l'aurait non seulement porté à son maximum d'intensité destructive, mais distillé dans son alambic cérébral ; Balzac est un magicien malfaisant ! Génie extraordinaire, il est réellement, nous affirme Chasles en des termes qu'il faut citer, « le plus grand facteur et le véritable exposant de cette époque française qu'il a précipitée, tout en l'écoutant et l'absorbant, dans sa route d'avortement gigantesque ».

Evidemment, Chasles était lui-même halluciné le jour où, procédant au jugement dernier des types de la *Comédie humaine*, il rangeait leur père parmi les boucs. Nous voici loin du temps où il se faisait l'annonciateur de *La Peau de Chagrin*[1] ; vingt ans avaient fait tourner à l'aigre son admiration. Un écrivain plus mesuré, A. de Pontmartin[2] a cependant soutenu la même thèse avec plus de force encore. C'était d'abord en 1854 ; Balzac était mort depuis quatre ans. Il fallait bien reconnaître que cet homme si contesté de son vivant, avec « ses allures de chicaneau littéraire », cet homme, qu'un immense talent, inquiétant et compliqué, avait laissé, malgré d'éclatants succès, dans une situation « mixte et équivoque », prenait, après quatre ans d'outre-tombe, figure de révélateur, et qu'on lui décernait l'apothéose. Et le plus étonnant, c'est qu'il ne trouve pas seulement des donneurs d'encens

1. Voir son article dans Spoelberch de Lovenjoul : *Histoire des Ouvrages de Balzac*, p. 171 sqq. : Introduction aux Romans et Contes philosophiques.

2. Voir ses *Causeries littéraires* et ses *Nouveaux Samedis*.

parmi tous les bohêmes, tous les méprisables *réalistes* qui, des bas-fonds littéraires où ils pullulent, clament leur joie d'avoir un ancêtre ; non, les gens de bonne compagnie s'en mêlent, ceux même qui l'injuriaient le divinisent. Il faut expliquer ce phénomène. Et M. de Pontmartin dénonce le génie malsain de Balzac : sa réussite est venue de ce qu'il a flatté, surexcité l'appétit et la rêverie, le côté bestial et le côté extatique. Chez lui, « le vertige de la composition » éblouissait le sens moral ; il a été la première victime de la fascination qu'il exerce. Voyez comme s'étale impudiquement dans la *Comédie humaine* le culte du succès ! et comme il nous fait croire que les mansardes sont pleines de génies inconnus ! C'est lui qui nous a rendus si accommodants en fait d'opposition et d'émeute : « La Révolution de Février a été le commentaire en action de toute cette œuvre prestigieuse et corrosive ».

De nouveau, en 1856, M. de Pontmartin chargeait contre le grand fétiche littéraire : « On ne peut croire, après avoir lu Balzac, à rien de beau, de noble et de grand. On n'a plus d'admiration ni de foi que pour le triomphe de la force, brutale ou intelligente ». Il lui refuse d'ailleurs toute délicatesse, tout art des demi-teintes dans les peintures psychologiques, et il le flétrit enfin du même langage dont le flétrissait Chasles : « Le mot maléfice, qui éveille des idées de sorcellerie et de magie, me paraît rendre exactement cet art, qui procède par infiltration, prend la conscience en biais, et ne la déprave qu'après avoir préalablement grisé l'imagination et le cœur ». Quelle meilleure preuve de cette intoxication, que l'enthousiasme à le défendre de tant de gentilshommes et de patriciennes ?

La même thèse était soutenue par Eug. Poitou [1], et par bien d'autres que je passe. On criait au danger public. Et toutes ces sévérités ont leur écho dans le jugement de M. Thureau-Dangin (*op. cit.*) : « La chasteté même, déclare-t-il, chez lui est corrompue ». Et il rapporte, en l'attribuant à J.-J. Ampère, ce mot, déjà cité par Sainte-Beuve, et qui sent un peu son petit maître : « C'est drôle, quand j'ai lu ces choses-là, il me semble que j'ai besoin de me laver les mains et de brosser mes habits ».

Jugements excessifs, sans doute, mais qu'il ne faut pas écarter ; car ils professent bien haut ce que des amis inquiétés, et qui ne faisaient qu'à regret acte d'hostilité, comme Alfred Nettement [2], disaient depuis bien longtemps de l'immoralité de Balzac. A tous ces témoignages, je n'en opposerai ici qu'un seul, et ce ne sera pas le jugement si équitable que Taine a porté sur Balzac (voir

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1856.
2. Voir son *Histoire de la Littérature sous la Monarchie de Juillet*, T. II, pp. 263-276. Voir aussi son étude sur Balzac (1836) recueillie par M. de Lovenjoul dans *Un Roman d'amour*, et un article de F. Girault (1841) dans *Une Page perdue de Balzac*, par M. de Lovenjoul.

ses *Nouveaux Essais*. L'article avait paru dans les *Débats* en 1858, — au moment où s'imposait une remise au point), — ni les pages parfaitement mesurées de M. Brunetière, ni la volée de bois vert dont Barbey d'Aurevilly menace, en guise de représailles, l'agressive vertu de M. Eugène Poitou. Mais voici ce que déclare M. Baumann[1], en ce grand procès de moralité, intenté à Balzac depuis *La Physiologie du Mariage* (et même avant, à propos d'un de ses romans de la première manière) : « *Les faits d'eux-mêmes ne sont rien*, dit Louis Lambert, un des héros choyés de Balzac, un de ceux où il a réalisé l'une des âmes multiples qu'il se rêvait... Mais il s'en faut que l'art doive les répudier ni même trop choisir entre eux. L'idée prouve d'autant mieux sa force agissante qu'elle transparaît sous la multiplicité contradictoire des apparences... Décrire les formes basses de l'existence, c'est, pour un idéaliste, une façon de s'en délivrer, de les nier avec mépris... Le syncrétisme de Balzac est analogue à celui de Rabelais, mais élargi, purifié par la constante intuition du divin. »

Conclusion.

Une œuvre qui suscite de telles contradictions, des enthousiasmes et des anathèmes aussi passionnés, assurément n'est pas négligeable.

Concluons très sommairement, en dégageant ce qu'il y a de moins contesté et d'original, aux yeux de tous, dans la *Comédie humaine*[2]. — Nul ne conteste l'originalité de Balzac, et elle est frappante, quand on la replace dans son époque. Non seulement il se dit indépendant de toute école (c'est un genre qu'il est aisé de prendre), mais il l'est. Le contraste est violent, entre les romantiques et Balzac. Il y a du romantisme en certaines de ses œuvres, c'est convenu, on n'échappe jamais complètement à son temps. Mais il y a surtout une critique du romantisme[3], et, dans l'ensemble, la *Comédie humaine* est hors du romantisme.

Elle se rattache au mouvement d'idées scientifiques qui se développe de 1820 à 1830. Là est l'essentiel, là ce qui constitue l'originalité littéraire de Balzac. En gros, on pourrait dire que ce puissant imaginatif, cet halluciné, mais aussi cet observateur de génie, a fait, le premier, en littérature, œuvre de savant.

1. Cette citation est tirée de sa conférence sur *Le Symbolisme de la vie dans Balzac*.

2. Nous laissons de côté le théâtre, qui, malgré sa valeur, n'est qu'une excroissance de la *Comédie humaine*.

3. Voir par exemple ici les *Illusions perdues*, p. 275 ; *Modeste Mignon*, p. 428.

Il a voulu être, et il a été certainement à quelque degré : un moraliste sociologue, un historien, un naturaliste des intelligences et des caractères.

On peut se demander comment ces diverses tendances s'accordaient en lui, et même s'il est possible qu'elles se soient accordées. N'y a-t-il pas contradiction entre l'attitude du sociologue qui soutient une thèse, ou du moraliste qui déplore la dégénérescence morale et qui prêche une doctrine, et celle du savant qui constate et explique ? L'œuvre de Balzac ne manque-t-elle pas de ce détachement supérieur, de cette froideur d'observation qui sont les premières qualités du savant ? Chez lui, l'historien n'est-il pas trop souvent un homme de parti, et le naturaliste ne se transforme-t-il pas trop aisément en prédicateur ? Enfin, l'un de ces points de vue a-t-il primé les autres, dans sa pensée, et peut-on suivre le progrès, ou tout au moins les variations, les oscillations de Balzac, soit dans l'ensemble de son œuvre, soit dans chacun de ses romans, entre les points de vue de l'historien, du moraliste ou du naturaliste ?

Sans entrer dans le détail d'une discussion qui serait longue, — et sans nier que des tendances contradictoires aient jusqu'à la fin coexisté dans son esprit, séparées l'une de l'autre par des cloisons étanches, — on peut répondre que, de plus en plus, c'est le point de vue de l'observateur pur, du naturaliste, qui a primé les autres.

De très bonne heure, il a rêvé d'être à sa manière un Cuvier, puis un Geoffroy Saint-Hilaire.

Un Cuvier d'abord, et toujours : parce qu'il a conscience de sa faculté intuitive. L'idée qu'avec un fragment d'os on a pu, par logique déductive et par un procédé de reconstruction divinatoire, appuyé sur une multitude d'observations rigoureuses, reconstituer le squelette d'un animal inconnu, cette idée le transporte. Et Balzac en fera autant, sur les espèces sociales : donnez-moi un gant, je reconstitue l'homme. Que j'examine une seconde son regard, je connais sa vie, passée et future. — L'exagération est facile, les chances d'erreur sont considérables ; mais comme ce genre d'observation se répète mille fois, et non sur un, mais sur mille indices, on en voit la fécondité et la justesse probable.

Puis, et surtout un Geoffroy Saint-Hilaire[1]. Si les espèces naturelles sont déterminées par le milieu, combien n'est-ce pas plus facile à vérifier sur les espèces sociales ! Elles varient beaucoup plus vite. Prenons un même homme à travers plusieurs milieux dans la suite de son existence, nous le voyons varier : il n'est pas un, il est plusieurs.

1. Je me propose d'étudier ailleurs la relation précise qui existe entre la pensée de G. Saint-Hilaire et celle de Balzac, et le degré d'influence exact.

A vrai dire, — les Allemands, dont Balzac se réclame hautement, mis à part, — le précurseur théorique de Balzac, c'est tout simplement Diderot, qu'on oublie trop en parlant de lui. Comment ne pas croire que c'est Diderot qui le fit réfléchir sur la diversité que les *conditions* mettent entre les hommes? C'est la « grande pensée » avec laquelle Diderot voulait renouveler le théâtre, et sur laquelle Balzac devait bâtir tout son roman. La Bruyère, sans doute, l'y a aidé, et nous n'avons garde d'oublier Molière ou Saint-Simon ; mais c'est chez Diderot qu'elle a pris forme, cette idée ; c'est Diderot qui lui a donné ces allures ambitieuses, cet air d'infinie prometteuse qui devait plaire à l'imagination de Balzac et à ses goûts de vaste entreprise. Diderot avait échoué à la réaliser au théâtre, c'est vrai : mais quels jolis mots de conditions, à travers son œuvre, et que de croquis bien vivants, qui durent ravir Balzac ! Et qu'on se représente Balzac lisant cette page de Diderot[1], véritable programme de la *Comédie humaine* : « ... Sous la forme bipède de l'homme, il n'y a aucune bête innocente ou malfaisante dans l'air, au fond des forêts, dans les eaux, que vous ne puissiez reconnaître : il y a l'homme loup, l'homme tigre, l'homme renard, l'homme taupe, l'homme pourceau, l'homme mouton (et celui-là est le plus commun). Il y a l'homme anguille ;... l'homme brochet, qui dévore tout, l'homme serpent, qui se replie en cent façons diverses;... l'homme épervier, l'homme oiseau de proie. Rien de plus rare qu'un homme qui soit homme de toute pièce ; aucun de nous qui ne tienne un peu de son analogue animal. » Toute la faune de Balzac est là, et l'on a reconnu au passage ceux qu'il appelle *les reptiles sociaux*[2].

Balzac a donc été un naturaliste des caractères, au même temps où Sainte-Beuve voulait être celui des esprits[3].

Ce naturaliste, sans doute, a assez souvent oublié la théorie du milieu, et il nous a peint des âmes demeurées toujours, en dépit des circonstances, telles qu'elles étaient nées. Pour Balzac, il n'y a pas seulement des espèces sociales, mais des familles d'âmes. Ici la théorie de l'adaptation n'a que faire. Nous surprenons la survivance d'une certaine conception de la vie intérieure, entièrement différente de celle que postule la théorie du milieu, — et nous pourrions découvrir chez Balzac bien d'autres survivances. Mais elles compliquent, elles n'altèrent pas son originalité.

Il a representé des forces, qui se composent avec les forces sociales. Quelques-unes foncent droit devant elles, rien ne les arrête, si ce n'est l'obstacle dernier, où elles se brisent. Ce sont des forces

1. Satire I, *Sur les Caractères et les Mots de caractère*.

2. Lavater agira sur lui dans le même sens.

3. Il y aurait lieu d'insister sur les relations qui existent entre leurs pensées. Nous y reviendrons. Ils se sont d'ailleurs méconnus à plaisir.

rectilignes. Balzac, alors, ne fait plus œuvre de naturaliste, il fait œuvre de psychologue imaginatif, il est le logicien des passions. Mais presque toujours, le naturaliste reparaît, et la réaction de l'individu au milieu est étudiée par lui, même quand il décrit le jeu des forces les plus impétueuses, et, en apparence, les plus exceptionnelles. Enfin, c'est un physiologiste, et c'est pour cela que la psychologie de Balzac est souvent de la pathologie. La *Comédie humaine* est pleine de maniaques, de déséquilibrés. En quoi l'on peut dire que Balzac a fait, dans le roman, ce que fera Taine dans la critique et dans l'histoire.

Le chapitre de son influence serait infini. A ne parler que de littérature, et d'un domaine de la littérature, tout le roman moderne dérive de lui : ni Flaubert, ni les Goncourt, ni Alphonse Daudet, ni Zola, ni Paul Bourget, ni Paul Adam, ni quelques autres n'auraient écrit leurs œuvres sans lui. Et je n'excepte, assurément, ni Barbey d'Aurevilly, ni Maurice Barrès.

Cette influence s'exerce, en général, moins encore par la théorie des milieux, que par la méthode historique appliquée au roman. Et c'est peut-être par là que la *Comédie humaine* est le plus durable. En un temps où la curiosité des romanciers se portait vers la restitution du passé, Balzac a eu l'idée d'écrire l'histoire contemporaine. Toute cette matière des observations de mœurs, qui s'éparpillait encore vers 1830 chez les *Flâneurs*, les *Rôdeurs*, les *Observateurs*, les *Promeneurs* et autres intarissables continuateurs du vieux *Spectateur* d'Addison, Balzac l'a recueillie dans ses romans, dramatisée, organisée, approfondie. Comme tous les grands créateurs, c'est d'une richesse éparse et méconnue qu'il a tiré, par un puissant effort d'unité, une œuvre qui vit [1].

Il m'est arrivé, et je souhaite qu'il m'arrive encore, de consulter M. L.-G. Pélissier, doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier, sur des points historiques ou anecdotiques. C'est grâce à lui que j'ai pu établir plusieurs notes. Je le prie de trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

1. Taine : « C'est le plus grand magasin de documents humains ».



(Phot. Neurdein.)

Fig. 4. — **Les Jardies.**

Cette maison est deux fois célèbre, puisque Gambetta y a vécu. Balzac y eut toutes les mésaventures du propriétaire possédé de la manie de bâtir : « Les billets de mille francs s'engloutissent là-dedans comme des vaisseaux dans la mer. » (Août 1839.)

EXEMPLE DE LECTURE EXPLIQUÉE

D'UN PASSAGE DE BALZAC (*La Duchesse de Langeais.*)

C'était une femme artificiellement instruite, réellement ignorante ; pleine de sentiments élevés, mais manquant d'une pensée qui les coordonnât ; dépensant les plus riches trésors de l'âme à obéir aux convenances ; prête à braver la société, mais hésitant et arrivant à l'artifice par suite de ses scrupules ; ayant plus d'entêtement que de caractère, plus d'engouement que d'enthousiasme, plus de tête que de cœur ; souverainement femme et souverainement coquette, Parisienne surtout ; aimant l'éclat, les fêtes ; ne réfléchissant pas, ou réfléchissant trop tard ; d'une imprudence qui arrivait presque à de la poésie ; insolente à ravir, mais humble au fond du cœur, affichant la force comme un roseau bien droit, mais, comme ce roseau, prête à fléchir sous une main puissante ; parlant beaucoup de la religion, mais ne l'aimant pas, et cependant prête à l'accepter comme un dénoûment. Comment expliquer une créature véritablement multiple, susceptible d'héroïsme, et oubliant d'être héroïque pour dire une méchanceté ; jeune et suave, moins vieille de cœur que vieillie par les maximes de ceux qui l'entouraient, et comprenant leur philosophie égoïste sans l'avoir appliquée ; ayant tous les vices du courtisan et toutes les noblesses de la femme adolescente ; se défiant de tout, et néanmoins se laissant parfois aller à tout croire ? Ne serait-ce pas toujours un portrait inachevé que celui de cette femme, en qui les teintes les plus chatoyantes se heurtaient, mais en produisant une confusion poétique, parce qu'il y avait une lumière divine, un éclat de jeunesse qui donnait à ces traits confus une sorte d'ensemble ? La grâce lui servait d'unité. Rien n'était joué. Ces passions, ces demi-passions, cette velléité de grandeur, cette réalité de petitesse, ces sentiments froids et ces élans chaleureux étaient naturels et ressortaient de sa situation autant que de celle de l'aristocratie à laquelle elle appartenait. Elle se comprenait toute seule et se mettait orgueilleusement au-dessus du monde. Il y avait du *moi* de Médée dans sa vie, comme dans celle de l'aristocratie, qui se mourait sans vouloir ni se mettre sur son séant, ni tendre la main à quelque médecin politique, ni toucher, ni être touchée, tant elle se sentait faible ou déjà poussière.

On trouve de tout dans Balzac. Ce portrait peut paraître d'abord mal choisi, parce qu'il n'affiche pas les caractères spécifiques d'un portrait balzacien ; il s'éloigne de la formule la plus connue. La physiologie en est absente ; la physiogno-

monie de Lavater et la phrénologie de Gall n'y ont pas collaboré ; la langue, en général, en est sobre, simple, assez proche de la tradition classique, et pure de néologismes. Mais des pages de ce genre abondent dans la *Comédie humaine*, et l'originalité de Balzac n'y sera peut-être pas moins sensible que dans les portraits d'une manière plus accusée, dont la suite offrira d'ailleurs quelques exemplaires.

I. La Langue. — C'est à peu près celle que parle naturellement un homme cultivé d'après 1830, qui a lu, qui a beaucoup entendu causer et qui garde certains goûts classiques. Pas de luxuriance en général, pas de surcharge, pas de disparates dans le vocabulaire. Balzac, faisant le portrait d'une grande dame, amortit les couleurs, quelquefois crues, dont il enlumine ses personnages, cherche la sobriété, la correction, et dessine plutôt ici un camaïeu. Mais il lui est difficile de tenir sa verve en bride. Il lui arrive, ici comme partout, de préférer au mot le plus juste un mot moins juste, et qui emprunte une partie de sa force à l'effort qu'il faut faire pour l'interpréter : « *artificiellement* instruite, réellement ignorante ». Il veut dire : « *en apparence* instruite, et cette apparence est obtenue par artifice ».

« Les *plus riches trésors de l'âme* » sont une de ces expressions superlatives comme il les aimait tant, et qui tiraient moins l'œil au temps romantique.

« Par suite de ses scrupules » est gauche ; il aurait mieux valu dire : « et arrivant par le scrupule à l'artifice ». Balzac, qui se corrigeait beaucoup, a souvent manqué d'une certaine rapidité élégante. Mais ceci regarde le style au moins autant que la langue.

« Aimant *l'éclat* » ; l'expression a une légère saveur d'ancien régime ; vivre avec *éclat*, c'était se plaire au faste, à la magnificence.

« D'une imprudence qui arrivait presque à *de la poésie* » ; l'emploi du mot *poésie* pour désigner une nuance de l'humeur était préparé dès le 18e siècle (voir Diderot), mais n'est courant qu'au 19e siècle. Il s'agit ici d'une manière inspirée de prendre la vie ; l'âme qui a de la poésie s'abandonne à ses divinations instantanées, elle ne calcule pas, ne prévoit pas.

« Cette *réalité* de petitesse » au lieu de « cette réelle petitesse » n'est pas à relever comme un signe de la préférence de Balzac pour la tournure abstraite, si chère à Saint-Simon. L'expression est appelée par symétrie avec « velléité de grandeur ».

« *Ressortaient de sa situation* » n'est pas correct ; une conclusion, un résultat ressortent d'une enquête ; un sentiment ne ressort pas d'une situation, il en naît.

« Elle *se comprenait toute seule* » pour « elle se concevait comme seule, comme se suffisant à soi-même », est une façon de parler dérivée du langage traditionnel des philosophes.

C'est pour une raison de rapidité que Balzac a dit « ni tendre la main », expression d'un sens douteux, au lieu de l'expression claire, et d'un usage fréquent sous sa plume « se laisser tâter le pouls ».

Il y a des scories dans cette langue ; Balzac peut assez souvent donner l'impression qu'il saurait écrire purement, mais il ne la soutient pas.

II. L'Art du Portrait. — Comme il convenait ici (c'est le portrait d'une grande dame sous la Restauration, elle appartient à la plus vieille noblesse), Balzac a suivi, dans l'ensemble, la méthode classique. Il n'a d'ailleurs été que rarement, et par brusques trouvailles, un peintre impressionniste à la Saint-Simon. Cette fois, on sent qu'il a dans l'oreille les cadences et dans la vision les lignes bien arrêtées d'un portrait comme en tracèrent le cardinal de Retz (qu'il lisait beaucoup) et La Rochefoucauld : « ayant plus d'entêtement que de caractère, plus de... que de..., etc. ». On essaye de cerner et d'investir l'originalité d'un caractère par une série d'approches, on tâtonne tout autour pour trouver la fente par où la lumière entrera (un procédé plus subtil, et que Balzac n'a pas su employer, consiste à opérer par réduction ; il aurait pu dire : « plus d'entêtement que de caractère, plns d'engouement que d'entêtement, etc. »).

Classique d'allures, toujours, par le cheminement lent de l'analyse, qui s'accroche avec insistance à certaines finesses verbales « moins vieille de cœur que vieillie par... ».

Classique dans la composition aussi : 1° par l'ordre de dignité dans lequel sont présentées les diverses parties du caractère étudié : d'abord le tour de l'intelligence, puis la sensibilité, puis la volonté en tant qu'elle s'exerce dans un milieu artificiel et mon-

dain...; 2° par le passage du simple au composé, du procédé analytique au procédé synthétique. Les expressions à prétention synthétique « souverainement femme » s'insinuent à l'improviste dans l'analyse; ce sont des impressions qui prennent d'autant plus de valeur que l'analyse a d'abord donné des coups de sonde; elles trahissent l'impuissance, sentie par l'auteur, d'arriver à résoudre en formules claires et complètes un être vivant. Finalement il y renonce. Après avoir envisagé sous divers aspects la foncière contradiction, la complexité insoluble de cette âme féminine, il s'arrête : « Comment expliquer une créature véritablement multiple... », et il reprend un essai d'explication, qui consisterait, un peu poussé, à attribuer à la nature spontanée de la duchesse ses velléités généreuses et enthousiastes, à l'influence du monde où elle vit le désenchantement qui l'a fanée et sa sécheresse morale. Puis une phrase de galimatias : « Ne serait-ce pas toujours... », où l'on sent les insuffisances du styliste, et non du psychologue, et tout d'un coup cette belle expression, belle d'intelligence : « La grâce lui servait d'unité. »

Dans les lignes qui suivent (comme dans six lignes qui servent de préliminaire au portrait) l'*intention symbolique* de Balzac apparaît. Nul n'a su aussi bien que lui, tout en restant vivant, créer de ces types qui sont les représentants d'une classe. Voir ici p. 254 sqq. *Le Cabinet des Antiques* et *La Vieille Fille*. Au lieu de se terminer sur un geste, sur un port de tête, comme tant de portraits de La Bruyère, celui-ci finit en agrandissant une personnalité aux proportions d'un symbole.

Le *moi* de Médée est une allusion à Corneille, *Médée*, I, 5 : « Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ? — Moi, moi, dis-je, et c'est assez ».

La conclusion historique du portrait est d'accord avec ce que Balzac a toujours dit de la noblesse d'ancien régime ; il était légitimiste, mais il voulait infuser un sang nouveau à son parti, qu'il jugeait par trop ignorant des réalités modernes. La noblesse l'intéresse comme une survivance, et lui en impose comme une grâce et une majesté ; mais il pense que l'avenir est à l'*aristocratie*, à une aristocratie ouverte à tous les talents, et où le privilège de la naissance entre en concurrence avec ceux de l'esprit et du sens politique. (Voir notamment dans *Béatrix* ses exhortations détournées à la noblesse, qui, politiquement, se suicide, en boudant. Voir aussi *Modeste Mignon*, vers la fin.)

III. Le Style. — Il ne vise pas au pittoresque; Balzac essaye ici de connaître par le dedans. C'est d'abord, et longuement, une phrase bâtie sur le mode classique; la monotonie générale de la construction est palliée par les coupures variées, par les pauses ménagées ici et là, et par la variété dans l'aménagement de chaque terme de cette longue série. Balzac ne se préoccupe pas de la mélodie du style, les répétitions lui sont indifférentes; ce n'est pas par le coulant, la fluidité du style qu'il essaye de racheter la simplicité uniforme de cette énumération; il n'enchâsse pas non plus des mots brillants dans une trame un peu grise pour la réveiller; — mais son style a des qualités intellectuelles, la fermeté, la solidité; il promène sur son sujet une lumière égale, sans éclairs, qui se condense plutôt et s'intensifie par moments : « arrivant à l'artifice par suite de ses scrupules... insolente à ravir, mais humble au fond du cœur... se défiant de tout, et néanmoins se laissant aller parfois à tout croire. » C'est ainsi qu'il arrive à soutenir son style, sans nous fatiguer d'un jeu d'antithèses, qui serait une faute de goût et donnerait, en forçant le contraste, une impression violente, donc inexacte.

La phrase : « Ne serait-ce pas toujours... » est un exemple, atténué, de son galimatias. Comment oser dire que « les teintes les plus chatoyantes *se heurtaient* » dans l'âme de Mme de Langeais ? On dirait qu'ici c'est la pensée de Balzac qui vacille : à vrai dire, c'est sa langue qui s'empâte, son verbe qui s'allonge comme un bouillon dilué, en attendant la bonne fortune d'expression déjà signalée : « La grâce lui servait d'unité. » (Cf. des hasards analogues chez Saint-Simon, qui invente une expression de la famille de celle-ci, à propos de Fénelon et de Mme Guyon : « Leur sublime s'amalgama »).

IV. Les Sources et l'Intention. — Ce portrait est à peu près celui de Mme de Castries ; de nombreux passages du roman, confrontés avec la *Correspondance*, ne peuvent laisser de doute sur ce point. Balzac l'avait aimée d'un amour de tête, semble-t-il bien, mais il était de ces hommes, comme il le disait assez plaisamment, chez qui le cœur est très près de la tête; et il a beaucoup souffert de la coquetterie, de la froideur de cette Célimène; il a été un peu son Alceste. Ses déceptions d'amoureux, et ses illusions, quelque temps flattées par une femme qui semble bien avoir été plus spirituelle que bonne, expliquent des phrases

comme celle-ci : « prête à braver la société, mais hésitant... » (Mme de Castries l'avait d'ailleurs bravée sans hésiter en d'autres occasions). Son romantisme latent, exaspéré par la tyrannie des bienséances, se traduit dans celle-ci : « dépensant les plus riches trésors de l'âme à obéir aux convenances. » — « Prête à fléchir sous une main puissante » fait prévoir la péripétie, que l'imagination de Balzac caressait comme une revanche spéculative : la duchesse fléchira en effet, elle se prosternera en suppliante devant l'amant rude et tendre qu'elle aura traîné longtemps à son char. — Et ce mot « prête à l'accepter [la religion] comme un dénoûment », en même temps qu'il symbolise l'utilisation politique de la religion par la légitimité, annonce la fin du roman : méprisée à son tour, la duchesse ira mourir dans un couvent.

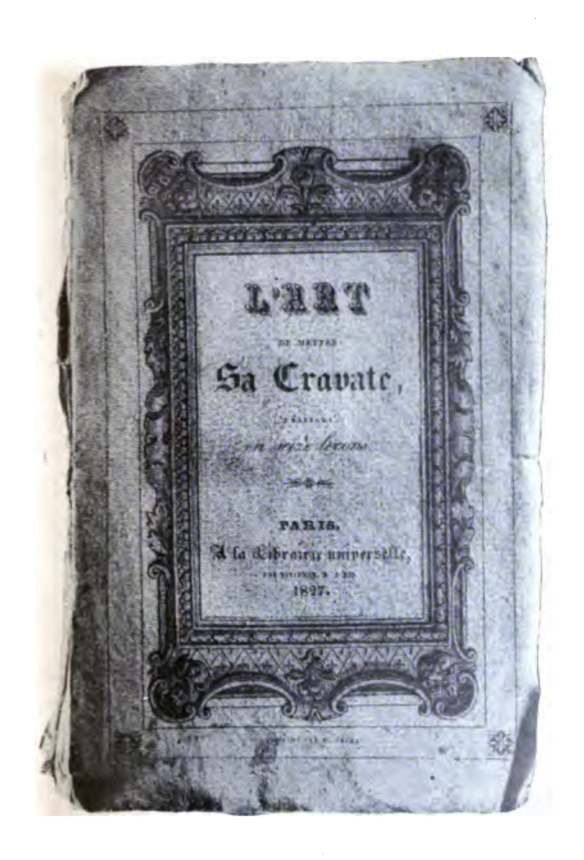


Fig. 5. — **Un des premiers ouvrages de Balzac.**

Frontispice de l'un des nombreux ouvrages que Balzac composa, de 1819 à 1829, sous le voile de l'anonyme. Il devait reprendre le sujet dans le Journal la *Silhouette*, 3 juin 1830 : Physiologie de la toilette : I. De la cravate considérée en elle-même et dans ses rapports avec la société et les individus.

LES CHOUANS (1829)

L'œuvre expliquée.

[Balzac s'est forgé à force de volonté, et l'on pourrait établir que l'auteur qu'il a le plus étudié pour surprendre ses procédés, c'est W. Scott. Il disait à Champfleury en 1848[1] : « J'ai écrit sept romans comme simple étude : un pour apprendre le dialogue, un pour apprendre la description, un pour grouper mes personnages, un pour la composition... » Nous savons qu'il en écrivit bien plus de sept, avant *Les Chouans*, le premier qu'il crut digne d'être avoué.

Il parut en mars 1829, sous le titre : *Le dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*. En 1834, Balzac en donna une seconde édition, très remaniée, qu'il appela définitivement : *Les Chouans ou la Bretagne en 1799*.

Ce qui l'a déterminé au choix de ce sujet, c'est la grande vogue du roman historique; mais c'est, plus particulièrement, la curiosité, très vive alors dans le public, des choses de la Révolution. Balzac ne manquait pas de sources livresques pour se documenter. Il avait pu lire notamment les « Guerres des Vendéens et des Chouans contre la République française, ou Annales des départements de l'Ouest pendant nos guerres, d'après les actes et la correspondance du Comité de Salut public », œuvre d'un officier supérieur des armées de la République, parue de 1824 à 1828.

D'autre part, il avait beaucoup entendu parler des soulèvements royalistes par Mme de Berny, et par des gens de son entourage, qui tenait au monde de l'ancien régime. Enfin, il écrivit son roman sur place (voir du Pontavice de Heussey : *Balzac en Bretagne*). Il est vrai qu'il avait conçu son sujet à Paris ; mais ce n'est plus seulement, comme par le passé, à des mémoires fiévreusement consultés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève qu'il va demander des matériaux ; c'est au pays où les

1. *Notes historiques sur M. de Balzac*, à la suite de Baschet : *Balzac, Essais sur l'homme et sur l'œuvre*.

événements, récents, se sont passés, — aux gens qui en ont été les témoins et qui en ont connu les acteurs, encore survivants. En effet, pendant l'automne de 1828, à Fougères, où il est l'hôte du général de Pommereul, il étudie le pays (ses descriptions seront très exactes), il fait causer les gens ; le général de Pommereul a connu beaucoup des agitateurs, il a failli épouser Colette du Bois-Guy, la sœur du fameux partisan ; il était doué d'ailleurs « d'un vif talent d'observation, d'un esprit fureteur ». Le fameux Marche-à-Terre a existé, il s'appelait Pierre Pochard, il n'est mort qu'en 1832. La famille du patriote Gudin habitait les environs d'Antrain. Celle que Balzac appelle Mme du Gua, l'amie de Charette, « s'est éteinte pieusement dans un modeste appartement de la rue Pinterie » à Fougères. En 1828, toute une fine fleur d'aristocratie se réunissait les dimanches soirs chez de vieilles demoiselles ; Balzac y allait, et il regardait, il écoutait.

C'est là ce qui explique que si *Les Chouans* sont encore un roman historique, ils soient plus encore un roman de mœurs, presque pris sur le vif. Le fait historique est l'insurrection de 1800, pendant laquelle le chevalier de Nougarède, secondé de Picot Limoëlan, commandait les paysans d'Ille-et-Vilaine. Bonaparte la réprima. — Mais Balzac ne dit mot ni du chevalier, ni de Limoëlan ; Bonaparte et Fouché sont seulement évoqués. Il a composé, sur quelques souvenirs locaux, une histoire en grande partie imaginaire.

Ce qui l'a séduit, en bon lecteur et grand admirateur de W. Scott qu'il était, c'est le tableau d'une guerre de partisans, c'est l'opposition de deux races. Le sujet sera : comment un chef de partisans, le marquis de Montauran, dit le Gars, tombe entre les mains des Bleus. Autour de lui, tout le personnel du parti royaliste : paysans, prêtres fanatiques, femmes (plus ou moins aventurières), grands seigneurs ambitieux et mécontents, gens de petite mine et de dévouement absolu. En face d'eux, les Républicains. Mais comment saisir le Gars ? Ici, Balzac a inventé une intrigue policière, comme il les aimait et comme savait les faire Fouché. Une jeune femme, déclassée, après beaucoup de souffrances et d'aventures équivoques, a consenti, telle Judith, à se faire aimer du Gars, et à le livrer. On devine ce qui se passera : un amour sincère, purifiant, va naître dans son cœur, — amour partagé. Mais dans le cœur du marquis, les soupçons, le mépris alterneront avec les élans de passion ; — elle éprouvera les tortures de la jalousie ; l'instinct de vengeance et le désir de sauver à tout prix l'homme qu'elle aime se disputent sa volonté, livrée aux hasards de l'impulsion passionnelle. Elle le sauverait cependant, si le policier qui l'accompagne et la surveille

n'était pas meilleur artisan de la perte du marquis qu'elle ne l'est de son salut. Tous deux meurent.

Une aventure d'amour, un tableau de guerre civile, une intrigue de police, sur un fond vaguement historique, et dans un milieu pittoresque très fortement reconstitué, voilà *Les Chouans.*

Ils obtinrent un succès notable. La *Revue encyclopédique* (libérale) les mit au-dessus du *Cinq-Mars* de Vigny, et loua le sens historique de Balzac. Elle lui sut gré « d'avoir embelli son héros de tous les prestiges dont peut se parer l'ancien régime, sans enlever rien de la couleur poétique qu'il convenait de répandre sur les partisans de la liberté. »

A noter que Balzac s'est abstenu de représenter ici aucune grande figure historique : à dessein, et selon l'exemple de W. Scott, s'il en faut croire ses déclarations, faites maintes fois depuis. Contrairement à A. de Vigny, dont on pourrait opposer les termes (voir *Journal d'un Poète)* aux siens, il pensait qu'un romancier ne doit jamais faire « d'un immense événement ou d'un grand homme le sujet de son livre », mais « en expliquer les causes, en peignant les mœurs et l'esprit de toute une époque. » Ainsi dans *La Bataille* (qui n'a jamais paru), il aurait fait apparaître Napoléon à la fin seulement, et très vite, comme il l'a fait d'ailleurs, dans *Une ténébreuse Affaire*[1], à la veille d'Iéna. Très délibérément, Balzac plaçait le roman historique sur un autre plan que l'histoire, — et il ne s'est pas lassé de le dire, notamment dans les critiques qu'il a données des romans pseudo-historiques d'Eugène Süe.]

Analyse et Extraits.

Un combat.

[Le commandant Hulot, conduisant à Mayenne un contingent de réquisitionnaires levé dans le district de Fougères, est tombé dans une embuscade de Chouans.]

Hulot[2], impassible et l'œil à tout, remarqua bientôt parmi les chouans un homme qui, entouré comme lui d'une troupe d'élite, devait être le chef. Il lui parut nécessaire de bien

1. Voir p. 366.

2. Hulot est le type de l'officier républicain ; il restera tel sous l'Empire ; il deviendra cependant comte et maréchal de France. Nous le retrouvons dans ***La Cousine Bette.*** **Voir p. 471 sqq.**

connaître cet officier; mais il fit à plusieurs reprises de vains efforts pour en[1] distinguer les traits, que lui dérobaient toujours les bonnets rouges et les chapeaux à grands bords. Seulement, il aperçut Marche-à-Terre[2], qui, placé à côté de son général, répétait les ordres d'une voix rauque, et dont la carabine ne restait jamais inactive. Le commandant s'impatienta de cette contrariété renaissante. Il mit l'épée à la main, anima ses réquisitionnaires, chargea sur le centre des chouans avec une telle furie, qu'il troua leur masse et put entrevoir le chef, dont malheureusement la figure était entièrement cachée par un grand feutre à cocarde blanche. Mais l'inconnu, surpris d'une si audacieuse attaque, fit un mouvement rétrograde en relevant son chapeau avec brusquerie : alors, il fut permis à Hulot de prendre à la hâte le signalement de ce personnage. Ce jeune chef[3], auquel Hulot ne donna pas plus de vingt-cinq ans, portait une veste de chasse en drap vert. Sa ceinture blanche contenait des pistolets. Ses gros souliers étaient ferrés comme ceux des chouans. Des guêtres de chasseur montant jusqu'aux genoux et s'adaptant à une culotte de coutil très grossier complétaient ce costume, qui laissait voir une taille moyenne, mais svelte et bien prise. Furieux de voir les bleus arrivés jusqu'à sa personne, il abaissa son chapeau et s'avança vers eux; mais il fut promptement entouré par Marche-à-Terre et par quelques chouans alarmés. Hulot crut apercevoir, à travers les intervalles laissés par les têtes qui se pressaient autour de ce jeune homme, un large cordon rouge sur une veste entr'ouverte. Les yeux du commandant, attirés d'abord par cette royale décoration, alors complètement oubliée, se portèrent soudain sur un visage qu'il perdit bientôt de vue, forcé par les accidents du combat de veiller à la sûreté et aux évolutions de sa petite troupe. Aussi, à peine vit-il des yeux étincelants dont la couleur lui échappa, des cheveux blonds et des traits assez délicats, brunis par le soleil. Cependant, il fut frappé de l'éclat d'un cou nu, dont la blancheur était rehaussée par une cravate

1. *En = de l'officier*. C'est un archaïsme aujourd'hui d'employer **en** pour les personnes. *Mais au 17e siècle on employait le pronom* **en** *aussi bien que* **de lui, d'elle, d'eux, d'elles** *en parlant des personnes* (de même **y** pour **à lui, à elle**, etc.).

Son époux **en** (de sa femme) cherchait [le corps.
(La Fontaine.)

Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 154.

2. Marche-à-Terre est « taillé à coups de hache »; il semble, sous « sa noueuse écorce », une sorte de « demi-dieu barbare ». Il symbolise, pour Balzac, le *génie* de la Bretagne.

3. C'est le marquis de Montauran, *le Gars*, l'un des chefs du mouvement royaliste, et le héros de l'aventure.

noire, lâche et négligemment nouée[1]. L'attitude fougueuse et animée du jeune chef était militaire, à la manière de ceux qui veulent dans un combat une certaine poésie de convention. Sa main, bien gantée, agitait en l'air une épée qui flamboyait au soleil. Sa contenance accusait tout à la fois de l'élégance et de la force. Son exaltation consciencieuse, relevée encore par les charmes de la jeunesse, par des manières distinguées, faisait de cet émigré une gracieuse image de la noblesse française[2] ; il contrastait vivement avec Hulot, qui, à quatre pas de lui, offrait à son tour une image vivante de cette énergique République pour laquelle ce vieux soldat combattait, et dont la figure sévère, l'uniforme bleu à revers rouges usés, les épaulettes noircies et pendant derrière les épaules peignaient si bien les besoins et le caractère[3].

La pose gracieuse et l'expression du jeune homme n'échappèrent pas à Hulot, qui s'écria en voulant le joindre :

— Allons, danseur d'Opéra, avance donc, que je te démolisse !

Le chef royaliste, courroucé de son désavantage momentané, s'avança par un mouvement de désespoir ; mais, au moment où ses gens le virent se hasardant ainsi, tous se ruèrent sur les bleus. Soudain une voix douce et claire[4] domina le bruit du combat :

— Ici, saint Lescure[5] est mort ! Ne le vengerez-vous pas ?

A ces mots magiques, l'effort des chouans devint terrible, et les soldats de la République eurent grand'peine à se maintenir sans rompre leur petit ordre de bataille.

— Si ce n'était pas un jeune homme, se disait Hulot en rétrogradant pied à pied, nous n'aurions pas été attaqués. A-t-on jamais vu les chouans livrant bataille[6] ? Mais tant mieux, on ne nous tuera pas comme des chiens le long de la route.

1. Sur la bravoure élégante des chefs royalistes, cf. Barbey d'Aurevilly : *Le Chevalier des Touches*, qui procède plus ou moins des *Chouans*.

2. Remarquer, toujours, la tendance de Balzac à créer des types symboliques.

3. Cette opposition se retrouvera partout. Plus loin l'héroïne du drame, Marie de Verneuil, comparant les officiers républicains aux officiers royalistes, s'écriera : « Oh ! là est la nation, la liberté. — Et là est un h omme, un roi, des privilèges ! »

4. Celle du *Gars*.

5. L'un des chefs des Vendéens ; blessé mortellement en octobre 93, et mort le 3 novembre. — Les royalistes l'avaient canonisé ; c'était un beau caractère.

6. Mot de mépris. Les Chouans ne livraient pas de batailles rangées ; ils faisaient la guerre d'embuscade, favorisés par un pays très accidenté, et coupé de haies et de fossés.

Puis, élevant la voix de manière à faire retentir les bois :

— Allons, vivement, mes lapins ! Allons-nous nous laisser *embêter* par des brigands[1] ?

Le verbe par lequel nous remplaçons ici l'expression dont se servit le brave commandant n'en est qu'un faible équivalent ; mais les vétérans sauront y substituer le véritable, qui certes est d'un plus haut goût soldatesque.

— Gérard, Merle, reprit le commandant, rappelez vos hommes, formez-les en bataillon, reformez-vous en arrière, tirez sur ces chiens-là et finissons-en !

L'ordre de Hulot fut difficilement exécuté ; car, en entendant la voix de son adversaire, le jeune chef s'écria :

— Par sainte Anne d'Auray[2], ne les lâchez pas ! Egaillez-vous[3], mes gars !

Quand les deux ailes commandées par Merle et Gérard se séparèrent du gros de la mêlée, chaque petit bataillon fut alors suivi par des chouans obstinés et bien supérieurs en nombre. Ces vieilles peaux de bique entourèrent de toutes parts les soldats de Merle et de Gérard, en poussant de nouveau leurs cris sinistres et pareils à des hurlements.

— Taisez-vous donc, *Messieurs*, on ne s'entend pas tuer ! s'écria Beau-Pied[4].

Cette plaisanterie ranima le courage des bleus. Au lieu de se battre sur un seul point, les républicains se défendirent sur trois endroits différents du plateau de la Pèlerine[5], et le bruit de la fusillade éveilla tous les échos de ces vallées naguère si paisibles. La victoire aurait pu rester indécise pendant des heures entières, ou la lutte se serait terminée faute de combattants. Bleus et chouans déployaient une égale valeur. La furie allait croissant de part et d'autre, lorsque, dans le lointain, un tambour résonna faiblement ; et, d'après la direction du bruit, le corps qu'il annonçait devait traverser la vallée du Couësnon.

— C'est la garde nationale de Fougères ! s'écria Gudin d'une voix forte ; Vannier l'aura rencontrée.

1. C'était le mot couramment employé pour désigner les Chouans.

2. Sainte-Anne, près d'Auray, est un des lieux de pèlerinages bretons les plus réputés.

3. Vieux mot français = *se disperser*.

4. Sergent républicain.— Trait de bravoure gouailleuse. Balzac a donné aux Bleus et aux Royalistes la même gaieté devant la mort, et c'est à dessein, puisqu'il voulait peindre en eux des frères ennemis. (Cf. *L'œuvre expliquée.*)

5. Balzac a expliqué que la montagne de la Pèlerine se trouve à égale distance entre Fougères et Ernée ; du sommet on aperçoit la vallée du Couësnon, et, à l'horizon, Fougères.

[La victoire est restée aux Républicains. Le commandant Hulot gagne Mayenne sans encombre ; de là il est envoyé à Alençon ; c'est dans cette ville, à l'hôtel des *Trois-Mores* que Marie de Verneuil, le marquis déguisé et Hulot lui-même se rencontrent à la même table. Hulot a des soupçons, mais M[lle] de Verneuil, qui aime déjà le marquis, le sauve de ses mains. Elle-même tombe, avec un détachement de Bleus, dans le piège organisé par M[me] du Gua. Il y a là une très belle scène, trop longue pour que nous puissions la citer. Les Bleus sont massacrés ; M[lle] de Verneuil, insultée, abandonnée par le Gars, qui vient d'apprendre la mission d'espionnage dont Fouché l'a chargée, jure au commandant Hulot de lui livrer celui qu'elle aime d'un amour outragé, désespéré. A l'attaque de Fougères, elle fait faire prisonnier un certain M. de Bauvan, celui qui l'a perdue dans l'esprit du Gars. Elle lui rend la liberté, à la condition qu'il la réhabilitera aux yeux de tous les Chouans, dans une réunion qui doit avoir lieu au château de Saint-James, et où le Gars doit assister. C'est ce qui est fait. M[lle] de Verneuil reconquiert le marquis. Ils ont leur premier rendez-vous dans la maison du Chouan Galope-Chopine ; c'est là qu'elle lui raconte sa vie passée ; enfin elle arrive à le convaincre qu'il porte les armes contre la France et que son devoir serait de faire sa soumission, et de fuir avec elle au bout du monde. Le Gars manque être pris dans la maison de Galope-Chopine, qui est soupçonné par les Chouans d'avoir été le complice, inconscient ou non, des Bleus. D'où la terrible scène que voici :]

La justice des Chouans.

A peine son fils et sa femme avaient-ils disparu derrière le toit du hangar, que Galope-Chopine entendit deux hommes sautant le dernier des échaliers[1] en enfilade, et insensiblement il vit, à travers un brouillard assez épais, des formes anguleuses se dessinant comme des ombres indistinctes[2].

1. Mot de pays, soigneusement recueilli par Balzac. Il le définit « un tronc ou une forte branche dont l'un des bouts, percé de part en part, s'emmanche dans une autre pièce de bois informe qui lui sert de pivot... L'autre extrémité [de cette barrière primitive] repose dans un trou fait à la partie inférieure de la haie ». Cf. ailleurs, *le gars*, vieux mot celtique, sur lequel Balzac prodigue les explications, à la manière de W. Scott, — *godain*, pour désigner l'accord d'une riche toilette et de la beauté, — *chinchoire* pour *tabatière ;* — sans compter *mahumétisches* pour *infidèles*, etc.

2. C'est la manière dont les Chouans apparaissent, comme les Indiens de Cooper. On ne sait pas d'où ils sortent. Marche-à-Terre, ailleurs, à la lueur de la lune, ramassé comme un gnome, appartient à la féerie plus qu'à la réalité ; parmi les truisses ébranchées, on le distingue à peine. Il rampe comme un serpent, s'évanouit comme la fumée ; il a toutes les allures du sauvage.

— C'est Pille-Miche et Marche-à-Terre ! se dit-il mentalement.

Et il tressaillit. Les deux chouans montrèrent dans la petite cour leurs visages ténébreux, qui ressemblaient assez, sous leurs grands chapeaux usés, à ces figures que des graveurs ont faites avec des paysages[1].

— Bonjour, Galope-Chopine, dit gravement Marche-à-Terre.

— Bonjour, Monsieur Marche-à-Terre, répondit humblement le mari de Barbette. Voulez-vous entrer ici et vider quelques pichets ? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.

— Ce n'est pas de refus, mon cousin, dit Pille-Miche.

Les deux chouans entrèrent. Ce début n'avait rien d'effrayant pour Galope-Chopine, qui s'empressa d'aller à sa grosse tonne emplir trois pichets, pendant que Marche-à-Terre et Pille-Miche, assis de chaque côté de la longue table sur les bancs luisants, se coupaient des galettes et les garnissaient d'un beurre gras et jaunâtre qui, sous le couteau, laissait jaillir de petites bulles de lait[2]. Galope-Chopine posa les pichets pleins de cidre et couronnés de mousse devant ses hôtes, et les trois chouans se mirent à manger ; mais, de temps en temps, le maître du logis jetait un regard de côté sur Marche-à-Terre en s'empressant de satisfaire sa soif.

— Donne-moi ta chinchoire, dit Marche-à-Terre à Pille-Miche.

Et, après en avoir secoué fortement plusieurs chinchées dans le creux de sa main, le Breton aspira son tabac en homme qui voulait se préparer à quelque action grave.

— Il fait froid, dit Pille-Miche en se levant pour aller fermer la partie supérieure de la porte.

Le jour, terni par le brouillard, ne pénétra plus dans la chambre que par la petite fenêtre, et n'éclaira que faiblement la table et les deux bancs ; mais le feu y répandait des lueurs rougeâtres[3]. En ce moment, Galope-Chopine, qui avait achevé de remplir une seconde fois les pichets de ses hôtes, les mettait devant eux ; mais ils refusèrent de boire, jetèrent leurs larges chapeaux et prirent tout à coup un air solennel. Leurs gestes et le regard par lequel ils se consul-

1. Balzac veut parler de ces paysages dont les lignes ont été combinées de telle sorte, qu'avec un peu d'attention, et sous un certain angle, on y distingue un visage.

2. Noter le réalisme précis de la description, et chercher pourquoi Balzac insiste sur ces détails au début d'une scène de sauvagerie.

3. Balzac prépare le décor.

tèrent firent frissonner Galope-Chopine, qui crut apercevoir du sang sous les bonnets de laine rouge dont ils étaient coiffés.

— Apporte-nous ton couperet, dit Marche-à-Terre.

— Mais, Monsieur Marche-à-Terre, qu'en voulez-vous donc faire ?

— Allons, cousin, tu le sais bien, dit Pille-Miche en serrant sa chinchoire que lui rendit Marche-à-Terre ; tu es jugé.

Les deux chouans se levèrent ensemble en saisissant leurs carabines.

— Monsieur Marche-à-Terre, je n'ai *rin* dit sur le Gars...

— Je te dis d'aller chercher ton couperet, répondit le chouan.

Le malheureux Galope-Chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon, et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher ; Pille-Miche les ramassa.

— Oh ! oh ! les bleus t'ont donné des pièces neuves ! s'écria Marche-à-Terre.

— Aussi vrai que voilà l'image de saint Labre, répliqua Galope-Chopine, je n'ai *rin* dit. Barbette a pris les contre-chouans pour les gars de Saint-Georges, voilà tout.

— Pourquoi parles-tu d'affaires à ta femme[1] ? répondit brutalement Marche-à-Terre.

— D'ailleurs, cousin, nous ne te demandons pas de raisons, mais ton couperet. Tu es jugé.

A un signe de son compagnon, Pille-Miche l'aida à saisir la victime. En se trouvant entre les mains des deux chouans, Galope-Chopine perdit toute force, tomba sur ses genoux et leva vers ses bourreaux des mains désespérées :

— Mes bons amis, mon cousin, que voulez-vous que devienne mon petit gars ?

— J'en prendrai soin, dit Marche-à-Terre.

— Mes chers camarades, reprit Galope-Chopine devenu blême, je ne suis pas en état de mourir. Me laisserez-vous partir sans confession ? Vous avez le droit de prendre ma vie, mais non celui de me faire perdre la bienheureuse éternité[2].

— C'est juste, dit Marche-à-Terre en regardant Pille-Miche.

1. Fouché a prononcé un mot analogue : « Pas de femmes dans un complot ! »

2. Balzac a insisté sur le caractère religieux de la Chouannerie, et le rôle qu'y jouèrent les prêtres. On pourra lire le sermon qu'il prête au fanatique abbé Gudin.

Les deux chouans restèrent un moment dans le plus grand embarras, et sans pouvoir résoudre ce cas de conscience. Galope-Chopine écouta le moindre bruit causé par le vent, comme s'il eût conservé quelque espérance. Le son de la goutte de cidre qui tombait périodiquement du tonneau lui fit jeter un regard machinal sur la pièce et soupirer tristement. Tout à coup, Pille-Miche prit le patient par le bras, l'entraîna dans un coin et lui dit :

— Confesse-moi tous tes péchés, je les redirai à un prêtre de la véritable Église, il me donnera l'absolution ; et, s'il y a des pénitences à faire, je les ferai pour toi.

Galope-Chopine obtint quelque répit, par sa manière d'accuser ses péchés ; mais, malgré le nombre et les circonstances des crimes, il finit par atteindre au bout de son chapelet.

— Hélas, dit-il en terminant, après tout, mon cousin, puisque je te parle comme à un confesseur, je t'assure par le saint nom de Dieu, que je n'ai guère à me reprocher que d'avoir, par-ci par-là, un peu trop beurré mon pain, et j'atteste saint Labre, que voici au-dessus de la cheminée, que je n'ai *rin* dit sur le Gars. Non, mes bons amis, je n'ai pas trahi.

— Allons, c'est bon, cousin, relève-toi ; tu t'entendras sur tout cela avec le bon Dieu, dans le temps comme dans le temps.

— Mais laissez-moi dire un petit brin d'adieu à Barbe...

— Allons, répondit Marche-à-Terre, si tu veux qu'on ne t'en veuille pas plus qu'il ne faut, comporte-toi en Breton, et finis proprement.

Les deux chouans saisirent de nouveau Galope-Chopine, le couchèrent sur le banc, où il ne donna bientôt plus d'autres signes de résistance que ces mouvements convulsifs produits par l'instinct de l'animal ; enfin il poussa quelques hurlements sourds qui cessèrent aussitôt que le son lourd du couperet eut retenti. La tête fut tranchée d'un seul coup. Marche-à-Terre prit cette tête par une touffe de cheveux, sortit de la chaumière, chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un grand clou, autour duquel il tortilla les cheveux qu'il tenait, et y laissa pendre cette tête sanglante, à laquelle il ne ferma seulement pas les yeux. Les deux chouans se lavèrent les mains, sans aucune précipitation, dans une grande terrine pleine d'eau, reprirent leurs chapeaux, leurs carabines, et franchirent l'échalier en sifflant l'air de la ballade du *Capitaine*. Pille-Miche entonna d'une voix enrouée, au bout du champ, ces strophes

prises au hasard dans cette naïve chanson, dont les rustiques cadences furent emportées par le vent :

A la première ville,
Son amant l'habille
Tout en satin blanc ;

A la seconde ville,
Son amant l'habille
En or, en argent.

Elle était si belle,
Qu'on lui tendait les voiles [1]
Dans tout le régiment.

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux chouans s'éloignaient ; mais le silence de la campagne était si profond, que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette, qui revenait alors au logis en tenant son petit gars par la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France ; aussi Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade :

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre,
Partons, il est temps.

Brave capitaine,
Que ça ne te fasse pas de peine,
Ma fille n'est pas pour toi.

Tu ne l'auras sur terre,
Tu ne l'auras sur mer,
Si ce n'est par trahison.

Le père prend sa fille,
Puis la déshabille
Et la jette à l'eau.

Capitaine, plus sage,
Se jette à la nage,
La ramène à bord.

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre,
Partons, il est temps.

A la première ville, etc.

Au moment où Barbette se retrouvait en chantant à la reprise de la ballade par où avait commencé Pille-Miche, elle était arrivée dans sa cour : sa langue se glaça, elle resta immobile, et un grand cri, soudain réprimé, sortit de sa bouche béante.

— Qu'as-tu donc, ma chère mère ? demanda l'enfant.

— Marche tout seul, s'écria sourdement Barbette en lui retirant la main et le poussant avec une incroyable rudesse ; tu n'as plus ni père ni mère !

1. *Voiles* = *bannières*, *drapeaux*. Les bannières s'inclinaient devant elle en signe d'hommage.

L'enfant, qui se frottait l'épaule en criant, vit la tête clouée, et son frais visage garda silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits. Il ouvrit de grands yeux, regarda longtemps la tête de son père avec un air stupide qui ne trahissait aucune émotion ; puis sa figure, abrutie par l'ignorance, arriva jusqu'à exprimer une curiosité sauvage. Tout à coup, Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Pendant que Pille-Miche et Marche-à-Terre couchaient Galope-Chopine sur le banc, un de ses souliers était tombé sous son cou de manière à se remplir de sang, et ce fut le premier objet que vit sa veuve.

— Ote ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là dedans. Bien. Souviens-toi toujours, s'écria-t-elle d'un son de voix lugubre, du soulier de ton père, et ne t'en mets jamais un au pied sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les *chuins*, et tue les *chuins*[1] !

[Le Gars a échappé aux Bleus ; il doit épouser Mlle de Verneuil ; mais l'ignoble sbire, agent de Fouché, qui accompagne celle-ci, veut le prendre, rebelle, et non le laisser fuir, soumis. Il fait tomber entre les mains de Mlle de Verneuil une lettre, qu'il a fabriquée, et où le marquis s'engage envers Mme du Gua à reprendre son commandement royaliste, aussitôt qu'il aura satisfait son caprice. Affolée de douleur et d'humiliation, Mlle de Verneuil révèle au policier l'heure où le marquis sera chez elle. Trop tard elle devine le piège. Et quand, au grand jour, devenue sa femme, elle veut le sauver, tous deux tombent sous les balles.]

1. * Comparer ce chef-d'œuvre de concision dramatique à *Matteo Falcone* de Prosper Mérimée, qui est postérieur aux *Chouans*. Balzac montre ce qu'il aurait su faire dans le genre de la nouvelle artistique. Il a quelquefois inséré dans des œuvres de longue haleine de courts récits qui valent celui-ci.

ADIEU (1830)

L'œuvre expliquée.

[On peut s'étonner que le récit suivant n'ait pas été placé par Balzac dans les SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE. Il parut pour la première fois sous le titre de *Souvenirs soldatesques*, dans *La Mode* du 15 mai et du 5 juin 1830[1]. Plus tard, il fut mis dans les SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, et c'est seulement en 1835 que Balzac le fit entrer dans les ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

Il se rattache en effet à une idée « philosophique » chère à Balzac : l'intensité de certaines douleurs morales ou de certaines joies produisant un « *foudroiement* » physique. La comtesse de Vandières est devenue folle à la suite de la scène qu'on va lire. Rentrée miraculeusement en France, elle végète dans une morne hébétude. Elle ne reconnaît même plus Philippe de Sucy, qu'elle aimait, et dont elle a été séparée par le tragique événement qui suit. Philippe a l'étrange idée, pour lui rendre la raison, de provoquer chez elle une violente émotion, en offrant à ses regards une reconstitution, aussi fidèle qu'il la peut rendre, de la scène terrible qui l'a rendue folle. En effet, la conscience revient brusquement à la malheureuse, elle fond en larmes; mais tout à coup « elle se cadavérise comme si la foudre l'avait touchée », elle meurt en disant *Adieu !* à Philippe, qui se brûle la cervelle.

Balzac a pu se renseigner à bien des sources quand il a voulu peindre le passage de la Bérézina : par exemple dans l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, de Ph. de Ségur, qui avait été critiquée par Gourgaud : *Napoléon et la Grande Armée*, 1825. Le marquis de Chambray (un colonel d'artillerie) avait publié, en 1823, l'*Histoire de l'Expédition de Russie ;* et Ed. de Solignac : *La Bérézina, Souvenirs d'un Soldat de la Grande Armée.*

Mais il s'était aussi documenté oralement, auprès des témoins et des acteurs de cette retraite légendaire ; et il est fort possible que Stendhal lui ait fourni quelques traits.

Rappelons que la division Partourneaux avait pour mission

1. Voir Spoelberch de Lovenjoul, *Op. cit.*

de protéger le passage des troupes du maréchal Victor ; elle y réussit, mais, au matin du 28 novembre, elle fut enveloppée par les Russes et anéantie.

Balzac ne s'est pas soucié de faire strictement besogne d'historien ; il a ramassé et amalgamé un grand nombre d'anecdotes de sources assurément très diverses, et qui se sont passées à des temps et en des lieux distincts. Son récit est une réduction composite, d'une très grande puissance tragique[1].]

Extrait.

Passage de la Bérésina.

En quittant, sur les neuf heures du soir, les hauteurs de Studzianka, qu'il avait défendues pendant toute la journée du 28 novembre 1812, le maréchal Victor y laissa un millier d'hommes chargés de protéger jusqu'au dernier moment celui des deux ponts construits sur la Bérésina qui subsistait encore. Cette arrière-garde s'était dévouée pour tâcher de sauver une effroyable multitude de traînards engourdis par le froid, qui refusaient obstinément de quitter les équipages de l'armée. L'héroïsme de cette généreuse troupe devait être inutile. Les soldats qui affluaient par masses sur les bords de la Bérésina y trouvaient, par malheur, l'immense quantité de voitures, de caissons et de meubles de toute espèce que l'armée avait été obligée d'abandonner en effectuant son passage pendant les journées des 27 et 28 novembre. Héritiers de richesses inespérées, ces malheureux, abrutis par le froid, se logeaient dans les bivacs vides, brisaient le matériel de l'armée pour se construire des cabanes, faisaient du feu avec tout ce qui leur tombait sous la main, dépeçaient les chevaux pour se nourrir, arrachaient le drap ou les toiles des voitures pour se couvrir, et dormaient au lieu de continuer leur route et de franchir paisiblement pendant la nuit cette Bérésina qu'une incroyable fatalité avait déjà rendue si funeste à l'armée. L'apathie de ces pauvres soldats ne peut être comprise que

1. Sur la retraite de Russie, cf. *Autre Etude de Femme* et un passage du *Médecin de Campagne*, où Balzac avait déjà raconté la conduite héroïque des pontonniers à Studzianka. — On pourra comparer le récit de Balzac avec celui de Chateaubriand, ***Mémoires d'Outre-Tombe***, 3e Partie, L. II, éd. Biré, T. III, pp. 320-21, et avec *L'Expiation*, de Victor Hugo.

par ceux qui se souviennent d'avoir traversé ces vastes déserts de neige, sans autre boisson que la neige, sans autre lit que la neige, sans autre perspective qu'un horizon de neige, sans autre aliment que la neige ou quelques betteraves gelées, quelques poignées de farine ou de la chair de cheval. Mourants de faim, de soif, de fatigue et de sommeil, ces infortunés arrivaient sur une plage où ils apercevaient du bois, des feux, des vivres, d'innombrables équipages abandonnés, des bivacs, enfin toute une ville improvisée. Le village de Studzianka avait été entièrement dépecé, partagé, transporté des hauteurs dans la plaine. Quelque *dolente*[1] et périlleuse que fût cette cité, ses misères et ses dangers souriaient à des gens qui ne voyaient devant eux que les épouvantables déserts de la Russie. Enfin, c'était un vaste hôpital qui n'eut pas vingt heures d'existence. La lassitude de la vie ou le sentiment d'un bien-être inattendu rendaient cette masse d'hommes inaccessible à toute pensée autre que celle du repos[2]. Quoique l'artillerie de l'aile gauche des Russes tirât sans relâche sur cette masse, qui se dessinait comme une grande tache, tantôt noire, tantôt flamboyante, au milieu de la neige, ces infatigables boulets ne semblaient à la foule engourdie qu'une incommodité de plus. C'était comme un orage dont la foudre était dédaignée par tout le monde, parce qu'elle devait n'atteindre, çà et là, que des mourants, des malades ou des morts peut-être. A chaque instant, les traînards arrivaient par groupes. Ces espèces de cadavres ambulants se divisaient aussitôt, et allaient mendier une place de foyer en foyer; puis, repoussés le plus souvent, ils se réunissaient de nouveau pour obtenir de force l'hospitalité qui leur était refusée[3]. Sourds à la voix de quelques officiers qui leur prédisaient la mort pour le lendemain, ils dépensaient la somme de courage nécessaire pour passer le fleuve, à se construire un asile d'une nuit, à faire un repas souvent funeste[4]; cette mort qui les atten-

1. *Dolente* est souligné par Balzac; il aime à employer, en diverses acceptions, cette expression *la cité dolente*, qu'il emprunte à la *Divine Comédie* de Dante.

2. C'est le thème que Balzac va développer d'abord; l'instinct de conservation n'existe même plus chez des êtres épuisés de fatigue, anéantis de misère physique. — Plus tard, il montrera les réactions sauvages de cet instinct, l'homme redevenant un fauve.

3. Disparition du sentiment de la discipline; féroce égoïsme et brutalité bestiale. — Les officiers, plus cultivés, gardent plus de sang-froid, pensent au lendemain.

4. Voir plus loin : « Il paraît que le cheval est indigeste quand on le mange à la neige ».

dait ne leur paraissait plus un mal, puisqu'elle leur laissait une heure de sommeil. Ils ne donnaient le nom de *mal* qu'à la faim, à la soif, au froid. Quand il ne se trouva plus ni bois, ni feu, ni toile, ni abris, d'horribles luttes s'établirent entre ceux qui survenaient dénués de tout et les riches qui possédaient une demeure[1]. Les plus faibles succombèrent. Enfin, il arriva un moment où quelques hommes chassés par les Russes n'eurent plus que la neige pour bivac, et s'y couchèrent pour ne plus se relever. Insensiblement, cette masse d'êtres presque anéantis devint si compacte, si sourde, si stupide, ou si heureuse[2] peut-être, que le maréchal Victor, qui en avait été l'héroïque défenseur en résistant à vingt mille Russes commandés par Wittgenstein, fut obligé de s'ouvrir un passage, de vive force, à travers cette forêt d'hommes, afin de faire franchir la Bérésina aux cinq milles braves qu'il amenait à l'empereur. Ces infortunés se laissaient écraser plutôt que de bouger[3], et périssaient en silence, en souriant à leurs feux éteints, et sans penser à la France...

A dix heures du soir seulement, le duc de Bellune se trouva de l'autre côté du fleuve. Avant de s'engager sur les ponts qui menaient à Zembin, il confia le sort de l'arrière-garde de Studzianka à Éblé, ce sauveur de tous ceux qui survécurent aux calamités de la Bérésina. Ce fut environ vers minuit que ce grand général[4], suivi d'un officier de courage, quitta la petite cabane qu'il occupait auprès du pont, et se mit à contempler le spectacle que présentait le camp situé entre la rive de la Bérésina et le chemin de Borizof à Studzianka. Le canon des Russes avait cessé de tonner; des feux innombrables, qui, au milieu de cet amas de neige, pâlissaient et semblaient ne pas jeter de lueur, éclairaient çà et là des figures qui n'avaient rien d'humain. Des malheureux, au nombre de trente mille

1. Pour l'horreur tragique, et aussi pour l'étude des passions que l'imminence de la mort met en liberté, on pourrait, toutes différences gardées, comparer ce récit aux fameuses descriptions de la peste, à celle de Thucydide, p. ex.

2. *Heureuse*; parce que l'hébétude conduit à l'inconscience, à la suppression de la douleur, qui suppose une énergie.

3. Nous retrouverons ce trait plus loin, mais plus intense. On peut étudier dans ce récit, mené avec beaucoup d'art, les correspondances ménagées par l'auteur.

4. Fidèle à son système en matière de roman historique, Balzac se contente d'évoquer au passage les grands personnages de l'histoire. — Étudier en tout ce fragment, d'une part, la psychologie collective, de l'autre, celle d'une ou deux personnalités qui priment par l'énergie et continuent à exercer une volonté distincte.

environ, appartenant à toutes les nations que Napoléon avait jetées sur la Russie, étaient là, jouant leur vie avec une brutale insouciance.

— Sauvons tout cela, dit le général à l'officier. Demain matin, les Russes seront maîtres de Studzianka. Il faudra donc brûler le pont au moment où ils paraîtront; ainsi, mon ami, du courage! Fais-toi jour jusqu'à la hauteur. Dis au général Fournier qu'à peine a-t-il le temps d'évacuer sa position, de percer tout ce monde, et de passer le pont. Quand tu l'auras vu se mettre en marche tu le suivras. Aidé par quelques hommes valides, tu brûleras sans pitié les bivacs, les équipages, les caissons, les voitures, tout! Chasse ce monde-là sur le pont! Contrains tout ce qui a deux jambes à se réfugier sur l'autre rive. L'incendie est maintenant notre dernière ressource. Si Berthier m'avait laissé détruire ces damnés équipages, ce fleuve n'aurait englouti personne que mes pauvres pontonniers, ces cinquante héros qui ont sauvé l'armée et qu'on oubliera!

Le général porta la main à son front et resta silencieux. Il sentait que la Pologne serait son tombeau, et qu'aucune voix ne s'élèverait en faveur de ces hommes sublimes qui se tinrent dans l'eau, l'eau de la Bérésina! pour y enfoncer les chevalets des ponts. Un seul d'entre eux vit encore, ou, pour être exact, souffre dans un village, ignoré[1]! L'aide de camp partit. A peine ce généreux officier avait-il fait cent pas vers Studzianka, que le général Éblé réveilla plusieurs de ses pontonniers souffrants, et commença son œuvre charitable en brûlant les bivacs établis autour du pont, et obligeant ainsi les dormeurs qui l'entouraient à passer la Bérésina. Cependant, le jeune aide de camp était arrivé, non sans peine, à la seule maison de bois qui fût restée debout à Studzianka.

— Cette baraque est donc bien pleine, mon camarade? dit-il à un homme qu'il aperçut en dehors.

— Si vous y entrez, vous serez un habile troupier, répondit l'officier sans se détourner et sans cesser de démolir avec son sabre le bois de la maison.

— Est-ce vous, Philippe? dit l'aide de camp en reconnaissant au son de la voix l'un de ses amis.

— Oui... Ah! ah! c'est toi, mon vieux, répliqua M. de Sucy en regardant l'aide de camp, qui n'avait, comme lui, que vingt-trois ans. Je te croyais de l'autre côté de cette

1. Balzac devait représenter ce personnage dans *Le Médecin de Campagne*, sous le nom de Gondrin; le docteur Benassis l'employera comme fossoyeur.

sacrée rivière. Viens-tu nous apporter des gâteaux et des confitures pour notre dessert? Tu sera bien reçu, ajouta-t-il en achevant de détacher l'écorce du bois qu'il donnait, en guise de provende, à son cheval.

— Je cherche votre commandant pour le prévenir, de la part du général Éblé, de filer sur Zembin. Vous avez à peine le temps de percer cette masse de cadavres, que je vais incendier tout à l'heure afin de les faire marcher...

— Tu me réchauffes presque! ta nouvelle me fait suer. J'ai deux amis[1] à sauver! Ah! sans ces deux marmottes, mon vieux, je serais déjà mort! C'est pour eux que je soigne mon cheval, et que je ne le mange pas. Par grâce, as-tu quelque croûte? Voilà trente heures que je n'ai rien mis dans mon coffre, et je me suis battu comme un enragé, afin de conserver le peu de chaleur et de courage qui me restent,

— Pauvre Philippe, rien!... rien!... Mais votre général est là?...

— N'essaye pas d'entrer! Cette grange contient nos blessés. Monte encore plus haut! tu rencontreras, sur ta droite, une espèce de toit à porc, le général est là! Adieu, mon brave. Si jamais nous dansons la trénis[2] sur un parquet de Paris...

Il n'acheva pas, la bise souffla dans ce moment avec une telle perfidie, que l'aide de camp marcha pour ne pas se geler et que les lèvres du major Philippe se glacèrent. Le silence régna bientôt. Il n'était interrompu que par les gémissements qui partaient de la maison, et par le bruit sourd que faisait le cheval de M. de Sucy en broyant, de faim et de rage, l'écorce glacée des arbres avec lesquels la maison était construite. Le major remit son sabre dans le fourreau, prit brusquement la bride du précieux animal qu'il avait su conserver, et l'arracha, malgré sa résistance, à la déplorable pâture dont il paraissait friand.

— En route, Bichette! en route! Il n'y a que toi, ma belle, qui puisse sauver Stéphanie. Va, plus tard, il nous sera permis de nous reposer, de mourir, sans doute.

Philippe, enveloppé d'une pelisse à laquelle il devait sa conservation et son énergie, se mit à courir en frappant de ses pieds la neige durcie pour entretenir la chaleur. A peine

1. Le général comte de Vandières et sa femme; voir plus loin.

2. La *trénitz* était autrefois l'une des figures du quadrille. Elle doit son nom à Trénitz, peintre et beau danseur sous le Directoire (LITTRÉ), qui l'avait inventée et mise à la mode: « Moi aussi, dit un personnage du *Réveil du Lion*, de Jaime et Bayard, j'ai chanté avec Garat, *dansé avec Trénitz*, valsé avec Mme Tallien. » *(Ibid.)*

le major eût-il fait cinq cents pas, qu'il aperçut un feu considérable à la place où, depuis le matin, il avait laissé sa voiture sous la garde d'un vieux soldat. Une inquiétude horrible s'empara de lui. Comme tous ceux qui, pendant cette déroute, furent dominés par un sentiment puissant[1], il trouva, pour secourir ses amis, des forces qu'il n'aurait pas eues pour se sauver lui-même. Il arriva bientôt à quelques pas d'un pli formé par le terrain, et au fond duquel il avait mis à l'abri des boulets une jeune femme, sa compagne d'enfance et son bien le plus cher!

A quelques pas de la voiture, une trentaine de traînards étaient réunis devant un immense foyer qu'ils entretenaient en y jetant des planches, des dessus de caissons, des roues et des panneaux de voitures. Ces soldats étaient, sans doute, les derniers venus de tous ceux qui, depuis le large sillon décrit par le terrain au bas de Studzianka jusqu'à la fatale rivière, formaient comme un océan de têtes, de feu, de baraques, une mer vivante agitée par des mouvements presque insensibles, et d'où il s'échappait un sourd bruissement, parfois mêlé d'éclats terribles[2]. Poussés par la faim et par le désespoir, ces malheureux avaient probablement visité de force la voiture. Le vieux général et la jeune femme qu'ils y trouvèrent couchés sur des hardes, enveloppés de manteaux et de pelisses, gisaient en ce moment accroupis devant le feu. L'une des portières de la voiture était brisée. Aussitôt que les hommes placés autour du feu entendirent les pas du cheval et du major, il s'éleva parmi eux un cri de rage inspiré par la faim.

— Un cheval! un cheval!...

Les voix ne formèrent qu'une seule voix.

— Retirez-vous! gare à vous! s'écrièrent deux ou trois soldats en ajustant le cheval.

Philippe se mit devant sa jument en disant :

— Gredins! je vais vous culbuter tous dans votre feu. Il y a des chevaux morts là-haut : allez les chercher!

— Est-il farceur, cet officier-là!... Une fois, deux fois, te déranges-tu? répliqua un grenadier colossal. Non? Eh bien, comme tu voudras alors.

Un cri de femme domina la détonation. Philippe ne fut heureusement pas atteint; mais Bichette, qui avait suc-

1. Voici une remarque digne d'être méditée.

2. Balzac donne très peu, à dessein, à la description du paysage; le pittoresque moral absorbe son attention; il peint les convulsions d'une foule qui va mourir, et il ne voit du paysage que ce qu'en *ressent* cette foule elle-même, le froid et la désolation. — Etudier son procédé dans tout ce fragment.

combé, se débattait contre la mort; trois hommes s'élancèrent et l'achevèrent à coups de baïonnette.

— Cannibales! laissez-moi prendre la couverture et mes pistolets, dit Philippe au désespoir.

— Va pour les pistolets, répliqua le grenadier. Quant à la couverture, voilà un fantassin qui depuis deux jours *n'a rien dans le fanal,* et qui grelotte avec son méchant habit de vinaigre[1]. C'est notre général...

Philippe garda le silence en voyant un homme dont la chaussure était usée, le pantalon troué en dix endroits, et qui n'avait sur la tête qu'un mauvais bonnet de police chargé de givre. Il s'empressa de prendre ses pistolets. Cinq hommes amenèrent la jument devant le foyer, et se mirent à la dépecer avec autant d'adresse qu'auraient pu le faire des garçons bouchers de Paris. Les morceaux étaient miraculeusement enlevés et jetés sur des charbons. Le major alla se placer auprès de la femme qui avait poussé un cri d'épouvante en le reconnaissant; il la trouva immobile, assise sur un coussin de la voiture et se chauffant; elle le regarda silencieusement, sans lui sourire[2]. Philippe aperçut alors près de lui le soldat auquel il avait confié la défense de la voiture; le pauvre homme était blessé. Accablé par le nombre, il venait de céder aux traînards qui l'avaient attaqué; mais, comme le chien qui a défendu jusqu'au dernier moment le dîner de son maître, il avait pris sa part du butin, et s'était fait une espèce de manteau avec un drap blanc. En ce moment, il s'occupait à retourner un morceau de la jument, et le major vit sur sa figure la joie que lui causaient les apprêts du festin. Le comte de Vandières, tombé depuis trois jours comme en enfance, restait sur un coussin, près de sa femme, et regardait d'un œil fixe ces flammes dont la chaleur commençait à dissiper son engourdissement. Il n'avait pas été plus ému du danger et de l'arrivée de Philippe que du combat par suite duquel sa voiture venait d'être pillée. D'abord Sucy saisit la main de la jeune comtesse, comme pour lui donner un témoignage d'affection et lui exprimer la douleur qu'il éprouvait de la voir ainsi réduite à la dernière misère; mais il resta silencieux près d'elle, assis sur un tas de neige qui ruisselait en fondant et céda lui-même au bonheur de se chauffer, en oubliant le péril, en oubliant tout. Sa figure contracta malgré lui une expression de joie presque stupide, et il attendit avec impa-

1. Mot populaire = habit trop mince pour la saison. (LITTRÉ.)

2. Tous ces traits doivent être retenus; ils sont les indices de la folie prochaine.

tience que le lambeau de jument donné à son soldat fût rôti. L'odeur de cette chair charbonnée irritait sa faim, et sa faim faisait taire son cœur, son courage et son amour[1]. Il contempla sans colère les résultats du pillage de sa voiture. Tous les hommes qui entouraient le foyer s'étaient partagé les couvertures, les coussins, les pelisses, les robes, les vêtements d'homme et de femme appartenant au comte, à la comtesse et au major. Philippe se retourna pour voir si l'on pouvait encore tirer parti de la caisse. Il aperçut à la lueur des flammes l'or, les diamants, l'argenterie, éparpillés sans que personne songeât à s'en approprier la moindre parcelle. Chacun des individus réunis par le hasard autour de ce feu gardait un silence qui avait quelque chose d'horrible, et ne faisait que ce qu'il jugeait nécessaire à son bien-être. Cette misère était grotesque[2]. Les figures, décomposées par le froid, étaient enduites d'une couche de boue sur laquelle les larmes traçaient, à partir des yeux jusqu'au bas des joues, un sillon qui attestait l'épaisseur de ce masque. La malpropreté de leur longue barbe rendait ces soldats encore plus hideux. Les uns étaient enveloppés dans des châles de femme; les autres portaient des chabraques[3] de cheval, des couvertures crottées, des haillons empreints de givre qui fondait; quelques-uns avaient un pied dans une botte et l'autre dans un soulier; enfin, il n'y avait personne dont le costume n'offrît une singularité risible. En présence de choses si plaisantes, ces hommes restaient graves et sombres. Le silence n'était interrompu que par le craquement du bois, par les pétillements de la flamme, par le lointain murmure du camp, et par les coups de sabre que les plus affamés donnaient à Bichette pour en arracher les meilleurs morceaux. Quelques malheureux, plus las que les autres, dormaient, et, si l'un d'eux venait à rouler dans le foyer, personne ne le relevait. Ces logiciens sévères[4] pensaient que, s'il n'était pas mort,

1. Balzac n'a pas voulu, et ne pouvait faire de Philippe de Sucy un héros surhumain, un stoïcien qui demeurât semblable à lui-même en toutes circonstances. Mais l'être civilisé tend à reparaître en lui, aussitôt que l'appétit et tous les besoins de la chair sont satisfaits : tout à l'heure, cruellement énergique par nécessité, il aura conscience et horreur de cette cruauté ; c'est un réfléchi.

2. Il est inutile d'évoquer le romantisme pour rendre compte de ce mélange du grotesque à l'horreur. Voir plus loin, vers la fin du récit.

3. Ou *schabraque* = pièce de drap ou de peau de mouton, qui recouvre la selle ou la charge, sur le dos d'un cheval. (Littré.)

4. Mot d'une ironie pincée, qui sent l'auteur. Ces misérables ne se donnaient pas la peine d'être logiques, ni logiciens.

la brûlure devait l'avertir de se mettre en un lieu plus commode. Si le malheureux se réveillait dans le feu et périssait, personne ne le plaignait. Quelques soldats se regardaient, comme pour justifier leur propre insouciance par l'indifférence des autres. La jeune comtesse eut deux fois ce spectacle et resta muette. Quand les différents morceaux que l'on avait mis sur des charbons furent cuits, chacun satisfit sa faim avec cette gloutonnerie qui, vue chez les animaux, nous semble dégoûtante.

— Voilà la première fois qu'on aura vu trente fantassins sur un cheval ! s'écria le grenadier qui avait abattu la jument.

Ce fut la seule plaisanterie qui attestât l'esprit national.

Bientôt, la plupart de ces pauvres soldats se roulèrent dans leurs habits, se placèrent sur des planches, sur tout ce qui pouvait les préserver du contact de la neige, et dormirent, insoucieux du lendemain. Quand le major fut réchauffé et qu'il eût apaisé sa faim, un invincible besoin de dormir lui appesantit les paupières. Pendant le temps assez court que dura son débat contre le sommeil, il contempla cette jeune femme qui, s'étant tourné la figure vers le feu pour dormir, laissait voir ses yeux clos et une partie de son front ; elle était enveloppée dans une pelisse fourrée et dans un gros manteau de dragon ; sa tête portait sur un oreiller taché de sang ; son bonnet d'astracan, maintenu par un mouchoir noué sous le menton, lui préservait le visage du froid autant que cela était possible ; elle s'était caché les pieds dans le manteau. Ainsi roulée sur elle-même, elle ne ressemblait réellement à rien. Était-ce la dernière des vivandières ? était-ce cette charmante femme, la gloire d'un amant, la reine des bals parisiens ? Hélas ! l'œil même de son ami le plus dévoué n'apercevait plus rien de féminin dans cet amas de linge et de haillons. L'amour avait succombé sous le froid dans le cœur d'une femme. A travers les voiles épais que le plus irrésistible de tous les sommeils étendait sur les yeux du major, il ne voyait plus le mari et la femme que comme deux points. Les flammes du foyer, ces figures étendues, ce froid terrible qui rugissait à trois pas d'une chaleur fugitive, tout était rêve. Une pensée importune effrayait Philippe :

— Nous allons tous mourir, si je dors ! je ne veux pas dormir, se disait-il.

Il dormait[1]. Une clameur terrible et une explosion réveil-

1. Noter la rapidité du récit, toutes les transitions que Balzac, avec raison, supprime. Cf. plus loin, p. 85.

lèrent M. de Sucy après une heure de sommeil. Le sentiment de son devoir [1], le péril de son amie retombèrent tout à coup sur son cœur. Il jeta un cri semblable à un rugissement. Lui et son soldat étaient seuls debout. Ils virent une mer de feu qui découpait devant eux, dans l'ombre de la nuit, une foule d'hommes, en dévorant les bivacs et les cabanes ; ils entendirent des cris de désespoir, des hurlements ; ils aperçurent des milliers de figures désolées et de faces furieuses. Au milieu de cet enfer, une colonne de soldats se frayaient un chemin vers le pont, entre deux haies de cadavres.

— C'est la retraite de notre arrière-garde, s'écria le major. Plus d'espoir !

— J'ai respecté votre voiture, Philippe, dit une voix amie.

En se retournant, Sucy reconnut le jeune aide de camp à la lueur des flammes.

— Ah ! tout est perdu, répondit le major. Ils ont mangé mon cheval... D'ailleurs, comment pourrai-je faire marcher ce stupide général et sa femme ?

— Prenez un tison, Philippe, et menacez-les !

— Menacer la comtesse ?...

— Adieu ! s'écria l'aide de camp. Je n'ai que le temps de passer cette fatale rivière, et il le faut : j'ai une mère en France !... Quelle nuit ! Cette foule aime mieux rester sur la neige, et la plupart de ces malheureux se laissent brûler plutôt que de se lever... Il est quatre heures, Philippe ! Dans deux heures, les Russes commenceront à se remuer. Je vous assure que vous verrez la Bérésina encore une fois chargée de cadavres. Philippe, songez à vous ! Vous n'avez pas de chevaux, vous ne pouvez pas porter la comtesse ; ainsi, allons, venez avec moi, dit-il en le prenant par le bras.

— Mon ami, abandonner Stéphanie !...

Le major saisit la comtesse, la mit debout, la secoua avec la rudesse d'un homme au désespoir, et la contraignit de se réveiller ; elle le regarda d'un œil fixe et mort.

— Il faut marcher, Stéphanie, ou nous mourons ici !

Pour toute réponse, la comtesse essayait de se laisser aller à terre pour dormir. L'aide de camp saisit un tison et l'agita devant la figure de Stéphanie.

— Sauvons-la malgré elle ! s'écria Philippe en soulevant la comtesse, qu'il porta dans la voiture.

Il revint implorer l'aide de son ami. Tous deux prirent le vieux général, sans savoir s'il était mort ou vivant, et le

1. Cf. p. 81, n. 1.

mirent auprès de sa femme. Le major fit rouler avec le pied chacun des hommes qui gisaient à terre, leur reprit ce qu'ils avaient pillé, entassa toutes les hardes sur les deux époux, et jeta dans un coin de la voiture quelques lambeaux rôtis de sa jument.

— Que voulez-vous donc faire ? lui dit l'aidé de camp.

— La traîner ! répondit le major.

— Vous êtes fou !

— C'est vrai ! s'écria Philippe en se croisant les bras sur la poitrine.

Il parut tout à coup saisi par une pensée de désespoir.

— Toi, dit-il en saisissant le bras valide de son soldat, je te la confie pour une heure ! Songe que tu dois plutôt mourir que de laisser approcher qui que ce soit de cette voiture.

Le major s'empara des diamants de la comtesse, les tint d'une main, tira de l'autre son sabre, se mit à frapper rageusement ceux des dormeurs qu'il jugeait devoir être les plus intrépides, et réussit à réveiller le grenadier colossal et deux autres hommes dont il était impossible de connaître le grade.

— Nous sommes *flambés !* leur dit-il.

— Je le sais bien, répondit le grenadier, mais ça m'est égal.

— Eh bien, mort pour mort, ne vaut-il pas mieux vendre sa vie pour une jolie femme, et risquer de revoir encore la France ?

— J'aime mieux dormir, dit un homme en se roulant sur la neige, et si tu me tracasses encore, major, je te *fiche* mon briquet[1] dans le ventre !

— De quoi s'agit-il, mon officier ? reprit le grenadier. Cet homme est ivre ! C'est un Parisien, ça aime ses aises.

— Ceci sera pour toi, brave grenadier ! s'écria le major en lui présentant une rivière de diamants, si tu veux me suivre et te battre comme un enragé. Les Russes sont à dix minutes d'ici ; ils ont des chevaux ; nous allons marcher sur leur première batterie et ramener deux lapins.

— Mais les sentinelles, major ?

— L'un de nous trois..., dit-il au soldat.

Il s'interrompit, regarda l'aide de camp :

— Vous venez, Hippolyte, n'est-ce pas ?

Hippolyte consentit par un signe de tête.

1. Le *briquet* est un sabre court, à l'usage de l'infanterie : « *Prends ton briquet*, Francisque, dit un lieutenant gentilhomme au sergent plébéien dans un pamphlet de P.-L. Courier, et allons assommer ce Benjamin Constant. » (Ex. cité par Littré.)

— L'un de nous, reprit le major, se chargera de la sentinelle. D'ailleurs, ils dorment peut-être aussi, ces sacrés Russes...

— Va, major, tu es un brave! Mais tu me mettras dans ton berlingot? dit le grenadier.

— Oui, si tu ne laisses pas ta peau là-haut. — Si je succombais, Hippolyte, et toi, grenadier, dit le major en s'adressant à ses deux compagnons, promettez-moi de vous dévouer au salut de la comtesse?

— Convenu, s'écria le grenadier.

Ils se dirigèrent vers la ligne russe, sur les batteries qui avaient si cruellement foudroyé la masse des malheureux gisant sur le bord de la rivière. Quelques moments après leur départ[1], le galop de deux chevaux retentissait sur la neige, et la batterie réveillée envoyait des volées qui passaient sur la tête des dormeurs; le pas des chevaux était si précipité, qu'on eût dit des maréchaux battant un fer. Le généreux aide de camp avait succombé... Le grenadier athlétique était sain et sauf. Philippe, en défendant son ami, avait reçu un coup de baïonnette dans l'épaule; néanmoins, il se cramponnait aux crins du cheval, et le serrait si bien avec ses jambes, que l'animal se trouvait pris comme dans un étau.

— Dieu soit loué! s'écria le major en retrouvant son soldat immobile et la voiture à sa place.

— Si vous êtes juste, mon officier, vous me ferez avoir la croix. Nous avons joliment joué de la clarinette et du bancal[2], hein?

— Nous n'avons encore rien fait! Attelons les chevaux. Prenez ces cordes.

— Il n'y en a pas assez.

— Eh bien, grenadier, mettez-moi la main sur ces dormeurs, et servez-vous de leurs châles, de leur linge...

— Tiens, il est mort, ce farceur-là! s'écria le grenadier en dépouillant le premier auquel il s'adressa... Ah! c'te farce, ils sont morts!

— Tous?

— Oui, tous! il paraît que le cheval est indigeste quand on le mange à la neige.

Ces paroles firent trembler Philippe. Le froid avait redoublé.

— Dieu, perdre une femme que j'ai déjà sauvée vingt fois!

1. Même observation qu'à la p. 82, n. 1.

2. *Clarinette* et *bancal* = dans l'argot militaire, le fusil et un sabre recourbé.

Le major secoua la comtesse en criant :

— Stéphanie ! Stéphanie !

La jeune femme ouvrit les yeux.

— Madame, nous sommes sauvés !

— Sauvés ! répéta-t-elle en retombant.

Les chevaux furent attelés tant bien que mal. Le major, tenant son sabre de sa meilleure main, gardant les guides de l'autre, armé de ses pistolets, monta sur un des chevaux, et le grenadier sur le second. Le vieux soldat, dont les pieds étaient gélés, avait été jeté en travers de la voiture, sur le général et sur la comtesse. Excités à coups de sabre, les chevaux emportèrent l'équipage avec une sorte de furie dans la plaine, où d'innombrables difficultés attendaient le major. Bientôt il fut impossible d'avancer sans risquer d'écraser des hommes, des femmes et jusqu'à des enfants endormis, qui tous refusaient de bouger quand le grenadier les éveillait. En vain M. de Sucy chercha-t-il la route que l'arrière-garde s'était frayée naguère au milieu de cette masse d'hommes, elle s'était effacée comme s'efface le sillage du vaisseau sur la mer; il n'allait qu'au pas, le plus souvent arrêté par des soldats qui le menaçaient de tuer ses chevaux.

— Voulez-vous arriver? lui dit le grenadier.

— Au prix de tout mon sang! au prix du monde entier! répondit le major.

— Marche!... On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Et le grenadier de la garde poussa les chevaux sur les hommes, ensanglanta les roues, renversa les bivacs, en se traçant un double sillon de morts à travers ce champ de têtes. Mais rendons-lui la justice de dire qu'il ne se fit jamais faute de crier d'une voix tonnante :

— Gare donc, charognes!

— Les malheureux, s'écria le major.

— Bah! ça ou le froid, ça ou le canon! dit le grenadier en animant les chevaux et les piquant avec la pointe de son briquet[1].

Une catastrophe qui aurait dû leur arriver bien plus tôt, et dont un hasard fabuleux les avait préservés jusque-là, vint tout à coup les arrêter dans leur marche. La voiture versa.

1. Il y aurait à dire sur ce sentiment d'inutile pitié, exprimé par un homme cultivé, et qui tient à la vie, et la fruste résignation de l'homme du peuple, qui se soucie peu de la manière et du temps de mourir.

— Je m'y attendais, s'écria l'imperturbable grenadier. Oh! oh! le camarade est mort.

— Pauvre Laurent! dit le major.

— Laurent! N'est-il pas du 5e chasseurs?

— Oui.

— C'est mon cousin... Bah! la chienne de vie n'est pas assez heureuse pour qu'on la regrette, par le temps qu'il fait.

La voiture ne fut pas relevée, les chevaux ne furent pas dégagés sans une perte de temps immense, irréparable. Le choc avait été si violent, que la jeune comtesse, réveillée et tirée de son engourdissement par la commotion, se débarrassa de ses couvertures et se leva.

— Philippe, où sommes-nous? s'écria-t-elle d'une voix douce, en regardant autour d'elle.

— A cinq cents pas du pont. Nous allons passer la Bérésina. De l'autre côté de la rivière, Stéphanie, je ne vous tourmenterai plus, je vous laisserai dormir; nous serons en sûreté; nous gagnerons tranquillement Vilna. Dieu veuille que vous ne sachiez jamais ce que votre vie aura coûté!

— Tu es blessé?

— Ce n'est rien.

L'heure de la catastrophe était venue. Le canon des Russes annonça le jour. Maîtres de Studzianka, ils foudroyèrent la plaine; et, aux premières lueurs du matin, le major aperçut leurs colonnes se mouvoir et se former sur les hauteurs. Un cri d'alarme s'éleva du sein de la multitude, qui fut debout en un moment. Chacun comprit instinctivement son péril, et tous se dirigèrent vers le pont par un mouvement de vague[1]. Les Russes descendaient avec la rapidité de l'incendie. Hommes, femmes, enfants, chevaux, tout marcha vers le pont. Heureusement, le major et la comtesse se trouvaient encore éloignés de la rive. Le général Éblé venait de mettre le feu aux chevalets de l'autre bord. Malgré les avertissements donnés à ceux qui envahissaient cette planche de salut, personne ne voulut reculer. Non-seulement le pont s'abîma chargé de monde, mais l'impétuosité du flot d'hommes lancés vers cette fatale berge était si furieuse, qu'une masse humaine fut précipitée dans les eaux comme une avalanche. On n'entendit pas un cri, mais comme le bruit sourd d'une

1. Noter *passim* le fréquent emploi qu'a fait Balzac d'images analogues, en ce passage : la route de l'arrière-garde « s'était effacée comme s'efface le *sillage* du vaisseau sur la mer » ; « le *flux et reflux* de corps animés par un même mouvement. » L'autre image qui reparaît constamment est celle d'un ouragan, d'une trombe. Comparer la langue et le talent de la métaphore chez Balzac et chez Hugo.

énorme pierre qui tombe à l'eau; puis la Bérésina fut couverte de cadavres. Le mouvement rétrogade de ceux qui se reculèrent dans la plaine pour échapper à cette mort, fut si violent et leur choc contre ceux qui marchaient en avant fut si terrible, qu'un grand nombre de gens moururent étouffés. Le comte et la comtesse de Vandières durent la vie à leur voiture. Les chevaux, après avoir écrasé, pétri une masse de mourants, périrent écrasés, foulés aux pieds par une trombe humaine qui se porta sur la rive. Le major et le grenadier trouvèrent leur salut dans leur force. Ils tuaient pour n'être pas tués. Cet ouragan de faces humaines, ce flux et reflux de corps animés par un même mouvement eut pour résultat de laisser pendant quelques moments la rive de la Bérésina déserte. La multitude s'était rejetée dans la plaine. Si quelques hommes se lancèrent à la rivière du haut de la berge, ce fut moins dans l'espoir d'atteindre l'autre rive, qui pour eux était la France, que pour éviter les déserts de la Sibérie. Le désespoir devint une égide pour quelques gens hardis. Un officier sauta de glaçon en glaçon jusqu'à l'autre bord; un soldat rampa miraculeusement sur un amas de cadavres et de glaçons. Cette immense population finit par comprendre que les Russes ne tueraient pas vingt mille hommes sans armes, engourdis, stupides, qui ne se défendaient pas, et chacun attendit son sort avec une horrible[1] résignation. Alors, le major, son grenadier, le vieux général et sa femme restèrent seuls, à quelques pas de l'endroit où était le pont. Ils étaient là, tous quatre debout, les yeux secs, silencieux, entourés d'une masse de morts. Quelques soldats valides, quelques officiers auxquels la circonstance rendait toute leur énergie se trouvaient avec eux. Ce groupe assez nombreux comptait environ cinquante hommes. Le major aperçut à deux cents pas de là les ruines du pont fait pour les voitures, et qui s'était brisé l'avant-veille.

— Construisons un radeau! s'écria-t-il[2].

A peine avait-il laissé tomber cette parole, que le groupe entier courut vers ces débris. Une foule d'hommes se mirent à ramasser des crampons de fer, à chercher des pièces de bois, des cordes, enfin tous les matériaux nécessaires à la construction du radeau. Une vingtaine de soldats et d'officiers armés formèrent une garde commandée par le major pour protéger les travailleurs contre les attaques désespérées que pourrait tenter la foule en devinant leur dessein. Le sentiment de la liberté qui anime les prisonniers et leur

1. Cette épithète n'est pas, ici, pleinement satisfaisante.

2. Remarquer toujours l'homme de ressources, l'énergique.

inspire des miracles ne peut pas se comparer[1] à celui qui faisait agir en ce moment ces malheureux Français.

— Voilà les Russes! voilà les Russes! criaient aux travailleurs ceux qui les défendaient.

Et les bois criaient, le plancher croissait de largeur, de hauteur, de profondeur. Généraux, soldats, colonels, tous pliaient sous le poids des roues, des fers, des cordes, des planches : c'était une image réelle de la construction de l'arche de Noé. La jeune comtesse, assise auprès de son mari, contemplait ce spectacle avec le regret de ne pouvoir contribuer en rien à ce travail; cependant, elle aidait à faire des nœuds pour consolider les cordages. Enfin, le radeau fut achevé. Quarante hommes le lancèrent dans les eaux de la rivière, tandis qu'une dizaine de soldats tenaient les cordes qui devaient servir à l'amarrer près de la berge. Aussitôt que les constructeurs virent leur embarcation flottant sur la Bérésina, ils s'y jetèrent du haut de la rive avec un horrible égoïsme. Le major, craignant la fureur de ce premier mouvement, tenait Stéphanie et le général par la main; mais il frissonna quand il vit l'embarcation noire de monde et les hommes pressés dessus comme des spectateurs au parterre d'un théâtre.

— Sauvages, s'écria-t-il, c'est moi qui vous ai donné l'idée de faire le radeau ; je suis votre sauveur et vous me refusez une place!

Une rumeur confuse servit de réponse. Les hommes placés au bord du radeau, et armés de bâtons qu'ils appuyaient sur la berge, poussaient avec violence le train de bois, pour le lancer vers l'autre bord et lui faire fendre les glaçons et les cadavres.

— Tonnerre de Dieu! je vous *fiche* à l'eau si vous ne recevez pas le major et ses deux compagnons, s'écria le grenadier, qui leva son sabre, empêcha le départ, et fit serrer les rangs, malgré des cris horribles.

— Je vais tomber!... Je tombe! criaient ses compagnons. Partons! en avant!

Le major regardait d'un œil sec sa maîtresse, qui levait les yeux au ciel par un sentiment de résignation sublime.

— Mourir avec toi! dit-elle.

Il y avait quelque chose de comique[2] dans la situation des gens installés sur le radeau. Quoiqu'ils fissent entendre des rugissements affreux, aucun d'eux n'osait résister au

1. On sait cependant les merveilles d'ingéniosité, de patience et de courage déployées par certains prisonniers pour s'évader.

2. Voir p. 81, n. 2.

grenadier; car ils étaient si pressés, qu'il suffisait de pousser une seule personne pour tout renverser. Dans ce danger, un capitaine essaya de se débarrasser du soldat, qui aperçut le mouvement hostile de l'officier, le saisit et le précipita dans l'eau en lui disant :

— Ah! ah! canard, tu veux boire!... Va! — Voilà deux places! s'écria-t-il. Allons, major, jetez-nous votre petite femme, et venez! Laissez ce vieux roquentin[1], qui crèvera demain.

— Dépêchez-vous! cria une voix composée de cent voix.

— Allons, major! Ils grognent, les autres, et ils ont raison.

Le comte de Vandières se débarrassa de ses haillons et se montra debout dans son uniforme de général.

— Sauvons le comte, dit Philippe.

Stéphanie serra la main de son ami, se jeta sur lui et l'embrassa par une horrible étreinte.

— Adieu! dit-elle.

Ils s'étaient compris. Le comte de Vandières retrouva ses forces et sa présence d'esprit pour sauter dans l'embarcation, où Stéphanie le suivit après avoir donné un dernier regard à Philippe.

— Major, voulez-vous ma place? Je me moque de la vie, s'écria le grenadier; je n'ai ni femme, ni enfant, ni mère...

— Je te les confie, cria le major en désignant le comte et sa femme.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin comme de mon œil.

Le radeau fut lancé avec tant de violence vers la rive opposée à celle où Philippe restait immobile, qu'en touchant terre la secousse ébranla tout. Le comte, qui était au bord, roula dans la rivière. Au moment où il y tombait, un glaçon lui coupa la tête et la lança au loin, comme un boulet.

— Hein! major! cria le grenadier.

— Adieu! cria une voix de femme.

Philippe de Sucy tomba glacé d'horreur, accablé par le froid, par le regret et par la fatigue.

1. *Roquentin* se dit familièrement d'un vieillard ridicule et qui veut faire le jeune homme. Le général de Vandières est beaucoup plus âgé que sa femme. — Au sens propre, on appelait ainsi, déjà sous François Ier, « de vieux militaires en retraite qui jouissaient d'une demi-paye dans les châteaux, les citadelles, les lieux forts. » (Littré.)

LA FEMME DE TRENTE ANS (1831-1842)

Analyse.

[Cette œuvre a été faite de pièces et de morceaux assez discordants, très inégaux de valeur ; dans l'édition de 1834 *(Préface)*, Balzac répondait à ceux qui demandaient si l'héroïne du *Rendez-Vous*, de *La Femme de trente ans*, du *Doigt de Dieu*, des *Deux Rencontres* et de *L'Expiation*, n'était pas le même personnage : « Le personnage qui traverse [ces tableaux] n'est pas une figure, c'est une pensée... [L'ambition de l'auteur] est de communiquer à l'âme le vague d'une rêverie, où les femmes puissent réveiller quelques-unes des vives impressions qu'elles ont conservées, de ranimer les souvenirs épars dans la vie, pour en faire surgir quelques enseignements. » Et il aurait tant bien que mal réalisé cette œuvre riche de résonances intérieures, s'il avait eu le temps de supprimer l'épisode des *Deux Rencontres*, « mélodrame indigne de lui », assure-t-il à Mme Hanska en mars 1843, histoire de forban qui rappelle la manière la moins heureuse des romans maritimes d'Eugène Sue.

Ce que Balzac étudie, et ce qui fait la durable beauté de cette œuvre, c'est la perversité à la longue développée dans un cœur de femme par une trop grande douleur incomprise, et par l'acharnement du malheur.

Mme d'Aiglemont, femme rêveuse, délicate, qui a voulu l'amour dans le mariage, souffre du dissentiment profond, irréparable, qui s'est révélé dès les premiers jours entre elle et son mari, officier de l'Empire, brillant, léger, inconsciemment brutal. Elle prend d'ailleurs sur lui un ascendant qui l'humilie elle-même, dans ses aspirations profondes : elle aurait voulu admirer son mari, et se laisser guider par lui, — et c'est elle qui fait sa carrière, ménage sa fortune sous la Restauration, le protège avec une compassion où il entre du mépris.

Là-dessus elle tombe malade, elle se consume, — et elle rencontre une âme sœur en la personne de lord Grenville, lequel, atteint du même mal de poitrine, est guéri, se fait, avec l'assen-

timent du mari, le médecin servant de cette jolie mélancolique, l'aime, la guérit, — et meurt.

Ici se placent *Souffrances inconnues*, qui coûtèrent à Balzac (voir lettre à Mme Hanska, 26 août 1834) « quatre mois de travaux » — quarante pages dont il n'a pas écrit « deux phrases par jour. C'est un horrible cri, sans éclat de style, sans prétention au drame. Il y a trop de pensées et trop de drames pour qu'on puisse les mettre dehors. Mais c'est à faire frémir ; tout cela est vrai. Jamais je n'ai été tant remué par une œuvre. C'est plus que *La Grenadière*, plus que *La Femme abandonnée.* »

Retirée dans un château en Beauce, Mme d'Aiglemont veut mourir ; mais la mort ne la prend pas. Et ce qui survit au désespoir qui a défloré son âme, c'est l'avidité du bonheur coûte que coûte, c'est le goût corrupteur de la joie à tout prix, ce sont les calculs de l'égoïsme sensuel. Elle ne sera jamais ce qu'elle aurait dû être ; mais elle sera autre chose, il faut qu'elle recommence la vie en abandonnant son idéal. La douleur n'est pas viable chez elle au delà d'un certain degré. Sa seconde vie sera une déchéance.

Elle rentre donc dans le monde ; elle aime un jeune diplomate, Charles de Vandenesse (frère de Félix, voir *Le Lys dans la Vallée*, p. 231) ; elle a de lui deux enfants. L'expiation est terrible : l'un d'eux se noie, poussé dans la Bièvre par sa sœur, enfant légitime de M. d'Aiglemont, et qui, instinctivement, hait d'une haine farouche ce demi-frère. Cette même fille, l'aînée, la criminelle, s'enfuit plus tard avec un mystérieux aventurier traqué par la justice, mène avec le *Capitaine parisien* une existence d'*outlaw*, et meurt dans la misère, sous les yeux de Mme d'Aiglemont. Enfin, à cinquante ans, ayant marié sa seconde fille et s'étant presque dépouillée pour qu'elle soit heureuse, elle la voit s'éprendre à son tour d'un coupable amour pour le propre fils de Charles de Vandenesse ; elle la supplie de s'arrêter ; elle se tait, quand sa fille lui révèle qu'elle n'ignore rien de son passé. Et elle meurt du coup.]



Fig. 6. — **La caricature de Balzac, par Dantan.**

« Ce gros Monsieur qui a un faux air de tonneau et qui tient à la main sa canne célèbre est le chantre des femmes de trente ans. » (Louis Huart, article reproduit dans le *Cabinet de lecture* du 15 avril 1837, sur Dantan « le Prométhée de la caricature.) Cette statuette caricaturale est maintenant au Musée Carnavalet. Elle a dû être faite en 1832, au temps où Balzac s'essaye au dandysme.

LA PEAU DE CHAGRIN (1831)

L'œuvre expliquée.

[Après la Révolution de Juillet, Balzac souffre, comme presque toute la jeunesse d'alors, de la stagnation politique. Les écrits du temps (cf. Sainte-Beuve, ses articles de 1830-32) abondent en plaintes : tous les grands espoirs placés sur l'avènement d'un pouvoir nouveau ont été trompés. Balzac éprouve le besoin d'une foi, il cherche encore son parti ; il ressent le malaise général des esprits, né de l'instabilité des idées et du pullulement incohérent des doctrines. Il conçoit alors la pensée d'une vaste satire, dont il donne des fragments dès novembre 1830, dans la *Comédie du Diable* (*La Mode*) ; c'est déjà la veine de *La Peau de Chagrin*, qui ne prétend à rien de moins qu'à ramasser, en un immense anathème à la société qui se dissout, tous les réquisitoires et tous les outrages dont les œuvres contemporaines foisonnent à son adresse. (Voir *Lettres sur Paris*, 9 janvier 1831.)

Balzac prépara soigneusement le succès de son œuvre, d'abord par la publication de quelques fragments (*Caricature*, du 16 décembre 1830, *Revue des Deux-Mondes*, mai 1831, *Revue de Paris*, 27 mai), puis par des communiqués dans le style de celui-ci (*Mode*, 1831, 13e livraison) : « Une admirable composition philosophique s'imprime chez l'éditeur de *Notre-Dame de Paris* ; le titre est *La Peau de Chagrin*, l'auteur est M. de Balzac. Le talent de M. de Balzac a, dans ces deux volumes, taille de génie. » Ou bien (*ibid.*, juillet) : « *La Peau de Chagrin* est et sera longtemps un écrit de circonstance ». Balzac devait s'irriter plus tard contre le siècle qui s'obstinait à appeler *roman* une pareille composition. Il y a mis « le résumé des souffrances morales du siècle, un diagnostic effrayant de profondeur ». Et la portée de son œuvre devait être reconnue, longtemps après, par Pontmartin, qui ne l'aimait pas : « Au lendemain d'une révolution qui lâchait la bride à toutes les passions et à toutes les audaces, quelques jours après le pillage de l'Archevêché, *La Peau de Chagrin* pouvait être lu par les mêmes gens qui applaudissaient *Antony* et apprécié comme fruit nouveau, comme pièce de haut ragoût,

comme produit d'un néo-romantisme qui serait à celui de la Restauration ce que 93 avait été à 89 ».

L'histoire, malgré sa donnée fantastique (Balzac a subi indirectement ici l'influence d'Hoffmann, qu'il s'est défendu, dans une lettre à Ch. de Bernard, d'avoir lu avant d'écrire son roman), est pleine de réalisme. En 1829, un jeune homme, Raphaël de Valentin, seul au monde, ruiné, épuisé de travail, déçu dans son immense ambition intellectuelle, va se suicider. Entré machinalement chez un brocanteur, il y trouve une *peau de chagrin*, talisman pourvu d'une vertu magique. Grâce à elle, tous ses désirs de fortune, d'amour, seront satisfaits ; mais, à chaque désir comblé, le talisman se rétrécira, et Raphaël mourra au moment où il n'en restera plus rien. Raphaël sera le symbole du désir infini, sans frein ; il ne croit à rien, il veut vivre avec excès, avec emportement. Tant qu'il s'est condamné à une vie de réclusion monastique et d'héroïque labeur, il n'a réussi en rien ; il est vrai qu'il n'a pas eu jusqu'au bout le courage de son stoïcisme, il s'est laissé séduire par un professeur de démoralisation, le Gascon Rastignac (cf. *Le Père Goriot*, p. 189 sqq.) ; il a voulu se lancer dans le monde des viveurs parisiens, faire du charlatanisme et de la débauche un « système politique », une manière d'arriver ; et dans cette déchéance morale est le secret de son désespoir. Pendant ce temps d'égarement, il a eu la sottise d'aimer la comtesse Fœdora, coquette implacable (symbole de la société qui dédaigne et laisse sans emploi les plus pures énergies de la jeunesse). Muni de son talisman, il aura tout ce qu'il veut, — mais à peine le possède-t-il, l'effroi de la mort, l'épouvante du désir qui le tue, la misérable passion de vivre coûte que coûte le saisissent. Il se ramasse en lui, il économise la vie comme un avare, comme un maniaque ; la lâcheté de vivre est plus forte chez lui que les plus beaux désirs. Il meurt cependant, parce que l'homme ne peut subsister sans désirs ; il a beau se mettre en défense, l'instinct de conservation lui-même se manifeste sans cesse par des souhaits qui se réalisent ; l'implacable talisman se dessèche, se recroqueville, s'anéantit.

Balzac a fait entrer dans son livre des tableaux de mœurs satiriques (il pensait rivaliser avec Rabelais) : une salle de jeux, un salon littéraire, le journalisme, des types de médecins et de savants de toutes sortes, tous impuissants devant l'énigme du talisman (là-dessus, critique de toutes les sciences, de la Science), etc., et il a peint admirablement, oubliant la donnée fantastique qui sert de lien entre tous les épisodes du roman, l'agonie d'un être jeune et plein de forces, qui ne veut pas mourir.

Œuvre riche, tassée, compacte, qui veut trop dire à la fois. L'idée qui hante alors l'esprit de Balzac, c'est que la pensée est

destructive, ravageante. C'est une réminiscence très amplifiée du mot de Rousseau (repris par Godwin) : « L'homme qui pense est un animal dépravé. » (Voir plus loin *La Recherche de l'Absolu*).

Cette œuvre de pathologie sociale fut réimprimée deux fois en 1831, avec douze contes philosophiques, qui n'étaient, selon Balzac, que des variations sur le thème largement traité dans la symphonie de *La Peau de Chagrin*.

Dans la même intention satirique et flagellante, il rêvait, dès lors, d'écrire une *Histoire de la Succession du marquis de Carabas*, qui n'a jamais été réalisée. (Voir plus loin *Les Paysans*).]

Analyse et Extraits.

Le dernier napoléon.

[Raphaël de Valentin, ruiné, épuisé de fatigues cérébrales et désespéré, vient, avant de se résoudre au suicide, tenter une dernière fois la chance dans une salle de jeu du Palais-Royal[1].]

Au moment où le jeune homme entra dans le salon, quelques joueurs s'y trouvaient déjà. Trois vieillards à têtes chauves étaient nonchalamment assis autour du tapis vert ; leurs visages de plâtre, impassibles comme ceux des diplomates, révélaient des âmes blasées, des cœurs qui depuis longtemps avaient désappris de palpiter, même en risquant les biens paraphernaux[2] d'une femme. Un jeune Italien aux cheveux noirs, au teint olivâtre, était accoudé tranquillement au bout de la table, et paraissait écouter ces pressentiments secrets qui crient fatalement à un joueur : « Oui ! — Non ! » Cette tête méridionale respirait l'or et le feu. Sept ou huit spectateurs, debout, rangés de manière à former une galerie, attendaient les scènes que leur préparaient les coups du sort, les figures des acteurs, le mouvement de l'argent et celui des râteaux. Ces désœuvrés étaient là, silencieux, immobiles, attentifs comme l'est le peuple à

1. La description du Palais-Royal est reprise dans les *Illusions perdues*.
2. Ce sont les biens qui, sous le régime dotal, ne sont pas compris dans la dot, et dont la femme garde l'administration.

la Grève, quand le bourreau tranche une tête. Un grand homme sec, en habit râpé, tenait un registre d'une main et de l'autre une épingle pour marquer les passes de la *rouge* ou de la *noire*. C'était un de ces Tantales modernes qui vivent en marge de toutes les jouissances de leur siècle, un de ces avares sans trésor qui jouent une mise imaginaire ; espèce de fou raisonnable qui se consolait de ses misères en caressant une chimère, qui agissait enfin avec le vice et le danger comme les jeunes prêtres avec l'eucharistie, lorsqu'ils disent des messes blanches[1]. En face de la banque, un ou deux de ces fins spéculateurs, experts des chances du jeu, et semblables à d'anciens forçats qui ne s'effrayent plus des galères, étaient venus là pour hasarder trois coups et remporter immédiatement le gain probable duquel ils vivaient. Deux vieux garçons de salle se promenaient nonchalamment les bras croisés, et de temps en temps regardaient le jardin par les fenêtres, comme pour montrer aux passants leurs plates figures, en guise d'enseigne. Le *tailleur* et le *banquier*[2] venaient de jeter sur les pontes ce regard blême qui les tue, et disaient d'une voix grêle : « Faites le jeu ! » quand le jeune homme ouvrit la porte. Le silence devint en quelque sorte plus profond, et les têtes se tournèrent vers le nouveau venu par curiosité. Chose inouïe ! les vieillards émoussés, les employés pétrifiés, les spectateurs, et jusqu'au fanatique Italien, tous, en voyant l'inconnu, éprouvèrent je ne sais quel sentiment épouvantable. Ne faut-il pas être bien malheureux pour obtenir de la pitié, bien faible pour exciter une sympathie, ou d'un bien sinistre aspect pour faire frissonner les âmes dans cette salle où les douleurs doivent être muettes, où la misère est gaie et le désespoir décent ? Eh bien, il y avait de tout cela dans la sensation neuve qui remua ces cœurs glacés quand le jeune homme entra. Mais les bourreaux n'ont-ils pas quelquefois pleuré sur les vierges dont les blondes têtes devaient être coupées à un signal de la Révolution ?

Au premier coup d'œil, les joueurs lurent sur le visage du novice quelque horrible mystère ; ses jeunes traits étaient empreints d'une grâce nébuleuse, son regard attes-

1. Ce sont les messes que les prêtres *futurs* s'exercent à dire avec une hostie non consacrée. — Balzac veut dire que l'avare a véritablement la religion de l'or et qu'il lui rend un culte. (Cf. *Eugénie Grandet*). Sa comparaison manque de justesse et de goût.

2. Le *banquier* est celui qui tient le jeu contre tous les autres joueurs. — Le *ponte* (de l'espagnol *punto*, point) est celui qui joue contre le banquier. — Le *tailleur* est celui qui distribue (= *taille*) les cartes.

tait des efforts trahis[1], mille espérances trompées ! La morne impassibilité du suicide donnait à ce front une pâleur mate et maladive, un sourire amer dessinait de légers plis dans les coins de la bouche, et la physionomie exprimait une résignation qui faisait mal à voir. Quelque secret génie scintillait au fond de ces yeux, voilés peut-être par les fatigues du plaisir. Etait-ce la débauche qui marquait de son sale cachet cette noble figure, jadis pure et brillante, maintenant dégradée ? Les médecins[2] auraient sans doute attribué à des lésions au cœur ou à la poitrine le cercle jaune qui encadrait les paupières et la rougeur qui marquait les joues, tandis que les poètes eussent voulu reconnaître à ces signes les ravages de la science, les traces de nuits passées à la lueur d'une lampe studieuse. Mais une passion plus mortelle que la maladie, une maladie plus impitoyable que l'étude et le génie, altéraient cette jeune tête, contractaient ces muscles vivaces, tordaient ce cœur qu'avaient seulement effleuré les orgies, l'étude et la maladie. Comme, lorsqu'un célèbre criminel arrive au bagne, les condamnés l'accueillent avec respect[3], ainsi tous ces démons humains, experts en tortures, saluèrent une douleur inouïe, une blessure profonde que sondait leur regard, et reconnurent un de leurs princes à la majesté de sa muette ironie, à l'élégante misère de ses vêtements[4]. Le jeune homme avait bien un frac de bon goût, mais la jonction de son gilet et de sa cravate était trop savamment maintenue pour qu'on lui supposât du linge. Ses mains, jolies comme des mains de femme, étaient d'une douteuse propreté ; enfin, depuis deux jours, il ne portait plus de gants ! Si le tailleur et les garçons de salle eux-mêmes frissonnèrent, c'est que les enchantements de l'innocence floris-

1. Raphaël a connu en effet la misère héroïque, il a porté dans son intelligence la pensée d'un vaste ouvrage sur la volonté, avant de tomber dans la vie d'excès qui va le conduire au suicide. (Voir *L'Œuvre expliquée*.)

2. Depuis 1818, Balzac avait commencé des études physiologiques. On remarquera la précision médicale avec laquelle il relève toujours les symptômes de la maladie chez ses personnages et établit leur diagnostic. — Noter que Balzac n'adopte pleinement ni l'explication *physiologique*, ni l'explication *poétique*. Le mal qui tue Raphaël n'est ni dans son corps ni dans son intelligence ; il est dans sa volonté ; c'est le goût de vivre qui est atteint chez lui.

3. Sur la psychologie du criminel dans la *Comédie humaine*, voir F. Roux ; *Balzac jurisconsulte et criminaliste*. Et comparez avec Dostoïevski : *Souvenirs de la maison des morts*.

4. Noter tout ce qu'il y a de byronisme mêlé à l'observation réelle dans les lignes suivantes. Le byronisme était d'ailleurs passé dans les mœurs. (Voir Maigron, *Le Romantisme et les Mœurs*).

saient par vestiges dans ces formes grêles et fines, dans ces cheveux blonds et rares, naturellement bouclés. Cette figure avait encore vingt-cinq ans, et le vice paraissait n'y être qu'un accident. La verte vie de la jeunesse y luttait encore avec les ravages d'une impuissante lubricité. Les ténèbres et la lumière, le néant et l'existence s'y combattaient en produisant tout à la fois de la grâce et de l'horreur. Le jeune homme se présentait là comme un ange sans rayons, égaré dans sa route. Aussi tous ces professeurs émérites de vice et d'infamie, semblables à une vieille femme édentée prise de pitié à l'aspect d'une belle fille qui s'offre à la corruption, furent-ils près de crier au novice : « Sortez ! » Celui-ci marcha droit à la table, s'y tint debout, jeta sans calcul sur le tapis une pièce d'or qu'il avait à la main, et qui roula sur noir ; puis, comme les âmes fortes, abhorrant de chicanières incertitudes, il lança sur le tailleur un regard tout à la fois turbulent[1] et calme. L'intérêt de ce coup était si grand, que les vieillards ne firent pas de mise ; mais l'Italien saisit avec le fanatisme de la passion une idée qui vint lui sourire, et ponta sa masse d'or en opposition au jeu de l'inconnu. Le banquier oublia de dire ces phrases, qui se sont à la longue converties en un cri rauque et inintelligible : « Faites le jeu ! — Le jeu est fait ! — Rien ne va plus. » Le tailleur étala les cartes, et sembla souhaiter bonne chance au dernier venu, indifférent qu'il était à la perte ou au gain fait par les entrepreneurs de ces sombres plaisirs. Chacun des spectateurs voulut voir un drame et la dernière scène d'une noble vie dans le sort de cette pièce d'or ; leurs yeux, arrêtés sur les cartons fatidiques, étincelèrent ; mais, malgré l'attention avec laquelle ils regardèrent alternativement et le jeune homme et les cartes, ils ne purent apercevoir aucun symptôme d'émotion sur sa figure froide et résignée.

— Rouge, pair, passe, dit officiellement le tailleur.

Une espèce de râle sourd sortit de la poitrine de l'Italien lorsqu'il vit tomber un à un les billets pliés que lui lança le banquier. Quant au jeune homme, il ne comprit sa ruine qu'au moment où le râteau s'allongea pour ramasser son dernier napoléon. L'ivoire fit rendre un bruit sec à la pièce, qui, rapide comme une flèche, alla se réunir au tas d'or étalé devant la caisse. L'inconnu ferma les yeux doucement, ses lèvres blanchirent ; mais il releva bientôt ses paupières, sa bouche reprit une rougeur de corail, il affecta

1. Balzac exige de ce mot plus qu'il ne peut dire.

l'air d'un Anglais pour qui la vie n'a plus de mystères[1], et disparut sans mendier une consolation par un de ces regards déchirants que les joueurs au désespoir lancent assez souvent sur la galerie. Combien d'événements se pressent dans l'espace d'une seconde, et que de choses dans un coup de dé !

— Voilà sans doute sa dernière cartouche, dit en souriant le croupier, après un moment de silence pendant lequel il tint cette pièce d'or entre le pouce et l'index pour la montrer aux assistants.

— C'est un cerveau brûlé qui va se jeter à l'eau, répondit un habitué en regardant autour de lui les joueurs, qui se connaissaient tous.

— Bah ! s'écria le garçon de chambre en prenant une prise de tabac.

La misère héroïque.

[Une impulsion a fait entrer Raphaël chez un brocanteur, avant de se jeter dans la Seine. La trouvaille qu'il fait d'un talisman lui rend la curiosité de vivre. Il rencontre d'anciens [redacted] entraîner dans une orgie « offerte » par un bailleur [redacted] d'un journal nouveau. (Première satire de la [redacted] *perdues*. Le lendemain de cette débauche, [redacted] de nuit de Valpurgis où des trésors intellectuels ont [redacted] des discussions étincelantes et folles, Raphaël raconte sa vie [redacted] sceptique, au plus désenchanté des journalistes.[2]]

Nourrissant des idées si contraires aux idées reçues ayant la prétention d'escalader le ciel sans échelle, possédant des

1. Aux environs de 1830, l'air blasé faisait partie de l'élégance. Un dandy, quel que fût son âge ou son inexpérience, devait paraître revenu de tout. — Il y a là une forme curieuse, dégénérée, de stoïcisme extérieur ; du dehors, quelque chose a pu s'insinuer au-dedans des âmes. Peut-être y a-t-il dans la philosophie du silence, d'A. de Vigny, une part héritée du dandysme. — Tous les dandys ou roués de Balzac (Marsay, Rastignac) auront jugé la vie, et tous affecteront devant ce qui émeut le commun des hommes un sang-froid hautain. C'est l'attitude du fameux Brummel (voir sur lui Barbey d'Aurevilly).

2. Balzac a écrit ces pages sur des souvenirs personnels. Les rapprochements avec la *Correspondance* abonderaient surtout dans celles qui précédent. Comme Raphaël, d'abord méconnu par les femmes, il les « a observées avec la sagacité de l'amour dédaigné ». Il a peint Raphaël « dans la même heure homme et enfant, futile et penseur, sans préjugés et plein de supersti-

trésors qui n'avaient pas cours, armé de connaissances étendues qui surchargeaient ma mémoire et que je n'avais pas encore classées, que je ne m'étais point assimilées; me trouvant sans parents, sans amis, seul au milieu du plus affreux désert, un désert pavé, un désert animé, pensant, vivant, où tout vous est bien plus qu'ennemi, indifférent! la résolution que je pris était naturelle, quoique folle; elle comportait je ne sais quoi d'impossible qui me donna du courage. Ce fut comme un pari fait avec moi-même, et où j'étais le joueur et l'enjeu. Voici mon plan. Mes onze cents francs devaient suffire à ma vie pendant trois ans, et je m'accordais ce temps pour mettre au jour un ouvrage qui pût attirer l'attention publique sur moi, me faire une fortune ou un nom. Je me réjouissais en pensant que j'allais vivre de pain et de lait, comme un solitaire de la Thébaïde, plongé dans le monde des livres et des idées, dans une sphère inaccessible au milieu de ce Paris si tumultueux, sphère de travail et de silence où, comme les chrysalides, je me bâtissais une tombe pour renaître brillant et glorieux. J'allais risquer de mourir pour vivre. En réduisant l'existence à ses vrais besoins, au strict nécessaire, je trouvais que trois cent soixante-cinq francs par an devaient suffire à ma pauvreté. En effet, cette maigre somme a satisfait à ma vie, tant que j'ai voulu subir ma propre discipline claustrale.

— C'est impossible! s'écria Émile.

— J'ai vécu près de trois ans ainsi[1], répondit Raphaël avec une sorte de fierté. Comptons! reprit-il. Trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous de charcuterie m'empêchaient de mourir de faim et tenaient mon esprit dans un état de lucidité singulière. J'ai observé, tu le sais, de merveilleux effets produits par la diète sur l'imagination. Mon logement me coûtait trois sous par jour, je brûlais pour trois sous d'huile par nuit, je faisais moi-même

tions», doué, comme il l'est lui-même (*Correspondance*, I, 346) d'une sensibilité féminine et n'ayant de l'homme que l'énergie. On songe à l'auteur de la *Physiologie du Mariage* quand Raphaël se demande si les femmes «n'ont pas dû prendre sa naïveté pour du cynisme, et la pureté même de sa pensée pour du libertinage.» Balzac insinue ici, à l'adresse des grandes dames qui lui reprochaient sa «lourde épigramme en un volume», une justification un peu forcée! De même encore Raphaël s'excuse, comme souvent Balzac, de paraître «armé d'un blessant égoïsme», de l'égoïsme nécessaire à l'homme pauvre, fier et doué du pouvoir de créer, etc.

1. Cf. *Correspondance* 1819-1822. — Les détails sur sa vie matérielle que Balzac donne à sa sœur Laure.

ma chambre, je portais des chemises de flanelle pour ne dépenser que deux sous de blanchissage par jour. Je me chauffais avec du charbon de terre, dont le prix divisé par les jours de l'année n'a jamais donné plus de deux sous pour chacun. J'avais des habits, du linge, des chaussures pour trois années, je ne voulais m'habiller que pour aller à certains cours publics et aux bibliothèques. Ces dépenses réunies ne faisaient que dix-huit sous, il me restait deux sous pour les choses imprévues. Je ne me souviens pas d'avoir, pendant cette longue période de travail, passé le pont des Arts[1], ni d'avoir jamais acheté d'eau ; j'allais en chercher le matin à la fontaine de la place Saint-Michel, au coin de la rue des Grès. Oh ! je portais ma pauvreté fièrement. Un homme qui pressent un bel avenir marche dans sa vie de misère comme un innocent conduit au supplice, il n'a point honte. Je n'avais pas voulu prévoir la maladie. Comme Aquilina[2], j'envisageais l'hôpital sans terreur. Je n'ai pas douté un moment de ma bonne santé. D'ailleurs, le pauvre ne doit se coucher que pour mourir. Je me coupai les cheveux jusqu'au moment où un ange d'amour ou de bonté[3]...

Mais je ne veux pas anticiper sur la situation à laquelle j'arrive. Apprends seulement, mon cher ami, qu'à défaut de maîtresse, je vécus avec une grande pensée, avec un rêve, un mensonge auquel nous commençons tous par croire plus ou moins. Aujourd'hui, je ris de moi, de ce *moi*, peut-être saint et sublime, qui n'existe plus. La société, le monde, nos usages, nos mœurs, vus de près, m'ont révélé le danger de ma croyance innocente et la superfluité de mes fervents travaux[4]. Ces approvisionnements sont inutiles à l'ambitieux. Que léger soit le bagage de qui poursuit la fortune ! La faute des hommes supérieurs est de dépenser leurs

1. Où il fallait payer alors un droit de péage.

2. Une courtisane que Balzac suppose avoir été la maîtresse de l'un des quatre sergents de la Rochelle, exécutés sur la place de Grève en 1822 ; — type de corruption froide et cruelle, elle a emprunté son nom à l'un des personnages de la *Venise Sauvée* d'Otway.

3. Il s'agit de Pauline Gaudin, dont la mère tient, rue des Cordiers, l'hôtel *Saint-Quentin*, où demeure Raphaël (noter le choix de cet hôtel, qui avait été habité par J.-J. Rousseau). — Devenu riche, Raphaël épousera Pauline, qui l'a délicatement secouru dans sa détresse, et dont il a formé l'esprit. Balzac a mis en ce personnage quelques réminiscences de Mme de Berny.

4. Raphaël est le premier en date des idéalistes déchus de la *Comédie humaine*. Dans *Le Père Goriot* Balzac étudiera de plus près la corruption d'une énergie pure, qui abandonne la voie héroïque pour rechercher les succès d'ambition (voir p. 195 sqq., 206).

jeunes années à se rendre dignes de la faveur[1]. Pendant que les pauvres gens thésaurisent et leur force et la science pour porter sans effort le poids d'une puissance[2] qui les fuit, les intrigants, riches de mots et dépourvus d'idées, vont et viennent, surprennent les sots, et se logent dans la confiance des demi-niais : les uns étudient, les autres marchent ; les uns sont modestes, les autres hardis ; l'homme de génie tait son orgueil, l'intrigant arbore le sien, il doit arriver nécessairement. Les hommes du pouvoir ont si fort besoin de croire au mérite tout fait, au talent effronté, qu'il y a chez le vrai savant de l'enfantillage à espérer les récompenses humaines. Je ne cherche certes pas à paraphraser les lieux communs de la vertu, le Cantique des cantiques éternellement chanté par les génies méconnus : je veux déduire logiquement la raison des fréquents succès obtenus par les hommes médiocres.

Hélas ! l'étude est si maternellement bonne, qu'il y a peut-être crime à lui demander des récompenses autres que les pures et douces joies dont elle nourrit ses enfants. Je me souviens d'avoir quelquefois trempé gaiement mon pain dans mon lait, assis auprès de ma fenêtre en y respirant l'air, en laissant planer mes yeux sur un paysage de toits bruns, grisâtres, rouges, en ardoises, en tuiles, couverts de mousses jaunes ou vertes. Si d'abord cette vue me parut monotone, j'y découvris bientôt de singulières beautés. Tantôt, le soir, des raies lumineuses, parties des volets mal fermés, nuançaient et animaient les noires profondeurs de ce pays original. Tantôt, les lueurs pâles des réverbères projetaient d'en bas des reflets jaunâtres à travers le brouillard et accusaient faiblement dans les rues les ondulations de ces toits pressés, océan de vagues immobiles. Enfin, parfois, de rares figures apparaissaient au milieu de ce morne désert ; parmi les fleurs de quelque jardin aérien, j'entrevoyais le profil anguleux et crochu d'une vieille femme arrosant des capucines, ou dans le cadre d'une lucarne pourrie quelque jeune fille faisant sa toilette, se croyant seule, et de qui je ne pouvais apercevoir que le beau front et les longs cheveux élevés en l'air par un

1. Balzac pouvait lancer de ces boutades amères quand il voyait des écrivains médiocres, comme E. Süe, tenir le haut du pavé ; — mais au fond il n'a jamais cessé de mettre au-dessus de tout la probité de l'esprit, et la rectitude de la volonté. Voir la suite.

2. Au delà de ses travaux littéraires, Balzac aspirait au pouvoir politique. Jusqu'en 1848, aux journées de Février, il espérait en une réaction légitimiste qui l'aurait fait ministre. (CHAMPFLEURY.)

joli bras blanc. J'admirais dans les gouttières quelques végétations éphémères, pauvres herbes bientôt emportées par un orage ! J'étudiais les mousses, leurs couleurs ravivées par la pluie, et qui sous le soleil se changeaient en un velours sec et brun à reflets capricieux. Enfin, les poétiques et fugitifs effets du jour, les tristesses du brouillard, les soudains pétillements[1] du soleil, le silence et les magies de la nuit, les mystères de l'aurore, les fumées de chaque cheminée, tous les accidents de cette singulière nature, devenus familiers pour moi, me divertissaient. J'aimais ma prison, elle était volontaire. Ces savanes de Paris formées par des toits nivelés comme une plaine, mais qui couvraient des abîmes peuplés, allaient à mon âme et s'harmoniaient[2] avec mes pensées. Il est fatigant de retrouver brusquement le monde quand nous descendons des hauteurs célestes où nous entraînent les méditations scientifiques ; aussi ai-je alors parfaitement conçu la nudité des monastères.....

....

L'exercice de la pensée, la recherche des idées, les contemplations tranquilles de la science nous prodiguent d'ineffables délices, indescriptibles comme tout ce qui participe de l'intelligence, dont les phénomènes sont invisibles à nos sens extérieurs. Aussi, sommes-nous toujours forcés d'expliquer les mystères de l'esprit par des comparaisons matérielles. Le plaisir de nager dans un lac d'eau pure, au milieu des rochers, des bois et des fleurs, seul et caressé par une brise tiède, donnerait aux ignorants une bien faible image du bonheur que j'éprouvais quand mon âme se baignait dans les lueurs de je ne sais quelle lumière, quand j'écoutais les voix terribles et confuses de l'inspiration, quand d'une source inconnue les images ruisselaient dans mon cerveau palpitant[3]. Voir une idée qui poind dans le champ des abstractions humaines comme le soleil au matin et s'élève comme lui, qui, mieux encore, grandit comme un enfant, arrive à la puberté, se fait lentement virile, est une joie supérieure aux autres joies terrestres, ou plutôt c'est un divin plaisir. L'étude prête une sorte de magie à tout ce qui nous environne. Le bureau chétif sur lequel j'écrivais

1. Mot impropre.
2. Balzac a une préférence pour ce mot ; *harmoniser* est plus français.
3. Noter ici que Balzac, s'il est un observateur, est en même temps un inspiré. Il a parlé souvent des soudains afflux de pensées qui submergeaient son cerveau, « l'hébétaient », de la tyrannie des images qui pullulaient dans son esprit.

et la basane brune qui le couvrait, mon piano[1], mon lit, mon fauteuil, les bizarreries de mon papier de tenture, mes meubles, toutes ces choses s'animèrent et devinrent pour moi d'humbles amis, les complices silencieux de mon avenir ; combien de fois ne leur ai-je pas communiqué mon âme, en les regardant ! Souvent, en laissant voyager mes yeux sur une moulure déjetée, je rencontrais des développements nouveaux, une preuve frappante de mon système[2] ou des mots que je croyais heureux pour rendre des pensées presque intraduisibles. A force de contempler les objets qui m'entouraient, je trouvais à chacun sa physionomie, son caractère ; souvent ils me parlaient ; si, par-dessus les toits, le soleil couchant jetait à travers mon étroite fenêtre quelque lueur furtive, ils se coloraient, pâlissaient, brillaient, s'attristaient on s'égayaient, en me surprenant toujours par des effets nouveaux. Ces menus accidents de la vie solitaire, qui échappent aux préoccupations du monde, sont la consolation des prisonniers. N'étais-je pas captivé par une idée, emprisonné dans un système, mais soutenu par la perspective d'unc vie glorieuse ! A chaque difficulté vaincue, je baisais les mains douces de la femme aux beaux yeux, élégante et riche, qui devait un jour caresser mes cheveux en me disant avec attendrissement[3] :

— Tu as bien souffert, pauvre ange !

[Raphaël, fidèle à cette attitude, serait un stoïcien. Mais il n'a pas la qualité essentielle des volontés puissantes, la patience. Balzac a voulu faire de lui le symbole du désir infini et de la soif de jouir. Touché du mal de *René*, Raphaël rêve de tout embrasser, d'anéantir les choses dans son étreinte. Mais pour expliquer comment il a pu tomber dans cet éréthisme dégradant, Balzac lui a donné un maître d'immoralité : Rastignac (voir sur celui-ci *Le Père Goriot*) se moque de son laborieux acharnement, lui montre le chemin des succès faciles, l'introduit chez la comtesse Fœdora, « la femme sans cœur » (voir *l'Œuvre expliquée*, p. 94), aventurière et intrigante de haut vol. Raphaël s'éprend d'elle, de son sourire énigmatique et froid « le détestable sourire d'une statue de marbre ». Pour lui faire sa cour, l'accompagner au spectacle, lui offrir une

1. Ce trait ne s'applique pas à Balzac ; il adorait la musique, il eut quelque temps sa part de loge (la loge des *tigres*) aux Italiens, il se fit, assez tard, initier à la technique musicale pour écrire *Gambara* et *Massimila Doni* ; mais, il ne jouait d'aucun instrument.

2. C'est bien un système que cherchait aussi Balzac dès sa jeunesse ; il s'acharnait sur le mystère de la volonté ; il croyait trouver le mot de l'énigme dans une combinaison des idées de Mesmer sur le magnétisme et du Swedenborgisme.

3. Le besoin de tendresse, d'élégance et d'amour absolu a poursuivi Balzac toute sa vie. (Voir *Notice biographique et littéraire*).

fleur, il dépense sa petite réserve d'argent. Il abandonne ses nobles études, il néglige le tendre dévouement de Pauline (voir p. 101, n. 3), qui symbolise les joies du recueillement, les grandes ambitions secrètement cultivées, les ivresses de la possession intellectuelle. Son esprit ne se fait plus aucune illusion sur Fœdora; mais « gagné par la lèpre de vanité » de cette femme, il n'a pas la force de briser le charme. « En sondant [son] âme [*il*] la trouve gangrenée, pourrie. » — Nous savons déjà comment il a joué son dernier napoléon.

Nous savons aussi qu'il a trouvé un talisman, qui lui assure la satisfaction de tous ses désirs. Mais à chaque désir satisfait, la peau de chagrin doit se rétrécir; et quand elle sera réduite à rien, Raphaël doit mourir. A peine a-t-il achevé le récit de sa vie passée, qu'on lui annonce qu'il hérite de six millions. Pendant quelques mois, il brûle sa vie; brusquement il prend conscience de la mort prochaine; il se raccroche à l'existence; l'horreur de sa destruction certaine l'obsède; brusquement, il quitte Pauline, qu'il allait épouser; il dispose tout dans sa vie pour qu'il ne puisse plus concevoir le moindre désir; il consulte, à propos de l'inexorable talisman, des savants de tous ordres, qui tous y perdent leur latin. Enfin il appelle les médecins les plus célèbres. La consultation qui suit a été très scrupuleusement composée. Balzac a exposé avec beaucoup d'exactitude les principales théories médicales qui avaient cours vers 1830, et il a fait un portrait ressemblant de Broussais, sous le nom de Brisset, de Récamier, sous celui de Cameristus[1].]

Une consultation entre médecins.

Raphaël se trouva, par une matinée du mois de mars, assis dans un fauteuil, entouré de quatre médecins qui l'avaient fait placer au jour devant la fenêtre de sa chambre, et tour à tour lui tâtaient le pouls, le palpaient, l'interrogeaient avec une apparence d'intérêt. Le malade épiait leurs pensées en interprétant et leurs gestes et les moindres plis qui se formaient sur leurs fronts. Cette consultation était sa dernière espérance. Ces juges suprêmes allaient lui prononcer un arrêt de vie ou de mort. Aussi, pour arracher à la science humaine son dernier mot, Valentin[2] avait-il convoqué les oracles de la médecine moderne. Grâce à sa fortune et à son nom, les trois systèmes entre lesquels flottent les connaissances humaines étaient là, devant lui. Trois de ces docteurs portaient avec eux toute la philosophie médicale, en représentant le combat que se livrent la spiritua-

1. Qu'on nous permette de renvoyer sur ce point à notre étude, dans la REVUE BLEUE. *Notes sur des originaux de Balzac.* (1911).

2. Raphaël de Valentin.

lité[1], l'analyse[2] et je ne sais quel éclectisme railleur[3]. Le quatrième médecin était Horace Bianchon[4], homme plein d'avenir et de science, le plus distingué peut-être des nouveaux médecins, sage et modeste député de la studieuse jeunesse qui s'apprête à recueillir l'héritage des trésors amassés depuis cinquante ans par l'Ecole de Paris, et qui bâtira peut-être le monument pour lequel les siècles précédents ont apporté tant de matériaux divers. Ami du marquis et de Rastignac[5], il lui avait donné ses soins depuis quelques jours, et l'aidait à répondre aux interrogations des trois professeurs, auxquels il expliquait parfois, avec une sorte d'insistance, les diagnostics qui lui semblaient révéler une phtisie pulmonaire.

— Vous avez sans doute fait beaucoup d'excès, mené une vie dissipée ? Vous vous êtes livré à de grands travaux d'intelligence ? dit à Raphaël celui des trois célèbres docteurs dont la tête carrée, la figure large, l'énergique organisation, paraissaient annoncer un génie supérieur à celui de ses deux antagonistes[6].

— J'ai voulu me tuer par la débauche, après avoir travaillé pendant trois ans à un vaste ouvrage dont vous vous occuperez peut-être un jour, lui répondit Raphaël[7].

Le grand docteur hocha la tête en signe de contentement, et comme s'il se fût dit en lui-même : « J'en étais sûr ! » Ce docteur était l'illustre Brisset, le chef des organistes, le suc-

1. Le docteur Récamier, chef de l'école vitaliste, disciple éloigné de Van Helmont.

2. Le docteur Broussais, ancien médecin des armées de l'Empire, chef de l'école physiologique ou organiciste.

3. Il se peut que sous le nom de docteur Maugredie (voir plus loin) Balzac ait voulu représenter, en un portrait composite, Magendie, le docteur Trousseau et le docteur Guérin, qui était à la tête d'une *jeune France* éclectique en médecine, et qui avait été assez rudement pris à partie par Broussais.

4. Celui-ci, qui reparaît sans cesse dans la *Comédie humaine*, est le portrait idéal du médecin selon Balzac, ce que lui-même aurait été comme médecin. Sur son lit de mort il dira : « Ah ! si Bianchon était là ! il me connait, lui ! »

5. Il a été le professeur de démoralisation de Raphaël.

6. Guardia (*Histoire de la Médecine*) parle de « la carrure herculéenne, du front large, haut et carré » de Broussais, qui venait de condenser ses idées, en 1828, dans son ouvrage *De l'Irritation et de la Folie*.

7. C'est le fameux traité *Sur la Volonté*, auquel Louis Lambert (voir p. 116) travaillera aussi. Balzac aurait voulu l'écrire, ce n'est qu'après 1834 au plus tôt qu'il semble y avoir renoncé ; en décembre 1845, il écrira au Docteur Moreau, de Tours : « Voici 27 ans que je m'occupe de ces matières, mais je ne suis pas assez instruit en anatomie et surtout en myologie pour être de quelque utilité. »

cesseur des Cabanis[1] et des Bichat[2], le médecin des esprits positifs et matérialistes, qui voient en l'homme un être fini, uniquement sujet aux lois de sa propre organisation, et dont l'état normal ou les anomalies délétères s'expliquent par des causes évidentes.

A cette réponse, Brisset regarda silencieusement un homme de moyenne taille dont le visage empourpré, l'œil ardent, semblaient appartenir à quelque satyre antique[3], et qui, le dos appuyé sur le coin de l'embrasure, contemplait attentivement Raphaël sans mot dire. Homme d'exaltation et de croyance, le docteur Caméristus, chef des vitalistes, poétique défenseur des doctrines abstraites de Van Helmont, voyait dans la vie humaine un principe élevé, secret, un phénomène inexplicable qui se joue des bistouris, trompe la chirurgie, échappe aux médicaments de la pharmaceutique, aux X de l'algèbre, aux démonstrations de l'anatomie, et se rit de nos efforts ; une espèce de flamme intangible, invisible, soumise à quelque loi divine et qui reste souvent au milieu d'un corps condamné par nos arrêts, comme elle déserte aussi les organisations les plus viables.

Un sourire sardonique errait sur les lèvres du troisième, le docteur Maugredie, esprit distingué, mais pyrrhonien et moqueur, qui ne croyait qu'au scalpel, concédait à Brisset la mort d'un homme qui se portait à merveille, et reconnaissait, avec Caméristus, qu'un homme pouvait vivre encore après sa mort. Il trouvait du bon dans toutes les théories, n'en adoptait aucune, prétendait que le meilleur système médical était de n'en point avoir, et de s'en tenir aux faits. Panurge de l'école, roi de l'observation, ce grand explorateur, ce grand railleur, l'homme des tentatives désespérées examinait la peau de chagrin[4].

1. 1757-1808. En 1802 les *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme* firent sensation.

2. 1771-1802. Il n'était pas matérialiste, admettait des forces vitales irréductibles, distinguait la vie animale et la vie organique. Ses *Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort* (1800) avaient été republiées par Magendie en 1827, avec des notes critiques.

3. Véron (*Mémoires d'un Bourgeois de Paris*) parle du « regard vif, pénétrant, du teint chaud et couperosé » du docteur Récamier. Balzac aime à donner le masque des instincts charnels aux êtres qui sont animés d'une fervente foi spirituelle. Voir le docteur Benassis, p. 128. De là l'expression « satyre antique ».

4. Certains traits de Maugredie conviendraient à Trousseau, que Guardia (*op. cit.*) nous donne pour « un peu cynique » ; il pratiquait avec une extrême habileté l'opération de la trachéotomie, tombée en désuétude depuis des siècles.

— Je voudrais bien être témoin de la coïncidence qui existe entre vos désirs et son rétrécissement, dit-il au marquis.

— A quoi bon ? s'écria Brisset.

— A quoi bon ? répéta Caméristus.

— Ah ! vous êtes d'accord, répondit Maugredie.

— Cette contraction est toute simple, ajouta Brisset.

— Elle est surnaturelle, dit Caméristus.

— En effet, répliqua Maugredie en affectant un air grave et rendant à Raphaël sa peau de chagrin, le racornissement du cuir est un fait inexplicable et cependant naturel, qui depuis l'origine du monde, fait le désespoir de la médecine et des jolies femmes.

A force d'examiner les trois docteurs, Valentin ne découvrit en eux aucune sympathie pour ses maux. Tous trois, silencieux à chaque réponse, le toisaient avec indifférence et le questionnaient sans le plaindre. La nonchalance perçait à travers leur politesse. Soit certitude, soit réflexion, leurs paroles étaient si rares, si indolentes, que par moments Raphaël les crut distraits. De temps à autre, Brisset seul répondait : « Bon ! bien ! » à tous les symptômes désespérants dont l'existence était démontrée par Bianchon. Caméristus demeurait plongé dans une profonde rêverie ; Maugredie ressemblait à un auteur comique étudiant deux originaux pour les transporter fidèlement sur la scène[1]. La figure d'Horace trahissait une peine profonde, un attendrissement plein de tristesse. Il était médecin depuis trop peu de temps pour être insensible devant la douleur et impassible près d'un lit funèbre ; il ne savait pas éteindre dans ses yeux les larmes amies qui empêchent un homme de voir clair et de saisir, comme un général d'armée, le moment propice à la victoire, sans écouter les cris des moribonds. Après être restés pendant une demi-heure environ à prendre, en quelque sorte, la mesure de la maladie et du malade, comme un tailleur prend la mesure d'un habit à un jeune homme qui lui commande ses vêtements de noces, ils dirent quelques lieux communs, parlèrent même des affaires publiques ; puis ils voulurent passer dans le cabinet de Raphaël pour se communiquer leurs dées et rédiger la sentence.

1. Noter la tendance satirique de la scène. Tout ceci ne coïncide plus du tout avec ce que nous savons notamment du dévouement passionné de Récamier pour ses malades (voir son *Eloge* par le docteur Gouraud). — Rappelons-nous que la *Peau de Chagrin* est une sorte de *Satire Ménippée*, selon Balzac.

— Messieurs, leur demanda Valentin, ne puis-je donc assister au débat ?

A ce mot, Brisset et Maugredie se récrièrent vivement, et, malgré les instances de leur malade, ils se refusèrent à délibérer en sa présence. Raphaël se soumit à l'usage, en pensant qu'il pouvait se glisser dans un couloir d'où il entendrait facilement les discussions médicales auxquelles les trois professeurs allaient se livrer.

— Messieurs, dit Brisset en entrant, permettez-moi de vous donner promptement mon avis[1]. Je ne veux ni vous l'imposer, ni le voir controversé : d'abord il est net, précis, et résulte d'une similitude complète entre un de mes malades et le *sujet* que nous avons été appelés à examiner ; puis je suis attendu à mon hôpital. L'importance du fait qui y réclame ma présence m'excusera de prendre le premier la parole. Le *sujet* qui nous occupe est également fatigué par des travaux intellectuels... — Qu'a-t-il donc fait, Horace ? dit-il en s'adressant au jeune médecin.

— Une *Théorie de la volonté*.

— Ah diable ! Mais c'est un vaste sujet. — Il est fatigué, dis-je, par des excès de pensée, par des écarts de régime, par l'emploi répété de stimulants trop énergiques. L'action violente du corps et du cerveau a donc vicié le jeu de tout l'organisme. Il est facile, Messieurs, de reconnaître, dans les symptômes de la face et du corps, une irritation prodigieuse à l'estomac[2], la névrose du grand sympathique, la vive sensibilité de l'épigastre et le resserrement des hypocondres. Vous avez remarqué la grosseur et la saillie du foie. Enfin, M. Bianchon a constamment observé les digestions de son malade, et nous a dit qu'elles étaient difficiles, laborieuses. A proprement parler, il n'existe plus d'estomac ; l'homme a disparu. L'intellect est atrophié, parce que l'homme ne digère plus. L'altération progressive de l'épigastre, centre de la vie, a vicié tout le système. De là partent des irradiations constantes et flagrantes, le désordre a gagné le cerveau par le plexus nerveux, d'où l'irritation excessive de cet organe. Il y a monomanie. Le malade est sous le poids d'une idée fixe. Pour lui, cette peau de chagrin se rétrécit réellement, peut-être a-t-elle toujours été comme nous l'avons vue ; mais, qu'il se contracte ou non, ce *chagrin* est

1. Broussais avait les allures napoléoniennes, dictatoriales.

2. C'est sur l'appareil digestif que Broussais concentre ses recherches. « Pinel avait pris possession du cerveau, Corvisart des poumons et du cœur ;... il prit possession à son tour de l'appareil intestinal. » (GUARDIA).

pour lui la mouche que certain grand vizir avait sur le nez. Mettez promptement des sangsues à l'épigastre[1], calmez l'irritation de cet organe où l'homme tout entier réside, tenez le malade au régime, la monomanie cessera. Je n'en dirai pas davantage au docteur Bianchon ; il doit saisir l'ensemble et les détails du traitement. Peut-être y a-t-il complication de maladie, peut-être les voies respiratoires sont-elles également irritées ; mais je crois le traitement de l'appareil intestinal beaucoup plus important, plus nécessaire, plus urgent que ne l'est celui des poumons. L'étude tenace de matières abstraites et quelques passions violentes ont produit de graves perturbations dans ce mécanisme vital ; cependant, il est temps encore d'en redresser les ressorts, rien n'y est trop fortement adultéré. Vous pouvez donc facilement sauver votre ami, dit-il à Bianchon.

— Notre savant collègue prend l'effet pour la cause, répondit Caméristus. Oui, les altérations si bien observées par lui existent chez le malade, mais l'estomac n'a pas graduellement établi des irradiations dans l'organisme et vers le cerveau, comme une fêlure étend autour d'elle des rayons dans une vitre. Il a fallu un coup pour trouer le vitrail ; ce coup, qui l'a porté ? Le savons-nous ? Avons-nous suffisamment observé le malade ? Connaissons-nous tous les accidents de sa vie ? Messieurs, le principe vital, l'*archée*[2] de Van Helmont, est atteint en lui, la vitalité même est attaquée dans son essence ; l'étincelle divine, l'intelligence transitoire qui sert comme de lien à la machine et qui produit la volonté, la science de la vie, a cessé de régulariser les phénomènes journaliers du mécanisme et les fonctions de chaque organe[3] : de là proviennent les désordres si bien appréciés par mon docte confrère. Le mouvement n'est pas venu de l'épigastre. Non, dit-il en se frappant avec force la poitrine, non, je ne suis pas un estomac fait homme ! Non, tout n'est pas là. Je ne me sens pas le courage de dire que,

1. Broussais avait aussi réhabilité la saignée. — Balzac avait dit dans ses *Complaintes satiriques* (février 1830) : « Rien n'est moins vivant que la jeunesse actuelle ; elle ressemble à un malade qui sort des mains du docteur Broussais. »

2. C'est l'âme inférieure que l'on supposait régler la vie matérielle (ἄρχειν = *archein*). — Van Helmont 1577-1644, chimiste et médecin, nourri de livres mystiques et cabalistiques, fit faire de grands progrès aux sciences dont il s'occupa. C'est lui qui reconnut l'existence du suc gastrique.

3. Gouraud : « Le docteur Récamier assignait une grande valeur à l'élément psychologique et moral qui domine tout l'homme..., et qui met tant d'*onction synergique* (*c'est-à-dire* de liant, d'harmonie) dans tous les mouvements vitaux. »

si j'ai un bon épigastre, le reste est de forme... Nous ne pouvons pas, reprit-il plus doucement, soumettre à une même cause physique et à un traitement uniforme les troubles graves qui surviennent chez les différents sujets plus ou moins sérieusement atteints. Aucun homme ne ressemble à un autre. Nous avons tous des organes particuliers, diversement affectés, diversement nourris, propres à remplir des missions différentes, et à développer des thèmes nécessaires à l'accomplissement d'un ordre de choses qui nous est inconnu. La portion du grand tout, qui, par une haute volonté, vient opérer, entretenir en nous le phénomène de l'animation, se formule d'une manière distincte dans chaque homme, et fait de lui un être en apparence fini, mais qui par un point coexiste avec une cause infinie. Aussi, devons-nous étudier chaque sujet séparément, le pénétrer, reconnaître en quoi consiste sa vie, quelle en est la puissance. Depuis la mollesse d'une éponge mouillée jusqu'à la dureté d'une pierre ponce, il y a des nuances infinies. Voilà l'homme. Entre les organisations spongieuses des lymphatiques et la vigueur métallique des muscles de quelques hommes destinés à une longue vie, que d'erreurs ne commettra pas le système unique, implacable, de la guérison par l'abattement, par la prostration des forces humaines que vous supposez toujours irritées ! Ici donc, je voudrais un traitement tout moral, un examen approfondi de l'être intime. Allons chercher la cause du mal dans les entrailles de l'âme et non dans les entrailles du corps ! Un médecin est un être inspiré[1], doué d'un génie particulier, à qui Dieu concède le pouvoir de lire dans la vitalité, comme il donne aux prophètes des yeux pour contempler l'avenir, au poète la faculté d'évoquer la nature, au musicien celle d'arranger les sons dans un ordre harmonieux dont le type est en haut, peut-être !...

— Toujours sa médecine absolutiste, monarchique et religieuse ! dit Brisset en murmurant[2].

— Messieurs, interrompit Maugredie en couvrant avec promptitude l'exclamation de Brisset, ne perdons pas de vue le malade...

— Voilà donc où en est la science ! s'écria tristement Ra-

1. L'éloquence du docteur Récamier se retrouve ici ; c'était « celle du missionnaire plutôt que celle du philosophe ou du professeur. » (GOURAUD).

2. La jeunesse libérale applaudissait sous la Restauration aux harangues de Broussais, qui ne ménageait pas les boutades à l'espèce de Sainte-Alliance conclue entre les médecins « bien pensants. »

phaël. Ma guérison flotte entre un rosaire et un chapelet de sangsues, entre le bistouri de Dupuytren[1] et la prière du prince de Hohenlohe[2] ! Sur la ligne qui sépare le fait de la parole, la matière de l'esprit, Maugrédie est là, doutant. Le *oui et non* humain me poursuit partout ! Toujours le *Carymary, Carymara*[3] de Rabelais : je suis spirituellement malade, carymary ! ou matériellement malade, carymara ! Dois-je vivre ? Ils l'ignorent. Au moins Planchette[4] était-il plus franc en me disant : « Je ne sais pas. »

[Raphaël s'éteint, consumé par le désir, après quelques suprêmes aventures, où il éprouve la fatale puissance de son talisman. En vain s'est-il obstiné à ne rien vouloir, à ne rien souhaiter ; il a des boutades de volonté ; en un moment, il consomme d'énormes quantités d'énergie vitale : un sursaut d'amour-propre suffit. Raphaël meurt dans un désespoir frénétique, les yeux fixés sur la dernière cellule de la *peau de chagrin.*]

1. Illustre chirurgien que Balzac a peint, notamment dans *La Messe de l'Athée*, sous le nom de Desplein ; célèbre par son audace opératoire et son âpreté au gain (1777-1835).

2. Ordonné prêtre en 1815, il prétendait opérer des cures par ses prières. Balzac avait foi en lui.

3. Allitération qui traduit la perpétuelle oscillation de la pensée humaine.

4. Professeur de mécanique (de l'invention de Balzac), consulté par Raphaël au sujet de la fameuse peau de chagrin.

LE COLONEL CHABERT (1832)

Analyse.

[Le colonel comte Chabert, grand-officier de la Légion d'honneur, laissé pour mort sur le champ de bataille d'Eylau, retiré par miracle de dessous un monceau de cadavres (Cf. l'aventure analogue[1] racontée par le général Marbot dans ses *Mémoires*), après de longues misères en Allemagne, ne peut rentrer en France qu'après la chute de l'Empire. C'est un revenant. Il est depuis plusieurs années considéré comme mort, et personne ne peut reconnaître en ce vieillard défait l'héroïque officier de l'Empire. Cependant il s'obstine à recouvrer son identité sociale. Sa femme, partie de rien, très ambitieuse et sèche, s'est remariée au comte Ferraud, un favori de Louis XVIII, dont elle-même est la maîtresse, Le colonel essayera de faire valoir ses droits sur elle. Mais, malgré le dévouement de l'avoué Derville, et bien qu'il lui soit possible de se faire reconnaître, le colonel renonce à la lutte. Avec un art psychologique admirable, Balzac a su amener son héros juste au point où il ne lui faudrait plus qu'un peu d'insistance pour qu'il achève de reconquérir sa situation dans le monde; mais la révélation de la bassesse morale de sa femme brise chez lui le ressort du vouloir. L'instinct qui pousse tout homme à persévérer dans son être acquis, à le revendiquer si on le lui a volé ou s'il lui est échappé, est démenti par une vérité plus profonde : Chabert abdique, parce qu'il a sondé, en cette épreuve, le fond ignoble de l'humanité; il a vu l'absurdité, l'horreur et le néant de toute la comédie sociale. Notez que Balzac a voulu en faire « un enfant d'hôpital », sans aucune attache héréditaire, et dont toute la vie ne fut qu'une aventure. Cette âme héroïque et usée s'engourdit dans l'hébétude d'un renoncement total; il consent à son suicide social; et il meurt lentement dans un hospice.

Balzac a remanié en 1835 ce beau conte, qu'il trouvait, en sa première forme, « détestable, manquant de goût, de vérité. » — C'est un chef-d'œuvre.]

1. Et fort sujette à caution, comme tout ce qu'a écrit Marbot.

LA FEMME ABANDONNÉE (Septembre 1832)

Analyse.

[Ce n'est qu'une nouvelle, mais si charmante et d'une observation si pénétrante qu'on ne peut la négliger. Avec *Le Message* (1832, février, récit très court du désespoir d'une femme qui apprend la mort de son amant), et *La Grenadière* (où Balzac racontera en octobre 1832 la fin, touchante et poétique, d'une femme, abandonnée jadis par son mari, consolée par des amours coupables, d'où sont nés deux fils qui l'adorent, et retirée dans une maison de campagne en Touraine, où elle se meurt de consomption physique et morale), Davin disait que *La Femme abandonnée* « compose une divine trilogie des souffrances de la femme supérieure ». Il est du moins certain que cette nouvelle est un chef-d'œuvre.

Abandonnée, après de pures amours, par le marquis d'Ajuda-Pinto (le récit de la rupture, pour cause de mariage, formera l'un des plus beaux épisodes du *Père Goriot*), Mme de Beauséant s'est retirée dans un lointain château de province, où, depuis des années, elle ne veut voir personne. C'est là que viendra la chercher le tout jeune Gaston de Nueil, cœur neuf et imagination curieuse ; il forcera toutes les défenses dont s'entoure sa solitude, il l'intéressera, l'attendrira, la séduira ; pendant neuf ans, ils vivront, en Suisse, dans l'ignorance complète du monde, tout à leur bonheur. Mais la famille de Gaston veille, le ressaisit, lui offre en mariage une jeune fille qui le prendrait, malgré son aventure, — et cela, au moment où Gaston de Nueil, mûri et assouvi, est las d'aimer Mme de Beauséant. Elle devine tout, elle se remet entre ses mains, n'essaye pas de le retenir : il n'a pas le mot, issu du cœur, qui la rassurerait. Il resterait galant homme, il n'est plus l'amant : elle le renvoie. Lui, à peine marié, se dégoûte d'une bourgeoise et plate félicité, il accourt auprès de celle qui fut deux fois l'abandonnée ; elle le chasse, il se tue.

Balzac a suivi, en cette exquise et très émouvante histoire, le penchant qui le portait à découvrir, et à peindre avec une pitié

attentive, les souffrances de l'âme en ce qu'elles ont de définitif, d'absolu, de propre à fixer pour toujours un caractère, hors des atteintes nouvelles et des sollicitations de la vie. Au début, le premier malheur de Mme de Beauséant n'a pas encore dépouillé son âme de l'enveloppe des sentiments mondains ; elle reste armée pour vivre ; elle se défend et au besoin elle attaque ; il reste de la finesse, et de la coquetterie, dans son désenchantement. Il n'y a plus rien de cela au dénouement ; la souffrance a fini de dégager l'âme, avec son infinie puissance de douleur, et son implacable don d'intuition, qui s'exerce avec la même cruauté sur soi et sur autrui.]

LOUIS LAMBERT (1832)

L'œuvre expliquée.

[Balzac a voulu, dans cette œuvre parue en 1832 (complétée en 1835, et encore remaniée jusqu'en 1846) « lutter avec Gœthe et Byron, avec Faust et Manfred » (à sa sœur, août 1832). Il ne prétendait à rien moins « qu'à jeter un jour ou l'autre la science dans des voies nouvelles » en proposant une Théorie de la volonté mystico-physiologique. L'enthousiasme de la composition passé, son œuvre lui apparut comme « le plus triste des avortons » (*à l'Etrangère*, février 1833) et il pleura de désespoir (*ibid.*, 24 février) sur les fautes qu'un ami, logicien et grammairien, lui fit découvrir à travers ces pages tant travaillées.

C'est une monographie d'intelligence ; très contesté — non sans raisons, — l'essai de Balzac n'en est pas moins un très curieux document sur sa propre évolution intellectuelle. Louis Lambert, où il a mis beaucoup de lui-même, devient fou par excès de pensée, et meurt. Cette œuvre demanderait toute une étude que nous ne pouvons présenter ici ; — et nous nous bornons à donner les pages suivantes, à cause de leur valeur d'autobiographie.

Les oratoriens avaient des collèges célèbres, avant la Révolution, à La Flèche, à Pont-Levoy, à Sorrèze, à Juilly, à Tournon et à Vendôme. Balzac explique comment « l'abolition des corps enseignants, décrétée par la Convention, influa très peu sur l'institution de Vendôme ».

D'après le registre de sortie du collège, communiqué à Champfleury *(Balzac au Collège)* [1], Balzac entra au pensionnat le 22 juin 1807, et en sortit le 22 août 1813, à quatorze ans. Il était atteint, nous dit Mme Surville (*Balzac*, p. 20) « d'une espèce de coma », dont on ne s'expliquait pas la cause, mais qui provenait de fatigues intellectuelles. « Devenu maigre et chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts. » Tel Louis Lambert.

Balzac acheva ses études à Paris, d'abord chez M. Lepitre ; il a raconté ses souvenirs d'alors au commencement du *Lys dans la Vallée*.]

1. Voir DE LOVENJOUL, *Histoire des Œuvres de Balzac*, p. 401, une note du directeur du collège de Vendôme qui permet d'établir le caractère autobiographique très précis de *Louis Lambert*.

Analyse et Extraits.

Le Collège de Vendôme.
SOUVENIRS D'ENFANCE.

Situé au milieu de la ville, sur la petite rivière du Loir, qui en baigne les bâtiments, le collège forme une vaste enceinte soigneusement close où sont enfermés les établissements nécessaires à une institution de ce genre : une chapelle, un théâtre, une infirmerie, une boulangerie, des jardins, des cours d'eau. Ce collège, le plus célèbre foyer d'instruction que possèdent les provinces du centre, est alimenté par elles et par nos colonies. L'éloignement ne permet donc pas aux parents d'y venir souvent voir leurs enfants.

La règle interdisait, d'ailleurs, les vacances externes. Une fois entrés, les élèves ne sortaient du collège qu'à la fin de leurs études. A l'exception des promenades faites extérieurement sous la conduite des Pères, tout avait été calculé pour donner à cette maison les avantages de la discipline conventuelle. De mon temps, le correcteur était encore un vivant souvenir, et la classique férule de cuir[1] y jouait avec honneur son terrible rôle. Les punitions jadis inventées par la Compagnie de Jésus, et qui avaient un caractère aussi effrayant pour le moral que pour le physique, étaient demeurées dans l'intégrité[2] de l'ancien programme. Les lettres aux parents étaient obligatoires à certains jours, aussi bien que la confession. Ainsi nos péchés et nos sentiments se trouvaient en coupe réglée. Tout portait l'empreinte de l'uniforme monastique. Je me rappelle, entre autres vestiges de l'ancien institut, l'inspection que nous subissions tous les dimanches[3]. Nous étions en grande tenue, rangés comme des soldats, attendant les deux directeurs, qui, suivis des fournisseurs et des maîtres, nous examinaient sous le triple rapport du costume, de l'hygiène et du moral.

Les deux ou trois cents élèves que pouvait loger le collège étaient divisés, suivant l'ancienne coutume, en quatre

1. Voir p. 123.
2. Mal dit, à peine français : Balzac aurait pu dire : « Le *régime* des punitions était resté dans son intégrité. »
3. Cf. p. 122.

sections, nommées les *minimes, les petits, les moyens* et *les grands*. La division des minimes embrassait les classes désignées sous le nom de huitième et de septième ; celle des petits, la sixième, la cinquième et la quatrième ; celle des moyens, la troisième et la seconde ; enfin celle des grands, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques spéciales, la physique et la chimie. Chacun de ces collèges particuliers possédait son bâtiment, ses classes et sa cour dans un grand terrain commun sur lequel les salles d'étude avaient leur sortie, et qui aboutissait au réfectoire. Ce réfectoire, digne d'un ancien ordre religieux, contenait tous les écoliers. Contrairement à la règle des autres corps enseignants, nous pouvions y parler en mangeant, tolérance oratorienne qui nous permettait de faire des échanges de plats selon nos goûts. Ce commerce gastronomique est constamment resté l'un des plus vifs plaisirs de notre vie collégiale. Si quelque moyen, placé en tête de sa table, préférait une portion de pois rouges à son dessert, car nous avions du dessert, la proposition suivante passait de bouche en bouche : « Un dessert pour des pois ! » jusqu'à ce qu'un gourmand l'eût acceptée ; alors, celui-ci d'envoyer sa portion de pois, qui allait de main en main jusqu'au demandeur, dont le dessert arrivait par la même voie. Jamais il n'y avait d'erreur. Si plusieurs demandes étaient semblables, chacune portait son numéro, et l'on disait : « Premiers pois pour premier dessert. » Les tables étaient longues, notre trafic perpétuel y mettait tout en mouvement ; et nous parlions, nous mangions, nous agissions avec une vivacité sans exemple. Aussi le bavardage de trois cents jeunes gens, les allées et venues des domestiques occupés à changer les assiettes, à servir les plats, à donner le pain, l'inspection des directeurs, faisaient-ils du réfectoire de Vendôme un spectacle unique en son genre, et qui étonnait toujours les visiteurs.

Pour adoucir notre vie, privée de toute communication avec le dehors et sevrée des caresses de la famille, les Pères nous permettaient encore d'avoir des pigeons et des jardins. Nos deux ou trois cents cabanes, un millier de pigeons nichés autour de notre mur d'enceinte et une trentaine de jardins formaient un coup d'œil encore plus curieux que ne l'était celui de nos repas. Mais il serait trop fastidieux de raconter les particularités qui font du collège de Vendôme un établissement à part et fertile en souvenirs pour ceux dont l'enfance s'y est écoulée. Qui de nous ne se rappelle encore avec délices, malgré les amertumes de la science, les bizarreries de cette vie claustrale ? C'était les

friandises achetées en fraude durant nos promenades, la permission de jouer aux cartes et celle d'établir des représentations théâtrales pendant les vacances, maraude et libertés nécessitées par notre solitude ; puis encore notre musique militaire, dernier vestige des cadets ; notre académie, notre chapelain, nos Pères professeurs ; enfin, les jeux particuliers défendus ou permis : la cavalerie de nos échasses, les longues glissoires faites en hiver, le tapage de nos galoches gauloises[1], et surtout le commerce introduit par la boutique établie dans l'intérieur de nos cours. Cette boutique était tenue par une espèce de maître Jacques[2] auquel grands et petits pouvaient demander, suivant le prospectus : boîtes, échasses, outils, pigeons cravatés, pattus[3], livres de messe (article rarement vendu), canifs, papiers, plumes, crayons, encre de toutes les couleurs, balles, billes ; enfin le monde entier des fascinantes fantaisies de l'enfance, et qui comprenait tout, depuis la sauce des pigeons que nous avions à tuer jusqu'aux poteries où nous conservions le riz de notre souper pour le déjeuner du lendemain..... Aux académiciens étaient octroyés de brillants privilèges ; ils dînaient souvent à la table du directeur, et tenaient par an deux séances littéraires auxquelles nous assistions pour entendre leurs œuvres. Un académicien était un petit grand homme. Si chaque Vendômien veut être franc, il avouera que, plus tard, un véritable académicien de la véritable Académie française lui a paru bien moins étonnant que ne l'était l'enfant gigantesque illustré par la croix et par le prestigieux ruban rouge, insignes de notre académie. Il était bien difficile d'appartenir à ce corps glorieux avant d'être parvenu en seconde, car les académiciens devaient tenir tous les jeudis, pendant les vacances, des séances publiques, et nous lire des contes en vers ou en prose, des épîtres, des traités, des tragédies, des comédies ; compositions interdites à l'intelligence des classes secondaires.

[Louis Lambert vient d'être annoncé comme un écolier de génie, protégé par Mme de Staël, déjà poète, et digne, malgré ses quatorze ans, d'être de l'Académie du collège.]

1. *Gaulois* se dit de ce qui est fruste et désuet. Le mot était surtout employé au 18e siècle, pour opposer aux choses nobles et délicates les choses grossières. L'aristocratie se regardait comme issue des Francs conquérants ; le peuple était *Gaulois*.

2. On se souvient du « *facto-ton* » de *L'Avare*, de Molière.

3. *Cravatés* = qui ont un collier de plumes ; *pattus* = qui ont des plumes jusqu'aux pattes.

Ne pouvant dormir, j'eus une longue discussion avec mon voisin de dortoir sur l'être extraordinaire que nous devions avoir parmi nous le lendemain. Ce voisin, naguère officier, maintenant écrivain, à hautes vues philosophiques, Barchou de Penhoën[1], n'a démenti ni sa prédestination, ni le hasard qui réunissait dans la même classe, sur le même banc et sous le même toit, les deux seuls écoliers de Vendôme de qui Vendôme entende parler aujourd'hui ; car, au moment où ce livre s'est publié[2], Dufaure, notre camarade, n'avait pas encore abordé la vie publique du parlement. Le récent traducteur de Fichte, l'interprète et l'ami de Ballanche[3], était occupé déjà, comme je l'étais moi-même, de questions métaphysiques ; il déraisonnait souvent avec moi sur Dieu, sur nous et sur la nature. Il avait alors des prétentions au pyrrhonisme. Jaloux de soutenir son rôle, il nia les facultés de Lambert ; tandis qu'ayant nouvellement lu *les Enfants célèbres*, je l'accablais de preuves en lui citant le petit Montcalm, Pic de la Mirandole, Pascal, enfin tous les cerveaux précoces, anomalies célèbres dans l'histoire de l'esprit humain, et les prédécesseurs de Lambert. J'étais alors moi-même passionné pour la lecture. Grâce à l'envie que mon père avait de me voir à l'École polytechnique, il payait pour moi des leçons particulières de mathématiques. Mon répétiteur, bibliothécaire du collège, me laissait prendre des livres sans trop regarder ceux que j'emportais de la bibliothèque, lieu tranquille où, pendant les récréations, il me faisait venir pour me donner ses leçons. Je crois qu'il était ou peu habile ou fort occupé de quelque grave entreprise, car il me permettait très volontiers de lire pendant le temps des répétitions, et travaillait je ne sais à quoi. Donc, en vertu d'un pacte tacitement convenu entre nous deux, je ne me plaignais point de ne rien apprendre, et lui se taisait sur mes emprunts de livres. Entraîné par cette intempestive passion, je négligeais mes études pour composer des poèmes qui devaient certes inspirer peu d'espérances, si j'en juge par ce trop

1. Il avait fait l'expédition d'Alger. — En 1836, après avoir publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des études sur la philosophie allemande, il donna un *Essai d'une formule générale d'une philosophie de l'humanité*, etc. Il était Breton (1801-1855).

2. Cette réflexion aurait été mieux placée en note. *Louis Lambert* fut publié, sous sa première forme, en 1832 ; Dufaure fut élu député en 1834.

3. Balzac a toujours parlé avec un grand respect du mystique Ballanche (1776-1847) ; il avait pu le rencontrer chez Mme Récamier ; et sa *Palingénésie sociale* surtout avait dû faire impression sur la pensée de Balzac.



Fig. 7. — **Prison du Collège de Vendôme.**

Balzac y fut enfermé quelquefois.

long vers, devenu célèbre parmi mes camarades, et qui commençait une épopée sur les Incas :

O Inca ! ô roi infortuné et malheureux[1] !

Je fus surnommé le *poète* en dérision de mes essais ; mais les moqueries ne me corrigèrent pas. Je rimaillai toujours, malgré le sage conseil de M. Mareschal, notre directeur, qui tâcha de me guérir d'une manie malheureusement invétérée, en me racontant dans un apologue les malheurs d'une fauvette tombée de son nid pour avoir voulu voler avant que ses ailes fussent poussées. Je continuai mes lectures, je devins l'écolier le moins agissant, le plus paresseux, le plus contemplatif[2] de la division des petits, et partant le plus souvent puni.

[Voici quelques détails qui feront apprécier les progrès de l'hygiène dans les établissements d'éducation :]

Enfin, nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau, espèce d'abreuvoir où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle en présence du maître. De là, nous passions à une table où des femmes nous peignaient et nous poudraient. Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre. Puis, malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, par la peignerie, par la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps entassés. Cette espèce d'*humus* collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur.....

....

Chez les enfants, la délicatesse de l'épiderme exige des soins minutieux, surtout en hiver, où, constamment emportés par mille causes, ils quittent la glaciale atmosphère d'une cour boueuse pour la chaude température des classes.

1. Tout ceci est attesté par le document cité ici, à *L'Œuvre expliquée*, p. 116, n. 1. Plus tard, Balzac devait travailler avec un acharnement malheureux à une tragédie, *Cromwell*, dont il envoyait le plan à sa sœur en 1820 (*Correspondance*, I, 27). C'est sur la lecture de cette œuvre que sa famille décida qu'il ne ferait jamais rien en littérature : « Cromwell me fait sauter la tête ! » (septembre 1819).

2. « Grande insouciance, taciturnité, pas de méchanceté, originalité complète », dit le directeur du collège, dans le document déjà cité.

Aussi, faute des attentions maternelles qui manquaient aux petits et aux minimes, étaient-ils dévorés d'engelures et de crevasses si douloureuses[1], que ces maux nécessitaient pendant le déjeuner un pansement particulier, mais très imparfait à cause du grand nombre de mains, de pieds, de talons endoloris. Beaucoup d'enfants étaient d'ailleurs obligés de préférer le mal au remède : ne leur fallait-il pas souvent choisir entre leurs devoirs à terminer, les plaisirs de la glissoire, et le lever d'un appareil insouciamment mis, plus insouciamment gardé ? Puis les mœurs du collège avaient amené la mode de se moquer des pauvres chétifs qui allaient au pansement, et c'était à qui ferait sauter les guenilles que l'infirmière leur avait mises aux mains. Donc, en hiver, plusieurs d'entre nous, les doigts et les pieds demi-morts, tout rongés de douleurs, étaient peu disposés à travailler parce qu'ils souffraient, et punis parce qu'ils ne travaillaient point. Trop souvent la dupe de nos maladies postiches, le père ne tenait aucun compte des maux réels. Moyennant le prix de la pension, les élèves étaient entretenus aux frais du collège. L'administration avait coutume de passer un marché pour la chaussure et l'habillement ; de là cette inspection hebdomadaire de laquelle j'ai déjà parlé. Excellent pour l'administrateur, ce mode a toujours de tristes résultats pour l'administré. Malheur au petit qui contractait la mauvaise habitude d'éculer, de déchirer ses souliers, ou d'user prématurément leurs semelles, soit par un vice de marche, soit en les déchiquetant pendant les heures d'étude pour obéir au besoin d'action qu'éprouvent les enfants ! Durant tout l'hiver, celui-là n'allait pas en promenade sans de vives souffrances : d'abord la douleur de ses engelures se réveillait atroce autant qu'un accès de goutte ; puis les agrafes et les ficelles destinées à retenir le soulier partaient, ou les talons éculés empêchaient la maudite chaussure d'adhérer aux pieds de l'enfant ; il était alors forcé de la traîner péniblement en des chemins glacés où parfois il lui fallait la disputer aux terres argileuses du Vendômois ; enfin l'eau, la neige y entraient souvent par une décousure inaperçue, par un béquet[2] mal mis, et le pied de se gonfler. Sur soixante enfants, il ne s'en rencontrait pas dix qui cheminassent sans quelque torture particulière ;

1. Le directeur du collège de Vendôme dit : « Gros enfant joufflu. L'hiver, couvert d'engelures aux doigts et aux pieds. » Il ajoutait que, pour cette raison, on commuait la peine de la férule en celle de la détention.

2. Pièce de cuir appliquée sur une déchirure.

néanmoins, tous suivaient le gros de la troupe, entraînés par la marche, comme les hommes sont poussés dans la vie par la vie. Combien de fois un généreux enfant ne pleura-t-il pas de rage, tout en trouvant un reste d'énergie pour aller en avant ou pour revenir au bercail malgré ses peines! tant à cet âge l'âme encore neuve redoute et le rire et la compassion, deux genres de moquerie. Au collège, ainsi que dans la société, le fort méprise déjà le faible, sans savoir en quoi consiste la véritable force. Ce n'était rien encore. Point de gants aux mains. Si par hasard les parents, l'infirmière ou le directeur en faisaient donner aux plus délicats d'entre nous, les loustics[1] et les grands de la classe mettaient les gants sur le poêle, s'amusaient à les dessécher, à les gripper[2] ; puis, si les gants échappaient aux fureteurs, ils se mouillaient, se recroquevillaient faute de soin. Il n'y avait pas de gants possibles. Les gants paraissaient être un privilège, et les enfants veulent se voir égaux.....

Excepté les grandes malices, pour lesquelles il existait d'autres châtiments, la férule était, à Vendôme, l'*ultima ratio Patrum*. Aux devoirs oubliés, aux leçons mal sues, aux incartades vulgaires, le pensum suffisait ; mais l'amour-propre offensé parlait chez le maître par sa férule. Parmi les souffrances physiques auxquelles nous étions soumis, la plus vive était certes celle que nous causait cette palette de cuir, épaisse d'environ deux doigts, appliquée sur nos faibles mains de toute la force, de toute la colère du régent. Pour recevoir cette correction classique, le coupable se mettait à genoux au milieu de la salle. Il fallait se lever de son banc, aller s'agenouiller près de la chaire, et subir les regards curieux, souvent moqueurs, de nos camarades. Aux âmes tendres, ces préparations étaient donc un double supplice, semblable au trajet du Palais à la Grève que faisait jadis un condamné vers son échafaud. Selon les caractères, les uns criaient en pleurant à chaudes larmes, avant ou après la férule ; les autres en acceptaient la douleur d'un air stoïque ; mais, en l'attendant, les plus forts pouvaient à peine réprimer la convulsion de leur visage[3]......

1. Mot d'origine allemande (lustig = joyeux), importé par l'invasion de 1814-1815.

2. *Gripper ;* incorrect en ce sens. *Gripper*, verbe actif, signifie dérober. *Se gripper*, se dit d'une étoffe qui se fronce, se recroqueville.

3. On remarquera que ces pages n'ont pas l'accent de révolte des *Mémoires d'un Suicidé*, de Maxime du Camp, ni du *Jacques Vingtras*, de Vallès.

LA DUCHESSE DE LANGEAIS (1833-34)

Analyse.

[C'est le second épisode de l'*Histoire des Treize*(1833-35), qui en comprend trois.

Les Treize sont une societé occulte, formée entre des aventuriers et quelques grands seigneurs, sorte de *carbonari*, qui, au lieu de rêver le bonheur de l'humanité, se sont juré entre eux aide et protection mutuelle, jusques et y compris le crime, si l'un d'eux se trouvait menacé, fût-ce dans la satisfaction d'un caprice.

L'*Histoire des Treize* est donc un peu une histoire de brigands, qui se ressent encore des romans d'Anne Radcliffe, tant de fois imités par Balzac, du temps où il signait Horace de Saint-Aubin. Il y a des trappes, des corridors secrets, — et la vraisemblance n'y joue aucun rôle.

Un forçat a une fille ravissante de beauté, et qui se trouve mariée, le plus honnêtement du monde, à un banquier ; c'est un ménage modèle. Qu'Auguste de Maulincour, jeune sentimental d'une mélancolie un peu niaise, tente de s'y insinuer : son affaire est claire ; après avoir échappé miraculeusement à nombre d'accidents perpétrés par les Treize, il meurt d'une mystérieuse maladie, qui est partie de leur laboratoire. Mais la jeune femme meurt aussi, tuée par la jalousie, si tendre pourtant, mais si douloureuse de son mari ; et Ferragus, son père, finit ses jours dans l'hébétude, désespéré. Voilà *Ferragus, chef des Dévorants*.

Le troisième épisode, *La Fille aux yeux d'or*, traite un sujet trop scabreux pour que nous l'abordions ici.

Le second est de beaucoup le mieux venu, malgré le rôle excessif qu'y tient encore l'extraordinaire, — et c'est celui où Balzac a mis quelque chose de sa vie intime.

Il avait accompagné à Aix-les-Bains, en 1832, une grande dame éprise de son talent, la marquise (depuis duchesse) de Castries : romanesque aventure, qui eut sur la vie de Balzac un

long retentissement. Il commit l'erreur de l'aimer ; elle, s'en amusa, en grande coquette et en femme d'assez peu de cœur, semble-t il. De nombreux rapprochements sont à faire entre *La Duchesse de Langeais* et la *Correspondance* de Balzac. Il en ressort que ce roman fut l'exutoire, insuffisant (car le ressentiment de l'amoureux dédaigné ne s'y éteignit pas), d'une rancune forcenée contre Mme de Castries.

Le général de Montriveau aime la duchesse de Langeais. Nature impétueuse, profonde, passionnée, il ne pouvait plus mal tomber. La duchesse est une Célimène, spirituelle, sèche ; elle joue les scrupules religieux, elle cultive les langueurs d'un être éthèré, d'un ange déchu qui souffre les adorations humaines, et qui en souffre, sans pouvoir ni vouloir, par tendresse incomprise, les rebuter. Au lieu de donner un franc congé à Montriveau-Balzac, elle le tient en laisse, promet, reprend, enfin s'y prend de telle sorte qu'elle pousse au suprême degré d'exaspération et de frénésie cette âme excellente, mais bouillante.

Montriveau sort brusquement de son attitude de soupirant. Il est l'un des *Treize*. Grâce à l'appui de ses compagnons, il fait enlever, plutôt dire escamoter la duchesse au sortir d'un bal ; il lui inspire une salutaire terreur ; il lui fait sentir qu'il la tient, qu'il peut la marquer au front comme indigne, la tuer ; puis il la laisse aller.

Y a-t-il ici une réminiscence du geste d'Ulysse domptant l'enchanteresse Circé ? c'est possible. La duchesse est transformée. Désormais, reconnaissant la toute-puissance de l'homme, c'est elle qui aimera Montriveau, le suppliera, le servira : lui, reste impassible. Elle se compromet, scandalise le noble faubourg en stationnant à la porte de son implacable amant. Tout cela est pour rien. De désespoir, elle s'enfuit et se cache dans l'ordre des *Carmélites déchaussées*, en un couvent perdu sur une île inconnue de la Méditerranée.

C'est là que Montriveau ira la chercher, avec les *Treize*, la découvrira, l'enlèvera, — mais morte.

Ainsi Balzac se consolait en imagination ; la réalité fut moins grandiose. Balzac se vengea, mais à coups d'épingles, hélas !]

———

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE (1833)

L'œuvre expliquée.

[Balzac exprime ici, pour la première fois sous une forme systématique, son credo politique et social. De l'attitude d'observation et d'attente qu'il avait adoptée après Juillet 1830, il passe délibérément au légitimisme (vers lequel le poussent d'anciennes influences familiales et ses relations nouvelles avec la marquise de Castries et le duc de Fitz-James), et au catholicisme, où il reconnaît le système le plus complet de discipline sociale. Il n'est et ne sera jamais orthodoxe ; c'est un « catholique positiviste. »

On ne peut suivre ici dans le détail la série des hésitations de Balzac jusqu'au jour où elles se résolvent en une doctrine définie. Dans le parti royaliste, il était d'ailleurs pour le *mouvement ;* la vieille noblesse a fait son temps, il le dit ; il n'y a plus qu'une aristocratie ouverte ; il faut infuser un sang frais à l'ancienne classe des privilégiés, qui ne peut jouer son rôle de tutelle et d'initiative sociales que par l'accession d'hommes nouveaux, véritables missionnaires sociaux, par le talent et par la valeur morale. Ainsi se concilie le conservatisme et le libéralisme dans la pensée de Balzac.

Le docteur Benassis, dont il nous raconte l'histoire, est un de ces missionnaires. Installé dans un canton lointain du Dauphiné, il s'est voué au relèvement matériel et moral d'une population à demi-abrutie par la misère. A la fois idéaliste et pratique, il a fait œuvre d'économiste, sans attendre les directions d'un gouvernement centralisé à l'excès, et incapable de se rendre compte des besoins locaux ni des méthodes qu'ils réclament[1]. Cette âme citoyenne est ennemie de l'étatisme. Appuyé sur l'autorité morale d'un prêtre, aidé de quelques individualités qu'il a suscitées en les intéressant à son œuvre, il a réussi à rendre merveilleusement prospère, en quelques années, son pays d'adoption.

1. Noter d'ailleurs que Balzac prendra parti un jour contre les décentralisateurs.

Le Médecin de Campagne est construit sur un plan très souple. Avec l'exposé des doctrines du docteur Benassis et l'historique de son œuvre, on y trouve une succession d'épisodes où Balzac a représenté divers aspects de la vie campagnarde et des types populaires fort curieux. Le fil qui les rattache est une promenade que le docteur fait faire à son hôte, le commandant Genestas, ancien officier de l'Empire demeuré au service de la Restauration; — il donne des consultations, il console, il exhorte; nous le voyons dans son apostolat, et nous rencontrons avec lui des types de résignation paysanne, un braconnier, d'anciens soldats de Napoléon, un usurier de campagne[1], etc., toute une galerie très riche en observations exactes, quelquefois mêlées de romanesque sentimental. Il semble que dans *la Fosseuse*, — jeune paysanne très romantique, à demi-déclassée, victime sociale, indolente et rêveuse, avec un grand fond de tendresse qui ne sait où se prendre et d'où naît un amour silencieux pour le docteur, — il semble que Balzac ait voulu peindre une femme qui l'aima lui-même d'un amour semblable. L'élément autobiographique pénètre dans presque toutes ses œuvres.

Il fallait raconter les antécédents du docteur Benassis. Balzac, vers la fin du volume, lui a fait faire toute une confession de sa première vie; ce récit achève le sens du livre, il en fait un précieux document sur la génération de 1820 à 1830. Benassis a eu la maladie du siècle, il s'est guéri et converti après de grandes épreuves, qui ont aiguisé en lui le sentiment de ses fautes, et amené à la lumière sa noblesse intime. — Ainsi ce livre qui était déjà, dans d'humbles proportions, une épopée de l'industrie rurale et un résumé d'économie sociale, devient un roman intime et un manuel de vie intérieure à l'usage des enfants du siècle. Nulle part on ne saisit mieux la façon dont Balzac, tout en acceptant l'héritage romantique des René, des Adolphe et des Obermann, l'adapte aux besoins de sa nature active et avide de réalisations. Aux immenses ambitions législatrices qui faisaient rêver les disciples de Rousseau d'un peuple primitif à modeler, se substitue l'ambition plus simple de relever son propre pays, sa commune. (Cf. au même instant l'appel que fait Aug. Thierry aux désespérés, à ceux qui croient leur mal moral incurable, en leur offrant le remède du labeur scientifique). Balzac croit à la nécessité d'hommes supérieurs, faisant le don entier de soi, et qui ne se croient pas des Messies opérant par un prestige, mais qui agissent pratiquement. C'est une façon toute neuve d'entrer en religion, que Balzac oppose à la solution, encore entachée de romantisme, préconisée par Charles Nodier, dans un article

1. Cf. ici *Les Paysans*, p. 455.

contemporain qui concluait ainsi : « Cette génération se lève et vous demande des cloîtres. »

Balzac fondait de grands espoirs sur ce roman; il a voulu faire une œuvre populaire, et qui pût aller entre toutes mains, quelque chose qui se vendît comme l'*Evangile* ou l'*Imitation*[1] (à Mame, 30 septembre 1832). Paru en septembre 1833, *Le Médecin de Campagne* n'obtint ni le prix Montyon, que Balzac avait ambitionné[2], ni l'éclatant succès qu'il avait espéré. Les journaux dont il escomptait l'appui, *La Quotidienne*, par exemple (légitimiste) l'accablèrent « d'un torrent d'injures », inondant de leur mépris « l'homme et l'œuvre » (à Mme Carraud, 5 octobre 1833). Il eut des compensations. La duchesse de Berry lui fit écrire « des choses touchantes ». (Voir BIRÉ, *Balzac*). — Plus tard l'ouvrage se releva, et il demeure l'un des plus lus et des plus estimés qu'ait écrits Balzac.]

Analyse et Extraits.

[Le commandant Genestas est venu consulter le docteur Benassis ; il le trouve dans une chaumière de paysan. Voici le portrait du docteur, tel que le voit Genestas, à la lueur d'un feu de sapin :]

Portrait du docteur Benassis.

Benassis était un homme de taille ordinaire, mais large des épaules et large de la poitrine. Une ample redingote verte, boutonnée jusqu'au cou, empêcha l'officier de saisir les détails si caractéristiques de ce personnage ou de son maintien; mais l'ombre et l'immobilité dans laquelle resta le corps servirent à faire ressortir la figure, alors fortement éclairée par un reflet des flammes. Cet homme avait un visage semblable à celui d'un satyre[3]; même front lé-

1. Cf. à Mme Hanska, 24 février 1833 « Dramatiser l'esprit de ce livre, en l'appropriant aux désirs de civilisation de notre époque. »

2. Le 10 mai 1834, il assure à Mme Hanska que lui-même finalement fait des démarches pour empêcher l'Académie de lui donner ce prix.

3. Voir p. 107, n. 3.

gèrement cambré, mais plein de proéminences toutes plus ou moins significatives; même nez retroussé, spirituellement fendu dans le bout; mêmes pommettes saillantes. La bouche était sinueuse, les lèvres étaient épaisses et rouges. Le menton se relevait brusquement. Les yeux, bruns et animés par un regard vif auquel la couleur nacrée du blanc de l'œil donnait un grand éclat, exprimaient des passions amorties[1]. Les cheveux jadis noirs et maintenant gris, les rides profondes de son visage et ses gros sourcils déjà blanchis, son nez devenu bulbeux et veiné, son teint jaune et marbré par des taches rouges, tout annonçait en lui l'âge de cinquante ans et les rudes travaux de sa profession. L'officier ne put que présumer la capacité de la tête, alors couverte d'une casquette; mais, quoique cachée par cette coiffure, elle lui parut être une de ces têtes proverbialement nommées *têtes carrées.* Habitué, par les rapports qu'il avait eus avec les hommes d'énergie que rechercha Napoléon, à distinguer les traits des personnes destinées aux grandes choses, Genestas devina quelque mystère dans cette vie obscure, et se dit en voyant ce visage extraordinaire :

— Par quel hasard est-il resté médecin de campagne?

[La réponse à cette question ne sera donnée que vers la fin du livre. — La conversation s'engage sur les progrès accomplis dans la vallée du Dauphiné où se passe la scène. Le docteur emmène le commandant chez lui, et en attendant le dîner, il fait l'histoire de son œuvre d'apostolat économique.

« Comment avez-vous fait, demande le commandant, pour tripler en dix ans la population de cette vallée où vous aviez trouvé sept cents âmes, et qui, dites-vous, en compte aujourd'hui plus de deux mille? »]

Une œuvre d'apostolat économique et social.

— Comment cela s'est fait, mon cher monsieur? reprit-il, mais naturellement et en vertu d'une loi sociale d'attraction entre les nécessités que nous nous créons et les

1. On reconnaît ici des traits de la physionomie de Balzac; cf. A. Savarus, d'Arthez, etc. — Balzac érivait d'ailleurs à Mme Hanska (13 février 1833) : « Je ferai faire un croquis du médecin de campagne, et vous saurez que ce sera le trait, peut-être un peu chargé, de l'auteur. »

moyens de les satisfaire. Tout est là. Les peuples sans besoins sont pauvres[1]. Quand je vins m'établir dans ce bourg, on y comptait cent trente familles de paysans, et, dans la vallée, deux cents feux[2] environ. Les autorités du pays, en harmonie avec la misère publique, se composaient d'un maire qui ne savait pas écrire, et d'un adjoint, métayer domicilié loin de la commune; d'un juge de paix, pauvre diable vivant de ses appointements, et laissant tenir par force les actes de l'état civil à son greffier, autre malheureux à peine en état de comprendre son métier. L'ancien curé mort à l'âge de soixante et dix ans, son vicaire, homme sans instruction, venait de lui succéder. Ces gens résumaient l'intelligence du pays et le régissaient. Au milieu de cette belle nature, les habitants croupissaient dans la fange et vivaient de pommes de terre et de laitage; les fromages que la plupart d'entre eux portaient sur de petits paniers à Grenoble ou aux environs, constituaient les seuls produits desquels ils tirassent quelque argent. Les plus riches ou les moins paresseux semaient du sarrasin pour la consommation du bourg, quelquefois de l'orge ou de l'avoine, mais point de blé. Le seul industriel du pays était le maire, qui possédait une scierie et achetait à bas prix les coupes de bois pour les débiter. Faute de chemins, il transportait ses arbres un à un, dans la belle saison, en les traînant à grand'peine au moyen d'une chaîne attachée au licou de ses chevaux et terminée par un crampon de fer enfoncé dans le bois. Pour aller à Grenoble, soit à cheval, soit à pied, il fallait passer par un large sentier situé en haut de la montagne, la vallée était impraticable. D'ici au premier village que vous avez vu en arrivant dans le canton, la jolie route, par laquelle vous êtes sans doute venu, ne formait en tout temps qu'un bourbier. Aucun événement politique, aucune révolution n'était arrivée dans ce pays inaccessible et complètement

1. C'est l'un des principes fondamentaux de toute économie politique. Qu'on se réjouisse comme Rousseau, de la pauvreté de certains pays, ou qu'on la déplore comme Voltaire, on constate toujours une relation entre la multiplicité et le raffinement des besoins et la richesse. Sous la Restauration, une des idées les plus chères au parti libéral, c'est que la propriété moralise. Paul-Louis Courier rappelait assez plaisamment, en le détournant de son sens, le mot de Côme de Médicis : « Avec trois aunes de drap fin, je fais un homme de bien. » (Voir Lettre V, au Rédacteur du *Censeur*.)

2. Pendant longtemps le recensement des populations s'opérait par *feux*, par *foyers ;* on considérait comme une impiété de compter des âmes. — C'est resté un moyen approximatif de dénombrement ; on évalue par là à peu près les ressources d'une région.

en dehors du mouvement social[1]. Napoléon seul y avait jeté son nom[2]; il y est une religion, grâce à deux ou trois vieux soldats du pays revenus dans leurs foyers, et qui, pendant les veillées, racontent fabuleusement à ces gens simples les aventures de cet homme et de ses armées. Ce retour est d'ailleurs un phénomène inexplicable. Avant mon arrivée, les jeunes gens partis à l'armée y restaient tous. Ce fait accuse assez la misère du pays pour me dispenser de vous la peindre. Voilà, mousieur, dans quel état j'ai pris ce canton, duquel dépendent, au delà des montagnes, plusieurs communes bien cultivées, assez heureuses et presques riches.....

Oh! je ne me suis abandonné à aucune illusion, ni sur le caractère des gens de la campagne, ni sur les obstacles que l'on rencontre en essayant d'améliorer les hommes ou les choses. Je n'ai point fait des idylles sur mes gens[3], je les ai acceptés pour ce qu'ils sont, de pauvres paysans, ni entièrement bons, ni entièrement méchants, auxquels un travail constant ne permet point de se livrer aux sentiments, mais qui parfois peuvent sentir vivement. Enfin, j'ai surtout compris que je n'agirais sur eux que par des calculs d'intérêt et de bien-être immédiats[4]. Tous les paysans sont fils de saint Thomas, l'apôtre incrédule, ils veulent toujours des faits à l'appui des paroles.

« Vous allez peut-être rire de mon début, monsieur, reprit le médecin après une pause. J'ai commencé cette œuvre difficile par une fabrique de paniers. Ces pauvres gens achetaient à Grenoble leurs clayons[5] à fromages et les vanneries indispensables à leur misérable commerce. Je donnai l'idée à un jeune homme intelligent[6] de prendre à ferme, le long du torrent, une grande portion de terrain

1. Balzac se donne les éléments du problème. Il admet par hypothèse un pays à l'abri de toute autre influence que celle du législateur qui s'est donné pour tâche de l'instruire.

2. On sait avec quel enthousiasme Napoléon fut accueilli dans le Dauphiné à son retour de l'île d'Elbe en 1815. Voir p. 139.

3. C'est vrai, mais Balzac est bien loin ici du pessimisme où il aboutira après plus de dix ans, dans *Les Paysans*. Au moins les campagnards du docteur Benassis ne sont pas pervertis; ils n'ont pas la mémoire d'un long passé qui les rendrait méfiants et difficiles à réformer.

4. C'est sur le mot *immédiats* qu'insiste Benassis. Plus tard la conscience populaire s'élargira, deviendra plus sensible. Cf. p. 134, n. 1.

5. Mot propre pour désigner la petite claie, le treillis d'osier où l'on fait égoutter des fromages.

6. Benassis a la chance de rencontrer toujours des collaborateurs à point nommé : l'homme de la circonstance ne fait jamais défaut.

que les alluvions enrichissent annuellement, et où l'osier devait très bien venir. Après avoir supputé la quantité de vanneries consommées par le canton, j'allai dénicher à Grenoble quelque jeune ouvrier sans ressource pécuniaire, habile travailleur. Quand je l'eus trouvé, je le décidai facilement à s'établir ici en lui promettant de lui avancer le prix de l'osier nécessaire à ses fabrications jusqu'à ce que mon planteur d'oseraies pût lui en fournir. Je lui persuadai de vendre ses paniers au-dessous des prix de Grenoble, tout en les fabriquant mieux. Il me comprit. L'oseraie et la vannerie constituaient une spéculation dont les résultats ne seraient appréciés qu'après quatre années. Vous le savez sans doute, l'osier n'est bon à couper qu'à trois ans. Pendant sa première campagne, mon vannier vécut et trouva ses provisions en bénéfice. Il épousa bientôt une femme de Saint-Laurent-du-Pont[1], qui avait quelque argent. Il se fit alors bâtir une maison saine, bien aérée, dont l'emplacement fut choisi, dont les distributions se firent d'après mes conseils. Quel triomphe, monsieur! J'avais créé dans ce bourg une industrie[2], j'y avais amené un producteur et quelques travailleurs. Vous traiterez ma joie d'enfantillage?... Pendant les premiers jours de l'établissement de mon vannier, je ne passais point devant sa boutique sans que les battements de mon cœur ne s'accélérassent. Lorsque, dans cette maison neuve, à volets peints en vert, et à la porte de laquelle étaient un banc, une vigne et des bottes d'osier, je vis une femme propre, bien vêtue, allaitant un gros enfant rose et blanc au milieu d'ouvriers tous gais, chantant, façonnant avec activité leurs vanneries, et commandés par un homme qui, naguère pauvre et hâve, respirait alors le bonheur,

1. Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Grenoble, voisin de la Grande-Chartreuse, que Balzac avait visitée. (Lettre à Mme Carraud du 23 septembre 1832, et à Mme Hanska, fin mars 1833). Il se peut qu'il ait entendu parler alors de ce M. Jullien « personnage à la W. Scott » qui, au dire de J.-J. Ampère (*Correspondance et Souvenirs*, à l'année 1826), était adoré dans la commune de Villard, non loin de la Grande-Charteuse: il en était « le père et le souverain absolu », et on le connaissait à six lieues à la ronde sous le nom du *roi des montagnes*. Balzac s'est aussi certainement souvenu du fameux docteur Franck, qu'il avait connu, et qui avait comblé l'Isle-Adam de ses bienfaits. Il y a aussi à l'origine de son dessein des réminiscences de Mirabeau, l'ami des hommes, de l'œuvre accomplie à Ferney par Voltaire, etc.

2. Balzac se soucie de l'industrie autant que de l'agriculture, — comme Voltaire, et comme Rousseau, qui ont eu l'un et l'autre sur les industries rurales des vues reprises par tous les partis sous la Restauration.

je vous l'avoue, monsieur, je ne pouvais résister au plaisir de me faire vannier pendant un moment en entrant dans la boutique pour m'informer de leurs affaires, et je m'y laissais aller à un contentement que je ne saurais peindre.

J'étais joyeux de la joie de ces gens et de la mienne. La maison de cet homme, le premier qui crut fermement en moi, devenait toute mon espérance. N'était-ce pas l'avenir de ce pauvre pays, monsieur, que déjà je portais en mon cœur, comme la femme du vannier portait dans le sein son premier nourrisson?... J'avais à mener bien des choses de front, je heurtais bien des idées. Je rencontrai une violente opposion fomentée par le maire ignorant, à qui j'avais pris sa place, dont l'influence s'évanouissait devant la mienne; je voulus en faire mon adjoint et le complice de ma bienfaisance. Oui, monsieur, ce fut dans cette tête, la plus dure de toutes, que je tentai de répandre les premières lumières. Je pris mon homme et par l'amour-propre et par son intérêt. Pendant six mois, nous dînâmes ensemble, et je le mis de moitié dans mes plans d'amélioration. Beaucoup de gens verraient dans cette amitié nécessaire les plus cruels ennuis de ma tâche; mais cet homme n'était-il pas un instrument, et le plus précieux de tous? Malheur à qui méprise sa cognée ou la jette même avec insouciance[1]! N'aurais-je pas été d'ailleurs fort inconséquent si, voulant améliorer le pays, j'eusse reculé devant l'idée d'améliorer un homme? Le plus urgent moyen de fortune était une route. Si nous obtenions du conseil municipal l'autorisation de construire un bon chemin d'ici à la route de Grenoble, mon adjoint était le premier à en profiter; car, au lieu de traîner coûteusement ses arbres à travers de mauvais sentiers, il pourrait, au moyen d'une bonne route cantonale, les transporter facilement, entreprendre un gros commerce de bois de toute nature, et gagner, non plus six cents malheureux francs par an, mais de belles sommes qui lui donneraient un jour une certaine fortune.

Enfin convaincu, cet homme devint mon prosélyte. Pendant tout un hiver, mon ancien maire alla trinquer au cabaret avec ses amis, et sut démontrer à nos administrés qu'un bon chemin de voiture serait une source de fortune pour le pays en permettant à chacun de commercer avec Grenoble. Lorsque le conseil municipal eut voté le chemin,

1. Des mots comme ceux-ci ne sont pas seulement les signes d'un esprit positif; ils sont imprégnés d'esprit chrétien.

j'obtins du préfet quelque argent sur les fonds de charité du département, afin de payer les transports que la commune était hors d'état d'entreprendre, faute de charrettes. Enfin, pour terminer plus promptement ce grand ouvrage et en faire apprécier immédiatement les résultats aux ignorants, qui murmuraient contre moi en disant que je voulais rétablir les corvées, j'ai, pendant tous les dimanches de la première année de mon administration, constamment entraîné, de gré ou de force, la population du bourg, les femmes, les enfants et même les vieillards, en haut de la montagne où j'avais tracé moi-même sur un excellent fonds le grand chemin qui mène de notre village à la route de Grenoble. Des matériaux abondants bordaient fort heureusement l'emplacement du chemin. Cette longue entreprise me demanda beaucoup de patience. Tantôt les uns, ignorant les lois, se refusaient à la prestation en nature ; tantôt les autres, qui manquaient de pain, ne pouvaient réellement pas perdre une journée ; il fallait donc distribuer du blé à ceux-ci, puis aller calmer ceux-là par des paroles amicales.

Néanmoins, quand nous eûmes achevé les deux tiers de ce chemin, qui a deux lieues de pays environ, les habitants en avaient si bien reconnu les avantages, que le dernier tiers s'acheva avec une ardeur qui me surprit. J'enrichis l'avenir de la commune en plantant une double rangée de peupliers le long de chaque fossé latéral. Aujourd'hui, ces arbres sont déjà presque une fortune et donnent l'aspect d'une route royale à notre chemin, toujours sec par la nature de sa situation, et si bien confectionné d'ailleurs, qu'il coûte à peine deux cents francs d'entretien par an ; je vous le montrerai, car vous n'avez pu le voir : pour venir, vous avez sans doute pris le joli chemin du bas, une autre route que les habitants ont voulu faire eux-mêmes, il y a trois ans, afin d'ouvrir des communications aux établissements qui se formaient alors dans la vallée. Ainsi, monsieur, il y a trois ans, le bon sens public de ce bourg, naguère sans intelligence, avait acquis les idées que, cinq ans auparavant, un voyageur aurait peut-être désespéré de pouvoir lui inculquer[1]. Poursuivons. L'établissement de mon vannier était un exemple donné fructueusement à cette pauvre po-

1. Il se peut qu'il y ait ici un souvenir du principe de l'*évidence progressive*, cher aux physiocrates, notamment à Mercier de la Rivière. En persuadant des hommes arriérés d'agir selon certaines maximes dont ils ne peuvent encore percevoir la portée, on prépare l'élargissement de leur esprit, et on les dresse à comprendre des intérêts de plus en plus élevés.

pulation. Si le chemin devait être la cause la plus directe de la prospérité future du bourg, il fallait exciter toutes les industries premières afin de féconder ces deux germes de bien-être. Tout en aidant le planteur d'oseraies et le faiseur de paniers, tout en construisant ma route, je continuais insensiblement mon œuvre. J'eus deux chevaux; le marchand de bois, mon adjoint, en avait trois, il ne pouvait les faire ferrer qu'à Grenoble quand il y allait; j'engageai donc un maréchal ferrant, qui connaissait un peu l'art vétérinaire, à venir ici, en lui promettant beaucoup d'ouvrage. Je rencontrai le même jour un vieux soldat assez embarrassé de son sort, qui possédait pour tout bien cent francs de retraite, qui savait lire et écrire; je lui donnai la place de secrétaire de la mairie; par un heureux hasard[1], je lui trouvai une femme, et ses rêves de bonheur furent accomplis. Monsieur, il fallut des maisons à ces deux nouveaux ménages, à celui de mon vannier et aux vingt-deux familles qui abandonnèrent le village des crétins[2]. Douze autres ménages, dont les chefs étaient travailleurs, producteurs et consommateurs, vinrent donc s'établir ici : maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, vitriers, qui eurent de la besogne pour longtemps; ne devaient-ils pas se construire leurs maisons après avoir bâti celles des autres? N'amenaient-ils pas des ouvriers avec eux?

Pendant la seconde année de mon administration, soixante et dix maisons s'élevèrent dans la commune. Une production en exigeait une autre. En peuplant le bourg, j'y créais des nécessités nouvelles, inconnues jusqu'alors à ces pauvres gens. Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le commerce, le commerce un gain, le gain un bien-être, et le bien-être des idées utiles. Ces différents ouvriers voulurent du pain tout cuit, nous eûmes un boulanger. Mais le sarrasin ne pouvait plus être la nourriture de cette population tirée de sa dégradante inertie et devenue essentiellement active; je l'avais trouvée mangeant du blé noir, je désirais la faire passer d'abord au régime du seigle ou du méteil[3], puis voir un jour aux plus pauvres gens un morceau de

1. Permis encore de remarquer que la chance est toujours complice de Benassis. Mais ces éléments romanesques ne font pas que ces pages ne soient une description très étudiée et très rigoureusement déduite de ce que pourrait être la transformation d'un pays par un homme d'action.

2. Allusion à un village dont les habitants, sous l'influence de l'insalubrité et de la misère, étaient dégénérés jusqu'au crétinisme.

3. Mélange de grains de seigle et de froment.

pain blanc. Pour moi, les progrès intellectuels étaient tout entiers dans les progrès sanitaires. Un boucher annonce dans un pays autant d'intelligence que de richesses. Qui travaille mange, et qui mange pense. En prévoyant le jour où la production du froment serait nécessaire, j'avais soigneusement examiné la qualité des terres ; j'étais sûr de lancer le bourg dans une grande prospérité agricole, et de doubler sa population dès qu'elle se serait mise au travail. Le moment était venu. M. Gravier, de Grenoble, possédait dans la commune des terres dont il ne tirait aucun revenu, mais qui pouvaient être converties en terres à blé. Il est, comme vous le savez, chef de division à la préfecture. Autant par attachement pour son pays que vaincu par mes importunités, il s'était déjà prêté fort complaisamment à mes exigences ; je réussis à lui faire comprendre qu'il avait à son insu travaillé pour lui-même.

Après plusieurs jours de sollicitations, de conférences, de devis débattus ; après avoir engagé ma fortune pour le garantir contre les risques d'une entreprise de laquelle sa femme, cervelle étroite, essayait de l'épouvanter, il consentit à bâtir ici quatre fermes de cent arpens chacune, et promit d'avancer les sommes nécessaires aux défrichements, à l'achat des semences, des instruments aratoires, des bestiaux, et à la confection des chemins d'exploitation. De mon côté, je construisis deux fermes, autant pour mettre en culture mes terres vaines et vagues[1] que pour enseigner par l'exemple les utiles méthodes de l'agriculture moderne. En six semaines, le bourg s'accrut de trois cents habitants. Six fermes où devaient se loger plusieurs ménages, des défrichements énormes à opérer, des labours à faire appelaient des ouvriers. Les charrons, les terrassiers, les compagnons[2], les manouvriers affluaient. Le chemin de Grenoble était couvert de charrettes, d'allants et de venants. Ce fut un mouvement général dans le pays. La circulation de l'argent faisait naître chez tout le monde le désir d'en gagner, l'apathie avait cessé, le bourg s'était réveillé. Je finis en deux mots l'histoire de M. Gravier, l'un des bienfaiteurs de ce canton. Malgré la défiance assez naturelle à un citadin de province, à un homme de bureau, il a, sur la foi de mes promesses, avancé plus de quarante mille francs sans savoir s'il les re-

1. *Terres vaines et vagues* = terres incultes, qui ne rendent rien.

2. *Compagnons* = affiliés à une société d'assistance mutuelle, dite société de compagnonnage (*les Compagnons du Tour de France*) ; — ou simplement, et c'est le cas ici, ouvriers qui travaillent pour le compte d'un entrepreneur.

couvrerait. Chacune de ses fermes est louée aujourd'hui mille francs ; ses fermiers ont si bien fait leurs affaires que chacun d'eux possède au moins cent arpens de terre[1], trois cents moutons, vingt vaches, dix bœufs, cinq chevaux, et emploie plus de vingt personnes.

Je reprends. Dans le cours de la quatrième année, nos fermes furent achevées. Nous eûmes une récolte en blé qui parut miraculeuse aux gens du pays, abondante comme elle devait l'être dans un terrain vierge. J'ai bien souvent tremblé pour mon œuvre pendant cette année ! La pluie ou la sécheresse pouvaient ruiner mon ouvrage en amoindrissant la confiance que j'inspirais déjà[2]. La culture du blé nécessita le moulin que vous avez vu, et qui me rapporte environ cinq cents francs par an. Aussi les paysans disent-ils, dans leur langage, que *j'ai la chance*[3], et croient-ils en moi comme en leurs reliques. Ces constructions nouvelles, les fermes, le moulin, les plantations, les chemins ont donné de l'ouvrage à tous les gens de métiers que j'avais attirés ici. Quoique nos bâtiments représentent bien les soixante mille francs que nous avons jetés dans le pays, cet argent nous fut amplement rendu par les revenus que créent les consommateurs. Mes efforts ne cessaient d'animer cette naissante industrie. Par mon avis, un jardinier pépiniériste vint s'établir dans le bourg, où je prêchais aux plus pauvres de cultiver les arbres fruitiers afin de pouvoir un jour conquérir à Grenoble le monopole de la vente des fruits. « Vous y portez des fromages, leur disais-je, pourquoi ne pas y porter des volailles, des œufs, des légumes, du gibier, du foin, de la paille, etc. ? » Chacun de mes conseils était la source d'une fortune, ce fut à qui les suivrait. Il se forma donc une multitude de petits établissements dont les progrès, lents d'abord, ont été de jour en jour plus rapides. Tous les lundis, il part maintenant du bourg pour Grenoble plus de soixante charrettes pleines de nos divers produits, et il se récolte plus de sarrazin pour nourrir les volailles qu'il ne s'en semait autrefois pour nourrir les hommes. Devenu trop considérable, le commerce des bois s'est subdivisé. Dès la quatrième année de notre ère industrielle, nous avons eu des marchands de bois de chauffage,

1. La superficie d'un arpent varie d'un pays à l'autre. Elle est d'environ un demi-hectare.

2. Noter toujours l'importance que Balzac attache au prestige personnel de l'homme d'action.

3. La chance est considérée dans cette expression comme un pouvoir mystérieux et capricieux, que chacun a pour complice ou pour adversaire.

de bois carrés, de planches, d'écorces, puis des charbonniers. Enfin il s'est établi quatre nouvelles scieries de planches et de madriers. En acquérant quelques idées commerciales, l'ancien maire a éprouvé le besoin de savoir lire et écrire. Il a comparé le prix des bois dans les diverses localités, il a remarqué de telles différences à l'avantage de son exploitation, qu'il s'est procuré de place en place de nouvelles pratiques, et il fournit aujourd'hui le tiers du département. Nos transports ont si subitement augmenté, que nous occupons trois charrons, deux bourreliers, et chacun d'eux n'a pas moins de trois garçons. Enfin, nous consommons tant de fer, qu'un taillandier s'est transporté dans le bourg et s'en est très bien trouvé. Le désir du gain développe une ambition qui dès lors a poussé mes industriels à réagir du bourg sur le canton et du canton sur le département, afin d'augmenter leurs profits en augmentant leur vente. Je n'eus qu'un mot à dire pour leur indiquer des débouchés nouveaux, leur bon sens faisait le reste.

Quatre années avaient suffi pour changer la face de ce bourg. Quand j'y étais passé, je n'y avais pas entendu le moindre cri ; mais au commencement de la cinquième année, tout y était vivant et animé. Les chants joyeux, le bruit des ateliers et les cris sourds ou aigus des outils retentissaient agréablement à mes oreilles. Je voyais aller et venir une active population agglomérée dans un bourg nouveau, propre, assaini, bien planté d'arbres. Chaque habitant avait la conscience de son bien-être, et toutes les figures respiraient le contentement que donne une vie utilement occupée.

[Benassis continue son exposé pratique d'économie rurale, qui tourne à la critique de la centralisation administrative. Il donne à ses idées une forme mystique : « En fait de civilisation, rien n'est absolu. Les idées qui conviennent à une contrée sont mortelles dans une autre... Si nous avons tant de mauvais administrateurs, c'est que l'administration, comme le goût, procède d'un sentiment très élevé, très pur. En ceci le génie vient d'une tendance de l'âme et non d'une science... » (Voltaire se contentait de parler du *talent* d'administrer). Puis vient une série de scènes de campagne, sans lien entre elles : le médecin promène son hôte à travers champs, et les descriptions de mœurs et de paysages alternent avec des réflexions sociales où les tendances catholiques et monarchistes de Balzac se traduisent souvent avec éloquence. Le réalisme de l'observation se mêle à l'idéalisme ; il y a de belles âmes à la campagne, et Balzac a exprimé d'une façon pénétrante le charme rassérénant de la vie rustique. Le soir, au dîner, où assistent le curé, le juge de paix, le notaire et l'adjoint au maire, la discussion s'engage sur la meilleure forme politique. L'abbé Janvier est quelque peu imprégné

du libéralisme mennaisien : mais il anticipe sur l'évolution de la pensée de Lamennais qui, en 1829 (date de cette scène), n'était pas si avancé. Le docteur Benassis plaide pour l'absolutisme contre le suffrage universel et tout ce qui est d'inspiration démocratique. On peut l'approuver ou le condamner, — mais il faut reconnaître que Balzac, contrairement à ce qui s'est dit souvent, a présenté là un système d'idées parfaitement lié, et d'aucuns pensent que ce n'est pas la partie la plus caduque de son œuvre. Nous croyons cependant, avec M. Brunetière, qu'il y aurait abus à le donner pour un docteur ès sciences sociales. — La nuit venue, le docteur conduit Genestas dans une grange, où un vieux soldat de l'Empire raconte à sa façon l'histoire de Napoléon.]

Le Napoléon du peuple[1]

[Goguelat a raconté d'abord les campagnes d'Italie et d'Egypte. Il en est au retour de Napoléon en France (août-octobre 1799).]

« Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *La Fortune*, et, en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Etait-ce naturel ? Bah ! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore ; mais lui, convoque le gouvernement.

« — Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats ? qu'il dit aux avocats ; vous êtes un tas de galapiats qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content !

« Pour lors, ils veulent babiller et le tuer ; mais minute ! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres[2], et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, sou-

1. A rapprocher de G. Sand : Histoire de France, écrite sous la dictée de Blaise Bonnin (dans *Questions politiques et sociales*). — Le récit de Goguelat a été imprimé à part en plaquette par Simon, rue du Temple, 6, en 1833, sous le titre de *Dialogue d'un vieux Grenadier de la Garde impériale surnommé le Sans-Peur*. Sur Napoléon dans l'œuvre de Balzac, cf. ici *Une Ténébreuse Affaire* et *La Rabouilleuse*.

2. Coup d'Etat du 18 brumaire (1799). Le conseil des Cinq-Cents chassé.

ples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul[1] : et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole ; lui rend ses églises, rétablit sa religion ; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui[2]. Voilà tout le monde content : *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés ; *segondo*, le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi qu'était devenue injuste ; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait malheureusement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit[3]. Les Autrichiens sont avalés à Marengo[4] comme des goujons par une baleine ! Haouf ! Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi.

« — Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands.

« — Assez comme ça ! disent les autres.

« Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser[5]. C'est là que l'empereur a inventé la Légion d'honneur[6], une bien belle chose, allez !

« — En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage ! Donc, la partie civile qui fera des actions d'éclat sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur.

1. Institution d'un gouvernement provisoire de trois consuls : Siéyès, Roger-Ducos, Bonaparte. Puis constitution de l'an VIII (décembre 99), Bonaparte, premier consul pour dix ans, avec Cambacérès et Lebrun pour collègues.

2. Ce n'est que le 18 avril 1802, deux ans après Marengo, que l'église Notre-Dame « se rouvrit à la solennité du culte », et que le *Moniteur* annonça, en même temps que la ratification de la paix avec l'Angleterre, la conclusion du Concordat. Mais en fait le culte avait été rétabli antérieurement.

3. Passage du mont Saint-Bernard.

4. Ce que l'imagination populaire n'a pas retenu, c'est que cette bataille fut très disputée, et gagnée grâce à l'intervention de Desaix, qui fut tué (14 juin 1800).

5. Paix de Lunéville (1801, 9 février).

6. C'est le 19 mai 1802 que Napoléon créa l'ordre militaire et civil de la Légion d'Honneur ; le 15 août 1804, il fit, au camp de Boulogne, la seconde distribution des croix. La première avait eu lieu sous le dôme des Invalides (4 juillet).

« Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Egypte. Tout était changé! Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier[1]. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Egypte, dans le désert, près de la Syrie, L'HOMME ROUGE lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire :

« — Ça va bien !

« Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds l'Homme rouge, qui lui dit :

« — Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, des provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'honneur, et tout!

« Cet Homme rouge, voyez-vous, c'était son idée, à lui; une manière de piéton[2] qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru ça[3]; mais l'Homme rouge est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'empereur va droit à Milan, se faire couronner roi d'Italie[4]. Là commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duchés qui pleuvent; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France; et la Légion d'honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'empereur,

1. Voilà un mot d'auteur. On en trouverait d'autres.

2. *Piéton* est pris ici dans son vieux sens provincial = le facteur, le messager à pied.

3. Goguelat est esprit fort, il se flatte de n'avoir pas de superstitions. Ce mélange d'esprit critique et de crédulité est très bien observé.

4. C'est le 26 mai 1805 qu'il prend à Milan la couronne de fer.

qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fées, là où il n'y en avait pas plus que sur ma main... Une supposition : vous reveniez d'Espagne, pour passer à Berlin ; eh bien, vous retrouviez des *arches* de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports ; et dépense des millions de milliasses, et tant, et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins, comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour :

« — Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main? Non. Je veux qu'ils soient flambants, tout comme moi ! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout ; que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France crache où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie, *Dieu vous protège !*

« — Convenu ! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette.

« Ah ! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous ! et, s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs, et grimper. Heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois, qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes, se font naturellement tirer l'oreille ; et alors, en avant, nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers ! Alors, on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'empereur faire ça sur les géographies. (Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.) Et il disait : « Ça, ce sera un royaume ! » et c'était un royaume. Quel

bon temps ! Les colonels passaient généraux, le temps de les voir ; les généraux maréchaux, les maréchaux rois[1]. Et il y en a encore un, qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un Gascon[2], traître à la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or ! Enfin, les sapeurs qui savaient lire devenaient nobles tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon, comme les rayons du soleil ! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la garde était comme une curiosité qu'on admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il, de ces batailles ! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade ; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac[3], comme si Napoléon avait soufflé dessus ; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans bouder... Enfin, y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors, le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches ; quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui, de régner. Mais c'est égal ! un sergent et même un soldat pouvaient lui dire : « Mon empereur, » comme vous me dites à moi quelquefois : « Mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres ; enfin, il avait presque l'air d'un homme naturel[4]. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire ; alors, nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais, quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac ; et,

1. Le grand-duché de Berg à Murat, le royaume de Hollande à Louis Bonaparte, les principautés de Lucques et de Piombino à Elisa Bacciochi, sœur de l'Empereur, etc.

2. Bernadotte, élu prince royal de Suède par la diète de Stockholm et reconnu héritier du trône en 1810, fit sa paix avec l'Angleterre et la Russie en 1812, aspira vainement au rôle de médiateur, entra dans la coalition européenne contre la France, et se battit contre elle à Leipzig, après avoir défait Oudinot et Ney. En 1818, roi de Suède et de Norvège.

3. Goguelat, bien entendu, fait des confusions ; il met à Eylau ce qui s'est passé à Austerlitz.

4. Balzac nous peint sur le vif la manière dont s'est formée la légende du *Petit Caporal*.

pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouder, on allait pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets, sans dire gare. Enfin les mourants avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier :

« — Vive l'empereur !

« Était-ce naturel ? auriez-vous fait cela pour un simple homme ?

[Le récit de Goguelat continue ainsi jusqu'à la seconde abdication, et se termine au milieu d'une acclamation : « Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat ! » Au même instant que Hugo, Balzac travaillait donc, plus ou moins consciemment, à cette confusion des aspirations démocratiques et des souvenirs napoléoniens, qui préparait l'avènement du second Empire et que, sous la Restauration, les libéraux avaient déjà préparée.

En rentrant au logis du Docteur, Genestas lui demande « les causes de sa retraite. » Benassis lui répond par le récit de ses premiers égarements : il a gâché sa jeunesse, a lâchement trahi une jeune femme qu'il avait aimée ; puis il a essayé de dépouiller le vieil homme, de se refaire une vie nouvelle, et il a été le fiancé d'une exquise jeune fille, qu'il a choisie dans un milieu de religion austère, janséniste ; il s'est cru le droit de lui cacher son coupable passé. Mais sa faute a été révélée ; Eveline, atteinte au fond de l'âme, a refusé d'être sa femme ; c'est alors que Benassis, retrempé par la souffrance, abdiquant toute ambition de bonheur personnel, s'est lancé dans l'apostolat social. — Genestas, pour ne pas demeurer en reste, fait aussi sa confidence ; Balzac a cousu ici, les unes aux autres, des anecdotes de l'épopée impériale. Et l'œuvre finit court : Genestas, rentré chez lui à Grenoble, apprend un beau jour la mort soudaine de Benassis. Il assiste à son enterrement, et c'est l'occasion d'une peinture de la désolation commune.]

EUGÉNIE GRANDET (1833)

L'œuvre expliquée.

[C'est, par excellence, l'œuvre classique de Balzac. Il comptait sur elle pour conquérir le public; en même temps il escomptait le succès des *Aventures administratives d'une idée heureuse* (demeuré à l'état fragmentaire) et du *Prêtre catholique* (« complément » du *Médecin de Campagne*, et qui deviendra, quelques années plus tard, en 1839, *Le Curé de Village*). *Eugénie Grandet* a trouvé grâce devant ses pires détracteurs.

Beaucoup plus simple de sujet et d'intention, beaucoup plus harmonieusement composé que les précédents, ce roman est cependant d'une richesse luxuriante, d'une abondance drue, et c'est une œuvre à plusieurs faces. Le sujet principal, c'est la peinture d'un avare de petite bourgeoisie, dans une petite ville, Saumur. La comparaison s'est imposée entre l'Harpagon de Molière et le père Grandet. Chez Harpagon, l'avarice n'est pas seulement un vice; c'est un travers et un ridicule, une manie, qui aboutit à l'hallucination et au délire. Grandet a une robuste santé morale, il est parfaitement équilibré (sauf dans ses derniers jours : sa passion tourne alors à l'idolâtrie physique de l'or). C'est un plébéien, qui a gagné sa fortune lui-même, avec ses mains et sa tête, tandis qu'Harpagon était de haute bourgeoisie, riche en naissant. Il se possède pleinement, il connaît à fond l'humanité, il la méprise, et il en joue. (Voir p. 147 sqq.)

Auprès de lui, sa femme, créature éteinte, opprimée, méconnue, dont la secrète beauté morale se révèle seulement à l'affection divinatrice de sa fille. — Puis une fille, que Grandet aime réellement, tout en la torturant, et qui tient, de sa mère, un instinct illimité de sacrifice, de son père, une imployable volonté. — Une servante, Nanon, créature primitive, élémentaire, dévouée comme un chien à son maître, ayant conquis son franc parler. Balzac s'est servi d'elle pour nous révéler un nouvel aspect de Grandet : non seulement l'attachement qu'a l'avare pour cette brave fille, qu'il exploite, manifeste une forme très curieuse de son égoïsme; mais les réactions naïves et la fruste hardiesse de Nanon, qui parle et agit à son aise quand Eugénie et sa mère

n'osent bouger, obligent Grandet à se montrer, à s'exprimer tout entier, et créent des situations fécondes en mots de caractère.

Au second plan, Balzac nous montre toutes les intrigues tramées autour de la dot d'Eugénie par la coterie des *Cruchotins* et celle des *Grassinistes* : d'où, très savoureuse étude de mœurs provinciales.

Mais il y a plus ; le *drame* ne consiste pas dans la rivalité de ces deux clans ; il met aux prises la volonté de l'avare et celle d'Eugénie. Le problème était de trouver un événement qui mît en valeur : 1° l'avarice de Grandet, en offrant à sa soif de gain, à son activité conquérante, un nouveau champ d'action ; 2° l'instinct de dévouement d'Eugénie : et Balzac a tout de suite pensé à une idylle amoureuse, qu'il voulait exquise. L'idée de peindre l'éveil de l'amour chez une jeune fille recluse était bien séduisante ; il y avait là toute la poésie des vies encloses, et toute celle de l'épanouissement du cœur ; 3° il fallait trouver l'événement qui précipiterait le drame en opposant la fille au père, en exaltant l'avarice du père et la poussant au tragique, et en développant chez la fille des puissances de résistance insoupçonnées.

C'est ici que s'introduit *le jeune homme*, assez séduisant pour troubler le cœur de cette petite provinciale ; il le sera par la beauté, l'élégance, — par le malheur surtout, puisque, dans une âme tendre, la pitié est source d'amour. Mais il faut que ce malheur puisse être secouru avec de l'argent, un argent possédé par Eugénie, et sur lequel, cependant, son père ait gardé un droit. Voilà le point de suture nécessaire ; on verra comment Balzac s'est tiré de la difficulté. D'un bout à l'autre, l'œuvre est aménagée en fonction de l'argent. Une odeur d'argent émane de tout le livre. L'argent se mêle à la naissance et à l'expression de tous les sentiments, même chez l'être qui en fait le moins de cas : c'est lui qui va lier Eugénie et son cousin, et c'est lui qui présidera aux fiançailles de leurs âmes. C'est lui enfin qui répandra « ses teintes froides » sur la vie de cette malheureuse fille ; elle sera tyrannisée par l'argent, même quand l'avare sera mort ; elle ne sera jamais libre.

Le premier chapitre d'*Eugénie Grandet* a paru dans *L'Europe littéraire* du 19 septembre 1833, — le volume fut publié au mois de décembre suivant. La *Correspondance* nous apprend assez peu de chose sur les étapes de la composition. Quant au succès, il fut immense, et tel qu'il devait bientôt agacer Balzac. Ses ennemis s'obstinèrent à l'appeler « l'auteur d'*Eugénie Grandet* », même quand il eut écrit des œuvres d'une portée beaucoup plus haute, à son avis. On l'admirait dans ce roman, pour le méconnaître à son aise dans les autres.]

Analyse et Extraits.

[Après avoir décrit l'aspect de la rue où habite le père Grandet, et fait rapidement l'histoire de sa fortune, Balzac donne son portrait.]

Portrait d'un avare[1].

Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement, il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion. Ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique, attribués à un défaut d'éducation, étaient affectés, et seront suffisamment expliqués par quelques événements de cette histoire. D'ailleurs, quatre phrases, exactes autant que des formules algébriques, lui servaient habituellement à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce : « Je ne sais pas, Je ne puis pas, Je ne veux pas, Nous verrons cela. » Il ne disait jamais ni *oui* ni *non*, et n'écrivait point. Lui parlait-on, il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite en appuyant son coude droit sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marchés. Quand, après une savante conversation,

1. Cf. *Gobseck* (1830). Celui-ci était à sa manière un désespéré romantique, un frère inélégant de Chateaubriand et de Byron. Il y avait de la littérature et de la métaphysique dans sa transcendante avarice. Et Balzac avait fini par le traiter comme un symbole de la puissance de l'or dans les sociétés modernes : « Mon regard, dit Gobseck, est comme celui de Dieu, je vois dans les cœurs... Casuistes de la Bourse, nous formons un Saint Office... et nous devinons toujours vrai». — Il est curieux de voir que, dans le portrait de Grandet, Balzac a conservé quelques-uns des traits extérieurs donnés à Gobseck ; mais le personnage est dépouillé de tout romanesque, il est simplement vrai. — Cf. aussi, pour la tendance de Balzac à la spéculation psychologique, *Maître Cornélius* (1831). — Le progrès en réalisme est très sensible dans *Eugénie Grandet*.

son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions en croyant le tenir, il lui répondait :

— Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme.

Sa femme, qu'il avait réduite à un ilotisme[1] complet, était en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner; il ne faisait jamais de bruit, et semblait économiser tout, même le mouvement[2]. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique, Grandet était un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules; son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole; son menton était droit, ses lèvres n'offraient aucune sinuosité, et ses dents étaient blanches; ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic[3]; son front, plein de lignes transversales, ne manquait pas de protubérances significatives[4]; ses cheveux, jaunâtres et grisonnants, étaient blanc et or, disaient quelques jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur M. Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fût réellement quelque chose, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, M. Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était depuis 1791. Ses forts souliers se

1. Les ilotes, descendants des anciens habitants du pays conquis par les Doriens, étaient les esclaves spartiates. L'ilotisme, c'est la condition d'esclave.

2. Comme Gobseck : « A l'imitation de Fontenelle, il économisait le mouvement vital, et concentrait tous les sentiments humains dans le moi. »

3. Cf. *Gobseck*. Le basilic est un serpent fabuleux dont le regard tuait.

4. Balzac avait fait une sérieuse étude du système de Gall.

nouaient avec des cordons de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés[1], une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaune et puce, boutonné carrément, un large habit marron à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois, et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

[La main d'Eugénie Grandet est convoitée par le président Cruchot de Bonfons et Adolphe des Grassins, fils d'un banquier de Saumur, qui n'est bon à rien. De temps en temps, les belligérants sont admis à faire une partie de cartes dans la maison de Grandet, dont voici la description :]

La maison d'un avare.

Il est maintenant facile de comprendre toute la valeur de ce mot : la maison à M. Grandet, cette maison pâle, froide, silencieuse[2], située en haut de la ville, et abritée par les ruines des remparts. Les deux piliers et la voûte formant la baie de la porte avaient été, comme la maison, construits en tuffeau, pierre blanche particulière au littoral de la Loire[3], et si molle, que sa durée moyenne est à peine de deux cents ans. Les trous inégaux et nombreux que les intempéries du climat y avaient bizarrement pratiqués donnaient au cintre et aux jambages de la baie l'apparence des pierres vermiculées[4] de l'architecture française et quelque ressemblance avec le porche d'une geôle. Au-dessus du cintre régnait un long bas-relief de pierre dure

1. Bas dont le tissu imite le drap.

2. Aux yeux de Balzac, les lieux et les objets ont une physionomie morale. Il lui est arrivé d'imaginer un drame à l'aspect d'une maison, d'un jardin abandonné. (Voir *La Maison du Chat qui pelote*, *La Grenadière* et surtout le début de *La Grande Bretèche* (mai 1832). — Tantôt Balzac semble croire à une harmonie préétablie entre les hommes et les milieux, tantôt il montre comment les hommes finissent par se modeler intérieurement à la ressemblance du milieu où ils vivent; — tantôt, et c'est le cas ici, il montre une personnalité forte, tyrannique, imprimant aux choses la marque de sa volonté et son caractère intime.

3. La scène est à Saumur.

4. Marquées de raies sinueuses comme en font les vers dans le bois.

sculptée, représentant les quatre Saisons, figures déjà rongées et toutes noires. Ce bas-relief était surmonté d'une plinthe saillante, sur laquelle s'élevaient plusieurs de ces végétations dues au hasard, des pariétaires jaunes, des liserons, des convolvulus, du plantain[1], et un petit cerisier assez haut déjà. La porte, en chêne massif, brune, desséchée, fendue de toutes parts, frêle en apparence, était solidement maintenue par le système de ses boulons, qui figuraient des dessins symétriques. Une grille carrée, petite, mais à barreaux serrés et rouges de rouille, occupait le milieu de la porte bâtarde[2] et servait, pour ainsi dire, de motif à un marteau qui s'y rattachait par un anneau, et frappait sur la tête grimaçante d'un maître clou..... Par la petite grille, destinée à reconnaître les amis au temps des guerres civiles[3], les curieux pouvaient apercevoir, au fond d'une voûte obscure et verdâtre, quelques marches dégradées par lesquelles on montait dans un jardin que bornaient pittoresquement des murs épais, humides, pleins de suintements et de touffes d'arbustes malingres. Ces murs étaient ceux du rempart, sur lequel s'élevaient les jardins de quelques maisons voisines. Au rez-de-chaussée de la maison, la pièce la plus considérable était une *salle* dont l'entrée se trouvait sous la voûte de la porte cochère. Peu de personnes connaissent l'importance d'une salle dans les petites villes de l'Anjou, de la Touraine et du Berri. La salle est à la fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, la salle à manger; elle est le théâtre de la vie domestique, le foyer commun; là, le coiffeur du quartier venait couper deux fois l'an les cheveux de M. Grandet; là entraient les fermiers, le curé, le sous-préfet, le garçon meunier. Cette pièce, dont les deux croisées donnaient sur la rue, était planchéiée; des panneaux gris, à moulures antiques, la boisaient du haut en bas; son plafond se composait de poutres apparentes, également peintes en gris, dont les entre-deux étaient remplis de blanc en bourre[4] qui avait jauni. Un vieux

1. C'est la flore murale habituelle en Anjou. Balzac veille à l'exactitude de ces détails. Quand il écrira *Le Lys dans la Vallée*, il se documentera scrupuleusement avant de décrire un bouquet de fleurs tourangelles.

2. La porte *bâtarde* tient le milieu entre la porte ordinaire et la porte cochère.

3. Saumur eut à souffrir des guerres de religion. — En dernier lieu, les Vendéens s'étaient emparés du château, le 9 juin 1793. Nous sommes en 1819, trois ans avant le complot militaire organisé à Saumur par le général Berton.

4. *Bourre* ou *bourrade* désigne les matériaux avec lesquels on comble l'interstice entre des poutres, et qu'on enduit d'une couleur blanche.

cartel[1] de cuivre incrusté d'arabesques en écaille ornait le manteau de la cheminée en pierre blanche, mal sculpté, sur lequel était une glace verdâtre, dont les côtés, coupés en biseau pour en montrer l'épaisseur, reflétaient un filet de lumière le long d'un trumeau gothique en acier damasquiné[2]. Les deux girandoles[3] de cuivre doré qui décoraient chacun des coins de la cheminée étaient à deux fins : en enlevant les roses[4] qui leur servaient de bobèches, et dont la maîtresse branche s'adaptait au piédestal de marbre bleuâtre agencé de vieux cuivre, ce piédestal formait un chandelier pour les petits jours. Les sièges, de forme antique, étaient garnis en tapisseries représentant les fables de La Fontaine ; mais il fallait le savoir pour en reconnaître les sujets, tant les couleurs passées et les figures criblées de reprises se voyaient difficilement. Aux quatre angles de cette salle se trouvaient des encoignures, espèces de buffets terminés par de crasseuses étagères. Une vieille table à jouer en marqueterie, dont le dessus faisait échiquier, était placée dans le tableau[5] qui séparait les deux fenêtres. Au-dessus de cette table, il y avait un baromètre ovale, à bordure noire, enjolivé par des rubans de bois doré, où les mouches avaient si licencieusement folâtré, que la dorure en était un problème. Sur la paroi opposée à la cheminée, deux portraits au pastel étaient censés représenter l'aïeul de Madame Grandet, le vieux M. de la Bertellière, en lieutenant aux gardes-françaises, et défunt Madame Gentillet, en bergère[6].

1. Pendule qui s'applique à la muraille.

2. Le trumeau est « la partie de menuiserie servant à revêtir l'espace qui se trouve entre deux croisées » (LITTRÉ) ; ce mot désigne aussi « le parquet de glace qui occupe cet espace », et, par suite, l'encadrement de menuiserie sur lequel se détache une glace. — *Gothique* se dit par extension et par abus de tout ce qui est démodé. — *Damasquiner* (adjectif formé de *Damas*), c'est incruster, dans de l'acier, de l'or ou de l'argent, ou tout métal qui en produit l'illusion. De bonne heure le mot a été pris au sens imagé : « Le bois d'érable est plus figuré... et *damasquiné* que nul autre bois. » (Bernard Palissy, dans LITTRÉ).

3. Chandelier à plusieurs branches.

4. En architecture, en orfèvrerie et dans les arts industriels, ce mot a les sens les plus variés ; — il désigne ici l'ornement, en vague forme de rose stylisée, qui s'applique sur le *godet* d'un chandelier qu'on n'utilise pas.

5. Il semble que Balzac ait voulu employer *tableau* dans le sens de *panneau*. D'après Littré, en architecture, le *tableau* est « la partie de l'épaisseur d'une baie de porte ou de fenêtre, qui se trouve en dehors de la fermeture ».

6. La mode pastorale avait gagné la peinture de portrait à la fin de l'ancien régime, comme autrefois la mode mythologique. Les gens qui se seraient fait peindre jadis en Mars ou en Apollon, ou en Diane, se faisaient

Aux deux fenêtres étaient drapés des rideaux en gros [1] de Tours rouge, relevés par des cordons de soie à glands d'église. Cette luxueuse décoration, si peu en harmonie avec les habitudes de Grandet, avait été comprise dans l'achat de la maison, ainsi que le trumeau, le cartel, le meuble [2] en tapisserie et les encoignures en bois de rose. Dans la croisée la plus rapprochée de la porte se trouvait une chaise de paille dont les pieds étaient montés sur des patins, afin d'élever Madame Grandet à une hauteur qui lui permît de voir les passants. Une travailleuse en bois de merisier déteint remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil d'Eugénie Grandet était placé tout auprès. Depuis quinze ans, toutes les journées de la mère et de la fille s'étaient paisiblement écoulées à cette place, dans un travail constant, à compter du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le 1er de ce dernier mois, elles pouvaient prendre leur station [3] d'hiver à la cheminée. Ce jour-là seulement, Grandet permettait qu'on allumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre au 31 mars, sans avoir égard ni aux premiers froids du printemps ni à ceux de l'automne. Une chaufferette, entretenue avec la braise provenant du feu de la cuisine que la grande Nanon leur réservait en usant d'adresse, aidait Madame et Mademoiselle Grandet à passer les matinées ou les soirées les plus fraîches des mois d'avril et d'octobre. La mère et la fille entretenaient tout le linge de la maison, et employaient si consciencieusement leurs journées à ce véritable labeur d'ouvrière, que, si Eugénie voulait broder une collerette à sa mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en trompant son père pour avoir de la lumière [4]. Depuis longtemps [5], l'avare distribuait la chandelle à sa fille et à la grande Nanon, de même qu'il distribuait dès le matin le pain et les denrées nécessaires à la consommation journalière.

travestir en personnages d'idylle rustique.

1. Etoffe de soie (cf. gros de Naples).

2. Meuble a souvent le sens collectif : ensemble de meubles, tous dans le même style, décorant une pièce.

3. On appelle station, quelquefois, l'habitat d'une espèce animale, ou végétale. Le mot convient à la manière de vivre passive et monotone de Mme Grandet ; les événements y reviennent avec la régularité des phénomènes naturels, sans qu'aucun acte de liberté s'introduise dans la série.

4. Ces menus actes d'initiative nous préparent à admettre l'audace qui se découvrira en Eugénie quand elle devra résister à son père, et la ténacité de sa volonté.

5. Ce mot laisse entendre qu'il y a eu progression dans l'avarice de Grandet.

La grande Nanon[1].

La grande Nanon était peut-être la seule créature humaine capable d'accepter le despotisme de son maître. Toute la ville l'enviait à M. et Mme Grandet. La grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces, appartenait[2] à Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante livres de gages, elle passait pour une des plus riches servantes de Saumur. Ces soixante livres, accumulées depuis trente-cinq ans, lui avaient permis de placer récemment quatre mille livres en viager chez maître Cruchot[3]. Ce résultat des longues et persistantes économies[4] de la grande Nanon parut gigantesque. Chaque servante, voyant à la pauvre sexagénaire du pain pour ses vieux jours, était jalouse d'elle, sans penser au dur servage par lequel il avait été acquis. A l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer[5] chez personne, tant sa figure était repoussante; et certes ce sentiment était bien injuste : sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde; mais en tout il faut, dit-on, l'à-propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du service, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien. M. Grandet pensait alors à se marier, et voulait déjà monter son ménage. Il avisa cette fille, rebutée de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité vigoureuse comme l'était son intacte vertu[6]. Ni les verrues qui

1. Ce passage fait suite immédiatement au précédent.

2. Dans l'ancienne langue classique, *appartenir* se disait au sens d'*être attaché à la personne de*... : « Cet homme vous appartient-il ? Cet homme est à moi. » Il impliquait une notion de domesticité, au sens actuel du mot, mais rien de plus. Ici, Balzac entend bien que Nanon est la chose, la propriété de Grandet.

3. Le notaire, oncle du Président qui aspire à la main d'Eugénie.

4. Résultat *des* économies (et non *de l'économie*, comme on serait tenté de reprocher à Balzac de ne l'avoir pas dit) parce qu'il s'agit des intérêts accumulés autant que de la somme principale.

5. Se placer *comme domestique dans une maison bourgeoise*.

6. Cette phrase, — et tout le portrait, — est faite pour répondre à ceux qui accusent Bal-

ornaient ce visage martial, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le cœur tressaille[1]. Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la grande Nanon pleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui, d'ailleurs, l'exploita féodalement. Nanon faisait tout: elle faisait la cuisine, elle faisait les buées[2], elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules ; elle se levait au jour, se couchait tard ; faisait à manger à tous les vendangeurs pendant les récoltes, surveillait les halleboteurs[3] ; défendait, comme un chien fidèle, le bien de son maître ; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les plus saugrenues. Lors de la fameuse année 1811[4], dont la récolte coûta des peines inouïes, après vingt ans de service, Grandet résolut de donner sa vieille montre à Nanon, seul présent qu'elle reçut jamais de lui. Quoiqu'il lui abandonnât ses vieux souliers (elle pouvait les mettre), il est impossible de considérer le profit trimestriel des souliers de Grandet comme un cadeau, tant ils étaient usés. La nécessité rendit cette pauvre fille si avare, que Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un chien, et Nanon s'était laissé mettre au cou un collier garni de pointes dont les piqûres ne la piquaient plus. Si Grandet coupait le pain avec un peu trop de parcimonie, elle ne s'en plaignait pas ; elle participait gaiement aux profits hygiéniques que procurait le régime sévère de la maison, où jamais personne n'était malade.

zac de toujours mal écrire. Son style rend parfaitement la force, l'entêtement, tout ce qui se rapporte à l'exercice de la volonté. C'est quand il s'essaye aux nuances de la tendresse et aux délicatesses sentimentales qu'il tombe dans une afféterie ridicule et que son défaut de goût devient sensible.

1. Tressaille de pitié. — Voir dans la suite la très attentive étude de ce que peut être la pitié dans une âme d'avare, et des compromis qui s'établissent entre une implacable dureté et l'instinct d'attachement et de bonté dont un homme n'est jamais complètement dépourvu. (Voir ce même instinct d'attachement chez Gobseck à l'égard de l'avoué Derville, dont il rendra la fortune possible ; — et cf. dans un ordre de caractères différents, *La Cousine Bette*, p. 466 sqq.). Il n'est pas vrai que Balzac aboutisse toujours à des simplifications excessives ; il peint des individus vivants, non des types schématiques.

2. Mot de l'Ouest = *lessive*. Anciennement, *buée*, ou *buie* = cruche.

3. Vieux mot du 16e siècle = grapiller le raisin oublié dans les vignes (voir Rabelais).

4. L'année de la comète, qui, suivant la croyance populaire, agit sur la qualité de la vendange.

Puis la Nanon faisait partie de la famille : elle riait quand riait Grandet, s'attristait, gelait, se chauffait, travaillait avec lui. Combien de douces compensations dans cette égalité ![1] Jamais le maître n'avait reproché à la servante ni l'*alberge* ou la pêche de vigne[2], ni les prunes ou les brugnons[3] mangés sous l'arbre.

— Allons, régale-toi, Nanon, lui disait-il dans les années où les branches pliaient sous les fruits, que les fermiers étaient obligés de donner aux cochons.

Pour une fille des champs qui dans sa jeunesse n'avait récolté que de mauvais traitements, pour une pauvresse recueillie par charité, le rire équivoque[4] du père Grandet était un vrai rayon de soleil. D'ailleurs, le cœur simple, la tête étroite de Nanon ne pouvait contenir qu'un sentiment et une idée. Depuis trente-cinq ans, elle se voyait toujours arrivant devant le chantier de M. Grandet, pieds nus, en haillons, et entendait toujours le tonnelier lui disant : « Que voulez-vous, ma mignonne[5] ? » et sa reconnaissance était toujours jeune. Quelquefois, Grandet, songeant que cette pauvre créature n'avait jamais entendu le moindre mot flatteur, qu'elle ignorait tous les sentiments doux que la femme inspire, et pouvait comparaître un jour devant Dieu, plus chaste que ne l'était la vierge Marie elle-même, Grandet, saisi de pitié, disait en la regardant :

— Cette pauvre Nanon[6] !

Son exclamation était toujours suivie d'un regard indéfinissable que lui jetait la vieille servante. Ce mot, dit de temps à autre, formait depuis longtemps une chaîne d'amitié non interrompue, et à laquelle chaque exclamation ajoutait un chaînon. Cette pitié, placée au cœur de Grandet et

1. Mot impropre. Balzac ne peut vouloir parler d'une égalité de situation entre le maître et la servante. Il veut désigner cette absorption d'un être par un autre, qui arrive à l'identification. Nanon ne revendique jamais son droit d'être différente. Ses besoins sont toujours *égaux* à ceux de Grandet.

2. *La* est de trop : *pêche de vigne* est l'explication d'*alberge*.

3. Encore une espèce de pêche à peau non veloutée, mais lisse.

4. *Equivoque*, car Grandet, tout en aimant Nanon, a pour elle le mépris qu'un être tyrannique a pour celui qui se laisse exploiter. Tout l'avare est là ; se surveillant toujours lui-même, incapable d'un geste d'abandon, il contemple avec ironie la créature naïve et sans défense qui jouit sans arrière-pensée d'un moment de douceur.

5. Ce mot n'implique aucune tendresse, — pas plus que l'expression « ma belle » n'implique une idée de beauté.

6. Toujours une pitié ironique pour l'être qui aura été dupe toute sa vie.

prise tout en gré[1] par la vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitié d'avare, qui réveillait mille plaisirs[2] au cœur du vieux tonnelier, était pour Nanon sa somme de bonheur. Qui ne dira pas aussi : « Pauvre Nanon ! » Dieu reconnaîtra ses anges aux inflexions de leur voix et de leurs mystérieux regrets. Il y avait dans Saumur une grande quantité de ménages où les domestiques étaient mieux traités, mais où les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun contentement. De là cette autre phrase : « Qu'est-ce que les Grandet font donc à leur grande Nanon, pour qu'elle leur soit si attachée ? Elle passerait dans le feu pour eux ! » Sa cuisine, dont les fenêtres grillées donnaient sur la cour, était toujours propre, nette, froide, véritable cuisine d'avare où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré[3] les restes du dîner, éteint son feu, elle quittait sa cuisine, séparée de la salle par un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle suffisait à la famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge[4] éclairé par un jour de souffrance[5]. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit par[6] le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Elle devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormir que d'une oreille et se reposer en veillant.

[Grandet a appris la mort et la ruine de son frère, homme d'affaires qui occupait sur la place de Paris une grosse situation. Son neveu vient de débarquer chez lui, et Grandet a dû lui révéler son malheur, qu'il ignorait encore. L'avare ne prête pas d'attention à cette grande douleur. Il ne songe qu'aux moyens de jouer un bon tour aux créanciers de son frère défunt. Ici l'imagination psychologique de Balzac est très ingénieuse ; Grandet est un homme d'action, il faut que son trop plein d'énergie se dépense en mauvais coups. Son astuce goguenarde s'ingénie à de lents chefs-d'œuvre.]

1. Agréée, prise en bonne part, sans que Nanon soupçonne la sécheresse de Grandet.

2. Il y a là un mot de caractère que Balzac ne s'attarde pas à analyser ; — il nous suggère l'intelligence intuitive de cette pitié d'avare, dont la *qualité* se sent plus qu'elle ne se définit.

3. *Serrer* veut dire *ramasser* ; dans cette maison d'avare, le mot prend tout son sens.

4. Originairement, c'est un petit cabinet attenant à une pièce, dont il emprunte la lumière, — par dérivation, une pièce sale et malsaine.

5. Fenêtre garnie de barreaux, ne s'ouvrant pas, et donnant sur la propriété voisine.

6. *Par* = *grâce à, à cause de*. Locution populaire et incorrecte ; à moins que ce ne soit dit par analogie avec des expressions comme celles-ci : *par une journée d'hiver, par les nuits silencieuses.*

Les trames d'un avare.

Peu dormeur, Grandet employait la moitié de ses nuits aux calculs préliminaires qui donnaient à ses vues, à ses observations, à ses plans, leur étonnante justesse et leur assuraient cette constante réussite de laquelle s'émerveillaient les Saumurois. Tout pouvoir humain est un composé de patience et de temps[1]. Les gens puissants veulent et veillent[2]. La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalité. Il ne s'appuie que sur deux sentiments : l'amour-propre et l'intérêt ; mais l'intérêt étant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une supériorité réelle, l'amour-propre et l'intérêt sont deux parties d'un même tout, l'égoïsme. De là vient peut-être la prodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en scène[3]. Chacun tient par un fil à ces personnages qui s'attaquent à tous les sentiments humains, en les résumant[4] tous. Où est l'homme sans désir, et quel désir social se résoudra sans argent ? Grandet avait bien réellement quelque chose, suivant l'expression de sa femme. Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avares, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes[5], de leur gagner légalement leurs écus. Imposer autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpétuellement le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas dévorer? Oh! qui a bien compris l'agneau

1. Balzac distingue avec raison ces deux éléments, bien qu'on puisse soutenir que le *temps* est impliqué dans la *patience*. — N'a-t-on pas dit : « Le génie est une *longue* patience. »

2. Balzac faisait un retour sur lui-même en écrivant cette phrase. Cf. ce que dit Vautrin à Rastignac, p. 196 sqq.

3. Balzac pense surtout à l'Harpagon de Molière et au Shylock de Shakespeare.

4. *S'attaquent... résumant* = à peu près d'expression. Balzac veut dire qu'un avare riche et usurier détient le moyen de satisfaire toutes les passions, puisque toutes ont pour moyen l'argent. Sa formule est incorrecte, mais saisissante.

5. Il y a du romantisme dans cette conception. Tous les avares ne sont pas des Grandet ou des Gobseck, ou des Maître Cornélius. L'avarice, qui passe pour la passion mesquine et rapetissante entre toutes, prend ici une sorte de grandeur et de beauté tragique. Elle est une forme de ce que Saint-Cyran appelait « l'Esprit de principauté », du besoin de primer, et de l'inquiétude humaine.

paisiblement couché aux pieds de Dieu[1], le plus touchant emblème de toutes les victimes terrestres, celui de leur avenir, enfin la souffrance et la faiblesse glorifiées? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraisser, il le parque, le tue, le cuit, le mange et le méprise. La pâture des avares se compose d'argent et de dédain. Pendant la nuit, les idées du bonhomme avaient pris un autre cours[2] : de là sa clémence. Il avait ourdi une trame pour se moquer des Parisiens, pour les tordre, les rouler, les pétrir, les faire aller, venir, suer, espérer, pâlir; pour s'amuser d'eux, lui, ancien tonnelier, au fond de sa salle grise, en montant l'escalier vermoulu de sa maison de Saumur. Son neveu l'avait occupé. Il voulait sauver l'honneur de son frère mort sans qu'il en coûtât un sou ni à son neveu ni à lui. Ses fonds allaient être placés pour trois ans[3], il n'avait plus qu'à gérer ses biens; il fallait donc un aliment à son activité malicieuse, et il l'avait trouvé dans la faillite de son frère. Ne se sentant rien entre les pattes à pressurer, il voulait concasser[4] les Parisiens au profit de Charles, et se montrer excellent frère à bon marché. L'honneur de la famille entrait pour si peu de chose dans son projet, que sa bonne volonté doit être comparée au besoin qu'éprouvent les joueurs de voir bien jouer une partie dans laquelle ils n'ont pas d'enjeu. Et les Cruchot lui étaient nécessaires, et il ne voulait pas les aller chercher, et il avait décidé de les faire arriver chez lui, et d'y commencer ce soir la comédie dont le plan venait d'être conçu, afin d'être le lendemain, sans qu'il lui en coûtât un denier, l'objet de l'admiration de sa ville.

[Grandet communique son plan au notaire Cruchot et au banquier des Grassins. Puis le roman reprend son cours. Le neveu de Grandet est un dandy très séduisant, il a d'ailleurs une certaine fraîcheur d'âme qui achève d'enchanter le cœur d'Eugénie. Ils s'aiment, et ils décident de s'épouser quand Charles aura refait fortune aux Iles. Comme Charles a besoin d'argent pour faire une pacotille, Eugénie lui donne son *douzain*, collection de pièces rares que son père lui a données une à

1. L'agneau qui symbolise, dans la religion catholique, le sacrifice volontaire de Dieu le Fils.

2. Après avoir voulu ignorer les dettes de son frère, il s'est résolu, non à les payer, mais à traîner les choses en longueur, à multiplier la procédure, de manière que, d'artifices en artifices et de compromis en concordats, la succession se trouve claire sans qu'il en ait coûté un sou à l'avare.

3. Balzac a décrit minutieusement les dernières opérations de Grandet.

4. Le mot n'est pas heureux. Le travail du style n'est pas achevé.

une. Charles s'en va. Au jour de l'an suivant, Grandet, selon son habitude, demande à sa fille de lui montrer ce précieux douzain qu'elle n'a plus. C'est le commencement d'un drame de famille.]

Le douzain.

L'attente d'une mort ignominieuse et publique est moins horrible peut-être pour un condamné que ne l'était pour madame Grandet et pour sa fille l'attente des événements qui devaient terminer ce déjeuner de famille. Plus gaiement parlait et mangeait le vieux vigneron[1], plus le cœur de ces deux femmes se serrait. La fille avait néanmoins un appui dans cette conjoncture : elle puisait de la force en son amour.

— Pour lui, pour lui, se disait-elle, je souffrirais mille morts.

A cette pensée, elle jetait à sa mère des regards flamboyants[2] de courage.

— Ote tout cela, dit Grandet à Nanon quand, vers onze heures, le déjeuner fut achevé; mais laisse-nous la table. Nous serons plus à l'aise pour voir ton petit trésor, dit-il en regardant Eugénie. Petit! ma foi, non. Tu possèdes, valeur intrinsèque, cinq mille neuf cent cinquante-neuf francs, et quarante de ce matin[3], cela fait six mille francs moins un. Eh bien, je te donnerai, moi, ce franc pour compléter la somme, parce que, vois-tu, fifille... — Eh bien, pourquoi nous écoutes-tu ? Montre-moi tes talons, Nanon, et va faire ton ouvrage, dit le bonhomme.

Nanon disparut.

— Ecoute, Eugénie, il faut que tu me donnes ton or. Tu ne le refuseras pas à ton pèpère, ma petite fifille, hein[4] ?

Les deux femmes étaient muettes.

— Je n'ai plus d'or[5], moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je

1. Il est tout guilleret à l'idée de revoir le trésor d'Eugénie.

2. Encore un mot excessif. Balzac parle souvent des effluves magnétiques qui s'échappent des yeux ; il croyait à leur puissance, — la volonté étant un fluide qui peut se communiquer.

3. Il a donné à sa fille, en guise d'étrennes, un napoléon tout neuf, qu'il « a fait venir de Paris. »

4. La passion de l'or inspire à Grandet des gentillesses puériles de jeune amoureux.

5. Balzac notera qu'en vieillissant, Grandet, qui a été un avare très positif, très intelligent, s'éprend d'un « amour phy-

te rendrai six mille francs en livres, et tu vas les placer comme je vais te le dire. Il ne faut plus penser au douzain. Quand je te marierai, ce qui sera bientôt, je te trouverai un futur qui pourra t'offrir le plus beau douzain dont on aura jamais parlé dans la province. Ecoute donc, fifille. Il se présente une belle occasion : tu peux mettre tes six mille francs dans le gouvernement[1], et tu en auras tous les six mois près de deux cents francs d'intérêts, sans impôts, ni réparations, ni grêle, ni gelée, ni marée, ni rien de ce qui tracasse les revenus[2]. Tu répugnes peut-être à te séparer de ton or[3], hein, fifille? Apporte-le-moi tout de même. Je te ramasserai des pièces d'or, des hollandaises, des portugaises, des roupies du Mogol, des génovines[4] ; et, avec celles que je te donnerai à tes fêtes, en trois ans tu auras rétabli la moitié de ton joli petit trésor en or. Que dis-tu, fifille? Lève donc le nez. Allons, va le chercher, le mignon. Tu devrais me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets et des mystères de vie et de mort pour les écus. Vraiment, les écus vivent et grouillent comme des hommes : ça va, ça vient, ça sue, ça produit[5].

Eugénie se leva, mais, après avoir fait quelques pas vers la porte, elle se retourna brusquement, regarda son père en face[6] et lui dit :

— Je n'ai plus *mon*[7] or.

— Tu n'as plus ton or! s'écria Grandet en se dressant

sique » de l'*or*, à l'exclusion de tout autre métal précieux, ou de toute autre valeur. — Il a fait une bonne affaire en vendant son or à Nantes, au moment où le marché monétaire en était dépourvu.

1. Façon de parler populaire.

2. C'est un vigneron qui parle. — Et il traite les *revenus* comme si c'étaient des *êtres* à ménager.

3. L'avare prête instinctivement son âme aux autres : tous les passionnés et les maniaques font de même, sans parler des normaux.

4. Balzac a donné en temps utile (au moment où Eugénie offre son douzain à Charles) la description technique de toutes les espèces qui le composent (cf. LA BRUYÈRE, le portrait du collectionneur de médailles) : «... vingt portugaises encore neuves, frappées sous le règne de Jean V, en 1725, valant réellement au change cinq lisbonines, ou chacune 178 fr. 75, lui disait son père... ; cinq génovines ou pièces de cent livres de Gênes, autre monnaie rare et valant 87 fr. au change, mais 100 fr. pour les amateurs d'or... ; trois roupies au signe de la Balance, et cinq roupies au signe de la Vierge, toutes d'or pur à 24 carats, la magnifique monnaie du Grand Mogol... » Balzac y a mis une complaisance fastueuse de collectionneur, mais aucun de ces détails n'est étranger à l'intérêt du roman.

5. Autant de mots admirables de vérité intense.

6. Voici paraître l'énergique et l'entêtée que nous pressentions.

7. C'est Balzac qui souligne.

sur ses jarrets comme un cheval qui entend tirer le canon à dix pas de lui.

— Non, je ne l'ai plus.

— Tu te trompes, Eugénie.

— Non.

— Par la serpette de mon père[1] !

Quand le tonnelier jurait ainsi, les planchers tremblaient.

— Bon saint bon Dieu! voilà madame qui pâlit, cria Nanon.

— Grandet, ta colère me fera mourir, dit la pauvre femme[2].

— Ta ta ta ta ! vous autres, vous ne mourez jamais dans votre famille[3] ! — Eugénie, qu'avez-vous fait de vos pièces? cria-t-il en fondant sur elle.

— Monsieur, dit la fille aux genoux de madame Grandet, ma mère souffre beaucoup... voyez... Ne la tuez pas.

— Grandet fut épouvanté de la pâleur répandue sur le teint de sa femme, naguère si jaune.

— Nanon, venez m'aider à me coucher, dit la mère d'une voix faible. Je meurs...

Aussitôt Nanon donna le bras à sa maîtresse, autant en fit Eugénie, et ce ne fut pas sans des peines infinies qu'elles purent la monter chez elle, car elle tombait en défaillance de marche en marche. Grandet resta seul. Néanmoins, quelques moments après, il monta sept ou huit marches, et cria :

— Eugénie, quand votre mère sera couchée, vous descendrez.

— Oui, mon père.

Elle ne tarda pas à venir, après avoir rassuré sa mère.

— Ma fille, lui dit Grandet, vous allez me dire où est votre trésor.

— Mon père, si vous me faites des présents dont je ne sois pas entièrement maîtresse, reprenez-les, répondit froidement Eugénie en cherchant le napoléon sur la cheminée et le lui présentant.

Grandet saisit vivement le napoléon et le coula dans son gousset.

— Je crois bien que je ne te donnerai plus rien! Pas seulement ça ! dit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous sa maîtresse dent. Vous méprisez donc votre père?

1. Mot de condition, de l'ancienne condition de Grandet, et qui reparaît dans un instant de trouble.

2. C'est vrai.

3. Il a été question de la longévité des La Bertellière.

vous n'avez donc pas confiance en lui? vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un père? S'il n'est pas tout pour vous, il n'est rien[1]. Où est votre or ?

— Mon père, je vous aime et vous respecte, malgré votre colère ; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-deux ans. Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure, pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a plu d'en faire, et soyez sûr qu'il est bien placé...

— Où ?

— C'est un secret inviolable[2], dit-elle. N'avez-vous pas vos secrets ?

— Ne suis-je pas le chef de ma famille ? Ne puis-je avoir mes affaires ?

— C'est aussi mon affaire.

— Cette affaire doit être mauvaise, si vous ne pouvez pas la dire à votre père, Mademoiselle Grandet.

— Elle est excellente, et je ne puis pas la dire à mon père.

— Au moins, quand avez-vous donné votre or ?

Eugénie fit un signe de tête négatif.

— Vous l'aviez encore le jour de votre fête, hein ?

Eugénie, devenue aussi rusée par amour que son père l'était par avarice, réitéra le même signe de tête[3].

— Mais on n'a jamais vu pareil entêtement, ni vol pareil, dit Grandet d'une voix qui alla *crescendo* et qui fit graduellement retentir la maison. Comment! ici, dans ma propre maison, chez moi, quelqu'un aura pris ton or ! le seul or qu'il y avait! et je ne saurai pas qui ? L'or est une chose chère. Les plus honnêtes filles peuvent faire des fautes, donner je ne sais quoi, cela se voit chez les grands seigneurs[4] et même chez les bourgeois ; mais donner de l'or, car vous l'avez donné à quelqu'un, hein ?

Eugénie fut impassible.

A-t-on vu pareille fille ! Est-ce moi qui suis votre père ? Si vous l'avez placé, vous en avez un reçu[5]...

1. Etudier ici le mélange de dignité paternelle et d'avilissement, et surtout comment tous les sentiments de Grandet sont affectés, en quelque manière, d'un exposant d'avarice.

2. Elle a promis le silence à Charles, par délicatesse autant que par besoin de mystère dans le dévouement.

3. Balzac excelle à ces luttes entre deux volontés. Cf., toutes différences gardées, le dialogue entre Balthazar Claes et sa fille, p. 176 sqq.

4. Faut-il faire encore remarquer que chaque mot est dense d'observation ?

5. Mot de caractère. Ce roman en est plein. Ailleurs c'est le : « *Prends !* ma fille », par lequel il encourage Eugénie à recevoir

— Étais-je libre, oui ou non, d'en faire ce que bon me semblait ? Était-ce à moi ?

— Mais tu es une enfant !

— Majeure[1].

Abasourdi par la logique de sa fille, Grandet pâlit, trépigna, jura ; puis, trouvant enfin des paroles, il cria :

— Maudit serpent de fille ! ah ! mauvaise graine, tu sais[2] bien que je t'aime, et tu en abuses. Elle égorge son père ! Pardieu ! tu auras jeté notre fortune au pieds de ce va-nu-pieds qui a des bottes de maroquin[3]. Par la serpette de mon père ! Je ne peux pas te déshériter, nom d'un tonneau ! Mais je te maudis, toi, ton cousin, et tes enfants ! Tu ne verras rien arriver de bon de tout cela, entends-tu ? Si c'était à Charles que... Mais non, ce n'est pas possible. Quoi ! ce méchant mirliflore[4] m'aurait dévalisé ?...

Il regarda sa fille, qui restait muette et froide.

— Elle ne bougera pas ! elle ne sourcillera pas, elle est plus Grandet que je ne suis Grandet. Tu n'as pas donné ton or pour rien, au moins. Voyons, dis ?

Eugénie regarda son père, en lui jetant un regard ironique[5] qui l'offensa.

— Eugénie, vous êtes chez moi, chez votre père. Vous devez, pour y rester, vous soumettre à ses ordres. Les prêtres[6] vous ordonnent de m'obéir.

Eugénie baissa la tête.

— Vous m'offensez dans ce que j'ai de plus cher, reprit-il, je ne veux vous voir que soumise[7]. Allez dans votre chambre. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous permette d'en sortir. Nanon vous y portera du pain et de l'eau. Vous m'avez entendu, marchez !

le cadeau de l'un de ses prétendants.

1. Etudier les qualités *scéniques* du dialogue.

2. Cf. Harpagon volé : «... On m'a coupé la gorge. »

3. Son neveu Charles. Il a deviné.

4. Le mépris du plébéien laborieux pour l'homme aux mains blanches. — Le mirliflore est un jeune homme qui fait l'agréable : Mme d'Epinay : « Je figurerais mal dans un cercle de petits mirliflores.» Dérivé de *mirifique*, en passant par *mirlifique*? ou de *mille-fleurs*, par allusion au bouquet dont se paraient les élégants ? (LITTRÉ).

5. Dans la lutte, Eugénie perd un instant le respect.

6. Il faut se souvenir que Grandet est athée ; mais dans son désarroi, il n'a pas trop de toutes les formes de l'autorité pour le secourir. Cf. la page suivante : « Jolie éducation, et religieuse surtout ! » La religion lui semble avoir du bon, quand il y croit voir une alliée de l'arbitraire paternel.

7. = Je ne vous reverrai que le jour où vous m'aurez obéi.

Eugénie fondit en larmes[1] et se sauva près de sa mère. Après avoir fait un certain nombre de fois le tour de son jardin dans la neige, sans s'apercevoir du froid, Grandet se douta que sa fille devait être chez sa femme; et, charmé de la prendre en contravention à ses ordres, il grimpa les escaliers avec l'agilité d'un chat[2], et apparut dans la chambre de madame Grandet au moment où elle caressait les cheveux d'Eugénie, dont le visage était plongé dans le sein maternel.

— Console-toi, ma pauvre enfant, ton père s'apaisera.

— Elle n'a plus de père! dit le tonnelier. Est-ce bien vous et moi, Madame Grandet, qui avons fait une fille désobéissante comme l'est celle-là? Jolie éducation, et religieuse surtout! Eh bien, vous n'êtes pas dans votre chambre? Allons, en prison, en prison, mademoiselle.

— Voulez-vous me priver de ma fille, monsieur? dit Madame Grandet en montrant un visage rougi par la fièvre.

— Si vous la voulez garder, emportez-là, videz-moi toutes deux la maison... Tonnerre, où est l'or? qu'est devenu l'or?

Eugénie se leva, lança un regard d'orgueil sur son père, et rentra dans sa chambre, à laquelle le bonhomme donna un tour de clef.

— Nanon, cria-t-il, éteins le feu de la salle.

Et il vint s'asseoir sur un fauteuil, au coin de la cheminée de sa femme, en lui disant:

— Elle l'a donné sans doute à ce misérable séducteur de Charles, qui n'en voulait qu'à notre argent.

Madame Grandet trouva, dans le danger qui menaçait sa fille et dans son sentiment pour elle, assez de force pour demeurer en apparence froide, muette et sourde[3].

— Je ne savais rien de tout ceci, répondit-elle en se tournant du côté de la ruelle du lit pour ne pas subir les regards étincelants de son mari. Je souffre tant de votre violence, que, si j'en crois mes pressentiments, je ne sortirai d'ici que les pieds en avant[4]. Vous auriez dû m'épargner en ce moment, monsieur, moi qui ne vous ai jamais causé de chagrin, du moins, je le pense. Votre fille vous aime, je la

1. La défaillance brusque après l'excès de tension.

2. Il a plus de 70 ans.

3. Pour comprendre l'intérêt dramatique de cette phrase, se rappeler que Mme Grandet est une *ilote*.

4. Encore une expression qui situe le personnage dans la petite bourgeoisie, très voisine du peuple par le pittoresque de son langage. Mme Grandet veut dire qu'elle ne sortira plus de sa chambre que couchée dans son cercueil.

crois innocente autant que l'enfant qui naît ; ainsi ne lui faites pas de peine, révoquez votre arrêt. Le froid est bien vif, vous pouvez être cause de quelque grave maladie.

— Je ne la verrai ni ne lui parlerai. Elle restera dans sa chambre au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'elle ait satisfait son père. Que diable ! un chef de famille doit savoir où va l'or de sa maison. Elle possédait les seules roupies qui fussent en France peut-être, puis des génovines, des ducats de Hollande[1]...

— Monsieur, Eugénie est notre unique enfant, et, quand même elle les aurait jetés à l'eau...

— A l'eau ! cria le bonhomme, à l'eau ! Vous êtes folle, madame Grandet. Ce que j'ai dit est dit, vous le savez. Si vous voulez avoir la paix au logis, confessez votre fille, tirez-lui les vers du nez[2]; les femmes s'entendent mieux entre elles à ça que nous autres. Quoi qu'elle ait pu faire, je ne la mangerai point. A-t-elle peur de moi ? Quand elle aurait doré son cousin de la tête aux pieds, il est en pleine mer, hein ! nous ne pouvons pas courir après[3]...

— Eh bien, monsieur...

Excitée par la crise nerveuse où elle se trouvait, ou par le malheur de sa fille qui développait sa tendresse et son intelligence, la perspicacité de Madame Grandet lui fit apercevoir un mouvement terrible dans la loupe de son mari[4], au moment où elle répondait ; elle changea d'idée sans changer de ton :

— Eh bien, monsieur, ai-je plus d'empire sur elle que vous n'en avez ? Elle ne m'a rien dit, elle tient de vous.

— Tudieu ! comme vous avez la langue pendue ce matin ! Ta ta ta ta ! vous me narguez, je crois. Vous vous entendez peut-être avec elle.

Il regarda sa femme fixement.

— En vérité, monsieur Grandet, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'à continuer ainsi. Je vous le dis, monsieur, et dût-il m'en coûter la vie, je vous le répéterais encore : vous avez tort envers votre fille, elle est plus raisonnable

1. « Fabriqués, a dit Balzac, en l'an 1756, et valant près de treize francs. »

2. Tirer un secret à quelqu'un par des questions adroites. MOLIÈRE, *Georges Dandin:* « Vous avez envie de me tirer les vers du nez. » (En pressant fortement le nez, on en fait sortir une matière demi-solide, produit des follicules cutanés. LITTRÉ.)

3. Grandet ruse ; il se fait doux et bonhomme dans l'espoir de connaître la vérité. Ce *besoin de savoir* est très profondément observé ; on le retrouve chez les grandes passionnées, les jalouses de Racine.

4. Cf. p. 148.

que vous ne l'êtes. Cet argent lui appartenait, elle n'a pu qu'en faire un bel usage, et Dieu seul a le droit de connaître nos bonnes œuvres. Monsieur, je vous en supplie, rendez vos bonnes grâces à Eugénie !... Vous amoindrirez ainsi l'effet du coup que m'a porté votre colère, et vous me sauverez peut-être la vie. Ma fille, monsieur ! rendez-moi ma fille.

— Je décampe, dit-il. Ma maison n'est pas tenable, la mère et la fille raisonnent et parlent comme si... — Brooouh ! Pouah ! Vous m'avez donné de cruelles étrennes, Eugénie ! cria-t-il. Oui, oui, pleurez ! Ce que vous faites vous causera des remords, entendez-vous ? A quoi donc vous sert de manger le bon Dieu six fois tous les trois mois[1], si vous donnez l'or de votre père en cachette à un fainéant qui vous dévorera votre cœur[2] quand vous n'aurez plus que ça à lui prêter ? Vous verrez ce que vaut votre Charles, avec ses bottes de maroquin et son air de n'y pas toucher. Il n'a ni cœur ni âme, puisqu'il ose emporter le trésor d'une pauvre fille sans l'agrément des parents.

[Grandet a raison. Charles n'a « ni cœur ni âme ». Quand Eugénie, sa mère, puis son père étant mort, demeure maîtresse de sa fortune, elle pourrait épouser son cousin ; mais celui-ci, qui n'a pas même eu l'esprit de la deviner riche, épouse, à son retour des Iles, une héritière qui flatte sa vanité. Eugénie Grandet, pour ne pas vivre dans la fausse situation d'une vieille fille à millions et pour s'affranchir, épouse le président de Bonfons, qui la laisse veuve de bonne heure. Elle achève sa destinée mélancolique en répandant le bien avec « toutes les noblesses de la douleur », dans la maison sans soleil et sans chaleur que nous connaissons, et conservant chez elle les habitudes parcimonieuses de sa jeunesse.]

1. L'impie reparaît, et toujours le plébéien.

2. Admirable expression, — dont la justesse se vérifiera.

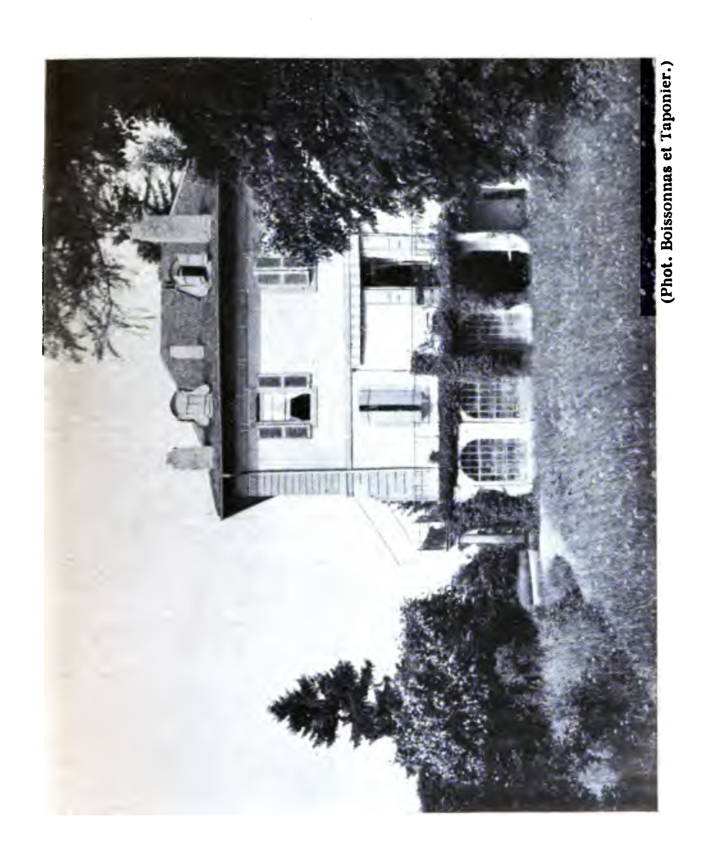


Fig. 8. — **La villa Diodati, à Genève.**

Située à Cologny, sur le lac de Genève, elle fut habitée par lord Byron ; Balzac la visita en janvier 1834, avec Mme Hanska, qu'il rencontrait pour la seconde fois. Il était au comble de ses espérances ; l'ombre du grand amoureux et du grand tourmenté ne lui inspira point de mélancolie, et il se livra dans le beau salon Louis XVI, qui donne sur le lac, à de joyeuses extravagances.

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU (1834)

L'œuvre expliquée.

[Le premier projet de Balzac (*Correspondance*, 10 juin 1832) était d'écrire un *Bernard Palissy*, qu'il jugeait une œuvre facile à faire (*ibid.*, juillet 1832), et de minces proportions. Qu'il n'ait pas reçu à temps les matériaux nécessaires (*loc. cit.*), cela explique le retard de son œuvre, mais non l'abandon, ou plutôt la transformation du sujet. La vérité doit être qu'en se reportant aux œuvres de Palissy, Balzac a reconnu que celui-ci n'était pas le grand chimérique, le chercheur d'absolu, que, sur la foi d'une tradition imprécise, il s'était imaginé. Palissy fut un ennemi de l'alchimie, des chercheurs d'or, — un esprit vraiment positif[1]. Balzac a dû éprouver de cette découverte une surprise, et une gêne qui a peut-être stérilisé cette sympathie d'imagination pour son héros, si nécessaire à la création d'un type. (Balzac devait épancher sa sympathie pour l'alchimie, et les connaissances qu'il y avait acquises, dans *la Confidence des Ruggieri*, en 1836).

Mais Palissy même l'a fait réfléchir ; — le sujet provisoirement abandonné a vécu, s'est développé dans la pensée de Balzac, et, suivant son penchant à reproduire l'état contemporain des questions, à agir sur l'actuel (penchant qui éloigne Balzac des restitutions historiques), le sujet s'est modernisé. Un conte sur Palissy aurait tout au plus fait pendant au *Chef-d'Œuvre inconnu*[2], où Balzac, en juillet-août 1831, avait très fortement analysé l'hallucination développée chez un artiste par l'intensité avec laquelle il conçoit son idéal ; — *La Recherche de l'Absolu* va prendre l'ampleur des plus grandes œuvres. Rien d'ironique dans la manière dont Balzac parlera ici de la science (à l'inverse de *La Peau de Chagrin*) ; de même que *Le Médecin de Campagne* est une réparation du scepticisme politique de *La*

1. Voir sur lui E. Dupuy : *Bernard Palissy*, et ses œuvres, notamment *De l'Art de terre*, et *Des Métaux et Alchimie*.

2. Voir ici p. 347.

Peau de Chagrin, *La Recherche de l'Absolu* en est une du scepticisme scientifique où se plaisait Balzac en 1831.

Balthazar Claes est un vrai savant, non un pur rêveur. C'est l'ancien élève de Lavoisier. Son seul tort est de s'obstiner prématurément à la poursuite d'un idéal que la science, selon Balzac, ne déclarerait pas à jamais inaccessible. Au fond, Balzac est pour Balthazar Claes.

En Palissy, la légende ne nous laisse guère voir que le martyr; — Balzac a peint Claes martyr de sa pensée, mais bourreau à son tour de sa femme et de ses enfants.

Balzac a greffé sur le sujet principal un sujet primitivement conçu comme indépendant (*Correspondance*, 1er septembre 1832, *Les Amours d'une laide*). Mme Claes est difforme, mais si belle de beauté morale que Balthazar l'a passionnément aimée. Ici l'étude d'un amour conjugal, troublé par la chimère qui, vers la cinquantaine, s'empare de l'esprit du mari. Mme Claes est jalouse de la science qui lui enlève le cœur de son mari, comme l'est Pauline du Dieu de Polyeucte, qu'elle ne peut concevoir. Et puis Claes se ruine en machines et en produits chimiques; il compromet l'avenir de ses enfants. D'où, chez sa femme, lutte entre l'amour conjugal et l'instinct maternel, qui finalement succombe, au milieu des tortures et des angoisses. Mme Claes mourra de chagrin.

Balzac a compris combien la passion d'absolu, ravageant l'esprit de Claes, prendrait de relief dans un milieu traditionnel très fortement déterminé. Claes est d'une vieille famille flamande, de Douai : sa manie suffit pour anéantir les trésors matériels et moraux accumulés par dix générations, qui n'ont eu d'autre idéal que de se continuer l'une l'autre. Donc, violent contraste entre l'individualisme maladif de Claes et le caractère sacré des choses traditionnelles.

On devine comment Balzac a pu placer ici l'histoire très précise de la ruine d'une famille (genre de sujets qu'il aimait), — mais aussi de la reconstitution d'une fortune. Mme Claes morte, sa fille Marguerite se révèle : c'est une jeune fille de tête; une idylle amoureuse, dont elle est l'héroïne, atténue ce que son caractère aurait eu d'un peu raide. C'est elle qui, dans la lutte tragique entreprise contre son père, triomphe; elle assure l'avenir de ses frères et de sa sœur, neutralise pendant quelque temps l'action de son père en l'envoyant, grâce au crédit de la famille, gérer une lointaine Recette générale. Balthazar rentrera chez lui, se réhabilitera, semblera guéri: mais quand Marguerite, mariée, l'aura laissé seul quelque temps, sa passion le reprendra, et pour la seconde fois il consommera sa ruine personnelle.

Balzac a peint avec une grande puissance la dégradation morale produite dans un beau caractère par une idée fixe. Le contraste de l'avilissement de Balthazar avec la grandeur secrète qu'il tient de son désir démesuré, voilà le thème essentiel du roman.

On ne peut insister ici sur le soin extrême avec lequel est rédigée la partie proprement chimique de l'œuvre. Balzac consulta des savants, membres de l'Académie des sciences, lut Berzélius, refondit plusieurs fois son texte. Le dispositif des expériences de Claes est aussi conforme qu'on pouvait le souhaiter à l'état contemporain de la science ; son esprit chimérique est nourri des résultats atteints par la chimie de 1830. Balzac a d'ailleurs été sobre en exposés scientifiques, ou pseudo-scientifiques ; il n'y a guère consacré plus de huit ou dix pages[1].]

Analyse et Extraits.

[Le roman commence par la description de la maison des Claes : ils descendent de l'une de ces anciennes familles d'artisans qui donnèrent jadis aux Pays-Bas leur suprématie commerciale. C'est à Douai.]

Ancienne demeure flamande.

L'esprit de la vieille Flandre respirait tout entier dans cette habitation, qui offrait aux amateurs d'antiquités bourgeoises le type des modestes maisons que se construisit la riche bourgeoisie au moyen âge.

Le principal ornement de la façade était une porte à deux vantaux en chêne garnis de clous disposés en quinconce, au centre desquels les Claes avaient fait sculpter par orgueil deux navettes accouplées[2]. La baie de cette porte, édifiée en pierre de grès, se terminait par un cintre pointu qui supportait une petite lanterne surmontée d'une croix, et dans laquelle se voyait une statuette de sainte

1. Sur *La Recherche de l'Absolu*, comme sur *Eugénie Grandet*, voir l'article de Sainte-Beuve en 1834. (*Portraits contemporains*, T. II, ou *Critiques et Portraits*, T. III).

2. Les Claes avaient été, à Gand, « les chefs de la puissante confrérie des tisserands. »

Geneviève filant sa quenouille. Quoique le temps eût jeté sa teinte sur les travaux[1] délicats de cette porte et de la lanterne, le soin extrême qu'en prenaient les gens du logis permettait aux passants d'en saisir tous les détails. Aussi le chambranle[2], composé de colonnettes assemblées, conservait-il une couleur gris foncé et brillait-il de manière à faire croire qu'il avait été verni. De chaque côté de la porte, au rez-de-chaussée, se trouvaient deux croisées semblables à toutes celles de la maison. Leur encadrement en pierre blanche finissait sous l'appui par une coquille[3] richement ornée, en haut par deux arcades que séparait le montant de la croix qui divisait le vitrage en quatre parties inégales, car la traverse, placée à la hauteur voulue pour figurer une croix, donnait aux deux côtés inférieurs de la croisée une dimension presque double de celle des parties supérieures arrondies par leurs cintres. La double arcade avait pour enjolivement trois rangées de briques qui s'avançaient l'une sur l'autre, et dont chaque brique était alternativement saillante ou retirée d'un pouce environ, de manière à dessiner une grecque[4]. Les vitres, petites et en losange, étaient enchâssées dans des branches de fer extrêmement minces et peintes en rouge. Les murs, bâtis en briques rejointoyées avec un mortier blanc, étaient soutenus de distance en distance et aux angles par des chaînes en pierre. Le premier étage était percé de cinq croisées; le second n'en avait plus que trois, et le grenier tirait son jour d'une grande ouverture ronde à cinq compartiments, bordée en grès, et placée au milieu du fronton triangulaire que décrivait le pignon, comme la rose[5] dans le portail d'une cathédrale. Au faîte s'élevait, en guise de girouette, une quenouille chargée de lin. Les deux côtés du grand triangle que formait le mur du pignon étaient découpés carrément par des espèces de marches jusqu'au couronnement du premier étage, où, à droite et à

1. Le mot ne se prend guère au pluriel en ce sens.

2. L'encadrement d'une porte, d'une cheminée, etc.

3. Petit ornement taillé sur le contour d'un quart de rond. (Littré.)

4. *Grecque* = ornement d'architecture, composé de lignes droites revenant toujours sur elles-mêmes à angle droit. — Le profil de cet encadrement de briques dessine une *grecque*.

5. La *rose* n'est pas « dans le portail » ; c'est une grande fenêtre ronde, qui se trouve au-dessus de la grande porte regardant l'ouest, et souvent *au-dessus* des portails latéraux. — Notez d'ailleurs l'abondance des termes d'architecture, sans technicité rebutante ; Balzac n'use que de ceux qui sont compris tout de suite d'un lecteur moyennement instruit. Th. Gautier, les Goncourt n'ont pas la même discrétion.

gauche de la maison, tombaient les eaux pluviales rejetées par la gueule d'un animal fantastique. Au bas de la maison, une assise en grès y simulait une marche. Enfin, dernier vestige des anciennes coutumes, de chaque côté de la porte, entre les deux fenêtres, se trouvait dans la rue une trappe en bois garnie de grandes bandes de fer, par laquelle on pénétrait dans les caves. Depuis sa construction, cette façade se nettoyait soigneusement deux fois par an. Si quelque peu de mortier manquait dans un joint, le trou se rebouchait aussitôt. Les croisées, les appuis, les pierres, tout était épousseté mieux que ne sont époussetés à Paris les marbres les plus précieux. Ce devant de maison n'offrait donc aucune trace de dégradation. Malgré les teintes foncées causées par la vétusté[1] même de la brique, il était aussi bien conservé que peuvent l'être un vieux tableau, un vieux livre chéris par un amateur, et qui seraient toujours neufs s'ils ne subissaient, sous la cloche de notre atmosphère, l'influence des gaz dont la malignité nous menace nous-mêmes. Le ciel nuageux, la température humide de la Flandre et les ombres produites par le peu de largeur de la rue ôtaient fort souvent à cette construction le lustre qu'elle empruntait à sa propreté recherchée, qui, d'ailleurs, la rendait froide et triste à l'œil. Un poète aurait aimé quelques herbes dans les jours de la lanterne ou des mousses sur les découpures du grès, il aurait souhaité que ces rangées de briques se fussent fendillées, que, sous les arcades des croisées, quelque hirondelle eût maçonné[2] son nid dans les triples cases rouges qui les ornaient. Aussi le fini, l'air propre de cette façade à demi-râpée[3] par le frottement lui donnaient-ils un aspect sèchement honnnête et décemment estimable, qui certes aurait fait déménager un romantique[4] s'il eût logé en face. Quand un visiteur avait tiré le cordon de la sonnette en fer tressé qui pendait le long du chambranle de la porte, et que la servante venue

1. *Vétusté* se dit d'habitude des choses qui se détériorent ; — à la rigueur, le mot serait donc impropre ici. Mais à l'usage il a pris une physionomie qui justifie l'emploi qu'en fait Balzac.

2. Impropre.

3. Se dit d'une étoffe plutôt que d'une pierre, ce passage est curieux en ceci qu'on y constate la lutte de Balzac avec les insuffisances de sa langue.

4. Rien de plus antiromantique en effet que l'ordre méticuleux ; le romantique aime la fantaisie, les caprices spirituels de la nature, la flore dont elle pare les vieilles choses, toutes ces harmonies entre elles et les créations humaines, qu'un entretien soigneux contrarie. — Bien que lui-même imprégné de romantisme, Balzac a fait souvent des allusions satiriques aux défauts de l'école. (Cf. p. 275 sqq.)

de l'intérieur lui avait ouvert le battant au milieu duquel était une petite grille, ce battant échappait aussitôt de la main, emporté par son poids, et retombait en rendant, sous les voûtes d'une spacieuse galerie dallée et dans les profondeurs de la maison, un son grave et lourd comme si la porte eût été de bronze. Cette galerie, peinte en marbre, toujours fraîche et semée d'une couche de sable fin, conduisait à une grande cour carrée intérieure, pavée en larges carreaux vernissés et de couleur verdâtre. A gauche se trouvaient la lingerie, les cuisines, la salle des gens; à droite le bûcher, le magasin au charbon de terre et les communs du logis, dont les portes, les croisées, les murs étaient ornés de dessins entretenus dans une exquise propreté. Le jour, tamisé entre quatre murailles rouges rayées de filets blancs, y contractait des reflets et des teintes roses qui prêtaient aux figures et aux moindres détails une grâce mystérieuse et de fantastiques apparences[1].

[Mme Claes, qui voit son mari en proie à l'idée fixe de la science, s'abandonne, en cette maison, à une rêverie triste. Tout d'un coup, elle entend venir Balthazar Claes, le chercheur d'absolu.]

Le chercheur d'absolu.

Balthazar Claes se montra tout à coup, fit quelques pas, ne regarda pas cette femme, ou, s'il la regarda, ne la vit pas, et resta tout droit au milieu du parloir[2] en appuyant sur sa main droite sa tête légèrement inclinée[3]. Une horrible souffrance à laquelle cette femme ne pouvait s'habituer, quoiqu'elle revînt fréquemment chaque jour, lui étreignit le cœur, dissipa son sourire, plissa son front brun entre les sourcils, vers cette ligne que creuse la fréquente expression des sentiments extrêmes; ses yeux se remplirent de larmes, mais elle les essuya soudain en regardant Balthazar. Il était impossible de ne pas être profondément

1. Voici qui était fait pour plaire aux romantiques.

2. C'est le salon, rempli de belles choses (un Titien, une boiserie massive en ébène sculpté) dont nous regrettons de ne pas citer la description.

3. Noter la ressemblance de cette attitude avec celle de Grandet; toutes les obsessions, quelle qu'en soit la nature, se traduisent de la même manière.

impressionné par ce chef de la famille Claes. Jeune, il avait dû ressembler au sublime martyr[1] qui menaça Charles-Quint de recommencer Artevelde ; mais, en ce moment, il paraissait âgé de plus de soixante ans, quoiqu'il en eût environ cinquante, et sa vieillesse prématurée avait détruit cette noble ressemblance. Sa haute taille se voûtait légèrement, soit que ses travaux l'obligeassent à se courber, soit que l'épine dorsale se fût bombée sous le poids de sa tête. Il avait une large poitrine, un buste carré; mais les parties inférieures de son corps étaient grêles, quoique nerveuses ; et ce désaccord dans une organisation évidemment parfaite autrefois intriguait l'esprit, qui cherchait à expliquer par quelque singularité d'existence les raisons de cette forme fantastique[2]. Son abondante chevelure blonde, peu soignée, tombait sur ses épaules à la manière allemande, mais dans un désordre qui s'harmonisait avec la bizarrerie générale de sa personne. Son large front offrait, d'ailleurs, les protubérances dans lesquelles Gall[3] a placé les mondes poétiques. Ses yeux, d'un bleu clair et riche, avaient la vivacité brusque que l'on a remarqué chez les grands chercheurs de causes occultes. Son nez, sans doute parfait autrefois, s'était allongé, et les narines semblaient s'ouvrir graduellement de plus en plus par une involontaire tension des muscles olfactifs. Les pommettes velúes saillaient beaucoup, ses joues déjà flétries en paraissaient d'autant plus creuses ; sa bouche, pleine de grâce, était resserrée entre le nez et un menton court, brusquement relevé. La forme de sa figure était cependant plus longue qu'ovale ; aussi le système scientifique qui attribue à chaque visage humain une ressemblance avec la face d'un animal[4] eût-il trouvé une preuve de plus dans celui de Balthazar Claes, que l'on aurait pu comparer à une tête de cheval. Sa peau se collait sur ses os, comme si quelque feu secret l'eût incessamment

1. Le « Grand Claes », l'un des chefs *au dire de Balzac* de la révolte de Gand contre Charles-Quint, qui voulait supprimer ses privilèges (1538). Il fut exécuté.

2. Les êtres créés par les fantastiques offrent souvent, en effet, cette disproportion des parties inférieures du corps au buste et surtout à la tête, qui se trouve exagérément développée.

3. Cf. *passim*.

4. Il s'agit du système de Lavater, qui avait fait beaucoup réfléchir Balzac. Diderot avait déjà dit que tout homme est assimilable à un animal quelconque. La *Physiognomonie* de Lavater, publiée en 1772, fut très lue ; — sur l'influence qu'elle exerça, voir Baldensperger : *Etudes d'Histoire littéraire*, 2e série. Balzac l'avait acquise en août 1822.

desséchée; puis, par moments, quand il regardait dans l'espace comme pour y trouver la réalisation de ses espérances, on eût dit qu'il jetait par ses narines la flamme qui dévorait son âme. Les sentiments profonds qui animent les grands hommes respiraient dans ce pâle visage fortement sillonné de rides, sur ce front plissé comme celui d'un vieux roi plein de soucis, mais surtout dans ces yeux étincelants dont le feu semblait également accru par la chasteté que donne la tyrannie des idées, et par le foyer intérieur d'une vaste intelligence. Les yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, paraissaient avoir été cernés uniquement par les veilles et par les terribles réactions d'un espoir toujours déçu, toujours renaissant. Le jaloux fanatisme qu'inspirent l'art ou la science se trahissait encore chez cet homme par une singulière et constante distraction[1] dont témoignaient sa mise et son maintien, en accord avec la magnifique monstruosité de sa physionomie. Ses larges mains poilues étaient sales, ses longs ongles avaient à leurs extrémités des lignes noires très foncées. Ses souliers ou n'étaient pas nettoyés ou manquaient de cordons. De toute sa maison, le maître seul pouvait se donner l'étrange licence d'être si malpropre. Son pantalon de drap noir plein de taches, son gilet déboutonné, sa cravate mise de travers et son habit verdâtre toujours décousu complétaient un fantasque ensemble de petites et de grandes choses, qui, chez tout autre, eût décelé la misère qu'engendrent les vices, mais qui, chez Balthazar Claes, était le négligé du génie. Trop souvent le vice et le génie produisent des effets semblables, auxquels se trompe le vulgaire. Le génie n'est-il pas un constant excès qui dévore le temps, l'argent, le corps, et qui mène à l'hôpital plus rapidement encore que les passions mauvaises[2]? Les hommes paraissent même avoir plus de respect pour les vices que pour le génie, car ils refusent de lui faire crédit. Il semble que les bénéfices des travaux secrets du savant soient tellement éloignés, que l'état social craigne de compter avec lui de son vivant; il préfère s'acquitter en ne lui pardonnant pas sa misère ou ses malheurs[3]. Malgré

1. La distraction des savants est bien connue; on cite des traits célèbres d'André-Marie Ampère, et Balzac en avait sûrement entendu parler.

2. Les ravages opérés par les excès intellectuels, par l'obsession de l'idée, ont toujours intéressé Balzac, mais surtout jusqu'en 1835. Sa théorie du génie est très contestable; il y a des génies harmonieux et sereins. Et à vrai dire le paroxysme n'est jamais génial.

3. Il y a dans cette allusion à l'ingratitude de la société quel-

son continuel oubli du présent, si Balthazar Claes quittait ses mystérieuses contemplations, si quelque intention douce et sociable ranimait ce visage penseur, si ses yeux fixes perdaient leur éclat rigide pour peindre un sentiment, s'il regardait autour de lui en revenant à la vie réelle, il était difficile de ne pas rendre involontairement hommage[1] à la beauté séduisante de ce visage, à l'esprit gracieux qui s'y peignait. Aussi, chacun, en le voyant alors, regrettait-il que cet homme n'appartînt plus au monde, en disant : « Il a dû être bien beau dans sa jeunesse ! » Erreur vulgaire ! Jamais Balthazar Claes n'avait été plus poétique qu'il ne l'était en ce moment. Lavater[2] aurait voulu certainement étudier cette tête pleine de patience, de loyauté flamande, de moralité candide, où tout était large et grand, où la passion semblait calme parce qu'elle était forte. Les mœurs de cet homme devaient être pures, sa parole était sacrée, son amitié semblait constante, son dévouement eût été complet; mais le vouloir qui emploie ces qualités au profit de la patrie, du monde ou de la famille, s'était porté fatalement ailleurs. Ce citoyen, tenu de veiller au bonheur d'un ménage, de gérer une fortune, de diriger ses enfants vers un bel avenir, vivait, en dehors de ses devoirs et de ses affections, dans le commerce de quelque génie familier. A un prêtre il eût paru plein de la parole de Dieu, un artiste l'eût salué comme un grand maître, un enthousiaste l'eût pris pour un voyant de l'Eglise swedenborgienne[3].

[Mme Claes est morte de chagrin, après avoir vainement tenté d'arracher son mari à la recherche de l'absolu, — symbolisée ici dans l'effort pour fabriquer le diamant pur. Balthazar avait bien consenti à abandonner son laboratoire, mais c'est sa femme elle-même qui, le

que chose qui fait penser au *Stello* de Vigny (1832) et à son *Chatterton* (1835).

1. Voilà un de ces clichés qui gâtent le style de Balzac, et que Flaubert n'aurait pas supportés.

2. Voir *supra*.

3. Swedenborg est un illuministe suédois (1688-1772). Après avoir écrit des ouvrages scientifiques fort remarquables (métallurgie, astronomie, etc.) il se crut, vers 1745, doué de la puissance d'entrer en relations immédiates avec les anges et Dieu. Ses œuvres mystiques avaient de bonne heure frappé l'esprit de Balzac, — il les avait trouvées dans la bibliothèque de sa mère. En 1834-5 (*La Recherche de l'Absolu* est de 1834, octobre) il publiera un roman swedenborgien, *Séraphita*, qu'il portait dans son esprit depuis novembre 1833. — Sous la Restauration, une petite église swedenborgienne avait pris naissance, dans un régiment de ligne, grâce à l'apostolat du capitaine Bernard. Mme de Saint-Amour fut la grande prêtresse du culte. Depuis, les Eglises swedenborgiennes eurent des fortunes diverses.

voyant dépérir d'ennui et de regret, l'a délié de sa parole et l'a renvoyé à ses machines. Elle morte, sa fille Marguerite est restée seule pour défendre l'avenir de sa sœur et de ses frères, l'honneur même de son père, qui se ruine et s'endette pour continuer ses expériences. Toutes les richesses de la maison, tableaux, argenterie, tulipes rares, ont été vendues. La passion dévorante de Claes fait le vide autour d'elle. Un jour Marguerite découvre que Balthazar a souscrit pour cent mille francs de lettres de change chez un fabricant de produits chimiques. Elle croit obéir aux suprêmes volontés de sa mère en engageant le combat, à toute extrémité, avec son père.]

Les ravages d'une idée.

— Tout est dit ! s'écria Marguerite, l'heure est venue.

Elle envoya chercher son père et se promena tout agitée, à grands pas, dans le parloir, en se parlant à elle-même :

— Trouver cent mille francs, dit-elle, ou voir notre père en prison !... Que faire ?

Balthazar ne descendit pas. Lassée de l'attendre, Marguerite monta au laboratoire[1]. En entrant, elle vit son père au milieu d'une pièce vaste, fortement éclairée, garnie de machines et de verreries poudreuses ; çà et là, des livres, des tables encombrées de produits étiquetés, numérotés. Partout, le désordre qu'entraîne la préoccupation du savant y froissait les habitudes flamandes. Cet ensemble de matras, de cornues, de métaux, de cristallisations fantasquement colorées, d'échantillons accrochés aux murs ou jetés sur des fourneaux[2], était dominé par la figure de Balthazar Claes, qui, sans habit, les bras nus comme ceux d'un ouvrier, montrait sa poitrine couverte de poils blanchis comme ses cheveux. Ses yeux, horriblement fixes, ne quittèrent pas une machine pneumatique. Le récipient de cette machine était coiffé d'une lentille formée par de doubles verres convexes dont l'intérieur était plein d'alcool et qui réunissait les rayons du soleil, entrant alors par l'un des compartiments de la rose

1. C'est la première fois, à dessein, que Balzac introduit le lecteur dans le laboratoire de Claes.

2. On imagine avec quel luxe de couleurs V. Hugo aurait peint ce laboratoire, dont il eût fait l'antre d'un alchimiste. L'attention de Balzac se concentre sur l'intérêt psychologique. Et le laboratoire est décrit tel que le voit Marguerite.

du grenier. Le récipient, dont le plateau était isolé, communiquait avec des fils d'une immense pile de Volta[1]. Lemulquinier[2], occupé à faire mouvoir le plateau de cette machine montée sur un axe mobile, afin de toujours maintenir la lentille dans une direction perpendiculaire aux rayons du soleil, se leva, la face noire de poussière, et dit :

— Ah ! Mademoiselle, n'approchez pas !

L'aspect de son père, qui, presque agenouillé devant sa machine, recevait d'aplomb la lumière du soleil, et dont les cheveux épars ressemblaient à des fils d'argent, son crâne bossué, son visage contracté par une attente affreuse, la singularité des objets qui l'entouraient, l'obscurité dans laquelle se trouvaient les parties de ce vaste grenier d'où s'élançaient des machines bizarres, tout contribuait à frapper Marguerite, qui se dit avec terreur :

— Mon père est fou !

Elle s'approcha de lui pour lui dire à l'oreille :

— Renvoyez Lemulquinier.

— Non, non, mon enfant, j'ai besoin de lui ; j'attends l'effet d'une belle expérience à laquelle les autres n'ont pas songé. Voici trois jours que nous guettons un rayon de soleil. J'ai les moyens de soumettre les métaux, dans un vide parfait, aux feux solaires concentrés et à des courants électriques[3]. Vois-tu, dans un moment, l'action la plus énergique dont puisse disposer un chimiste va éclater, et moi seul...

— Eh ! mon père, au lieu de vaporiser les métaux, vous devriez bien les réserver pour payer vos lettres de change[4]...

— Attends, attends !

1. Balzac (voir *L'Œuvre expliquée*) s'est documenté pour écrire cette page, et un petit nombre d'autres (il se flattait de n'avoir accordé que huit pages à la chimie). Rappelons seulement que Berzélius avait cherché à expliquer les réactions chimiques par une théorie électro-chimique, les corps se déplaçant les uns les autres suivant l'ordre de leurs énergies électriques (électro-positifs, électro-négatifs). Des discussions entre Berzélius et Gay-Lussac eurent, au temps de Balzac, un grand retentissement. — Noter enfin que Claes a été l'élève de Lavoisier, lequel, en 1776, établit la vraie nature du diamant, et montra qu'en brûlant dans l'oxygène pur il ne donne que de l'acide carbonique.

2. Le valet de chambre, que son maître a fanatisé.

3. Balthazar avait dit à sa femme : « Pour gazéifier les métaux, il ne me manque plus que de trouver un moyen de les soumettre à une immense chaleur dans un milieu où la pression de l'atmosphère soit nulle, enfin dans un vide absolu. »

4. Marguerite se fait violence pour parler ainsi à son père ; elle croit que c'est le seul moyen de l'éveiller de son enchantement.

— M. Mersktus[1] est venu, mon père : il lui faut dix mille francs à quatre heures.

— Oui, oui, tout à l'heure. J'avais signé ces petits effets pour ce mois-ci, c'est vrai. Je croyais que j'aurais trouvé l'absolu. Mon Dieu, si j'avais le soleil de juillet, mon expérience serait faite !

Il se prit par les cheveux, s'assit sur un mauvais fauteuil de canne, et quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Monsieur a raison ! dit Lemulquinier. Tout ça c'est la faute de ce gredin de soleil, qui est trop faible, le lâche, le paresseux[2] !

Le maître et le valet ne faisaient plus attention à Marguerite.

— Laissez-nous, Mulquinier, lui dit-elle.

— Ah ! je tiens une nouvelle expérience ! s'écria Claes.

— Mon père, oubliez vos expériences, lui dit sa fille quand ils furent seuls ; vous avez cent mille francs à payer, et nous ne possédons pas un liard... Quittez votre laboratoire, il s'agit aujourd'hui de votre honneur. Que deviendrez-vous, quand vous serez en prison ? Souillerez-vous vos cheveux blancs et le nom de Claes par l'infamie d'une banqueroute ? Je m'y opposerai. J'aurai la force de combattre votre folie, et il serait affreux de vous voir sans pain dans vos derniers jours. Ouvrez les yeux sur notre position, ayez donc enfin de la raison !

— Folie ! cria Balthazar, qui se dressa sur ses jambes, fixa ses yeux lumineux sur sa fille, se croisa les bras sur la poitrine et répéta le mot *folie* si majestueusement, que Marguerite trembla. Ah ! ta mère ne m'aurait pas dit ce mot ! reprit-il ; elle n'ignorait pas l'importance de mes recherches, elle avait appris une science pour me comprendre[3], elle savait que je travaille pour l'humanité, qu'il n'y a rien de personnel ni de sordide en moi. Le sentiment de la femme qui aime est, je le vois, au-dessus de l'affection filiale[4].

1. Banquier à Douai.

2. Balzac pensait qu'il appartenait au roman, et non pas au drame, de réaliser l'alliance du comique et du tragique, du grotesque et du sublime, promise à grand fracas par Hugo en 1827. — Il avait publié d'*Hernani* une très mordante critique (mars 1830).

3. En effet cette femme, pleine de cœur, mais très ignorante, avait lu tous les livres relatifs à la science que son mari adorait, par une sorte de jalousie sublime, — elle avait voulu être initiée à tous les secrets de la vie intellectuelle de Claes.

4. Balzac a étudié précédemment le conflit tragique de l'amour conjugal et de l'amour maternel chez Mme Claes, qui a fini, le cœur torturé, par faire passer celui-ci après celui-là.

Oui, l'amour est le plus beau de tous les sentiments ! Avoir de la raison ! ajouta-t-il en se frappant la poitrine, en manqué-je ? ne suis-je pas moi ? Nous sommes pauvres, ma fille, eh bien, je le veux ainsi. Je suis votre père, obéissez-moi. Je vous ferai riches quand il me plaira. Votre fortune, mais c'est une misère. Quand j'aurai trouvé un dissolvant du carbone, j'emplirai votre parloir de diamants, et c'est une niaiserie en comparaison de ce que je cherche. Vous pouvez bien attendre, quand je me consume en efforts gigantesques...

— Mon père, je n'ai pas le droit de vous demander compte des quatre millions que vous avez engloutis sans résultat dans ce grenier. Je ne vous parlerai pas de ma mère, que vous avez tuée. Si j'avais un mari, je l'aimerais, sans doute, autant que vous aimait ma mère, et je serais prête à tout lui sacrifier, comme elle vous sacrifiait tout. J'ai suivi ses ordres en me donnant à vous tout entière, je vous l'ai prouvé en ne me mariant point[1] afin de ne pas vous obliger à me rendre votre compte de tutelle. Laissons le passé, pensons au présent. Je viens ici représenter la nécessité que vous avez créée vous-même. Il faut de l'argent pour vos lettres de change, entendez-vous ? Il n'y a rien à saisir ici que le portrait de notre aïeul Van Claes[2]. Je viens donc au nom de ma mère, qui s'est trouvée trop faible pour défendre ses enfants contre leur père et qui m'a ordonné de vous résister, je viens au nom de mes frères et de ma sœur, je viens, mon père, au nom de tous les Claes, vous commander de laisser vos expériences, de vous faire une fortune à vous avant de les poursuivre. Si vous vous armez de votre paternité, qui ne se fait sentir que pour nous tuer, j'ai pour moi vos ancêtres et l'honneur, qui parlent plus haut que la chimie. Les familles passent avant la science. J'ai trop été votre fille !

— Et tu veux être alors mon bourreau ! dit-il d'une voix affaiblie.

Marguerite se sauva pour ne pas abdiquer le rôle qu'elle venait de prendre, elle crut avoir entendu la voix de sa mère quand elle lui avait dit : *Ne contrarie pas trop ton père, aime-le bien !*

1. Elle est fiancée. — Sa mère lui a laissé une lettre où elle lui disait : « Je ne pouvais l'abandonner, je me devais à lui. Toi, Marguerite, sauve la famille. Je t'absous de tout ce que tu feras pour défendre Gabriel, Jean et Félicie... *Sois ferme, je n'ose dire sans pitié... Ce sera être pleine de cœur que d'oublier ton cœur.* »

2. Par le Titien.

[Marguerite se retire dans sa chambre, elle lit la lettre de sa mère dont nous avons cité quelque mots, p. 179, n. 1. Arrive l'heure du dîner.]

Balthazar descendit quelques moments avant le dîner, contre son habitude. Pour la première fois depuis deux ans, sa fille aperçut dans sa physionomie les signes d'une tristesse horrible à voir : il était redevenu père, la raison avait chassé la science. Il regarda dans la cour, dans le jardin, et, quand il fut certain de se trouver seul avec sa fille, il vint à elle par un mouvement plein de mélancolie et de bonté.

— Mon enfant, dit-il en lui prenant la main et la serrant avec une onctueuse tendresse, pardonne à ton vieux père... Oui, Marguerite, j'ai eu tort. Toi seule as raison. Tant que je n'aurai pas *trouvé*[1], je suis un misérable ! Je m'en irai d'ici. Je ne veux pas voir vendre Van Claes, dit-il en montrant le portrait du martyr. Il est mort pour la liberté[2], je serai mort pour la science, lui vénéré, moi haï...

— Haï mon père ? Non, dit-elle en se jetant sur son sein, nous vous adorons tous. — N'est-ce pas, Félicie ? dit-elle à sa sœur, qui entrait en ce moment.

— Qu'avez-vous mon cher père ? dit la jeune fille en lui prenant la main.

— Je vous ai ruinés...

— Eh ! dit Félicie, nos frères nous feront une fortune. Jean est toujours le premier dans sa classe.

— Tenez, mon père, reprit Marguerite en amenant Balthazar par un mouvement plein de grâce et de câlinerie filiale devant la cheminée, où elle prit quelques papiers qui étaient sous le cartel, voici vos lettres de change[3] ; mais n'en souscrivez plus, il n'y aurait plus rien pour les payer...

— Tu as donc de l'argent ? dit Balthazar à l'oreille de Marguerite, quand il fut revenu de sa surprise.

Ce mot suffoqua cette héroïque fille, tant il y avait de délire, de joie, d'espérance dans la figure de son père, qui regardait autour de lui comme pour découvrir de l'or.

1. C'est le mot de l'inspiré (souligné par Balzac). Claes disait à sa femme : « Songe donc que si moi, moi le premier ! si je trouve,... si je trouve,... si je trouve ! — En disant ces mots sur trois tons différents, son visage monta par degrés à l'expression de l'inspiré ».

2. Voir *supra*.

3. Mme Claes a laissé en dépôt chez le vieil abbé de Solis, l'oncle du fiancé de Marguerite, 170,000 fr. comme dernière ressource. Et il lui reste des biens immobiliers.

— Mon père, répondit-elle avec un accent de douleur, j'ai ma fortune[1].

— Donne-la moi ! dit-il en laissant échapper un geste avide, je te rendrai tout au centuple.

— Oui, je vous la donnerai, répondit Marguerite en contemplant Balthazar, qui ne comprit pas le sens que sa fille mettait à ce mot.

— Ah ! ma chère fille, dit-il, tu me sauves la vie ! J'ai imaginé une dernière expérience, après laquelle il n'y a plus rien de possible. Si, cette fois, je ne le trouve pas, il faudra renoncer à chercher l'absolu[2]. Donne-moi le bras, viens, mon enfant chérie, je voudrais te faire la femme la plus heureuse de la terre ; tu me rends au bonheur, à la gloire ; tu me procures le pouvoir de vous combler de trésors, je vous accablerai de joyaux, de richesses...

Il baisa sa fille au front, lui prit les mains, les serra, lui témoigna sa joie par des câlineries qui parurent presque serviles à Marguerite. Pendant le dîner, Balthazar ne voyait qu'elle, il la regardait avec l'empressement, avec l'attention, la vivacité qu'un amant déploie pour sa maîtresse[3] : faisait-elle un mouvement, il cherchait à deviner sa pensée, son désir, et se levait pour la servir ; il la rendait honteuse, il mettait à ses soins une sorte de jeunesse qui contrastait avec sa vieillesse anticipée. Mais, à ces cajoleries, Marguerite opposait le tableau de la détresse actuelle, soit par un mot de doute, soit par un regard qu'elle jetait sur les rayons vides des dressoirs de cette salle à manger.

— Va, lui dit-il, dans six mois nous remplirons ça d'or et de merveilles. Tu seras comme une reine. Bah ! la nature entière nous appartiendra, nous serons au-dessus de tout..., et par toi, ma Marguerite... Margarita ! reprit-il en souriant, ton nom est une prophétie. Margarita veut dire une perle. Sterne a dit cela quelque part[4]. As-tu lu Sterne ? veux-tu un Sterne ? ça t'amusera.

— La perle est, dit-on, le fruit d'une maladie[5], reprit-elle avec amertume, et nous avons déjà bien souffert !

1. Les lettres de change payées, il reste à Marguerite 70,000 fr.

2. Le but dernier de Claes est de créer une chimie unitaire, de découvrir le corps simple, unique, dont les cinquante-trois corps dits simples de la chimie d'alors ne seraient que des modifications.

3. Faute de goût, qui dépare un très beau passage.

4. Balzac était grand lecteur de Sterne, dont il a quelquefois imité l'humour.

5. Peut-être spirituel, mais hors de propos. Il y a un peu de raideur pédante chez Marguerite ; son rôle est ingrat, et

— Ne sois pas triste, tu feras le bonheur de ceux que tu aimes, tu seras bien puissante, bien riche...

— Mademoiselle a si bon cœur ! dit Lemulquinier, dont la face en écumoire grimaça péniblement un sourire.

Pendant le reste de la soirée, Balthazar déploya pour ses deux filles toutes les grâces de son caractère et tout le charme de sa conversation. Séduisant comme le serpent[1], sa parole, ses regards épanchaient un fluide magnétique, et il prodigua cette puissance de génie, ce doux esprit qui fascinait Joséphine, et il mit pour ainsi dire ses filles dans son cœur. Quand Emmanuel de Solis vint, il trouva, pour la première fois depuis longtemps, le père et les enfants réunis. Malgré sa réserve, le jeune proviseur[2] fut soumis au prestige de cette scène, car la conversation, les manières de Balthazar eurent un entraînement irrésistible. Quoique plongés dans les abîmes de la pensée, et incessamment occupés à observer le monde moral, les hommes de science aperçoivent néanmoins les plus petits détails dans la sphère où ils vivent. Plus intempestifs[3] que distraits, ils ne sont jamais en harmonie avec ce qui les entoure, ils savent et oublient tout ; ils préjugent l'avenir, prophétisent pour eux seuls, sont au fait d'un événement avant qu'il éclate[4], mais ils n'en ont rien dit. Si, dans le silence des méditations, ils ont fait usage de leur puissance pour reconnaître ce qui se passe autour d'eux, il leur suffit d'avoir deviné : le travail les emporte, et ils appliquent presque toujours à faux les connaissances qu'ils ont acquises sur les choses de la vie.

Balzac n'a qu'à moitié réussi à composer ce personnage, bien inférieur à Eugénie Grandet. Marguerite sera plus séduisante quand, ayant refait la fortune des Claes, ayant *casé* et relégué son père en Bretagne, épuisée d'héroïsme, elle se sentira « criminelle » envers lui.

1. Le regard du serpent fascine ses victimes. La comparaison choque. On admettait mieux le basilic à propos de Grandet (voir p. 148).

2. Emmanuel est proviseur du « collège » de Douai.

3. Balzac veut dire qu'ils ne se prêtent pas aux circonstances, au présent.

4. Balzac croit en effet que les hommes de génie sont des voyants. Toute cette page est fort curieuse, et il faudrait la rapprocher d'une lettre à Mme Hanska (21 janvier 1838) ; elle s'était étonnée que lui, si pénétrant observateur, manquât de sens pratique : « Hélas, m'aimeriez-vous si je n'étais dupe de rien... ? Mais, en laissant la question de cœur de côté, je vous dirai le secret de cette apparente contradiction. Quand un homme arrive à être de première force au *whist*, qu'il sait à la cinquième carte jouée où sont toutes les autres, croyez-vous qu'il n'aime pas à laisser sa science de côté pour savoir comment ira le jeu par les lois du hasard ? » Et enfin, quand « ses facultés sont tendues à écrire, à rendre, à peindre, à se souvenir », comment pourrait-il être sur le terrain « des matérialités ? »

Parfois, quand ils se réveillent de leur apathie sociale, ou quand ils tombent du monde moral dans le monde extérieur, ils y reviennent avec une riche mémoire, et n'y sont étrangers à rien. Ainsi, Balthazar, qui joignait la perspicacité du cœur à la perspicacité du cerveau, savait tout le passé de sa fille, il connaissait ou avait deviné[1] les moindres événements de l'amour mystérieux qui l'unissait à Emmanuel, il le leur prouva finement, et sanctionna leur affection en la partageant[2]. C'était la plus douce flatterie que pût faire un père, et les deux amants ne surent pas y résister. Cette soirée fut délicieuse par le contraste qu'elle formait avec les chagrins qui assaillaient la vie de ces pauvres enfants. Quand, après les avoir, pour ainsi dire, remplis de sa lumière et baignés de tendresse, Balthazar se retira, Emmanuel de Solis, qui avait eu jusqu'alors une contenance gênée, se débarrassa de trois mille ducats en or qu'il tenait dans ses poches en craignant de les laisser apercevoir. Il les mit sur la travailleuse de Marguerite, qui les couvrit avec le linge qu'elle raccommodait et alla chercher le reste de la somme. Quand il revint, Félicie était allée se coucher. Onze heures sonnaient. Martha, qui veillait pour déshabiller sa maîtresse, était occupée chez Félicie.

— Où cacher cela ? dit Marguerite, qui n'avait pas résisté au plaisir de manier quelques ducats, un enfantillage qui la perdit !...

— Je soulèverai cette colonne de marbre dont le socle est creux, dit Emmanuel, vous y glisserez les rouleaux, et le diable n'irait pas les y chercher.

Au moment où Marguerite faisait son avant-dernier voyage de la travailleuse à la colonne, elle jeta un cri perçant, laissa tomber les rouleaux, dont les pièces brisèrent le papier et s'éparpillèrent sur le parquet : son père était à la porte du parloir et montrait sa tête, dont l'expression d'avidité l'effraya.

— Que faites-vous donc là ? dit-il en regardant tour à tour sa fille que la peur clouait sur le plancher, et le jeune homme qui s'était brusquement dressé, mais dont l'attitude auprès de la colonne était assez significative.

1. Dans la pensée de Balzac, la divination n'est pas seulement le procédé inductif qui, sur des indices légers, reconstruit une réalité complexe, c'est un don mystérieux, qui n'a rien de commun avec la connaissance rationnelle.

2. Mot impropre ici. — De même *amants* qui ne convient pas à des fiancés. Survivance de la langue du dix-huitième siècle. Voir à la suite, page 184, note 2.

Le fracas de l'or sur le parquet fut horrible et son éparpillement semblait prophétique.

— Je ne me trompais pas, dit Balthazar en s'asseyant, j'avais entendu le son de l'or...

Il n'était pas moins ému que les deux jeunes gens, dont les cœurs palpitaient si bien à l'unisson, que leurs mouvements s'entendaient comme les coups d'un balancier de pendule au milieu du profond silence qui régna tout à coup dans le parloir.

— Je vous remercie, Monsieur de Solis, dit Marguerite à Emmanuel en lui jetant un coup d'œil qui signifiait : « Secondez-moi pour sauver cette somme. »

— Quoi ! cet or...? reprit Balthazar en lançant des regards d'une épouvantable lucidité sur sa fille et sur Emmanuel.

— Cet or est à Monsieur, qui a la bonté de me le prêter pour faire honneur à nos engagements[1], lui répondit-elle.

M. de Solis rougit et voulut sortir.

— Monsieur, dit Balthazar en l'arrêtant par le bras, ne vous dérobez pas à ma reconnaissance.

— Monsieur, vous ne me devez rien. Cet argent appartient à Mademoiselle Marguerite, qui me l'emprunte sur ses biens, répondit-il en regardant sa maîtresse[2], qui le remercia par un imperceptible clignement de paupières.

— Je ne souffrirai pas cela, dit Claes, qui prit une plume et une feuille de papier sur la table où écrivait Félicie.

Et, se tournant vers les deux jeunes gens étonnés :

— Combien y a-t-il ?

La passion avait rendu Balthazar plus rusé que ne l'eût été le plus adroit des intendants coquins : la somme allait être à lui. Marguerite et M. de Solis hésitaient.

— Comptons, dit-il.

— Il y a six mille ducats, répondit Emmanuel.

— Soixante et dix mille francs, reprit Claes.

1. Marguerite ment, mais sa mère a écrit : « Ta dissimulation, s'il fallait mentir à ton père, serait glorieuse. »

2. Ce mot ne serait plus admissible au sens où le prend Balzac ; — c'est le sens du 17e siècle (voir *Le Cid :* « Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père. » *Maîtresse* = fille ou femme veuve recherchée ou promise en mariage ou simplement aimée de quelqu'un. Bernardin de Saint-Pierre écrivait en ce sens : « Il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une *maîtresse* qui nous aime. » (BESCHERELLE). *Amante* a évolué de la même manière que *maîtresse.*

Le coup d'œil que Marguerite jeta sur son amant lui donna du courage.

— Monsieur, dit-il avec respect, votre engagement est sans valeur, pardonnez-moi cette expression purement technique; j'ai prêté ce matin à Mademoiselle cent mille francs pour racheter des lettres de change que vous étiez hors d'état de payer, vous ne sauriez donc me donner aucune garantie. Ces cent soixante et dix mille francs sont à Mademoiselle votre fille, qui peut en disposer comme bon lui semble, mais je ne les lui prête que sur la promesse qu'elle m'a faite de souscrire un contrat avec lequel je puisse prendre mes sûretés sur sa part dans les terrains nus[1] de Waignies.

Marguerite détourna la tête pour ne pas laisser voir les larmes qui lui vinrent aux yeux ; elle connaissait la pureté de cœur qui distinguait Emmanuel. Elevé par son oncle dans la pratique la plus sévère des vertus religieuses, le jeune homme avait spécialement horreur du mensonge : après avoir offert sa vie et son cœur à Marguerite, il lui faisait donc encore le sacrifice de sa conscience.

— Adieu, monsieur, lui dit Balthazar; je vous croyais plus de confiance dans un homme qui vous voyait avec des yeux de père...

Après avoir échangé avec Marguerite un déplorable regard, Emmanuel fut reconduit par Martha, qui ferma la porte de la rue. Au moment où le père et la fille furent bien seuls, Claes dit à sa fille :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas?

— Ne prenez pas de détours, mon père : vous voulez cette somme? vous ne l'aurez point.

Elle se mit à rassembler les ducats, son père l'aida silencieusement à les ramasser et à vérifier la somme qu'elle avait semée, et Marguerite le laissa faire sans lui témoigner la moindre méfiance. Les ducats remis en piles, Balthazar dit d'un air désespéré :

— Marguerite, il me faut cet or !

— Ce serait un vol si vous le preniez, répondit-elle froidement. Ecoutez, mon père : il vaut mieux nous tuer d'un seul coup, que de nous faire souffrir mille morts chaque jour. Voyez, qui de vous, qui de nous doit succomber...

— Vous aurez donc assassiné votre père! reprit-il.

1. Par opposition aux terrains boisés, qui ont perdu toute valeur depuis qu'ils ont été rasés pour payer les dettes de Claes.

— Nous aurons vengé notre mère[1], dit-elle en montrant la place où madame Claes était morte.

— Ma fille, si tu savais ce dont il s'agit, tu ne me dirais pas de telles paroles. Ecoute, je vais t'expliquer le problème... Mais tu ne me comprendrais pas! s'écria-t-il avec désespoir. Enfin, donne! crois une fois en ton père... Oui, je sais que j'ai fait de la peine à ta mère; que j'ai dissipé, pour employer le mot des ignorants, ma fortune et dilapidé la vôtre; que vous travaillez tous pour ce que tu nommes une folie; mais, mon ange, ma bien-aimée, mon amour, ma Marguerite, écoute-moi donc! Si je ne réussis pas, je me donne à toi, je t'obéirai comme tu devrais, toi, m'obéir; je ferai tes volontés, je te remettrai la conduite de ma fortune, je ne serai plus le tuteur de mes enfants, je me dépouillerai de toute autorité. Je le jure par ta mère! dit-il en versant des larmes.

Marguerite détourna la tête pour ne pas voir cette figure en pleurs, et Claes se jeta aux genoux de sa fille en croyant qu'elle allait céder.

— Marguerite, Marguerite! donne, donne! Que sont soixante mille francs pour éviter des remords éternels! Vois-tu, je mourrai, ceci me tuera... Ecoute-moi! ma parole sera sacrée. Si j'échoue, je renonce à mes travaux, je quitterai la Flandre, la France même, si tu l'exiges, et j'irai travailler comme un manœuvre afin de refaire sou à sou ma fortune, et de rapporter un jour à mes enfants ce que la science leur aura pris.

Marguerite voulait relever son père, mais il persistait à rester à ses genoux, et il ajouta en pleurant :

— Sois une dernière fois tendre et dévouée! Si je ne réussis pas, je te donnerai moi-même raison dans tes duretés. Tu m'appelleras vieux fou! tu me nommeras mauvais père! enfin tu me diras que je suis un ignorant! Moi, quand j'entendrai ces paroles, je te baiserai les mains. Tu pourras me battre, si tu le veux; et, quand tu me frapperas, je te bénirai comme la meilleure des filles en me souvenant que tu m'as donné ton sang!

— S'il ne s'agissait que de mon sang, je vous le rendrais, s'écria-t-elle, mais puis-je laisser égorger par la science mes frères et ma sœur? non!... Cessez, cessez! dit-elle en essuyant ses larmes et repoussant les mains caressantes de son père.

1. Marguerite dépasse la mesure : « Sois toujours respectueuse et bonne dans cette horrible lutte! Résiste en adorant, refuse avec douceur », lui avait dit sa mère.

— Soixante mille francs et deux mois, dit-il en se levant avec rage, il ne me faut plus que cela! mais ma fille se met entre la gloire, entre la richesse et moi... Sois maudite! ajouta-t-il. Tu n'es ni fille ni femme, tu n'as pas de cœur! tu ne seras ni une mère ni une épouse!... — Laisse-moi prendre! dis, ma chère petite, mon enfant chérie! je t'adorerai, fit-il en avançant la main sur l'or par un mouvement d'atroce énergie.

— Je suis sans défense contre la force, mais Dieu et le grand Claes[1] nous voient! dit Marguerite en montrant le portrait.

— Bien! essaye de vivre couverte du sang de ton père!... cria Balthazar en lui jetant un regard d'horreur.

Il se leva, contempla le parloir et sortit lentement. En arrivant à la porte, il se retourna comme eût fait un mendiant et interrogea sa fille par un geste auquel Marguerite répondit en faisant un signe de tête négatif.

— Adieu, ma fille! dit-il avec douceur; tâchez de vivre heureuse.

Quand il eut disparu, Marguerite resta dans une stupeur qui eut pour effet de l'isoler de la terre; elle n'était plus dans le parloir, elle ne sentait plus son corps, elle avait des ailes et volait dans les espaces du monde moral, où tout est immense, où la pensée rapproche et les distances et les temps, où quelque main divine lève le voile étendu sur l'avenir[2]. Il lui sembla qu'il s'écoulait des jours entiers entre chacun des pas que faisait son père en montant l'escalier; puis elle eut un frisson d'horreur au moment où elle l'entendit entrer dans sa chambre. Guidée par un pressentiment qui répandit dans son âme la poignante clarté d'un éclair[3], elle franchit l'escalier sans lumière, sans bruit, avec la vélocité d'une flèche, et vit son père qui s'ajustait le front avec un pistolet.

— Prenez tout! lui cria-t-elle en s'élançant vers lui.

1. Remarquer cette constante évocation du « motif » traditionaliste. (Cf. *L'Œuvre expliquée*).

2. Cette espèce de phénomènes psychologiques a été interprétée par les mystiques, notamment par Swedenborg, comme un ravissement de l'esprit, que sa propre exaltation dégage des conditions normales auxquelles l'asservit son mariage avec la matière. — Les romantiques allemands et français (Novalis, Sénancour, etc.) ont constaté sur eux-mêmes cette altération du sentiment du temps, qui est devenue un simple thème littéraire. (Voir la rêverie cosmogonique de Hugo: *Sur la Pente de la Rêverie*).

3. Voilà qui est bien mal écrit.

[Marguerite donne tout à son père. Au bout de quelques mois, celui-ci lui avoue qu'il a succombé encore une fois dans son duel avec l'Inconnu. Il abdique « muselé par la nécessié » ; pareil à un « Titan foudroyé » il essaye de dompter sa « gigantesque douleur ». Marguerite, qui se révèle femme d'affaires et maîtresse femme, obtient pour lui une place de receveur des finances en Bretagne, et l'oblige à l'accepter. Et pendant qu'il subit son exil, elle « sauve la maison », reconstitue à ses frères et sœur une fortune solide. Plus tard, Balthazar rentrera dans sa demeure, remplie à nouveau des trésors dont sa folie scientifique l'avait vidée ; — le merveilleux et le positif se mêlent en ce récit d'une façon bien séduisante. Mais il faut que le dernier mot reste à l'idée tyrannique de l'Absolu. Pendant que Marguerite, mariée, voyage en Espagne, Balthazar, qui n'est plus protégé par son Antigone, exorcisé par cet ange de sagesse, recommence ses expériences, se ruine, et Marguerite ne rentre que pour le voir, tel Bernard Palissy, réduit à l'extrême misère physique, traité de sorcier par le populaire. Balthazar, brusquement tiré de sa contemplation par les moqueries et les insultes de la canaille, meurt d'un accès de colère suivi de paralysie.]

LE PÈRE GORIOT (1834)

L'œuvre expliquée.

[A vrai dire, il y a deux sujets en cette œuvre.

Entreprise aussitôt après la *Recherche de l'Absolu*, elle étudie aussi un homme en proie à un sentiment absolu. L'intention unique de Balzac était d'abord (*Correspondance*, octobre 1834) « la peinture d'un sentiment si grand que rien ne l'épuise, ni les froissements, ni les blessures, ni l'injustice ; un homme qui est père comme un saint, un martyr, est chrétien. » Étude de pathologie morale.

L'amour paternel absolu produit ici une véritable déchéance : extérieure d'abord (dans la personne physique du père Goriot, — et Balzac en marque toutes les étapes, en cette horrible pension Vauquer où il a réuni des employés, des étudiants, une pauvre fille abandonnée par son père, une vieille femme attachée à la police secrète, un forçat évadé), mais intérieure aussi. Goriot, ancien vermicellier enrichi, a marié ses filles, grâce à leur beauté et à leur dot, l'une à un gentilhomme, M. de Restaud, l'autre à un financier juif, M. de Nucingen ; ses gendres rougissent de lui et le traitent avec un mépris outrageant ; il s'y résigne, pour voir ses filles, qui sont incapables de prendre sa défense. Il encourage, par idolâtrie et aveuglement paternels, les désordres de ses filles ; en leur sacrifiant peu à peu les débris de son bien et se réduisant lui-même à une vie sordide, il les aide à mentir à leur mari ; il se fait enfin le complice des amours coupables de sa fille, Delphine de Nucingen, avec un jeune homme. Le sens moral est aboli chez lui. L'amour paternel nous apparaît en lui comme un pur instinct, et c'est de quoi s'indignait Saint-Marc Girardin qui, rappelant certains épisodes du roman et les termes mêmes de Balzac, écrivait très justement (*Cours de Littérature dramatique*, T. I) : « Son sentiment irréfléchi l'élève jusqu'au sublime de la nature canine..., quand il embrasse sa fille, il la serre « par une étreinte sauvage et délirante » ; plus tard, il se couche aux pieds de sa fille pour les baiser ; il frotte sa tête contre sa robe. »

Il n'y a chez lui aucune réaction contre l'ingratitude de ses filles, aucune conscience même de cette ingratitude, jusqu'au moment où, épuisé de misère et de chagrin de les voir malheureuses et réduites aux expédients pour cacher leurs dettes, il entre en agonie. Alors sa volonté ploie; cet être qui, de peur d'une atroce et insupportable souffrance, ne voulait pas s'avouer le monstrueux égoïsme de ses enfants, en son délire, laisse voir l'obscure souffrance jusqu'ici domptée, mais qui prend sa revanche dans la débâcle de la volonté. Il devient complexe : il maudit ses filles, puis il se reprend, voudrait n'avoir rien dit, et le désespoir et la colère le ressaisissent : ainsi jusqu'à ce qu'il meurt. Ses filles, prévenues cependant, arrivent trop tard.

La comparaison de Goriot avec *Le Roi Lear*, de Shakespeare, est classique. Balzac rivalisait, dans le roman, avec le drame romantique, et il croyait que seul le roman était capable de réaliser l'immense programme dessiné par Hugo dans la *Préface de Cromwell*. Il est possible que l'ambition de le démontrer n'ait pas été pour rien dans le choix du sujet du *Père Goriot*. Notez qu'en 1832, Hugo avait peint, très insuffisamment au gré de Balzac, l'amour paternel à l'état d'instinct, dans *Le Roi s'amuse*.

Mais ce roman pourrait aussi bien s'appeler : *Les Debuts de Rastignac*. Ce nouveau sujet (lié au précédent par les amours du héros avec une fille de Goriot), c'est la démoralisation d'une belle âme qui d'abord (et c'est une reprise du thème traité déjà dans *La Peau de Chagrin*, mais qui avait alors dévié vers un autre sujet, celui des ravages produits par l'exaltation de l'intelligence et par la passion), qui d'abord a voulu parvenir par le travail, — et qui se résoudra à prendre les voies les plus rapides, à dominer par l'intrigue et le charlatanisme supérieur. Rastignac était sans doute, dans la pensée de Balzac, le symbole d'une génération dont il affirmait (cf. Sainte-Beuve en le même sens) que l'idéalisme avait fait faillite.

Balzac s'est efforcé ici (après avoir maintes fois déjà représenté des dandys et des roués, et Rastignac lui-même) de montrer comment un adolescent bien né arrivé à Paris, centre de toutes les convoitises, du fond de sa province, peut tourner à l'énergique sans scrupules, à l'arriviste élégant. Ses premiers étonnements, ses accès vite lassés d'héroïsme, ses souffrances de vanité, ses pas de clerc, tout cela est détaillé avec une précision où l'on sent bien encore les réminiscences personnelles de Balzac. En vain sa conscience « se dresse lumineuse devant lui », en vain, elle se révolte et elle se recueille (« Moi et la vie, nous sommes comme un jeune homme et sa fiancée »), en vain Rastignac se veut à la fois puissant et pur, affirme l'unité de

son caractère. Plus il jouit de la vie parisienne, moins Rastignac veut demeurer obscur et pauvre. La contagion du mal le souillera peu à peu.

On ne peut analyser ici toutes les sources du caractère de Rastignac ; notons seulement que Balzac semble bien avoir voulu donner en lui, toutes différences gardées, une transposition aristocratique du type plébéien de Julien Sorel[1] (*Le Rouge et le Noir* de Stendhal est de 1831).

D'ailleurs, le personnage reste complexe et inachevé. Ce qui achève de le constituer en état non de révolte, mais de défi à l'égard de la société, c'est la mort du père Goriot, le spectacle des crimes impunis, que la vindicte sociale ne peut atteindre. Un monde si mal fait ne vaut pas qu'on s'obstine à le conquérir par le mérite et la vertu : « A nous deux ! » dit Rastignac en tendant le poing à Paris, du haut du cimetière du Père La Chaise, auprès de la tombe de Goriot. C'est le mot par lequel il prélude à sa carrière de « condottiere politique[2] ».]

Analyse et Extraits.

[Le roman commence par une description de l'horrible maison Vauquer, établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marcel.]

Une pension bourgeoise.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à[3] une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve

1. Cf. p. 197, n. 1.
2. Voir dans les notes qui suivent quelques passages intéressants de la *Correspondance*.
3. Incorrect, *à* = *avec*.

une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne[1], décorée de ce cabaret en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéiée, est lambrissée[2] à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de *Télémaque* et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans, cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient[3] supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieillies et encagées[4], qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements ; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien, malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriqués à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pension-

1. Marbre de Belgique, d'un gris mélangé de blanc.

2. Les lambris sont l'ouvrage de menuiserie dont on revêt les murs d'une chambre, soit complètement, soit jusqu'à une hauteur variable.

3. D'aventure, quelques-uns le sont. Horace Bianchon, Eugène de Rastignac, qui vivent chez « la maman Vauquer », seront l'un un grand médecin, l'autre un homme politique de talent.

4. Le vrai sens de ce mot familier, c'est : *mis en prison*, Les fleurs artificielles sont protégées par un globe.



(Musée Balzac.)

Fig. 9. — **La pension de Balzac.**

Reproduction d'une aquarelle de Mme Manchon-Duchesne, représentant la maison de famille de la rue Tournefort, n° 24, séjour présumé de Balzac étudiant.

naire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables[1]. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés ; un cartel[2] en écaille incrusté de cuivre ; un poêle vert, des quinquets d'Argand[3] où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe[4] y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style[5], des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie[6] qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant[7], il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés[8] ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie[9], une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches ; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de Madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son *ronron* matinal. Bientôt la veuve se montre,

1. Ce mot est appelé par le mot *hospice*. (Voir plus haut.)

2. Cf. p. 151, n. 1.

3. Argand, physicien genevois, inventa en 1782 des lampes à courant d'air et cheminée de verre, auxquelles le fabricant Quinquet a donné son nom.

4. Etudiant en médecine qui assiste l'*interne* dans ses fonctions à l'hôpital.

5. C'est le poinçon, d'os ou de métal, avec lequel les anciens écrivaient sur des tablettes de cire.

6. Le sparte est une graminée (*alfa* en Algérie) dont on fait des nattes, etc.

7. Accumulation d'adjectifs dont Balzac avait pris le goût surtout chez Rabelais.

8. La critique avait déjà reproché à Balzac l'abus des descriptions, la longueur des préambules. En tel roman, comme *La Vieille Fille* (voir plus loin), les *préparations* occuperont plus de place que l'action. Le reprocher à Balzac, c'est méconnaître l'un des caractères les plus originaux de son œuvre ; il reprend les choses de haut, il montre qu'elles étaient déterminées de loin. L'étude des antécédents et des milieux devient essentielle.

9. Comparez, au contraire, la misère poétique de Raphaël de Valentin dans son grenier; voir supra, *La Peau de Chagrin*, p. 99.

attifée[1] de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis ; elle marche en traînassant ses pantoufles grimaçées[2]. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation[3], et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur[4], enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bagne ne va pas sans l'argousin[5], vous n'imagineriez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. Agée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes *les femmes qui ont eu des malheurs*. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges[6] ou Pichegru, si Georges ou Pichegru étaient encore à livrer. Néanmoins, elle est *bonne femme au fond*, disent les pensionnaires, qui la

1. Du flamand *tippen*, rogner les cheveux = parer sans goût. RÉGNIER : « Ils attifent leurs mots, enjolivent leurs phrases. »

2. Néologisme balzacien. On dit de même : *cet habit fait la grimace* = il va mal.

3. Equivoque : cela veut-il dire que des *spéculateurs* véreux s'abritent chez Mme Vauquer ? Les personnages interlopes, ou pires, n'y manquent pas ; mais des spéculateurs, je n'en vois aucun. Il faudrait donc entendre que Mme Vauquer *spécule* sur ses pensionnaires. L'expression est peu nette.

4. Balzac avait voué une haine particulière aux escompteurs de librairie. Leur industrie consistait à payer par anticipation à un auteur le montant d'un effet non échu, sous déduction d'une somme usuraire.

5. Bas-officier des bagnes, qui garde les forçats. Cf. l'italien *aguzzino*. L'un et l'autre mots semblent une corruption de l'espagnol *alguazil*. (LITTRÉ.)

6. Georges Cadoudal, l'un des chefs royalistes de la Bretagne, arrêté près du carrefour de l'Odéon le 9 mars 1804, et exécuté le 25 juin. — Le général Pichegru, son complice, s'étrangla dans la prison du Temple le 5 avril.

croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. Qu'avait été M. Vauquer ? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune ? « Dans les malheurs, » répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir[1].

[C'est dans cette atroce maison que vit le père Goriot, sous les lazzis des pensionnaires, qui ne connaissent pas la souffrance et la beauté secrètes de sa vie ; Eugène de Rastignac seul les a soupçonnées. Noble, pauvre, Rastignac fait ses études de droit, sans voir bien clair dans son avenir ; il est ambitieux, il a d'immenses appétits, il pressent que la voie régulière est bien longue et incertaine. Vautrin, forçat échappé, — en qui Balzac a représenté le fameux Vidocq, devenu chef de la Sûreté générale après être sorti du bagne, — a deviné sa misère, sa valeur, son impatience de parvenir; il l'a d'abord traité avec une ironie protectrice et gouailleuse ; Rastignac s'est rebiffé, mais Vautrin se connaît en hommes, et il s'intéresse en artiste à la destinée d'un si beau jeune homme[2]. Il va donc essayer de lui apprendre l'art de vivre, et voici la leçon de corruption qu'il lui fait. C'est, à vrai dire, la seconde que reçoive Rastignac ; la première, c'est Mme de Beauséant[3] qui la lui a donnée ; abandonnée par l'amant qu'elle a longtemps chéri d'un platonique amour, cette femme, l'une des reines du monde parisien, a communiqué à Rastignac cette science amère de la vie que la trahison lui a fait acquérir en un moment : « Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. » L'amour-propre de Rastignac est fouetté par les mépris qu'a subis sa pauvreté dans le monde où il voudrait pénétrer. Il aime Mme de Nucingen, la fille de Goriot ; il lui faut de l'argent pour la conquérir. Il semble donc une proie pour Vautrin. — Nous donnons des fragments de la leçon d'immoralité de Vautrin, bien qu'elle ait été dénoncée comme une dangereuse prédication de violence et de rouerie, par beaucoup de critiques contemporains de Balzac. De telles idées portent leur réputation et leur condamnation en elles-mêmes ; mais ce sont là des pages très caractéristiques de l'œuvre de Balzac, qui n'a fait après tout que traduire dans le langage ignoble et cynique de Vautrin les théories de bien des arrivistes. Prises pour ce qu'elles sont, une suite d'observations impitoyables, une satire crue d'une réalité très vilaine, que Balzac

1. La suite de l'histoire permet de penser qu'elle est l'auxiliaire de la police secrète.

2. Alph. Boulé, dans un article paru dans *L'Illustration* des 10 et 17 juillet 1869, qu'on trouve cité dans l'*Histoire des Œuvres de Balzac*, par M. de Lovenjoul, 2e éd., p. 382, émet l'hypothèse que l'association Vautrin-Rubempré, qui sera, dans les *Illusions perdues*, la reprise de l'association Vautrin-Rastignac, seulement essayée ici, est une idée empruntée à Rétif de la Bretonne (Gaudet et Edmond dans *Le Paysan perverti*). A vrai dire, la ressemblance est bien lointaine.

3. Cf. supra *La Femme abandonnée*, p. 114.

déshabille du vêtement d'élégance dont beaucoup d'ambitieux la recouvrent, les lignes suivantes n'ont pas seulement une valeur documentaire, mais morale[1].]

Une Théorie de l'ambition.

Savez-vous ce qu'il vous faut, à vous, au train dont vous allez ? Un million, et promptement ; sans quoi, avec notre petite tête, nous pourrions aller flâner dans les filets de Saint-Cloud[2], pour voir s'il y a un Être suprême. Ce million, je vais vous le donner.

Il fit une pause en regardant Eugène.

— Ah ! ah ! vous faites meilleure mine à votre petit papa Vautrin. En entendant ce mot-là, vous êtes comme une jeune fille à qui l'on dit : « A ce soir, » et qui se toilette en se pourléchant comme un chat qui boit du lait. A la bonne heure. Allons donc ! à nous deux ! Voici votre compte, jeune homme. Nous avons, là-bas[3], papa, maman, grand'-tante, deux sœurs (dix-huit et dix-sept ans), deux petits frères (quinze et dix ans), voilà le contrôle[4] de l'équipage. La tante élève vos sœurs. Le curé vient apprendre le latin aux deux frères. La famille mange plus de bouillie de marrons que de pain blanc, le papa ménage ses culottes, maman se donne à peine une robe d'hiver et une robe d'été, nos sœurs font comme elles peuvent. Je sais tout, j'ai été dans le Midi. Les choses sont comme cela chez vous, si l'on vous envoie douze cents francs par an, et que votre terrine ne rapporte que trois mille francs. Nous avons une cuisinière et un domestique, il faut garder le décorum, papa est baron. Quant à nous, nous avons de l'ambition, nous avons les Beauséant pour alliés et nous allons à pied, nous voulons la fortune et nous n'avons pas le sou, nous mangeons les *ratatouilles* de maman Vauquer et nous aimons les beaux dîners du faubourg Saint-Germain, nous couchons sur un grabat et nous voulons un hôtel !

1. Voir *Le Lys dans la Vallée*, ici p. 238, le « manuel » de morale mondaine et sociale que Mme de Mortsauf remet à Félix de Vandenesse. C'est là qu'on trouvera la véritable pensée de Balzac.

2. Allusion aux désespérés qui se noient dans la Seine.

3. Près de Ruffec, dans la Charente.

4. Registre sur lequel sont inscrits, à bord d'un bateau, tous les matelots ou officiers composant l'équipage.

Je ne blâme pas vos vouloirs. Avoir de l'ambition, mon petit cœur, ce n'est pas donné à tout le monde[1]. Demandez aux femmes quels hommes elles recherchent, les ambitieux. Les ambitieux ont les reins plus forts, le sang plus riche en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres hommes. Et la femme se trouve si heureuse et si belle aux heures où elle est forte, qu'elle préfère à tous les hommes celui dont la force est énorme, fût-elle en danger d'être brisée par lui. Je fais l'inventaire de vos désirs afin de vous poser la question. Cette question, la voici.

Nous avons une faim de loup, nos quenottes sont incisives, comment nous y prendrons-nous pour approvisionner la marmite ? Nous avons d'abord le Code à manger, ce n'est pas amusant, et ça n'apprend rien ; mais il le faut. Soit. Nous nous faisons avocat pour devenir président d'une cour d'assises, envoyer au bagne les pauvres diables qui valent mieux que nous avec T. F.[2] sur l'épaule, afin de prouver aux riches qu'ils peuvent dormir tranquillement. Ce n'est pas drôle, et puis c'est long. D'abord, deux années à droguer[3] dans Paris, à regarder sans y toucher les *nanans* dont nous sommes friand. C'est fatigant de désirer toujours sans jamais se satisfaire. Si vous étiez pâle et de la nature des mollusques, vous n'auriez rien à craindre ; mais nous avons le sang fiévreux des lions et un appétit à faire vingt sottises par jour. Vous succomberez donc à ce supplice, le plus horrible que nous ayons aperçu dans l'enfer du bon Dieu. Admettons que vous soyez sage, que vous buviez du lait et que vous fassiez des élégies ; il faudra, généreux comme vous l'êtes, commencer, après bien des ennuis et des privations à rendre un chien enragé, par

1. Prévost-Paradol a dit depuis, dans une très belle étude faisant suite à ses *Moralistes français :* « N'est pas ambitieux qui veut. » Faut-il ajouter que sa pensée, toute imprégnée d'idéalisme, sœur de celle de Vauvenargues, ce charmant ambitieux, est bien différente de celle de Vautrin, malgré la ressemblance des expressions. Prévost-Paradol, Vauvenargues sont des aristocrates, Vautrin est un rustre. — Le portrait du plébéien ambitieux avait été fait par Stendhal dans *Le Rouge et le Noir* en 1831 (le personnage de Julien Sorel) ; bien que Balzac n'en ait rien dit, ou à cause de cela même, on peut croire que c'est une des causes *littéraires* qui l'ont déterminé à peindre la poussée des ambitions provinciales vers Paris. Balzac mettait Stendhal très haut, surtout pour sa *Chartreuse de Parme* (Voir la *Revue Parisienne* de Balzac, 1840).

2. Lettres initiales de *travaux forcés*, marquées au fer rouge sur l'épaule des forçats.

3. Populaire = *attendre*, en s'ennuyant. *Drogue* était le nom d'un jeu de cartes de soldats ; le perdant portait sur le nez un morceau de bois fendu en forme de pince, et qui s'appelait *drogue*.

devenir le substitut[1] de quelque drôle, dans un trou de ville où le gouvernement vous jettera mille francs d'appointements, comme on jette une soupe à un dogue de boucher. Aboie après les voleurs, plaide pour le riche, fais guillotiner des gens de cœur[2]. Bien obligé! Si vous n'avez pas de protections, vous pourrirez dans votre tribunal de province. Vers trente ans, vous serez juge à douze cents francs par an, si vous n'avez pas encore jeté la robe aux orties. Quand vous aurez atteint la quarantaine, vous épouserez quelque fille de meunier, riche d'environ six mille livres de rente. Merci. Ayez des protections, vous serez procureur du roi à trente ans, avec mille écus d'appointements, et vous épouserez la fille du maire.....

Si le métier vous dégoûte, voyons autre chose. Le baron de Rastignac veut-il être avocat? Oh! joli. Il faut pâtir pendant dix ans, dépenser mille francs par mois, avoir une bibliothèque, un cabinet, aller dans le monde, baiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le palais avec sa langue. Si ce métier vous menait à bien, je ne dirais pas non; mais trouvez-moi dans Paris cinq avocats qui, à cinquante ans, gagnent plus de cinquante mille francs par an? Bah! plutôt que de m'amoindrir ainsi l'âme, j'aimerais mieux me faire corsaire. D'ailleurs, où prendre des écus? Tout ça n'est pas gai. Nous avons une ressource dans la dot d'une femme. Voulez-vous vous marier? ce sera vous mettre une pierre au cou; puis, si vous vous mariez pour de l'argent, que deviennent nos sentiments d'honneur, notre noblesse? Autant commencer aujourd'hui votre révolte contre les conventions humaines. Ce ne serait rien que se coucher comme un serpent devant une femme, lécher les pieds de la mère, faire des bassesses à dégoûter une truie, pouah! si vous trouviez au moins le bonheur. Mais vous serez malheureux comme les pierres d'égout avec une femme que vous aurez épousée ainsi. Vaut encore mieux guerroyer avec les hommes que de lutter avec sa femme. Voilà le carrefour de la vie, jeune homme, choisissez.

Vous avez déjà choisi : vous êtes allé chez notre cousin de Beauséant, et vous y avez flairé le luxe. Vous êtes allé

1. Substitut du Procureur du roi.

2. Vautrin regarde le criminel comme un homme d'une énergie supérieure. Il y a là un fort élément romantique : l'admiration pour les irréguliers, les *outlaws*. Cf. *Les Brigands* de Schiller, *Jean Sbogar* de Ch. Nodier, etc. — Balzac aurait pu dire ici, comme Molière de son Tartufe : «C'est un scélérat qui parle.»

chez madame de Restaud[1], la fille du père Goriot, et vous y avez flairé la Parisienne. Ce jour-là, vous êtes revenu avec un mot écrit sur votre front, et que j'ai bien su lire : *Parvenir!* parvenir à tout prix. « Bravo! ai-je dit, voilà un gaillard qui me va. » Il vous a fallu de l'argent. Où en prendre? Vous avez saigné vos sœurs[2]. Tous les frères *flouent*[3] plus ou moins leurs sœurs. Vos quinze cents francs arrachés, Dieu sait comme! dans un pays où l'on trouve plus de châtaignes que de pièces de cent sous, vont filer comme des soldats à la maraude. Après, que ferez-vous? vous travaillerez? Le travail, compris comme vous le comprenez en ce moment, donne, dans les vieux jours, un appartement chez maman Vauquer, à des gars de la force de Poiret[4]. Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position[5]. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places[6]. Savez-vous comment on fait son chemin ici? Par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien[7]. On plie sous

1. C'est là que Rastignac a fait ses premiers pas-de-clerc. Mme de Restaud est la fille aînée de Goriot.

2. Allusion à une lettre que Rastignac a écrite à sa mère et à ses sœurs pour leur demander de l'argent.

3. En argot, voler, duper. Corruption de *filouter?*

4. Vieil employé crétinisé.

5. Voilà de ces passages qui, pris isolément, justifieraient le réquisitoire de M. Thureau-Dangin contre Balzac (*Histoire de la Monarchie de Juillet*, T. I, l. I, chap. IV) ; il ne voit dans son œuvre qu'une « raillerie immense, brutale, sinistre » ; il cite le mot de Jules Vallès, l'âpre auteur des *Réfractaires*, qui appelait les romans de Balzac des livres meurtriers. Et il renvoie à Caro, qui, signalant le rôle de la « barbarie lettrée » dans la Commune, pose la question de la responsabilité de Balzac, « ce puissant agitateur des convoitises contemporaines. »

6. Toute l'immoralité de Vautrin est contenue dans *Le Neveu de Rameau*, de Diderot (publié en 1823) : « Ne me vantez donc pas, disait ce bohême, certains principes généraux de je ne sais quelle morale que les gens ont sans cesse à la bouche et que personne ne pratique... Dans la nature, toutes les espèces se dévorent; toutes les conditions se dévorent dans la société... Au milieu de tout cela, il n'y a que l'imbécile qui soit lésé sans avoir vexé personne ». — Balzac trouvait aussi dans le roman de Diderot un étalage des hontes secrètes de la littérature, qu'il peindra dans les *Illusions perdues*.

7. C'est l'un des mots qui faisaient dire spirituellement à Paul de Molènes qu'à lire *Le*

le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de le calomnier, parce qu'il prend sans partager; mais on plie s'il persiste; en un mot, on l'adore à genoux quand on n'a pas pu l'enterrer sous la boue. La corruption est en force, le talent est rare. Ainsi, la corruption est l'arme de la médiocrité qui abonde, et vous en sentirez partout la pointe.....

Tirez vos conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains[1] si l'on veut fricoter; sachez seulement bien vous débarbouiller; là est toute la morale de notre époque. Si je vous parle ainsi du monde, il m'en a donné le droit, je le connais. Croyez-vous que je le blâme? Du tout. Il a toujours été ainsi. Les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait. Il est parfois plus ou moins hypocrite, et les niais disent alors qu'il a ou n'a pas de mœurs. Je n'accuse pas les riches en faveur du peuple: l'homme est le même en haut, en bas, au milieu. Il se rencontre par chaque million de ce haut bétail dix lurons qui se mettent au-dessus de tout, même des lois; j'en suis. Vous, si vous êtes un homme supérieur, allez en droite ligne et la tête haute. Mais il faudra lutter contre l'envie, la calomnie, la médiocrité, contre tout le monde[2]. Napoléon a rencontré un ministre de la guerre qui s'appelait Aubry[3], et qui a failli l'envoyer aux colonies. Tâtez-vous! Voyez si vous pourrez vous lever tous les matins

Père Goriot on pourrait s'imaginer que « pour réussir dans le monde il est indispensable d'avoir un forçat au nombre de ses amis » et que « les portes ne s'ouvrent qu'avec de fausses clefs ». (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1842). Balzac savait bien que l'honnêteté mène plus loin que la corruption, et que d'ailleurs elle se suffit à soi-même. Qui croirait le contraire serait lui-même une dupe.

1. D'après M. Thureau-Dangin (*op. cit.*). J.-J. Ampère disait en parlant des romans de Balzac: « C'est drôle, quand j'ai lu ces choses-là, il me semble toujours que j'ai besoin de me laver les mains. » Sainte-Beuve avait cité le mot. Et Balzac disait lui-même à Mme Hanska (22 novembre 1834): « *Le Père Goriot* [*qu'il est en train de composer*] est une belle œuvre, mais monstrueusement triste. Il fallait bien, pour être complet, montrer un *égout moral* de Paris et cela fait l'effet d'une plaie dégoûtante. »

2. Tout cela se ressent de la formidable dépense d'énergie que dut faire Balzac pendant toute sa vie, et de la crise qu'il traversait en 1834-35.

3. Aubry, successeur de Carnot à la Guerre, trouva Bonaparte trop jeune pour conserver le commandement de l'artillerie dans l'armée d'Italie (1794). Destitué, attaché au bureau topographique, Bonaparte demanda au Comité de Salut public de l'envoyer en mission, non aux colonies, mais en Turquie. Le Comité refusa. Quelque temps après, au 13 vendémiaire, Bonaparte sauva la Convention. — Pour Balzac comme pour Stendahl, c'est le plus grand professeur d'énergie qui ait jamais été.

avec plus de volonté que vous n'en aviez la veille[1]. Dans ces conjonctures, je vais vous faire une proposition que personne ne refuserait. Ecoutez bien.....

— Que faut-il que je fasse? dit avidement Rastignac[2] en interrompant Vautrin.

— Presque rien, répondit cet homme en laissant échapper un mouvement de joie semblable à la sourde expression d'un pêcheur qui sent un poisson au bout de sa ligne. Ecoutez-moi bien! Le cœur d'une pauvre fille malheureuse et misérable est l'éponge la plus avide à se remplir d'amour, une éponge sèche qui se dilate aussitôt qu'il y tombe une goutte de sentiment. Faire la cour à une jeune personne qui se rencontre dans des conditions de solitude, de désespoir et de pauvreté sans qu'elle se doute de sa fortune à venir! dame! c'est quinte et quatorze en main, c'est connaître les numéros à la loterie, c'est jouer sur les rentes en sachant les nouvelles. Vous construisez sur pilotis un mariage indestructible. Viennent des millions à cette jeune fille, elle vous les jettera aux pieds, comme si c'était des cailloux. « Prends, mon bien-aimé! Prends, Adolphe! Prends, Alfred! Prends, Eugène! » dira-t-elle si Adolphe, Alfred ou Eugène a eu le bon esprit de se sacrifier pour elle. Ce que j'entends par des sacrifices, c'est vendre un vieil habit afin d'aller au *Cadran bleu*[3] manger ensemble des croûtes aux champignons; de là, le soir, à l'Ambigu-Comique; c'est mettre sa montre au mont-de-piété pour lui donner un châle. Je ne vous parle pas du gribouillage de l'amour ni des fariboles auxquelles tiennent tant les femmes, comme, par exemple, de répandre des gouttes d'eau sur le papier à lettres en manière de larmes quand on est loin d'elles: vous m'avez l'air de connaître parfaitement l'argot du cœur. Paris, voyez-

1. Le 26 octobre 1834 (son roman était en chantier), Balzac écrivait à Mme Hanska: « ... Quand, pour avoir la royauté littéraire, je me lève toutes les nuits avec une volonté plus aiguë que celle de la veille, je crois pouvoir me dire fort. » Les rapprochements pourraient se multiplier; il y a eu dans la vie de Balzac un peu de ce charlatanisme, de cette mise en scène que ses ambitieux recommandent. Voir la lettre à Mme Hanska du 29 juillet 1837: « ... J'ai regardé comme une excellente affaire d'afficher tous les dehors de la fortune pour ne pas être discuté et pouvoir faire mon prix, etc. » (Cf. 27 mars 1836, sur le point de donner un dîner à ses bailleurs de fonds pour la *Chronique de Paris*, il dégage son argenterie, qu'il tient à étaler).

2. Rastignac se ressaisira. Sa conscience déjà « s'est dressée lumineuse devant lui », et il aura ce mot très beau: « Moi et la vie, nous sommes comme un jeune homme et sa fiancée! » (Voir la suite p. 185 sq.)

3. Restaurant célèbre en ce temps-là.

vous, est comme une forêt du nouveau monde, où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages, les Illinois, les Hurons[1], qui vivent du produit que donnent les différentes classes sociales ; vous êtes un chasseur de millions. Pour les prendre, vous usez de pièges, de pipeaux, d'appeaux[2]. Il y a plusieurs manières de chasser. Les uns chassent à la dot ; les autres chassent à la liquidation[3] ; ceux-ci pêchent des consciences, ceux-là vendent leurs abonnés pieds et poings liés. Celui qui revient avec sa gibecière bien garnie est salué, fêté, reçu dans la bonne société. Rendons justice à ce sol hospitalier, vous avez affaire à la ville la plus complaisante qui soit dans le monde. Si les fières aristocraties de toutes les capitales de l'Europe refusent d'admettre dans leurs rangs un millionnaire infâme, Paris lui tend les bras, court à ses fêtes, mange ses dîners et trinque avec son infamie.

— Mais où trouver une fille ? dit Eugène.

— Elle est à vous, devant vous !

— Mademoiselle Victorine ?

— Juste !

— Et comment ?

— Elle vous aime déjà, votre petite baronne de Rastignac !

— Elle n'a pas un sou, reprit Eugène étonné.

— Ah ! nous y voilà ! Encore deux mots, dit Vautrin, et tout s'éclaircira. Le père Taillefer est un vieux coquin qui passe pour avoir assassiné l'un de ses amis pendant la Révolution[4]. C'est un de mes gaillards qui ont de l'indépendance dans les opinions. Il est banquier, principal associé de la maison Frédéric Taillefer et compagnie. Il a un fils unique, auquel il veut laisser son bien, au détriment de Victorine. Moi, je n'aime pas ces injustices-là. Je suis comme don Quichotte, j'aime à prendre la défense du faible contre le fort. Si la volonté de Dieu était de lui retirer son fils, Taillefer reprendrait sa fille ; il voudrait un héritier quelconque, une bêtise qui est dans la nature..... Victorine est douce et gentille, elle aura bientôt entortillé son père, et le fera tourner comme une toupie d'Allemagne avec le fouet du sentiment ! Elle sera trop sensible à votre amour

1. Il y aura de plus en plus des Hurons, — un peu trop, — dans la *Comédie humaine*, — trop de fauves dans la jungle sociale telle que la perçoit Balzac.

2. *Pipeaux* = baguettes enduites de glu pour prendre les oiseaux. — *Appeau* = un oiseau captif, qui en attire d'autres.

3. Cf. *La Maison Nucingen* (1838).

4. Voir *L'Auberge rouge* (1831).

pour vous oublier, vous l'épouserez. Moi, je me charge du rôle de la Providence, je ferai vouloir le bon Dieu. J'ai un ami pour qui je me suis dévoué, un colonel de l'armée de la Loire[1] qui vient d'être employé dans la garde royale. Il écoute mes avis, et s'est fait ultra-royaliste : ce n'est pas un de ces imbéciles qui tiennent à leurs opinions. Si j'ai encore un conseil à vous donner, mon ange, c'est de ne pas plus tenir à vos opinions qu'à vos paroles. Quand on vous les demandera, vendez-les. Un homme qui se vante de ne jamais changer d'opinion est un homme qui se charge d'aller toujours en ligne droite, un niais qui croit à l'infaillibilité. Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements ; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances[2] : l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire. S'il y avait des principes et des lois fixes, les peuples n'en changeraient pas comme nous changeons de chemise. L'homme n'est pas tenu d'être plus sage que toute une nation. L'homme qui a rendu le moins de services à la France est un fétiche vénéré pour avoir toujours vu en rouge, il est tout au plus bon à mettre au Conservatoire, parmi les machines, en l'étiquetant la Fayette[3] ; tandis que le prince auquel chacun lance sa pierre, et qui méprise assez l'humanité pour lui cracher au visage autant de serments qu'elle en demande, a empêché le partage de la France au congrès de Vienne[4] : on lui doit des couronnes, on lui jette de la boue. Oh ! je connais les affaires, moi ! j'ai les secrets de bien des hommes ! Suffit. J'aurai une opinion inébranlable le jour où j'aurai rencon-

1. L'armée de la Loire, en 1815, était celle où s'étaient ralliés les officiers dévoués à l'Empereur.

2. Mot à la Talleyrand. Balzac n'avait pas encore vu Talleyrand. Il le vit à la fin de novembre 1836 (Cf. *Lettre à l'Étrangère*, 1er décembre 1836) : « M. de Talleyrand est étonnant. Il a eu deux ou trois jets d'idées prodigieuses. Il m'a fait inviter à le venir voir à Valençay, et, s'il vit, je n'y manquerai pas. » Talleyrand goûtait Balzac, qui devait, trois ans après sa mort, le mettre en scène à deux reprises dans *Une ténébreuse Affaire* (1841).

Plusieurs fois, il l'a fait rapidement apparaître dans son œuvre. Balzac a subi le prestige du « grand seigneur », et a toujours exprimé de l'admiration pour ses grandes manières, pour sa finesse d'esprit, plutôt que du mépris pour son caractère.

3. Balzac a poursuivi La Fayette de son ironie, — surtout dans les articles qu'il a fait paraître après 1830 dans *La Mode* (journal légitimiste), *La Caricature*, *La Silhouette*, etc.

4. Talleyrand. — La vie de Balzac donne un démenti à la doctrine de Vautrin, et répond à ceux qui voudraient le rendre complice de cette dissolution morale.

tré trois têtes d'accord sur l'emploi d'un principe, et j'attendrai longtemps ! L'on ne trouve pas dans les tribunaux trois juges qui aient le même avis sur un article de loi. Je reviens à mon homme. Il remettrait Jésus-Christ en croix si je le lui disais. Sur un seul mot de son papa Vautrin, il cherchera querelle à ce drôle qui n'envoie pas seulement cent sous à sa pauvre sœur et...

Ici, Vautrin se leva, se mit en garde et fit le mouvement d'un maître d'armes qui se fend.

— Et à l'ombre ! ajouta-t-il.

— Quelle horreur ! dit Eugène. Vous voulez plaisanter, Monsieur Vautrin ?

— La la la, du calme, reprit cet homme. Ne faites pas l'enfant ; cependant, si cela peut vous amuser, courroucez-vous, emportez-vous ! Dites que je suis un infâme, un scélérat, un coquin, un bandit, mais ne m'appelez ni escroc ni espion[1] ! Allez, dites, lâchez votre bordée ! Je vous pardonne, c'est si naturel à votre âge ! J'ai été comme ça, moi ! Seulement, réfléchissez. Vous ferez pis quelque jour..... La vertu, mon cher étudiant, ne se scinde pas : elle est ou n'est pas. On nous parle de faire pénitence de nos fautes. Encore un joli système que celui en vertu duquel on est quitte d'un crime avec un acte de contrition ! Séduire une femme pour arriver à vous poser sur tel bâton de l'échelle sociale, jeter la zizanie entre les enfants d'une famille, enfin toutes les infamies qui se pratiquent sous le manteau d'une cheminée ou autrement dans un but de plaisir ou d'intérêt personnel, croyez-vous que ce soient des actes de foi, d'espérance et de charité[2] ?..... Méprisez donc les hommes et voyez les mailles par où l'on peut passer à travers le réseau du Code. Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu'il a été proprement fait.

— Silence, Monsieur ! Je ne veux pas en entendre davantage, vous me feriez douter de moi-même. En ce moment, le sentiment est toute ma science.

— A votre aise, bel enfant. Je vous croyais plus fort, dit Vautrin. je ne vous dirai plus rien. Un dernier mot, cependant.

1. Vautrin a son honneur !

2. Balzac a souvent parlé de ces crimes impunis, secrets, que la loi ne peut atteindre, et que la moralité a pour devoir de flétrir. Il y aurait abus à conclure de là qu'il est révolutionnaire et anarchiste (comme on l'a dit). Il voit les faiblesses et les impuissances de la loi.

Il regarda fixement l'étudiant :

— Vous avez mon secret, lui dit-il[1].

— Un jeune homme qui vous refuse saura bien l'oublier.

— Vous avez bien dit cela, ça me fait plaisir. Un autre[2], voyez-vous, sera moins scrupuleux. Souvenez-vous de ce que je veux faire pour vous. Je vous donne quinze jours. C'est à prendre ou à laisser.

— Quelle tête de fer a donc cet homme ! se dit Rastignac en voyant Vautrin s'en aller tranquillement, sa canne sous le bras. Il m'a dit crûment ce que Madame de Beauséant me disait en y mettant des formes[3]. Il me déchirait le cœur avec des griffes d'acier. Pourquoi veux-je aller chez Madame de Nucingen ? Il a deviné mes motifs aussitôt que je les ai conçus. En deux mots, ce brigand m'a dit plus de choses sur la vertu que ne m'en ont dit les hommes et les livres. Si la vertu ne souffre pas de capitulation, j'ai donc volé mes sœurs ? dit-il en jetant les sacs sur la table[4].

Il s'assit, et resta là plongé dans une étourdissante méditation.

— Être fidèle à la vertu, martyre sublime ! Bah ! tout le monde croit à la vertu : mais qui est vertueux ? Les peuples ont la liberté pour idole ; mais où est sur la terre un peuple libre ? Ma jeunesse est encore bleue comme un ciel sans nuages : vouloir être grand ou riche, n'est-ce pas se résoudre à mentir, ployer, ramper, se redresser, flatter, dissimuler ? N'est-ce pas consentir à se faire le valet de ceux qui ont menti, ployé, rampé ? Avant d'être leur complice, il faut les servir. Eh bien, non. Je veux travailler noblement, saintement ; je veux travailler jour et nuit, ne devoir ma fortune qu'à mon labeur. Ce sera la plus lente des fortunes, mais chaque jour ma tête reposera sur mon oreiller sans une pensée mauvaise. Qu'y a-t-il de plus beau que de contempler sa vie et de la trouver pure comme un lis ?

[Rastignac est troublé, mais il se défend ; — il est impossible d'énumérer toutes les étapes de sa déchéance ; l'œuvre qui aurait tenté

1. Le secret de sa morale, mais non de son idendité. Vautrin se doute que de pareilles doctrines, si Rastignac allait les dénoncer partout, paraîtraient singulières et mettraient sur sa trace.

2. Cet autre sera Lucien de Rubempré (Voir *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

3. Voir la citation p. 195.

4. En effet, il ne leur a demandé de l'argent que pour briller dans le monde, séduire Mme de Nucingen, et faire son chemin avec l'appui d'une femme riche en relations, comme le faisaient couramment les roués du 18e siècle.

Balzac, c'était de peindre « les sinuosités dans lesquelles un homme du monde, un ambitieux fait rouler sa conscience, en essayant de côtoyer le mal, afin d'arriver à son but en gardant les apparences. » Mais ce n'est pas celle qu'il a faite ici, et nulle part, à vrai dire, il n'a raconté la carrière politique de Rastignac. Il étudie dans *Le Père Goriot* le combat que se livrent en une conscience juvénile les inspirations morales et les suggestions ambitieuses. La vie se charge de commenter les enseignements dissolvants et exaltants de Vautrin. Rastignac tombe dans un milieu corrompu et brillant, il goûte « les premiers plaisirs de la fatuité », il s'habitue « à la vie exorbitante des jeunes gens de Paris ». (Cf. toute une théorie de la fatuité mise déjà par Balzac dans la bouche du « lion » de Marsay, dans *Les Jeunes Gens de Paris*, paru en 1834, et qui formera une partie de *La Duchesse de Langeais*). Peu à peu, il perd sa foi en la dignité du caractère ; et les témoignages, qu'il recueille partout, de la féroce indifférence des hommes, après l'avoir douloureusement étonné, deviennent autant d'excitants pour son énergie, qui se sent capable de dominer. Il aime Mme de Nucingen, et il connaît les secrets honteux d'un ménage qui fait grande figure dans le monde ; peu à peu il en vient à admettre que l'amour puisse être un instrument de fortune. Sa conscience a des soubresauts, des nausées qui pourraient devenir salutaires, mais la corruption sera la plus forte. Balzac se débarrasse de Vautrin, en le faisant découvrir et arrêter, dans la maison Vauquer. Il restait à lier les dénouements des deux actions qui s'entrelacent ici : le père Goriot, qui est au courant des difficultés financières dans lesquelles se débat l'une de ses filles, a vendu les derniers restes de son argenterie ; de terribles scènes, la manifeste ingratitude de ses filles l'accablent. Il est frappé d'apoplexie. A son lit de mort, il est veillé par Rastignac, sur lequel il a reporté quelque chose de sa passion paternelle, parce que Rastignac aime sa fille et lui parle d'elle ; il s'est même fait le complice de leurs amours adultérines. Voici une partie du long monologue que prononce le père Goriot agonisant.]

La mort du Père Goriot.

— Pas une de ses filles ne viendrait, s'écria Rastignac. Je vais écrire à toutes deux.

— Pas une ! répondit le vieillard ! en se dressant sur son séant. Elles ont des affaires, elles dorment, elles ne viendront pas. Je le savais[1]. Il faut mourir pour savoir ce que c'est que des enfants... Ah ! mon ami, ne vous mariez pas, n'ayez pas d'enfants ! Vous leur donnez la vie, ils vous donnent la mort. Vous les faites entrer dans le monde, ils

1. Sur les sentiments qui se développent chez le père Goriot mourant, voir *L'Œuvre expliquée*, p. 190.

vous en chassent. Non, elles ne viendront pas ! Je sais cela depuis dix ans. Je me le disais quelquefois, mais je n'osais pas y croire.

Une larme roula dans chacun de ses yeux, sur la bordure rouge[1], sans en tomber.

— Ah ! si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lécheraient les joues de leurs baisers ! Je demeurerais dans un hôtel, j'aurais de belles chambres, des domestiques, du feu à moi ; et elles seraient tout en larmes, avec leurs maris, leurs enfants. J'aurais tout cela. Mais rien ! L'argent donne tout, même des filles. Oh ! mon argent, où est-il ? Si j'avais des trésors à laisser, elles me panseraient, elles me soigneraient ; je les entendrais, je les verrais. Ah ! mon cher enfant[2], mon seul enfant, j'aime mieux mon abandon et ma misère ! Au moins, quand un malheureux est aimé, il est bien sûr qu'on l'aime. Non, je voudrais être riche, je les verrais. Ma foi, qui sait ? Elles ont toutes les deux des cœurs de roche. J'avais trop d'amour pour elles, pour qu'elles en eussent pour moi. Un père doit être toujours riche, il doit tenir ses enfants en bride comme des chevaux sournois. Et j'étais à genoux devant elles. Les misérables ! Elles couronnent dignement leur conduite envers moi depuis dix ans. Si vous saviez comme elles étaient aux petits soins pour moi dans les premiers temps de leur mariage ! (Oh ! je souffre un cruel martyr[3] !) Je venais de leur donner à chacune près de huit cent mille francs, elles ne pouvaient pas, ni leurs maris non plus, être rudes avec moi. L'on me recevait : « Mon bon père, par-ci ; mon cher père, par-là. » Mon couvert était toujours mis chez elles. Enfin je dînais avec leurs maris, qui me traitaient avec considération. J'avais l'air d'avoir encore quelque chose. Pourquoi ça ? Je n'avais rien dit de mes affaires. Un homme qui donne huit cent mille francs à ses filles était un homme à soigner. Et l'on était aux petits soins, mais c'était pour mon argent.

1. Au début, Balzac a raconté la déchéance physique de Goriot, usé par la misère où le réduisent les prodigalités de ses filles, qu'il s'épuise à combler toujours : « Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris de fer, ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. »

2. Il s'adresse à Rastignac.

3. Il parle ici de souffrance physique. Passim, Balzac a placé de très précises indications physiologiques sur l'apoplexie séreuse dont va mourir Goriot. Rastignac est guidé, dans les soins qu'il lui donne, par Horace Bianchon, interne en médecine.

Le monde n'est pas beau[1]. J'ai vu cela, moi ! L'on me menait en voiture au spectacle, et je restais comme je voulais aux soirées. Enfin, elles se disaient mes filles et elles m'avouaient pour leur père. J'ai encore ma finesse[2], allez, et rien ne m'est échappé. Tout a été à son adresse et m'a percé le cœur. Je voyais bien que c'était des frimes[3] ; mais le mal était sans remède. Je n'étais pas chez elles aussi à l'aise qu'à la table d'en bas. Je ne savais rien dire. Aussi, quand quelques-uns de ces gens du monde demandaient à l'oreille de mes gendres : « Qui est-ce que ce monsieur-là ? — C'est le père aux écus, il est riche. — Ah diable ! » disait-on, et l'on me regardait avec le respect dû aux écus. Mais, si je les gênais quelquefois un peu, je rachetais bien mes défauts ! D'ailleurs, qui donc est parfait ? (Ma tête est une plaie !) Je souffre en ce moment ce qu'il faut souffrir pour mourir, mon cher Monsieur Eugène, eh bien, ce n'est rien en comparaison de la douleur que m'a causée le premier regard par lequel Anastasie[4] m'a fait comprendre que je venais de dire une bêtise qui l'humiliait : son regard m'a ouvert toutes les veines. J'aurais voulu tout savoir, mais ce que j'ai bien su, c'est que j'étais de trop sur terre. Le lendemain je suis allé chez Delphine pour me consoler, et voilà que j'y fais une bêtise qui me l'a mise en colère. J'en suis devenu comme fou. J'ai été huit jours ne sachant plus ce que je devais faire. Je n'ai pas osé les aller voir, de peur de leurs reproches. Et me voilà à la porte de chez mes filles.

O mon Dieu ! puisque tu connais les misères, les souffrances que j'ai endurées ; puisque tu as compté les coups de poignard que j'ai reçus, dans ce temps qui m'a vieilli, changé, tué, blanchi, pourquoi me fais-tu donc souffrir aujourd'hui ? J'ai bien expié le péché de les trop aimer. Elles se sont bien vengées de mon affection, elles m'ont tenaillé comme des bourreaux. Eh bien, les pères sont si bêtes, je les aimais tant, que j'y suis retourné comme un joueur au

1. Voilà les mots qui frappent Rastignac, — beaucoup plus qu'il ne conviendrait. Il posera que les hommes ne méritent pas de ménagements, et il conclura qu'il faut en prendre à son aise avec la vertu : ce qui est bien mal raisonner.

2. Il a toujours été représenté comme un être débonnaire jusqu'à la sottise, et incapable d'aucune finesse, en dehors de la *vermicellerie* où il a fait sa fortune.

3. Mot populaire = *semblant*, *feinte*.

4. Mme de Restaud, de beaucoup la plus dure, la plus impitoyable de ses deux filles. Sous les yeux de Rastignac, son mari a failli écraser un jour le père Goriot sous les roues de son tilbury, et ne s'est excusé que par un salut dédaigneux.

jeu. Mes filles, c'était mon vice à moi ; elles étaient mes maîtresses, enfin tout ! Elles avaient toutes les deux besoin de quelque chose, de parures ; les femmes de chambre me le disaient, et je les donnais pour être bien reçu ! Mais elles m'ont fait tout de même quelques petites leçons sur ma manière d'être dans le monde. Oh ! elles n'ont pas attendu le lendemain. Elles commençaient à rougir de moi. Voilà ce que c'est que de bien élever ses enfants[1]. A mon âge, je ne pouvais pourtant pas aller à l'école. (Je souffre horriblement, mon Dieu ! Les médecins ! Les médecins ! Si l'on m'ouvrait la tête, je souffrirais moins.) Mes filles, mes filles ! Anastasie, Delphine ! Je veux les voir. Envoyez-les chercher par la gendarmerie, de force ! La justice est pour moi. tout est pour moi, la nature, le Code civil. Je proteste ! La patrie périra si les pères sont foulés aux pieds[2]. Cela est clair. La société, le monde, roulent sur la paternité, tout croule si les enfants n'aiment pas leur père. Oh ! les voir, les entendre, n'importe ce qu'elles me diront, pourvu que j'entende leur voix, ça calmera mes douleurs, Delphine[3] surtout. Mais dites-leur, quand elles seront là, de ne pas me regarder froidement comme elles font. Ah ! mon bon ami, Monsieur Eugène, vous ne savez pas ce que c'est que de trouver l'or du regard changé tout à coup en plomb gris[4]. Depuis le jour où leurs yeux n'ont plus rayonné sur moi, j'ai toujours été en hiver ici ; je n'ai plus eu que des chagrins à dévorer, et je les ai dévorés ! J'ai vécu pour être humilié, insulté. Je les aime tant, que j'avalais tous les affronts par lesquels elles me vendaient une pauvre petite jouissance honteuse. Un père se cacher pour voir ses filles ! Je leur ai donné ma vie, elles ne me donneront pas une heure aujourd'hui ! J'ai soif, j'ai faim, le cœur me brûle, elles ne viendront pas rafraîchir mon agonie, car je meurs, je le sens. Mais elles ne savent donc pas ce que c'est que de mar-

1. Goriot est d'origine plébéienne, et il a voulu faire de ses filles des femmes du monde. Ce sont des déclassées par en haut.

2. On trouve des accents analogues dans *Le Roi Lear*. — On s'est quelquefois étonné que Goriot émette à son lit de mort tant d'idées. Mais l'extraordinaire lucidité des mourants est bien connue ; tout le passé peut leur apparaître sous une lumière implacable, des vérités inaperçues peuvent s'imposer à eux ; les idées artificielles, volontaires, qu'ils avaient combinées de manière à se rendre la vie acceptable, perdent la valeur *forcée* qu'ils leur avaient donnée ; c'est le moment tragique représenté ici avec une profondeur et une puissance d'émotion indéniable.

3. Mme de Nucingen, aimée de Rastignac.

4. « Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? » (*Athalie*, III, 7.)

cher sur le cadavre de son père[1] ! Il y a un Dieu dans les cieux, il nous venge malgré nous, nous autres pères.

Oh ! elles viendront ! Venez, mes chéries, venez encore me baiser, un dernier baiser, le viatique de votre père, qui priera Dieu pour vous, qui lui dira que vous avez été de bonnes filles, qui plaidera pour vous ! Après tout, vous êtes innocentes. Elles sont innocentes, mon ami ! Dites-le bien à tout le monde, qu'on ne les inquiète pas à mon sujet. Tout est de ma faute, je les ai habituées à me fouler aux pieds. J'aimais cela, moi. Ça ne regarde personne, ni la justice humaine, ni la justice divine. Dieu serait injuste s'il les condamnait à cause de moi. Je n'ai pas su me conduire, j'ai fait la bêtise d'abdiquer mes droits. Je me serais avili pour elles ! Que voulez-vous ! le plus beau naturel, les meilleures âmes auraient succombé à la corruption de cette facilité paternelle[2]. Je suis un misérable, je suis justement puni. Moi seul ai causé les désordres de mes filles, je les ai gâtées. Elles veulent aujourd'hui le plaisir, comme elles voulaient autrefois du bonbon. Je leur ai toujours permis de satisfaire leurs fantaisies de jeunes filles. A quinze ans, elles avaient voiture ! Rien ne leur a résisté. Moi seul suis coupable, mais coupable par amour[3]. Leur voix m'ouvrait le cœur. Je les entends, elles viennent. Oh ! oui, elles viendront. La loi veut qu'on vienne voir mourir son père, la loi est pour moi. Puis ça ne coûtera qu'une course. Je la payerai. Ecrivez-leur que j'ai des millions à leur laisser ! Parole d'honneur. J'irai faire des pâtes d'Italie à Odessa. Je connais la manière. Il y a, dans mon projet, des millions à gagner. Personne n'y a pensé. Ça ne se gâtera point dans le transport, comme le blé ou comme la farine. Eh ! eh ! l'amidon, il y aura là des millions[4] ! Vous ne mentirez pas, dites-leur des millions, et, quand même elles viendraient par avarice, j'aime mieux être trompé, je les verrai[5]. Je veux mes filles ! je les ai faites, elles sont à moi ! dit-il en se dressant sur

1. Ce qu'on peut trouver de mélodramatique en certaines expressions de Goriot doit être mis au compte de l'exacte observation de Balzac. Les gens du peuple, dans la douleur, déclament.

2. Dans son délire, Goriot est très pénétrant : il voit avec une égale justesse tous les aspects de la question. Et si l'on voulait, on tirerait de ces pages une théorie balzacienne de ce que doit être le dévouement paternel bien entendu.

3. Goriot a été veuf de bonne heure, d'une femme qu'il adorait. C'est une des raisons de l'affection passionnée qu'il a pour ses filles.

4. Ce retour des préoccupations du technicien, de l'homme de métier accompli, est encore très bien vu.

5. Le roi Lear fait les mêmes efforts pour se tromper sur l'ingratitude de ses filles, Réjane et Goneril.

son séant, en montrant à Eugène une tête dont les cheveux blancs étaient épars et qui menaçait par tout ce qui pouvait exprimer la menace.

— Allons, lui dit Eugène, recouchez-vous, mon bon père Goriot, je vais leur écrire. Aussitôt que Bianchon sera de retour, j'irai, si elles ne viennent pas.

— Si elles ne viennent pas ? répéta le vieillard en sanglotant. Mais je serai mort, mort dans un accès de rage, de rage ! La rage me gagne ! En ce moment, je vois ma vie entière. Je suis dupe ! elles ne m'aiment pas, elles ne m'ont jamais aimé ! cela est clair. Si elles ne sont pas venues, elles ne viendront pas. Plus elles auront tardé, moins elles se décideront à me faire cette joie. Je les connais. Elles n'ont jamais su rien deviner de mes chagrins, de mes douleurs, de mes besoins, elles ne devineront pas plus ma mort ; elles ne sont seulement pas dans le secret de ma tendresse. Oui, je le vois, pour elles, l'habitude de m'ouvrir les entrailles a ôté du prix à tout ce que je faisais. Elles auraient demandé à me crever les yeux, je leur aurais dit : « Crevez-les ! » Je suis trop bête. Elles croient que tous les pères sont comme le leur. Il faut toujours se faire valoir. Leurs enfants me vengeront. Mais c'est dans leur intérêt, de venir ici. Prévenez-les donc qu'elles compromettent leur agonie. Elles commettent tous les crimes en un seul... Mais allez donc, dites-leur donc que, ne pas venir, c'est un parricide ! Elles en ont assez commis sans ajouter celui-là. Criez donc comme moi : « Hé, Nasie ! hé, Delphine ! venez à votre père, qui a été si bon pour vous et qui souffre ! » Rien, personne ! Mourrai-je donc comme un chien ? Voilà ma récompense, l'abandon. Ce sont des infâmes, des scélérates ; je les abomine, je les maudis ; je me relèverai, la nuit, de mon cercueil pour les remaudire, car, enfin, mes amis, ai-je tort ? elles se conduisent bien mal, hein !... Qu'est-ce que je dis ? Ne m'avez-vous pas averti que Delphine est là ? C'est la meilleure des deux... Vous êtes mon fils, Eugène, vous ! aimez-la, soyez un père pour elle. L'autre est bien malheureuse. Et leurs fortunes ! Ah ! mon Dieu ! J'expire, je souffre un peu trop ! Coupez-moi la tête, laissez-moi seulement le cœur[1].

— Christophe[2], allez chercher Bianchon, s'écria Eugène, épouvanté du caractère que prenaient les plaintes et les

1. Mot discutable, qui sent l'auteur.

2. Le domestique de la maison Vauquer.

cris du vieillard, et ramenez-moi un cabriolet. — Je vais aller chercher vos filles, mon bon père Goriot, je vous les ramènerai.

— De force! de force! demandez la garde, la ligne, tout! tout! dit-il en jetant à Eugène un dernier regard où brilla la raison. Dites au gouvernement, au procureur du roi, qu'on me les amène, je le veux!

— Mais vous les avez maudites.

— Qui est-ce qui a dit cela? répondit le vieillard stupéfait. Vous savez bien que je les aime, je les adore! Je suis guéri si je les vois... Allez, mon bon voisin, mon cher enfant, allez! vous êtes bon, vous; je voudrais vous remercier, mais je n'ai rien à vous donner que les bénédictions d'un mourant. Ah! je voudrais au moins voir Delphine pour lui dire de m'acquitter envers vous. Si l'autre ne peut pas, amenez-moi celle-là. Dites-lui que vous ne l'aimerez plus si elle ne veut pas venir. Elle vous aime tant, qu'elle viendra. A boire! les entrailles me brûlent! Mettez-moi quelque chose sur la tête. La main de mes filles, ça me sauverait, je le sens... Mon Dieu! qui refera leur fortune si je m'en vais? Je veux aller à Odessa pour elles, à Odessa, y faire des pâtes.

— Buvez ceci, dit Eugène en soulevant le moribond et le prenant dans son bras gauche, tandis que de la main droite il tenait une tasse pleine de tisane.

— Vous devez aimer votre père et votre mère, vous! dit le vieillard en serrant de ses mains défaillantes la main d'Eugène. Comprenez-vous que je vais mourir sans les voir, mes filles? Avoir soif toujours, et ne jamais boire, voilà comment j'ai vécu depuis dix ans... Mes deux gendres ont tué mes filles. Oui, je n'ai plus eu de filles après qu'elles ont été mariées. Pères, dites aux Chambres de faire une loi sur le mariage! Enfin, ne mariez pas vos filles, si vous les aimez. Le gendre est un scélérat qui gâte tout chez une fille, il souille tout. Plus de mariages! C'est ce qui nous enlève nos filles, et nous ne les avons plus quand nous mourons. Faites une loi sur la mort des pères. C'est épouvantable, ceci! Vengeance! Ce sont mes gendres qui les empêchent de venir... Tuez-les!... A mort le Restaud, à mort l'Alsacien[1], ils sont mes assassins!... La mort ou mes filles!... Ah! c'est fini, je meurs sans elles!... Elles!... Nasie! Fifine, allons, venez donc! Votre papa sort[2]...

1. Nucingen.
2. Dans son délire, il se croit un moment revenu au temps de leur enfance.

— Mon bon père Goriot, calmez-vous, voyons, restez tranquille, ne vous agitez pas, ne pensez pas.

— Ne pas les voir, voilà l'agonie!

— Vous allez les voir.

— Vrai? cria le vieillard égaré. Oh! les voir! je vais les voir, entendre leur voix. Je mourrai heureux. Eh bien, oui, je ne demande plus à vivre, je n'y tenais plus, mes peines allaient croissant. Mais les voir, toucher leurs robes, ah! rien que leurs robes, c'est bien peu; mais que je sente quelque chose d'elles! Faites-moi prendre les cheveux... veux...

Il tomba la tête sur l'oreiller comme s'il recevait un coup de massue. Ses mains s'agitèrent sous la couverture comme pour prendre les cheveux de ses filles.

— Je les bénis, dit-il en faisant un effort... bénis...

[Il meurt sans avoir revu ses filles. Seule Mme de Restaud assiste à ses derniers moments, mais elle est arrivée trop tard pour être reconnue. Rastignac écrit à Mme de Nucingen de vendre une parure pour que son père soit enterré décemment ; Nucingen intercepte la lettre et la détruit. Rastignac suivra seul le convoi, avec Christophe, un domestique.]

L'enterrement.

Après avoir fait[1] toutes ses dispositions, Eugène revint vers trois heures à la pension bourgeoise, et ne put retenir une larme quand il aperçut à cette porte bâtarde la bière à peine couverte d'un drap noir, posée sur deux chaises dans cette rue déserte[2]. Un mauvais goupillon, auquel personne n'avait encore touché, trempait dans un plat de cuivre argenté plein d'eau bénite. La porte n'était pas même tendue de noir. C'était la mort des pauvres, qui n'a ni faste, ni suivants, ni amis, ni parents. Bianchon, obligé d'être à son hôpital, avait écrit un mot à Rastignac pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait avec l'église. L'interne lui mandait qu'une messe était hors de prix, qu'il fallait se contenter du service moins coûteux des vêpres, et qu'il avait envoyé Christophe avec un mot aux

1. N'est plus français en ce sens = *pris* (à l'inverse, on disait jadis *prendre somme*, par exemple, pour *faire un somme*).

2. Comparer ce lamentable enterrement avec celui du *Cousin Pons*, ici, p. 487 sqq.

Pompes funèbres. Au moment où Eugène achevait de lire le griffonnage de Bianchon, il vit entre les mains de madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles.

— Comment avez-vous osé prendre cela? lui dit-il.

— Pardi ! fallait-il l'enterrer avec ? répondit Sylvie[1]. C'est en or.

— Certes ! reprit Eugène avec indignation, qu'il emporte au moins avec lui la seule chose qui puisse représenter ses deux filles.

Quand le corbillard vint, Eugène fit remonter la bière, la décloua et plaça religieusement sur la poitrine du bonhomme une image qui se rapportait à un temps où Delphine et Anastasie étaient jeunes, vierges et pures, et *ne raisonnaient pas*, comme il l'avait dit dans ses cris d'agonisant. Rastignac et Christophe accompagnèrent seuls, avec deux croque-morts[2], le char qui menait le pauvre homme à Saint-Etienne-du-Mont, église peu distante de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Arrivé là, le corps fut présenté à une petite chapelle basse et sombre, autour de laquelle l'étudiant chercha vainement les deux filles du père Goriot ou leurs maris. Il fut seul avec Christophe, qui se croyait obligé de rendre les derniers devoirs à un homme qui lui avait fait gagner quelques bons pourboires. En attendant les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau, Rastignac serra la main de Christophe, sans pouvoir prononcer une parole[3].

— Oui, Monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnête homme, qui n'a jamais dit une parole plus haut que l'autre, qui ne nuisait à personne et n'a jamais fait de mal.

Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce qu'on peut avoir pour soixante et dix francs dans une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier gratis. Les gens du clergé chantèrent un psaume, le *Libera*, le *De profundis*. Le service dura vingt minutes. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre

1. La cuisinière.
2. Populaire et plaisant; faut-il entendre ici une raillerie macabre ? ou appelle-t-on croque-morts ceux qui emportent les morts, sans plus de malice qu'on appelle croque-notes un mauvais musicien qui escamote les notes ?

3. Rastignac a été bouleversé par l'agonie de Goriot : « Il y a un Dieu ! s'est-il écrié devant Bianchon, et il nous a fait un monde meilleur, ou notre terre est un non-sens. Si ce n'avait pas été si tragique, je fondrais en larmes, mais j'ai le cœur et l'estomac horriblement serrés. »

et un enfant de chœur, qui consentirent à recevoir avec eux Eugène et Christophe.

— Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrons aller vite [1], afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie.

Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-Lachaise. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages ; et, le voyant ainsi, Christophe le quitta.

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses :

— A nous deux maintenant [2] !

1. Balzac a représenté toutes les espèces de prêtres, — celui-ci n'est qu'un fonctionnaire peu zélé ; voir ailleurs l'apôtre (*Le Médecin de Campagne. Le Curé de Village. Les Paysans*, etc.).

2. Cf. *Lettres à l'Etrangère*, 22 novembre 1835 (le roman finit de paraître en février 1835) : « J'ai été dernièrement vingt-six jours dans mon cabinet sans en sortir. Je ne prenais d'air qu'à cette fenêtre qui domine tout Paris, que je veux dominer. » *Ibid.*, 18 décembre 1835 : « ...travaillant sans autre distraction que celle d'aller à ma fenêtre, contempler ce Paris que je veux me soumettre un jour. » — Cette fin est une des choses les plus tristes, les plus pénétrantes qu'ait écrites Balzac.

Et, pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Madame de Nucingen.

Comparez avec la fin du *Roi Lear* ; la vue de tant de vilenie et de souffrance fait dire à Edgar : « Il nous faut subir le fardeau de cette triste époque ;... les plus vieux ont le plus souffert, nous qui sommes jeunes, nous ne verrons jamais tant de choses, nous ne vivrons jamais si longtemps. » Lassitude d'âme profonde, — tandis que Rastignac, démoralisé par l'expérience de la cruauté, de l'immense injustice, jette un défi à la société. — La constatation de l'iniquité générale et l'inévitable défaite des faibles ne crée cependant pas nécessairement des condottieri sociaux ! Elle produit aussi bien des apôtres, ou simplement de braves gens, d'esprit mûr, de volonté rassise et patiente. Mais Balzac a rendu cette fin vraisemblable par les antécédents de Rastignac, et par le capital de désirs dont il l'a pourvu. — Voir un type de la génération que Rastignac symbolise dans : *Amédée Pichot à Paris (1818-1820)*, par L.-G. Pélissier, dans le livre du *Trentenaire de la Société pour l'étude des langues romaines*, 1911.

LE CONTRAT DE MARIAGE (1835)

L'œuvre expliquée.

[Comment un bon garçon, faible et médiocrement intelligent, et par surcroît très amoureux de sa femme, peut être ruiné, trompé, grugé par elle, et réduit à aller refaire sa fortune aux Iles, avec l'apparence de tous les torts, — cela grâce au génie machiavélique de sa belle-mère, — voilà toute l'histoire du *Contrat*, dont Balzac n'a voulu raconter que les moments essentiels. Son roman est bâti comme une démonstration de ce que la « ruse de femme » peut faire de la « bonté d'homme[1]. »

La scène essentielle est la bataille d'hommes d'affaires que nous reproduisons ici en grande partie. C'est la première fois que Balzac donnait autant d'importance et de relief à l'étude des types professionnels (cf. l'avoué Derville dans *Gobseck* et dans *Le Colonel Chabert ;* les médecins dans *La Peau de Chagrin*, voir ici p. 105 ; — *passim* les officiers de l'Empire ; des ecclésiastiques dans *Le Curé de Tours*). Son précurseur théorique, celui qui a le plus puissamment contribué à attirer son attention sur les espèces sociales, et en particulier sur la manière dont le métier modèle l'individu, c'est Diderot[2], qui, rappelons-le seulement, voulait faire de la peinture des conditions (en tous les sens de ce mot) la matière renouvelée de l'art dramatique. L'originalité de Balzac (et la difficulté était grande), c'est d'avoir représenté des hommes de métier non comme ils apparaissent dans le monde, avec les tics, les plis et les manies que font aisément ressortir la comparaison et la confrontation des hommes spéciaux avec de simples « honnêtes gens » (cf. le procédé satirique employé par La Bruyère, par exemple dans le portrait de l'érudit Hermagoras) ; — il les montre dans l'exercice de leur métier, et il nous intéresse, en ce qu'au lieu de les montrer mécanisés par l'exercice routinier d'une fonction, il leur laisse une originalité complète et composite. Le problème était surtout difficile à ré-

1. VIGNY, *Samson et Dalila*. | 2. Cf. *Notice*, p. 53.

soudre dans le portrait, qu'on va voir en action, du notaire Mathias, qui est, comme plus tard (voir p. 252), le juge Popinot de *L'Interdiction*, et plus encore le notaire Chesnel du *Cabinet des Antiques* (voir p. 264) un type de conscience professionnelle exaltée. Il semblerait qu'à une certaine hauteur morale, les singularités de la condition s'effacent, et qu'il ne reste plus qu'une absolue noblesse d'âme, un type accompli d'humanité. Balzac prouve qu'un bon observateur peut toujours discerner, dans la manière de penser et d'agir d'un homme, si dégagée qu'elle soit de toute petitesse, le tour particulier que les habitudes de sa vie lui ont donné. Ce qui nous intéresse en Mathias, comme en Chesnel ou en Popinot, c'est de trouver tant de réalité dans des êtres d'une beauté morale parfaite, et que cette réalité, au lieu d'être plaquée, traduise vraiment cette beauté intérieure[1].

Analyse et Extraits.

[Paul de Manerville est amoureux fou de la belle Mademoiselle Natalie Evangélista et sa recherche a été agréée. Il est très riche. Mme Evangélista est plus qu'à demi-ruinée ; pleine d'astuce et d'ambition, elle rêve de briller à Paris, aux dépens de son gendre. Le contrat de mariage va être signé ; il s'agit de savoir si Mme Evangélista, aidée par un jeune notaire qui ose soupirer pour elle, va réussir à dépouiller insidieusement le bon, le généreux, l'imprévoyant Paul de Manerville.]

Bataille de notaires.
La vieille école et le nouveau jeu.

Ces *condottieri* matrimoniaux qui s'allaient battre pour leurs clients et dont les forces personnelles devenaient si décisives en cette solennelle rencontre, les deux notaires représentaient les anciennes et les nouvelles mœurs, l'ancien et le nouveau notariat.

1. Taine (dans son article des *Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire*) me paraît interpréter Balzac en un sens trop pessimiste, et inexact, quand il dit à propos de Popinot : dans Balzac, « les vices contribuent à faire la vertu, pareils à ces substances infectes qui servent à distiller les plus précieux parfums. » C'est l'exagération et la déviation d'une idée juste.

Maître Mathias[1] était un vieux bonhomme âgé de soixante-neuf ans[2], et qui se faisait gloire de ses vingt années d'exercice en sa charge. Ses gros pieds de goutteux étaient chaussés de souliers ornés d'agrafes d'argent, et terminaient ridiculement des jambes si menues, à rotules si saillantes, que, quand il les croisait, on eût dit les deux os gravés au-dessus des *ci-gît*. Ses petites cuisses maigres, perdues dans de larges culottes noires à boucles, semblaient plier sous le poids d'un ventre rond et d'un torse développé comme l'est le buste des gens de cabinet[3], une grosse boule toujours empaquetée dans un habit vert à basques carrées, que personne ne se souvenait d'avoir vu neuf. Ses cheveux, bien tirés et poudrés, se réunissaient en une petite queue de rat, toujours logée entre le collet de l'habit et celui de son gilet blanc à fleurs. Avec sa tête ronde, sa figure colorée comme une feuille de vigne, ses yeux bleus, le nez en trompette, une bouche à grosses lèvres, un menton doublé, ce cher petit homme excitait partout où il se montrait sans être connu le rire généreusement octroyé par le Français aux créations falotes[4] que se permet la nature, que l'art s'amuse à charger, et que nous nommons des caricatures. Mais, chez Maître Mathias, l'esprit avait triomphé de la forme, les qualités de l'âme avaient vaincu les bizarreries du corps. La plupart des Bordelais lui témoignaient un respect amical, une déférence pleine d'estime. La voix du notaire gagnait le cœur en y faisant résonner l'éloquence de la probité. Pour toute ruse, il allait droit au fait en culbutant les mauvaises pensées par des interrogations précises. Son coup d'œil prompt, sa grande habitude des affaires, lui donnaient ce sens divinatoire qui permet d'aller au fond des consciences et d'y lire les pensées secrètes[5]. Quoique grave et posé dans les affaires, ce patriarche avait la gaieté de nos ancêtres. il devait[6] risquer la chanson de table,

1. Comparez avec le notaire Chesnel dans *Le Cabinet des Antiques*, ici p.

2. La scène se passe en 1822 ; il est donc né en 1753.

3. Noter ce soin à décrire l'anatomie professionnelle.

4. Plaisant, grotesque. Italien *falotico*, capricieux ? — VOLTAIRE :

Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

5. Mais Balzac dira plus tard : « Si Maître Mathias se connaissait à l'analyse des intérêts, il connaissait peu l'analyse des passions humaines ». Il n'est psychologue qu'autant qu'il faut l'être pour débattre des intérêts financiers. Au contraire, Solonet le dilettante est un psychologue à longue portée.

6. Tout ceci est induit de l'extérieur du personnage. Nous saisissons sur le fait la méthode de reconstruction imaginative propre à tous les grands observateurs. (Voir *Notice biographique et littéraire*, p. 39 sqq.)

admettre et conserver les solennités de famille, célébrer les anniversaires, les fêtes des grand'mères et des enfants, enterrer avec cérémonie la bûche de Noël ; il devait aimer à donner des étrennes, à faire des surprises et offrir des œufs de Pâques ; il devait croire aux obligations du parrainage et ne déserter aucune des coutumes qui coloraient la vie d'autrefois. Maître Mathias était un noble et respectable débris de ces notaires, grands hommes obscurs, qui ne donnaient pas de reçu en acceptant des millions, mais les rendaient dans les mêmes sacs, ficelés de la même ficelle ; qui exécutaient à la lettre les fidéicommis[1], dressaient décemment les inventaires[2], s'intéressaient comme de seconds pères aux intérêts de leurs clients, barraient quelquefois le chemin devant les dissipateurs, et à qui les familles confiaient leurs secrets ; enfin l'un de ces notaires qui se croyaient responsables de leurs erreurs dans les actes, et les méditaient longuement. Jamais, durant sa vie notariale, un de ses clients n'eut à se plaindre d'un placement perdu, d'une hypothèque ou mal prise ou mal assise. Sa fortune, lentement, mais loyalement acquise, ne lui était venue qu'après trente années d'exercice et d'économie. Il avait établi quatorze de ses clercs. Religieux et généreux incognito, Mathias se trouvait partout où le bien s'opérait sans salaire. Membre actif du comité des hospices et du comité de bienfaisance, il s'inscrivait pour la plus forte somme dans les impositions volontaires destinées à secourir les infortunes subites, à créer quelque établissement utile. Aussi, ni lui ni sa femme n'avaient-ils de voiture, aussi sa parole était-elle sacrée, aussi ses caves gardaient-elles autant de capitaux qu'en avait la Banque, aussi le nommait-on *le bon M. Mathias*, et, quand il mourut, y eut-il trois mille personnes à son convoi.

Solonet[3] était ce jeune notaire qui arrive en fredonnant, affecte un air léger, prétend que les affaires se font aussi bien en riant qu'en gardant son sérieux ; le notaire capitaine dans la garde nationale, qui se fâche d'être pris pour

1. C'est la disposition par laquelle on charge un donataire, héritier ou légataire, de remettre à un tiers tout ou partie des biens à lui attribués.

2. Des états qu'on dresse de tous les biens d'une personne décédée ou interdite. Il faut du tact pour dresser *décemment* un inventaire, où figurent tous les biens, mobilier, papiers, etc.

3. Cf. Les magistrats petits maîtres dans la Bruyère, *De la Ville* : « ... Ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe... Ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étaient dus ».

un notaire et postule la croix de la Légion d'honneur, qui a sa voiture et laisse vérifier les pièces à ses clercs ; le notaire qui va au bal, au spectacle, achète des tableaux et joue à l'écarté, qui a une caisse où se versent les dépôts et rend en billets de banque ce qu'il a reçu en or ; le notaire qui marche avec son époque et risque les capitaux en placements douteux, spécule et veut se retirer riche de trente mille livres de rente après dix ans de notariat ; le notaire dont la science vient de sa duplicité [1], mais que beaucoup de gens craignent comme un complice qui possède leurs secrets ; enfin, le notaire qui voit dans sa charge un moyen de se marier à quelque héritière en bas bleus.

[Mis au pied du mur, Solonet, qui a vainement essayé d'enjôler le bonhomme, est obligé d'avouer que la fortune de Mme Evangélista est très compromise par ses dépenses, bien qu'elle continue à mener grand train. Ceci se passe pendant que ce bon garçon de Paul de Manerville fait sa cour, de l'autre côté de la cloison, à Natalie Evangélista ; Mathias va le mettre au courant.]

Au moment où, semblable aux jeunes gens habitués à satisfaire leurs plaisirs sans calcul préalable, Paul [2] s'engageait inconsidérément dans les dépenses d'un séjour à Paris, Maître Mathias entra dans le salon et fit signe à son client de venir lui parler.

— Qu'y a-t-il, mon ami ? dit Paul en se laissant conduire à l'écart.

— Monsieur le comte, dit le bonhomme, il n'y a pas un sou de dot. Mon avis est de remettre la conférence à un autre jour, afin que vous puissiez prendre un parti convenable.

— Monsieur Paul, dit Natalie, je veux vous dire aussi mon mot à part.

Quoique la contenance de Madame Evangélista [3] fût calme, jamais juif du moyen âge ne souffrit dans sa chaudière pleine d'huile bouillante le martyre qu'elle souffrait

1. *Dont... de sa* = absolument incorrect. Le grammairien qui veillait sur la prose de Balzac et qui le désespérait si souvent, n'a pas dû revoir cette page.

2. Paul de Manerville est le type du bon garçon naïf et sans portée, — le « Brummel bordelais », « la fleur des pois ». C'est en vain que le dandy de Marsay a voulu faire sa haute éducation (voir *Les Jeunes Gens de Paris*, au commencement de *La Fille aux yeux d'or*). Il est né pour être grugé.

3. C'est une intrigante fieffée ; créole espagnole ; elle n'a aucun sens de la valeur de l'argent. Mais elle veut paraître et dominer, et elle compte sur le mariage de sa fille pour réaliser ses ambitions. Solonet en est épris et voudrait bien l'épouser.

dans sa robe de velours violet. Solonet lui avait garanti le mariage, mais elle ignorait les moyens, les conditions du succès, et subissait l'horrible angoisse des alternatives. Elle dut peut-être son triomphe à la désobéissance de sa fille[1]. Natalie avait commenté les paroles de sa mère, dont l'inquiétude était visible pour elle. Quand elle vit le succès de sa coquetterie, elle se sentit atteinte au cœur par mille pensées contradictoires. Sans blâmer sa mère, elle fut honteuse à demi de ce manège dont le prix était un gain quelconque. Puis elle fut prise d'une curiosité jalouse assez concevable. Elle voulut savoir si Paul l'aimait assez pour surmonter les difficultés prévues par sa mère, et que lui dénonçait la figure un peu nuageuse de Maître Mathias. Ces sentiments la poussèrent à un mouvement de loyauté qui, d'ailleurs, la posait bien. La plus noire perfidie n'eût pas été aussi dangereuse que le fut son innocence.

— Paul, lui dit-elle à voix basse, — et elle le nomma ainsi pour la première fois, — si quelques difficultés d'intérêts pouvaient nous séparer, songez que je vous relève de vos engagements, et vous permets de jeter sur moi la défaveur qui résulterait d'une rupture.

Elle mit une si profonde dignité dans l'expression de sa générosité, que Paul crut au désintéressement de Natalie, à son ignorance du fait que son notaire venait de lui révéler; il pressa la main de la jeune fille et la baisa comme un homme à qui l'amour était plus cher que l'intérêt. Natalie sortit.

— Sac à papier ! Monsieur le comte, vous faites des sottises, grommela le vieux notaire en rejoignant son client.

Paul demeura songeur : il comptait avoir environ cent mille livres de rente en réunissant sa fortune à celle de Natalie ; et, quelque passionné que soit un homme, il ne passe pas sans émotion de cent à quarante-six mille livres de rente, en acceptant une femme habituée au luxe[2].

— Ma fille n'est pas là, reprit Madame Evangélista, qui s'avança royalement vers son gendre et le notaire ; pouvez-vous me dire ce qui nous arrive ?

— Madame, répondit Mathias épouvanté du silence de

1. Mme Evangélista a fait la leçon à sa fille. Prévoyant des difficultés au contrat, elle lui a dit : « Si après t'avoir vue dans toute ta gloire, son regard trahissait la moindre hésitation, et je l'observerai ! certes à l'instant je romprais tout... » Et elle l'a engagée à être « un peu coquette » pour que tout « aille bien ».

2. La vieille Mme de Maulincour, la tante de Paul, qui a négocié le mariage, lui a dit : « Le contrat, mon enfant, le contrat est le plus saint des devoirs ».

Paul, et qui rompit la glace, il survient un empêchement dilatoire[1]...

A ce mot, maître Solonet sortit du petit salon et coupa la parole à son vieux confrère par une phrase qui rendit la vie à Paul. Accablé par le souvenir de ses phrases galantes, par son attitude amoureuse, Paul ne savait ni comment les démentir, ni comment en changer ; il aurait voulu pouvoir se jeter dans un gouffre.

— Il est un moyen d'acquitter Madame envers sa fille, dit le jeune notaire d'un ton dégagé. Madame Evangélista possède quarante mille livres de rente en inscriptions cinq pour cent, dont le capital sera bientôt au pair[2], s'il ne le dépasse ; ainsi nous pouvons le compter pour huit cent mille francs. Cet hôtel et son jardin valent bien deux cent mille francs. Cela posé, Madame peut transporter par le contrat la nue propriété[3] de ces valeurs à sa fille, car je ne pense pas que les intentions de Monsieur soient de laisser sa belle-mère sans ressources. Si Madame a mangé sa fortune, elle rend celle de sa fille, à une bagatelle près.

— Les femmes sont bien malheureuses de ne rien entendre aux affaires, dit Madame Evangélista. J'ai des nues propriétés ? Qu'est-ce que cela, mon Dieu ?

Paul était dans une sorte d'extase en entendant cette transaction. Le vieux notaire, voyant le piège tendu, son client un pied déjà pris, resta pétrifié, se disant :

— Je crois que l'on se joue de nous !

— Si madame suit mon conseil, elle assurera sa tranquillité, dit le jeune notaire en continuant. En se sacrifiant[4], au moins ne faut-il pas que des mineurs la tracassent. On ne sait ni qui vit ni qui meurt ! M. le comte reconnaîtra donc par le contrat avoir reçu la somme totale revenant à Mademoiselle Evangélista sur la succession de son père.

Mathias ne put comprimer l'indignation qui brilla dans ses yeux et lui colora la face.

— Et cette somme, dit-il en tremblant, est de... ?

— Un million cent cinquante-six mille francs, suivant l'acte...

1. Mot de métier = *qui tend à faire traîner les choses.* — Noter le savoureux contraste de ce langage avec celui de la femme du monde.

2. On dit qu'une valeur est au pair quand le taux réel se confond avec le taux nominal.

3. La nue propriété est la propriété d'un fonds, dont un autre a le revenu.

4. Construction incorrecte = si elle se sacrifie, au moins ne faut-il pas...

RÈGLE : *La fortune vient en dormant.* (CROUZET..., *Gr. Fr.*)

— Pourquoi ne demandez-vous pas à M. le comte de faire *hic et nunc* le délaissement de sa fortune à sa future épouse ? dit Mathias. Ce serait plus franc que ce que vous nous demandez. La ruine du comte de Manerville ne s'accomplira pas sous mes yeux, je me retire.

Il fit un pas vers la porte afin d'instruire son client de la gravité des circonstances ; mais il revint, et, s'adressant à Madame Evangélista :

— Ne croyez-pas, Madame, que je vous fasse solidaire des idées de mon confrère ; je vous tiens pour une honnête femme, une grande dame qui ne sait rien des affaires.

— Merci, mon cher confrère, dit Solonet.

— Vous savez bien qu'entre nous il n'y a jamais d'injure, lui répondit Mathias.

[Mathias explique à Mme Evangélista que pour Paul de Manerville, signer un pareil contrat, ce serait « se jeter pieds et poings liés dans la Gironde ». Il « fait feu de tous ses canons », en homme « qui fait les affaires de trois générations ». Solonet propose que, pour arranger les choses, Mme Evangélista vive avec le jeune ménage, et, par des opérations dont il fait le détail, il assure que, finalement, l'apport de Natalie sera égal à celui de Manerville ; pour emporter l'affaire, la future belle-mère offre de donner à sa fille tous ses diamants, estimés cent mille francs. Mais Mathias flaire une comédie arrangée d'avance, un piège tendu ; il voit déjà « fricassées » par une mère ambitieuse et prodigue, qui fera de sa fille ce qu'elle voudra, ces belles terres de la famille de Manerville, qu'il a si bien soignées. Il continue la lutte.]

En découvrant dans l'âme de Madame Evangélista des intentions qui, sans tenir à la scélératesse, au crime, au vol, à la supercherie, à l'escroquerie, à aucun sentiment mauvais ni à rien de blâmable, comportaient néanmoins toutes les criminalités en germe, Maître Mathias n'éprouva ni douleur ni généreuse indignation. Il n'était pas le Misanthrope, il était un vieux notaire, habitué par son métier aux adroits calculs des gens du monde, à ces habiles traîtrises plus funestes que ne l'est un franc assassinat commis sur la grande route par un pauvre diable, guillotiné en grand appareil[1]. Pour la haute société, ces passages de la vie, ces congrès diplomatiques sont comme de petits coins honteux où chacun jette ses ordures. Plein de pitié pour son client, Maître Mathias promenait un long regard sur l'avenir et n'y voyait rien de bon.

1. Balzac signale souvent cette immoralité secrète, que dissimule une façade de correction. — Cf. les dernières paroles de Vautrin à Rastignac, p. 204.

— Entrons donc en campagne avec les mêmes armes, se dit-il, et battons-les.

En ce moment, Paul, Solonet et Madame Evangélista, gênés par le silence du vieillard, sentirent combien l'approbation de ce censeur leur était nécessaire pour sanctionner cette transaction, et tous trois ils le regardèrent simultanément.

— Eh bien! mon cher Monsieur Mathias, que pensez-vous de ceci? lui dit Paul.

— Voici ce que je pense, répondit l'intraitable et consciencieux notaire. Vous n'êtes pas assez riche pour faire de ces royales folies. La terre de Lanstrac, estimée à trois pour cent, représente plus d'un million, y compris son mobilier; les fermes du Grassol et du Guadet, votre clos de Bellerose valent un autre million; vos deux hôtels et leur mobilier, un troisième million. Contre ces trois millions donnant quarante-sept mille deux cents francs de rente, mademoiselle Natalie apporte huit cent mille francs sur le grand-livre, et supposons cent mille francs de diamants qui me semblent une valeur hypothétique! plus, cent cinquante mille francs d'argent, en tout un million cinquante mille francs! En présence de ces faits, mon confrère vous dit glorieusement que nous marions des fortunes égales! Il veut que nous[1] restions grevés de cent mille francs envers nos enfants, puisque nous reconnaîtrions à notre femme, par le compte de tutelle entendu, un apport de onze cent cinquante-six mille francs, en n'en recevant que un million cinquante mille! Vous écoutez de pareilles sornettes avec le ravissement d'un amoureux, et vous croyez que Maître Mathias, qui n'est pas amoureux, peut oublier l'arithmétique et ne signalera pas la différence qui existe entre les placements territoriaux dont le capital est énorme, qui va croissant, et les revenus de la dot dont le capital est sujet à des chances et à des diminutions d'intérêt. Je suis assez vieux pour avoir vu l'argent décroître et les terres augmenter. Vous m'avez appelé, Monsieur le comte, pour stipuler vos intérêts : laissez-moi les défendre, ou renvoyez-moi.

[Une seconde fois, Mme Evangélista fait un geste de rupture; Paul a les larmes aux yeux de honte et de chagrin.]

1. *Nous* = Noter ici l'habitude professionnelle du notaire (qui est aussi celle de l'avoué, de l'avocat); il épouse les intérêts de son client, et se confond avec sa personne.

Natalie apparut en ce moment ravissante comme une aurore, et dit d'un air[1] enfantin :

— Suis-je de trop ?

— Singulièrement de trop, ma fille! lui répondit sa mère avec une cruelle amertume.

— Venez, ma chère Natalie, dit Paul en la prenant par la main et l'amenant à un fauteuil près de la cheminée, tout est arrangé! Car il lui fut impossible de supporter le renversement de ses espérances.

Mathias reprit vivement :

— Oui, tout peut encore s'arranger.

Semblable au général qui, dans un moment, déjoue les combinaisons préparées par l'ennemi, le vieux notaire avait vu le génie qui préside au notariat lui déroulant en caractères légaux une conception capable de sauver l'avenir de Paul et celui de ses enfants. Maître Solonet ne connaissait pas d'autre dénoûment à ces difficultés inconciliables que la résolution inspirée au jeune homme par l'amour, et à laquelle l'avait conduit cette tempête de sentiments et d'intérêts contrariés; aussi fut-il étrangement surpris de l'exclamation de son confrère.

Curieux de connaître le remède que Maître Mathias pouvait trouver à un état de choses qui devait lui paraître perdu sans ressource, il lui dit :

— Que proposez-vous ?

— Natalie, ma chère enfant, laissez-nous, dit Madame Evangélista.

— Mademoiselle n'est pas de trop, répondit Maître Mathias en souriant; je vais parler pour elle aussi bien que pour M. le comte.

Il se fit un silence profond pendant lequel chacun, plein d'agitation, attendit l'improvisation du vieillard avec une indicible curiosité.

— Aujourd'hui, reprit Maître Mathias après une pause, la profession de notaire a changé de face. Aujourd'hui, les révolutions politiques influent sur l'avenir des familles, ce qui n'arrivait pas autrefois. Autrefois, les existences étaient définies et les rangs étaient déterminés...

1. *D'un air*, seulement. Elle joue son rôle dans la comédie, d'instinct. Balzac nous a prévenus; le visage angélique de Natalie ne trompe pas un connaisseur ; dans le menton « légèrement empâté », il voit la préexistence de sentiments dont la violence se déclarera plus tard ; sa voix séduisante a des tons métalliques. Elle aura de l'esprit sans intelligence, l'envie de dominer. Sa grâce, son air de franchise rieuse cachent un tempérament de coquette.

— Nous n'avons pas à faire un cours d'économie politique[1], nous avons à faire un contrat de mariage, dit Solonet en laissant échapper un geste d'impatience et en interrompant le vieillard.

— Je vous prie de me laisser parler à mon tour, dit le bonhomme.

Solonet alla s'asseoir sur l'ottomane en disant à voix basse à madame Évangélista :

— Vous allez connaître ce que nous nommons entre nous le *galimatias*.

— Les notaires sont donc obligés de suivre la marche des affaires politiques, qui maintenant sont intimement liées aux affaires des particuliers. En voici un exemple. Autrefois, les familles nobles avaient des fortunes inébranlables que les lois de la Révolution ont brisées et que le système actuel tend à reconstituer[2], reprit le vieux notaire en se livrant aussi à la faconde du *tabellionaris boa constrictor* (le boa-notaire). Par son nom, par ses talents, par sa fortune, M. le comte est appelé à siéger un jour à la Chambre élective[3]. Peut-être ses destinées le mèneront-elles à la Chambre héréditaire[4], et nous lui connaissons assez de moyens pour justifier nos prévisions. — Ne partagez-vous pas mon opinion, madame ? dit-il à la veuve[5].

— Vous avez pressenti mon plus cher espoir, dit-elle. Manerville sera pair de France, ou je mourrais de chagrin.

— Tout ce qui peut nous acheminer vers ce but...? dit maître Mathias en interrogeant l'astucieuse belle-mère par un geste de bonhomie.

— Est, répondit-elle, mon plus cher désir.

— Eh bien, reprit Mathias, ce mariage n'est-il pas une occasion naturelle de fonder un majorat[6]? fondation qui, certes, militera dans l'esprit du gouvernement actuel pour la nomination de mon client, au moment d'une fournée[7].

1. Balzac s'empare de l'objection, pour que le lecteur ne la fasse pas. Il n'est pas invraisemblable que Mathias se livre aux considérations qui suivent, — et que d'ailleurs Balzac pourrait développer pour son compte.

2. Par l'institution des majorats. (Voir ici n. 6.)

3. La chambre des députés.

4. La chambre des pairs.

5. Mathias est *un vieux renard*.

6. Propriété immobilière inaliénable et insaisissable, dont les revenus sont affectés à soutenir un titre de noblesse, transmissible à l'aîné d'une famille. Supprimés par la Constituante, les majorats furent rétablis par Napoléon en 1806 ; — en 1817, on décida que la création d'un majorat serait une condition préalable à l'obtention d'un siège de pair.

7. Les pairs étaient nommés par le roi en nombre illimité.

M. le comte y consacrera nécessairement la terre de Lanstrac, qui vaut un million. Je ne demande pas à mademoiselle de contribuer à cet établissement par une somme égale, ce ne serait pas juste; mais nous pouvons y affecter huit cent mille francs de son apport. Je connais à vendre en ce moment deux domaines qui jouxtent[1] la terre de Lanstrac, et où les huit cent mille francs à employer en acquisitions territoriales seront placés un jour à quatre et demi pour cent. L'hôtel à Paris doit être également compris dans l'institution du majorat. Le surplus des deux fortunes, sagement administré, suffira grandement à l'établissement des autres enfants. Si les parties contractantes s'accordent sur ces dispositions, M. de Manerville peut accepter votre compte de tutelle et rester chargé du reliquat[2]. Je consens!

— *Questa coda non è di questo gatto* (cette queue n'est pas de ce chat), s'écria Madame Évangélista en regardant son parrain Solonet et lui montrant Mathias.

— Il y a quelque anguille sous roche, lui dit à mi-voix Solonet en répondant par un proverbe français au proverbe italien.

— Pourquoi tout ce gâchis-là? demanda Paul à Mathias en l'emmenant dans le petit salon.

— Pour empêcher votre ruine, lui répondit à voix basse le vieux notaire. Vous voulez absolument épouser une fille et une mère qui ont mangé environ deux millions en sept ans, vous acceptez un débet de plus de cent mille francs envers vos enfants, auxquels vous devrez compter un jour les onze cent cinquante-six mille francs de leur mère, quand vous en recevez aujourd'hui à peine un million. Vous risquez de voir votre fortune dévorée en cinq ans, et de rester nu comme un saint Jean, en demeurant débiteur de sommes énormes envers votre femme ou ses hoirs[3] Si vous voulez vous embarquer dans cette galère, allez-y, Monsieur le comte; mais laissez au moins votre vieil ami sauver la maison de Manerville.

— Comment la sauvez-vous ainsi? demanda Paul.

— Ecoutez, Monsieur le comte, vous êtes amoureux?

— Oui.

1. Vieux mot (*juxta*) conservé dans la langue juridique = *toucher à*, *être contigu*.

2. Ce qui reste dû sur un compte. — Il apparaît assez clairement en tout ceci que Manerville est incapable de vouloir par lui-même. Noter comment Balzac sait rendre vivantes ces questions d'intérêt ; cf. un art analogue dans les pièces d'A. Dumas fils.

3. *Hoirs* = *héritiers*.

— Un amoureux est discret à peu près comme un coup de canon, je ne veux vous rien dire. Si vous parliez, peut-être votre mariage serait-il rompu. Je mets votre amour sous la protection de mon silence. Avez-vous confiance en mon dévouement ?

— Belle question !

— Eh bien, sachez que Madame Évangélista, son notaire et sa fille nous jouaient par-dessous jambe, et sont plus qu'adroits. Tudieu ! quel jeu serré !

— Natalie ? s'écria Paul.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu, dit le vieillard. Vous la voulez, prenez-la ! Mais je désirerais voir manquer ce mariage sans qu'il y eût le moindre tort de votre côté.

— Pourquoi ?

— Cette fille dépenserait le Pérou. Puis elle monte à cheval comme un écuyer du Cirque, elle est quasiment émancipée : ces sortes de filles font de mauvaises femmes[1].

Paul serra la main de Maître Mathias, et lui dit en prenant un petit air fat :

— Soyez tranquille !

[Solonet, « qui ne voulut pas laisser croire à la veuve que Nestor battait Achille », lui conseille d'en finir promptement sur les bases proposées par Mathias. Mme Evangélista, qui voit sa fille mariée, et n'en veut pas plus, consent à tout.]

Il fut alors convenu que maître Mathias rédigerait le contrat, que Maître Solonet minuterait le compte de tutelle, et que ces actes se signeraient, suivant la loi, quelques jours avant la célébration du mariage. Après quelques salutations, les deux notaires se levèrent.

— Il pleut. Mathias, voulez-vous que je vous reconduise ? dit Solonet. J'ai mon cabriolet.

— Ma voiture est à vos ordres, dit Paul en manifestant l'intention d'accompagner le bonhomme.

— Je ne veux pas vous voler un instant, dit le vieillard ; j'accepte la proposition de mon confrère.

— Eh bien, dit Achille à Nestor quand le cabriolet roula dans les rues, vous avez été vraiment patriarcal. En vérité, ces jeunes gens se seraient ruinés.

— J'étais effrayé de leur avenir, dit Mathias en gardant le secret sur les motifs de sa proposition.

En ce moment, les deux notaires ressemblaient à deux

1. Ce n'est guère qu'en littérature que les notaires, tant vieux soient-ils, ont de pareilles libertés de langage.

acteurs qui se donnent la main dans la coulisse après avoir joué sur le théâtre une scène de provocations haineuses.

— Mais, dit Solonet, qui pensait alors aux choses du métier, n'est-ce pas à moi d'acquérir les terres dont vous parlez? n'est-ce pas l'emploi de notre dot?

— Comment pourrez-vous faire comprendre dans un majorat établi par le comte de Manerville les biens de Mademoiselle Évangélista? répondit Mathias.

— La chancellerie nous répondra sur cette difficulté, dit Solonet.

— Mais je suis le notaire du vendeur aussi bien que de l'acquéreur, répondit Mathias. D'ailleurs, M. de Manerville peut acheter en son nom. Lors du paiement, nous ferons mention de l'emploi des fonds dotaux.

— Vous avez réponse à tout, mon ancien, dit Solonet en riant. Vous avez été surprenant ce soir, vous nous avez battus.

— Pour un vieux qui ne s'attendait pas à vos batteries chargées à mitraille, ce n'était pas mal, hein?

— Ah ! ah ! fit Solonet.

La lutte odieuse où le bonheur matériel d'une famille avait été si périlleusement risqué n'était plus pour eux qu'une question de polémique notariale.

— Nous n'avons pas pour rien quarante ans de bricole[1]! dit Mathias. Ecoutez, Solonet, reprit-il, je suis bonhomme, vous pourrez assister au contrat de vente des terres à joindre au majorat.

— Merci, mon bon Mathias. A la première occasion, vous me trouverez tout à vous.

[Mme Evangélista a conçu pendant ce débat une haine passionnée contre son futur gendre. Une fois installée chez lui, à Paris, elle manœuvrera si bien qu'elle le ruinera, avec la complicité de sa fille, laquelle par surcroît le trompe. Paul s'en ira aux Iles, pour refaire fortune, selon la formule, — convaincu que sa femme est un ange. Une lettre de Marsay le désabusera, trop tard, et lui apprendra tout au long la conspiration domestique ourdie contre lui. Et le monde le traite de joueur, de mauvais sujet, de « débauché, qui a stupidement mangé sa fortune. » — Le monde est sans pitié pour ceux qui échouent.]

1. La *bricole* est le bond que fait la balle, au jeu de paume, quand elle a frappé le mur. Par suite, tours et détours que prennent les choses, quand elles trouvent une résistance.

Faire une chose *de bricole*, c'est la faire indirectement, d'une manière imprévue.

LE LYS DANS LA VALLÉE (1835)

L'œuvre expliquée.

[Ce n'est plus une étude de psychologie rectiligne, comme *La Recherche de l'Absolu* ou *Le Père Goriot*. Après s'être essayé, à plusieurs reprises (*La Femme de trente ans*, *La Femme abandonnée*, *Madame Firmiani*, *La Grenadière*, etc.), à peindre des nuances d'âme, à tenir le lecteur sous l'enchantement d'une belle vie intérieure, et à traduire, soit par des analyses ténues, soit par des intuitions délicates, les sentiments ondoyants, Balzac a voulu écrire un véritable roman intime. Et, à dessein, il a choisi un sujet qui exigeait, à défaut de la puissance évocatrice d'une imagination de poète, l'art insinuant et subtil d'un Sainte-Beuve. La raison, c'est que Balzac, soucieux d'être universel, voulait s'approprier cette captivante forme d'art qu'est le roman intime; l'occasion, ce fut *Volupté*, de Sainte-Beuve. Il l'avait lu assez vite (*Lettres à l'Etrangère*, août 1834), au temps où il achevait *La Recherche de l'Absolu*, et l'avait trouvé « beau pour certaines âmes », mais « d'ailleurs lâche et diffus ». Ce qui retenait Balzac en ce livre, c'était l'héroïne, qui lui rappelait Mme de Berny : « Qui n'a pas eu sa Mme de Couaën n'est pas digne de vivre ». Mme de Berny ayant jugé sévèrement *Volupté*, Balzac devint plus sévère à son tour (*ibid.*, octobre 1834) : « Livre plein de rhétorique et vide de sentiment. » Et quand eut paru, enfin, le malicieux article de Sainte-Beuve sur quelques romans de Balzac (novembre 1834), Balzac eut cette boutade : « Je referai *Volupté !* »

Un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, au cœur inexpert et avide, d'imagination inquiète, aspirant à la pureté, mais fragile aux tentations, aime d'un amour d'abord platonique une jeune femme, mariée à un homme qui l'aime et qu'elle respecte, créature intangible et qui n'a pas même le soupçon du mal. Il essaye de remplir sa vie avec cet amour contemplatif, il veut renoncer à tout autre destin : il a compté sans la révolte des sens et la séduction de l'ambition. Il succombe, infidèle aux amours de son âme ; il se vulgarise dans les plaisirs faciles, il

connaît les chutes qui souillent le cœur. Enfin, violemment dégoûté de toutes choses et de lui-même, il se fait prêtre. Il revient vers celle qu'il a aimée, et qu'il aime d'un amour désormais épuré, à l'instant où elle meurt ; et c'est lui qui l'extrémise. Tel est, très simplifié, le thème de *Volupté*. (Voir plus loin aux notes).

Balzac l'a transposé dans sa sensibilité et dans ses souvenirs personnels. L'enfance de Félix de Vandenesse, c'est un peu la sienne, comme celle de Mme de Mortsauf est un peu celle, non de Mme de Berny, mais de l'Etrangère, Mme Hanska : « L'un et l'autre, lui écrivait-il en août 1833 (voir aussi février 1834), nous avons été maltraités par nos mères[1] ; comme ce malheur développe la sensibilité ! » Mais il a surtout pensé à Mme de Berny, en composant la physionomie de son héroïne. De même qu'il prête à Félix son propre besoin d'une direction féminine (*à Mme Hanska*, I, p. 8), ses souffrances d'âme dans les hautes régions de la société (*ibid.*, 15), — de Mme de Mortsauf, à l'image de Mme de Berny, il fait une femme de tête, passionnément sentimentale et très positive, administrant à merveille un domaine, sachant à fond le monde. C'est une victime conjugale, et les lettres à Mme Hanska nous apprennent qu'au moment où Balzac écrivait *Le Lys*, Mme de Berny, à bout d'héroïsme, était obligée de se séparer de son mari[2]. Quant à M. de Mortsauf, il en a fait à la fois le type de l'époux hypocondriaque, bourreau d'une femme angélique, et celui de l'émigré, d'un homme à qui seules les circonstances ont manqué pour être grand. Au point de vue historique, c'est la plus grande figure de ce roman (*à Mme Hanska*, 16 mai 1836) : « Le caractère saillant est décidément M. de Mortsauf... J'aurai élevé la statue de l'Emigration. »

Dégagé des épisodes où Balzac a raconté les souffrances d'une femme méconnue et les progrès que Félix et Mme de Mortsauf font ensemble dans l'amour et dans la douleur, le récit est très simple. Quand Louis XVIII rentre en France, Félix, qui est de vieille noblesse, va à la cour, se pousse aux affaires, et s'éprend d'un amour tout sensuel pour une « lionne », lady Dudley. Mme de Mortsauf l'apprend ; elle est atteinte au fond de l'âme, pardonne, essaye de se résigner. Mais la souffrance l'a touchée aux sources de la vie, elle s'étiole. Ici, Balzac a placé une scène (voir p. 245 sqq.) que Mme de Berny condamnait, et où il nous est difficile de ne pas voir l'une des plus belles du livre. Elle meurt, et Félix continue sa carrière d'homme à succès et d'ambitieux élégant.

1. Cf. ici, p. 236, n. 3.
2. Il se peut que M. de Hanski ait fourni quelques traits à Balzac.



(Phot. Primault et Boidron, Tours.)

Fig. 10. — **Vue du château de Saché.**

Le château de Saché (Indre-et-Loire), dont la situation poétique a inspiré certaines descriptions du *Lys dans la vallée*, appartenait à d'excellents amis de Balzac, M. et Mme de Margonne. Il s'y est souvent réfugié (1829, 1832, 1834, 1836), et y a beaucoup travaillé. C'est là qu'il a conçu le sujet des *Illusions perdues*.

Au total, œuvre bien moins complexe que celle de Sainte-Beuve. Ce qui manque à Balzac, c'est le sentiment de la faute, c'est l'horreur des instincts charnels. *Volupté*, entre bien d'autres choses, enseignait ce qu'il y a, dans la joie des sens, de durcissant pour le cœur ; ce livre, où il y a tant de pages impures, était écrit pour glorifier la chasteté. Rien de pareil dans *Le Lys*. Et pourtant, il donne, dans l'ensemble, une impression plus saine. Il n'est pas gâté par ce dilettantisme sentimental qui pervertit l'âme d'Amaury, même une fois prêtre. *Le Lys*, plus fruste (et de valeur littéraire beaucoup moindre), est aussi plus franc. Félix ne raffine pas, comme Amaury, dans le péché.

Il est sûr, d'ailleurs, que Balzac n'avait pas le toucher, ni la virtuosité de style qu'il aurait fallu, pour traiter ce sujet. Par point d'honneur de littérateur, il a cependant essayé de manier le style psychologique de Sainte-Beuve, et il est tombé souvent dans le ridicule. Mais l'œuvre reste belle par fragments.]

Analyse et Extraits.

[Félix de Vandenesse, en séjour au château de Frapesle chez des amis de sa famille, est venu voir, au château voisin de Clochegourde, sur les bords de l'Indre et du Cher, M. et Mme de Mortsauf.]

L'émigré, ou l'homme d'action avorté.

Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère ; mais je fus assez intéressé par quelques traits principaux pour en rester à l'examen superficiel de sa physionomie[1]. Agé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait

1. Comparez, dans *Volupté* de Sainte-Beuve, chap. III et passim, le portrait de M. de Couaën : « Il avait bien dès lors trente-huit ans. Noble figure déjà labourée, un front sourcilleux, une bouche bienveillante, mais gardienne des projets de l'âme ; le nez aquilin d'une élégante finesse ; quelques minces rides vers la naissance des tempes, de ces rides... qu'on sent nées du dedans à leurs racines attendries et à leur vive transparence... Son regard parfaitement bleu, d'un bleu clair et dur, appelait à la fois mon regard et le déjouait ; fixe, immobile par moments, il n'avait jamais de calme... » M. de Mortsauf est le vaincu aigri par sa défaite ; M. de Couaën pressent

approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le 18e siècle. La demi-couronne, qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit[1], le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil clair, jaune et dur, tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse, son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait[2]. Le laisser-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans, aussi bien que les voisins, ne considèrent plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe[3]. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé, aurait facilement reconnu chez lui la loyauté cheva-

la sienne, mais il est encore au fort de l'action ; il n'a pas subi l'influence dégradante de la vie, le sentiment de son impuissance ne l'a pas empoisonné encore.

1. Au contraire M. de Couaën, en même temps qu'un homme d'action, est un penseur. (Voir sur lui J. Merlant, *Le Roman personnel* ; et Chr. Marechal, *La Clef de Volupté :* On verra en cet ouvrage ce qui, dans le portrait de M. de Couaën, s'adressait à V. Hugo. Nulle allusion de cette sorte dans celui de M. de Mortsauf.

2. Au contraire M. de Couaën a « l'attitude haute et polie, séante au commandement. » C'est « un de ces hommes qui portent en eux leur principe d'action et leur foyer. »

3. Il retourne au genre *hobereau.*

leresque, les convictions immarcessibles du lecteur à jamais acquis à *La Quotidienne*[1]. Il eût admiré l'homme religieux, passionné pour sa cause, franc dans ses antipathies politiques, incapable de servir personnellement son parti, très capable de le perdre, et sans connaissance des choses en France[2]. Le comte était, en effet, un de ces hommes droits qui ne se prêtent à rien et barrent opiniâtrément tout, bons à mourir l'arme au bras dans le poste qui leur serait assigné, mais assez avares pour donner leur vie avant de donner leurs écus. Pendant le dîner, je remarquai, dans la dépression de ses joues flétries et dans certains regards jetés à la dérobée sur ses enfants, les traces de pensées importunes dont les élancements expiraient à la surface. En le voyant, qui ne l'eût compris ? Qui ne l'aurait accusé d'avoir fatalement transmis à ses enfants ces corps auxquels manquait la vie[3] ? S'il se condamnait lui-même, il déniait aux autres le droit de le juger. Amer comme un pouvoir qui se sait fautif, mais n'ayant pas assez de grandeur ou de charme pour compenser la somme de douleur qu'il avait jetée dans la balance, sa vie intime devait[4] offrir les aspérités que dénonçaient en lui ses traits anguleux et ses yeux incessamment inquiets. Quand sa femme rentra, suivie des deux enfants attachés à ses flancs, je soupçonnai donc un malheur, comme lorsqu'en marchant sur les voûtes d'une cave les pieds ont en quelque sorte la conscience de la profondeur. En voyant ces quatre personnes réunies, en les embrassant de mes regards, allant de l'une à l'autre, étudiant leurs physionomies et leurs attitudes respectives, des pensées trempées de mélancolie tombèrent sur mon cœur comme une pluie fine et grise embrume un joli pays après quelque beau lever de soleil.

[Félix de Vandenesse et Mme de Mortsauf s'aiment. Il se confient mutuellement les tristesses de leur passé.]

1. Le journal légitimiste, *ultra* par excellence. On y disait du mal de Balzac, malgré son attachement à la dynastie déchue.
2. Cf. le portrait du marquis d'Esgrignon, dans *Le Cabinet des Antiques*.
3. Il est valétudinaire de corps et d'âme.
4. Cf. le même don d'intuition et la même curiosité de l'intime chez Sainte-Beuve, passim et *Volupté*, III : « J'avais le goût des habitudes intimes, des convenances privées, du détail des maisons, un intérieur nouveau où je pénétrais était toujours une découverte agréable à mon cœur ; j'en recevais dès le seuil une certaine commotion ; en un clin d'œil, avec attrait, j'en saisissais le cadre, j'en construisais les moindres rapports. » Aussi reconnaît-il et loue-t-il ce même don chez Balzac, dans son article de 1834.

Echange de mélancolies.

Je lui contai mon enfance et ma jeunesse, non comme je vous l'ai dite [1], en la jugeant à distance, mais avec les paroles ardentes du jeune homme de qui les blessures saignaient encore. Ma voix retentit comme la hache des bûcherons dans une forêt. Devant elle tombèrent à grand bruit les années mortes, les longues douleurs qui les avaient hérissées de branches sans feuillage. Je lui peignis avec des mots enfiévrés une foule de détails terribles dont je vous ai fait grâce. J'étalai le trésor de mes vœux brillants, l'or vierge de mes désirs, tout un cœur brûlant conservé sous les glaces de ces alpes entassées par un continuel hiver [2]. Lorsque, courbé sous le poids de mes souffrances redites avec les charbons d'Isaïe, j'attendis un mot de cette femme qui m'écoutait la tête baissée, elle éclaira les ténèbres par un regard, elle anima les mondes terrestres et divins par un seul mot.

— Nous avons eu la même enfance [3] ! dit-elle en me montrant un visage où reluisait l'auréole des martyrs.

Après une pause où nos âmes se marièrent dans cette même pensée consolante : « Je n'étais donc pas seul à souffrir ! » la comtesse me dit, de sa voix réservée pour parler à ses chers petits, comment elle avait eu le tort d'être une fille quand les fils étaient morts. Elle m'expliqua les différences que son état de fille sans cesse attachée aux flancs d'une mère mettait entres ses douleurs et celles d'un enfant jeté dans le monde des colléges. Ma solitude avait été comme un paradis, comparée au contact de la meule sous laquelle son âme fût sans cesse meurtrie, jusqu'au jour où sa véritable mère, sa bonne tante [4] l'avait sauvée en l'arrachant à

1. Félix fait ce récit à la comtesse Natalie de Manerville (cf. *Le Contrat de Mariage*). Au début il lui a raconté son adolescence ; Balzac a mis là beaucoup de souvenirs personnels, et surtout ce qu'il eut à souffrir du caractère de sa mère. (Cf. *La Cousine Bette*, p. 466.)

2. Très mauvais style, où il y a des réminiscences de Chateaubriand.

3. Cf. *Lettres à Mme Hanska*, août 1833 : « L'un et l'autre, nous avons été maltraités par nos mères ; comme ce malheur développe la sensibilité ! » — 15 février 1834 : « Ton enfance a été la mienne, nous sommes frère et sœur par les douleurs de l'enfance. »

4. Cette tante est une mystique, elle fait partie d'un petit milieu où l'on vénère le théosophe Saint-Martin. Il se peut que ce personnage, tracé en profil perdu, soit suggéré à Balzac par une certaine tante de Mme Hanska,

ce supplice dont elle me raconta les renaissantes douleurs. C'était les inexplicables pointilleries insupportables aux natures nerveuses qui ne reculent pas devant un coup de poignard et meurent sous l'épée de Damoclès : tantôt une expansion généreuse arrêtée par un ordre glacial, tantôt un baiser froidement reçu, un silence imposé, reproché tour à tour ; des larmes dévorées qui lui restaient sur le cœur ; enfin les mille tyrannies du couvent, cachées aux yeux des étrangers sous les apparences d'une maternité glorieusement exaltée. Sa mère tirait vanité d'elle, et la vantait ; mais elle payait cher le lendemain ces flatteries nécessaires au triomphe de l'institutrice. Quand, à force d'obéissance et de douceur, elle croyait avoir vaincu le cœur de la mère et qu'elle s'ouvrait à elle, le tyran reparaissait armé de ces confidences. Un espion n'eût pas été si lâche ni si traître. Tous ses plaisirs de jeune fille, ses fêtes, lui avaient été chèrement vendus, car elle était grondée d'avoir été heureuse, comme elle l'eût été pour une faute. Jamais les enseignements de sa noble éducation ne lui avaient été donnés avec amour, mais avec une blessante ironie. Elle n'en voulait point à sa mère, elle se reprochait seulement de ressentir moins d'amour que de terreur pour elle. Peut-être, pensait cet ange, ces sévérités étaient-elles nécessaires ; ne l'avaient-elles pas préparée à sa vie actuelle? En l'écoutant, il me semblait que la harpe de Job de laquelle j'avais tiré de sauvages accords, maintenant maniée par des doigts chrétiens, y répondait en chantant les litanies de la Vierge au pied de la croix[1].

— Nous vivions dans la même sphère avant de nous retrouver ici, vous partie de l'orient et moi de l'occident.

Elle agita la tête par un mouvement désespéré :

— A vous l'orient, à moi l'occident, dit-elle. Vous vivrez heureux, je mourrai de douleur ! Les hommes font eux-mêmes les événements de leur vie, et la mienne est à jamais fixée.

[Tout cela se passait aux derniers temps de l'Empire. La Restauration ouvre à Félix une carrière à la Cour. Il s'en va, laissant Mme de Mortsauf à sa vie douloureuse, au despotisme insensé et quelquefois violent d'un mari presque fou, — mais aussi à des enfants qu'elle élève avec des soins passionnés. Avant qu'il ne parte, elle lui remet une lettre qui est une sorte de bréviaire à l'usage d'un ambitieux idéaliste.]

qu'il maudira plus tard pour ses conseils de prudence, de réserve et pour son étroitesse d'esprit.

1. Voilà de ce style onctueux, déjà bien désagréable chez Sainte-Beuve.

Bréviaire pour un ambitieux[1] bien né.

« Expliquer la société par la théorie du bonheur individuel pris avec adresse aux dépens de tous est une doctrine fatale, dont les déductions sévères amènent l'homme à croire que tout ce qu'il s'attribue secrètement, sans que la loi, le monde ou l'individu s'aperçoivent d'une lésion, est bien et dûment acquis. D'après cette charte, le voleur habile est absous, la femme qui manque à ses devoirs sans qu'on en sache rien est heureuse et sage ; tuez un homme sans que la justice en ait une seule preuve, si vous conquérez ainsi quelque diadème à la Macbeth[2], vous avez bien agi ; votre intérêt devient une loi suprême, la question consiste à tourner, sans témoins ni preuves, les difficultés que les mœurs et les lois mettent entre vous et vos satisfactions.

« A qui voit ainsi la société, le problème que constitue une fortune à faire, mon ami, se réduit à jouer une partie dont les enjeux sont un million ou le bagne, une position politique ou le déshonneur. Encore, le tapis vert n'a-t-il pas assez de drap pour tous les joueurs, et faut-il une force de génie pour combiner un coup. Je ne vous parle ni de croyances religieuses[3] ni de sentiments ; il s'agit ici des rouages d'une machine d'or et de fer, et de ses résultats immédiats dont s'occupent les hommes. Cher enfant de mon cœur, si vous partagez mon horreur envers cette théorie des criminels, la société ne s'expliquera donc à vos yeux que comme elle s'explique dans tout entendement sain, par la théorie des devoirs. Oui, vous vous devez les uns aux autres sous mille formes diverses. Selon moi, le duc et pair se doit bien plus à l'artisan ou au pauvre, que le pauvre et l'artisan ne se doivent au duc et pair. Les obligations contractées s'ac-

1. Mme de Couaën, celte d'origine, vivait dans une sorte de somnambulisme, d'enchantement ; elle faisait un peu songer aux héroïnes de Maeterlinck ; elle voyait au delà des événements qui tombent sous les yeux de la chair. Mme de Mortsauf aussi est une âme à pressentiments ; mais au don mystique elle joint une science exacte de la vie, une grande fermeté de jugement. — Il a dû passer dans la lettre qu'on va lire beaucoup de la pensée de Mme de Berny, qui, bien plus âgée que Balzac, fut longtemps sa *directrice*.

2. Allusion à la tragédie de Shakespeare.

3. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit incroyante. Elle veut prouver la valeur *positive, pratique* de l'honnêteté.

croissent en raison des bénéfices[1] que la société présente à l'homme, d'après ce principe, vrai en commerce comme en politique, que la gravité des soins est partout en raison de l'étendue des profits. Chacun paye sa dette à sa manière. Quand notre pauvre homme de la Rhétorière[2] vient se coucher fatigué de ses labours, croyez-vous qu'il n'ait pas rempli des devoirs ? Il a certes mieux accompli les siens que beaucoup de gens haut placés. En considérant ainsi la société dans laquelle vous voudrez une place en harmonie avec votre intelligence et vos facultés, vous avez donc à poser, comme principe générateur, cette maxime : Ne se rien permettre ni contre sa conscience ni contre la conscience publique.

« Quoique mon insistance puisse vous sembler superflue, je vous supplie, oui, votre Henriette vous supplie de bien peser le sens de ces deux paroles. Simples en apparence, elles signifient, cher, que la droiture l'honneur, la loyauté, la politesse[3] sont les instruments les plus sûrs et les plus prompts de votre fortune. Dans ce monde égoïste, une foule de gens vous diront que l'on ne fait pas son chemin par les sentiments, que les considérations morales trop respectées retardent leur marche ; vous verrez des hommes mal élevés, mal-appris ou incapables de toiser l'avenir, froissant un petit, se rendant coupables d'une impolitesse envers une vieille femme, refusant de s'ennuyer un moment avec quelque bon vieillard, sous prétexte qu'ils ne leur sont utiles à rien ; plus tard, vous apercevrez ces hommes accrochés à des épines qu'ils n'auront pas épointées, et manquant leur fortune pour un rien ; tandis que l'homme rompu de bonne heure à cette théorie des devoirs ne rencontrera point d'obstacles ; peut-être arrivera-t-il moins promptement, mais sa fortune sera solide et restera quand celle des autres croulera !

« Quand je vous dirai que l'application de cette doctrine exige, avant tout, la science des manières, vous trouverez peut-être que ma jurisprudence sent un peu la Cour et les enseignements que j'ai reçus dans la maison de Lenoncourt. O mon ami ! j'attache la plus grande importance à cette instruction, si petite en apparence. Les habitudes de la

1. Cette conception, sur laquelle tout le monde s'accorde aujourd'hui, est essentielle. — et là-dessus Balzac n'a pas varié. Le noble a une mission, le riche un devoir de tutelle, qui seul peut justifier son privilège.

2. Une métairie appartenant aux Mortsauf.

3. Noter comment les habitudes de l'ancien régime (dont M[me] de Berny était contemporaine) s'accordent ici avec un sens très moderne du devoir social.

grande compagnie vous sont aussi nécessaires que peuvent l'être les connaissances étendues et variées que vous possédez ; elles les ont souvent suppléées : certains ignorants en fait, mais doués d'un esprit naturel, habitués à mettre de la suite dans leurs idées, sont arrivés à une grandeur qui fuyait de plus dignes qu'eux. Je vous ai bien étudié, Félix, afin de savoir si votre éducation, prise en commun dans les collèges[1], n'avait rien gâté chez vous. Avec quelle joie ai-je reconnu que vous pouviez acquérir le peu qui vous manque, Dieu seul le sait ! Chez beaucoup de personnes élevées dans ces traditions, les manières sont purement extérieures[2] ; car la politesse exquise, les belles façons viennent du cœur et d'un grand sentiment de dignité personnelle, voilà pourquoi, malgré leur éducation, quelques nobles ont mauvais ton, tandis que certaines personnes d'extraction bourgeoise ont naturellement bon goût, et n'ont plus qu'à prendre quelques leçons pour se donner, sans imitation gauche, d'excellentes manières. Croyez-en une pauvre femme qui ne sortira jamais de sa vallée, ce ton noble, cette simplicité gracieuse empreinte dans la parole, dans le geste, dans la tenue et jusque dans la maison constitue comme une poésie physique dont le charme est irrésistible ; jugez de sa puissance quand elle prend sa source dans le cœur ! La politesse, cher enfant, consiste à paraître s'oublier pour les autres ; chez beaucoup de gens, elle est une grimace sociale qui se dément aussitôt que l'intérêt trop froissé montre le bout de l'oreille, un grand devient alors ignoble[3].

« Mais, et je veux que vous soyez ainsi, Félix, la vraie politesse implique une pensée chrétienne[4] ; elle est comme la fleur de la charité, et consiste à s'oublier réellement. En

1. Il a été élevé au collège des Oratoriens de Pont-Levoy.

2. Cf. La Bruyère *(De la Société...)* : « Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal... La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement... Il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse, etc. » Cf. ce que dit Vauvenargues sur le commerce du monde.

3. Au sens originel = *de basse extraction, de qualité grossière*.

4. Pascal disait (éd. Brunschvicg n° 541) : « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. » Cf. p. 444 : en prenant le parti de croire « vous serez fidèle, honnête, humble... ami sincère, véritable... Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie. » Cf. p. 421 : Les personnes du monde « savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux... » Voir aussi saint François-de-Sales. *Introduction à la vie dévote* l. I, chap. 4 : « Toutes sortes de pierreries jetées de-

souvenir d'Henriette, ne soyez donc pas une fontaine sans eau, ayez l'esprit et la forme ! Ne craignez pas d'être souvent la dupe de cette vertu sociale, tôt ou tard vous recueillerez le fruit de tant de grains en apparence jetés au vent. Mon père a remarqué jadis qu'une des façons les plus blessantes dans la politesse mal entendue est l'abus des promesses. Quand il vous sera demandé quelque chose que vous ne sauriez faire, refusez net, en ne laissant aucune fausse espérance ; puis accordez promptement ce que vous voulez octroyer : vous acquerrez ainsi la grâce du refus et la grâce du bienfait, double loyauté qui relève merveilleusement un caractère. Je ne sais si l'on ne nous en veut pas plus d'un espoir déçu qu'on ne nous sait gré d'une faveur. Surtout, mon ami, car ces petites choses sont bien dans mes attributions, et je puis m'appesantir sur ce que je crois savoir, ne soyez ni confiant, ni banal, ni empressé, trois écueils ! La trop grande confiance diminue le respect, la banalité nous vaut le mépris, le zèle[1] nous rend excellents à exploiter.

« Et d'abord, cher enfant, vous n'aurez pas plus de deux ou trois amis dans le cours de votre existence, votre entière confiance est leur bien ; la donner à plusieurs n'est-ce pas les trahir ? Si vous vous liez avec quelques hommes plus intimement qu'avec d'autres, soyez donc discret sur vous-même, soyez toujours réservé comme si vous deviez les avoir un jour pour compétiteurs, pour adversaires ou pour ennemis[2], les hasards de la vie le voudront ainsi. Gardez donc une attitude qui ne soit ni froide ni chaleureuse, sachez trouver cette ligne moyenne sur laquelle un homme peut demeurer sans rien compromettre. Oui, croyez que le galant homme est aussi loin de la lâche complaisance de Philinte que de l'âpre vertu d'Alceste. Le génie du poète comique[3] brille dans l'indication du milieu vrai que saisissent les spectateurs nobles ; certes, tous pencheront plus vers les ridicules de la vertu que vers le souverain mépris caché sous la bonhomie de l'égoïsme ; mais ils sauront se préserver de l'un et de l'autre. Quant à la banalité, si elle fait dire de vous par quelques niais que vous êtes un homme

dans le miel en deviennent plus éclatantes, chacune selon sa couleur, et chacun devient plus agréable en sa vocation, la conjoignant à la dévotion ».

1. Cf. le mot de Talleyraud : « Pas de zèle. »

2. C'est le mot de Bias : « Vivre avec nos amis comme s'ils devaient un jour être nos ennemis. »

3. Balzac admirait Molière, dont il s'est constamment souvenu. Et il propose ici, du *Misanthrope*, une interprétation intéressante et fort acceptable.

charmant, les gens habitués à sonder, à évaluer les capacités humaines, déduiront votre tare et vous serez promptement déconsidéré, car la banalité est la ressource des gens faibles; or, les faibles sont malheureusement méprisés par une société qui ne voit dans chacun de ses membres que des organes; peut-être d'ailleurs a-t-elle raison, la nature condamne à mort les êtres imparfaits. Aussi peut-être les touchantes protections de la femme sont-elles engendrées par le plaisir qu'elle trouve à lutter contre une force aveugle, à faire triompher l'intelligence du cœur sur la brutalité de la matière. Mais la société, plus marâtre que mère, adore les enfants qui flattent sa vanité[1].

« Quant au zèle, cette première et sublime erreur de la jeunesse qui trouve un contentement réel à déployer ses forces et commence ainsi par être la dupe d'elle-même avant d'être celle d'autrui, gardez-le pour vos sentiments partagés, gardez-le pour la femme et pour Dieu. N'apportez ni au bazar du monde ni aux spéculations de la politique des trésors en échange desquels ils vous rendront des verroteries[2]. Vous devez croire la voix qui vous commande la noblesse en toute chose, alors qu'elle vous supplie de ne pas vous prodiguer inutilement; car, malheureusement, les hommes vous estiment en raison de votre utilité, sans tenir compte de votre valeur. Pour employer une image qui se grave en votre esprit poétique, que le chiffre soit d'une grandeur démesurée, tracé en or, écrit au crayon, ce ne sera jamais qu'un chiffre. Comme l'a dit un homme de cette époque : « N'ayez jamais de zèle! » Le zèle effleure la duperie; il cause des mécomptes; vous ne trouveriez jamais au-dessus de vous une chaleur en harmonie avec la vôtre : les rois[3], comme les femmes, croient que tout leur est dû. Quelque triste que soit ce principe, il est vrai, mais ne déflore point l'âme. Placez vos sentiments purs en des lieux inaccessibles où leurs fleurs

1. * Etudier en ce passage la clémence d'esprit d'une femme, jointe à un sens très ferme des rigueurs de la vie : « Douceur de cœur avec sévérité d'esprit. » (VERLAINE).

2. Mme de Beauséant disait à Rastignac dans *Le Père Goriot* : « Si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. » Il y a moins d'âpreté, mais trop encore, dans le pessimisme de Mme de Mortsauf. La vie est un acte de confiance, de générosité. Comment faire tout son devoir, si l'on songe sans cesse à se réserver? Tous ces préceptes de *clôture* (*noli me tangere*) ont cependant leur valeur. Chacun a son sanctuaire, ce que G. Sand appelait sa « pagodine intérieure. » Louons Balzac d'avoir voulu sauver l'aristocratie morale.

3. N'oublions pas qu'en effet ces conseils visent le monde de la Cour. Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient plus de sens dans une société démocratique!

soient passionnément admirées, où l'artiste rêvera presque amoureusement au chef-d'œuvre. Les devoirs, mon ami, ne sont pas des sentiments. Faire ce qu'on doit n'est pas faire ce qui plaît. Un homme doit aller mourir froidement pour son pays, et peut donner avec bonheur sa vie à une femme.

« Une des règles les plus importantes de la science des manières est un silence presque absolu sur vous-même. Donnez-vous la comédie, quelque jour, de parler de vous-même à des gens de simple connaissance ; entretenez-les de vos souffrances, de vos plaisirs ou de vos affaires ; vous verrez l'indifférence succédant à l'intérêt joué ; puis, l'ennui venu, si la maîtresse du logis ne vous interrompt poliment, chacun s'éloignera sous des prétextes habilement saisis. Mais voulez-vous grouper autour de vous toutes leurs sympathies, passer pour un homme aimable et spirituel, d'un commerce sûr ; entretenez-les d'eux-mêmes, cherchez un moyen de les mettre en scène[1], même en soulevant des questions en apparence inconciliables avec les individus ; les fronts s'animeront, les bouches vous souriront, et, quand vous serez parti, chacun fera votre éloge. Votre conscience et la voix du cœur vous diront la limite où commence la lâcheté des flatteries, où finit la grâce de la conversation.

« Encore un mot sur le discours en public. Mon ami, la jeunesse est toujours encline à je ne sais quelle promptitude de jugement qui lui fait honneur, mais qui la dessert ; de là venait le silence imposé par l'éducation d'autrefois aux jeunes gens qui faisaient auprès des grands un stage pendant lequel ils étudiaient la vie ; car, autrefois, la Noblesse, comme l'Art, avait ses apprentis, ses pages dévoués aux maîtres qui les nourrissaient. Aujourd'hui, la jeunesse possède une science de serre chaude, partant tout acide, qui la porte à juger avec sévérité les actions, les pensées et les écrits ; elle tranche avec le fil d'une lame qui n'a pas encore servi. N'ayez pas ce travers. Vos arrêts seraient des censures qui blesseraient beaucoup de gens autour de vous, et tous pardonneront moins peut-être une blessure secrète qu'un tort que vous donneriez publiquement[2]. Les jeunes gens sont sans indulgence, parce qu'ils ne connaissent rien de la vie ni de ses difficultés. Le vieux critique est bon et doux, le jeune critique est implacable ; celui-ci ne sait rien, celui-là sait tout..... Je vous connais assez pour être sûre

1. Tout ceci se ressent de la politesse du grand siècle. Voir *passim* La Bruyère : *De la Société et de la Conversation* ; La Rochefoucauld, etc.

2. Que de fois Mme de Berny dut rappeler Balzac à cette réserve !

de ne me faire aucune illusion en vous voyant par avance comme je souhaite que vous soyez : simple dans vos manières, doux de ton, fier sans fatuité, respectueux près des vieillards, prévenant sans servilité, discret surtout. Déployez votre esprit, mais ne servez pas d'amusement aux autres ; car sachez bien que, si votre supériorité froisse un homme médiocre, il se taira, puis il dira de vous : « Il est très amusant ! » terme de mépris. Que votre supériorité soit toujours léonine[1]. Ne cherchez pas d'ailleurs à complaire aux hommes. Dans vos relations avec eux, je vous recommande une froideur qui puisse arriver jusqu'à cette impertinence[2] dont ils ne peuvent se fâcher ; tous respectent celui qui les dédaigne, et ce dédain vous conciliera la faveur de toutes les femmes, qui vous estimeront en raison du peu de cas que vous ferez des hommes[3]. Ne souffrez jamais près de vous des gens déconsidérés, quand même ils ne mériteraient pas leur réputation, car le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines ; à cet égard, que vos jugements soient longtemps et mûrement pesés, mais qu'ils soient irrévocables. Quand les hommes repoussés par vous auront justifié votre répulsion, votre estime sera recherchée ; ainsi vous inspirerez ce respect tacite qui grandit un homme parmi les hommes. Vous voilà donc armé de la jeunesse qui plaît, de la grâce qui séduit, de la sagesse qui conserve les conquêtes. Tout ce que je viens de vous dire peut se résumer par un vieux mot : *Noblesse oblige !*

« Maintenant, appliquez ces préceptes à la politique des affaires. Vous entendrez plusieurs personnes disant que la finesse est l'élément du succès, que le moyen de percer la foule est de diviser les hommes pour se faire faire place. Mon ami, ces principes étaient bons au moyen-âge, quand les princes avaient des forces rivales à détruire les unes par les autres ; mais, aujourd'hui, tout est à jour, et ce système vous rendrait de fort mauvais services. En effet, vous rencontrerez devant vous, soit un homme loyal et vrai, soit un ennemi traître, un homme qui procédera par la calomnie, par la médisance, par la fourberie. Eh bien, sachez que vous n'avez pas de plus puissant auxiliaire que celui-ci, l'ennemi de cet homme est lui-même ; vous pou-

1. Balzac a voulu, et on peut presque dire atteint cette supériorité. (Voir sur son caractère la *Notice* p. 22 et *passim*).

2. La mesure est facile à dépasser ; Balzac s'en est aperçu, ou du moins ceux qu'il rencontrait.

3. On sent trop ici celui qui voulut être l'ami des femmes. Quelque chose encore de la fatuité transcendante du vicomte de Chateaubriand.

vez le combattre en vous servant d'armes loyales, il sera tôt ou tard méprisé[1]. Quant au premier, votre franchise vous conciliera son estime; et, vos intérêts conciliés (car tout s'arrange), il vous servira. Ne craignez pas de vous faire des ennemis, malheur à qui n'en a pas dans le monde où vous allez; mais tâchez de ne donner prise ni au ridicule ni à la déconsidération; je dis tâchez[2], car, à Paris, un homme ne s'appartient pas toujours, il est soumis à de fatales circonstances; vous n'y pourrez éviter ni la boue du ruisseau, ni la tuile qui tombe. La morale a ses ruisseaux d'où les gens déshonorés essayent de faire jaillir sur les plus nobles personnes la boue dans laquelle ils se noient. Mais vous pouvez toujours vous faire respecter en vous montrant, dans toutes les sphères, implacable dans vos dernières déterminations. Dans ce conflit d'ambitions, au milieu de ces difficultés entre-croisées, allez toujours droit au fait, marchez résolûment à la question, et ne vous battez jamais que sur un point, avec toutes vos forces[3] ».

[A la Cour, Félix réussit à merveille. Louis XVIII le charge d'une mission en Vendée pendant les Cent-Jours, puis le garde comme secrétaire particulier. Mais il ne reste pas fidèle à son amour ; il s'éprend d'une « lionne », Lady Dudley, idole du monde parisien, de qui la passion enveloppante et tyrannique lui fait perdre le goût des langueurs sentimentales de Mme de Mortsauf. Celle-ci apprend la trahison ; elle essaye vainement de lutter contre son désespoir, de se désapproprier d'elle-même ; rongée par le chagrin, mais aussi par une maladie d'estomac qui en résulte, elle va mourir. Voici son agonie, scène contestée, en son fond, mais dont personne n'a pu nier l'émouvante beauté. (Voir LOVENJOUL, *Histoire des Œuvres de Balzac*, 2e éd., p. 365, l'article d'H. Castille). Mme de Berny avait conseillé à Balzac de supprimer un assez long fragment de cette suprême entrevue ; il s'y décida après sa mort. (*Lettres à l'Etrangère*, 15 janvier 1837).]

Regrets païens d'une sainte.

Nous arrivâmes à la porte de la chambre, que m'ouvrit le confesseur inquiet. J'aperçus alors Henriette en robe

1. Tout ceci est admirable de pénétration et de force.
2. Balzac fait un retour sur lui-même. Il a été sali par la calomnie (voir *Notice* p. 24 et *passim*) ; et au lendemain de sa mort, on parlait du caractère « équivoque » de sa vie. Il a eu quelquefois des relations avec des hommes considérés comme tarés.
3. La correspondance de Balzac toute entière commenterait ce précepte.

blanche, assise sur son petit canapé placé devant la cheminée ornée de nos deux vases pleins de fleurs; puis des fleurs encore sur le guéridon placé devant la croisée. Le visage de l'abbé Birotteau[1], stupéfait à l'aspect de cette fête improvisée et du changement de cette chambre subitement rétablie en son ancien état, me fit deviner que la mourante avait banni le repoussant appareil qui environne le lit des malades. Elle avait dépensé les dernières forces d'une fièvre expirante à parer sa chambre en désordre pour y recevoir dignement celui qu'elle aimait en ce moment plus que toute chose. Sous les flots de dentelles, sa figure amaigrie, qui avait la pâleur verdâtre des fleurs du magnolia quand elles s'entr'ouvent, apparaissait comme sur la toile jaune d'un portrait les premiers contours d'une tête chérie dessinée à la craie; mais, pour sentir combien la griffe du vautour s'enfonça profondément dans mon cœur, supposez achevés et pleins de vie les yeux de cette esquisse, des yeux caves qui brillaient d'un éclat inusité dans une figure éteinte[2]. Elle n'avait plus la majesté calme que lui communiquait la constante victoire remportée sur ses douleurs. Son front, seule partie du visage qui eût gardé ses belles proportions, exprimait l'audace agressive du désir et des menaces réprimées. Malgré les tons de cire de sa face allongée, des feux intérieurs s'en échappaient par un rayonnement semblable au fluide qui flambe au-dessus des champs par une chaude journée[3]. Ses tempes creusées, ses joues rentrées montraient les formes intérieures du visage, et le sourire que formaient ses lèvres blanches ressemblait vaguement au ricanement de la mort. Sa robe croisée sur son sein attestait la maigreur de son beau corsage. L'expression de sa tête disait assez qu'elle se savait changée et qu'elle en était au désespoir. Ce n'était plus ma délicieuse Henriette, ni la sublime et sainte Madame de Mortsauf; c'était le quelque chose sans nom de Bossuet, qui se débattait contre le néant, et que la faim[4], les désirs

1. Le frère de César Birotteau (voir p. 304 sqq.), qui sera la victime de l'abbé Troubert. Son malheur a été raconté dans *Le Curé de Tours* (1832).

2. A Mme Hanska, le 13 février 1834, en lui parlant de Mme de Berny mourante : « Cette figure, si gracieuse, est vieillie en un mois de vingt ans et contractée horriblement... » Le 25 août : « Cette créature angélique, qui, depuis 1821, a répandu sur ma vie tous les parfums du ciel, la voilà transformée, elle se glace », etc. Cf. 22 novembre, 22 décembre 1834, etc.

3. Il est trop visible qu'ici les mots et les tours, l'harmonie verbale manquent à Balzac.

4. Elle est atteinte d'une maladie d'estomac qui lui rend l'alimentation impossible. Voir

trompés poussaient au combat égoïste de la vie contre la mort. Je vins m'asseoir près d'elle en lui prenant, pour la baiser, sa main, que je sentis brûlante et desséchée. Elle devina ma douloureuse surprise dans l'effort même que je fis pour la déguiser. Ses lèvres décolorées se tendirent alors sur ses dents affamées pour essayer un de ces sourires forcés sous lesquels nous cachons également l'ironie de la vengeance, l'attente du plaisir, l'ivresse de l'âme et la rage d'une déception[1].

— Ah ! c'est la mort, mon pauvre Félix, me dit-elle, et vous n'aimez pas la mort ! la mort odieuse, la mort de laquelle toute créature, même l'amant le plus intrépide, a horreur. Ici finit l'amour[2] : je le savais bien[3]. Lady Dudley ne vous verra jamais étonné de son changement. Ah ! pourquoi vous ai-je tant souhaité, Félix[4] ? Vous êtes enfin venu ; je vous récompense de ce dévouement par l'horrible spectacle qui fit jadis du comte de Rancé[5] un trappiste ; moi qui désirais demeurer belle et grande dans votre souvenir, y vivre comme un lys éternel, je vous enlève vos illusions. Le véritable amour ne calcule rien. Mais ne vous enfuyez pas, restez. M. Origet[6] m'a trouvée beaucoup mieux ce matin, je vais revenir à la vie, je renaîtrai sous vos regards. Puis, quand j'aurai recouvré quelques forces, quand je commencerai à pouvoir prendre quelque nourriture, je redeviendrai belle. A peine ai-je trente-cinq ans, je puis encore avoir de belles années. Le bonheur rajeunit, et je veux connaître le bonheur. J'ai fait des projets délicieux : nous *les* laisserons à Clochegourde et nous irons ensemble en Italie.

Des pleurs humectèrent mes yeux, je me tournai vers la fenêtre comme pour regarder les fleurs : l'abbé Birotteau

passim les précisions médicales. (Cf. *Le Père Goriot*.)

1. Cette femme qui a supporté avec un tranquille héroïsme toutes les déceptions, tant qu'elle s'est sentie pleine de vie, regrette, au moment de mourir, de n'avoir pas vécu. C'est la faillite de tout son passé. Mais elle se reprendra et mourra comme une sainte.

2. Premier texte : « l'amour, l'amour éternel que l'on jure aux belles formes seulement. » Nous donnerons quelques-unes des expressions supprimées par Balzac.

3. VAR. : « ... bien ! L'amour vit de plaisirs. Elle a raison votre Arabelle, elle se plonge dans les voluptés pendant ses jeunes années... Elle ne vous verra pas étonné... » Mme de Berny a fait preuve de goût en engageant Balzac à supprimer cette ligne.

4. VAR. : « Vous l'avez quittée, elle ne vous aime pas, je le sais : elle vous aime pour elle et non pour vous. . »

5. VAR. : « Du comte de Comminges. » La tradition rapportée ici est très peu sûre.

6. Médecin.

vint à moi précipitamment, et se pencha vers le bouquet :

— Pas de larmes ! me dit-il à l'oreille.

— Henriette, vous n'aimez donc plus notre chère vallée[1]? lui répondis-je afin de justifier mon brusque mouvement.

— Si, dit-elle en apportant son front sous mes lèvres par un mouvement de câlinerie ; mais, sans vous, elle m'est funeste... *Sans toi*, reprit-elle en effleurant mon oreille de ses lèvres chaudes pour y jeter ses deux syllabes comme deux soupirs.

Je fus épouvanté par cette folle caresse qui agrandissait encore les terribles discours des deux abbés. En ce moment, ma première surprise se dissipa ; mais, si je pus faire usage de ma raison, ma volonté ne fut pas assez forte pour réprimer le mouvement nerveux qui m'agita pendant cette scène. J'écoutais sans répondre, ou plutôt je répondais par un sourire fixe et par des signes de consentement, pour ne pas la contrarier, agissant comme une mère avec son enfant. Après avoir été frappé de la métamorphose de la personne, je m'aperçus que la femme, autrefois si imposante par ses sublimités, avait dans l'attitude, dans la voix, dans les manières, dans les regards et les idées, la naïve ignorance d'un enfant, les grâces ingénues, l'avidité de mouvement, l'insouciance profonde de ce qui n'est pas son désir ou lui, enfin toutes les faiblesses qui recommandent l'enfant à la protection. En est-il ainsi de tous les mourants[2]? dépouillent-ils tous les déguisements sociaux, de même que l'enfant ne les a pas encore revêtus? Ou, se trouvant au bord de l'éternité, la comtesse, en n'acceptant plus de tous les sentiments humains que l'amour, en exprimait-elle la suave innocence à la manière de Chloé[3]?

— Comme autrefois, vous allez me rendre à la santé, Félix, dit-elle, et ma vallée me sera bienfaisante. Comment ne mangerais-je pas ce que vous me présenterez? Vous êtes un si bon garde-malade ! Puis vous êtes si riche de force et de santé, qu'auprès de vous la vie est contagieuse[4]. Mon ami, prouvez-moi donc que je ne puis mourir, mourir trompée[5]! Ils croient que ma plus vive douleur est la soif. Oh ! oui, j'ai bien soif, mon ami. L'eau de l'Indre me fait bien mal à

1. Cette vallée est symbolique de l'amour pur.

2. SULLY-PRUDHOMME :

C'est la candeur des morts qui les rend [effrayants.

3. Faute de goût, mièvre, alambiqué!

4. VAR. : « D'ailleurs, vous devez me guérir, vous qui avez été mon assassin... » Quatre lignes supprimées.

5. VAR. : « Trompée, sans avoir connu le bonheur, et par votre faute, Félix ! »



(Phot. Primault et Boidron, Tours.)

Fig. 11. — **Chambre à coucher de Balzac au château de Saché.**

voir, mais mon cœur éprouve une plus ardente soif. J'avais soif de toi, me dit-elle d'une voix plus étouffée en me prenant les mains dans ses mains brûlantes et m'attirant à elle pour me jeter ces paroles à l'oreille : mon agonie a été de ne pas te voir! Ne m'as-tu pas dit de vivre! je veux vivre. Je veux monter à cheval aussi, moi[1]! je veux tout connaître, Paris, les fêtes, les plaisirs[2].

Ah ! Natalie, cette clameur horrible, que le matérialisme des sens trompés rend froide à distance, nous faisait tinter les oreilles, au vieux prêtre et à moi : les accents de cette voix magnifique peignaient les combats de toute une vie, les angoisses d'un véritable amour déçu. La comtesse se leva par un mouvement d'impatience, comme un enfant qui veut un jouet. Quand le confesseur vit sa pénitente ainsi, le pauvre homme tomba soudain à genoux, joignit les mains et récita des prières.

— Oui, vivre! dit-elle en me faisant lever et s'appuyant sur moi, vivre de réalités et non de mensonges. Tout a été mensonge dans ma vie[3]; je les ai comptées depuis quelques jours, ces impostures! Est-il possible que je meure, moi qui n'ai pas vécu, moi qui ne suis jamais allée chercher quelqu'un dans une lande[4]?

Elle s'arrêta, parut écouter et sentit à travers les murs je ne sais quelle odeur.

— Félix ! les vendangeuses vont dîner, et moi, moi, dit-elle d'une voix d'enfant, qui suis la maîtresse, j'ai faim. Il en est ainsi de l'amour; elles sont heureuses, elles!

— *Kyrie eleison!* disait le pauvre abbé, qui, les mains jointes, l'œil au ciel, récitait les litanies.

Elle jeta ses bras autour de mon cou, m'embrassa violemment et me serra en disant :

— Vous ne m'échapperez plus! Je veux être aimée, je ferai des folies comme lady Dudley, j'apprendrai l'anglais pour bien dire : *My Dee*[5].

Elle me fit un signe de tête comme elle en faisait autrefois en me quittant, pour me dire qu'elle allait revenir à l'instant.

1. Elle a rencontré lady Arabelle Dudley à cheval.
2. Balzac a été bien inspiré en ne maintenant pas ceci : « Ils me parlent de paradis!... Non, l'enfer, s'écria-t-elle, mais le bonheur ! »
3. Elle se trompe.
4. Allusion à un rendez-vous que lady Dudley avait donné à Félix, et où, elle-même, Mme de Mortsauf avait eu le singulier courage de le conduire!
5. Var. : « J'irai à la cour, chez la duchesse de Berry, je porterai de ravissantes toilettes, et vous serez fier de moi... » Quatre lignes supprimées.

— Nous dînerons ensemble, me dit-elle, je vais prévenir Manette...

Elle fut arrêtée par une faiblesse qui survint, et je la couchai tout habillée sur son lit.

— Une fois déjà, vous m'avez portée ainsi, me dit-elle en ouvrant les yeux[1].

Elle était bien légère, mais surtout bien ardente; en la prenant, je sentis son corps entièrement brûlant. M. Deslandes[2] entra, fut étonné de trouver la chambre ainsi parée; mais, en me voyant, tout lui parut expliqué.

— On souffre bien pour mourir, monsieur, dit-elle d'une voix altérée.

Il s'assit, tâta le pouls de sa malade, se leva brusquement, vint parler à voix basse au prêtre, et sortit; je le suivis.

— Qu'allez-vous faire? lui demandai-je.

— Lui épargner une épouvantable agonie, me dit-il. Qui pouvait croire à tant de vigueur? Nous ne comprenons comment elle vit encore qu'en pensant à la manière dont elle a vécu. Voici le quarante-deuxième jour que madame la comtesse n'a bu, ni mangé, ni dormi.

M. Deslandes demanda Manette. L'abbé Birotteau m'emmena dans les jardins.

— Laissons faire le docteur, me dit-il. Aidé par Manette, il va l'envelopper d'opium. Eh bien, vous l'avez entendue, me dit-il, si toutefois elle est complice de ces mouvements de folie!...

— Non, dis-je, ce n'est plus elle.

[C'est elle cependant; mais il n'avait pas soupçonné la vie « emportée, jalouse, furieuse », que Mme de Mortsauf trahie a su cacher pendant deux mois, et qu'elle lui avoue dans une confession posthume. — L'opium calme ses douleurs, son corps s'annule, et l'âme d'Henriette reparaît sur son visage « purifié ». Elle meurt réconciliée. Comparer avec les derniers instants de Mme de Couaën dans *Volupté*.]

1. Un jour qu'elle s'était trouvée mal, après une scène violente de son mari.
2. Chirurgien.

L'INTERDICTION (1836)

L'œuvre expliquée.

[Originairement (voir *Pensées, Sujets, Fragments,* publiés par E. Crépet, p. 128), Balzac voulait peindre « le vrai magistrat, — *justum et tenacem,* — qu'un grand seigneur ne peut corrompre ni par ses dîners, ni par peur. — Une affaire minime, mais où il y déployera les plus hautes vertus. — *Toutes les choses qui ont été omises dans la vie de campagne groupées autour du juge, de l'affaire elle-même.* — Figure de garde champêtre. — Le maître corrompu. »

Ainsi, toujours hanté par le sujet des *Paysans* (voir ici p. 441 sqq.), il songeait à faire du juge Popinot le pendant du *Médecin de Campagne.*

A l'exécution, le sujet se transforma ; il garde des affinités avec *Le Médecin*, il fait prévoir *L'Envers de l'Histoire contemporaine* (voir ici p. 411 sqq.). Mais il réside surtout dans l'analyse d'un cas de parfaite probité professionnelle, unie à l'extrême bonté du cœur, et à la finesse malicieuse de l'esprit. Popinot a le génie de la bienfaisance.]

Analyse et Extraits

[La scène est à Paris. Mme d'Espard, une « lionne », a introduit une requête pour faire interdire son mari, lequel l'a quittée, depuis plusieurs années, pour se consacrer à l'éducation de ses fils, loin de l'influence corruptrice de leur mère. D'ailleurs il a découvert que sa fortune provenait de spoliation, et, pour restituer ces biens mal acquis à leurs légitimes propriétaires (descendants de négociants huguenots dépouillés en 1685), il a entrepris un immense ouvrage, sur la Chine, dont il escompte le profit. La marquise d'Espard travestit la conduite de son mari ; elle veut le faire passer pour fou. Le juge Popinot, malgré la comédie que lui joue la grande dame, et les grâces qu'elle met en œuvre pour le séduire, saura reconnaître en M. d'Espard une victime de sa femme.

Nous donnons seulement le portrait de M. Popinot, comme un exemple de la manière réaliste de Balzac ; ici, elle touche à la caricature. A force de s'éloigner de la convention romanesque, qui donne aux êtres doués d'un beau caractère un extérieur décent, on peut trouver que Balzac donne dans l'affectation contraire. Les belles âmes n'habitent pas toujours une *guenille* sordide. Mais ce portrait est si intense d'expression

qu'il faut le citer ; — et à tout prendre l'extrême contention d'esprit engendre assez souvent la négligence corporelle[1].]

Un juge.

Voici le croquis de ce personnage que voulait séduire la brillante marquise d'Espard :

En qualité de magistrat, M. Popinot était toujours vêtu de noir, costume qui contribuait à le rendre ridicule aux yeux des gens habitués à tout juger sur un examen superficiel. Les hommes jaloux de conserver la dignité qu'impose ce vêtement doivent se soumettre à des soins continuels et minutieux ; mais le cher M. Popinot était incapable d'obtenir sur lui-même la propreté puritaine qu'exige le noir. Son pantalon, toujours usé, ressemblait à du voile, étoffe avec laquelle se font les robes d'avocat, et son maintien habituel finissait par y dessiner une si grande quantité de plis, qu'il s'y trouvait par places des lignes blanchâtres, rouges ou luisantes qui dénonçaient une avarice sordide ou la pauvreté la plus insoucieuse. Ses gros bas de laine grimaçaient dans ses souliers déformés. Son linge avait ce ton roux contracté dans l'armoire par un long séjour, et qui annonçait en feu Madame Popinot la manie du linge ; suivant la mode flamande, elle ne se donnait sans doute que deux fois par an l'embarras d'une lessive. L'habit et le gilet du magistrat étaient en harmonie avec le pantalon, les souliers, les bas et le linge. Il avait un bonheur constant dans son incurie, car, le jour où il endossait un habit neuf, il l'appropriait à l'ensemble de sa toilette en y faisant des taches avec une inexplicable promptitude. Le bonhomme attendait que sa cuisinière le prévînt de la vétusté de son chapeau pour le renouveler. Sa cravate était toujours tordue sans apprêt, et jamais il ne rétablissait le désordre que son rabat de juge avait mis dans le col de sa chemise recroquevillé. Il ne prenait aucun soin de sa chevelure grise, et ne se faisait la barbe que deux fois par semaine. Il ne portait jamais de gants, et fourrait habituellement ses mains dans ses goussets vides dont l'entrée salie, presque toujours déchirée, ajoutait un trait de plus à la négligence de sa personne[2]. Quiconque a fréquenté le Palais de justice

1. * Etudier en cette page *le pli professionnel*.
2. Reportez-vous au texte complet de l'œuvre, et voyez la scène, profondément comique, où Balzac nous représente Popi-

à Paris, endroit où s'observent toutes les variétés du vêtement noir, pourra se figurer la tournure de M. Popinot. L'habitude de siéger pendant des journées entières modifie beaucoup le corps, de même que l'ennui causé par d'interminables plaidoyers agit sur la physionomie des magistrats. Enfermé dans des salles ridiculement étroites, sans majesté d'architecture et où l'air est promptement vicié, le juge parisien prend forcément un visage refrogné, grimé[1] par l'attention, attristé par l'ennui; son teint s'étiole, contracte des teintes ou verdâtres ou terreuses, suivant le tempérament de l'individu. Enfin, dans un temps donné, le plus florissant jeune homme devient une pâle machine à *considérants*, une mécanique appliquant le Code sur tous les cas avec le flegme des volants d'une horloge. Si donc la nature avait doué M. Popinot d'un extérieur peu agréable, la magistrature ne l'avait pas embelli. Sa charpente offrait des lignes heurtées. Ses gros genoux, ses grands pieds, ses larges mains contrastaient avec une figure sacerdotale qui ressemblait vaguement à une tête de veau[2], douce jusqu'à la fadeur, mal éclairée par des yeux vairons[3], dénuée de sang, fendue par un nez droit et plat, surmontée d'un front sans protubérance[4], décorée de deux immenses oreilles qui fléchissaient sans grâce. Ses cheveux grêles et rares laissaient voir son crâne par plusieurs sillons irréguliers. Un seul trait recommandait ce visage au physionomiste[5]. Cet homme avait une bouche sur les lèvres de laquelle respirait une bonté divine. C'était de bonnes grosses lèvres rouges, à mille plis, sinueuses, mouvantes, dans lesquelles la nature avait exprimé de beaux sentiments; des lèvres qui parlaient au cœur et annonçaient en cet homme l'intelligence, la clarté, le don de seconde vue[6], un angélique esprit: aussi l'eussiez-vous mal compris en le jugeant seulement sur son front déprimé, sur ses yeux sans chaleur, et sur sa piteuse allure. Sa vie répondait à sa physionomie, elle était pleine de travaux secrets et cachait la vertu d'un saint.....

not dans le salon de la marquise d'Espard, au milieu de toutes les élégances du grand monde.

1. *Grimé*, du vieux-haut-allemand *grim* = qui a le front ridé.

2. Toujours la théorie de Lavater. Cf. *Recherche de l'Absolu*, p. 173, etc.

3. Des yeux dont l'iris est entouré d'un cercle blanchâtre.

4. Ici, c'est le disciple de Gall qui paraît.

5. Voici l'âme; cf. le portrait de Benassis, p. 129.

6. M. F. Roux (*Op. cit.*) a contesté que ce don fût une qualité recommandable chez un bon juge. — Il émet d'ailleurs quelques critiques sur l'information judiciaire de Balzac, et sur la régularité de la procédure décrite, tant dans *L'Interdiction* que dans *Le Colonel Chabert*.

LA VIEILLE FILLE — LE CABINET DES ANTIQUES

(1836-38)

Les œuvres expliquées.

[Ce sont deux œuvres solidaires. Le début du *Cabinet des Antiques* parut en mars 1836, *La Vieille Fille* en octobre-novembre 1836, la fin du *Cabinet des Antiques* en septembre-octobre 1838.

Nous avons ici un témoignage de l'importance croissante donnée par Balzac à l'histoire contemporaine, à l'étude des mœurs dans leurs relations avec les remaniements politiques ou sociaux. La scène se passe de 1816 (*La Vieille Fille*) à 1822 (*Le Cabinet des Antiques*). Mais en étudiant la racine des événements qu'il raconte, c'est l'histoire de la substitution de la bourgeoisie à la noblesse comme classe dirigeante que Balzac a fait revivre ; il a su lier les émotions et les déceptions matrimoniales de Mlle Cormon aux principaux accidents politiques de 1793 à 1815.

Nous sommes à Alençon. Balzac y était venu[1] dès 1825, étant imprimeur, pour passer avec le graveur sur bois Godard un traité en vue d'illustrer Molière, La Fontaine, Corneille et Racine, d'après Devéria et quelques autres. En 1828, allant à Fougères, il s'y était de nouveau arrêté, à l'hôtel du Maure, où, dans *Les Chouans*, il place la première de ses scènes alençonnaises. Il est d'ailleurs possible (cf. *Les Chouans*, l'œuvre expliquée) qu'il ait placé en ces deux nouveaux romans des types dont il avait entendu parler à Fougères.

La rivalité des classes noble et bourgeoise s'accuse dans les types du chevalier de Valois (voir p. 255) et du libéral du Bousquier : tous deux prétendent à la main de Mlle Cormon, vieille fille richement dotée, qui est elle-même, par sa fortune, le symbole de l'influence sociale, convoitée par les deux antago-

1. Voir *Balzac alençonnais*, par le marquis G. de Contades, dans le *Bulletin de la Société archéologique de l'Orne*, 1888.

nistes. Celui-là sera roi d'Alençon, qui sera l'époux de Mlle Cormon.

L'intrigue est réduite à peu de choses, et les préliminaires de l'action tiennent plus de place que l'action même. En de très longues, mais très intéressantes préparations, Balzac étudie le passé de ses personnages, caractérise vigoureusement leurs physionomies, leurs tendances secrètes, l'idée fixe qui, à un moment donné, se manifestera et déterminera les actions promptes. En cette stagnante et somnolente vie provinciale, des passions intenses couvent; — et sur la force de ces sentiments latents, Balzac est revenu sans cesse à travers son œuvre; il a redit souvent que les passions obscures sont aussi dignes d'intérêt que les plus majestueuses tragédies, et qu'en des existences mesquines, il se dépense quelquefois autant d'astuce et de volonté que dans les intrigues auxquelles est lié le sort des grands états.]

LA VIEILLE FILLE

Analyse et Extraits.

[Mlle Cormon, dévote, bonne et sotte, est dévorée de l'envie de se marier; elle s'ennuie de sa vie monotone et cossue, auprès de son oncle, le vieil abbé de Sponde. Le prestige qu'elle tient de son argent, l'espèce de royauté qu'elle exerce débonnairement sur sa petite cour bourgeoise, il faut que tout cela soit dévolu au mari qu'elle rêve depuis vingt ans. Le chevalier de Valois est sur les rangs; voici son portrait.]

Un vieux galant.

[On rencontrait, dit Balzac, plusieurs chevaliers de Valois[1] dans les provinces.]

Celui d'Alençon avait guerroyé dans la Vendée et quelque peu *chouanné*. La majeure partie de la jeunesse de ce der-

1. Il aurait pu ajouter que tous prétendaient descendre d'un bâtard de Henri II, tout comme cette comtesse de Lamotte-Valois, aventurière et voleuse, que rendit célèbre, en 1785-6, la scandaleuse *affaire du collier*.

nier s'était passée à Paris, où la Révolution le surprit à trente ans au milieu de ses conquêtes. Accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois, le chevalier de Valois d'Alençon se faisait distinguer, comme ses homonymes, par d'excellentes manières et paraissait homme de haute compagnie. Il dînait tous les jours en ville, et jouait tous les soirs. Il passait pour être un homme très spirituel grâce à un de ses défauts, qui consistait à raconter une foule d'anecdotes sur le règne de Louis XV et sur les commencements de la Révolution. Quand on entendait ces historiettes pour la première fois, on les trouvait assez bien narrées. Le chevalier de Valois avait, d'ailleurs, la vertu de ne pas répéter ses bons mots personnels et de ne jamais parler de ses amours ; mais ses grâces et ses sourires commettaient de délicieuses indiscrétions. Ce bonhomme usait du privilège qu'ont les vieux gentilshommes voltairiens de ne point aller à la messe, et l'on avait une excessive indulgence pour son irréligion en faveur de son dévouement à la cause royale. Une de ses grâces les plus remarquées était la manière, sans doute imitée de Molé[1], de prendre du tabac dans une vieille boîte d'or ornée du portrait d'une princesse Goritza, charmante Hongroise, célèbre par sa beauté sous la fin du règne de Louis XV. Attaché pendant sa jeunesse à cette illustre étrangère, il en parlait toujours avec émotion, il s'était battu pour elle contre M. de Lauzun[2]. Alors âgé d'environ cinquante-huit ans, il n'en avouait que cinquante, et pouvait se permettre cette innocente tromperie; car, parmi les avantages dévolus aux gens secs et blonds, il conservait cette taille encore juvénile qui sauve aux hommes aussi bien qu'aux femmes les apparences de la vieillesse. Oui, sachez-le, toute la vie, ou toute l'élégance qui est l'expression de la vie, réside dans la taille[3]. Au nombre des propriétés du chevalier, il faut compter le nez prodigieux dont l'avait doué la nature. Ce nez partageait vigoureusement une figure pâle en deux sections qui semblaient ne pas se connaître, et dont une seule rougissait pendant

1. Il s'agit de l'excellent acteur comique, reçu à la Comédie-Française en 1754. Il a laissé des *Mémoires* qu'Etienne avait publiés en 1825.

2. Armand-Louis de Gontaut, duc de Lauzun, puis de Biron, célèbre par ses conquêtes amoureuses (1747-1793). Sous la Révolution, général en chef de l'armée du Rhin ; il remporta ensuite quelques succès sur les Vendéens. Accusé par Carrier, et condamné à mort le 31 décembre 1793. — C'est le type de la corruption spirituelle au 18e siècle.

3. Remarque désintéressée. Balzac était trapu, court et même gros. Une caricature le représente auprès d'Alfred de Musset, mince et cambré.

le travail de la digestion. Ce fait est digne de remarque, par un temps où la physiologie s'occupe tant du cœur humain. Cette incandescence se plaçait à gauche. Quoique les jambes hautes et fines, le corps grêle et le teint blafard de M. de Valois n'annonçassent pas une forte santé, néanmoins il mangeait comme un ogre, et prétendait avoir une maladie désignée en province sous le nom de *foie chaud*, sans doute pour faire excuser son excessif appétit. La circonstance de sa rougeur appuyait ses prétentions ; mais, dans un pays où les repas se développent sur des lignes de trente ou quarante plats et durent quatre heures, l'estomac du chevalier semblait un bienfait accordé par la Providence à cette bonne ville. Selon quelques médecins, cette chaleur placée à gauche dénote un cœur prodigue. La vie galante du chevalier confirmait ces assertions scientifiques, dont la responsabilité ne pèse pas, fort heureusement, sur l'historien. Malgré ces symptômes, M. de Valois avait une organisation nerveuse, conséquemment vivace. Si son foie ardait[1], pour employer une vieille expression, son cœur ne brûlait pas moins. Si son visage offrait quelques rides, si ses cheveux étaient argentés, un observateur instruit y aurait vu les stigmates de la passion et les sillons du plaisir. En effet, la *patte-d'oie*[2] caractéristisque et les *marches du palais*[3] montraient ces rides élégantes, si prisées à la cour de Cythère. Chez le coquet chevalier, tout révélait les mœurs de l'homme à femmes *(ladie's man)*: il était si minutieux dans ses ablutions, que ses joues faisaient plaisir à voir, elles semblaient brossées avec une eau merveilleuse. La partie du crâne que ses cheveux se refusaient à couvrir, brillait comme de l'ivoire. Ses sourcils, comme ses cheveux, jouaient la jeunesse par la régularité que leur imprimait le peigne. Sa peau, déjà si blanche, semblait encore extra-blanchie par quelque secret. Sans porter d'odeurs, le chevalier exhalait comme un parfum de jeunesse qui rafraîchissait son aire[4]. Ses mains de gentilhomme, soignées comme celles d'une petite-maîtresse, attiraient le regard par leurs ongles roses et bien coupés. Enfin, sans son nez magistral et superlatif, il eût été poupin[5]. Il faut se résoudre à gâter ce portrait par l'aveu d'une petitesse. Le chevalier mettait du coton dans ses oreilles et

1. Vieux mot: *arder* = *brûler*. « Jeanne, qui fut *arse* à Rouen. »

2. A la tempe.

3. Les rides transversales de la joue.

4. Par analogie avec *aire de vent* = *la direction du vent*.

5. Potelé et rosé comme un poupon ; se dit aussi d'un homme qui fait une toilette affectée (*pupus* = jeune garçon).

y gardait encore deux petites boucles représentant des têtes de nègre en diamants, admirablement faites d'ailleurs; mais il y tenait assez pour justifier ce singulier appendice en disant que depuis le percement de ses oreilles ses migraines l'avaient quitté : il avait eu des migraines. Nous ne donnons pas le chevalier pour un homme accompli ; mais ne faut-il point pardonner aux vieux célibataires, dont le cœur envoie tant de sang à la figure, d'adorables ridicules, fondés peut-être sur de sublimes secrets ? D'ailleurs, le chevalier de Valois rachetait ses têtes de nègre par tant d'autres grâces, que la société devait se trouver suffisamment indemnisée. Il prenait vraiment beaucoup de peine pour cacher ses années et pour plaire à ses connaissances. Il faut signaler en première ligne le soin extrême qu'il apportait à son linge, la seule distinction que puissent avoir aujourd'hui dans le costume les gens comme il faut : celui du chevalier était toujours d'une finesse et d'une blancheur aristocratiques. Quant à son habit, quoiqu'il fût d'une propreté remarquable, il était toujours usé, mais sans taches ni plis[1]. La conservation du vêtement tenait du prodige pour ceux qui remarquaient la fashionable indifférence du chevalier sur ce point; il n'allait pas jusqu'à les râper avec du verre, recherche inventée par le prince de Galles ; mais M. de Valois mettait à suivre les rudiments de la haute élégance anglaise une fatuité personnelle qui ne pouvait guère être appréciée par les gens d'Alençon. Le monde ne doit-il pas des égards à ceux qui font tant de frais pour lui ? N'y a-t-il pas en ceci l'accomplissement du plus difficile précepte de l'Évangile, qui ordonne de rendre le bien pour le mal ? Cette fraîcheur de toilette, ce soin seyait bien aux yeux bleus, aux dents d'ivoire et à la blonde personne du chevalier..... La voix produisait comme une antithèse dans la blonde délicatesse du chevalier. A moins de se ranger à l'opinion de quelques observateurs du cœur humain, et de penser que le chevalier avait la voix de son nez, son organe vous eût surpris par des sons amples et redondants. Sans posséder le volume des colossales basses-tailles, le timbre de cette voix plaisait

1. Le chevalier n'est pas de la même génération que le fameux *Brummel*, prince des dandys ; quelques-uns lui attribuent l'invention et le raffinement dont Balzac fait honneur au prince de Galles, son ami, arbitre de la mode en sa jeunesse, et roi sous le nom de Georges IV, de 1820 à 1830. Voir Barbey d'Aurevilly sur *Brummel*. — *Fashionable* est dérivé du français *façon*; ce mot n'entra dans la langue que sous la Restauration, et ne peut convenir aux grâces de l'ancien régime. Mais le chevalier s'est adapté. (Voir la suite).

par un médium étoffé, semblable aux accents du cor anglais, résistants et doux, forts et veloutés. Le chevalier avait répudié le costume ridicule que conservèrent quelques hommes monarchiques[1], et s'était franchement modernisé : il se montrait toujours vêtu d'un habit marron à boutons dorés, d'une culotte à demi-juste en pou-de-soie[2] et à boucles d'or, d'un gilet blanc sans broderie, d'une cravate serrée sans col de chemise, dernier vestige de l'ancienne toilette française auquel il avait d'autant moins su renoncer, qu'il pouvait ainsi montrer son cou d'abbé commendataire[3]. Ses souliers se recommandaient par des boucles d'or carrées, desquelles la génération actuelle n'a point de souvenir, et qui s'appliquaient sur un cuir noir verni. Le chevalier laissait voir deux chaînes de montre qui pendaient parallèlement de chacun de ses goussets, autre vestige des modes du XVIIIe siècle que les *incroyables* n'avaient pas dédaigné sous le Directoire. Ce costume de transition qui unissait deux siècles l'un à l'autre, le chevalier le portait avec cette grâce de marquis dont le secret s'est perdu sur la scène française le jour où disparut Fleury, le dernier élève de Molé[4].

[Le chevalier fait sa cour, avec une patience enjôleuse, et insensiblement railleuse, à Mlle Cormon. Mais il a pour rival un farouche libéral, l'énergique du Bousquier, qui fut, sous le Directoire, entrepreneur de vivres aux armées, et l'un des gros personnages de la finance. Ecarté par Bonaparte, ruiné, il attend un retour de fortune, et il convoite une alliance qui servira son ambition, précocement retraitée, mais tendue sur le désir de la revanche.

Sur ces entrefaites arrive à Alençon, pour y chercher la maison où il voudrait se retirer, le noble M. de Troisville (prononcez *Tréville*), ancien émigré. Il a été reçu par l'abbé de Sponde, l'oncle et le mentor un peu distrait de la vieille fille. En proie à son idée fixe, l'infortunée le croit célibataire, s'enflamme ; tout Alençon le sait ! C'est alors qu'un soir, en plein salon, devant les assises mondaines de la petite ville, réunies pour contempler le prétendu de Mlle Cormon, M. de Troisville déclare, négligemment, innocemment, qu'il est marié et père. Elle s'effondre, se juge

1. La caricature a souvent ridiculisé, aux environs de 1825, ces survivants entêtés qui continuaient à s'habiller comme en 1790. On connaît le singulier ambigu adopté par Louis XVIII.

2. Étoffe de soie très souple, fort à la mode au 18e siècle.

3. Chargé de l'administration d'un bénéfice ecclésiastique, et comme tel suspect, devant la malice populaire, de faire bonne chère.

4. Fleury avait remplacé Molé dans les rôles de *petits-maîtres* en 1778. J.-B. Laffitte a écrit des *Mémoires* sous son nom en 1822. Balzac a souvent peint de ces *fossiles*, survivants plus ou moins attardés de la société d'avant la Révolution. Voir notamment dans *La Duchesse de Langeais* (1833-1834), le vidame de Pamiers et la princesse de Blammont-Chauvry.

compromise, perdue. Comment s'en tirer ? Dans une telle détresse elle donnera sa main au premier qui la lui demandera. Pendant que le chevalier se pare, « se panse », « s'adonise », l'énergique du Bousquier, qui sait le prix du temps, se précipite, fait sa déclaration, est agréé ; pour tout sauver, on dira que le mariage était arrangé depuis beau temps. Le chevalier n'arrive que pour voir triompher son rival : symbole, encore, de la défaite de la noblesse[1].

Voici le portrait de du Bousquier, au moment où, devenu l'époux de la vieille fille, il exerce sur Alençon la royauté de l'argent et de l'intrigue politique.]

Un parvenu du libéralisme.

Cet homme habile, l'éternel candidat des libéraux, à qui sept ou huit voix manquèrent constamment dans toutes les batailles électorales livrées sous la Restauration, et qui ostensiblement répudiait les libéraux en voulant se faire élire comme royaliste ministériel, sans pouvoir jamais vaincre les répugnances de l'administration, malgré le secours de la congrégation[2] et de la magistrature ; ce républicain haineux, enragé d'ambition, conçut de lutter avec le royalisme et l'aristocratie dans ce pays, au moment où ils y triomphaient. Du Bousquier s'appuya sur le sacerdoce par les trompeuses apparences d'une piété bien jouée ; il accompagna sa femme à la messe, il donna de l'argent pour les couvents de la ville, il soutint la congrégation du Sacré-Cœur, il se prononça pour le clergé dans toutes les occasions où le clergé combattit la ville, le département ou l'État. Secrètement soutenu par les libéraux, protégé par l'Église, demeurant royaliste constitutionnel, il côtoya sans cesse l'aristocratie du département pour la ruiner, et il la ruina. Attentif aux fautes commises par les sommités nobiliaires et par le gouvernement, il réalisa, la bourgeoisie aidant, toutes les améliorations que la noblesse, la pairie et le ministère devaient inspirer, diriger, et qu'ils entra-

1. Cf. *L'œuvre expliquée.*
2. On sait quelle fut la puissance du parti religieux sous Louis XVIII et surtout sous Charles X ; il s'était emparé des emplois les plus importants. Ce passage pourrait se commenter à l'aide des pamphlets politiques de P.-L. Courier, notamment de la 2e *Lettre particulière*, du 28 novembre 1820, décrivant les scènes qui se passent dans un collège électoral de province. (Certaines différences tenant à la différence des points de vue et des opinions).

vaient par suite de la niaise jalousie des pouvoirs en France. L'opinion constitutionnelle l'emporta dans l'affaire du curé, dans l'érection du théâtre, dans toutes les questions d'agrandissement pressenties par du Bousquier, qui les faisait proposer par le parti libéral, auquel il s'adjoignait au plus fort des débats en objectant le bien du pays. Du Bousquier industrialisa le département. Il accéléra la prospérité de la province en haine des familles logées sur la route de Bretagne. Il préparait ainsi sa vengeance contre les gens à châteaux, et surtout contre les d'Esgrignon, au sein desquels un jour il fut sur le point d'enfoncer un poignard envenimé[1]. Il donna des fonds pour relever les manufactures de point d'Alençon; il raviva le commerce des toiles, la ville eut une filature. En s'inscrivant ainsi dans tous les intérêts et au cœur de la masse, en faisant ce que la royauté ne faisait point, du Bousquier ne hasardait pas un liard. Soutenu par sa fortune, il pouvait attendre les réalisations que souvent les gens entreprenants, mais gênés, sont forcés d'abandonner à d'heureux successeurs. Il se posa comme banquier. Ce Laffitte[2] au petit pied commanditait toutes les inventions nouvelles, en prenant ses sûretés. Il faisait très bien ses affaires en faisant le bien public; il était le moteur des assurances, le protecteur des nouvelles entreprises de voitures publiques; il suggérait les pétitions pour demander à l'administration les chemins et les ponts nécessaires. Ainsi prévenu, le gouvernement voyait un empiétement sur son autorité. Les luttes s'engageaient maladroitement, car le bien du pays exigeait que la préfecture cédât. Du Bousquier aigrissait la noblesse de province contre la noblesse de cour et contre la pairie. Enfin il prépara l'effrayante adhésion d'une forte partie du royalisme constitutionnel à la lutte que soutinrent le *Journal des Débats* et M. de Chateaubriand contre le trône[3], ingrate opposition

1. C'est l'histoire racontée dans *Le Cabinet des Antiques;* voir ici p.

2. Le banquier célèbre qui contribua beaucoup à l'avènement de Louis-Philippe, et fut Président du Conseil dans le Ministère du 3 novembre 1830. Courier faisait de lui très grand cas.

3. Disgrâcié par Charles X en juin 1824, Chateaubriand exhala son ressentiment contre la royauté «ingrate» dans des articles qui eurent une immense influence. Quand la branche aînée fut déchue, son loyalisme bourbonnien reparut, et il mourut dans l'attitude du défenseur d'une grande cause perdue. — Balzac disait de lui dans une lettre au docteur Ménière du 27 avril 1833 (publiée par Biré, p. 130 sqq.) : «...Politiquement parlant, je n'aime pas l'homme, c'est le plus dangereux serviteur qu'aient eu les Bourbons. L'homme qui a fait pendant cinq longues années l'opposi-

basée sur des intérêts ignobles, et qui fut une des causes de triomphe de la bourgeoisie et du journalisme en 1830. Aussi du Bousquier, comme les gens qu'il représentait, eut-il le bonheur de voir passer le convoi de la royauté, sans qu'aucune sympathie l'accompagnât dans la province désaffectionnée par les mille causes qui se trouvent encore incomplètement énumérées ici. Le vieux républicain, chargé de messes, et qui pendant quinze ans avait joué la comédie afin de satisfaire sa *vendetta*, renversa lui-même le drapeau blanc de la mairie aux applaudissements du peuple. Aucun homme, en France, ne jeta sur le nouveau trône élevé en août 1830 un regard plus enivré de joyeuse vengeance[1]. Pour lui, l'avénement de la branche cadette était le triomphe de la Révolution. Pour lui, le triomphe du drapeau tricolore était la résurrection de la Montagne, qui, cette fois, allait abattre les gentilshommes par des procédés plus sûrs que celui de la guillotine, en ce que son action serait moins violente. La pairie sans hérédité[2], la garde nationale qui met sur le même lit de camp l'épicier du coin et le marquis, l'abolition des majorats réclamée par un bourgeois avocat[3], l'Église catholique privée de sa suprématie, toutes les inventions législatives d'août 1830 furent pour du Bousquier la plus savante application des principes de 1793. Depuis 1830, cet homme est receveur général. Il s'est appuyé, pour parvenir, sur ses liaisons avec le duc d'Orléans[4], père du roi Louis-Philippe, et avec M. de Folmon, l'ancien intendant de la duchesse douairière d'Orléans. On lui donne quatre-vingt mille livres de rente. Aux yeux de son pays, *Monsieur* du Bousquier est un homme de bien, un homme respectable, invariable dans ses principes, intègre, obligeant. Alençon lui

tion du *Journal des Débats*, la plus cruelle de toutes, et qui a contribué aux malheurs de la branche aînée, ne me plaira jamais. » Il l'avait rencontré chez Mme Récamier. Il le juge à plusieurs reprises, notamment dans une de ses *Lettres sur Paris* (29 mars 1831); — et lorsqu'il publia en 1831 sa propre *Enquête sur la politique des deux Ministères* il fit insérer dans la presse des annonces qui le présentaient comme digne de rivaliser, à titre d'écrivain politique, avec M. de Chateaubriand.

1. Faut-il faire ressortir ce qu'il y a d'injuste à proposer ce Machiavel de province comme symbole de la bourgeoisie libérale? On sent que le roman est une œuvre de parti, où le bon sens fait aisément la part de la vérité.

2. L'hérédité de la pairie fut abolie en 1831.

3. Ceci est écrit en 1836, et c'est en 1835 que fut interdite la fondation de nouveaux majorats, et limitée à deux degrés la durée de ceux qui existaient, sur la proposition de Parant, ancien avocat de Metz, procureur général après 1830, puis avocat général à la Cour de Cassation, et, en 1839, Ministre de la Justice.

4. Philippe-Egalité.

doit son association au mouvement industriel qui en fait le premier anneau par lequel la Bretagne se rattachera peut-être un jour à ce qu'on nomme la civilisation moderne. Alençon, qui ne comptait pas en 1816 deux voitures propres, vit en dix ans rouler dans ses rues des calèches, des coupés, des landaus, des cabriolets et des tilburys, sans s'en étonner. Les bourgeois et les propriétaires, effrayés d'abord de voir le prix des choses augmentant, reconnurent plus tard que cette augmentation avait un contre-coup financier dans leurs revenus. Le mot prophétique du président du Ronceret : *Du Bousquier est un homme très fort !* fut adopté par le pays.

[Et le roman ne finit pas. Balzac peint en quelques pages l'état d'effacement où vit la vieille fille, mariée à du Bousquier; elle souffre des opinions antireligieuses et antiroyalistes de son mari; elle n'a pas d'enfant; et le chevalier se venge en criblant de mots sans pitié sa muette infortune.

Nous allons retrouver le ménage, sous le nom de *du Croisier*, dans *Le Cabinet des Antiques.*]

LE CABINET DES ANTIQUES

Analyse et Extraits.

[Ici, l'opposition symbolique entre noblesse et bourgeoisie prend bien plus de vigueur. En face de du Croisier, se dresse le vieux marquis d'Esgrignon, entouré des survivants de l'ancien régime qui meublent son salon (d'où la dénomination ironique donnée par les libéraux alençonnais : *Le Cabinet des Antiques).* Ce gentilhomme croit de bonne foi que la noblesse représente le droit intangible des Francs conquérants, et que le peuple continue la race conquise : le triomphe du libéralisme bourgeois, c'est, à ses yeux, celui des Gaulois. Balzac a donné beaucoup de grandeur à ce personnage, qui vit d'une idée fausse, mais encore d'une idée.

Le drame est constitué par les aventures du jeune comte d'Esgrignon, fils du marquis. Elevé par son père et par une tante adorable, dans l'illusion que rien n'est changé, que les pires écarts de conduite, quand ils viennent d'un noble, ne sont que peccadilles spirituelles, le comte, après avoir fait les cent coups à Alençon, s'en va quérir fortune à la cour, tombe parmi des roués politiques, a une liaison avec la célèbre duchesse de Maufrigneuse qui en deux temps le ruine complètement.

Du Croisier, animé par une haine féroce contre la fière maison d'Esgrignon, guette le comte, comme un traître de mélodrame. Il va

l'aider, sournoisement, à se déshonorer; il lui prête longtemps de l'argent, il l'amadoue, il joue la comédie de l'indulgence et de la complaisance; et un beau jour, il lui tend un piège : en lui écrivant, il laisse entre la dernière ligne de sa lettre et sa signature un large blanc, un blanc tentateur, que le comte, démoralisé, affolé par le besoin d'argent, utilise pour fabriquer une fausse lettre de change. D'où affaire judiciaire, où l'honneur du comte périrait, si la duchesse n'arrivait à Alençon pour le sauver, déguisée en dandy.

Ici, peinture copieuse, et très variée, des magistrats de province : l'intègre, l'ambitieux, le libéral honteux, le légitimiste avéré, le maniaque, tous y sont. Balzac a montré avec un art minutieux, réduisant le romanesque à rien, ou peu s'en faut, la vie intérieure d'un tribunal, les oppositions de tendances et d'intérêts entre les juges, le procureur, le substitut, la pression administrative exercée pendant la Restauration sur la magistrature, le fonctionnement d'une instruction entachée à l'origine d'irrégularité, et par quelles intrigues un homme rompu au maniement des choses judiciaires peut arriver, sans corruption, à changer le cours d'une affaire criminelle.

Le véritable artisan de la rédemption du comte, c'est le vénérable notaire Chesnel, type non plus du bourgeois envieux, mais de l'homme lige, ayant le culte du passé, et, malgré l'irrésistible entraînement des faits politiques, dont il est l'intelligent témoin, se considérant toujours comme lié au marquis par l'obligation qui lie le vassal au suzerain. C'est un Maître Mathias (voir ici *Le Contrat de Mariage*, p. 219) élevé au sublime.

Du Croisier a porté plainte; Chesnel, qui s'est déjà ruiné pour combler l'abîme des dettes du jeune comte, vient supplier du Croisier, qu'il méprise, de retirer sa plainte en faux. Du Croisier savoure la revanche qu'il prend sur les dédains de l'aristocratie alençonnaise. Voici la scène :]

Un homme lige [1].
HAINE ET DÉVOUEMENT.

Chesnel devint calme et froid en ouvrant la porte du brillant salon [2] où du Croisier se promenait seul à grands pas. Ces deux hommes se mesurèrent alors pendant un moment par un regard qui avait en profondeur vingt ans de haine et d'inimitié. L'un avait le pied sur le cœur de la maison d'Esgrignon, l'autre s'avançait avec la force d'un lion pour la lui arracher.

1. Michu, dans *Une ténébreuse Affaire*, est un autre type du sublime de la fidélité.

2. La scène se passe chez du Croisier qui a établi sa maison sur le pied d'un luxe copieux.

— Monsieur, dit Chesnel, je vous salue humblement. Votre plainte a été déposée ?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand ?

— Depuis hier.

— Aucun autre acte que le mandat d'arrêt n'est lancé ?

— Je le pense, répliqua du Croisier.

— Je viens traiter.

— La justice est saisie, la vindicte publique aura son cours, rien ne peut l'arrêter[1].

— Ne nous occupons pas de cela, je suis à vos ordres, à vos pieds.

Le vieux Chesnel tomba sur ses genoux, et tendit ses mains suppliantes vers du Croisier.

— Que vous faut-il ? Voulez-vous nos[2] biens, notre château ? Prenez tout, retirez la plainte, ne nous laissez que la vie et l'honneur. Outre tout ce que j'offre, je serai votre serviteur, vous disposerez de moi.

Du Croisier laissa le vieillard à genoux et s'assit dans un fauteuil.

— Vous n'êtes pas vindicatif, vous êtes bon, vous ne nous en voulez pas assez pour ne pas vous prêter à un arrangement, dit le vieillard. Avant le jour, le jeune homme serait libre.

— Toute la ville sait son arrestation, dit du Croisier qui savourait sa vengeance.

— C'est un grand malheur ; mais s'il n'y a ni jugement ni preuves, nous arrangerons bien tout.

Du Croisier réfléchissait, Chesnel le crut aux prises avec l'intérêt, il eut l'espoir de tenir son ennemi par ce grand mobile des actions humaines. En ce moment suprême, Madame du Croisier se montra.

— Venez, madame, aidez-moi à fléchir votre cher mari, dit Chesnel toujours à genoux.

Madame du Croisier[3] releva le vieillard en manifestant la plus profonde surprise. Chesnel raconta l'affaire. Quand la noble fille des serviteurs des ducs d'Alençon[4] connut ce

1. Ces phrases solennelles, que l'ancien jacobin prononce automatiquement, dissimulent un ressentiment personnel de l'espèce la plus vile.

2. Expression professionnelle ; c'est le *nous* du notaire qui s'identifie avec son client. (« Notre dot à nous », dit Mathias).

3. Celle qui fut la *vieille fille*, et que son état de servitude conjugale n'empêche pas de juger son mari à sa vraie valeur.

4. Elle descend de leurs intendants.

dont il s'agissait, elle se tourna les larmes aux yeux vers du Croisier.

— Ah ! monsieur, pouvez-vous hésiter ? les d'Esgrignon, l'honneur de la province ! lui dit-elle.

— Il s'agit bien de cela, s'écria du Croisier se levant et reprenant sa promenade agitée.

— Et de quoi s'agit-il donc ?... fit Chesnel étonné.

— Monsieur Chesnel, il s'agit de la France[1] ! il s'agit du pays, il s'agit du peuple, il s'agit d'apprendre à Messieurs vos nobles qu'il y a une justice, des lois, une bourgeoisie, une petite noblesse qui les vaut et qui les tient ! On ne fourrage pas dix champs de blé pour un lièvre[2], on ne porte pas le déshonneur dans les familles en séduisant de pauvres filles, on ne doit pas mépriser des gens qui nous valent, on ne se moque pas d'eux pendant dix ans, sans que ces faits grossissent, produisent des avalanches, et que ces avalanches tombent, écrasent, enterrent Messieurs les nobles. Vous voulez le retour à l'ancien ordre de choses, vous voulez déchirer le pacte social, cette Charte où nos droits sont écrits...

— Après[3] ? dit Chesnel.

— N'est-ce pas une sainte mission que d'éclairer le peuple ? s'écria du Croisier. Il ouvrira les yeux sur la moralité de votre parti quand il verra les nobles allant, comme Pierre ou Jacques, en Cour d'assises. On se dira que les petites gens qui ont de l'honneur valent mieux que les grandes gens qui se déshonorent. La Cour d'assises luit pour tout le monde. Je suis ici le défenseur du peuple, l'ami des lois. Vous m'avez jeté vous-même du côté du peuple à deux reprises, d'abord en refusant mon alliance, puis en me mettant au ban de votre société. Vous récoltez ce que vous avez semé.

Ce début effraya Chesnel, aussi bien que Madame du Croisier. La femme acquérait une horrible connaissance du caractère de son mari, ce fut une lueur qui lui éclairait non seulement le passé, mais encore l'avenir. Il paraissait impossible de faire capituler ce colosse[4] ; mais Chesnel ne recula point devant l'impossible[5].

1. Cf. p. 261 et p. 265, n. 1.

2. Tous ces griefs avaient été maintes fois exprimés par Courier.

3. C'est le mot d'un homme qui pense : « Venons au fait ».

4. Il a en effet des formes athlétiques ; et son entêtement n'est pas une boutade, il est massif, comme le corps de du Croisier.

5. La générosité, disait le cardinal de Retz, consiste à distinguer l'extraordinaire de l'impossible. Chesnel est un *généreux*.

— Quoi ! monsieur, vous ne pardonneriez pas ? vous n'êtes donc pas chrétien ? dit Madame du Croisier.

— Je pardonne comme Dieu pardonne, madame, à des conditions[1].

— Quelles sont-elles ? dit Chesnel, qui crut apercevoir un rayon d'espérance.

— Les élections vont venir, je veux les voix dont vous disposez.

— Vous les aurez, dit Chesnel.

— Je veux, reprit du Croisier, être reçu, ma femme et moi, familièrement, tous les soirs, avec amitié, en apparence du moins, par M. le marquis d'Esgrignon et par les siens[2].

— Je ne sais pas comment nous l'y amènerons, mais vous serez reçu.

— Je veux une hypothèque[3] de quatre cent mille francs fondée sur une transaction écrite au sujet de cette affaire, afin de toujours vous tenir un canon chargé sur le cœur.

— Nous consentons, dit Chesnel sans avouer encore qu'il avait les cent mille écus sur lui; mais elle sera entre mains tierces et rendue à la famille après votre élection et le payement.

— Non, mais après le mariage de ma petite-nièce, Mademoiselle Duval, qui réunira peut-être un jour quatre millions. Cette jeune personne sera instituée mon héritière au contrat et celle de ma femme, vous la ferez épouser à votre jeune comte[4].

— Jamais ! dit Chesnel.

— Jamais ? reprit du Croisier tout enivré de son triomphe. Bonsoir.

— Imbécile que je suis, se dit Chesnel, pourquoi reculé-je devant un mensonge avec un pareil homme ?

Du Croisier s'en alla, se plaisant à tout annuler au nom de son orgueil froissé, après avoir joui de l'humiliation de Chesnel, avoir balancé les destinées de la superbe[5] maison en qui se résumait l'aristocratie de la province, et imprimé

1. Mot d'esprit fort.

2. C'est leur salon qu'on appelle le « Cabinet des Antiques ».

3. De manière à exiger quand il le voudra son paiement sur les biens des d'Esgrignon, ou de Chesnel. Il ne sait pas que Chesnel va le payer en se ruinant.

4. Ce serait une magnifique revanche pour l'orgueil froissé de du Croisier, et il savourerait en même temps l'humiliation des d'Esgrignon, reconnaissant la toute-puissance de l'argent. Il oublie que si les d'Esgrignon capitulent, ils se vengeront en disant qu'ils ont « fumé leurs terres ».

5. Orgueilleuse.

la marque de son pied sur les entrailles des d'Esgrignon. Il remonta dans sa chambre, en laissant sa femme avec Chesnel. Dans son ivresse, il ne voyait rien contre sa victoire, il croyait fermement que les cent mille écus étaient disssipés ; pour les trouver, la maison d'Esgrignon avait besoin de vendre ou d'hypothéquer ses biens ; à ses yeux, la Cour d'assises était donc inévitable. Les affaires de faux sont toujours arrangeables, quand la somme surprise est restituée. Les victimes de ce crime sont ordinairement des gens riches qui ne se soucient pas d'être la cause du déshonneur d'un homme imprudent. Mais du Croisier ne voulait renoncer à ses droits qu'à bon escient. Il se coucha donc en pensant au magnifique accomplissement de ses espérances, soit par la Cour d'assises, soit par ce mariage, et il jouissait d'entendre la voix de Chesnel se lamentant avec Madame du Croisier. Profondément religieuse et catholique, royaliste et attachée à la noblesse, Madame du Croisier partageait les idées de Chesnel à l'égard des d'Esgrignon. Aussi tous ses sentiments venaient-ils d'être cruellement froissés. Cette bonne royaliste avait entendu le hurlement du libéralisme qui, dans l'opinion de son directeur, souhaitait la ruine du catholicisme. Pour elle, le côté gauche était 1793 avec l'émeute et l'échafaud.

— Que dirait votre oncle, ce saint qui nous écoute[1]? s'écria Chesnel.

Madame du Croisier ne répondit que par de grosses larmes qui coulèrent sur ses joues.

— Vous avez déjà été cause de la mort d'un pauvre garçon[2] et du deuil éternel de sa mère, reprit Chesnel en voyant combien il frappait juste et qui eût frappé jusqu'à briser ce cœur pour sauver Victurnien, voulez-vous assassiner Mademoiselle Armande[3], qui ne survivrait pas huit jours à l'infamie de sa maison? Voulez-vous assassiner le pauvre Chesnel, votre ancien notaire, qui tuera le jeune comte dans sa prison avant qu'on l'accuse, et qui se tuera pour ne pas aller lui-même en Cour d'assises comme coupable d'un meurtre?

— Mon ami, assez, assez! Je suis capable de tout pour

1. Le vieil abbé de Sponde, qui vivait auprès de *la vieille fille*, d'une vie d'ascétisme et de charités secrètes. Il est mort peu de temps après le mariage de sa nièce, qui l'avait fort attristé.

2. Athanase Granson, qui l'aimait silencieusement, et qui s'est tué de désespoir.

3. Mlle d'Esgrignon, sœur du vieux marquis, d'une dignité sereine et d'une idéale sainteté. Jadis, elle a repoussé les prétentions de du Croisier.

étouffer une semblable affaire, mais je ne connais M. du Croisier tout entier que depuis quelques instants... A vous, je puis l'avouer! il n'y a pas de ressources.

— S'il y en avait? dit Chesnel.

— Je donnerais la moitié de mon sang pour qu'il y en eût, répondit-elle en achevant sa pensée par un hochement de tête où se peignit une envie[1] de réussir.

Semblable au premier consul, qui, vaincu dans les champs de Marengo[2] jusqu'à cinq heures du soir, à six heures obtint la victoire par l'attaque désespérée de Desaix et par la terrible charge de Kellermann, Chesnel aperçut les éléments du triomphe au milieu des ruines. Il fallait être Chesnel, il fallait être vieux notaire, vieil intendant, avoir été petit clerc de maître Sorbier père, il fallait les illuminations soudaines du désespoir, pour être aussi grand que Napoléon, plus grand même : cette bataille n'était pas Marengo, mais Waterloo, et Chesnel voulait vaincre les Prussiens en les voyant arrivés.

— Madame, vous de qui j'ai fait les affaires pendant vingt ans, vous l'honneur de la bourgeoisie, comme les d'Esgrignon sont l'honneur de la noblesse de cette province, sachez qu'il dépend maintenant de vous seule de sauver la maison d'Esgrignon. Maintenant, répondez : laisserez-vous déshonorer les mânes de votre oncle, les d'Esgrignon, le pauvre Chesnel? Voules-vous tuer Mademoiselle Armande qui pleure? Voulez-vous racheter vos torts en réjouissant vos ancêtres, les intendants des ducs d'Alençon, en consolant les mânes de notre cher abbé, qui, s'il pouvait sortir de son cercueil, vous commanderait de faire ce que je vous demande à genoux?

— Quoi? s'écria Madame du Croisier.

— Eh bien, voici les cent mille écus, dit-il en tirant de sa poche les paquets de billets de banque. Acceptez-les, tout sera fini.

— S'il ne s'agit que de cela, reprit-elle, et s'il n'en peut rien résulter de mauvais pour mon mari...

— Rien que de bon, dit Chesnel. Vous lui épargnez les vengeances éternelles de l'enfer au prix d'un léger désappointement ici-bas.

1. Faiblesse d'expression que Balzac n'a pas eu le loisir de corriger.

2. Ce souvenir hante Balzac, — il est pour lui l'exemple typique, exaltant pour l'énergie, des grands revirements du destin. — Dans sa *Correspondance*, faisant allusion aux difficultés dont il triomphe, il s'écrie sans cesse : « C'est mon Marengo ! » ou « mon Champaubert, ma campagne de France, etc. »

— Il ne sera pas compromis ? demanda-t-elle en regardant Chesnel.

Chesnel lut alors dans le fond de l'âme de cette pauvre femme. Madame du Croisier hésitait entre deux religions, entre les commandements que l'Église a tracés aux épouses et ses devoirs envers le trône et l'autel : elle trouvait son mari blâmable, et n'osait le blâmer, elle aurait voulu pouvoir sauver les d'Esgrignon, et ne voulait rien faire contre les intérêts de son mari.

— En rien, dit Chesnel, votre vieux notaire vous le jure sur les saints Évangiles...

Chesnel n'avait plus que son salut éternel à offrir à la maison d'Esgrignon, il le risqua en commettant un horrible mensonge ; mais il fallait abuser Madame du Croisier ou périr. Aussitôt il rédigea lui-même et dicta à Madame du Croisier un reçu de cent mille écus daté de cinq jours avant la fatale lettre de change[1], à une époque où il se rappela une absence faite par du Croisier, qui était allé dans les biens de sa femme y ordonner des améliorations.

— Vous me jurez, dit Chesnel quand Madame du Croisier eut les cent mille écus et quand il tint cette pièce, de déclarer devant le juge d'instruction que vous avez reçu cette somme au jour dit.

— Ne sera-ce pas un mensonge ?

— Officieux, dit Chesnel.

— Je ne saurais le faire sans l'avis de mon directeur, M. l'abbé Couturier.

— Eh bien, dit Chesnel, ne vous conduisez dans cette affaire que par ses conseils.

— Je vous le promets.

— Ne remettez la somme à M. du Croisier qu'après avoir comparu devant le juge d'instruction.

— Oui, dit-elle. Hélas, que Dieu me prête la force de comparaître devant la justice humaine pour y soutenir un mensonge !

Après avoir baisé la main de Madame du Croisier, Chesnel se dressa majestueusement comme un des prophètes peints par Raphaël au Vatican[2].

— L'âme de votre oncle tressaille de joie, vous avez à jamais effacé le tort d'avoir épousé l'ennemi du trône et de l'autel.

1. La fausse lettre de change fabriquée par le jeune comte.

2. Faute de goût. Ce ne sont pas des comparaisons de cette sorte qui font sentir la grandeur du caractère de Chesnel.

Ces paroles frappèrent vivement l'âme timorée de Madame du Croisier. Chesnel pensa soudain à s'assurer de l'abbé Couturier, le directeur de la conscience de Madame du Croisier. Il savait quelle opiniâtreté mettent les gens dévots dans le triomphe de leurs idées une fois qu'ils se sont avancés pour leur parti, il voulut engager le plus promptement possible l'Eglise dans cette lutte en la mettant de son côté; il alla donc à l'hôtel d'Esgrignon, réveilla Mademoiselle Armande, lui apprit les événements de la nuit, et la lança sur la route de l'évêché pour amener le prélat lui-même sur le champ de bataille.

— Mon Dieu, tu dois sauver la maison d'Esgrignon! s'écria Chesnel en revenant chez lui à pas lents. L'affaire devient maintenant une lutte judiciaire. Nous sommes en présence d'hommes qui ont des passions et des intérêts, nous pouvons tout obtenir d'eux. Ce du Croisier a profité de l'absence du procureur du roi qui nous est dévoué, mais qui, depuis l'ouverture des Chambres, est à Paris. Qu'ont-ils donc fait pour empaumer[1] le premier substitut, qui a donné suite à la plainte sans avoir consulté son chef? Demain matin, il faudra pénétrer ce mystère, étudier le terrain, et peut-être, après avoir saisi les fils de cette trame, retournerai-je à Paris afin de mettre en jeu les hautes puissances par la main de Madame de Maufrigneuse.

Tels étaient les raisonnements du pauvre vieil athlète, qui voyait juste, et qui se coucha quasi mort sous le poids de tant d'émotions et de tant de fatigues.

[Cet effort a épuisé Chesnel. Il meurt, tandis que le comte, dernier symbole, épouse la nièce de du Croisier : c'est le prix que le terrible banquier libéral a exigé.

La moralité historique de cette œuvre, c'est la duchesse de Maufrigneuse qui la tire : « Vous êtes donc fous, ici ?... il n'y a plus de noblesse, il n'y a plus que de l'aristocratie », une aristocratie personnelle, dont Balzac lui-même était très jaloux.]

1. Recevoir dans la paume de la main ; *empaumer une affaire* = *s'en bien rendre maître, la posséder et la diriger ; empaumer quelqu'un* = *dominer son esprit.*

ILLUSIONS PERDUES (1837-1843)

L'œuvre expliquée.

C'est une des œuvres les plus lentement conçues et les plus difficilement exécutées de Balzac. Dès la publication de la première partie (*Les Deux Poètes*, 1837), la conception primitive s'était développée : « Il ne s'agissait d'abord, dit Balzac dans sa Préface (XXII, 390) que d'une comparaison entre les mœurs de la province et les mœurs de la vie parisienne;... mais en peignant avec complaisance l'intérieur d'un ménage et les révolutions d'une pauvre imprimerie de province,... le champ s'est agrandi malgré l'auteur... Ainsi les *Illusions perdues* ne doivent plus seulement concerner un jeune homme qui se croit un grand poète et la femme qui l'entretient dans sa croyance et le jette au milieu de Paris, pauvre et sans protection. Les rapports qui existent entre Paris et la province, sa funeste attraction, ont montré à l'auteur le jeune homme du 19e siècle sous une force nouvelle : il a pensé soudain à la grande plaie de ce siècle, au journalisme, qui dévore tant d'existences, tant de belles pensées, et qui produit d'épouvantables réactions dans les modestes régions de la vie de province. »

Deux histoires se font contraste dans *Les Deux Poètes* (1837). La scène est à Angoulême[1]. David Séchard (voir Préface de la troisième partie, 1844; T. XXII, p. 570) est un type de mélancolie profonde, c'est une âme de poète aux prises avec les difficultés matérielles; son père, vieil imprimeur, est un avare fieffé, qui songe à faire une bonne affaire en lui cédant son fonds, ses machines surannées, sa clientèle en baisse. (Ici très pittoresque peinture d'une antique imprimerie). David a donc devant lui une vie mesquine, sans beauté; mais c'est un énergique; aimé, dit Balzac (*ibid.*) « par une femme d'un caractère simple et fier, il accepte la vie calme et pure de la province, en reléguant le sceptre de ses espérances, de sa fortune. » C'est donc un idéaliste résigné. Balzac s'est complu dans la peinture

1. Cf. *Notice*, p. 42.



(Phot. Neurdein.)

Fig. 12. — L'Imprimerie de Balzac.

Dans la première partie des *Illusions perdues*, Balzac peint avec beaucoup de précision et de pittoresque un intérieur d'imprimerie. (Voir *L'œuvre expliquée*, p. 272.) Voici l'imprimerie de la rue Visconti dont il fut propriétaire de 1825 à 1828 (voir *notice*, p. 14).

de sa femme, Eve Chardon, « la plus ravissante créature que j'aurai faite », écrit-il le 1er décembre 1836 à Mme Hanska.

Son beau-frère, Lucien Chardon (plus tard, du nom de sa mère, Lucien de Rubempré), jeune homme d'une ravissante beauté, doué de toutes les grâces de l'esprit, mais efféminé, incapable d'un effort prolongé, se croit un grand poète. Malgré ses origines semi-plébéïennes, il est aimé, à Angoulême, par Mme de Bargeton (voir p. 275), qui se compromet pour lui; ils partent ensemble, vers Paris. C'est ici que se termine la première partie.

La deuxième (*Un grand Homme de province à Paris*) ne parut qu'en juin 1839 : « Il se passera trois ans, écrit Balzac le 27 décembre 1836, avant que je puisse continuer. » *Birotteau*, *Les Employés*, *Le Cabinet des Antiques*, *Une Fille d'Eve*, une partie du *Curé de Village* et de *Béatrix*, etc., passeront d'abord. Son habitude est de mener de front plusieurs ouvrages, non seulement pour satisfaire aux engagements pris avec divers libraires ou avec les journaux, mais parce que telle est l'exigence de son imagination : plusieurs conceptions le talonnent à la fois, il faut qu'il réponde à toutes les suggestions qui lui viennent du fond perpétuellement effervescent de sa pensée. Il espérait en finir avec *Un grand Homme* à Frapesle, où il était venu se détendre (à Mme Hanska, 10 février 1838); mais il est épuisé de travaux et de soucis; en juin seulement il sera prêt : « Ce qui recommandera cette œuvre à l'attention des étrangers, c'est l'audacieuse peinture des mœurs intérieures du journalisme, et qui est d'une effrayante exactitude. Moi seul étais en position de dire la vérité à nos journalistes et de leur faire la guerre à outrance. » (A Mme Hanska, 2 juin 1839) : « Ce n'est pas seulement un livre, mais une grande action, courageuse, surtout, les hurlements de la presse durent encore. »

En effet, à peine arrivée à Paris, Mme de Bargeton, éclairée sur l'énormité de sa sottise, abandonne Rubempré, qui tombe de déception en déception. Il n'a pas l'aplomb, la souplesse, les belles relations de Rastignac (voir *Le Père Goriot*), sa faiblesse le prédestine aux déchéances; mais Balzac a voulu d'abord lui faire toucher le pinacle de la fortune. Au restaurant Flicoteaux, en ses jours de misère, il rencontre Lousteau, feuilletonniste et bohême, qui l'initie aux dessous de la littérature et du journalisme. En vain l'influence de l'idéaliste d'Arthez (voir p. 281 sqq.) balance quelque temps celle de ce démoralisateur; Rubempré se fait journaliste, écrit quelques articles brillants, est pendant quelque temps l'homme de génie du boulevard, l'amant d'une actrice en vue. Mais il se fait des ennemis; — il est calomnié par ses confrères des petits journaux, renié par le Cénacle de

d'Arthez, et, comme Victurnien d'Esgrignon dans le *Cabinet des Antiques*, après avoir tenu bon quelque temps contre la malechance, déconsidéré, la conscience fripée, il rentre à Angoulême.

Balzac avait déjà esquissé dans *La Peau de Chagrin* un tableau des mœurs littéraires et de la Presse parisienne; il rappelle dans la Préface de la première édition d'*Un grand Homme*... (XXII, 531) que Scribe avait aussi touché la question « dans sa petite pièce du *Charlatanisme* », — puis Latouche, qui avait eu la gloire de doter la langue du mot *camaraderie*, devenu le titre d'une comédie en cinq actes (de Scribe encore), — puis Th. Gautier dans la Préface de *Mademoiselle de Maupin*, et plus tard Mme de Girardin (dans son *Ecole des Journalistes*, interdit par la Censure). — La protestation la plus connue est celle de Jules Janin, en un long et fort curieux plaidoyer pour la presse, paru en juillet 1839 dans la *Revue de Paris*. Nous ne pouvons même esquisser ici une étude critique du réquisitoire de Balzac, — il avait à se plaindre des attaques harcelantes de la presse, et il s'est vengé : il devait y revenir dans sa *Monographie de la Presse parisienne* en 1843.

Lucien de Rubempré est l'une des plus curieuses créations de Balzac, et l'une des plus profondément observées. C'est une âme impressionnable, faible, soulevée de temps en temps par des velléités d'idéalisme et d'énergie, mais foncièrement voluptueuse, et, comme telle, capable de se dégrader insensiblement jusqu'aux dernières compromissions et aux complicités les plus criminelles. D'Arthez le juge très justement, quand il lui prédit qu'il se croira dispensé de bien agir, pour avoir seulement contemplé la noblesse d'une bonne action, et s'être ému à l'idée qu'il pourrait le faire.]

Analyse et Extraits.

[Lucien Chardon de Rubempré, fils d'un pharmacien d'Angoulême, et descendant par sa mère d'une très noble famille, est beau, spirituel, efféminé, et pauvre : avec tout cela, très ambitieux. Quelques essais poétiques lui ont déjà valu un certain renom local. Il a été prié d'assister à une réception littéraire et mondaine chez la marquise de Rambouillet de l'endroit, Mme de Bargeton. C'est lui qui doit en faire les frais.

Voici le portrait de Mme de Bargeton. Balzac avait déjà fait la satire des salons littéraires (*La mode en littérature* dans *La Mode* du 29 mai 1830; — *Des Salons littéraires et des Mots élogieux*, ibid., 20 novembre

1830; — une bonne part du fond de ces articles passera ici). — Et, dans *Les Cabinets des Antiques*, à propos de la duchesse de Maufrigneuse, la *lionne* par excellence, il s'était moqué de ces « Agnès romantiques », de ces femmes qui par mode « s'improvisent anges » et « *tournent à la littérature* comme autrefois *on tournait à la dévotion* » ; — ce qui ne les empêchait pas « dans leur Empyrée semi-catholique, semi-ossianique » de conserver des goûts très positifs. Mme de Bargeton est quelque chose comme une précieuse de la Réstauration ; des pages comme celles-ci sont essentielles pour l'histoire des mœurs [1].]

Une précieuse romantique [2].

Madame de Bargeton prenait la lyre à propos d'une bagatelle, sans distinguer les poésies personnelles des poésies publiques. Il est, en effet, des sensations incomprises qu'il faut garder pour soi-même. Certes, un coucher de soleil est un grand poëme, mais une femme n'est-elle pas ridicule en le dépeignant à grands mots devant des gens matériels ? Il s'y rencontre de ces voluptés qui ne peuvent se savourer qu'à deux, poète à poète, cœur à cœur. Elle avait le défaut d'employer de ces immenses phrases bardées de mots emphatiques, si ingénieusement nommées des *tartines* dans l'argot du journalisme, qui tous les matins en taille à ses abonnés de fort peu digérables, et que néanmoins ils avalent. Elle prodiguait démesurément des superlatifs qui chargeaient sa conversation, où les moindres choses prenaient des proportions gigantesques. Dès cette époque, elle commençait à tout *typiser*, *individualiser* [3], *synthétiser*, *dramatiser*, *supérioriser*, *analyser*, *poétiser*, *prosaïser*, *colossifier*, *angéliser*, *néologiser*, et *tragiquer* ; car il faut violer pour un moment la langue, afin de pein-

1. Consulter MAIGRON : *Le Romantisme et les Mœurs.* — Au commencement de la IIIe République, la politique et la littérature se mêlent dans les salons de l'ordre moral : Pailleron pourra écrire *Le Monde où l'on s'ennuie.*

2. Sur l'intoxication des femmes par la littérature, voir *Modeste Mignon*, ici p. 428, et aussi *La Muse du Département* (1840). — Il me semble très possible que *l'un* des originaux de Balzac fût Mme d'Outremont, chez qui (voir *Correspondance*, 1829) il allait danser, dans des dispositions fort satiriques ; c'est à elle qu'il dédia le 29 mai 1830 son article sur la *Mode en Littérature*, où il l'engage à ne pas écrire, à ne pas méditer « quelque Ourika de province ».

3. Balzac est lui-même coupable d'avoir abusé de ces mots. On les trouve notamment dans les préfaces qu'il inspirait à son ami Davin, ou qu'il lui faisait signer.

dre des travers nouveaux que partagent quelques femmes. Son esprit s'enflammait d'ailleurs comme son langage. Le dithyrambe était dans son cœur et sur ses lèvres. Elle palpitait, elle se pâmait, elle s'enthousiasmait pour tout événement : pour le dévouement d'une sœur grise et l'exécution des frères Faucher[1], pour l'*Ipsiboé*[2] de M. d'Arlincourt comme pour l'*Anaconda* de Lewis[3], pour l'évasion de la Valette[4] comme pour une de ses amies qui avaient mis des voleurs en fuite en faisant la grosse voix. Pour elle, tout était sublime, extraordinaire, étrange, divin, merveilleux. Elle s'animait, se courrouçait, s'abattait sur elle-même, s'élançait, retombait, regardait le ciel ou la terre ; ses yeux se remplissaient de larmes. Elle usait sa vie en de perpétuelles admirations et se consumait en d'étranges dédains. Elle concevait le pacha de Janina[5], elle aurait voulu lutter avec lui dans son sérail, et trouvait quelque chose de grand à être cousue dans un sac et jetée à l'eau. Elle enviait lady Esther Stanhope[6], ce bas bleu du désert. Il lui prenait envie de se faire sœur de Sainte-Camille et d'aller mourir de la fièvre jaune à Barcelone en soignant les malades : c'était là une grande, une noble destinée ! Enfin, elle avait soif de tout ce qui n'était pas l'eau claire de sa vie, cachée entre les herbes. Elle adorait lord Byron,

1. Les *Jumeaux de la Réole*, anciens généraux de la Révolution, fusillés à Bordeaux le 27 août 1815.

2. Le vicomte d'Arlincourt était romantique jusqu'à la frénésie. En 1821, il avait donné *Le Solitaire*, en 1823, *Ipsiboé*, deux romans que les plaisanteries des petits journaux rendirent célèbres. Ils étaient remplis d'allusions où se complaisaient les salons légitimistes. *Le Solitaire* avait eu l'honneur d'être imité en 1822 par la comtesse d'Oglon dans *l'Illustre coupable ou l'Homme de la douleur*.

3. L'anglais Lewis (1775-1818) est surtout connu par *Le Moine ;* il renchérit sur le merveilleux et l'horrible d'A. Radcliff. Dans ses premiers romans (signés lord R'hoone, Viellerglé, etc.). Balzac subit son influence et celle de Maturin. Vr A. Le Breton, *op. cit.*

4. Directeur général des Postes sous l'Empire, condamné à mort sous la seconde Restauration, sauvé par le dévouement de sa femme, qui changea de vêtements avec lui dans sa prison, et lui permit ainsi de s'évader. Elle devint folle.

5. L'illustre Ali-Pacha, qui après une carrière de ruses et de crimes fut mis par le sultan Mahmoud au ban de l'Empire ottoman en 1819, s'enferma dans une forteresse voisine de Janina, menaça de se faire sauter avec ses trésors, puis se rendit et fut décapité (5 février 1822).

6. La nièce de W. Pitt ; en 1810, à 34 ans, elle quitta l'Angleterre et s'établit en Syrie, où elle prit un ascendant extraordinaire ; elle y était appelée *la reine*. Son excursion à Palmyre en 1813 est demeurée fameuse. En 1838, elle souleva les Druses, longtemps après l'époque où se place cette histoire, mais à peu près au moment où Balzac la raconte. — Lamartine a raconté dans son *Voyage en Orient* l'entrevue qu'il eut avec elle.

Jean-Jacques Rousseau, toutes les existences poétiques et dramatiques. Elle avait des larmes pour tous les malheurs et des fanfares pour toutes les victoires. Elle sympathisait avec Napoléon vaincu, elle sympathisait avec Méhémet-Ali[1] massacrant les tyrans de l'Égypte. Enfin elle revêtait les gens de génie d'une auréole, et croyait qu'ils vivaient de parfums et de lumière. A beaucoup de personnes, elle paraissait une folle dont la folie était sans danger ; mais, certes, à quelque perspicace observateur, ces choses eussent semblé les débris d'un magnifique amour écroulé aussitôt que bâti, les restes d'une Jérusalem céleste, enfin l'amour sans l'amant. Et c'était vrai[2].

[A la soirée littéraire où Rubempré doit paraître, Mme de Bargeton a invité toute la société noble d'Angoulême. Balzac, qui dans *Le Cabinet des Antiques* (le début en 1836) avait peint avec un mélange de respect et d'ironie les falots survivants de l'ancien régime, nous donne ici de véritables caricatures, dignes du pinceau de Hogarth, de cette petite noblesse provinciale confite en vanité et en sottise. Il avait déjà esquissé des hobereaux dans *La Femme abandonnée*, en 1832, et *passim*. Ceux-ci ne le sont qu'à moitié, puisqu'ils sont citadins autant que campagnards. Nous leur en donnerons pourtant le nom, qui rend mieux qu'aucun autre leur physionomie, très poussée au grotesque par Balzac[3].]

Hobereaux.

Cependant, les personnes invitées commençaient à arriver. En premier lieu se produisirent l'évêque et son grand vicaire, deux figures dignes et solennelles, mais qui formaient un violent contraste : monseigneur était grand et maigre, son acolyte était court et gras. Tous deux, ils avaient des yeux brillants, mais l'évêque était pâle et son grand vicaire offrait un visage empourpré par la plus riche santé. Chez l'un et chez l'autre, les gestes et les mouvements étaient rares. Tous deux paraissaient prudents,

1. Pacha d'Egypte, dont le grand rôle est bien connu. Il était loin d'avoir accompli son œuvre, en 1821 (qui est l'année où commencent les *Illusions*) ; en 1837 (date où paraît cette première partie des *Illusions*), ses démêlés avec le sultan Mahmoud occupent toute l'Europe, qui soutient la Porte ; seule la France est pour lui.

2. Suit l'histoire d'un amour romanesque et malheureux.

3. Lire, dans le sens sympathique, le livre charmant de Paul Harel : *Hobereaux et Paysans*, 1911. — Et voir *passim* George Sand, qui en offre une grande variété.

leur réserve et leur silence intimidaient, ils passaient pour avoir beaucoup d'esprit[1].

Les deux prêtres furent suivis par Madame de Chandour et son mari, personnages extraordinaires que les gens auxquels la province est inconnue seraient tentés de croire une fantaisie. Le mari d'Amélie, la femme qui se posait comme l'antagoniste de Madame de Bargeton, M. de Chandour, qu'on nommait Stanislas, était un ci-devant jeune homme, encore mince à quarante-cinq ans, et dont la figure ressemblait à un crible. Sa cravate était toujours nouée de manière à présenter deux pointes menaçantes, l'une à la hauteur de l'oreille droite, l'autre abaissée vers le ruban rouge de sa croix. Les basques de son habit étaient violemment renversées. Son gilet, très ouvert, laissait voir une chemise gonflée, empesée, fermée par des épingles surchargées d'orfèvrerie. Enfin, tout son vêtement avait un caractère exagéré qui lui donnait une si grande ressemblance avec les caricatures, qu'en le voyant les étrangers ne pouvaient s'empêcher de sourire. Stanislas se regardait continuellement avec une sorte de satisfaction de haut en bas, en vérifiant le nombre des boutons de son gilet, en suivant les lignes onduleuses que dessinait son pantalon collant, en caressant ses jambes par un regard qui s'arrêtait amoureusement sur les pointes de ses bottes. Quand il cessait de se contempler ainsi, ses yeux cherchaient une glace, il examinait si ses cheveux tenaient la frisure ; il interrogeait les femmes d'un œil heureux en mettant un de ses doigts dans la poche de son gilet, se penchant en arrière et se posant de trois quarts, agaceries de coq qui lui réussissaient dans la société aristocratique de laquelle il était le beau. La plupart du temps, ses discours comportaient des gravelures comme il s'en disait au XVIIIe siècle. Ce détestable genre de conversation lui procurait quelques succès auprès des femmes, il les faisait rire. M. du Châtelet[2] commençait à lui donner des inquiétudes. En effet, intriguées par le dédain du fat des contributions indirectes, stimulées par son affectation à prétendre qu'il était impossible de le faire sortir de son marasme, et piquées par son ton de sultan blasé, les femmes le recherchaient encore plus vivement qu'à son arrivée, depuis que

1. On peut étudier dans cette galerie ce que Balzac doit à Saint-Simon.

2. Autre vieux beau, qui suivra Mme de Bargeton fuyant avec Rubempré, l'édifiera sur sa sottise, et finalement sera son second mari. Il est directeur des Contributions indirectes à Angoulême.

Madame de Bargeton s'était éprise du Byron[1] d'Angoulême. Amélie était une petite femme maladroitement comédienne, grasse, blanche, à cheveux noirs, outrant tout, parlant haut, faisant la roue avec sa tête chargée de plumes en été, de fleurs en hiver; belle parleuse, mais ne pouvant achever sa période sans lui donner pour accompagnement les sifflements d'un asthme inavoué.

M. de Saintot, nommé Astolphe, le président de la Société d'agriculture, homme haut en couleur, grand et gros, apparut remorqué par sa femme, espèce de figure assez semblable à une fougère desséchée, qu'on appelait Lili, abréviation d'Elisa. Ce nom, qui supposait dans la personne quelque chose d'enfantin, jurait avec le caractère et les manières de Madame de Saintot, femme solennelle, extrêmement pieuse, joueuse difficile et tracassière. Astolphe passait pour être un savant du premier ordre. Ignorant comme une carpe, il n'en avait pas moins écrit les articles *Sucre* et *Eau-de-vie* dans un dictionnaire d'agriculture, deux œuvres pillées en détail dans tous les articles de journaux et dans les anciens ouvrages où il était question de ces deux produits. Tout le département le croyait occupé d'un traité sur la culture moderne. Quoiqu'il restât enfermé pendant toute la matinée dans son cabinet, il n'avait pas encore écrit deux pages depuis douze ans. Si quelqu'un venait le voir, il se laissait surprendre brouillant des papiers, cherchant une note égarée, ou taillant sa plume; mais il employait en niaiseries tout le temps qu'il demeurait dans son cabinet : il y lisait longuement le journal, il sculptait des bouchons avec son canif, il traçait des dessins fantastiques sur son garde-main, il feuilletait Cicéron pour y prendre à la volée une phrase ou des passages dont le sens pouvait s'appliquer aux événements du jour; puis, le soir, il s'efforçait d'amener la conversation sur un sujet qui lui permît de dire : « Il se trouve dans Cicéron une page qui semble avoir été écrite pour ce qui se passe de nos jours. » Il récitait alors son passage au grand étonnement des auditeurs, qui se redisaient entre eux : « Vraiment, Astolphe est un puits de science. » Ce fait curieux se contait par toute la ville et l'entretenait dans ses flatteuses croyances sur M. de Saintot.

Après ce couple, vint M. de Bartas, nommé Adrien, l'homme qui chantait les airs de basse-taille et qui avait

1. Lucien de Rubempré.

d'énormes prétentions en musique. L'amour-propre l'avait assis sur le solfège : il avait commencé par s'admirer lui-même en chantant, puis il s'était mis à parler musique et avait fini par s'en occuper exclusivement. L'art musical était devenu chez lui comme une monomanie : il ne s'animait qu'en parlant de musique. Il souffrait pendant une soirée jusqu'à ce qu'on le priât de chanter. Une fois qu'il avait beuglé un de ses airs, sa vie commençait : il paradait, il se haussait sur ses talons en recevant des compliments, il faisait le modeste ; mais il allait néanmoins de groupe en groupe pour y recueillir des éloges ; puis, quand tout était dit, il revenait à la musique en entamant une discussion à propos des difficultés de son air ou en vantant le compositeur.

M. Alexandre de Brebian, le héros de la sépia[1], le dessinateur qui infestait les chambres de ses amis par des productions saugrenues et gâtait tous les albums du département, accompagnait M. de Bartas. Chacun d'eux donnait le bras à la femme de l'autre. Au dire de la chronique scandaleuse, cette transposition était complète. Les deux femmes, Lolotte (Madame Charlotte de Brebian) et Fifine (Madame Joséphine de Bartas), également préoccupées d'un fichu, d'une garniture, de l'assortiment de quelques couleurs hétérogènes, étaient dévorées du désir de paraître Parisiennes, et négligeaient leur maison, où tout allait à mal. Si les deux femmes, serrées comme des poupées dans des robes économiquement établies, offraient sur elles une exposition de couleurs outrageusement bizarres, les maris se permettaient, en leur qualité d'artistes, un laisser-aller de province qui les rendait curieux à voir. Leurs habits fripés leur donnaient l'air des comparses qui dans les petits théâtres figurent la haute société invitée aux noces.

[Lucien ne réussit pas dans cette société, aussi plate d'esprit que médisante. On épie la passion platonique de Mme de Bargeton pour lui ; les mauvais propos vont leur train ; tout cela, d'autres incidents plus graves et le désir de vivre dans un milieu brillant, déterminent la belle dame à prendre le chemin de Paris, avec son poète, — quitte à l'abandonner aussitôt qu'elle a compris sa folie. Voilà Lucien seul dans Paris ; il a souffert les mépris du grand monde, l'ironie des jeunes gens à la mode ; comme chez Rastignac (voir *Le Père Goriot*) l'épreuve chez lui stimule d'abord les nobles énergies ; il se met au travail passionnément. Un soir,

1. Dessin au lavis fait avec la sépia, matière colorante brune que répand la seiche.

à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, il rencontre d'Arthez, qui l'introduit dans un cénacle d'idéalistes agissants.]

Un cénacle d'idéalistes.

D'Arthez[1] n'admettait pas de talent hors ligne sans de profondes connaissances métaphysiques. Il procédait en ce moment au dépouillement de toutes les richesses philosophiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler. Il voulait, comme Molière, être un profond philosophe avant de faire des comédies. Il étudiait le monde écrit et le monde vivant, la pensée et le fait. Il avait pour amis de savants naturalistes, de jeunes médecins, des écrivains politiques et des artistes, société de gens studieux, sérieux, pleins d'avenir. Il vivait d'articles consciencieux et peu payés mis dans des dictionnaires biographiques, encyclopédiques ou de sciences naturelles ; il n'en écrivait ni plus ni moins que ce qu'il en fallait pour vivre et pouvoir suivre sa pensée[2]. D'Arthez avait une œuvre d'imagination, entreprise uniquement pour étudier les ressources de la langue. Ce livre, encore inachevé, pris et repris par caprice, il le gardait pour les jours de grande détresse. C'était une œuvre psychologique et de haute portée sous la forme du roman. Quoique Daniel se découvrît modestement, il parut gigantesque à Lucien. En sortant du restaurant[3], à onze heures, Lucien s'était pris d'une vive amitié pour cette vertu sans emphase, pour cette nature sublime sans le savoir. Le poète ne discuta pas les conseils de Daniel, il les suivit à la lettre. Ce beau talent, déjà mûri par la pensée et par une critique solitaire, inédite, faite pour lui, non pour autrui, lui avait tout à coup poussé la porte des plus magnifiques palais de la fantaisie. Les lèvres du provincial avaient été touchées d'un charbon ardent, et la

1. C'est le chef intellectuel et moral, du Cénacle. Balzac a mis beaucoup de lui-même en Daniel d'Arthez, qui offre l'accord très rare d'un beau talent et d'un grand caractère. Petit, brun, sobre, chaste, il ressemble à Bonaparte. Ce sera un écrivain célèbre (Voir *Les Secrets de la Princesse de Cardignan*, 1839, même année que le présent récit.)

2. Celui-ci, comme tous ses compagnons du Cénacle, saura vivre dans cette misère héroïque à laquelle nous avons vu renoncer Raphaël de Valentin.

3. Le restaurant Flicoteaux, situé entre la rue de la Harpe et la rue des Grès, légendaire par la qualité spartiate de sa cuisine.

parole du travailleur parisien trouva dans le cerveau du poète d'Angoulême une terre préparée. Lucien se mit à refondre son œuvre[1].

Heureux d'avoir rencontré dans le désert de Paris un cœur où abondaient des sentiments généreux en harmonie avec les siens, le grand homme de province fit ce que font tous les jeunes gens affamés d'affection : il s'attacha comme une maladie chronique à d'Arthez, il alla le chercher pour se rendre à la bibliothèque[2], il se promena près de lui au Luxembourg par les belles journées, il l'accompagna tous les soirs jusque dans sa pauvre chambre, après avoir dîné près de lui chez Flicoteaux, enfin il se serra contre lui comme un soldat se pressait sur son voisin dans les plaines glacées de la Russie. Pendant les premiers jours de sa connaissance avec Daniél, Lucien ne remarqua pas sans chagrin une certaine gêne causée par sa présence dès que les intimes étaient réunis. Les discours de ces êtres supérieurs, dont lui parlait d'Arthez avec un enthousiasme concentré, se tenaient dans les bornes d'une réserve en désaccord avec les témoignages visibles de leur vive amitié. Lucien sortait alors discrètement, en ressentant une sorte de peine causée par l'ostracisme dont il était l'objet et par la curiosité qu'excitaient en lui ces personnages inconnus ; car tous s'appelaient par leurs noms de baptême. Tous portaient au front, comme d'Arthez, le sceau d'un génie spécial. Après de secrètes oppositions[3] combattues à son insu par Daniel, Lucien fut enfin jugé digne d'entrer dans ce cénacle de grands esprits. Lucien put dès lors connaître ces personnes, unies par les plus vives sympathies, par le sérieux de leur existence intellectuelle, et qui se réunissaient presque tous les soirs chez d'Arthez. Tous pressentaient en lui le grand écrivain : ils le regardaient comme leur chef depuis qu'ils avaient perdu l'un des esprits les plus extraordinaires de ce temps, un génie mystique, leur premier chef, qui, pour des raisons inutiles à rapporter, était retourné dans sa province, et dont Lucien entendait souvent parler sous le nom de Louis[4]. On comprendra facilement combien ces personnages avaient dû réveiller[5] l'intérêt et la curiosité d'un poète, à

1. *L'Archer de Charles IX*, roman historique.

2. Sainte-Geneviève.

3. D'Arthez, le plus généreux de tous, croit que Rubempré, un peu soutenu, pourra devenir lui aussi *un fort*. Les autres pressentent en lui le débile et le voluptueux, l'homme sans caractère.

4. Louis Lambert. Vr ici p. 116.

5. *Eveiller* serait correct ici.

l'indication de ceux qui depuis ont conquis, comme d'Arthez, toute leur gloire ; car plusieurs succombèrent.

Parmi ceux qui vivent encore était Horace Bianchon[1], alors interne à l'Hôtel-Dieu, devenu depuis l'un des flambeaux de l'école de Paris, et trop connu maintenant pour qu'il soit nécessaire de peindre sa personne ou d'expliquer son caractère et la nature de son esprit. Puis venait Léon Giraud, ce profond philosophe, ce hardi théoricien qui remue tous les systèmes, les juge, les exprime, les formule et les traîne aux pieds de son idole, l'HUMANITÉ : toujours grand, même dans ses erreurs, ennoblies par sa bonne foi. Ce travailleur intrépide, ce savant consciencieux est devenu chef d'une école morale et politique sur le mérite de laquelle le temps seul pourra prononcer. Si ses convictions lui ont fait une destinée en des régions étrangères à celles où ses camarades se sont élancés[2], il n'en est pas moins resté leur fidèle ami. L'art était représenté par Joseph Bridau[3], l'un des meilleurs peintres de la jeune école. Sans les malheurs secrets auxquels le condamne une nature trop impressionnable, Joseph, dont le dernier mot n'est d'ailleurs pas dit, aurait pu continuer les grands maîtres de l'école italienne : il a le dessin de Rome et la couleur de Venise ; mais l'amour le tue et ne traverse pas que son cœur : l'amour lui lance ses flèches dans le cerveau, lui dérange sa vie et lui fait faire les plus étranges zigzags. Si sa maîtresse éphémère le rend ou trop heureux ou trop misérable, Joseph enverra pour l'Exposition tantôt des esquisses où la couleur empâte le dessin, tantôt des tableaux qu'il a voulu finir sous le poids de chagrins imaginaires, et où le dessin l'a si bien préoccupé, que la couleur, dont il dispose à son gré, ne s'y retrouve pas. Il trompe incessamment et le public et ses amis. Hoffmann l'eût adoré pour ses pointes poussées avec hardiesse dans le champ des arts, pour ses caprices, pour sa fantaisie. Quand il est complet, il excite l'admiration, il la savoure, et s'effarouche alors de ne plus recevoir d'éloges pour les œuvres manquées où les yeux de son âme voient tout ce qui est absent pour l'œil du public. Fantasque au suprême degré, ses amis lui ont vu détruire un tableau achevé auquel il trouvait l'air trop peigné.

— C'est trop fait, disait-il, c'est trop écolier !

1. L'ami de Rastignac dans *Le Père Goriot*, qui se passe au même moment.

2. Dans la *Comédie humaine* Giraud se rallie au Gouvernement de Juillet, devient Conseiller d'Etat et siège en 1845, comme député, au centre gauche.

3. En qui on a quelquefois voulu reconnaître Eug. Delacroix. J. Bridau reparaîtra surtout dans *Un Ménage de Garçon*.

Original et sublime parfois, il a tous les malheurs et toutes les félicités des organisations nerveuses, chez lesquelles la perfection tourne en maladie. Son esprit est frère de celui de Sterne[1], mais sans le travail littéraire. Ses mots, ses jets de pensée ont une saveur inouïe. Il est éloquent et sait aimer, mais avec ses caprices, qu'il porte dans les sentiments comme dans son *faire*[2]. Il était cher au cénacle précisément à cause de ce que le monde bourgeois eût appelé ses défauts.

Enfin, Fulgence Ridal[3], l'un des auteurs de notre temps qui ont le plus de verve comique, un poète insouciant de gloire, ne jetant sur le théâtre que ses productions les plus vulgaires, et gardant dans le sérail de son cerveau, pour lui, pour ses amis, les plus jolies scènes ; ne demandant au public que l'argent nécessaire à son indépendance, et ne voulant plus rien faire dès qu'il l'aura obtenu. Paresseux et fécond comme Rossini, obligé, comme les grands poètes comiques, comme Molière et Rabelais, de considérer toute chose à l'endroit du pour et à l'envers du contre, il était sceptique, il pouvait rire et riait de tout. Fulgence Ridal est un grand philosophe pratique. Sa science du monde, son génie d'observation, son dédain de la gloire, qu'il appelle la parade, ne lui ont point desséché le cœur. Aussi actif pour autrui qu'il est indifférent à ses intérêts, s'il marche, c'est pour un ami. Pour ne pas mentir à son masque vraiment rabelaisien, il ne hait pas la bonne chère et ne la recherche point, il est à la fois mélancolique et gai. Ses amis le nomment le *chien du régiment*, rien ne le peint mieux que ce sobriquet.

Trois autres, au moins aussi supérieurs que ces quatre amis peints de profil, devaient succomber par intervalles. Meyraux[4] d'abord, qui mourut après avoir ému

1. L'auteur de *Tristam Shandy*, du *Voyage sentimental*, dont l'influence, très grande au 18e siècle, est encore sensible au 19e, et en particulier chez Balzac.

2. Le *faire* se dit de la manière propre de chaque artiste.

3. Il se peut que Balzac ait songé à Fulgence, qui fit, en collaboration avec Waflard, *Le Voyage à Dieppe* et *Un Moment d'imprudence* (1819). Certains traits pourraient faire croire qu'il s'agit plutôt d'A. Karr.

4. Ce personnage a paru déjà dans une lettre de *Louis Lambert*. Il est réel, et les faits auxquels Balzac fait allusion dans cette phrase sont historiques. C'est dans la séance de l'Académie des Sciences du 15 février 1830 que Geoffroy Saint-Hilaire et La Treille firent leur rapport sur le Mémoire de MM. Meyraux et Laurencet : *Considérations sur l'organisation des mollusques*... G. Saint-Hilaire conclut que ces travaux fournissaient de nouvelles preuves en faveur de l'*unité de composition organique*, qu'il affirmait depuis longtemps. Cuvier riposta ; d'où la querelle,

la célèbre dispute entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, grande question qui devait partager le monde scientifique entre ces deux génies égaux, quelques mois avant la mort de celui qui tenait pour une science étroite[1] et analyste contre le panthéiste, qui vit encore et que l'Allemagne révère[2]. Meyraux était l'ami de ce Louis[3] qu'une mort anticipée allait bientôt ravir au monde intellectuel. A ces deux hommes, tous deux marqués par la mort, tous deux obscurs aujourd'hui malgré l'immense portée de leur savoir et de leur génie, il faut joindre Michel Chrestien[4], républicain d'une haute portée qui rêvait la fédération de l'Europe, et qui fut en 1830 pour beaucoup dans le mouvement moral des saint-simoniens. Homme politique de la force de Saint-Just et de Danton, mais simple et doux comme une jeune fille, plein d'illusions et d'amour, doué d'une voix mélodieuse qui aurait ravi Mozart, Weber ou Rossini, et chantant certaines chansons de Béranger à enivrer le cœur de poésie, d'amour ou d'espérance, Michel Chrestien, pauvre comme Lucien, comme Daniel, comme tous ses amis, gagnait sa vie avec une insouciance diogénique. Il faisait des tables des matières pour de grands ouvrages, des prospectus pour les libraires, muet d'ailleurs sur ses doctrines comme est muette une tombe sur les secrets de la mort. Ce

qui prit l'importance d'un événement public. — On voit comment Balzac mêle le réel à l'imaginaire. On pourrait d'ailleurs proposer plusieurs noms réels pour chacun des membres du Cénacle ; mais jusqu'au moment où une certitude pourra être acquise, il vaut mieux s'abstenir.

1. C'est Cuvier qui est ainsi désigné ; il est mort le 29 mai 1832.

2. Dans l'Avant-Propos de la *Comédie humaine*, en 1842, Balzac rappelle que le triomphe de G. Saint-Hilaire a été « salué par le dernier article qu'écrivit le grand Gœthe », sorte de testament scientifique traduit aussitôt dans plusieurs Revues françaises (voir Baldensperger, *Gœthe en France ;* 201 sqq.). 1831-1833.

3. Toujours L. Lambert.

4. On désigne ici, en général, Armand Carrel ; on pourrait croire qu'il a songé aussi à Esquiros, dont H. Houssaye (*Confessions*, I) dit qu'il était une « contre-épreuve de Saint-Just, cœur d'or, esprit profond, grand citoyen. » Esquiros n'avait que 5 ans en 1819, mais il en a 25 en 1839, et Balzac a dû le rencontrer dans la petite bohême de la rue du Doyenné. — A. Carrel a été tué en duel en 1836, par E. de Girardin, avec qui Balzac eut plusieurs brouilles suivies de raccommodements aigres-doux. Pas plus qu'Esquiros (mort en 1876) il n'a donc été l'une des victimes du Cloître-Saint-Merri. Il se peut qu'ici Balzac ait songé à Farcy, l'une des victimes de la Révolution de Juillet, qui tomba aux côtés de Littré, son ami. Sainte-Beuve lui a consacré un bel article. Et il se peut encore qu'il songe à ce jeune républicain idéaliste, mort trop tôt, Achille Roche, à qui Jean Reynaud consacrait une pieuse étude dans la *Revue encyclopédique* de 1833 et 1834. — Je me réserve de revenir là-dessus dans une étude prochaine.

gai bohémien de l'intelligence, ce grand homme d'État, qui peut-être eût changé la face du monde, mourut au cloître Saint-Merri comme un simple soldat. La balle de quelque négociant tua là l'une des plus nobles créatures qui foulassent le sol français. Michel Chrestien périt pour d'autres doctrines que les siennes. Sa fédération menaçait beaucoup plus que la propagande républicaine l'aristocratie européenne; elle était plus rationnelle et moins folle que les affreuses idées de liberté indéfinie proclamées par les jeunes insensés qui se portent héritiers de la Convention. Ce noble plébéien fut pleuré de tous ceux qui le connaissaient; il n'est aucun d'eux qui ne songe, et souvent, à ce grand homme politique inconnu.

Ces neuf personnes composaient un cénacle où l'estime et l'amitié faisaient régner la paix entre les idées et les doctrines les plus opposées. Daniel d'Arthez, gentilhomme picard, tenait pour la monarchie avec une conviction égale à celle qui faisait tenir Michel Chrestien à son fédéralisme européen. Fulgence Ridal se moquait des doctrines philosophiques de Léon Giraud, qui lui-même prédisait à d'Arthez la fin du christianisme et de la famille. Michel Chrestien, qui croyait à la religion du Christ, le divin législateur de l'égalité, défendait l'immortalité de l'âme contre le scalpel de Bianchon, l'analyste par excellence. Tous discutaient sans disputer. Ils n'avaient point de vanité, étant eux-mêmes leur auditoire. Ils se communiquaient leurs travaux, et se consultaient avec l'adorable bonne foi de la jeunesse. S'agissait-il d'une affaire sérieuse, l'opposant quittait son opinion pour entrer dans les idées de son ami, d'autant plus apte à l'aider, qu'il était impartial dans une cause ou dans une œuvre en dehors de ses idées. Presque tous avaient l'esprit doux et tolérant, deux qualités qui prouvaient leur supériorité. L'envie, cet horrible trésor de nos espérances trompées, de nos talents avortés, de nos succès manqués, de nos prétentions blessées, leur était inconnue. Tous marchaient d'ailleurs dans des voies différentes. Aussi, ceux qui furent admis, comme Lucien, dans leur société, se sentaient-ils à l'aise. Le vrai talent est toujours bon enfant et candide, ouvert, point gourmé; chez lui, l'épigramme caresse l'esprit, et ne vise jamais l'amour-propre. Une fois la première émotion que cause le respect dissipée, on éprouvait des douceurs infinies auprès de ces jeunes gens d'élite. La familiarité n'excluait pas la conscience que chacun avait de sa valeur, chacun sentait une profonde estime pour son voisin; enfin, chacun se sentant de force à être à son tour le bienfaiteur ou l'obligé, tout le

monde acceptait sans façon. Les conversations, pleines de charmes et sans fatigue, embrassaient les sujets les plus variés. Légers à la manière des flèches, les mots allaient à fond tout en allant vite. La grande misère extérieure et la splendeur des richesses intellectuelles produisaient un singulier contraste. Là, personne ne pensait aux réalités de la vie que pour en tirer d'amicales plaisanteries. Par une journée où le froid se fit prématurément sentir, cinq des amis de d'Arthez arrivèrent ayant eu chacun la même pensée, tous apportaient du bois sous leur manteau, comme dans ces repas champêtres où, chaque invité devant fournir son plat, tout le monde donne un pâté. Tous doués de cette beauté morale qui réagit sur la forme, et qui, non moins que les travaux et les veilles, dore les jeunes visages d'une teinte divine, ils offraient ces traits un peu tourmentés que la pureté de la vie et le feu de la pensée régularisent et purifient. Leurs fronts se recommandaient par une ampleur poétique. Leurs yeux vifs et brillants déposaient d'une vie sans souillures. Les souffrances de la misère, quand elles se faisaient sentir, étaient si gaiement supportées, épousées avec une telle ardeur par tous, qu'elles n'altéraient point la sérénité particulière aux visages des jeunes gens encore exempts de fautes graves, qui ne se sont amoindris dans aucune des lâches transactions qu'arrachent la misère mal supportée, l'envie de parvenir sans aucun choix de moyens, et la facile complaisance avec laquelle les gens de lettres accueillent ou pardonnent les trahisons. Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme est un sentiment qui manque à l'amour, la certitude. Ces jeunes gens étaient sûrs d'eux-mêmes : l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs cœurs. Incapables tous d'une lâcheté, ils pouvaient opposer un *non* formidable à toute accusation, et se défendre les uns les autres avec sécurité. Egalement nobles par le cœur et d'égale force dans les choses de sentiment, ils pouvaient tout penser et se tout dire sur le terrain de la science et de l'intelligence; de là l'innocence de leur commerce, la gaieté de leur parole. Certains de se comprendre, leur esprit divaguait à l'aise; aussi ne faisaient-ils point de façons entre eux, ils se confiaient leurs peines et leurs joies, ils pensaient et souffraient à plein cœur. Les charmantes délicatesses qui font de la fable des *Deux Amis*[1] un trésor pour

1. La Fontaine, VIII, 11 : Qu'un ami véritable est une douce chose ?

les grandes âmes étaient habituelles chez eux. Leur sévérité pour[1] admettre dans leur sphère un nouvel habitant se conçoit : ils avaient trop la conscience de leur grandeur et de leur bonheur pour le troubler en y laissant entrer des éléments nouveaux et inconnus.

[Malheureusement Rubempré ne reste pas dans le Cénacle. Il a rencontré Lousteau, aventurier du journalisme, qui a fait du théâtre, du roman, de la critique, au besoin du chantage, non pas dénué d'esprit, mais paresseux et complètement dépourvu de scrupules. Lousteau lui indique les voies du succès sans lui cacher les cruautés de la lutte ; il s'offre à le conduire dans le maquis littéraire, et par exemple il l'introduit chez le tout-puissant libraire Dauriat, au Palais-Royal.]

La royauté de l'éditeur[2].

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit-il en regardant Lucien d'un air impertinent.

— Un moment, Dauriat, répondit Lousteau. C'est moi qui vous amène monsieur. Pendant que Finot[3] réfléchit à votre proposition, écoutez-moi.

Lucien eut sa chemise mouillée dans le dos en voyant l'air froid et mécontent de ce redoutable padischah de la librairie, qui tutoyait Finot, quoique Finot lui dit *vous*, qui appelait le redouté Blondet[4] *mon petit*, qui avait tendu royalement sa main à Nathan[5] en lui faisant un signe de familiarité.

— Une nouvelle affaire, mon petit ? s'écria Dauriat. Mais tu le sais, j'ai onze cents manuscrits ! — Oui, messieurs, cria-t-il, on m'a offert onze cents manuscrits, demandez à Gabusson[6] ! Enfin, j'aurai bientôt besoin d'une adminis-

1. Mal écrit, non français.
2. Le libraire-éditeur est représenté ici comme un spéculateur qui cherche à exploiter les gens de talent. Les deux grands éditeurs romantiques ont été Ladvocat (célèbre par ses affiches, son art de la réclame), et Renduel. Sur celui-ci voir le livre d'Ad. Jullien (qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son) : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*. — Balzac a eu souvent de détestables rapports avec ses éditeurs. Le livre que lui consacre l'un d'eux, Werdet, est un curieux monument de rancune.
3. Directeur d'un petit journal de théâtre, qui vient d'offrir des rédacteurs à Dauriat pour un journal hebdomadaire dont celui-ci est propriétaire.
4. Autre journaliste de grand talent, l'un des princes de la critique, très insouciant. Il fréquente des gens qu'il abîmera le lendemain. Vers 1840, il sera près de se suicider, — mais par un coup de fortune il se trouvera brusquement préfet, et mari d'une riche veuve.
5. Voir son portrait dans *Une Fille d'Eve* (1838).
6. Commis-caissier.

tration pour régir le dépôt des manuscrits, un bureau de lecture pour les examiner; il y aura des séances pour voter sur le mérite, avec des jetons de présence, et un secrétaire perpétuel pour me présenter les rapports. Ce sera la succursale de l'Académie française, et les académiciens seront mieux payés aux galeries de bois qu'à l'Institut.

— C'est une idée, dit Blondet.

— Une mauvaise idée, reprit Dauriat. Mon affaire n'est pas de procéder au dépouillement des élucubrations de ceux d'entre vous qui se mettent littérateurs quand ils ne peuvent être ni capitalistes, ni bottiers, ni caporaux, ni domestiques, ni administrateurs, ni huissiers! On n'entre ici qu'avec une réputation faite! Devenez célèbre, et vous y trouverez des flots d'or. Voilà, depuis deux ans, trois grands hommes de ma façon, j'ai fait trois ingrats! Nathan parle de six mille francs pour la seconde édition de son livre, qui m'a coûté trois mille francs d'articles et ne m'a pas rapporté mille francs. Les deux articles de Blondet, je les ai payés mille francs[1] et un dîner de cinq cents francs...

— Mais, monsieur, si tous les libraires disent ce que vous dites, comment peut-on publier un premier livre? demanda Lucien, aux yeux de qui Blondet perdit énormément de sa valeur quand il apprit le chiffre auquel Dauriat devait les articles des *Débats*.

— Cela ne me regarde pas, dit Dauriat en plongeant un regard assassin sur le beau Lucien, qui le regarda d'un air agréable. Moi je ne m'amuse pas à publier un livre, à risquer deux mille francs pour en gagner deux mille; je fais des spéculations en littérature: je publie quarante volumes à dix mille exemplaires, comme font Panckouke[2] et les Beaudouin[3]. Ma puissance et les articles que j'obtiens pous-

1. Depuis longtemps la presse honnête protestait contre ces procédés. On lit dans la *Revue Française* de mars 1830, à propos d'un roman *L'idée fixe* : « Ce livre a reçu des coups d'encensoir de tous les journaux quotidiens, sans exception. Nouvelle preuve de l'état flagrant de connivence et de servilité où tombent trop souvent la critique littéraire, depuis la bienheureuse invention des annonces tarifées et des éloges de complaisance. »

2. C'est le nom d'une dynastie d'éditeurs. Charles Panckoucke (1780-1844) a publié, en 34 volumes, les *Victoires et Conquêtes* dont il est question un peu plus loin.

3. Le premier *Baudouin* (et non Beaudouin) 1759-1838, gendre du peintre Boucher, fut nommé imprimeur de l'Assemblée nationale, et garda son privilège jusqu'en 1809. Il avait fondé *Le Logographe*, qui donnait le compte-rendu très exact de toutes les séances de l'Assemblée. Ses

sent une affaire de cent mille écus au lieu de pousser un volume de deux mille francs. Il faut autant de peine pour faire prendre un nom nouveau, un auteur et son livre, que pour faire réussir les *Théâtres étrangers*, *Victoires et Conquêtes*, ou les *Mémoires sur la Révolution*, qui sont une fortune. Je ne suis pas ici pour être le marchepied des gloires à venir, mais pour gagner de l'argent et pour en donner aux hommes célèbres. Le manuscrit que j'achète cent mille francs est moins cher que celui dont l'auteur inconnu me demande six cents francs ! Si je ne suis pas tout à fait un Mécène, j'ai droit à la reconnaissance de la littérature : j'ai déjà fait hausser de plus du double le prix des manuscrits. Je vous donne ces raisons, parce que vous êtes l'ami de Lousteau, mon petit, dit Dauriat au poète en le frappant sur l'épaule par un geste d'une révoltante familiarité. Si je causais avec tous les auteurs qui veulent que je sois leur éditeur, il faudrait fermer ma boutique, car je passerais mon temps en conversations extrêmement agréables, mais beaucoup trop chères. Je ne suis pas encore assez riche pour écouter les monologues de chaque amour-propre. Ça ne se voit qu'au théâtre, dans les tragédies classiques.

Le luxe de la toilette[1] de ce terrible Dauriat appuyait aux yeux du poète de province ce discours cruellement logique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il à Lousteau.

— Un magnifique volume de vers.

En entendant ce mot, Dauriat se tourna vers Gabusson, par un mouvement digne de Talma :

— Gabusson, mon ami, à compter d'aujourd'hui, quiconque viendra ici pour me proposer des manuscrits... — Entendez-vous ça, vous autres ? dit-il en s'adressant à trois commis qui sortirent de dessous les piles de livres à la voix colérique de leur patron, qui regardait ses ongles et sa main qu'il avait belle[2]. A quiconque m'apportera des manuscrits vous demanderez si c'est des vers ou de la prose. En cas de vers congédiez-le aussitôt. Les vers dévoreront la librairie.

— Bravo ! Il a bien dit cela, Dauriat, crièrent les journalistes.

fils publièrent une remarquable collection de *Mémoires sur la Révolution*.

1. Ce trait convient à Ladvocat. Cf. Le *Figaro* du 2 mai 1839 : « ...Trois chaînes d'or folâtraient en serpentant sur un gilet de brocart, ses doigts pliaient sous une rivière de diamants, et une pâte blanche dont le secret a été perdu, relevait la blancheur de neige de ses ongles... » (*Le Roi des libraires*).

2. Voir note précédente.

— C'est vrai, s'écria le libraire en arpentant sa boutique le manuscrit de Lucien à la main ; vous ne connaissez pas, messieurs, le mal que les succès de lord Byron, de Lamartine, de Victor Hugo, de Casimir Delavigne, de Canalis[1] et de Béranger ont produit. Leur gloire nous vaut une invasion de barbares. Je suis sûr qu'il y a en ce moment en librairie mille volumes de vers proposés qui commencent par des histoires interrompues, et sans queue ni tête, à l'imitation du *Corsaire* et de *Lara*[2]. Sous prétexte d'originalité, les jeunes gens se livrent à des strophes incompréhensibles[3], à des poèmes descriptifs où la jeune école se croit nouvelle en inventant Delille! Depuis deux ans, les poètes ont pullulé comme les hannetons. J'y ai perdu vingt mille francs l'année dernière! Demandez à Gabusson! Il peut y avoir dans le monde des poètes immortels, j'en connais de roses et de frais qui ne se font pas encore la barbe, dit-il à Lucien ; mais en librairie, jeune homme, il n'y a que quatre poètes : Béranger[4], Casimir Delavigne, Lamartine, Victor Hugo ; car Canalis!... c'est un poète fait à coup d'articles.

Lucien ne se sentit pas le courage de se redresser et de faire de la fierté devant ces hommes influents qui riaient de bon cœur. Il comprit qu'il serait perdu de ridicule, mais il éprouvait une démangeaison violente de sauter à la gorge du libraire, de lui déranger l'insultante harmonie de son nœud de cravate, de briser la chaîne d'or qui brillait sur sa poitrine, de fouler sa montre et de le déchirer. L'amour-propre irrité ouvrit la porte à la vengeance, il jura une haine mortelle à ce libraire auquel il souriait.

— La poésie est comme le soleil, qui fait pousser les forêts éternelles et qui engendre les cousins, les moucherons, les moustiques, dit Blondet. Il n'y a pas une vertu qui ne soit doublée d'un vice. La littérature engendre bien les libraires[5].

1. Sur Canalis, voir *Modeste Mignon*, ici p. 433 sqq. Son buste, celui de Gœthe et celui de Byron ornent la boutique de Dauriat.

2. La vogue extraordinaire de ces poèmes de lord Byron avait en effet suscité une nuée d'imitateurs. (Voir Estève : *Lord Byron et le Romantisme français*).

3. Comme satire du romantisme inintelligible et hermétique, il faut lire, de Balzac, les amusantes *Litanies romantiques* (9 décembre 1830, dans *La Caricature)*.

4. Ceci répond à l'état de l'opinion en 1821. Béranger est alors considéré par de grands esprits comme un poète de très large envergure.

5. On voit que ce monde-là est cynique ; on échange les plus rudes vérités sans se croire obligé, par dignité, à se brouiller. — Sainte-Beuve remarquera

— Et les journalistes ! dit Lousteau.

Dauriat partit d'un éclat de rire.

— Qu'est-ce que ça, enfin ? dit-il en montrant le manuscrit.

— Un recueil de sonnets[1] à faire honte à Pétrarque, dit Lousteau.

— Comment l'entends-tu ? demanda Dauriat.

— Comme tout le monde, dit Lousteau, qui vit un sourire fin sur toutes les lèvres.

Lucien ne pouvait se fâcher, mais il suait dans son harnais.

— Eh bien, je le lirai, dit Dauriat en faisant un geste royal qui montrait toute l'étendue de cette concession. Si tes sonnets sont à la hauteur du 19e siècle, je ferai de toi, mon petit, un grand poète.

— S'il a autant d'esprit qu'il est beau, vous ne courrez pas de grands risques, dit un des plus fameux orateurs de la Chambre qui causait avec un des rédacteurs du *Constitutionnel* et le directeur de *La Minerve*[2].

— Général[3], dit Dauriat, la gloire c'est douze mille francs d'articles et mille écus de dîners, demandez à l'auteur du *Solitaire*[4] ? Si M. Benjamin de Constant veut faire un article sur ce jeune poète, je ne serai pas longtemps à conclure l'affaire.

Au mot de *général* et en entendant nommer l'illustre Benjamin Constant, la boutique prit aux yeux du grand homme de province les proportions de l'Olympe.

— Lousteau, j'ai à te parler, dit Finot ; mais je te retrouverai au théâtre. Dauriat, je fais l'affaire, mais à des conditions. Entrons dans votre cabinet.

— Viens, mon petit ! dit Dauriat en laissant passer Finot devant lui et faisant un geste d'homme occupé à dix personnes qui attendaient.

malicieusement, quand aura paru la satire du journalisme par Balzac (2e partie des *Illusions*), que, pour dernier trait de vérité, Balzac n'en demeure pas moins en bons termes avec les journalistes (ce qui n'est pas vrai sans réserves).

1. Que Lucien a appelé *Les Marguerites*. — Balzac a donné *passim* en ce roman quelques exemplaires du talent de Rubempré; il avait demandé à Mme de Girardin, à Théophile Gautier et à ce pauvre diable de Lassailly (l'auteur des *Roueries de Trialph*) d'écrire pour lui quelques sonnets.

2. *Le Constitutionnel* est le grand journal libéral d'alors. *La Minerve* est une revue de même opinion, que Lamartine a appelée la *Satire Ménippée* de la Restauration.

3. Voir p. 293, n. 2.

4. Le vicomte d'Arlincourt ; cf. p. 276, n. 2.

Il allait disparaître, quand Lucien, impatient, l'arrêta.

— Vous gardez mon manuscrit, à quand la réponse ?

— Mais, mon petit poète, reviens ici dans trois ou quatre jours, nous verrons.

Lucien fut entraîné par Lousteau, qui ne lui laissa pas le temps de saluer Vernou[1], ni Blondet, ni Raoul Nathan, ni le général Foy, ni Benjamin Constant[2], dont l'ouvrage sur les Cent-Jours venait de paraître. Lucien entrevit à peine cette tête blonde et fine, ce visage oblong, ces yeux spirituels, cette bouche agréable, enfin l'homme qui pendant vingt ans avait été le Potemkin de madame de Staël, et qui faisait la guerre aux Bourbons après l'avoir faite à Napoléon, mais qui devait mourir atterré de sa victoire.

— Quelle boutique ! s'écria Lucien quand il fut assis dans un cabriolet de place à côté de Lousteau.

[Dauriat garde quelque temps le manuscrit de Rubempré, il prend le vent, il s'enquiert de sa situation, de sa surface commerciale, et quand il a l'assurance qu'elle est nulle, il lui rend son œuvre en le couvrant de compliments. Lucien s'aperçoit alors qu'il n'a pas même pris la peine de déficeler le manuscrit : « Veux-tu prendre ta revanche ? », lui souffle Lousteau.]

Une leçon de journalisme.

— A tout prix, dit le poète.

— Voici un exemplaire du livre de Nathan[3] que Dauriat vient de me donner ; la seconde édition paraît demain, relis cet ouvrage et broche un article qui le démolisse. Félicien Vernou ne peut souffrir Nathan, dont le succès nuit, à ce qu'il croit, au futur succès de son ouvrage. Une des manies

1. Type de l'envieux, qui poursuivra de sa haine intrigante Lucien de Rubempré.

2. Le général Foy, très beau caractère, l'un des grands orateurs de l'opposition modérée sous la Restauration, devait mourir d'épuisement le 28 novembre 1825. — Au contraire B. Constant manquait de caractère ; il a joué un grand rôle à la tribune de 1820 à 1830. Son *Cours de Politique constitutionnelle* avait paru en articles, pour une bonne part, dans *Le Mercure* et *La Minerve*. Balzac le compare à Potemkin, qui fut le favori en titre de Catherine II. Sa longue aventure avec Mme de Staël est célèbre, et il en a conté quelque chose dans son roman d'*Adolphe*, paru en 1816.

3. Il s'agit de porter un coup à Dauriat en *coupant* le succès d'un livre qui doit lui rapporter de forts bénéfices. Si Lucien se révèle puissant par la plume, il acquerra instantanément une valeur marchande.

de ces petits esprits est d'imaginer que, sous le soleil, il n'y a pas de place pour deux succès. Aussi fera-t-il mettre ton article dans le grand journal auquel il travaille.

— Mais que peut-on dire contre ce livre? Il est beau, s'écria Lucien.

— Ah çà! mon cher, apprends ton métier, dit en riant Lousteau. Le livre, fût-il un chef-d'œuvre, doit devenir sous ta plume une stupide niaiserie, une œuvre dangereuse et malsaine[1].

— Mais comment?

— Tu changeras les beautés en défauts.

— Je suis incapable d'un pareil tour de force.

— Mon cher, un journaliste est un acrobate, il faut t'habituer aux inconvénients de l'état. Tiens, je suis bon enfant, moi! voici la manière de procéder en semblable occurence. Attention, mon petit! Tu commenceras par trouver l'œuvre belle, et tu peux t'amuser à écrire alors ce que tu en penses. Le public se dira : « Ce critique est sans jalousie, il sera sans doute impartial. » Dès lors, le public tiendra ta critique pour consciencieuse. Après avoir conquis l'estime de ton lecteur, tu regretteras d'avoir à blâmer le système dans lequel de semblables livres vont faire entrer la littérature française. « La France, diras-tu, ne gouverne-t-elle pas l'intelligence du monde entier? Jusqu'aujourd'hui, de siècle en siècle, les écrivains français maintenaient l'Europe dans la voie de l'analyse, de l'examen philosophique, par la puissance du style et par la forme originale qu'ils donnaient aux idées. » Ici, tu places, pour le bourgeois, un éloge de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Montesquieu, de Buffon. Tu expliqueras combien en France la langue est impitoyable, tu prouveras qu'elle est un vernis étendu sur la pensée. Tu lâcheras des axiomes, comme : « Un grand écrivain en France est toujours un grand homme, il est tenu par la langue à toujours penser; il n'en est pas ainsi dans les autres pays, etc. » Tu démontreras ta proposition en comparant Rabener[2], un moraliste

1. Balzac va répondre ici, par l'attaque, à tous les critiques qui l'ont plus ou moins franchement *éreinté* : Sainte-Beuve, Jules Janin, G. Planche, — mais surtout aux plumitifs qui se mettaient aux gages des puissants, directeurs de revues, à tous les exécuteurs des basses-œuvres, de la catégorie de ce *Pickersgill Junior* qui, en juin 1836, dans la *Revue de Paris* (qui venait de perdre son procès contre Balzac) avait tourné en ridicule *Le Lys dans la Vallée*. (*Pickersgill* semble bien d'ailleurs n'avoir été qu'un pseudonyme d'A. Pichot).

2. Les satires de Rabener (1714-1771) avaient été traduites en français en 1754.

satirique allemand, à la Bruyère. Il n'y a rien qui pose un critique comme de parler d'un auteur étranger inconnu. Kant est le piédestal de Cousin[1]. Une fois sur ce terrain, tu lances un mot qui résume et explique aux niais le système de nos hommes de génie du dernier siècle, en appelant leur littérature une *littérature idéée*[2]. Armé de ce mot, tu jettes tous les morts illustres à la tête des auteurs vivants. Tu expliques alors que, de nos jours, il se produit une nouvelle littérature où l'on abuse du dialogue (la plus facile des formes littéraires), et des descriptions qui dispensent de penser. Tu opposeras les romans de Voltaire, de Diderot, de Sterne, de Le Sage, si substantiels, si incisifs, au roman moderne où tout se traduit par des images, et que Walter Scott a beaucoup *dramatisé*. Dans un pareil genre, il n'y a place que pour l'inventeur. « Le roman à la Walter Scott est un genre et non un système », diras-tu. Tu foudroieras ce genre funeste où l'on délaye les idées, où elles sont passées au laminoir, genre accessible à tous les esprits, genre où chacun peut devenir auteur à bon marché, genre que tu nommeras enfin la *littérature imagée*[3]. Tu feras tomber cette argumentation sur Nathan, en démontrant qu'il est un imitateur et n'a que l'apparence du talent. Le grand style serré du 18e siècle manque à son livre, tu prouveras que l'auteur y a substitué les événements aux sentiments. Le mouvement n'est pas la vie, le tableau n'est pas l'idée ! Lâche de ces sentences-là, le public les répète. Malgré le mérite de cette œuvre, elle te paraît alors fatale et dangereuse, elle ouvre les portes du temple de la Gloire à la foule, et tu feras apercevoir dans le lointain une armée de petits auteurs empressés d'imiter cette forme, si facile. Ici, tu pourras te livrer à de tonnantes lamentations sur la décadence du goût, et tu glisseras l'é-

1. Balzac n'a pas ménagé Cousin. Il se moquait de son langage métaphysique (*Des Mots à la mode*, dans *la Mode* du 22 mai 1830) ; — il parlait ailleurs d'un homme grave qui se fait « un casse-tête chinois » des leçons de M. Cousin. Dans sa *Nouvelle Théorie du déjeuner* (mai 1830) : « Le déjeuner est un criterium, c'est le *prodrome* de votre perfection personnelle, dirait M. Cousin. » Il le raille encore dans la *Comédie du Diable*, *le Traité de la Vie élégante*, etc.

2. Le parti de Mme de Staël (les doctrinaires, une fraction importante du *Globe*) opposait la littérature des idées à celle des images. Dans ses premiers articles du *Globe*, Sainte-Beuve tentait une conciliation.

3. Noter que Balzac lui-même a reproché à W. Scott de n'avoir pas une idée d'ensemble ; et il estimait, avec raison, que la *Comédie humaine* était supérieure aux romans historiques de Scott par l'unité du plan. Sur la fortune de W. Scott en France, voir MAIGRON : *Le Roman historique*.

loge de MM. Etienne, Jouy, Tissot, Gosse, Duval, Jay, Benjamin Constant, Aignan, Baour-Lormian, Villemain, les coryphées du parti libéral napoléonien, sous la protection desquels se trouve le journal de Vernou. Tu montreras cette glorieuse phalange[1] résistant à l'invasion des romantiques, tenant pour l'idée et le style contre l'image et le bavardage, continuant l'école voltairienne et s'opposant à l'école anglaise et à l'école allemande, de même que les dix-sept orateurs de la gauche combattent pour la nation contre les ultras de la droite. Protégé par ces noms révérés de l'immense majorité des Français, qui seront toujours pour l'opposition de la gauche, tu peux écraser Nathan, dont l'ouvrage, quoique renfermant des beautés supérieures, donne en France droit de bourgeoisie à une littérature sans idées. Dès lors, il ne s'agit plus de Nathan ni de son livre, comprends-tu? mais de la gloire de la France. Le devoir des plumes honnêtes et courageuses est de s'opposer vivement à ces importations étrangères. Là, tu flattes l'abonné. Selon toi, la France est une fine commère, il n'est pas facile de la surprendre. Si le libraire a, par des raisons dans lesquelles tu ne veux pas entrer, escamoté un succès, le vrai public a bientôt fait justice des erreurs causées par les cinq cents niais qui composent son avant-garde. Tu diras qu'après avoir eu le bonheur de vendre une édition de ce livre, le libraire est bien audacieux d'en faire une seconde, et tu regretteras qu'un si habile éditeur connaisse si peu les instincts du pays. Voilà tes masses. Saupoudre-moi d'esprit ces raisonnements, relève-les par un petit filet de vinaigre, et Dauriat est frit dans la poêle aux articles. Mais n'oublie pas de terminer en ayant l'air de plaindre dans Nathan l'erreur d'un homme à qui, s'il quitte cette voie, la littérature contemporaine devra de belles œuvres.

Lucien fut stupéfait en entendant parler Lousteau : à la parole du journaliste, il lui tombait des écailles des yeux, il découvrait des vérités littéraires qu'il n'avait même pas soupçonnées.

— Mais ce que tu me dis, s'écria-t-il, est plein de raison et de justesse[2].

— Sans cela, pourrais-tu battre en brèche le livre de Nathan? dit Lousteau. Voilà, mon petit, une première

1. Nous renonçons à commenter ce texte; c'est un document d'histoire littéraire. Balzac y signale quelques-unes des puissances qui luttaient contre le romantisme.

2. Rappelons encore que Balzac n'a jamais adhéré à l'école romantique, et que son œuvre en est souvent une satire.

forme d'article qu'on emploie pour démolir un ouvrage. C'est le pic du critique. Mais il y a bien d'autres formules ! Ton éducation se fera. Quand tu seras absolument obligé de parler d'un homme que tu n'aimeras pas, quelquefois le propriétaire, le rédacteur en chef d'un journal a la main forcée, tu déploieras les négations de ce que nous appelons l'article de fond. On met en tête de l'article le titre du livre dont on veut que vous vous occupiez ; on commence par des considérations générales dans lesquelles on peut parler des Grecs et des Romains, puis on dit à la fin : « Ces considérations nous ramènent au livre de M. un tel, qui sera la matière d'un second article. » Et le second article ne paraît jamais. On étouffe ainsi le livre entre deux promesses. Ici, tu ne fais pas un article contre Nathan, mais contre Dauriat ; il faut un coup de pic. Sur un bel ouvrage, le pic n'entame rien, et il entre dans un mauvais livre jusqu'au cœur : au premier cas, il ne blesse que le libraire ; et, dans le second, il rend service au public. Ces formes de critique littéraire s'emploient également dans la critique politique.

La cruelle leçon d'Étienne ouvrait des cases dans l'imagination de Lucien, qui comprit admirablement ce métier.

[Son article est vite écrit, paraît et produit un grand effet. Dauriat arrive chez lui « en cabriolet » (le fameux cabriolet de Ladvocat ; dans l'entre-deux, Balzac cite Dauriat et Ladvocat ensemble, comme inventeurs des affiches « bizarrement coloriées », de ces « vignettes » qui firent « de l'affiche un poème »). Et sans plus d'explication, il lui déclare qu'il achète lès *Marguerites* ; il lui prédit un splendide et prochain avenir littéraire. Il est aussi courtisan qu'il fut insolemment protecteur. Lucien se voit déjà arrivé ; mais il lui reste à faire la paix avec Nathan, qui serait un redoutable ennemi. Rien n'est plus facile ; cette fois-ci, c'est Blondet qui lui donne le plan d'un nouvel article.]

— Sais-tu par quel mot s'est consolé Nathan après avoir lu ton article ? dit Lousteau.

— Comment le saurai-je ?

— Nathan s'est écrié : « Les petits articles passent, les grands ouvrages restent ! » Cet homme viendra souper ici dans deux jours, il doit se prosterner à tes pieds, baiser ton ergot, et te dire que tu es un grand homme.

— Ce serait drôle, dit Lucien.

— Drôle ! reprit Blondet, c'est nécessaire.

— Mes amis, je veux bien, dit Lucien un peu gris ; mais comment faire ?

— Eh bien, dit Lousteau, écris pour le journal de Merlin[1] trois belles colonnes où tu te réfuteras toi-même. Après avoir joui de la fureur de Nathan, nous venons de lui dire qu'il nous devrait bientôt des remercîments pour la polémique serrée à l'aide de laquelle nous allions faire enlever son livre en huit jours. Dans ce moment-ci, tu es à ses yeux un espion, une canaille, un drôle ; après-demain, tu seras un grand homme, une tête forte, un homme de Plutarque ! Nathan t'embrassera comme son meilleur ami. Dauriat est venu, tu as trois billets de mille francs : le tour est fait. Maintenant il te faut l'estime et l'amitié de Nathan. Il ne doit y avoir d'attrapé que le libraire. Nous ne devons immoler et poursuivre que nos ennemis. S'il s'agissait d'un homme qui eût conquis un nom sans nous, d'un talent incommode et qu'il fallût annuler, nous ne ferions pas de réplique semblable ; mais Nathan est un de nos amis, Blondet l'avait fait attaquer dans *Le Mercure* pour se donner le plaisir de répondre dans *Les Débats*. Aussi la première édition du livre s'est-elle enlevée !

— Mes amis, foi d'honnête homme, je suis incapable d'écrire deux mots d'éloge sur ce livre...

— Tu auras encore cent francs, dit Merlin, Nathan t'aura déjà rapporté dix louis, sans compter un article que tu peux faire dans la revue de Finot, et qui te sera payé cent francs par Dauriat et cent francs par la revue : total vingt louis !

— Mais que dire ? demanda Lucien.

— Voici comment tu peux t'en tirer, mon enfant, répondit Blondet en se recueillant. « L'envie, qui s'attache à toutes les belles œuvres, comme le ver aux bons fruits, a essayé de mordre sur ce livre, diras-tu. Pour y trouver des défauts, la critique a été forcée d'inventer des théories à propos de ce livre, de distinguer deux littératures : celle qui se livre aux idées et celle qui s'adonne aux images. » Là, mon petit, tu diras que le dernier degré de l'art littéraire est d'empreindre l'idée dans l'image. En essayant de prouver que l'image est toute la poésie, tu te plaindras du peu de poésie que comporte notre langue, tu parleras des reproches que nous font les étrangers sur le *positivisme* de notre style,

1. Encore un beau spécimen de la jungle littéraire : « Sa voix tenait du miaulement des chats et de l'étouffement asthmatique de l'hyène. » C'est un centre-droit. Son journal *Le Réveil* est un succédané du *Drapeau Blanc* (qui fut dans la réalité l'un des organes les plus exaltés de l'opinion légitimiste sous la Restauration).

et tu loueras M. de Canalis et Nathan des services qu'ils rendent à la France en déprosaïsant son langage. Accable la précédente argumentation en faisant voir que nous sommes en progrès sur le 18e siècle. Invente le *progrès* (une adorable mystification à faire aux bourgeois) ! Notre jeune littérature procède par tableaux où se concentrent tous les genres, la comédie et le drame, les descriptions, les caractères, le dialogue, sertis par les nœuds brillants d'une intrigue intéressante. Le roman, qui veut le sentiment, le style et l'image, est la création moderne la plus immense. Il succède à la comédie, qui, dans les mœurs modernes, n'est plus possible avec ses vieilles lois[1]. Il embrasse le fait et l'idée dans ses inventions qui exigent et l'esprit de la Bruyère et sa morale incisive, les caractères traités comme l'entendait Molière, les grandes machines de Shakespeare et la peinture des nuances les plus délicates de la passion, unique trésor que nous aient laissé nos devanciers. Aussi le roman est-il bien supérieur à la discussion froide et mathématique, à la sèche analyse du 18e siècle « Le roman, diras-tu sentencieusement, est une épopée amusante. » Cite *Corine*, appuie-toi sur Madame de Staël. « Le 18e siècle a tout mis en question, le 19e est chargé de conclure : aussi conclut-il par des réalités, mais par des réalités qui vivent et qui marchent ; enfin, il met en jeu la passion, élément inconnu à Voltaire. Tirade contre Voltaire. Quant à Rousseau, il n'a fait qu'habiller des raisonnements et des systèmes. Julie et Claire sont des entéléchies[2], elles n'ont ni chair ni os ». Tu peux démancher[3] sur ce thème et dire que nous devons à la paix, aux Bourbons, une littérature jeune et originale, car tu écris dans un journal centre droit. Moque-toi des faiseurs de systèmes. Enfin, tu peux t'écrier par un beau mouvement : « Voilà bien des erreurs, bien des mensonges chez notre confrère ! et pourquoi ? pour déprécier une belle œuvre, pour tromper le public et

1. Il est encore remarquable que ce soient là précisément les idées que Balzac faisait développer par ses amis, Philarète Chasles, Davin, en guise d'Introduction à ses ouvrages. Qu'on se reporte à la *Préface* écrite par Ph. Chasles pour les *Romans et Contes philosophiques* et aux *Introductions* de Davin pour les *Etudes philosophiques* et pour les *Etudes de mœurs*. (Voir ces textes dans Lovenjoul, *op. cit.*)

2. Le mot est pris ici dans le sens d'*entités métaphysiques*.

3. Se dit du violoniste qui déplace la main gauche vers le corps du violon, pour obtenir des sons plus aigus. Le journaliste est un virtuose qui sait à merveille passer d'un registre d'idées à un autre, ou, si l'on veut, greffer une digression adroite sur son thème initial.

arriver à cette conclusion : Un livre qui se vend ne se vend pas. *Proh Pudor !* » Lâche *Proh Pudor !* ce juron honnête anime le lecteur. Enfin annonce la décadence de la critique! Conclusion : « Il n'y a qu'une seule littérature, celle des livres amusants. Nathan est entré dans une voie nouvelle, il a compris son époque et répond à ses besoins. Le besoin de l'époque est le drame[1]. Le drame est le vœu d'un siècle où la politique est un mimodrame perpétuel. N'avons nous pas vu en vingt ans, diras-tu, les quatre drames de la Révolution, du Directoire, de l'Empire et de la Restauration ? » De là, tu roules dans le dithyrambe de l'éloge, et la seconde édition s'enlève. Voici comme : samedi prochain, tu feras une feuille dans notre revue, et tu la signeras DE RUBEMPRÉ en toutes lettres. Dans ce dernier article tu diras : « Le propre des belles œuvres est de soulever d'amples discussions. Cette semaine, tel journal a dit telle chose du livre de Nathan, tel autre lui a vigoureusement répondu. » Tu critiques les deux critiques C. et L., tu me dis en passant une politesse à propos du premier article que j'ai fait aux *Débats*, et tu finis en affirmant que l'œuvre de Nathan est le plus beau livre de l'époque. C'est comme si tu ne disais rien, on dit cela de tous les livres[2]. Tu auras gagné quatre cents francs dans ta semaine, outre le plaisir d'écrire la vérité quelque part. Les gens sensés donneront raison ou à C., ou à L., ou à Rubempré, peut-être à tous trois ! La mythologie, qui certes est une des plus grandes inventions humaines, a mis la Vérité dans le fond d'un puits, ne faut-il pas des seaux pour l'en tirer ? tu en auras donné trois pour un au public. Voilà mon enfant. Marche !

Lucien fut étourdi, Blondet l'embrassa sur les deux joues en lui disant :

— Je vais à ma boutique.

Chacun s'en alla à sa boutique. Pour ces hommes forts, le journal n'était qu'une boutique.

1. La jeune école abusait de ce mot, que la *Préface de Cromwell* (en 1827) mettait si haut : « *Il y a du drame !* disait Balzac le 22 mai 1830. (*Des Mots à la Mode*). Avec ce mot-là, vous égorgez sans pitié une dispute critique. Vous jetez là un siècle et sa pensée à la tête de vos auditeurs. — Ainsi : « Bonaparte, quel drame ! — Quel drame que ce livre !.. Que voulez-vous qu'on dise après vous... La cour, drame ! — Le bagne, drame ! — Le drame est partout, excepté au théâtre. » On sent la pointe. Balzac anticipe sur les temps en plaçant cette mode du mot *drame* en 1821. On relèverait bien d'autres exemples de transpositions analogues.

2. Et Balzac ne manquait pas de le faire dire des siens pour se mettre au ton.

[Lucien marche. Il devient un *condottiere* littéraire. Du journalisme libéral, il passera bientôt au camp royaliste ; il sera, au *Réveil*, le collaborateur de l'*ultra* Martinville (personnage réel dont Balzac parle avec beaucoup d'égards) ; c'est ainsi qu'il espère obtenir une ordonnance royale qui lui permette de porter le nom de sa mère : *de Rubempré*. Il pénètre dans le monde aristocratique ; il devient une force ; on peut croire un moment qu'il va monter au pinacle. Mais soudain tout casse. Lucien est trahi par de faux camarades que son talent inquiète ; il est proscrit par les royalistes, il est honni par les libéraux, et par ses anciens amis du Cénacle, qui ne lui pardonnent pas d'avoir *éreinté*, par ordre, un livre sublime de d'Arthez. Provoqué et blessé en duel par Michel Chrestien, ruiné, il quitte Paris et rentre à pied à Angoulême, comme un vagabond.

Dans une troisième Partie, parue seulement en 1843, *Les Souffrances de l'Inventeur*, Balzac montrera le beau-frère de Lucien, David Séchard (cf. p. 272 sq.), inventeur d'un nouveau procédé de fabrication du papier, victime des imprudences et des fautes du poète-journaliste. Il a accepté la responsabilité de ses dettes; pour les payer, il est réduit à vendre son secret à des concurrents. Le vieux Séchard (cf. p. 272) meurt, et David peut enfin vivre dans l'aisance, tandis que Rubempré désespéré par le sentiment de sa culpabilité, quitte Angoulême pour se tuer. Mais en chemin il rencontre, déguisé en prêtre espagnol, le fameux Vautrin : c'est pour lui le début d'une seconde existence.

La suite de ses aventures est tracée dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes* (1838-47). Balzac a repris le sujet esquissé dans *Le Père Goriot*. L'alliance que Vautrin proposait à Rastignac : « Ah ! si vous vouliez devenir mon élève, je vous ferais arriver à tout. Vous ne formeriez pas un désir qu'il ne fût à l'instant comblé, quoi que vous puissiez souhaiter : honneurs, fortune, femmes. On vous réduirait toute la civilisation en ambroisie. Vous seriez notre enfant gâté, notre Benjamin... » ; cette alliance, contre laquelle la nature encore vierge de Rastignac se révoltait, Rubempré, qui est un mou et un voluptueux, l'accepte. D'où une série d'extraordinaires histoires, qui nous conduisent dans les mondes interlopes et jusqu'aux bas-fonds sociaux, ou dans les salons de la plus pure aristocratie. Il s'en faut de peu que Rubempré n'épouse la noble Mlle de Grandlieu ; mais Vautrin qui, pour faire arriver Rubempré, a commis quelques assassinats de plus, est découvert, et Rubempré, considéré comme son complice, est arrêté et se pend en prison. Balzac n'a pas voulu terminer ce roman picaresque, — où il y a encore des parties d'un réalisme très exact, — par le triomphe du vice et de l'ambition sans scrupules. L'histoire de Rubempré n'en est pas moins de celles qui ont le plus contribué à la réputation d'immoralité de la *Comédie humaine*.]

LES EMPLOYÉS (1837)

Analyse.

[Paru dans *La Presse* du 1er au 14 juillet 1837 sous le titre de *La Femme supérieure*, ce roman a été rédigé à la même époque que *César Birotteau* : « D'après la manière dont je l'entame, j'espère avoir fini *La Femme supérieure* en quatre jours. Je suis animé d'une espèce de rage d'en finir avec les œuvres dont j'ai reçu l'argent. » Ces lignes sont du 29 mai ; le 2 juin, Balzac écrivait : « J'avais commencé *La Femme supérieure* de manière à la finir en quatre jours, et voilà qu'il m'est impossible d'en faire une ligne. Il me semble que mes facultés sont détendues. » Enfin, en un mois « jour pour jour », l'œuvre était finie « quant au journal, mais non quant au livre ».

Elle est en effet demeurée inachevée, comme œuvre d'art, en dépit de la conclusion hâtive que Balzac y mit en 1838, et des fragments nombreux, tirés de la *Physiologie de l'Employé* (1841) qu'il y intercala, pour corser le volume, en 1846.

La femme supérieure, c'est Madame Rabourdin, femme d'un chef de bureau au Ministère des Finances. Intelligente, fine, ambitieuse, et d'ailleurs sans fortune, elle voudrait pousser son mari vers de hautes destinées administratives, et elle a chez elle un petit salon politique. Très honnête femme, elle n'a garde de décourager la poursuite de des Lupeaulx, secrétaire général du Ministère, de qui elle espère beaucoup obtenir sans lui rien sacrifier. Grâce à lui, elle est admise aux réceptions intimes du Ministre ; elle s'y révèle très grande dame, adroite, digne d'être l'épouse, l'*associée*[1], comme on dirait maintenant, d'un très haut fonctionnaire.

Mais tant d'habileté succombe. Rabourdin est un homme à idées : il a dans son tiroir un plan de réforme générale de l'administration française, sacrifiant beaucoup d'emplois inutiles, exécutant beaucoup d'incapables ou de tarés, et notamment des

1. Nous pensons au si intéressant roman du regretté Lucien Mühlfeld : *L'Associée*.

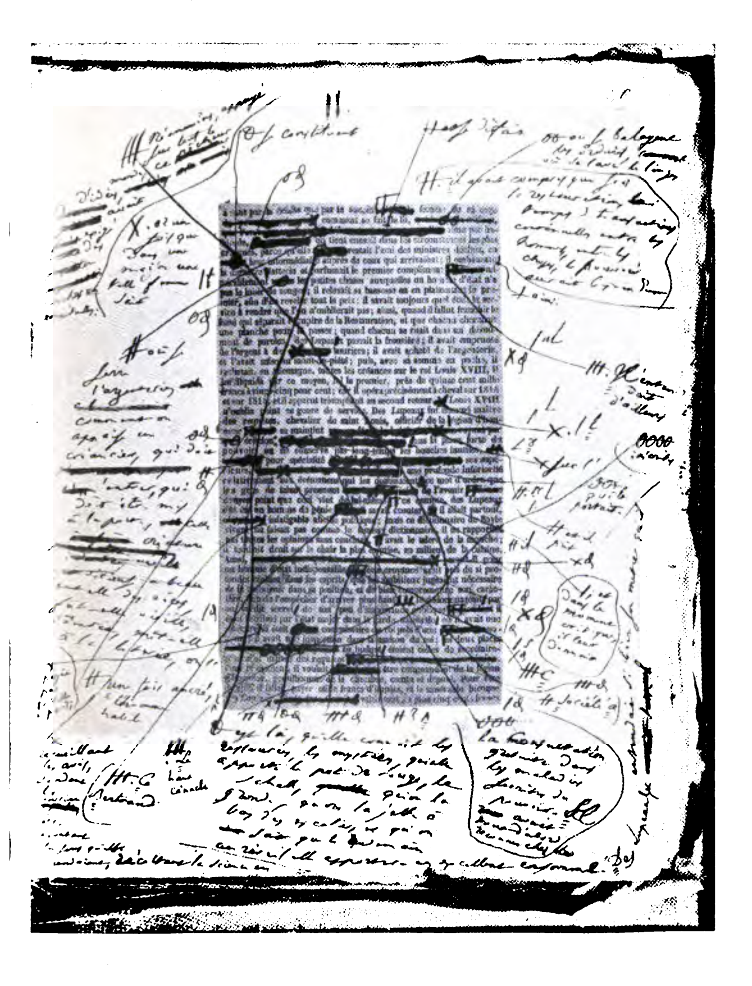


Fig. 13. — **Une épreuve de Balzac.**

Les Employés furent publiés (sous le titre de _La Femme supérieure_) en 1837. Les trois reproductions suivantes donneront une légère idée du travail auquel Balzac se livrait sur le manuscrit et sur les épreuves. (Manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale. Balzac l'avait offert au sculpteur David d'Angers ; le troisième volume du manuscrit porte ces mots : « Il n'y a pas que les statuaires qui piochent. »)

Lupeaulx, qui est dénoncé comme un homme à utiliser dans des besognes secrètes et suspectes. Balzac a mis là beaucoup d'idées qui avaient cours de son temps, parmi les opposants au Gouvernement de Juillet (la scène se passe d'ailleurs sous la Restauration, en 1824).

On devine comment le drame se noue : Rabourdin a des envieux, des rivaux. Une place de chef de division devenant vacante, il l'obtiendrait, si un traître ne volait ce fameux plan, et ne le portait à des Lupeaulx. Rabourdin, l'idéaliste, le probe, prend figure de délateur, tout le moins d'homme dangereux. En vain il essaye de se justifier; des Lupeaulx, par de perfides manœuvres, enveloppées de bonne grâce, l'empêche de s'expliquer devant le Ministre. Rabourdin est sacrifié, et il donne sa démission.

Malgré le remarquable portrait de des Lupeaulx, malgré la peinture satirique des bureaux, et à cause des dissertations qui surabondent, l'œuvre eut peu de succès : « Il arrive vingt lettres par jour de réprobation au journal. » Plus tard, dans *Les Petits Bourgeois*, Balzac reprendra les types secondaires indiqués déjà si heureusement ici. — La puissance occulte de la *Congrégation* est analysée dans le détail de son action, en ce roman qui ouvre des jours si curieux sur toute l'époque.]

HISTOIRE DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DE CÉSAR BIROTTEAU (1837)

L'œuvre expliquée.

[C'est le 10 avril 1834 que Balzac parle pour la première fois de cette œuvre (*Lettres à l'Etrangère*) : « Je fais une œuvre capitale, *César Birotteau*... C'est Socrate *bête*, buvant dans l'ombre et goutte à goutte sa ciguë, l'ange foulé aux pieds, l'honnête homme méconnu... Ce sera plus grand, plus vaste que ce que j'ai fait jusqu'alors. » Le souci de réaliser sa conception, « qui a pris d'immenses proportions » (26 octobre), reparaît en novembre 1834, en août et octobre 1835 ; mais *Le Père Goriot*, *Le Contrat de Mariage*, *Le Lys dans la Vallée*, etc., passent d'abord ; et la résolution d'aborder « immédiatement » *Birotteau* ne se manifeste que le 12 février 1837 : encore Balzac songe t-il en même temps aux *Employés*, qui paraîtront d'abord, et à *La Maison Nucingen*, qui sera à peu près contemporaine de *Birotteau* (novembre 1837). L'insuccès de *La Femme supérieure*, (premier titre des *Employés*) engendrait chez lui (8 juillet 1837) une défiance de ses forces, « peu propice à le lancer dans l'œuvre de *César Birotteau*, que j'aborde, disait-il, aujourd'hui même, et qu'il faut pousser avec une grande célérité. » On peut suivre, dans les *Lettres à l'Etrangère* des 19 juillet et 25 août, la concurrence que d'autres sujets font à celui-ci. La lettre du 1er septembre atteste que le manuscrit (la première rédaction très hâtive) de *Birotteau* était alors « assez avancé. » Enfin, le 14 novembre, Balzac veut en finir : « On offre 20,000 francs de *César Birotteau* s'il est prêt pour le 10 décembre [*Le Figaro* voulait l'offrir en prime à ses abonnés]; j'ai un volume et demi à faire, et la misère m'a fait promettre. Il faut travailler pendant vingt-cinq nuits et vingt-cinq jours » (*à l'Etrangère* — cf. *Correspondance*, I. 377, à Laure Surville). Ce tour de force, Balzac l'accomplit (et Edouard Ourliac le raconta, dans un article humoristique du *Figaro*, 15 décembre 1837) : « Je viens [*à l'Etrangère*, 20 décembre] de terminer en vingt-deux jours *César Birotteau*. J'ai fait en même temps *La Maison Nucingen*

pour *La Presse.* » Il est anéanti de fatigue. Il dort quinze ou seize heures par jour et ne fait rien (20 janvier 1838, *à l'Etrangère*). De son ouvrage, il n'a plus que « le plus profond dégoût » et il n'est « propre qu'à le maudire pour les fatigues qu'il lui a causées. » De fait, la production de Balzac, en 1838, est *relativement* faible. (Il assure bien le 17 septembre 1838, à Mme Hanska, qu'il vient d'écrire « deux volumes in-octavo intitulés : *Qui terre a guerre a* », les futurs *Paysans*; mais il ne semble pas que cette affirmation doive être prise au pied de la lettre). Il se souviendra longtemps de cet effort; en 1843, le 28 mai, il écrira à l'Etrangère : « Un jour, j'ai fait *Birotteau* en dix-sept jours, et j'ai failli y rester. » Mettons qu'il exagère (tout à l'heure, c'était vingt-deux jours) ; il n'en reste pas moins que, même à tenir compte de l'élaboration inconsciente subie par le sujet, pendant cette période d'incubation qui s'étend d'avril 1834 à décembre 1837, *César Birotteau* est l'un des témoignages les plus expressifs, de ce que peut réaliser la verve de Balzac, enfiévrée par la hantise de la dette.

Pourquoi, dans la concurrence des sujets qui vivaient en son imagination, *Birotteau* ne l'a-t-il pas emporté plus tôt ? Il dira le 11 octobre 1846 : « J'ai conservé *César Birotteau* pendant six ans[1] à l'état d'ébauche, en désespérant de pouvoir jamais intéresser qui que ce soit à la figure d'un boutiquier assez bête, assez médiocre, dont les infortunes sont vulgaires, symbolisant ce dont nous nous moquons beaucoup, *le petit commerce parisien*... Dans un jour de bonheur, je me suis dit : Il faut le transfigurer, en en faisant l'image de la probité..... Et il m'a paru possible. » (A Hippolyte Castille ; *Œuvres complètes*, T. XXII, p. 365.)

Tel est en effet le sujet de *Birotteau* : un parfumeur, type de l'honnêteté commerciale, chef de bataillon dans la garde nationale, ancien juge au tribunal de commerce, et nommé par la Restauration chevalier de la Légion d'honneur en récompense de son dévouement à la cause royale[2], se laisse griser par le succès, est ruiné par des spéculations maladroites, et par la banqueroute de ses associés. Il est déclaré en faillite. Mais grâce

1. Six ans ? C'est possible, bien que la correspondance n'autorise à conclure que pour près de quatre ans. Mais dans les *Pensées, Sujets, Fragments* publiés par Crépet, on trouve, se rattachant au même ordre d'idées que divers ouvrages de Balzac parus vers 1832, une phrase (p. 23) qui se retrouvera dans *Birotteau.*

2. Sur l'original de César Birotteau, voir Lenôtre, *Vieilles maisons, vieux papiers*, 2e série, on trouve chez Mme de Bassanville (*Op. cit.*) et chez Lecomte (*Op. cit.*) des indications partiellement différentes, dont M. Lenôtre, en sa très concluante étude, semble n'avoir pas voulu faire état.

à un travail acharné, aidé d'ailleurs par une femme énergique et pleine de sens, et par son oncle Pillerault, type admirable d'austérité républicaine, il arrive à désintéresser ses créanciers, il est réhabilité, et il meurt aussitôt, tué par la joie d'avoir reconquis son honneur commercial. Nous ne résumons pas ici le drame de procédure commerciale, qui tient une bonne partie du livre. Lemer (*Balzac*) se demande si le souvenir des remarquables observations, sur la procédure en matière de faillite, contenues dans *Birotteau*, n'inspira pas à J. Favre et à Dupont de Bussac la proposition sur les « Concordats amiables » qu'ils présentèrent à l'Assemblée nationale en 1848. D'autre part M. Roux (*Balzac jurisconsulte et criminaliste*, 1906) se moque en passant de Mme Surville, qui disait qu'un avoué lui avait désigné *Birotteau* comme le guide indispensable en matière de faillite. *Ne sutor ultra crepidam.*

« Qui lit *Birotteau*, dit Balzac dans sa Préface de 1838, devra lire *La Maison Nucingen*; toute œuvre comique est nécessairement bilatérale. » Et ailleurs (à Hippolyte de Castille, *lettre citée*) : « *Nucingen* et *Birotteau* sont deux œuvres jumelles. C'est l'improbité, la probité, juxtaposées comme dans le monde. » Nous vérifions donc ici la loi d'antithèse qui régit une partie de la production de Balzac.

Les intrigues des fripons tiennent une grande place dans ce roman. Les « fauves » et les « reptiles » de la jungle parisienne y figurent au complet. L'œuvre est illuminée par la figure un peu sotte, mais très pure, de Birotteau, par celle de sa femme, et par une idylle amoureuse entre leur fille et Anselme Popinot ; à la fois sentimental et pratique, le gendre de Birotteau atteindra les plus brillantes destinées : après 1830, il sera ministre.]

Analyse et Extraits.

[César Birotteau, brave Tourangeau d'origine paysanne, venu à Paris en 1793 avec un louis dans sa poche, est entré comme garçon de magasin chez M. et Mme Ragon, parfumeurs, à l'enseigne de *La Reine des Roses*. Il leur a succédé après le 18 brumaire. Il a rendu de grands services aux royalistes militants, qu'il a cachés dans sa boutique. La Restauration l'a bien payé de ses peines. Il est chef de bataillon de la Garde Nationale, chevalier de la Légion d'honneur. La tête tourne à cet homme excellent, scrupuleux, et un peu simple. Il rêve d'acquérir une grande fortune industrielle ; Balzac le prend au moment où, mal-



Fig. 14. — **Une épreuve de Balzac.**

grè les sages exhortations de sa femme, il se lance dans les entreprises les plus vastes.]

Cossu, probe et bien pensant.

César avait alors[1] quarante ans. Les travaux auxquels il se livrait dans sa fabrique[2] lui avaient donné quelques rides prématurées, et avaient légèrement argenté la longue chevelure touffue que la pression de son chapeau lustrait circulairement. Son front, où, par la manière dont ils étaient plantés, ses cheveux dessinaient cinq pointes, annonçait la simplicité de sa vie. Ses gros soucils n'effrayaient point, car ses yeux bleus s'harmoniaient[3] par leur limpide regard toujours franc avec son front d'honnête homme. Son nez cassé à la naissance et gros du bout, lui donnait l'air étonné des gobe-mouches[4] de Paris. Ses lèvres étaient très lippues, et son grand menton tombait droit. Sa figure fortement colorée, à contours carrés, offrait par la disposition des rides, par l'ensemble de la physionomie, le caractère ingénument rusé du paysan. La force générale du corps, la grosseur des membres, la carrure du dos, la largeur des pieds, tout dénotait d'ailleurs le villageois transplanté dans Paris. Ses mains larges et poilues, les grasses phalanges de ses doigts ridés, ses grands ongles carrés eussent attesté son origine, s'il n'en était pas resté des vestiges dans toute sa personne. Il avait sur les lèvres le sourire de bienveillance que prennent les marchands quand vous entrez chez eux ; mais ce sourire commercial était l'image de son contentement intérieur et peignait l'état de son âme douce. Sa défiance ne dépassait jamais les affaires, sa ruse le quittait sur le seuil de la Bourse ou quand il fermait son grand livre. Le soupçon était pour lui ce qu'étaient ses factures imprimées, une nécessité de la vente elle-même. Sa figure offrait une sorte d'assurance comique, de fatuité mêlée de bonhomie qui le rendait original à voir en lui épargnant une ressemblance trop complète avec la plate figure du bourgeois parisien. Sans cet air de naïve admiration et de foi en sa personne, il eût imprimé trop de respect ; il se rapprochait ainsi des hommes en payant sa quote-part de

1. Nous sommes en 1818.
2. Il est parfumeur.
3. Balzac emploie couramment *harmonier* de préférence à *harmoniser*.
4. *Badauds*.

ridicule[1]. Habituellement, en parlant, il se croisait les mains derrière le dos. Quand il croyait avoir dit quelque chose de galant ou de saillant, il se levait imperceptiblement sur la pointe des pieds, à deux reprises, et retombait sur ses talons lourdement, comme pour appuyer sa phrase. Au fort d'une discussion, on le voyait quelquefois tourner sur lui-même brusquement, faire quelques pas comme s'il allait chercher des objections et revenir sur son adversaire par un mouvement brusque. Il n'interrompait jamais, et se trouvait souvent victime de cette exacte observation des convenances, car les autres s'arrachaient la parole, et le bonhomme quittait la place sans avoir pu dire un mot. Sa grande expérience des affaires commerciales lui avait donné des habitudes taxées de manies par quelques personnes. Si quelque billet n'était pas payé, il l'envoyait à l'huissier, et ne s'en occupait plus que pour recevoir le capital, l'intérêt et les frais; l'huissier devait poursuivre jusqu'à ce que le négociant fût en faillite; César cessait alors toute procédure, ne comparaissait à aucune assemblée de créanciers, et gardait ses titres. Ce système et son implacable mépris pour les faillis lui venait de M. Ragon[2], qui, dans le cours de sa vie commerciale, avait fini par apercevoir une si grande perte de temps dans les affaires litigieuses, qu'il regardait le maigre et incertain dividende donné par les concordats[3] comme amplement regagné par l'emploi du temps qu'on ne perdait point à aller, venir, faire des démarches et courir après les excuses de l'improbité.

— Si le failli est honnête homme et se refait, il vous payera, disait M. Ragon. S'il reste sans ressource et qu'il soit purement malheureux, pourquoi le tourmenter? Si c'est un fripon, vous n'aurez jamais rien. Votre sévérité connue vous fait passer pour intraitable, et, comme il est impossible de transiger avec vous, tant que l'on peut payer, c'est vous qu'on paye.

César arrivait à un rendez-vous à l'heure dite; mais dix minutes après, il partait avec une inflexibilité que rien ne faisait plier: aussi son exactitude rendait-elle exacts les gens qui traitaient avec lui. Le costume qu'il avait adopté concordait avec ses mœurs et sa physionomie. Aucune puissance ne l'eût fait renoncer aux cravates de mousseline

1. Il y a du M. Prudhomme en Birotteau. Balzac empruntera délibérément ce type à Henry Monnier; voir notamment *Les Petits Bourgeois* (1844, mais paru après sa mort, en 1856-7).

2. Son patron, auquel il a succédé, après le 18 brumaire.

3. Un concordat est, en terme de droit commercial, un arrangement entre un failli et ses créanciers.

Fig. 15. — **Une épreuve de Balzac.**

blanche dont les coins brodés par sa femme ou sa fille, lui pendaient sous le cou. Son gilet de piqué blanc, boutonné carrément, descendait très bas sur son abdomen assez proéminent, car il avait un léger embonpoint. Il portait un pantalon bleu, des bas de soie noire et des souliers à rubans dont les nœuds se défaisaient souvent. Sa redingote vert-olive, toujours trop large, et son chapeau à grands bords lui donnaient l'air d'un quaker. Quand il s'habillait pour les soirées du dimanche, il mettait une culotte de soie, des souliers à boucles d'or et son inévitable gilet carré, dont les deux bouts s'entr'ouvraient alors afin de montrer le haut de son jabot plissé. Son habit de drap marron était à grands pans et à longues basques. Il conserva jusqu'en 1819 deux chaînes de montre qui pendaient parallèlement, mais il ne mettait la seconde que quand il s'habillait. Tel était César Birotteau, digne homme à qui les mystères qui président à la naissance des hommes avaient refusé la faculté de juger l'ensemble de la politique et de la vie, de s'élever au-dessus du niveau social sous lequel vit la classe moyenne, qui suivait en toute chose les errements de la routine : toutes ses opinions lui avaient été communiquées, et il les appliquait sans examen. Aveugle mais bon, peu spirituel mais profondément religieux, il avait un cœur pur. Dans ce cœur brillait un seul amour, la lumière et la force de sa vie ; car son désir d'élévation, le peu de connaissances qu'il avait acquises, tout venait de son affection pour sa femme et pour sa fille.

[C'est pourtant ce désir d'élévation qui va le perdre. Il veut augmenter ses dépenses, faire figure dans le haut commerce parisien. Il fait embellir sa boutique ; il agrandit son appartement, le fait décorer par un architecte de talent, enfin, il va donner un grand bal.]

Prospérité.

La prospérité porte avec elle une ivresse à laquelle les hommes inférieurs ne résistent jamais. Cette exaltation eut un résultat facile à prévoir. Grindot[1] vint, il présenta le croquis colorié d'une délicieuse vue intérieure du futur appartement orné de ses meubles. Birotteau, séduit, consentit

1. L'architecte, prix de Rome, d'un talent qui « sent le concours et l'Académie », et qui plaît à la bourgeoisie.

à tout. Aussitôt les maçons donnèrent les coups de pic qui firent gémir la maison et Constance[1]. Son peintre en bâtiments, M. Lourdois, un fort riche entrepreneur qui s'engageait à ne rien négliger, parlait de dorures pour le salon. En entendant ce mot, Constance intervint.

— Monsieur Lourdois, dit-elle, vous avez trente mille livres de rente, vous habitez une maison à vous, vous pouvez y faire ce que vous voulez ; mais nous autres...

— Madame, le commerce doit briller et ne pas se laisser écraser par l'aristocratie. Voilà, d'ailleurs, M. Birotteau dans le gouvernement[2], il est en évidence...

— Oui, mais il est encore en boutique, dit Constance devant ses commis et les cinq personnes qui l'écoutaient; ni moi, ni lui, ni ses amis, ni ses ennemis ne l'oublierons.

Birotteau se souleva sur la pointe des pieds en retombant sur ses talons, à plusieurs reprises[3], les mains croisées derrière lui.

— Ma femme a raison, dit-il. Nous serons modestes dans la prospérité. D'ailleurs, tant qu'un homme est dans le commerce, il doit être sage en ses dépenses, réservé dans son luxe, la loi lui en fait une obligation, il ne doit pas se livrer *à des dépenses excessives*. Si l'agrandissement de mon local et sa décoration dépassaient les bornes, il serait imprudent à moi de les excéder; vous-même, vous me blâmeriez, Lourdois. Le quartier a les yeux sur moi, les gens qui réussissent ont des jaloux, des envieux! — Ah! vous saurez cela bientôt, jeune homme, dit-il à Grindot ; s'ils nous calomnient, ne leur donnez pas au moins lieu de médire.

— Ni la calomnie ni la médisance ne peuvent vous atteindre dit Lourdois ; vous êtes dans une position hors ligne, et vous avez une si grande habitude du commerce, que vous savez raisonner vos entreprises, vous êtes *un malin.*

— C'est vrai, j'ai quelque expérience des affaires ; vous savez pourquoi notre agrandissement? Si je mets un fort dédit[4] relativement à l'exactitude, c'est que...

— Non.

— Eh bien, ma femme et moi, nous réunissons quelques amis autant pour célébrer la délivrance du territoire que

1. La femme de Birotteau.
2. Il est adjoint au maire du IIe arrondissement.
3. Cf. p. 308.
4. Le *dédit* est la somme que l'on s'engage à payer si l'on n'exécute pas une convention. Grindot et Lourdois, s'ils n'ont pas achevé leurs travaux à temps, devront payer un *dédit*.

pour fêter ma promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur[1].

— Comment, comment ! dit Lourdois, ils vous ont donné la croix ?

— Oui; peut-être me suis-je rendu digne de cette insigne et royale faveur en siégeant au tribunal consulaire[2], et en combattant pour la cause royale au 13 vendémiaire, à Saint-Roch, où je fus blessé par Napoléon[3]. Venez avec votre femme et votre demoiselle...

— Enchanté de l'honneur que vous daignez me faire, dit le libéral[4] Lourdois. Mais vous êtes un farceur, papa Birotteau; vous voulez être sûr que je ne vous manquerai pas de parole, et voilà pourquoi vous m'invitez. Eh bien, je prendrai mes plus habiles ouvriers, nous ferons un feu d'enfer pour sécher les peintures ; nous avons des procédés dessiccatifs, car il ne faut pas danser dans un brouillard exhalé par le plâtre. On vernira pour ôter toute odeur.

Trois jours après, le commerce du quartier était en émoi par[5] l'annonce du bal que préparait Birotteau. Chacun pouvait, d'ailleurs, voir les étais extérieurs nécessités par le changement rapide de l'escalier, les tuyaux carrés en bois par où tombaient les décombres dans les tombereaux qui stationnaient. Les ouvriers pressés qui travaillaient aux flambeaux, car il y eut des ouvriers de jour et des ouvriers de nuit, faisaient arrêter les oisifs, les curieux dans la rue, et les commérages s'appuyaient sur ces préparatifs pour annoncer d'énormes somptuosités.

Le dimanche indiqué pour la conclusion de l'affaire, M. et Madame Ragon, l'oncle Pillerault, vinrent sur les quatre heures, après vêpres. Vu les démolitions, disait César, il ne put inviter ce jour-là que Charles Claparon, Crottat et Roguin[6]. Le notaire apporta le *Journal des*

1. Phrase stéréotypée qu'il place partout. En réalité, Birotteau est bien, par certains côtés, le type de ces bourgeois bouffis de vanité candide, dont la sagesse positive et sentencieuse triompha sous Louis-Philippe. — Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur par Louis XVIII pour son dévouement à la cause royale sous la Révolution. (Voir plus loin et cf. *L'Œuvre expliquée*.)

2. On appelait autrefois consul un juge commercial, et tribunal consulaire le tribunal de commerce.

3. Il aime à laisser croire que Napoléon (alors Bonaparte) le blessa de sa propre main.

4. Birotteau est un ultra. Il a la clientèle de la cour. Ragon avait été le coiffeur de Marie-Antoinette.

5. Il faudrait « était *mis* en émoi par... »

6. Claparon et Roguin sont deux canailles qui ruineront Birotteau en l'entraînant à spéculer sur des terrains voisins

Débats[1], où M. de la Billardière[2] avait fait insérer l'article suivant :

« Nous apprenons que la délivrance du territoire sera fêtée avec enthousiasme dans toute la France ; mais, à Paris, les membres du corps municipal ont senti que le moment était venu de rendre à la capitale cette splendeur qui, par un sentiment de convenance, avait cessé pendant l'occupation étrangère. Chacun des maires et des adjoints se propose de donner un bal : l'hiver promet donc d'être très brillant ; ce mouvement national sera suivi. Parmi toutes les fêtes qui se préparent, il est beaucoup question du bal de M. Birotteau, nommé chevalier de la Légion d'honneur, et si connu par son dévouement à la cause royale. M. Birotteau, blessé à l'affaire de Saint-Roch, au 13 vendémiaire, et l'un des juges consulaires les plus estimés, a doublement mérité cette faveur. »

— Comme on écrit bien aujourd'hui ! s'écria César. — On parle de nous dans le journal, dit-il à Pillerault.

— Eh bien, après ? lui répondit son oncle, à qui le *Journal des Débats* était particulièrement antipathique[3].

— Cet article nous fera peut-être vendre de la *pâte des sultanes* et de l'*eau carminative*[4], dit tout bas Madame César à Madame Ragon sans partager l'ivresse de son mari.

[Ici Balzac place deux portraits qui méritent d'être détachés.]

Un ménage du bon vieux temps[5]

Madame Ragon, grande femme sèche et ridée, au nez pincé, aux lèvres minces, avait un faux air d'une marquise de l'ancienne cour. Le tour de ses yeux était attendri sur une assez grande circonférence, comme ceux des vieilles

de la Madeleine. (C'est *l'affaire* qui va se conclure). Crottat est le premier clerc de Roguin, lequel est notaire.

1. Ce journal avait alors une forte couleur officieuse.

2. Maire du IIe arrondissement, chef de division au Ministère des Finances. Il avait joué un rôle dans les guerres de Vendée.

3. C'est un républicain intègre, stoïque, et un commerçant plein d'intelligence.

4. Ce sont les deux produits inventés par Birotteau.

5. Ils feraient bien dans un *Cabinet des Antiques* bourgeois. C'est ce qu'un langage irrévérencieux appellerait deux *vieux tableaux*.

femmes qui ont éprouvé des chagrins. Sa contenance sévère et digne, quoique affable, imprimait le respect. Elle avait d'ailleurs, en elle, ce je ne sais quoi d'étrange qui saisit sans exciter le rire, et que sa mise, ses façons expliquaient : elle portait des mitaines, elle marchait en tout temps avec une ombrelle à canne, semblable à celle dont se servait la reine Marie-Antoinette à Trianon; sa robe, dont la couleur favorite était ce brun pâle nommé feuille-morte, s'étalait aux hanches par des plis inimitables, et dont les douairières d'autrefois ont emporté le secret. Elle conservait la mantille noire garnie de dentelles noires à grandes mailles carrées ; ses bonnets, de forme antique, avaient des agréments qui rappelaient les déchiquetures des vieux cadres sculptés à jour. Elle prenait du tabac avec cette exquise propreté et en faisant ces gestes dont peuvent se souvenir les jeunes gens qui ont eu le bonheur de voir leurs grand'tantes et leurs grand'mères[1] remettre solennellement des boîtes d'or auprès d'elles, sur une table, en secouant les grains de tabac égarés sur leur fichu.

Le sieur Ragon était un petit homme de cinq pieds au plus, à figure de casse-noisette, où l'on ne voyait que des yeux, deux pommettes aiguës, un nez et un menton; sans dents, mangeant la moitié de ses mots, d'une conversation pluviale[2], galant, prétentieux et souriant toujours du sourire qu'il prenait pour recevoir les belles dames que différents hasards amenaient jadis à la porte de sa boutique. La poudre dessinait sur son crâne une neigeuse demi-lune bien ratissée, flanquée de deux ailerons, que séparait une petite queue serrée par un ruban. Il portait l'habit bleu-barbeau, le gilet blanc, la culotte et les bas de soie, des souliers à boucles d'or, des gants de soie noire. Le trait le plus saillant de son caractère était d'aller par les rues tenant son chapeau à la main. Il avait l'air d'un messager[3] de la Chambre des pairs, d'un huissier du cabinet du roi, d'un de ces gens qui sont placés auprès d'un pouvoir quelconque de manière à recevoir son reflet tout en restant fort peu de chose.

1. Balzac parle quelquefois à sa sœur (*Correspondance*, 1820-22) Mme Surville, de leur *bonne-maman*, qui semble avoir été une vieille dame assez originale, nerveuse et spirituelle.

2. = *Ennuyeuse comme la pluie*. Acception personnelle à Balzac.

3. Caron, l'original de Birotteau (voir *L'Œuvre expliquée*, p. 305, n. 2) avait précisément été nommé messager d'Etat; il annonçait une fois par an à la Chambre des pairs que la Chambre des députés était réunie, et il accompagnait le président de l'assemblée depuis la porte de la salle des séances jusqu'à son fauteuil. (LENÔTRE, *op. cit.*, p. 200).

[Grindot et Lourdois n'ont pas manqué de parole à Birotteau. Il peut donner son bal au jour dit.]

La bourgeoisie commerçante au bal.

La bourgeoisie[1] de la rue Saint-Denis s'étalait majestueusement en se montrant dans toute la plénitude de ses droits de bouffonne sottise. C'était bien cette bourgeoisie qui habille ses enfants en lancier ou en garde national, qui achète *Victoires et Conquêtes*[2], *Le Soldat laboureur*, admire *Le Convoi du pauvre*[3], se réjouit le jour de garde[4], va le dimanche dans une maison de campagne à soi, s'inquiète d'avoir l'air distingué, rêve aux honneurs municipaux; cette bourgeoisie jalouse de tout, et néanmoins bonne[5], serviable, dévouée, sensible, compatissante, souscrivant pour les enfants du général Foy[6], pour les Grecs dont les pirateries lui sont inconnues, pour le Champ-d'Asile[7] au moment où il n'existe plus, dupe de ses vertus

1. Il serait curieux de comparer ce texte à VAUVENARGUES : *La Bourgeoisie* (dans l'*Essai sur quelques caractères*), mais surtout *passim* à La Bruyère. On verrait la différence des tons, et celle des temps, avec quelques éléments permanents.
2. Edité par Baudouin, cf. p. 289, n. 3.
3. Deux gravures populaires qui ont fait larmoyer bien des âmes sensibles, l'une représentant un cercueil suivi par un chien, l'autre, un soldat à la charrue.
4. Il s'agit du service de la garde nationale, auquel Balzac essayait de se dérober par tous les moyens, par exemple en se dissimulant sous le nom de la veuve Durand. Il coucha quelquefois à l'*Hôtel des haricots*, la prison réservée aux réfractaires. Des anecdotes bouffonnes se rattachent à cette antipathie de Balzac, de Musset, etc., pour le service de la garde, qui flattait certains bourgeois.
5. Cette préoccupation d'équité est notable. Balzac finira d'ailleurs par rendre justice même à Louis-Philippe, qui représente l'esprit bourgeois sur le trône. Et en 1848, il refusera de publier les *Petits Bourgeois*, jugeant que ce n'est pas le moment de jeter le ridicule sur une classe « qui vient de faire preuve de sagesse, même d'héroïsme, et sur laquelle repose l'avenir matériel et moral de la France. » *Correspondance*, août 1848, à Rolle (il s'agit ici de la comédie et non du roman) : « Est-ce au lendemain d'une bataille où la bourgeoisie a si généreusement versé son sang pour la civilisation menacée, est-ce quand elle est en deuil qu'on peut la traduire sur la scène ? »
6. Voir p. 293, n. 2. Après sa mort, une souscription nationale, en quelques semaines, donna un million à sa famille, qui n'avait rien.
7. Quelques anciens soldats de l'Empire avaient essayé de fonder sous ce nom une colonie au Texas en 1819. Ils furent expulsés. La souscription avait été ou-

et bafouée pour ses défauts par une société qui ne la vaut pas, car elle a du cœur précisément parce qu'elle ignore les convenances ; cette vertueuse bourgeoisie qui élève des filles candides rompues au travail, pleines de qualités que le contact des classes supérieures diminue aussitôt qu'elle les y lance, ces filles sans esprit parmi lesquelles le bonhomme Chrysale[1] aurait pris sa femme ; enfin une bourgeoisie admirablement représentée par les Matifat, les droguistes de la rue des Lombards, dont la maison fournissait *La Reine des roses* depuis soixante ans.

Madame Matifat, qui avait voulu se donner un air digne, dansait coiffée d'un turban et vêtue d'une lourde robe ponceau lamée d'or, toilette en harmonie avec un air fier, un nez romain et les splendeurs d'un teint cramoisi. M. Matifat, si superbe à une revue de garde nationale, où l'on apercevait à cinquante pas son ventre rondelet sur lequel brillait sa chaîne et son paquet de breloques, était dominé par cette Catherine II de comptoir. Gros et court, harnaché de besicles, maintenant le col de sa chemise à la hauteur du cervelet, il se faisait remarquer par sa voix de basse-taille et par la richesse de son vocabulaire. Jamais il ne disait Corneille, mais « le sublime Corneille ». Racine était « le doux Racine ». Voltaire ! oh ! Voltaire, « le second dans tous les genres, plus d'esprit que de génie, mais néanmoins homme de génie ! » Rousseau, « esprit ombrageux, homme doué d'orgueil et qui a fini par se pendre ». Il contait lourdement les anecdotes vulgaires sur Piron[2], qui passe pour un homme prodigieux dans la bourgeoisie. Matifat, passionné pour les actrices, avait une légère tendance à l'obscénité ; on disait même qu'à l'imitation du bonhomme Cardot[3] et du riche Camusot[4] il entretenait une maîtresse. Parfois, Madame Matifat, en le voyant près de conter quelque anecdote, s'empressait de l'interrompre en criant à tue-tête : « Mon gros, fais attention à ce que tu vas nous dire. » Elle le nommait familièrement son gros. Cette volumineuse reine des drogues fit perdre à Mademoi-

verte dans les bureaux de *La Minerve*, en 1818, et tous les journaux de l'opposition publiaient chaque matin les noms des souscripteurs. (Voir Véron, *Mémoires*, II, 81 sqq.)

1. Voir Molière, *Les Femmes savantes*. Éd. Crouzet.

2. L'auteur de la *Métromanie* (1738). Son élection à l'Académie (1753) ne fut pas approuvée par Louis XV, qui lui reprochait d'avoir écrit à vingt ans, en 1709, une ode licencieuse.

3. Marchand de soieries *Au Cocon d'or*.

4. Gendre et successeur du précédent. — Mme Camusot de Marville (voir *Cousin Pons*, ici p. 481 sqq.) est sa bru.

selle de Fontaine[1] sa contenance aristocratique; l'orgueilleuse fille ne put s'empêcher de sourire en lui entendant dire à Matifat :

— Ne te jette pas sur les glaces, mon gros! c'est mauvais genre.

[Birotteau est allé trop vite; ses spéculations ont mal tourné, il est grugé, il va faire la culbute. Il souffre une véritable agonie à l'idée d'être mis en faillite. Il va demander de l'aide aux puissants banquiers Keller[2], dont l'un, François, orateur célèbre du centre gauche, est le gendre du sénateur Malin de Gondreville. (Voir *Une Ténébreuse affaire*, ici, p. 349 sqq.).]

Un banquier politique.

Le lendemain, après avoir étudié pendant toute la nuit tout ce qu'il devait dire et ne pas dire à l'un des grands hommes de la haute banque, César arriva rue du Houssaye, et n'aborda pas sans d'horribles palpitations l'hôtel du banquier libéral, qui appartenait à cette opinion accusée, à si juste titre, de vouloir le renversement des Bourbons. Le parfumeur, comme tous les gens du petit commerce parisien, ignorait les mœurs et les hommes de la haute banque..... Mais, connu comme adjoint et comme homme politique, il crut n'avoir qu'à se nommer et entrer; il ignorait l'affluence quasi royale qui distinguait l'audience de ce banquier. Introduit dans le salon qui précédait le cabinet de l'homme célèbre à tant de titres, Birotteau s'y vit au milieu d'une société nombreuse composée de députés, d'écrivains, de journalistes, d'agents de change, de hauts commerçants, de gens d'affaires, d'ingénieurs,

1. Une des pestes les mieux qualifiées de la *Comédie humaine*, vaniteuse et sans cœur; elle refusera d'épouser Longueville, jeune homme plein d'énergie et de talents, de fort bonne race, mais qui n'avait pas cru déchoir en acceptant une situation dans le commerce (voir *Le Bal de Sceaux*); de dépit elle épousera un vieil amiral, — puis, en secondes noces, Charles de Vandenesse (le frère de Félix, voir *Le Lys*), — et elle fera tout ce qu'elle pourra pour perdre sa belle-sœur, éprise de Nathan (voir *Une Fille d'Eve*). — La présence de quelques nobles chez Birotteau s'explique par les grands services qu'il a rendus à la cause en des temps troublés.

2. Il est très probable qu'ici Balzac a pensé au grand banquier Laffitte, dont la maison était, sous la Restauration, le rendez-vous du parti libéral.

surtout de familiers qui traversaient les groupes et frappaient d'une façon particulière à la porte du cabinet où ils entraient par privilège.

— Que suis-je au milieu de cette machine ? se dit Birotteau, tout étourdi par le mouvement de cette forge intellectuelle où se manutentionnait le pain quotidien de l'opposition, où se répétaient les rôles de la grande tragicomédie jouée par la gauche.

Il entendait discuter à sa droite la question de l'emprunt pour l'achèvement des principales lignes de canaux, proposé par la direction des ponts et chaussées, et il s'agissait de millions ! A sa gauche, des journalistes à la curée de l'amour-propre du banquier s'entretenaient de la séance d'hier et de l'improvisation du patron. Durant deux heures d'attente, Birotteau aperçut trois fois le banquier politique, reconduisant à trois pas au delà de son cabinet des hommes considérables. François Keller alla jusqu'à l'antichambre pour le dernier, le général Foy[1].

— Je suis perdu ! se dit Birotteau, dont le cœur se serra.

Quand le banquier revenait à son cabinet, la troupe des courtisans, des amis, des intéressés l'assaillait..... Les conférences duraient cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure. Les uns s'en allaient contrits, les autres affichaient un air satisfait ou prenaient des airs importants. Le temps s'écoulait, Birotteau regardait avec anxiété la pendule. Personne ne faisait la moindre attention à cette douleur cachée qui gémissait sur un fauteuil doré au coin de la cheminée, à la porte de ce cabinet où résidait la panacée universelle, le crédit[2] ! César pensait douloureusement qu'il avait été un moment chez lui roi, comme cet homme était roi tous les matins, et il mesurait la profondeur de l'abîme où il était tombé. Amère pensée ! Combien de larmes rentrées durant cette heure passée là !... Combien de fois Birotteau ne supplia-t-il pas Dieu de lui rendre cet homme favorable ! car il lui trouvait, sous une grosse enveloppe de bonhomie populaire, une insolence, une tyrannie colérique, une brutale envie de dominer[3], qui épouvantaient son âme douce. Enfin, quand il n'y eut plus que dix ou douze personnes, Birotteau se résolut, quand la porte

1. Voir p. 293, n. 2.
2. Laffitte avait plus d'une fois défendu le crédit menacé. Et il fit lui-même, à deux reprises, l'avance de plusieurs millions au Trésor.
3. Voilà le prototype de toute une famille de financiers dans le roman contemporain. (Voir A. Daudet, *Contes du Lundi* ; Paul Hervieu, *l'Armature*, etc.) Laffitte ne peut plus être reconnu ici.

extérieure du cabinet grognerait, de se dresser, de se mettre au niveau du grand orateur en lui disant : « Je suis Birotteau ! » Le grenadier qui s'élança le premier dans la redoute de la Moskowa ne déploya pas plus de courage que le parfumeur n'en rassembla pour se livrer à cette manœuvre.

— Après tout, je suis son adjoint, se dit-il en se levant pour décliner son nom.

La physionomie de François Keller devint accorte, il voulut évidemment être aimable, il regarda le ruban rouge du parfumeur, se recula, ouvrit la porte de son cabinet, lui montra le chemin, et resta pendant quelque temps à causer avec deux personnes qui s'élancèrent de l'escalier avec la violence d'une trombe.

— Decazes[1] veut vous parler, dit l'une des deux.

— Il s'agit de tuer le pavillon Marsan[2], le roi voit clair, il vient à nous ! s'écria l'autre.

— Nous irons ensemble à la Chambre, dit le banquier en rentrant[3], dans l'attitude de la grenouille qui veut imiter le bœuf.

— Comment peut-il penser à ses affaires ? se demanda Birotteau tout bouleversé.

Le soleil de la supériorité scintillait, éblouissait le parfumeur, comme la lumière aveugle les insectes qui veulent un jour doux ou les demi-ténèbres d'une belle nuit. Sur une immense table, il apercevait le budget, les mille imprimés de la Chambre, les volumes du *Moniteur* ouverts, consultés et marqués pour jeter à la tète d'un ministre ses précédentes paroles oubliées et lui faire chanter la palinodie aux applaudissements d'une foule niaise, incapable de comprendre que les événements modifient tout. Sur une autre table, des cartons entassés, les mémoires, les projets, les mille renseignements confiés à un homme dans la caisse duquel toutes les industries naissantes essayaient de puiser[4]. Le luxe royal de ce cabinet plein de tableaux, de

1. Le duc Decazes était Président du Conseil en 1819. Il essaya vainement de tenir la balance égale entre les ultras et les libéraux. En 1820, à la suite de l'assassinat du duc de Berry, dont les ultras fanatiques le rendaient responsable, il se retira du ministère. (Chateaubriand : « Le poignard qui a tué le duc de Berry est une idée libérale. » Il disait de Decazes : « Le pied lui a glissé dans le sang »).

2. Allusion au parti de Monsieur, frère du roi, le futur Charles X, tout-puissant sous le ministère Villèle.

3. = *En rentrant dans son cabinet et en prenant l'attitude...*

4. Tout ceci s'appliquerait à Laffitte.

statues, d'œuvres d'art; l'encombrement de la cheminée, l'entassement des intérêts nationaux ou étrangers amoncelés comme des ballots, tout frappait Birotteau, l'amoindrissait, augmentait sa terreur et lui glaçait le sang. Sur le bureau de François Keller gisaient des liasses d'effets, de lettres de change, de circulaires commerciales. Keller s'assit et se mit à signer rapidement les lettres qui n'exigeaient aucun examen.

— Monsieur, à quoi dois-je l'honneur de votre visite? lui dit-il.

A ces mots, prononcés pour lui seul par cette voix qui parlait à l'Europe, pendant que cette main avide allait sur le papier, le pauvre parfumeur eut comme un fer chaud dans le ventre. Il prit un air agréable que le banquier voyait prendre depuis dix ans à ceux qui avaient à l'entortiller d'une affaire importante pour eux seuls, et qui déjà lui donnait barre sur eux. François Keller jeta donc à César un regard qui lui traversa la tête, un regard napoléonien. L'imitation du regard de Napoléon était un léger ridicule que se permettaient alors quelques parvenus qui n'ont même pas été le billon de leur empereur. Ce regard tomba sur Birotteau, homme de la droite[1], séide du pouvoir, élément d'élection monarchique, comme un plomb de douanier qui marque une marchandise.

— Monsieur, je ne veux pas abuser de vos moments, je serai court. Je viens, pour une affaire purement commerciale, vous demander si je puis obtenir un crédit chez vous. Ancien juge au tribunal de commerce et connu à la Banque, vous comprenez que, si j'avais un portefeuille plein, je n'aurais qu'à m'adresser là où vous êtes régent[2]. J'ai eu l'honneur de siéger au tribunal avec M. le baron Thibon, chef du comité d'escompte, et il ne me refuserait certes pas. Mais je n'ai jamais usé de mon crédit ni de ma signature; ma signature est vierge, et vous savez combien alors une négociation présente de difficultés...

Keller agita la tête, et Birotteau prit ce mouvement pour un mouvement d'impatience.

— Monsieur, voici le fait, reprit-il. Je me suis engagé dans une affaire territoriale, en dehors de mon commerce...

1. N'oublions pas que Keller fait partie de l'opposition libérale, et que les libéraux, à cette époque, font volontiers cause commune avec les Bonapartistes.

2. Sous l'Empire, Laffitte avait été régent de la Banque de France, avant d'en être le gouverneur.

François Keller, qui signait toujours et lisait, sans avoir l'air d'écouter César, tourna la tête et lui fit un signe d'adhésion qui l'encouragea. Birotteau crut son affaire en bon chemin, et respira.

— Allez, je vous entends, lui dit Keller avec bonhomie.

— Je suis acquéreur pour moitié des terrains situés autour de la Madeleine.

— Oui, j'ai entendu parler chez Nucingen[1] de cette immense affaire engagée par la maison Claparon.

— Eh bien, reprit le parfumeur, un crédit de cent mille francs, garanti par ma moitié dans cette affaire, ou par mes propriétés commerciales, suffirait à me conduire au moment où je réaliserai des bénéfices que doit donner prochainement une conception de pure parfumerie[2]. S'il était nécessaire, je vous couvrirais par des effets d'une nouvelle maison, la maison Popinot[3], une jeune maison qui...

Keller parut se soucier fort peu de la maison Popinot, et Birotteau comprit qu'il s'engageait dans une mauvaise voie; il s'arrêta, puis, effrayé du silence, il reprit :

— Quant aux intérêts, nous...

— Oui, oui, dit le banquier, la chose peut s'arranger, ne doutez pas de mon désir de vous êtes agréable. Occupé comme je le suis, j'ai les finances européennes sur les bras, et la Chambre prend tous mes moments, vous ne serez pas étonné d'apprendre que je laisse étudier une foule d'affaires à mes bureaux. Allez voir, en bas, mon frère Adolphe, expliquez-lui la nature de vos garanties; s'il approuve l'opération, vous reviendrez avec lui demain ou après-demain, à l'heure où j'examine à fond les affaires, à cinq heures du matin. Nous serons heureux et fiers d'avoir obtenu votre confiance, vous êtes un de ces royalistes conséquents dont on peut être l'ennemi politique, mais dont l'estime est flatteuse...

— Monsieur, dit le parfumeur exalté par cette phrase de tribune, je suis aussi digne de l'honneur que vous me faites que de l'insigne et royale faveur... Je l'ai méritée en siégeant au tribunal consulaire et en combattant[4]...

— Oui, reprit le banquier, la réputation dont vous jouis-

1. Nucingen est une sorte de Turcaret, un forban de la finance (voir l'histoire de sa fortune, de ses liquidations, dans *la Maison Nucingen* 1838).

2. Il a inventé une *huile céphalique*.

3. Anselme Popinot, commis de Birotteau, dont il sera le gendre, vient de fonder une maison de drogueries.

4. Cf. *supra*, p. 311, n. 3.

sez est un passe-port, Monsieur Birotteau. Vous ne devez proposer que des affaires faisables, vous pouvez compter sur notre concours.

Une femme, Madame Keller, une des deux filles du comte de Gondreville, pair de France, ouvrit une porte que Birotteau n'avait pas vue.

— Mon ami, j'espère te voir avant la Chambre, dit-elle.

— Il est deux heures, s'écria le banquier, la bataille est entamée. Excusez-moi, monsieur, il s'agit de culbuter un ministère... Voyez mon frère.

Il reconduisit le parfumeur jusqu'à la porte du salon, et dit à l'un de ses gens :

— Menez monsieur chez M. Adolphe.

A travers le labyrinthe d'escaliers où le guidait un homme en livrée vers un cabinet moins somptueux que celui du chef de la maison, mais plus utile, le parfumeur, à cheval sur un *si*, la plus douce monture de l'espérance, se caressait le menton en trouvant de très bon augure les flatteries de l'homme célèbre. Il regrettait qu'un ennemi des Bourbons fût si gracieux, si capable, si grand orateur.

Plein de ces illusions, il entra dans un cabinet nu, froid, meublé de deux secrétaires à cylindre, de mesquins fauteuils, orné de rideaux très négligés et d'un maigre tapis. Ce cabinet était à l'autre ce qu'est une cuisine à la salle à manger, la fabrique à la boutique. Là s'éventraient les affaires de banque et de commerce, s'analysaient les entreprises et s'arrachaient les prélèvements de la banque sur tous les bénéfices des industries jugées profitables. Là se combinaient ces coups audacieux par lesquels les Keller se signalèrent dans le haut commerce, et par lesquels ils se créaient pendant quelques jours un monopole rapidement exploité. Là s'étudiaient les défauts de la législation, et se stipulaient sans honte ce que la Bourse nomme *les parts à goinfre*, commissions exigées pour les moindres services, comme d'appuyer une entreprise de leur nom et de la créditer. Là s'ourdissaient ces tromperies fleuretées[1] de légalité qui consistent à commanditer[2] sans engagement des entreprises douteuses, afin d'en attendre le succès et de les tuer pour s'en emparer en redemandant les capitaux dans

1. Expression empruntée à la langue du blason. *Fleureté*, ou *fleuré* se dit des pièces d'un écu dont les bords sont en forme de fleur.

2. Les *commanditaires* d'une société commerciale ne sont ni gérants ni responsables au delà de leur mise.

un moment critique : horrible manœuvre par laquelle furent enveloppés tant d'actionnaires.

Les deux frères s'étaient distribué leurs rôles. En haut, François, homme brillant et politique, se conduisait en roi, distribuait les grâces et les promesses, se rendait agréable à tous. Avec lui tout était facile; il engageait noblement les affaires, il grisait les nouveaux débarqués et les spéculateurs de fraîche date avec le vin de sa faveur et sa capiteuse parole, en leur développant leurs propres idées[1]. En bas, Adolphe excusait son frère sur ses préoccupations politiques, et il passait habilement le râteau sur le tapis; il était le frère compromis[2], l'homme difficile. Il fallait donc avoir deux paroles pour conclure avec cette maison perfide. Souvent, le gracieux oui du cabinet somptueux devenait un non sec dans le cabinet d'Adolphe. Cette suspensive manœuvre permettait la réflexion, et servait souvent à amuser d'inhabiles concurrents. Le frère du banquier causait alors avec le fameux Palma[3], le conseiller intime de la maison Keller, qui se retira à l'apparition du parfumeur. Quand Birotteau se fut expliqué, Adolphe, le plus fin des deux frères, un vrai loup-cervier, à l'œil aigu, aux lèvres minces, au teint aigre, jeta sur Birotteau, par-dessus ses lunettes et en baissant la tête, un regard qu'il faut appeler le regard du banquier, et qui tient de celui des vautours et des avoués : il est avide et indifférent, clair et obscur, éclatant et sombre.

— Veuillez m'envoyer les actes sur lesquels repose l'affaire de la Madeleine, dit-il, là gît la garantie du compte, il faut les examiner avant de vous l'ouvrir et de discuter les intérêts. Si l'affaire est bonne, nous pourrons, pour ne pas vous grever, nous contenter d'une part dans les bénéfices au lieu d'un escompte.

— Allons, se dit Birotteau en revenant chez lui, je vois ce dont il s'agit. Comme le castor poursuivi, je dois me débarrasser d'une partie de ma peau. Il vaut mieux se laisser tondre que de mourir.

Il remonta ce jour-là chez lui très riant, et sa gaieté fut de bon aloi.

— Je suis sauvé, dit-il à Césarine[4], j'aurai un crédit chez les Keller.

1. Ici plus rien qui ressemble à Laffitte.

2. Compromis par les demi-engagements trop vite pris par son frère.

3. Banquier, escompteur aussi retors que Gobseck.

4. Sa fille.

Le 29 décembre seulement, Birotteau put se trouver dans le cabinet d'Adolphe Keller. La première fois que le parfumeur revint, Adolphe était allé à six lieues de Paris visiter une terre que le grand orateur voulait acheter. La seconde fois, les deux Keller étaient en affaires pour la matinée : il s'agissait de soumissionner[1] un emprunt proposé aux Chambres, ils priaient M. Birotteau de revenir le vendredi suivant. Ces délais tuaient le parfumeur. Mais enfin ce vendredi se leva. Birotteau se trouva dans le cabinet, assis au coin de la cheminée, au jour de la fenêtre, et Adolphe Keller à l'autre coin.

— C'est bien, monsieur, lui dit le banquier en lui montrant les actes ; mais qu'avez-vous payé sur les prix des terrains ?

— Cent quarante mille francs.

— Argent ?

— Effets.

— Sont-ils payés ?

— Ils sont à échoir.

— Mais, si vous avez surpayé les terrains, eu égard à leur valeur actuelle, où serait notre garantie ? elle ne reposerait que sur la bonne opinion que vous inspirez et sur la considération dont vous jouissez. Les affaires ne reposent pas sur des sentiments. Si vous aviez payé deux cent mille francs, en supposant qu'il y ait cent mille francs de donnés en trop pour s'emparer des terrains, nous aurions bien alors une garantie de cent mille francs pour répondre de cent mille francs escomptés. Le résultat pour nous serait d'être propriétaires de votre part en payant à votre place, il faut alors savoir si l'affaire est bonne. Attendre cinq ans pour doubler ses fonds, il vaut mieux les faire valoir en banque. Il y a tant d'événements ! Vous voulez faire une circulation[2] pour payer des billets à échoir, manœuvre dangereuse ! on recule pour mieux sauter. L'affaire ne nous va pas.

Cette phrase frappa Birotteau comme si le bourreau lui avait mis sur l'épaule son fer à marquer, il perdit la tête.

— Voyons, dit Adolphe, mon frère vous porte un vif intérêt, il m'a parlé de vous. Examinons vos affaires, dit-il

1. Le *soumissionnaire* est celui qui fait l'offre, par écrit, de se charger d'une fourniture, d'une entreprise. Soumissionner un emprunt, c'est offrir d'en assurer le succès, d'être l'intermédiaire entre l'Etat qui emprunte et le public qui prête.

2. « On entend souvent vanter les avantages d'une active *circulation*, c'est-à-dire de ventes rapides et multipliées. » (J.-B. Say.)

en jetant au parfumeur un regard de courtisane pressée de payer son terme.

Birotteau devint Molineux[1], dont il s'était moqué si supérieurement. Amusé par le banquier, qui se complut à dévider la bobine des pensées de ce pauvre homme, et qui s'entendait à interroger un négociant comme le juge Popinot[2] à faire causer un criminel, César raconta ses entreprises : il mit en scène la *double pâte des sultanes*, *l'eau carminative*, l'affaire Roguin[3], son procès à propos de son emprunt hypothécaire dont il n'avait rien reçu. En voyant l'air souriant et réfléchi de Keller, à ces hochements de tête, Birotteau se disait : « Il m'écoute ! je l'intéresse ! j'aurai mon crédit ! » Adolphe Keller riait de Birotteau comme le parfumeur avait ri de Molineux. Entraîné par la loquacité particulière aux gens qui se laissent griser par le malheur, César montra le vrai Birotteau : il donna sa mesure en proposant comme garantie l'*huile céphalique* et la maison Popinot, son dernier enjeu. Le bonhomme, promené par un faux espoir, se laissa sonder, examiner par Adolphe Keller, qui reconnut dans le parfumeur une ganache royaliste près de faire faillite. Enchanté de voir faillir un adjoint au maire de leur arrondissement, un homme décoré de la veille, un homme du pouvoir, Adolphe dit alors nettement à Birotteau qu'il ne pouvait ni lui ouvrir un compte ni rien dire en sa faveur à son frère François, le grand orateur. Si François se laissait aller à d'imbéciles générosités en secourant les gens d'une opinion contraire à la sienne et ses ennemis politiques, lui, Adolphe, s'opposerait de tout son pouvoir à ce qu'il fît un métier de dupe, et l'empêcherait de tendre la main à un vieil adversaire de Napoléon, à un blessé de Saint-Roch. Birotteau, exaspéré, voulut dire quelque chose de l'avidité de la haute banque, de sa dureté, de sa fausse philanthropie ; mais il fut pris d'une si violente douleur, qu'il put à peine balbutier quelques phrases sur l'institution de la Banque de France, où les Keller puisaient.

— Mais, dit Adolphe Keller, la Banque ne fera jamais un escompte qu'un simple banquier refuse.

— La Banque, dit Birotteau, m'a toujours paru manquer à sa destination quand elle s'applaudit, en présentant le compte de ses bénéfices, de n'avoir perdu que cent ou deux

1. Propriétaire, très avare ; Birotteau aimait à se donner le spectacle de son avarice gémissante et bavarde.

2. Voir son portrait ici p. 252 (*Interdiction*).

3. Le notaire Roguin a fui.

cent mille francs avec le commerce parisien; elle en est la tutrice.

Adolphe se prit à sourire en se levant par un geste d'homme ennuyé.

— Si la Banque se mêlait de commanditer les gens embarrassés sur la place la plus friponne et la plus glissante du monde financier, elle déposerait son bilan au bout d'un an. Elle a déjà beaucoup de peine à se défendre contre les circulations et les fausses valeurs, que serait-ce s'il fallait étudier les affaires de ceux qui voudraient se faire aider par elle !

— Où trouver dix mille francs qui me manquent pour demain, samedi 30 ? se disait Birotteau en traversant la cour.

[Birotteau est mis en faillite. Par un travail acharné, en trois ans il désintéresse ses créanciers, il recouvre son honneur commercial, — mais il ne supporte pas l'émotion que lui cause sa réhabilitation solennelle au Tribunal de commerce, et à peine rentré chez lui, il meurt.]

BÉATRIX (1839)

L'œuvre expliquée.

[Encore une œuvre où Balzac dut se mettre à deux fois. Le tout a paru en feuilleton, — les deux premières parties en avril et mai 1839, dans *Le Siècle;* la troisième en décembre 1844 et janvier 1845 dans *Le Messager.*

Vers la fin de février et le commencement de mars 1838, avant de partir pour la Sardaigne où il espérait trouver une fortune en exploitant les scories de minerai d'argent abandonnées par les Romains, Balzac passa quelques jours à Frapesle, chez Mme Carraud, l'une de ses plus fidèles amies, sinon la plus fidèle, la plus intelligente, la meilleure conseillère qu'il ait eue depuis la mort de Mme de Berny : « Jamais esprit plus extraordinaire n'a été plus étouffé; elle mourra dans son coin, inconnue ! » (1839, *Correspondance*, I, 449). Nohant était tout près de Frapesle ; Balzac alla voir G. Sand (qu'il avait connue à peu près aussitôt qu'elle était apparue dans le milieu littéraire parisien, voir *Histoire de ma vie*). Elle venait de passer par de grandes épreuves sentimentales (voir *Lettres à l'Etrangère*, 2 mars 1838), — elle était « fort triste » et travaillait « énormément. » Ils causèrent ensemble toute une nuit sur le problème du mariage et de l'amour. « Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée, *chaste ;* elle a les grands traits de l'homme; *ergo*, elle n'est pas femme... Je causais avec un camarade. Elle a de hautes vertus, de ces vertus que la société prend au rebours... Toutes les sottises qu'elle a faites sont des titres de gloire aux yeux des âmes belles et grandes. Elle a été dupe de la Dorval, de Bocage, de Lamennais, etc., etc. ; par le même sentiment, elle est dupe de Listz et de Mme d'Agoult[1]. » Et c'est à propos de ces derniers qu'elle lui donne le sujet des *Galériens* ou des *Amours forcés* que, dans sa position à l'égard de l'un et de l'autre, elle ne pouvait traiter. Telle est l'origine de *Béatrix ;* et l'aide que reçut Balzac de Sand s'arrête là ; « G. Sand serait bientôt mon amie, disait-il à sa sœur en 1839 (*Correspon-*

1. Voir sur les relations de celle-ci avec George Sand, Rocheblave : *Une Amitié romanesque* (*Revue de Paris,* 15 déc. 1894).

dance, I, 450) ; elle n'a aucune petitesse en l'âme, ni aucune de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de talents contemporains... ; mais elle n'a pas le sens critique. » Il en reçut une autre aide cependant, puisqu'elle est, sous bien des aspects, l'original de Félicité des Touches, l'héroïne des deux premières parties de *Béatrix*. Sans les confidences que Balzac reçut de G. Sand, jamais son roman n'aurait pu être ce qu'il est. (Cf. à Mme Hanska, T. I, p. 553.)

Les *Amours forcés*, ce n'était encore que l'histoire de deux amants liés à jamais par une faute éclatante, « d'une femme noble et généreuse », Béatrix, qui, ayant « résigné sa part de souveraineté sociale et aristocratique », reste attachée à jamais à l'auteur de sa ruine « comme un forçat à son compagnon de chaîne. » (Préface de *Béatrix* 1839).

Le 10 février 1839, il apparaît que le sujet s'est doublé. Balzac remercie M. de Custine de l'envoi de son *Ethel* « d'autant plus beau pour moi, dit-il, que *Béatrix*, à laquelle je travaille, est le sujet renversé : c'est la femme coupable (je prends le mot dans le sens vulgaire), épurée par l'amour d'un jeune homme, épurée par la douleur. » En effet, Béatrix, lasse de son premier amour, voudra demeurer « une grande chose pour celui qu'elle aime désormais, une figure sainte pour lui. » Balzac aime à le répéter, simplifiant ainsi, et parant d'une moralité plus évidente, une œuvre qui va nous apparaître, à la lecture, plus complexe. Et nous verrons comment, à cette aventure, il a mêlé celle de Félicité des Touches, illustre écrivain, fille sublime, pour qui la gloire est « le deuil éclatant du bonheur[1]. » Elle aussi, elle a rencontré « sur le déclin de la vie ce pur et premier amour qu'elle a rêvé,... mais forcée par une haute raison à renoncer à celui qu'elle aime », elle se retire dans un couvent. Et ce pur amour, c'est aussi celui du jeune et charmant Calyste du Guénic, enfant chéri d'une vieille famille noble, dont Balzac décrira minutieusement, par contraste avec les égarements passionnels et la perversité du haut monde parisien, les mœurs patriarcales, la vie en clair obscur, dans la cité morte de Guérande.

Béatrix, après avoir, avec une coquetterie insidieuse et sèche, traité Calyste comme un enfant, puis s'être laissé émouvoir et presque attendrir par sa sincérité fougueuse, s'éloignera de lui, refusera de compliquer son destin. Mais, une fois Calyste devenu l'époux de Sabine de Grandlieu, vers qui l'a conduit Mlle des Touches avant d'entrer en religion, Béatrix, abandonnée elle-même par l'homme auquel jadis elle a sacrifié sa situation, méprisée par le monde, revient à sa véritable nature, égoïste et

1. Mot de Mme de Staël.

perverse; elle se venge de cet abandon et de ces mépris en séduisant Calyste. Il y a là une étude de perversité féminine très poussée. Finalement, le succès reste au bien : Sabine de Grandlieu reprend son mari à Béatrix; quant à Béatrix, elle rentre en grâce auprès du sien, un triste sire, qui a lui-même beaucoup à se reprocher. Balzac a encore ménagé ici un contraste entre l'alliance de deux âmes foncièrement pures, dont l'une peut recevoir le pardon, et l'autre le donner, sans hypocrisie ni lâcheté, et le pacte de deux âmes profondément corrompues, qui ne subsistent que par de honteux compromis. Mais ce dénouement, que Balzac appelait « d'un titre affriolant » les *Malices d'une femme vertueuse* (par allusion aux intrigues assez compliquées par où Sabine de Grandlieu reconquiert son mari), (*à l'Étrangère*, 9 août 1844) n'est que de 1844; — il est de cinq ans postérieur aux deux premières parties. Entre 1839 et 1844, on peut recueillir dans les lettres à Mme Hanska plusieurs aveux relatifs aux originaux des personnages de *Béatrix* : février 1840 : « Oui, Mlle des Touches est George Sand; oui Béatrix est trop bien Mme d'Agoult. G. Sand en est au comble de la joie; elle prend une bonne petite vengeance de son amie. Sauf quelques variantes, l'histoire est vraie. » 23 avril 1843 : « Je n'ai jamais portraité[1] qui que ce soit que j'eusse connu, excepté Gustave Planche[2] dans Claude Vignon, de son consentement, et G. Sand dans Camille Maupin, également de son consentement. » On a raconté depuis que Balzac se serait dit enchanté « d'avoir jeté le personnage de Vignon [*type de critique bohême et hargneuse*] entre les jambes de cet odieux Planche » (*Voltaire*, 4 janvier 1884). C'est possible; nous savons d'ailleurs que Planche en prenait à son aise avec Balzac, et qu'il avait volontiers avec lui le ton narquois. Retenons aussi qu'à l'époque où il écrivait *Béatrix*, Balzac voyait souvent Planche, pour recevoir de lui des conseils d'art dramatique (*à l'Etrangère*, 13 mars 1839). Tout cela ne laisse pas d'être assez significatif. Planche et Balzac pouvaient se détester cordialement, le laisser voir à l'occasion, et n'en pas moins entretenir les relations de pseudo-camaraderie que l'intérêt rendait nécessaire, ou simplement la curiosité mutuelle.

Quant à l'amant de Béatrix, est-ce Liszt, comme on l'a dit couramment? Balzac l'a nié. Il avait à se plaindre de Sandeau, presqu'autant, à sa façon, que George Sand : « Vous avez vu Liszt, écrivait-il à l'Etrangère le 15 mai 1843,... hélas! je n'ai jamais pu lui dire que Conti c'est Sandeau en musicien. » (Cf. sur les torts de Sandeau à l'égard de G. Sand, *à l'Etrangère*, I, 462); et Lousteau, ajoutait-il, [le *Lousteau* des *Illusions perdues*]

1. Ce mot est un barbarisme. | 2. Voir ici p. 333.

est encore Sandeau. Suivent des lignes cruelles pour Mme d'Agoult, chez qui, d'ailleurs, il venait de dîner avec Hugo et Ingres, et qui l'avait exaspéré par ses prétentions. Il convient de remarquer que Mme d'Agoult, après s'être expatriée pour Liszt pendant cinq ans, était rentrée en 1840 à Paris[1], seule et désenchantée, comme Béatrix, — mais que là s'arrête toute ressemblance entre elle et l'héroïne de Balzac en la dernière partie de son roman. Partie de la réalité, l'imagination de l'artiste invente ensuite en pleine fantaisie. Balzac était, au surplus, au courant de beaucoup de potins et de scandales mondains, et à moins d'être un familier du cabinet secret de l'histoire galante au 19e siècle (et encore !), on ne saurait dire exactement où il a puisé.

Sur les voyages de Balzac en Bretagne et les circonstances où il connut Guérande, on peut lire un curieux article de M. Léon Séché (supplément du *Figaro*, 9 octobre 1909, et *Annales romantiques*, de novembre-décembre 1909).]

Analyse et Extraits.

[Calyste du Guénic est le fils d'un vieux gentilhomme de Guérande; en cette ville morte, il a été élevé à l'ancienne mode, il ignore tout de la vie moderne; il semble destiné à continuer, en ce coin de province reculée, le culte d'une tradition qui meurt. Mais il est plein d'aspirations confuses, et il se jette dans la vie avec une ardeur et une curiosité singulières, dès qu'il a rencontré, près de Guérande, l'illustre femme-écrivain, Félicité des Touches (p. 327), aussi connue par son génie que par ses passions. Elle l'aime, mais elle se sent trop vieillie pour accepter le don de son cœur; elle le façonne pour la vie, avec adoration, avec respect, avec désespoir; car ce qu'elle devine en cette âme vierge, c'est le destin pour lequel elle aurait été faite, et qu'elle a manqué.

Chez Mlle des Touches, Calyste rencontre bien des êtres fanés, corrompus par la vanité ou la sensualité, par exemple ce Gennaro Conti.]

Grand talent et caractère bas[2].

Conti a beaucoup d'esprit, il a du talent comme compositeur, quoiqu'il ne puisse jamais arriver au premier rang.

1. *Expatriée*, non sans plusieurs retours en France; et sa rupture avec Liszt ne sera définitive qu'en avril 1844.

2. N'oublions pas que c'est Félicité des Touches qui parle, et qu'elle a été trahie par Conti.

Sans Meyerbeer et Rossini, peut-être eût-il passé pour un homme de génie. Il a sur eux un avantage, il est en musique vocale ce qu'est Paganini sur le violon, Liszt sur le piano, Taglioni[1] dans la danse, et ce qu'était enfin le fameux Garat[2], qu'il rappelle à ceux qui l'ont entendu. Ce n'est pas une voix, mon ami[3], c'est une âme[4]..... C'est une nature charmante en apparence, et détestable au fond, Il est charlatan dans les choses du cœur. Il se rencontre des hommes comme Nathan[5], de qui je vous ai déjà parlé, qui sont charlatans d'extérieur et de bonne foi. Ces hommes se mentent à eux-mêmes. Montés sur leurs échasses, ils croient être sur leurs pieds, et font leurs jongleries avec une sorte d'innocence ; leur vanité est dans leur sang ; ils sont nés comédiens, vantards, extravagants de forme comme un vase chinois; ils riront peut-être d'eux-mêmes. Leur personnalité est d'ailleurs généreuse, et, comme l'éclat des vêtements royaux de Murat, elle attire le danger. Mais la fourberie de Conti ne sera jamais connue que de sa maîtresse. Il a dans son art la célèbre jalousie italienne[6] qui porta le Carlone à assassiner Piola[7], qui valut un coup de stylet à Paësiello[8]. Cette envie terrible est cachée sous la camaraderie la plus gracieuse. Conti n'a pas le courage de son vice, il sourit à Meyerbeer et le complimente quand il voudrait le déchirer. Il sent sa faiblesse, et se donne les

1. La Taglioni eut d'immenses succès à l'Opéra entre 1827 et 1847.

2. Ce Garat (1764-1823), qu'il ne faut pas confondre avec son oncle (1749-1833), l'auteur des *Mémoires sur Suard*, avait été recherché pour sa voix merveilleuse dans la plus haute société d'avant 1789. Pensionné par Marie-Antoinette, il déplora ses malheurs dans une chanson qui le fit arrêter en 1793 (*Vous qui portez un cœur sensible*...). Après la Révolution, ses chansons eurent la vogue. Sa fatuité valait sa voix. Il fut parmi les Incroyables du Directoire.

3. C'est, encore une fois, Félicité des Touches qui met Calyste en garde contre Conti.

4. Le musicien italien Sacchini disait de la voix de Garat : « C'est la musique même. » Mme de Berny, qui était fille de Hinner, harpiste de Marie-Antoinette, a pu raconter à Balzac certains traits de Garat dont il serait resté quelque chose ici.

5. Voir *Une Fille d'Eve*.

6. Balzac connaissait le tempérament italien non seulement par les livres et par la conversation de Stendhal, mais par ses propres observations ; il avait vu l'Italie plusieurs fois, et notamment en 1837 et 1838. En 1839, la même année que *Béatrix*, il commence à publier sa si curieuse nouvelle musicale de *Massimila Doni*. — Il y a un terrible trait de jalousie italienne dans *Autre étude de femme*.

7. Carlone, Piola, sont les noms de deux dynasties de peintres et graveurs italiens.

8. L'un des plus éminents musiciens de la génération qui prépara Rossini. Il vécut surtout à Naples. Il a composé plus de cent *opéras* (1741-1815).

apparences de la force; puis il est d'une vanité qui lui fait jouer les sentiments les plus éloignés de son cœur. Il se donne pour un artiste qui reçoit ses inspirations du ciel. Pour lui, l'art est quelque chose de saint et de sacré. Il est fanatique, il est sublime de moquerie avec les gens du monde; il est d'une éloquence qui semble partir d'une conviction profonde. C'est un voyant, un démon, un dieu, un ange. Enfin, quoique prévenu, Calyste, vous serez sa dupe. Cet homme méridional, cet artiste bouillant est froid comme une corde à puits. Écoutez-le: l'artiste est un missionnaire[1], l'art est une religion qui a ses prêtres et doit avoir ses martyrs. Une fois parti, Gennaro arrive au pathos le plus échevelé que jamais professeur de philosophie allemande ait dégurgité à son auditoire. Vous admirez ses convictions, il ne croit à rien. En vous enlevant au ciel par un chant qui semble un fluide mystérieux et qui verse l'amour, il jette sur vous un regard extatique; mais il surveille votre admiration, il se demande: « Suis-je bien un dieu pour eux? » Au même moment, parfois il se dit en lui-même: « J'ai mangé trop de macaroni[2] ». Vous vous croyez aimée, il vous hait, et vous ne savez pourquoi; mais je le savais, moi: il avait vu la veille une femme, il l'aimait par caprice, et m'insultait de quelque faux amour, de caresses hypocrites, en me faisant payer cher sa fidélité forcée. Enfin il est insatiable d'applaudissements, il singe tout et se joue de tout; il feint la joie aussi bien que la douleur; mais il réussit admirablement. Il plaît, on l'aime, il peut être admiré quand il le veut. Je l'ai laissé haïssant sa voix, il lui devait plus de succès qu'à son talent de compositeur; et il préfère être homme de génie comme Rossini[3] à être un exécutant de la force de Rubini. J'avais fait la faute de m'attacher à lui, j'étais résignée à parer cette idole jusqu'au bout. Conti, comme beaucoup d'artistes, est friand; il aime ses aises, ses jouissances; il est coquet, recherché, bien mis; eh bien, je flattais toutes ses passions, j'aimais cette

1. C'est le cas de rappeler les symphonies humanitaires de Liszt, son projet de « mettre en hymnes la Révolution » (MOSELLY, *George Sand*). En cela d'ailleurs il obéit aux suggestions de G. Sand. (Voir dans *Consuelo*, *Lucrezia Floriani*, sa conception du musicien-missionnaire).

2. Le portrait n'aurait rien perdu à ce que ce trait un peu gros fût supprimé.

3. Balzac était l'ami enthousiaste de Rossini; il donne de son *Moïse* un très beau commentaire dans *Massimila Doni*. — Rubini fut par excellence le ténor des opéras de Bellini et de Donizetti. — Rappelons que Balzac adorait la musique italienne, et qu'au plus fort de son travail il lui arrivait d'aller régulièrement aux Italiens.

nature faible[1] et astucieuse. J'étais enviée, et je souriais parfois de pitié. J'estimais son courage ; il est brave, et la bravoure est, dit-on, la seule vertu qui n'ait pas d'hypocrisie. En voyage, dans une circonstance, je l'ai vu à l'épreuve : il a su risquer une vie qu'il aime ; mais, chose étrange ! à Paris, je lui ai vu commettre ce que je nomme des lâchetés de pensée. Mon ami, je savais toutes ces choses. Je dis à la pauvre marquise[2] :

« — Vous ne savez dans quel abîme vous mettez le pied. Vous êtes le Persée d'une pauvre Andromède, vous me délivrez de mon rocher. S'il vous aime, tant mieux ! mais j'en doute, il n'aime que lui.

« Gennaro fut au septième ciel de l'orgueil. Je n'étais pas marquise, je ne suis pas née Casteran, je fus oubliée en un jour. Je me donnais le sauvage plaisir d'aller au fond de cette nature. Sûre du dénouement, je voulus observer les détours que ferait Conti. Mon pauvre enfant, je vis en une semaine des horreurs de sentiment, des pantalonnades infâmes. Je ne veux rien vous en dire, vous verrez cet homme ici. Seulement, comme il sait que je le connais, il me hait aujourd'hui. S'il pouvait me poignarder avec quelque sécurité, je n'existerais pas deux secondes. Je n'ai jamais dit un mot à Béatrix. La dernière et constante insulte de Gennaro est de croire que je suis capable de communiquer mon triste savoir à la marquise. Il est devenu sans cesse inquiet, rêveur ; car il ne croit aux bons sentiments de personne. Il joue encore avec moi le personnage d'un homme malheureux de m'avoir quittée. Vous trouverez en lui les cordialités les plus pénétrantes ; il est caressant, il est chevaleresque. Pour lui, toute femme est une madone. Il faut vivre longtemps avec lui pour avoir le secret de cette fausse bonhomie et connaître le stylet invisible de ses mystifications. Son air convaincu tromperait Dieu. Aussi serez-vous enlacé par ses manières chattes et ne croirez-vous jamais à la profonde et rapide arithmétique de sa pensée intime. Laissons-le.

1. Balzac a confié à Mme Hanska qu'il commit de même la faute de s'attacher à Sandeau : cf. *L'œuvre expliquée* ; le fort s'était laissé séduire par le faible. Il s'en plaint sans cesse. Le 8 mars 1836 : « J. Sandeau a été une de mes erreurs. Vous n'imaginerez jamais une pareille fainéantise, une pareille nonchalance. Il est sans énergie, sans volonté. Les plus beaux sentiments en paroles, rien en action ni en réalité. Nul dévouement de pensée ni de corps. » Etc.

2. Mme de Rochefide (= Mme d'Agoult. Voir *L'Œuvre expliquée*).

[Ce Conti a enlevé une grande dame, qui a tout sacrifié pour lui, et dont il commence à être aussi las qu'elle-même est déçue de lui : c'est Mme de Rochefide (Béatrix). Présenté à cette femme coquette et pétrie de vanité perfide, Calyste, pour ses débuts d'amoureux, l'aime avec une ardeur timide. Claude Vignon observe ce qui se passe, la jalousie douloureuse et combattue de Mlle des Touches, le manège de Béatrix, la candeur de Calyste.

Il est le psychologue du roman ; — c'est lui qui se charge de débrouiller les équivoques sentimentales. Sa science du cœur, sa lucidité d'analyse ont fini par le désenchanter de tout ; c'est un esprit las et un cœur blasé ; il procède avec une rudesse opératoire auprès de tous ceux qui ont gardé une certaine fleur d'âme, il fane tout ce qu'il touche. Il paraît bien probable (voir p. 328) que c'est ici le portrait de Gustave Planche « le critique maudit. »].

Le critique maudit.

En ce moment, Claude Vignon entra. Cette apparition inattendue rendit pendant un instant Calyste et Félicité silencieux, elle par surprise, lui par inquiétude vague. Le front immense, haut et large de ce jeune homme chauve à trente-sept ans semblait obscurci de nuages. Sa bouche ferme et judicieuse exprimait une froide ironie. Claude Vignon est imposant, malgré les dégradations précoces d'un visage autrefois magnifique et devenu livide. Entre dix-huit et vingt-cinq ans, il a ressemblé presque au divin Raphaël ; mais son nez, ce trait de la face humaine qui change le plus, s'est taillé en pointe ; mais sa physionomie s'est tassée, pour ainsi dire, sous de mystérieuses dépressions, les contours ont acquis une plénitude d'une mauvaise couleur, les tons de plomb dominent dans le teint fatigué, sans qu'ou connaisse les fatigues de ce jeune homme, vieilli peut-être par une amère solitude et par les abus de la compréhension. Il scrute la pensée d'autrui, sans but ni système, le pic de sa critique démolit toujours et ne construit rien[1]. Aussi sa lassitude est celle du manœuvre, et non celle de l'architecte. Les yeux, d'un bleu pâle, brillants jadis, ont été voilés par des peines inconnues, ou ternis par une tristesse morne. La débauche a estompé le dessus des sourcils d'une teinte noirâtre. Les

1. On reconnaît ici l'antipathie de Balzac pour la critique, « cette parasite des festins littéraires, qui fait tourner les sauces avant qu'elles ne soient prêtes ». Cf. Lamartine qui appelait la critique : « La puissance des impuissants ». Sainte-Beuve prouvait, à ce moment, que la critique elle aussi est une création.

tempes ont perdu de leur fraîcheur. Le menton, d'une incomparable distinction, s'est doublé sans noblesse. Sa voix, déjà peu sonore, a faibli; sans être ni éteinte ni enrouée, elle est entre l'enrouement et l'extinction. L'impassibilité de cette belle tête, la fixité de ce regard couvrent une irrésolution, une faiblesse que trahit un sourire spirituel et moqueur. Cette faiblesse frappe sur l'action et non sur la pensée : il y a les traces d'une compréhension encyclopédique sur ce front, dans les habitudes de ce visage enfantin et superbe à la fois. Il est un détail qui peut expliquer les bizarreries du caractère. L'homme est d'une haute taille, légèrement voûté déjà, comme tous ceux qui portent un monde d'idées. Jamais ces grands longs corps n'ont été remarquables par une énergie continue, par une activité créatrice. Charlemagne, Narsès, Bélisaire et Constantin sont, en ce genre, des exceptions excessivement remarquées. Certes, Claude Vignon offre des mystères à deviner. D'abord, il est très simple et très fin tout ensemble. Quoiqu'il tombe avec la facilité d'une courtisane dans les excès, sa pensée demeure inaltérable. Cette intelligence, qui peut critiquer les arts, la science, la littérature, la politique, est inhabile à gouverner la vie extérieure. Claude se contemple dans l'étendue de son royaume intellectuel et abandonne sa forme avec une insouciance diogénique. Satisfait de tout pénétrer, de tout comprendre[1], il méprise les matérialités; mais, atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il voit les obstacles sans être ravi des beautés, et, à force de discuter les moyens, il demeure les bras pendants, sans résultat. C'est le Turc de l'intelligence endormi par la méditation. La critique est son opium, et son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire. Indifférent aux plus petites comme aux plus grandes choses, il est obligé, par le poids même de sa tête, de tomber dans la débauche pour abdiquer pendant quelques instants le fatal pouvoir de son omnipotente analyse. Il est trop préoccupé par l'envers du génie[2], et vous pouvez maintenant concevoir que Camille

1. Beaucoup de ces traits conviendraient, autant qu'à Planche et à tout autre génie critique, à Sainte-Beuve, dont l'esprit était si bien « rompu à toutes les métamorphoses ». Voir son article de 1835 sur *Le Génie critique de Bayle* (la fin surtout). — D'ailleurs il se peut que Balzac nous donne ici un écho des plaintes de G. Sand à l'égard de Sainte-Beuve, dont elle écrivait, à Liszt, le 5 mai 1836 : « Il a passé sa vie à me vexer, à me grogner, à m'épiloguer et à me soupçonner. » — Et qui sait enfin si Balzac lui-même n'a pas un peu joué auprès d'elle le rôle de Vignon ?

2. Cf. aussi Sainte-Beuve, cherchant *les rides, les gerçures, les verrues sur un beau visage.*

Maupin essayât de le mettre à l'endroit. Cette tâche était séduisante. Claude Vignon se croyait aussi grand politique que grand écrivain; mais ce Machiavel inédit se rit en lui-même des ambitieux, il sait tout ce qu'il peut, il prend instinctivement mesure de son avenir sur ses facultés[1], il se voit grand, il regarde les obstacles, pénètre la sottise des parvenus, s'effraye ou se dégoûte, et laisse le temps s'écouler sans se mettre à l'œuvre. Comme Etienne Lousteau le feuilletoniste, comme Nathan le célèbre auteur dramatique, comme Blondet[2], autre journaliste, il est sorti du sein de la bourgeoisie, à laquelle on doit la plupart des grands écrivains.

[Et voici maintenant Claude Vignon *opérant*. Il a été l'amant de Félicité des Touches, il sait que Calyste est secrètement aimé d'elle, il a deviné le prestige qu'elle exerce sur lui, et il ne lui est pas échappé non plus que Calyste adore déjà la marquise de Rochefide. Au milieu de quels êtres compliqués et déçus est tombé ce jeune homme pur, profondément tendre, et sans aucun esprit de calcul! Balzac a su faire cependant que son ingénuité ne nous parût pas de la niaiserie, ni sa candeur une inconsciente rouerie. Calyste n'est ni un coquebin, ni un Chérubin. Claude Vignon le surprend pleurant de désespoir : il vient d'entendre chanter Conti : « Comment lutter avec un pareil artiste? comment une femme ne l'adorerait-elle pas toujours? » Il ne sait pas son prix. Vignon va le lui dire à sa façon.]

Un rude manieur d'âmes.

— Qu'avez-vous, mon enfant? lui dit Claude, qui se coula silencieusement auprès de Calyste, et lui prit la main. Vous aimez[3], vous vous croyez dédaigné, mais il n'en est rien. Dans quelques jours, vous aurez le champ libre ici, vous y régnerez, vous serez aimé par plus d'une personne; enfin, si vous savez vous bien conduire, vous y serez comme un sultan.

— Que me dites-vous? s'écria Calyste en se levant et entraînant par un geste Claude dans la bibliothèque. Qui m'aime ici?

— Camille, répondit Claude.

— Camille[4] m'aimerait! demanda Calyste. Eh bien, vous?

1. Même expression dans le portrait de Nathan.
2. Voir p. 288, n. 4.
3. Mme de Rochefide, dont se débarrasserait volontiers Conti.
4. On a bien retenu que *Camille Maupin* est le pseudonyme littéraire de Mlle des Touches.

— Moi, reprit Claude, moi...

Il ne continua pas. Il s'assit et s'appuya la tête avec une profonde mélancolie sur un coussin.

— Je suis ennuyé de la vie et je n'ai pas le courage de la quitter, dit-il après un moment de silence. Je voudrais m'être trompé dans ce que je viens de vous dire; mais, depuis quelques jours, plus d'une clarté vive a lui. Je ne me suis pas promené dans les roches du Croisic[1] pour mon plaisir, sur mon âme! L'amertume de mes paroles à mon retour, quand je vous ai trouvé causant avec Camille, prenait sa source au fond de mon amour-propre blessé. Je m'expliquerai tantôt avec Camille. Deux esprits aussi clairvoyants que le sien et le mien ne sauraient se tromper. Entre deux duellistes de profession, le combat n'est pas de longue durée. Aussi puis-je d'avance vous annoncer mon départ. Oui, je quitterai les Touches, demain peut-être, avec Conti. Certes il s'y passera, quand nous n'y serons plus, d'étranges, de terribles choses peut-être, et j'aurai le regret de ne pas assister à ces débats de passion, si rares en France et si dramatiques. Vous êtes bien jeune pour une lutte si dangereuse : vous m'intéressez. Sans le profond dégoût que m'inspirent les femmes, je resterais pour vous aider à jouer cette partie : elle est difficile, vous pouvez la perdre, vous avez affaire à deux femmes extraordinaires, et vous êtes déjà trop amoureux de l'une pour vous servir de l'autre. Béatrix doit avoir de l'obstination dans le caractère, et Camille a de la grandeur. Peut-être, comme une chose frêle et délicate, serez-vous brisé entre ces deux écueils, entraîné par les torrents de la passion. Prenez garde.

La stupéfaction de Calyste en entendant ces paroles permit à Claude Vignon de les dire et de quitter le jeune Breton, qui demeura comme un voyageur à qui, dans les Alpes, un guide a démontré la profondeur d'un abîme en y jetant une pierre. Apprendre de la bouche même de Claude que lui, Calyste, était aimé de Camille au moment où il se sentait amoureux de Béatrix pour toute sa vie! il y avait dans cette situation un poids trop fort pour une jeune âme si naïve. Pressé par un regret immense[2] qui l'accablait dans le passé, tué dans le présent par la difficulté de sa

1. Le Croisic est un vieux port charmant, aux bords de l'Océan, tout près de Guérande. Balzac y avait séjourné en 1834 et c'est de là qu'est datée sa nouvelle *Un Drame au bord de la mer*. Il y a conduit son Louis Lambert. (Voir p. 116.)

2. C'est en effet par désespoir d'être jamais aimé de Mlle des Touches que Calyste s'est rabattu sur son amitié.

position entre Béatrix qu'il aimait, entre[1] Camille qu'il n'aimait plus et par laquelle Claude le disait aimé, le pauvre enfant se désespérait, il demeurait indécis, perdu dans ses pensées. Il cherchait inutilement les raisons qu'avait eues Félicité[2] de rejeter son amour et de courir à Paris y chercher Claude Vignon. Par moments, la voix de Béatrix arrivait pure et fraîche à ses oreilles et lui causait ces émotions violentes qu'il avait évitées en quittant le petit salon. A plusieurs reprises, il ne s'était plus senti maître de réprimer une féroce envie de la saisir et de l'emporter. Qu'allait-il devenir? Reviendrait-il aux Touches? En se sachant aimé de Camille, comment pourrait-il y adorer Béatrix? Il ne trouvait aucune solution à ces difficultés. Insensiblement, le silence régna dans la maison. Il entendit sans y faire attention le bruit de plusieurs portes qui se fermaient. Puis, tout à coup, il compta les douze coups de minuit à la pendule de la chambre voisine, où la voix de Camille et celle de Claude le réveillèrent de l'engourdissante contemplation de son avenir et où brillait une lumière au milieu des ténèbres. Avant qu'il se montrât, il put écouter de terribles[3] paroles prononcées par Vignon.

— Vous êtes arrivée à Paris éperdument amoureuse de Calyste, disait-il à Félicité; mais vous étiez épouvantée des suites d'une semblable passion à votre âge, elle vous menait dans un abîme, dans un enfer, au suicide peut-être! L'amour ne subsiste qu'en se croyant éternel, et vous aperceviez à quelques pas dans votre vie une séparation horrible : le dégoût et la vieillesse terminant bientôt un poème sublime[4]. Vous vous êtes souvenue d'*Adolphe*, épouvantable dénoûment des amours de Madame de Staël et de Benjamin Constant, qui cependant étaient bien plus en rapport d'âge[5] que vous ne l'êtes avec Calyste. Vous m'avez alors pris comme on prend des fascines pour élever des retranchements entre les ennemis et soi. Mais, si vous vouliez me faire aimer les Touches, n'était-ce pas pour y

1. Négligence évidente.

2. La raison, c'est qu'elle a l'âme trop fière pour accepter, après tant d'aventures, le premier amour d'un enfant. Voir la suite.

3. Voici vraiment le chirurgien des cœurs.

4. Comment ne pas se souvenir ici de l'énorme différence d'âge qui existait entre Balzac et Mme de Berny? ils en souffrirent tous deux très cruellement. Il a parlé des crises de jalousie de sa *dilecta*, et lui-même était, par accès, jaloux de son passé.

5. Il n'avait qu'un an de moins qu'elle, tandis qu'il y a 24 ans entre Félicité et Calyste. Entre Balzac et la *dilecta*, il y en avait 22.

passer vos jours dans l'adoration sècrète de votre dieu? Pour accomplir votre plan, à la fois ignoble et sublime, vous deviez chercher un homme vulgaire ou un homme si préoccupé par de hautes pensées, qu'il pût être facilement trompé. Vous m'avez cru simple, facile à abuser comme un homme de génie. Il paraît que je suis seulement un homme d'esprit : je vous ai devinée. Quand hier je vous ai fait l'éloge des femmes de votre âge en vous expliquant pourquoi Calyste vous aimait, croyez-vous que j'aie pris pour moi vos regards ravis, brillants, enchantés? N'avais-je pas déjà lu dans votre âme? Les yeux étaient bien tournés sur moi, mais le cœur battait pour Calyste. Vous n'avez jamais été aimée, ma pauvre Maupin[1], et vous ne le serez jamais après vous être refusé le beau fruit que le hasard vous a offert aux portes de l'enfer des femmes, et qui tournent sur leurs gonds poussées par le chiffre 50[2]!

— Pourquoi l'amour m'a-t-il donc fuie? dit-elle d'une voix altérée. Dites-le-moi, vous qui savez tout!...

— Mais vous n'êtes pas aimable[3], reprit-il, vous ne vous pliez pas à l'amour, il doit se plier à vous. Vous pourrez peut-être vous adonner aux malices et à l'entrain des gamins; mais vous n'avez pas d'enfance au cœur, il y a trop de profondeur dans votre esprit, vous n'avez jamais été naïve, et vous ne commencerez pas à l'être aujourd'hui. Votre grâce vient du mystère, elle est abstraite et non active. Enfin, votre force éloigne les gens très-forts qui prévoient une lutte. Votre puissance peut plaire à de jeunes âmes qui, semblables à celle de Calyste, aiment à être protégées; mais, à la longue, elle fatigue. Vous êtes grande et sublime : subissez les inconvénients de ces deux qualités, elles ennuient.

— Quel arrêt! s'écria Camille. Ne puis-je être femme? suis-je une monstruosité?

— Peut-être, dit Claude.

— Nous verrons! s'écria la femme[4] piquée au vif.

— Adieu, ma chère; demain je pars. Je ne vous en veux pas, Camille[5] : je vous trouve la plus grande des femmes;

1. Il lui parle comme à un camarade de lettres, avec une cordialité brutale.

2. La scène est en 1836; Félicité a 45 ans.

3. Cf. ce que dit Balzac de G. Sand à l'*Œuvre expliquée*, p. 326. Qui sait s'il n'a pas dit à G. Sand elle-même ce que dit ici Vignon à Camille Maupin?

4. *La femme* qui reste sous l'auteur illustre, le grand esprit. « Celui qui pique un cœur produit un sentiment », dit la Bible.

5. Il l'appelle encore par son nom d'auteur, son nom d'homme.

mais, si je continuais à vous servir de paravent ou d'écran, dit Claude avec deux savantes inflexions de voix, vous me mépriseriez singulièrement. Nous pouvons nous quitter sans chagrin ni remords : nous n'avons ni bonheur à regretter ni espérances déjouées. Pour vous, comme pour quelques hommes de génie infiniment rares, l'amour n'est pas ce que la nature l'a fait : un besoin impérieux à la satisfaction duquel elle attache de vifs mais de passagers plaisirs, et qui meurt; vous le voyez tel que l'a créé le christianisme : un royaume idéal, plein de sentiments nobles, de grandes petitesses, de poésies, de sensations spirituelles, de dévouements, de fleurs morales, d'harmonies enchanteresses, et situé bien au-dessus des grossièretés vulgaires, mais où vont deux créatures réunies en un ange, enlevées par les ailes du plaisir[1]. Voilà ce que j'espérais, je croyais saisir une des clefs qui nous ouvrent la porte fermée pour tant de gens et par laquelle on s'élance dans l'infini. Vous y étiez déjà, vous! Ainsi vous m'avez trompé. Je retourne à la misère, dans ma vaste prison de Paris. Il m'aurait suffi de cette tromperie au commencement de ma carrière pour me faire fuir les femmes : aujourd'hui, elle met dans mon âme un désenchantement qui me plonge à jamais dans une solitude épouvantable, je m'y trouverai sans la foi qui aidait les Pères à la peupler d'images sacrées. Voilà, ma chère Camille, où nous mène la supériorité de l'esprit : nous pouvons chanter tous deux l'hymne horrible qu'un poète[2] met dans la bouche de Moïse parlant à Dieu :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire !

1. Le galimatias du style de Balzac ajoute au galimatias bien romantique de cette conception pseudo-angélique. Pensez au rêve que firent G. Sand et Musset de réaliser la perfection de l'amour romantique.

2. A. de Vigny, en son *Moïse*. — Balzac estimait en lui le poète, qu'il a cité auprès de Hugo (*Revue parisienne*), — beaucoup plus que le prosateur. Il ne mettait pas très haut son *Cinq-Mars* (tout en le comptant parmi les « bons romans historiques » ; voir *Feuilleton des Journaux politiques*) ; et il dénonçait en *Chatterton* un produit « de cette école antisociale qui voudrait attacher un gardien à chaque génie maladif..., élever un garde-fou autour de chaque poète, et mettre des bourrelets fort dispendieux à chaque monomane. » (*Chronique de Paris*, 25 fév. 1836). Voir cependant *ibid.*, 10 janv. 1836 ; en réponse aux *Entretiens sur le Suicide* de l'abbé Guillon, il déclare que le nom de Chatterton restera une accusation contre la société. (Il est d'ailleurs curieux de relever les variations de Balzac sur les droits du génie, et sur la responsabilité de la société dans le suicide des hommes supérieurs).

En ce moment, Calyste parut.

— Je ne dois pas vous laisser ignorer que je suis là, dit-il.

[Nous ne pouvons entrer dans l'analyse des scènes qui suivent. Balzac a très curieusement étudié l'effort de Félicité des Touches pour *se désapproprier* d'elle-même, pour mater ses jalousies de femme; elle voudrait Calyste heureux, elle sent que peut-être il dépendrait d'elle de réveiller l'amour dans son cœur et de l'arracher à Béatrix de Rochefide, elle sent aussi l'infériorité de l'âme de Béatrix; mais en lui disputant Calyste, ne céderait-elle pas à l'instinct de sa jalousie plutôt qu'au désir d'éloigner un cœur jeune d'une aventure indigne de lui? L'instinct d'abnégation, son idolâtrie pour le bonheur de Calyste la décident à diriger son jeu, à lui prêter son expérience du cœur, à le guider enfin dans les voies de la séduction. Et Calyste, l'ingrat, se laisse mener par celle qu'il ne peut plus aimer vers celle qu'il désire avec toute la fougue de son âme. Mais ce n'est pas une voie unie; l'intrigue psychologique est ici très compliquée, très ténue. — Voici une page qui peut donner une idée du duel compliqué, tantôt caché, tantôt à front découvert, dans lequel un beau caractère de femme se mesure avec une coquette raffinée :]

Une belle âme contre une coquette.

Peut-être une des plus grandes jouissances que puissent éprouver les petits esprits ou les êtres inférieurs est-elle de jouer les grandes âmes et de les prendre à quelque piège. Beatrix savait être bien au-dessous de Camille Maupin. Cette infériorité n'existait pas seulement dans cet ensemble de choses morales appelé *talent*, mais encore dans les choses du cœur nommées *passion*. Au moment où Calyste arrivait aux Touches avec l'impétuosité d'un premier amour porté sur les ailes de l'espérance, la marquise éprouvait une joie vive de se savoir aimée par cet adorable jeune homme. Elle n'allait pas jusqu'à vouloir être complice de ce sentiment, elle mettait son héroïsme à comprimer ce *capriccio*, disent les Italiens, et croyait alors égaler son amie; elle était heureuse d'avoir à lui faire un sacrifice. Enfin, les vanités particulières à la femme française, et qui constituent cette célèbre coquetterie d'où elle tire sa supériorité, se trouvaient caressées et pleinement satisfaites chez elle : livrée à d'immenses séductions, elle y résistait, et ses vertus lui chantaient à l'oreille un doux concert de

louanges[1]. Ces deux femmes, en apparence indolentes, étaient à demi-couchées sur le divan de ce petit salon plein d'harmonies, au milieu d'un monde de fleurs et la fenêtre ouverte, car le vent du nord avait cessé. Une dissolvante brise du sud pailletait le lac d'eau salée[2] que leurs yeux pouvaient voir, et le soleil enflammait les sables d'or. Leurs âmes étaient aussi profondément agitées que la nature était calme, et non moins ardentes. Broyée dans les rouages de la machine qu'elle mettait en mouvement, Camille était forcée de veiller sur elle-même, à cause de la prodigieuse finesse de l'amicale ennemie qu'elle avait mise dans sa cage; mais, pour ne pas donner son secret, elle se livrait à des contemplations intimes de la nature; elle trompait ses souffrances en cherchant un sens au mouvement des mondes, et trouvait Dieu dans le sublime désert du ciel. Une fois Dieu reconnu par l'incrédule, il se jette dans le catholicisme absolu, qui, vu comme système, est complet[3]. Le matin, Camille avait montré à la marquise un front encore baigné par les lueurs[4] de ses recherches pendant une nuit passée à gémir. Calyste était toujours debout devant elle, comme une image céleste. Ce beau jeune homme à qui elle se dévouait, elle le regardait comme un ange gardien. N'était-ce pas lui qui la guidait vers les hautes régions où cessent les souffrances, sous le poids d'une incompréhensible immensité? Cependant, l'air triomphant de Béatrix inquiétait Camille. Une femme ne gagne pas sur une autre un pareil avantage sans le laisser deviner, tout en se défendant de l'avoir pris. Rien n'était plus bizarre que le combat moral et sourd de ces deux amies, se cachant l'une à l'autre un secret, et se croyant réciproquement créancières de sacrifices inconnus[5]. Calyste arriva tenant sa lettre entre sa main et son gant, prêt à la

1. Voilà de ces subtiles complaisances de l'amour-propre que Fénelon savait si bien faire sortir de leurs cachettes : il en connaissait d'infiniment plus déliées, parmi toutes celles qui font aimer à une âme, dans ses vertus, sa propre excellence. Béatrix cherche dans le sacrifice sa délectation personnelle. Camille Maupin se *désapproprie* d'elle-même.

2. Les marais salants qui s'étendent entre le bourg de Batz, le Croisic et Guérande.

3. Ainsi Benassis (*Le Médecin de Campagne*) s'est converti ; ainsi se convertira, dans l'*Envers de l'Histoire contemporaine*, Godefroid (voir p. 412 sqq.).

4. On reconnaît le mauvais style mystique du *Lys dans la Vallée*, de *Séraphita*, etc.

5. En effet, si Félicité a *manœuvré* pour incliner vers Calyste le cœur de Béatrix, celle-ci a mis, ou cru mettre tout son héroïsme « à comprimer ce *capriccio* », et cela suffit pour qu'elle pense égaler son amie.

glisser dans la main de Béatrix. Camille, à qui le changement des manières de son amie n'avait pas échappé, parut ne pas l'examiner et l'examina dans une glace au moment où Calyste allait faire son entrée. Là se trouve un écueil pour toutes les femmes. Les plus spirituelles comme les plus sottes, les plus franches comme les plus astucieuses, ne sont plus maîtresses de leur secret; en ce moment, il éclate aux yeux d'une autre femme. Trop de réserve ou trop d'abandon, un regard libre et lumineux, l'abaissement mystérieux des paupières, tout trahit alors le sentiment le plus difficile à cacher, car l'indifférence a quelque chose de si complétement froid, qu'elle ne peut jamais être simulée. Les femmes ont le génie des nuances, elles en usent trop pour ne pas les connaître toutes; et dans ces occasions leurs yeux embrassent une rivale des pieds à la tête; elles devinent le plus léger mouvement d'un pied sous la robe, la plus imperceptible convulsion dans la taille, et savent la signification de ce qui pour un homme paraît insignifiant. Deux femmes en observation jouent une des plus admirables scènes de comédie qui se puissent voir.

[Béatrix comprend enfin le sacrifice de Félicité; « au lieu de lui être égale » elle se voit écrasée par elle; elle se trouve « singulièrement ravalée ». Plutôt que d'être le don offert par Félicité à Calyste, elle joue la comédie du séraphisme; ses manèges de coquetterie traînent d'espérances en déceptions Calyste dépérissant d'amour; après des épisodes dramatiques, et au-delà de complications nouvelles où nous n'entrerons pas, il aborde enfin au port de salut, il tombe au piège du bonheur régulier, que lui tendent, non les mains trop peu déliées d'une mère et d'une vieille tante qui ne le comprennent plus, mais celles de la dévouée, de la sublime Félicité. Avant de se retirer dans un couvent[1], elle assure le mariage de Calyste avec Mlle Sabine de Grandlieu, noble fille et très beau parti.

Mais à Paris, Calyste retrouve Béatrix, qui cette fois, ne lui résiste plus. Elle se venge, sur le bonheur de la jeune Madame du Guénic, de la proscription où la tient le monde qu'elle a défié.

Nous concluons sur cette page, qui donne idée du moraliste qu'était Balzac. Il se pose cette question : comment un être, aussi foncièrement noble que l'est Calyste, peut-il en venir à préférer, à une femme

1. Félicité des Touches entrant en religion fait encore penser à George Sand, qui subissait entre 1839 et 1842 la crise d'où elle sortira vieillie et pacifiée : « Je trouve, dira-t-elle le 26 mai 1842, que Dieu est si bon de nous vieillir, de nous calmer et de nous ôter les aiguillons de personnalité qui sont si âpres dans la jeunesse. » Et encore : « La pitié vient quand l'orgueil s'en va. » Sainte Camille Maupin, c'est sainte George Sand guérie de la vie, « sa vie, qui fut un long accès d'égoïsme », (comme le dit Balzac dans *Béatrix*).

douée de tous les charmes du visage et du cœur, une coquette sur le retour.]

« Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! » (Pascal.)

Il vient à la surface des cœurs les plus nobles et les plus purs des boues soulevées par les ouragans. Ainsi le lendemain matin, Calyste, qui certes aimait son enfant, tressaillit de joie en apprenant que Sabine guettait la cause de quelques convulsions en craignant le croup[1] et qu'elle ne voulait pas quitter le petit Calyste. Le baron prétexta une affaire et sortit en évitant de déjeuner à la maison. Il s'échappa comme s'échappent les prisonniers, heureux d'aller à pied, de marcher par le pont Louis XVI[2] et les Champs-Elysées, vers un café du boulevard, où il se plut à déjeuner en garçon. Qu'y a-t-il donc dans l'amour ? La nature regimbe-t-elle sous le joug social! la nature veut-elle que l'élan de la vie donnée soit spontané, libre, que ce soit le cours d'un torrent fougueux, brisé par les rochers de la contradiction, de la coquetterie, au lieu d'être une eau coulant tranquillement entre les deux rives de la mairie, de l'église? A-t-elle ses desseins quand elle couve ses éruptions volcaniques auxquelles sont dus les grands hommes peut-être? Il eut été difficile de trouver un jeune homme élevé plus saintement que Calyste, de mœurs plus pures, moins souillé d'irréligion; et il bondissait vers une femme indigne de lui, quand un clément, un radieux hasard lui avait présenté dans la baronne du Guénic une jeune fille d'une beauté vraiment aristocratique, d'un esprit fin et délicat, pieuse, aimante et attachée uniquement à lui, d'une douceur angélique encore attendrie par l'amour, par un amour passionné malgré le mariage, comme l'était le sien pour Béatrix. Peut-être les hommes les plus grands ont-ils gardé dans leur constitution un peu d'argile, la fange leur plaît encore. L'être le moins imparfait serait donc alors la femme, malgré ses fautes et ses déraisons. Néanmoins Madame de Rochefide, au milieu du cortège de prétentions poétiques[3] qui l'entou-

1. C'est là le point de départ des événements qui ramenèrent Calyste à sa femme.

2. Aujourd'hui pont de la Concorde.

3. A propos d'elle encore, comme de Mme de Maufrigneuse (dans *La Vieille fille)* et de Mme de

rait, et malgré sa chute, appartenait à la plus haute noblesse; elle offrait une nature plus éthérée que fangeuse, et cachait la courtisane qu'elle se proposait d'être sous les dehors les plus aristocratiques. Ainsi, cette explication ne rendrait pas compte de l'étrange passion de Calyste. Peut-être en trouverait-on la raison dans une vanité si profondément enterrée, que les moralistes n'ont pas encore découvert ce côté du vice. Il est des hommes pleins de noblesse comme Calyste, beaux comme Calyste, riches et distingués, bien élevés, qui se fatiguent, à leur insu peut-être, d'un mariage avec une nature semblable à la leur, des êtres dont la noblesse ne s'étonne pas de la noblesse, que la grandeur et la délicatesse toujours consonnant à la leur laissent dans le calme, et qui vont chercher auprès des natures inférieures ou tombées la sanction de leur supériorité, si toutefois ils ne vont pas leur mendier des éloges. Le contraste de la décadence morale et du sublime divertit leurs regards. Le pur brille tant dans le voisinage de l'impur! Cette contradiction amuse. Calyste n'avait rien à protéger dans Sabine, elle était irréprochable, les forces perdues de son cœur allaient toutes vibrer chez Béatrix. Si des grands hommes ont joué sous nos yeux ce rôle de Jésus relevant la femme adultère, pourquoi les gens ordinaires seraient-ils plus sages [1] ?

[Heureusement des âmes pieusement ingénieuses veillent, et ramènent Calyste à sa femme. Il sera désormais, après cette chute qui est comme la tardive liquidation d'une jeunesse toute en désirs, le plus sage des époux.]

Bargeton (*Illusions perdues*, ici p. 275), Balzac a fait le procès du pseudo-séraphisme romantique.

1. Le rapprochement est absolument inexact; le goût n'est pas la qualité dominante chez Balzac, et le désir d'être neuf et profond le conduit parfois à des paradoxes pesants. Les grands hommes auxquels il fait probablement allusion, c'est Victor Hugo, c'est Vigny, et combien d'autres! Mais les attachements illégitimes de ces deux poètes avaient fait beaucoup parler; et lui-même, Balzac, qualifie sévèrement l'erreur de Hugo, dans ses lettres à Mme Hanska. — On pourrait commenter cette page avec certaines lettres de Vigny à Mme Dorval.

LE CURÉ DE VILLAGE (1839-1846)

Analyse.

[Presque tout entier composé en 1839, complété et remanié en 1841, remanié de nouveau en 1845-6, ce roman est le type de la grande œuvre à moitié manquée, mais très-belle par fragments. Elle est de la même veine, idéaliste, que *Le Médecin de Campagne;* Balzac y a répandu, non sans quelque surabondance, des vues d'économie sociale, des dissertations sur l'obstruction des carrières, et l'erreur des « grandes écoles ». Ces abus sont compensés d'abord par le vif intérêt du drame, puis par la scrupuleuse documentation. Balzac, après avoir montré, dans *Le Médecin de Campagne*, comment un apôtre économiste refait un pays, montre ici, de la façon la plus attachante, comment un ingénieur rural, modifiant par des travaux exactement décrits le régime des eaux dans une région du Limousin, peut arriver à la transformer. Cette partie technique se laisse lire avec plaisir. Le fâcheux est qu'il manque à ce livre presque tout ce qui concerne le Curé; Balzac n'a pu combler cette lacune. Tel était l'exemplaire qu'il envoyait en 1841 « à Henri de France avec ces mots : *Hommage d'un sujet fidèle* », telle est demeurée, sous ce rapport, l'œuvre que nous lisons. La voici sous son aspect définitif :

Les Sauviat, Auvergnats d'origine, marchands de ferraille et de chaudronnerie à Limoges, âpres, actifs et d'ailleurs très honnêtes et religieux, ont une fille, Véronique, qu'ils élèvent avec tendresse et fermeté. Ame profonde, silencieuse, passionnée avec candeur, Véronique épouse le banquier Graslin, ami de son père, brave homme prosaïque et d'une figure peu gracieuse. Elle semble la plus digne des épouses, tient à Limoges un salon très couru, qu'elle préside avec intelligence; personne ne soupçonne qu'elle est la maîtresse d'un ouvrier, Tascheron, qui l'aime avec une ardeur concentrée. Il veut fuir avec elle, et pour se procurer de l'argent il tue. Découvert, il est guillotiné; mais nul ne soupçonne le mobile qui a pu pousser au crime une nature

très honnête. Véronique dissimule ses tortures. Son fils naît le jour où meurt Tascheron, qui en est le père.

Devenue veuve, et non contente des macérations auxquelles elle s'est condamnée pour expier, et pour racheter l'âme du criminel, elle quitte Limoges, et s'établit dans un pays pauvre et perdu, à Montégnac. Autant qu'il dépendra d'elle, la misère morale et le dénuement physique disparaîtront du pays. Elle a pour collaborateurs le curé Bonnet (devenu son directeur de conscience, après avoir, par son éloquente piété, adouci l'âme farouche de Tascheron), un jeune ingénieur des Ponts et Chaussées dégoûté de son métier, d'autres encore, mais surtout Farrabesche, ancien réfractaire, compromis dans une affaire de *Chauffeurs*, envoyé au bagne d'où il vient de sortir, d'ailleurs âme simple et foncièrement belle, avide de réhabilitation et de réparation ; Véronique se voue à son relèvement, avec d'autant plus d'ardeur émue qu'il lui semble ainsi accomplir un devoir envers le souvenir de Tascheron, mort sans avoir reçu sinon le pardon chrétien, du moins le pardon social.

Usée par les remords et le chagrin, Véronique reçoit le coup suprême, quand elle rencontre la sœur de Tascheron, Denise, qui, saisie de nostalgie, est revenue d'Amérique, où elle avait fui, avec toute sa famille, après l'exécution du coupable. Denise, qui, seule avec l'abbé Bonnet avait su attendrir l'humeur de son frère dans sa prison, est belle, gracieuse, et très-élevée de cœur. L'émotion de Véronique est telle, devant ce témoin des derniers jours de son amant, qu'elle se sent mourir ; cependant, elle a le temps de marier Denise avec son ingénieur, et elle meurt, théâtralement hélas ! après s'être publiquement confessée.]

MASSIMILA DONI (1839)

Analyse.

[Balzac écrivait à l'Etrangère le 24 mai 1837 : « Je viens d'achever une œuvre qui s'appelle *Massimila Doni* et dont la scène est à Venise. Si je puis réaliser toutes mes idées, ce sera, certes, un livre aussi étourdissant que *La Peau de Chagrin*, mieux écrit, plus poétique peut-être... *Massimila Doni* et *Gambara* sont, dans les *Etudes philosophiques*, l'apparition de la musique, sous la double forme d'*exécution* et de *composition*, soumises à la même épreuve que la pensée dans *Louis Lambert*, c'est-à-dire l'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance du principe créateur, ce qui m'a dicté le *Chef-d'œuvre inconnu* pour la peinture. » Il aurait pu ajouter à cette série *La Recherche de l'Absolu*. Toutes ces œuvres témoignent de la persistance d'une même idée, et de l'influence fécondante qu'elle a exercée sur l'imagination de Balzac.

Le *Chef-d'œuvre inconnu* (1831), c'était l'histoire d'un peintre du 17e siècle, victime de l'intensité avec laquelle il se figure son idéal artistique; il y a chez lui rupture d'équilibre entre la vie intérieure et le sens commun. Il cache à tous les yeux un chef-d'œuvre qu'il ne se lasse pas de retoucher; un jour, il consent à le laisser contempler par l'un de ses amis, et par un débutant, qui se trouve être Poussin; tous deux ne distinguent sur la toile qu'un informe barbouillage, d'où émerge seulement un pied divinement peint. Seul le vieux Frenhofer voit, avec les yeux de l'imagination, la figure surhumaine de beauté et de vie qu'il a voulu réaliser. C'est un halluciné, un fou, qui, réveillé de sa folie par ces deux profanes, ne leur pardonne pas de lui avoir ravi sa chimère.

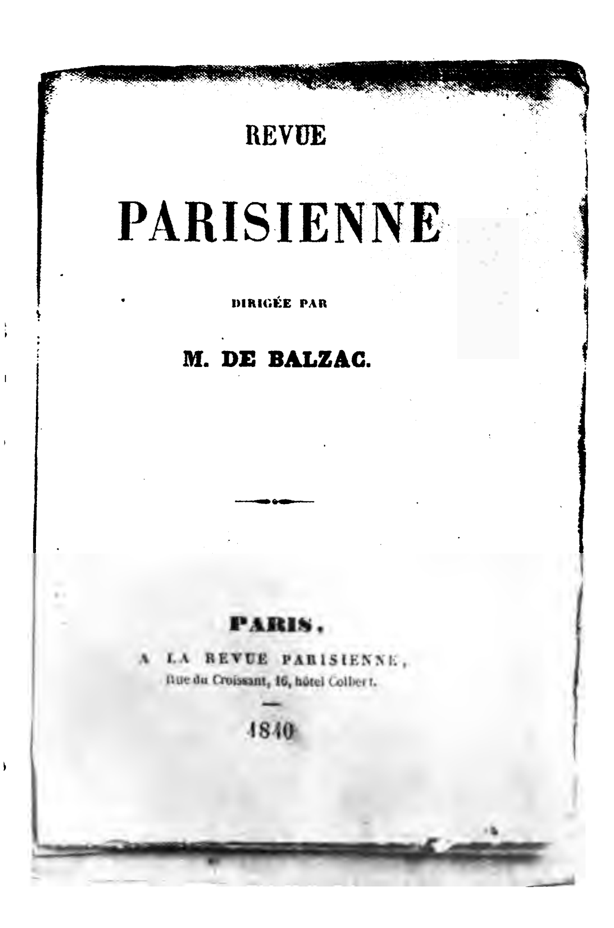
Gambara (1837) était « le *Louis Lambert* de la musique », mais transposé dans un ton moins sublime. Il y a du grotesque dans son histoire. Chassé d'Italie par la guerre, réfugié en Allemagne, puis à Paris, dans un appartement misérable, ce génie théoricien a d'admirables idées, il déborde de projets grandioses, et quand il parle, son enthousiasme contagieux élève ses auditeurs à

l'empyrée des contemplations musicales. Mais s'il se met à jouer, c'est un infernal tintamarre où personne ne distingue ni une mélodie, ni un accord. Cependant, quand il a bu, il joue, avec une perfection céleste, des improvisations ou des réminiscences ravissantes. Ce grand artiste, inventeur du *panharmonicon*, chante avec sa femme des duos en plein vent.

Grand amateur de musique, mais fort ignorant, bon tout au plus à commenter dans le feu de la conversation un opéra de Rossini, devant George Sand qui en était, assure-t-il, émerveillée, Balzac, pour écrire *Massimila Doni* se mit à apprendre la théorie musicale, et se fit jouer et rejouer, non sans maintes explications, par un vieux musicien allemand, le *Moïse* de Rossini, dont il donnera ici une longue analyse. Son œuvre se ressent des séjours qu'il venait de faire en Italie, et aussi, croyons-nous, de ses entretiens avec Stendhal, ou de la lecture de ses ouvrages.

C'est une très curieuse peinture de la société italienne à Venise sous la domination autrichienne. Balzac ne traite jamais un sujet sans l'avoir étudié à fond, en lui-même et en tous ses alentours, mais aussi en le milieu et le moment où il veut le situer. (Pour la peinture des *dilettanti* et de tout le monde musical vénitien, cf. *Consuelo*, de George Sand).

Massimila Doni, très noble Florentine, est mariée au duc Cataneo, laid et vicieux, mais elle n'est sa femme que de nom, et elle aime, à Venise, Emilio Memmi, très pauvre gentilhomme vénitien, plus noble qu'aucun roi, et d'ailleurs très timide en amour. Il a pour Massimila une platonique adoration, il vit en plein idéal, et il est si bien enchaîné à son rêve que, voulût-il en déchoir, il en reste esclave; la présence de Massimila paralyse sa fougue amoureuse. Mais il rencontre Clarisse Tinti, « *prima donna assoluta* » au théâtre de la Fenice; séduit par sa beauté, infidèle à Massimila, sa rupture avec l'idéal le délie aussi de sa timidité envers Massimila; et quand il aura traversé cette expérience, il osera prier la duchesse, devenue veuve, d'être sa femme.]



REVUE

PARISIENNE

DIRIGÉE PAR

M. DE BALZAC.

PARIS.

A LA REVUE PARISIENNE,

Rue du Croissant, 16, hôtel Colbert.

1840

Fig. 18. — **La Revue de Balzac.**

Cette *Revue*, presque uniquement rédigée par Balzac, n'a eu que
ois numéros : 25 juillet, 25 août et 25 septembre 1840. En voici le
ontispice. Alphonse Karr se plaignit, sans humeur, que Balzac eût
agié le format de ses *Guêpes*.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE (1841)

L'œuvre expliquée.

[En 1840, Balzac avait espéré s'acquitter enfin de sa dette en remportant un triomphe au théâtre. Mais, l'acteur Frédérick-Lemaître ayant eu la malheureuse idée de se faire la tête de Louis-Philippe, le drame de *Vautrin* fut interdit après la première représentation. Balzac refusa l'indemnité que le directeur des Beaux-Arts, Cavé, vint lui offrir : « J'ai rougi jusque dans les cheveux, et j'ai répondu que je n'acceptais pas d'aumône; que j'avais gagné deux cent mille francs de dettes à faire douze ou quinze chefs-d'œuvre, qui étaient quelque chose dans la somme de gloire de la France au 19e siècle. » (*A l'Etrangère*, 10 mai 1840). Il est tellement traqué par ses créanciers, qu'il songe à partir pour le Brésil (3 juillet 1840). Mais il se décide à « résister » encore; « on aime tant la France! » Il songe (août) à entreprendre les *Scènes de la vie militaire*, en commençant par Montenotte. En réalité, il rédige la *Revue Parisienne*, où il dit à chacun son fait, exalte Stendhal, fait feu des quatre pieds contre ses ennemis, contre Sainte-Beuve surtout; il entame *La Rabouilleuse* (voir p. 371), *Le Curé de Village*, qui est à peu près une reprise du *Médecin de Campagne*, mêlée d'une histoire de crime passionnel, œuvre manquée, avec de belles parties, — *Ursule Mirouët* (voir p. 388), les *Mémoires de deux jeunes Mariés*, roman d'analyse sous la forme épistolaire, qui pèche par le goût (voir p. 406), — enfin il publie *Une ténébreuse Affaire* (en feuilleton, dans *Le Commerce* du 14 janvier au 2 février 1841; — en volume le 1er mars 1843) : « Il y en a qui disent que c'est un chef-d'œuvre. Moi je n'ai pas d'opinion. J'attends deux ans encore avant de le lire, car il faut l'oublier pour pouvoir le juger. » Ces lignes sont du 2 mars, — dès le 29 mars (1841), Balzac dira : « La *Ténébreuse Affaire* fait un grand chemin. Mais aussi c'est une œuvre très forte, vraie comme événement, et vraie comme détail. »

L'événement historique d'où est parti Balzac avait fait grand bruit en 1800; et il lui avait été conté avant 1823, dans ses

circonstances les plus précises, par une personne de sa famille. En septembre 1800, le sénateur Clément de Ris, étant à Beauvais, près de Tours, en sa maison de campagne, avait été enlevé en plein jour par des inconnus, séquestré pendant quelques semaines, puis délivré par des émissaires de Fouché. On ne mit jamais la main sur les coupables. Il plut à Fouché d'imputer aux chouans cet acte de brigandage ; il ordonna l'arrestation de quelques officiers chouans, qui furent condamnés à mort par un tribunal spécial, et exécutés, bien qu'il n'y eût contre eux aucune charge. Balzac pensait, (et M. Carré de Busserolle, dans ses *Curieuses Révélations sur l'enlèvement du sénateur Clément de Ris*, Niort, 1900, p. 119[1], adopte sa version totalement), que Fouché, du commencement à la fin, avait été le metteur en scène de cette tragédie. Clément de Ris aurait été son complice dans la conspiration qui se préparait contre le Premier Consul pendant la campagne d'Italie, et que la victoire de Marengo fit évanouir ; il aurait gardé chez lui des papiers compromettants pour Fouché ; celui-ci, pour les ravoir, aurait fait simuler l'enlèvement de Clément de Ris et le pillage de sa maison par des « brigands » ; puis, devant la colère de Bonaparte qui voulait trouver les auteurs de cet extraordinaire coup de main, il aurait inventé la culpabilité de quelques malheureux chouans, et les aurait fait sacrifier à sa propre sûreté. Tout cela n'a rien qui surprenne de Fouché, et les pièces sur lesquelles s'appuye M. de Busserolle ne laissent pas douter que Fouché ait truqué toute l'affaire[2].

Balzac a transposé les événements ; quand il dit que son œuvre est « vraie dans le détail », il faut l'entendre (comme à propos des *Chouans*) en ce sens que la physionomie de l'histoire est observée et que, si l'agencement des faits est de pure invention, chaque détail de mœurs, chaque trait d'observation politique a eu dans l'histoire maints analogues et maints équivalents.

Une ténébreuse Affaire se passe donc de 1803 à 1806, et non en 1800, dans l'Aube et non près de Tours ; le procès des accusés n'a que « de légers points de contact avec les véritables débats » (BUSSEROLLE) ; et pour cause : « Aucun lecteur, dit Balzac, invoquant, à l'exemple de Corneille, le droit strict de la vraisemblance, ne voudrait croire qu'il se soit trouvé, dans un pays comme la France, des tribunaux pour accepter de pareilles fables. » Et Balzac, à cause du changement des temps, a fait comparaître les accusés non devant un tribunal spécial (sorte de commission

1. Cf. en le même sens CRÉTINEAU-JOLY, *Vendée Militaire*, et ELIACIN LACHÈZE, *Mosaïque de l'Ouest* (1844-5).

2. Voir LENOTRE, *Vieilles Maisons...*, 2e Série.

militaire comme il en fonctionnait en 1800), mais devant des juges assistés par des jurés. Enfin, tous les personnages sont de son invention, sauf le sénateur Malin de Gondreville, auquel il semble bien (malgré les protestations de sa *Préface*) que Balzac ait voulu donner, en la forçant un peu et en la poussant à l'odieux, la physionomie de ce Cl. de Ris, type d'opportunisme et de girouettisme politique, qui sut obtenir des faveurs de tous les régimes. Il avait déjà introduit ce personnage typique dans *La Paix du ménage*, et il le réservait pour *Le Député d'Arcis*.

Dans une première partie, Balzac a peint une descente de police chez l'héroïque Mlle Laurence de Cinq-Cygne, soupçonnée d'avoir conspiré en 1803 contre le Premier Consul, en aidant à rentrer en France ses deux cousins, les frères de Simeuse, complices de M. de Polignac. Les sbires de Fouché sont roulés par Michu, serviteur absolument dévoué de la famille de Simeuse, qui, sous la Terreur, a dissimulé sa ferveur royaliste sous un apparent zèle révolutionnaire. Michu[1] est l'antagoniste de Malin de Gondreville : tous deux, par leur origine, étaient de la clientèle des grandes familles de l'ancien régime, mais l'un s'enrichit de leurs dépouilles, et l'autre se sacrifie pour elles. — Les deux policiers gardent rancune à Michu et à ses maîtres; pour se venger, sous l'empire, ils font enlever et séquestrer Malin, et ils accusent d'avoir commis le crime Michu et les de Simeuse, lesquels sont arrêtés, condamnés à mort. Mlle de Cinq-Cygne obtient de l'Empereur la grâce de ses cousins (voir p. 366). Michu est exécuté.

Balzac a mis en scène ici, avec ce type de caméléon politique de second ordre qu'est Malin, Fouché, Talleyrand (qu'il avait un peu connu, et en lequel il admirait le grand seigneur, la volonté, tenace et déliée[2], la profonde connaissance des hommes), Napoléon, sur lequel il fait porter, par Talleyrand, ce jugement qu'il avait peut-être recueilli de lui-même. « Notre souverain a prodigieusement d'amour-propre, il va me congédier pour pouvoir faire des folies sans contradiction. C'est un grand soldat qui sait changer les lois de l'espace et du temps; mais il ne saurait changer les hommes, et il voudrait les fondre à son usage. »

1. On peut le rapprocher du Chesnel du *Cabinet des Antiques*.

2. Il lui était d'ailleurs échappé des mots durs contre Talleyrand, dans une de ses *Lettres sur Paris* (publiées dans *Le Voleur*, 8 novembre 1830, voir *Œuvre complète*, T. XXIII, p. 128) : « Ce jeune homme d'Etat [M. Thiers] a été couvé, a éclos, a grandi, a écrit sous l'influence des salons de M. de Talleyrand; mais nous connaissons beaucoup d'honnêtes personnes qui ont gardé leur vertu, tout en fréquentant des femmes galantes. »

Outre le rôle de la police sous l'Empire, outre les types très curieux de policiers et de royalistes de tout caractère (les uns résignés au régime, les autres encore en révolte, mais qu'un geste généreux peut conquérir), Balzac a décrit en ce roman une belle histoire d'amour. Laurence de Cinq-Cygne est une sorte de Diana Vernon (voir *Rob-Roy* de W. Scott), et Balzac l'a bien voulue ainsi. Les deux Simeuse, qu'elle a sauvés et qui l'aimaient l'un et l'autre, meurent sur le champ de bataille. Par devoir, et pour que sa race ne périsse pas, elle se mariera sans amour. C'est un très beau type d'aristocratie.

Une ténébreuse Affaire est un roman historique, — dans la même formule que *Les Chouans* (voir p. 61 sqq.) — de grande valeur, un document pour l'étude des diverses sortes d'hommes qui se rencontraient dans les partis politiques entre 1800 et 1815 ; — on comprend mieux, après l'avoir lu, par quelle oppression l'Empire a pu se maintenir, quels hommes l'ont servi, tout prêts à le faire tomber, et quel personnel politique la Restauration a trouvé.

Analyse et Extraits.

[L'héroïque Mlle Laurence de Cinq-Cygne, qui tient de la Diana Vernon de W. Scott (*Rob-Roy*) et de Charlotte Corday, vient de faire fuir ses cousins, compromis dans la conspiration de MM. de Polignac et de Rivière, en 1803. On s'attend à une perquisition chez elle. Balzac décrit le caractère des principaux personnages du roman ; voici le portrait du bonhomme d'Hauteserre, parent et tuteur de Laurence, restée de bonne heure orpheline, et celui de sa femme. Ces êtres timorés et vieillots font contraste avec l'exaltation contenue et l'imployable énergie de Laurence.]

Irréductible et timoré.

Le gentilhomme, alors âgé de cinquante-deux ans, grand, sec, sanguin, et d'une santé robuste, eût paru capable de vigueur sans de gros yeux d'un bleu de faïence dont le regard annonçait une extrême simplicité. Il existait dans sa figure terminée par un menton de galoche, entre son nez et sa bouche, un espace démesuré par rapport aux lois du dessin, qui lui donnait un air de soumission en parfaite harmonie avec son caractère, auquel concordaient les moindres détails de sa physionomie. Ainsi sa chevelure

grise, feutrée par son chapeau qu'il gardait presque toute la journée, formait comme une calotte sur sa tête, en en dessinant le contour piriforme. Son front, très ridé par sa vie campagnarde et par de continuelles inquiétudes, était plat et sans expression. Son nez aquilin relevait un peu sa figure; le seul indice de force se trouvait dans ses sourcils touffus, qui conservaient leur couleur noire, et dans la vive coloration de son teint; mais cet indice ne mentait point, le gentilhomme, quoique simple et doux, avait la foi monarchique et catholique, aucune considération ne l'eût fait changer de parti. Ce bonhomme se serait laissé arrêter, il n'eût pas tiré sur les municipaux, et serait allé tout doucettement à l'échafaud. Ses trois mille livres de rente viagère, sa seule ressource, l'avaient empêché d'émigrer. Il obéissait donc au gouvernement de fait, sans cesser d'aimer la famille royale et d'en souhaiter le rétablissement; mais il eût refusé de se compromettre en participant à une tentative en faveur des Bourbons. Il appartenait à cette portion de royalistes qui se sont éternellement souvenus d'avoir été battus et volés; qui, dès lors, sont restés muets, économes, rancuniers, sans énergie, mais incapables d'aucune abjuration ni d'aucun sacrifice; tout prêts à saluer la royauté triomphante, amis de la religion et des prêtres, mais résolus à supporter toutes les avanies du malheur. Ce n'est plus alors avoir une opinion, mais de l'entêtement[1]. L'action est l'essence des partis. Sans esprit, mais loyal, avare comme un paysan, et néanmoins noble de manières, hardi dans ses vœux mais discret en paroles et en actions, tirant parti de tout, et prêt à se laisser nommer maire de Cinq-Cygne, M. d'Hauteserre représentait admirablement ces honorables gentilshommes auxquels Dieu a écrit sur le front le mot *mites*[2], qui laissèrent passer audessus de leurs gentilhommières et de leurs têtes les orages de la Révolution, qui se redressèrent sous la Restauration riches de leurs économies cachées, fiers de leur attachement discret, et qui rentrèrent dans leurs campagnes après 1830. Son costume, expressive enveloppe de ce caractère, peignait l'homme et le temps. M. d'Hauteserre portait une de ces houppelandes, couleur noisette, à petit collet, que le dernier duc d'Orléans avait mises à la mode à son retour d'Angleterre, et qui furent, pendant la Révolution, comme une transaction entre les hideux costumes populaires et les

1. Autant de reproches et d'avis détournés adressés par Balzac au parti légitimiste sous la monarchie de Juillet.

2. *Mites* = « les doux », et par suite, ici, les faibles, ceux qui plient.

élégantes redingotes de l'aristocratie. Son gilet de velours, à raies fleuretées[1], dont la façon rappelait ceux de Robespierre et de Saint-Just, laissait voir le haut d'un jabot à petits plis dormants[2] sur la chemise Il conservait la culotte, mais la sienne était de gros drap bleu, à boucles d'acier bruni. Ses bas de filoselle noire moulaient des jambes de cerf, chaussées de gros souliers maintenus par des guêtres de drap noir. Il avait gardé le col de mousseline à mille plis, serré par une boucle d'or sur le cou. Le bonhomme n'avait point entendu faire de l'éclectisme politique en adoptant ce costume, à la fois paysan, révolutionnaire et aristocrate, il avait obéi très innocemment aux circonstances.

Madame d'Hauteserre, âgée de quarante ans, et usée par les émotions, avait une figure passée qui semblait toujours poser pour un portrait; et son bonnet de dentelle, orné de coques en satin blanc, contribuait singulièrement à lui donner cet air solennel. Elle mettait encore de la poudre, malgré le fichu blanc, la robe en soie puce à manches plates, à jupon très ample, triste et dernier costume de la reine Marie-Antoinette. Elle avait le nez pincé, le menton pointu, le visage presque triangulaire, des yeux qui avaient pleuré; mais elle mettait un *soupçon*[3] de rouge qui ravivait ses yeux gris. Elle prenait du tabac, et à chaque fois elle pratiquait ces jolies précautions dont abusaient autrefois les petites-maîtresses; tous les détails de sa prise constituaient une cérémonie qui s'explique par ce mot : elle avait de jolies mains.

[Les fils de Mme d'Hauteserre ont conspiré; une perquisition est faite au château.]

Une descente de police en 1803.

En sachant ses fils menacés de mort, Madame d'Hauteserre, qui ne croyait pas la Révolution finie et qui con-

1. *Fleureté* ne s'emploie guère qu'en un autre sens, comme terme de blason.

2. Non bouffants, plats.

3. Familièrement, une quantité minime. MUSSET (*Un Caprice*) : « Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait. » Le mot fut très en vogue dans le monde du 18e siècle.

naissait la sommaire justice de ce temps, reprit ses sens et ses forces par la violence même de la douleur qui les lui avait fait perdre. Ramenée par une horrible curiosité, elle descendit au salon, dont l'aspect offrait alors un tableau vraiment digne du pinceau des peintres de genre. Toujours assis à la table de jeu, le curé[1] jouait machinalement avec les fiches en observant à la dérobée Peyrade et Corentin[2], qui, debout à l'un des coins de la cheminée, se parlaient à voix basse. Plusieurs fois, le fin regard de Corentin rencontra le regard non moins fin du curé ; mais, comme deux adversaires qui se trouvent également forts et qui reviennent en garde après avoir croisé le fer, l'un et l'autre jetaient promptement leurs regards ailleurs. Le bonhomme d'Hauteserre, planté sur ses deux jambes comme un héron, restait à côté du gros, gras, grand et avare Goulard[3], dans l'attitude que lui avait donnée la stupéfaction. Quoiqu'il fût vêtu en bourgeois, le maire avait toujours l'air d'un domestique. Tous deux, ils regardaient d'un œil hébété les gendarmes, entre lesquels pleurait toujours Gothard[4], dont les mains avaient été si vigoureusement attachées, qu'elles étaient violettes et enflées. Catherine[5] ne quittait pas sa position pleine de simplesse et de naïveté, mais impénétrable. Le brigadier, qui, selon Corentin, venait de faire la sottise d'arrêter ces petites bonnes gens, ne savait plus s'il devait partir ou rester. Il était tout pensif au milieu du salon, la main appuyée sur la poignée de son sabre et l'œil sur les deux Parisiens. Les Durieu[6], stupéfaits, et tous les gens du château formaient un groupe admirable d'inquiétude. Sans

1. L'abbé Goujet, ancien précepteur dans la famille, maintenant curé de Saint-Cygne, — prudent et énergique : cheveux blancs, « voix douce et insinuante », regard très fin. C'est lui qui va tenir tête. Sous la Restauration il sera évêque de Troyes.

2. Sorti d'une famille noble du Comtat, Peyrade cache son origine. Il avait été, sous les ordres de Lenoir, lieutenant de police de 1776 à 1785. Fouché a compris ce qu'il pouvait tirer de cet homme vicieux, qui a le génie de l'espionnage. Il sera empoisonné par Vautrin, beaucoup plus tard. — Corentin, nous le connaissons, c'est lui qui accompagne, dans *Les Chouans*, Mlle de Verneuil. C'est le second de Peyrade.

3. Goulard, maire de Cinq-Cygne, ancien piqueur de la maison de Simeuse, « quoique très attaché à la Révolution,... se sentait toujours tenu par les liens du respect envers les Cinq-Cygne et les Simeuse. Aussi fermait-il les yeux sur tout ce qui se passait au château. » Noter la variété et l'exactitude de ces types, et combien ils sont éloignés d'être des types conventionnels.

4. Il a quinze ans ; domestique très dévoué.

5. Femme de Chambre et sœur de lait de Laurence, dont elle partage, comme Gothard, tous les secrets.

6. Le cuisinier et la femme de charge.

les pleurs convulsifs[1] de Gothard, on eût entendu les mouches voler.

Quand la mère, épouvantée et pâle, ouvrit la porte et se montra presque traînée par Mademoiselle Goujet[2], dont les yeux rouges avaient pleuré, tous ces visages se tournèrent vers les deux femmes. Les deux agents espéraient, autant que tremblaient les habitants du château, de voir entrer Laurence[3]. Le mouvement spontané des gens et des maîtres sembla produit comme par un de ces mécanismes qui font accomplir à des figures de bois un seul et unique geste ou un clignement d'yeux.

Madame d'Hauteserre s'avança par trois grands pas précipités vers Corentin, et lui dit d'une voix entrecoupée, mais violente :

— Par pitié, monsieur, de quoi mes fils sont-ils accusés ? Et croyez-vous donc qu'ils soient venus ici ?

Le curé, qui semblait s'être dit en voyant la vieille dame : « Elle va faire quelque sottise ! » baissa les yeux.

— Mes devoirs et la mission que j'accomplis me défendent de vous le dire, répondit Corentin d'un air à la fois gracieux et railleur.

Ce refus, que la détestable courtoisie de ce mirliflore rendait encore plus implacable, pétrifia cette vieille mère, qui tomba sur un fauteuil auprès de l'abbé Goujet, joignit les mains et fit un vœu :

[Quelque temps se perd en paroles. Corentin a reconnu en l'abbé Goujet un homme d'esprit ; il engage le fer avec lui, et voici le discours qu'il lui tient à part, au jardin.]

— Écoutez, monsieur l'abbé, vous me paraissez avoir tout l'esprit d'un évêque, et (personne ne peut nous entendre) vous me comprendrez ; je n'ai plus d'espoir qu'en vous pour sauver deux familles qui, par sottise, vont se laisser rouler dans un abîme d'où rien ne revient. MM. de Simeuse et d'Hauteserre ont été trahis par un de ces infâmes espions que les gouvernements glissent dans toutes les conspirations, pour bien en connaître le but, les moyens et les personnes. Ne me confondez pas avec ce misérable[4] qui m'accompagne, il est de la police ; mais moi, je suis attaché très

1. C'est une attitude.
2. La sœur du curé, bonne, gaie, laide et assez avare.
3. Voici une phrase dont la construction est fâcheuse, et incorrecte.
4. Corentin, qui a « du génie », affecte de *lâcher* Peyrade, et se donne pour un espion amateur, pour un galant homme que les circonstances obligent à jouer un rôle bas.

honorablement au cabinet consulaire et j'en ai le dernier mot. On ne souhaite pas la perte de MM. de Simeuse ; si Malin[1] les voudrait voir fusiller, le premier consul, s'ils sont ici, s'ils n'ont pas de mauvaises intentions, veut les arrêter sur le bord du précipice, car il aime les bons militaires. L'agent qui m'accompagne a tous les pouvoirs; moi, je ne suis rien en apparence, mais je sais où est le complot. L'agent a le mot de Malin, qui sans doute lui a promis sa protection, une place et peut-être de l'argent, s'il peut trouver les deux Simeuse et les livrer. Le premier consul, qui est vraiment un grand homme, ne favorise point les pensées cupides. Je ne veux point savoir si les deux jeunes gens sont ici, fit-il en apercevant un geste chez le curé; mais ils ne peuvent être sauvés que d'une seule manière. Vous connaissez la loi du 6 floréal an X[2], elle amnistie les émigrés qui sont encore à l'étranger, à la condition de rentrer avant le 1er vendémiaire de l'an XI, c'est-à-dire en septembre de l'année dernière; mais MM. de Simeuse ayant, ainsi que MM. d'Hauteserre, exercé des commandements dans l'armée de Condé, sont dans le cas de l'exception posée par cette loi; leur présence en France est donc un crime, et suffit, dans les circonstances où nous sommes, pour les rendre complices d'un horrible complot. Le premier consul a senti le vice de cette exception, qui crée à son gouvernement des ennemis irréconciliables; il voudrait faire savoir à MM. de Simeuse qu'aucune poursuite ne sera exercée contre eux, s'ils lui adressent une pétition dans laquelle ils diront qu'ils rentrent en France dans l'intention de se soumettre aux lois, en promettant de prêter serment à la Constitution. Vous comprenez que cette pièce doit être entre ses mains avant leur arrestation et datée d'il y a quelques jours; je puis en être porteur... Je ne vous demande pas où sont les jeunes gens, dit-il en voyant le curé faire un nouveau geste de dénégation; nous sommes malheureusement sûrs de les trouver; la forêt est gardée, les entrées de Paris sont surveillées et la frontière aussi. Ecoutez-moi bien! si ces messieurs sont entre cette forêt et Paris, ils seront pris; s'ils sont à Paris, on les y trouvera; s'ils rétrogradent, les malheureux seront arrêtés. Le premier consul aime les ci-devant et ne peut souffrir les

1. Le sénateur Malin (voir *L'Œuvre expliquée*), qui sera plus tard enlevé et séquestré. C'est lui qui a prié confidentiellement Fouché d'envoyer des agents en Champagne pour s'éclairer sur la conspiration royaliste.

2. *Décret* d'amnistie du 26 avril 1802.

républicains, et cela est tout simple : s'il veut un trône, il doit égorger la liberté. Que ce secret reste entre nous. Ainsi, voyez! J'attendrai jusqu'à demain, je serai aveugle; mais défiez-vous de l'agent; ce maudit Provençal est le valet du diable, il a le mot de Fouché, comme j'ai celui du premier consul.

— Si MM. de Simeuse sont ici, dit le curé, je donnerais dix pintes de mon sang et un bras pour les sauver; mais, si Mademoiselle de Cinq-Cygne est leur confidente, elle n'a pas commis, je le jure par mon salut éternel, la moindre indiscrétion et ne m'a pas fait l'honneur de me consulter. Je suis maintenant très content de sa discrétion, si toutefois discrétion il y a. Nous avons joué hier soir, comme tous les jours, au boston, dans le plus profond silence jusqu'à dix heures et demie, et nous n'avons rien vu ni entendu. Il ne passe pas un enfant dans cette vallée solitaire sans que tout le monde le voie et le sache, et, depuis quinze jours, il n'y est venu personne d'étranger. Or, MM. d'Hauteserre et de Simeuse font une troupe à eux quatre. Le bonhomme et sa femme sont soumis au gouvernement, et ils ont fait tous les efforts imaginables pour ramener leurs fils auprès d'eux; ils leur ont encore écrit avant-hier. Aussi, dans mon âme et conscience, a-t-il fallu votre descente ici pour ébranler la ferme croyance où je suis de leur séjour en Allemagne. Entre nous, il n'y a ici que la jeune comtesse qui ne rende pas justice aux éminentes qualités de M. le premier consul.

— Finaud! pensa Corentin. — Si ces jeunes gens sont fusillés, c'est qu'on l'aura bien voulu! répondit-il à haute voix; maintenant, je m'en lave les mains.

Il avait amené l'abbé Goujet dans un endroit fortement éclairé par la lune, et il le regarda brusquement en disant ces fatales paroles. Le prêtre était fortement affligé, mais en homme surpris et complétement ignorant.

— Comprenez donc, monsieur l'abbé, reprit Corentin, que leurs droits sur la terre de Gondreville les rendent doublement criminels aux yeux des gens en sous-ordre! Enfin, je veux leur faire avoir affaire à Dieu et non à ses saints.

— Il y a donc un complot? demanda naïvement le curé.

— Ignoble, odieux, lâche, et si contraire à l'esprit généreux de la nation, répondit Corentin, qu'il sera couvert d'un opprobre général.

— Eh bien, Mademoiselle de Cinq-Cygne est incapable de lâcheté! s'écria le curé.

— Monsieur l'abbé, reprit Corentin, tenez, il y a pour nous (toujours de vous à moi) des preuves évidentes de sa complicité; mais il n'y en a point encore assez pour la justice. Elle a pris la fuite à notre approche... Et cependant, je vous avais envoyé le maire.

— Oui, mais, pour quelqu'un qui tient tant à les sauver, vous marchiez un peu trop sur les talons du maire, dit l'abbé.

Sur ce mot, ces deux hommes se regardèrent, et tout fut dit entre eux : ils appartenaient l'un et l'autre à ces profonds anatomistes de la pensée auxquels il suffit d'une simple inflexion de voix, d'un regard, d'un mot, pour deviner une âme, de même que le sauvage devine ses ennemis à des indices invisibles à l'œil d'un Européen.

— J'ai cru tirer quelque chose de lui, je me suis découvert ! pensa Corentin.

— Ah ! le drôle ! se dit en lui-même le curé[1].

Minuit sonnait à la vieille horloge de l'église[2] au moment où Corentin et le curé rentrèrent au salon. On entendait ouvrir et fermer les portes des chambres et des armoires. Les gendarmes défaisaient les lits. Peyrade, avec la prompte intelligence de l'espion, fouillait et sondait tout. Ce pillage excitait à la fois la terreur et l'indignation chez les fidèles serviteurs, toujours immobiles et debout. M. d'Hauteserre échangeait avec sa femme et Mademoiselle Goujet des regards de compassion. Une horrible curiosité tenait tout le monde éveillé. Peyrade descendit et vint au salon en tenant à la main une cassette de bois de sandal sculpté, qui devait avoir été jadis rapportée de la Chine par l'amiral de Simeuse. Cette jolie boîte était plate et de la dimension d'un volume in-quarto.

Peyrade fit un signe à Corentin, et l'emmena dans l'embrasure de la croisée.

....

Une sorte de rage froide remuait le cœur insensible de ces deux êtres qui savouraient la terreur générale. L'homme de police a toutes les émotions du chasseur; mais en déployant les forces du corps et de l'intelligence, là où l'un cherche à tuer un lièvre, une perdrix ou un chevreuil, il s'agit pour l'autre de sauver l'État ou le prince, de gagner

1. Balzac aime beaucoup et traite avec une extrême finesse les conflits et les luttes de deux volontés retorses et de deux esprits pénétrants.

2. Cliché de style que Balzac n'a pas eu le temps d'effacer.

une large gratification. Ainsi la chasse à l'homme est supérieure à l'autre chasse de toute la distance qui existe entre les hommes et les animaux. D'ailleurs, l'espion a besoin d'élever son rôle à toute la grandeur et à l'importance des intérêts auxquels il se dévoue. Sans tremper dans ce métier, chacun peut donc concevoir que l'âme y dépense autant de passion que le chasseur en met à poursuivre le gibier. Ainsi, plus ils avançaient vers la lumière, plus ces deux hommes étaient ardents ; mais leur contenance, leurs yeux restaient calmes et froids, de même que leurs soupçons leurs idées, leur plan restaient impénétrables.

. . . .

— Personne n'a la clef du coffret ? demanda le cynique Peyrade en interrogeant l'assemblée autant par le mouvement de son gros nez rouge que par sa parole.

Le Provençal remarqua, non sans un mouvement de crainte, qu'il n'y avait plus de gendarmes. Corentin et lui se trouvaient seuls. Corentin tira de sa poche un petit poignard et se mit en devoir de l'enfoncer dans la fente de la boîte. En ce moment, on entendit d'abord sur le chemin, puis sur le petit pavé de la pelouse, le bruit horrible d'un galop désespéré ; mais ce qui causa bien plus d'effroi fut la chute et le soupir du cheval qui s'abattit des quatre jambes à la fois au pied de la tourelle du milieu. Une commotion pareille à celle que produit la foudre ébranla tous les spectateurs quand on vit Laurence, que le frôlement de son amazone avait annoncée ; ses gens s'étaient vivement mis en haie pour la laisser passer. Malgré la rapidité de sa course, elle avait ressenti la douleur que devait lui causer la découverte de la conspiration : toutes ses espérances écroulées ! elle avait galopé dans des ruines[1] en pensant à la nécessité d'une soumission au gouvernement consulaire. Aussi, sans le danger que couraient les quatre gentilshommes et qui fut le topique[2] à l'aide duquel elle dompta sa fatigue et son désespoir, fût-elle tombée évanouie. Elle avait presque tué sa jument pour venir se mettre entre la mort et ses cousins. En apercevant cette héroïque fille[3], pâle et les traits tirés, son voile d'un côté, sa cravache à la main,

1. *Dans les ruines de ses espérances !* C'est de mauvais style.

2. *Topique* = médicament appliqué sur une partie du corps. Balzac a abusé de cette comparaison médicale. Cf. ailleurs l'emploi qu'il fait du mot *moxa* (= petit cylindre de coton qu'on faisait brûler sur la peau pour produire une dérivation).

3. Elle ressemble, autant qu'à Diana Vernon, aux héroïnes de la Fronde.

sur le seuil d'où son regard brûlant embrassa toute la scène et la pénétra, chacun comprit, au mouvement imperceptible qui remua la face aigre et trouble de Corentin, que les deux véritables adversaires étaient en présence. Un terrible duel allait commencer. En voyant cette cassette aux mains de Corentin, la jeune comtesse leva sa cravache et sauta sur lui si vivement, elle lui appliqua sur les mains un si violent coup, que la cassette tomba à terre; elle la saisit, la jeta dans le milieu de la braise et se plaça devant la cheminée dans une attitude menaçante, avant que les deux agents fussent revenus de leur surprise. Le mépris flamboyait dans les yeux de Laurence, son front pâle et ses lèvres dédaigneuses insultaient à ces hommes encore plus que le geste autocratique avec lequel elle avait traité Corentin en bête venimeuse. Le bonhomme d'Hauteserre se sentit chevalier, il eut la face rougie de tout son sang, et regretta de ne pas avoir une épée. Les serviteurs tressaillirent d'abord de joie. Cette vengeance tant appelée, venait de foudroyer l'un de ces hommes. Mais leur bonheur fut refoulé dans le fond des âmes par une affreuse crainte : ils entendaient toujours les gendarmes allant et venant dans les greniers. L'*espion*[1], substantif énergique sous lequel se confondent toutes les nuances qui distinguent les gens de police, car le public n'a jamais voulu spécifier dans la langue les divers caractères de ceux qui se mêlent de cette apothicairerie nécessaire aux gouvernements, l'espion donc a ceci de magnifique et de curieux, qu'il ne se fâche jamais ; il a l'humilité chrétienne des prêtres, il a les yeux faits au mépris, et l'oppose de son côté comme une barrière au peuple de niais qui ne le comprennent pas[2]; il a le front d'airain pour les injures, il marche à son but comme un animal dont la carapace solide

1. Encore une digression. Balzac intervient souvent dans son récit, il commente, il cause avec le lecteur, il bavarde. Cette digression est d'ailleurs intéressante, et l'on ne peut dire qu'elle ralentisse le *drame*. Mais un conteur comme Flaubert aurait essayé de suggérer ces réflexions, au lieu de les imposer. Balzac fait la leçon.

2. On sent tout ce qu'il y a de romantique en cette manière de sublimiser l'espion. Les romantiques (Hugo, A. Dumas père, etc.) ont souvent attribué une grandeur sinistre aux hommes qui furent les implacables agents des grands ambitieux (comme Laffemas et Laubardemont pour Richelieu). En général ils se sont faits peuple à leur égard, et les ont exécrés. Balzac, sans assumer le paradoxe de leur réhabilitation, était cependant un partisan trop résolu de l'autorité forte et de l'arbitraire bienfaisant pour ne pas penser que le fait du prince, la raison d'Etat justifient beaucoup de moyens. Un *espion* du pouvoir d'ailleurs, est énergique, utile et il vit dangereusement; voilà ce qui explique l'intérêt que lui porte Balzac.

ne peut être entamée que par le canon ; mais aussi, comme l'animal, il est d'autant plus furieux, quand il est atteint, qu'il a cru sa cuirasse impénétrable. Le coup de cravache sur les doigts fut pour Corentin, douleur à part, le coup de canon qui troue la carapace; de la part de cette sublime et noble fille, ce mouvement plein de dégoût l'humilia, non pas seulement aux regards de ce petit monde, mais encore à ses propres yeux. Peyrade, le Provençal, s'élança sur le foyer, il reçut un coup de pied de Laurence ; mais il lui prit le pied, le lui leva et la força, par pudeur, de se renverser sur la bergère où elle dormait naguère. Ce fut le burlesque au milieu de la terreur, contraste fréquent dans les choses humaines[1]. Peyrade se roussit la main pour s'emparer de la cassette en feu ; mais il l'eut, il la posa par terre et s'assit dessus. Ces petits événements se passèrent avec rapidité, sans une parole. Corentin, remis de la douleur causée par le coup de cravache, maintint Mademoiselle de Cinq-Cygne en lui prenant les mains.

— Ne m'obligez pas, *belle citoyenne*, à employer la force contre vous, dit-il avec sa flétrissante courtoisie.

L'action de Peyrade eut pour résultat d'éteindre le feu par une compression qui supprima l'air.

— Gendarmes, à nous ! cria-t-il en gardant sa position bizarre.

— Promettez-vous d'être sage ? dit insolemment Corentin à Laurence en ramassant son poignard et sans commettre la faute de l'en menacer.

— Les secrets de cette cassette ne concernent pas le gouvernement, répondit-elle avec un mélange de mélancolie dans son air et dans son accent. Quand vous aurez lu les lettres qui y sont, vous aurez, malgré votre infamie, honte de les avoir lues... Mais avez-vous encore honte de quelque chose ? ajouta-t-elle après une pause.

Le curé jeta sur Laurence un regard comme pour lui dire : « Au nom de Dieu, calmez-vous ! »

Peyrade se leva. Le fond de la cassette, en contact avec les charbons et presque entièrement brûlé, laissa sur le tapis une empreinte roussie. Le dessus de la cassette était déjà charbonné, les côtés cédèrent. Ce grotesque Scævola, qui venait d'offrir au dieu de la police, à la peur[2], le fond de sa culotte abricot, ouvrit les deux côtés de la boîte

1. Se rappeler la préface de *Cromwell*; Balzac a affirmé que le roman pouvait seul réussir ce mélange de grotesque et d'horreur sublime.

2. La peur que les gouvernements ont sans cesse des conspirateurs.

comme s'il s'agissait d'un livre, et fit glisser sur le tapis de la table à jouer trois lettres et deux mèches de cheveux. Il allait sourire en regardant Corentin, quand il s'aperçut que les cheveux étaient de deux blancs différents. Corentin quitta Mademoiselle de Cinq-Cygne pour venir lire la lettre d'où les cheveux étaient tombés.

Laurence aussi se leva, se mit auprès des deux espions et dit :

— Oh ! lisez à haute voix, ce sera votre punition.

Comme ils lisaient des yeux seulement, elle lut elle-même la lettre suivante :

« Chère Laurence,

« Nous avons connu votre belle conduite dans la triste journée de notre arrestation, mon mari et moi. Nous savons que vous aimez nos jumeaux chéris [1] autant et tout aussi également que nous les aimons nous-mêmes ; aussi est-ce vous que nous chargeons d'un dépôt à la fois précieux et triste pour eux. M. l'exécuteur vient de nous couper les cheveux, car nous allons mourir dans quelques instants, et il nous a promis de vous faire tenir les deux seuls souvenirs de nous qu'il nous soit possible de donner à nos orphelins bien-aimés. Gardez-leur donc ces restes de nous, vous les leur donnerez en des temps meilleurs. Nous avons mis là un dernier baiser pour eux, avec notre bénédiction. Notre dernière pensée sera d'abord pour nos fils, puis pour vous, enfin pour Dieu ! Aimez-les bien.

« BERTHE DE CINQ-CYGNE.
« JEAN DE SIMEUSE. »

Chacun eut les larmes aux yeux, à la lecture de cette lettre.

Laurence dit aux deux agents, d'une voix ferme, en leur jetant un regard pétrifiant :

— Vous avez moins de pitié que *M. l'exécuteur !*

Corentin mit tranquillement les cheveux dans la lettre, et la lettre de côté sur la table, en y plaçant un panier plein de fiches pour qu'elle ne s'envolât point. Ce sang-froid au milieu de l'émotion générale était affreux. Peyrade dépliait les deux autres lettres.

— Oh ! quant à celles-ci, dit Laurence, elles sont à peu près pareilles. Vous avez entendu le testament, en voici

1. Les frères de Simeuse.

l'accomplissement. Désormais mon cœur n'aura plus de secrets pour personne, voilà tout :

« 1794, Andernach, avant le combat.

« Ma chère Laurence, je vous aime pour la vie et je veux que vous le sachiez bien ; mais, dans le cas où je viendrais à mourir, apprenez que mon frère Paul-Marie vous aime autant que je vous aime. Ma seule consolation en mourant sera d'être certain que vous pourrez un jour faire de mon cher frère votre mari, sans me voir dépérir de jalousie[1], comme cela certes arriverait si, vivant tous deux, vous me le préfériez. Après tout, cette préférence me semblerait bien naturelle, car peut-être vaut-il mieux que moi..., etc.

« MARIE-PAUL. »

— Voici l'autre, reprit-elle avec une charmante rougeur au front :

« Andernach, avant le combat.

« Ma bonne Laurence, j'ai quelque tristesse dans l'âme ; mais Marie-Paul a trop de gaieté dans le caractère pour ne pas vous plaire beaucoup plus que je ne vous plais. Il vous faudra, quelque jour, choisir entre nous : eh bien, quoique je vous aime avec une passion... »

— Vous correspondiez avec des émigrés ! dit Peyrade en interrompant Laurence et mettant par précaution les lettres entre lui et la lumière pour vérifier si elles ne contenaient pas, dans l'entre-deux des lignes, une écriture en encre sympathique.

— Oui, dit Laurence, qui replia les précieuses lettres, dont le papier avait jauni. Mais en vertu de quel droit violez-vous ainsi mon domicile, ma liberté personnelle et toutes les vertus domestiques ?

— Ah ! au fait ! dit Peyrade. De quel droit ? il faut vous le dire, belle aristocrate, reprit-il en tirant de sa poche un ordre émané du ministre de la justice et contre-signé du ministre de l'intérieur. Tenez, citoyenne, les ministres, ont pris cela sous leur bonnet...

— Nous pourrions vous demander, lui dit Corentin à

1. L'histoire de deux jumeaux épris de la même femme a été souvent traitée avec des variations. Voir GEORGE SAND : *La petite Fadette* (les deux *bessons* de la Cosse). Le poète Jasmin traitait ce thème en novembre 1845 dans *Lous dus frays bessons*). Voir aussi la *Rodogune* de Corneille, etc.

l'oreille, de quel droit vous logez chez vous les assassins du premier consul ? Vous m'avez appliqué sur les doigts un coup de cravache qui m'autoriserait à donner quelque jour un coup de main pour expédier MM. vos cousins, moi qui venais pour les sauver...

Au seul mouvement des lèvres et au regard que Laurence jeta sur Corentin, le curé comprit ce que disait ce grand artiste inconnu, et fit à la comtesse un signe de défiance qui ne fut vu que par Goulard. Peyrade frappait sur le dessous de la boîte de petits coups pour savoir s'il n'était pas composé de deux planches creuses.

— Oh ! mon Dieu ! dit Laurence à Peyrade en lui arrachant le dessus, ne le brisez pas..., tenez.

Elle prit une épingle, poussa la tête d'une figure : les deux planches, chassées par un ressort, se disjoignirent, et celle qui était creuse offrit les deux miniatures de MM. de Simeuse en uniforme de l'armée de Condé, deux portraits sur ivoire faits en Allemagne. Corentin, qui se trouvait face à face avec un adversaire digne de toute sa colère, attira par un geste Peyrade dans un coin et conféra secrètement avec lui.

— Vous jetiez cela au feu ! dit l'abbé Goujet à Laurence en lui montrant par un regard la lettre de la marquise et les cheveux.

Pour toute reponse, la jeune fille haussa significativement les épaules. Le curé comprit qu'elle sacrifiait tout pour amuser les espions et gagner du temps, et il leva les yeux au ciel par un geste d'admiration.

— Où donc a-t-on arrêté Gothard, que j'entends pleurer ? lui dit-elle assez haut pour être entendue.

— Je ne sais pas, répondit le curé.

— Etait-il allé à la ferme?

— La ferme! dit Peyrade à Corentin. Envoyons-y du monde.

— Non, répondit Corentin, cette fille n'aurait pas confié le salut de ses cousins à un fermier. Elle nous amuse... Faites ce que je vous dis, afin qu'après avoir commis la faute de venir ici, nous en remportions au moins quelques éclaircissements.

Corentin vint se mettre devant la cheminée, releva les longues basques pointues de son habit pour se chauffer, et prit l'air, le ton, les manières d'un homme qui se trouve en visite.

— Mesdames, vous pouvez vous coucher, et vos gens également.

[Les policiers ont manqué leur coup; mais ils prendront leur revanche. Par leurs soins, le sénateur Malin (cf. *L'Œuvre expliquée*), ayant été enlevé, les deux de Simeuse sont accusés et condamnés à vingt-quatre ans de travaux forcés. Laurence de Cinq-Cygne va demander leur grâce à l'Empereur, la veille de la bataille d'Iéna (14 octobre 1806).]

Une grâce[1].

La nuit venait, Laurence voyait s'allumer des feux et briller des armes. Le vieux marquis[2], dont l'intrépidité fut chevaleresque, conduisait lui-même, à côté de son nouveau domestique, deux bons chevaux achetés la veille. Le vieillard savait bien qu'il ne trouverait ni postillons ni chevaux en arrivant sur un champ de bataille. Tout à coup, l'audacieuse calèche, objet de l'étonnement de tous les soldats, fut arrêtée par un gendarme de la gendarmerie de l'armée, qui vint à bride abattue sur le marquis en lui criant :

— Qui êtes-vous ? où allez-vous ? qui demandez-vous ?

— L'empereur, dit le marquis de Chargebœuf ; j'ai une dépêche importante des ministres pour le grand maréchal Duroc.

— Eh bien, vous ne pouvez pas rester là, dit le gendarme.

1. Voici l'une de ces scènes où Balzac a mis la monnaie de ce grand roman *La Bataille* auquel il pensait depuis 1832, dont il a parlé comme d'une chose faite, et qu'il ne se décida jamais, en tout cas, à publier ; tout au plus en dut-il réaliser des fragments, ou une première rédaction qu'il n'eut pas le temps de dégrossir. La bataille à laquelle il songeait, c'était Wagram, la plus poétique, disait-il en son *Album* (publié par Jacques Crépet, 1910) « parce qu'elle implique Napoléon au sein de sa puissance, se mariant à une archiduchesse, et qu'il y a un roman sans précédent pour le peintre national aux Tuileries, et un troisième ouvrage qui peigne les ressorts de sa ruine ourdie par le Metternich ». D'après d'autres témoignages, Balzac aurait commencé une *Bataille de Dresde*. Il est à croire qu'il était préoccupé de faire au moins aussi bien que Stendhal (voir la bataille de Waterloo, dans *La Chartreuse de Parme*. Balzac en était enthousiaste, voir son article de la *Revue parisienne* 1840. *La Chartreuse* est de 1839, *Une ténébreuse Affaire* de 1841. Cf. lettre à Stendhal (*Correspondance*, I, 455) : « Ce morceau [la bataille de Waterloo] m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré ») ; il se réservait de faire un chef-d'œuvre, pour lequel la vie lui manqua. — Bonaparte passe souvent dans l'œuvre de Balzac ; voir *Le Médecin de Campagne*, ici p. 139 ; *La Femme de trente ans*, *Le Colonel Chabert*, *Les Souvenirs d'un Paria*, etc. Pour connaître Balzac comme peintre de scènes de guerre, lire l'admirable récit de la retraite de Russie dans *Adieu* (1830). Voir p. 74.

2. M. de Chargebœuf, un *rallié*.

Mademoiselle de Cinq-Cygne et le marquis furent d'autant plus obligés de rester là, que le jour allait cesser.

— Où sommes-nous ? dit Mademoiselle de Cinq-Cygne en arrêtant deux officiers qu'elle vit venir, et dont l'uniforme était caché par des surtouts de drap.

— Vous êtes en avant de l'avant-garde de l'armée française, madame, lui répondit un des deux officiers. Vous ne pouvez même rester ici, car, si l'ennemi faisait un mouvement et que l'artillerie jouât, vous seriez entre deux feux.

— Ah ! dit-elle d'un air indifférent.

Sur ce *Ah !* l'autre officier dit :

— Comment cette femme se trouve-t-elle là ?

— Nous attendons, répondit-elle, un gendarme qui est allé prévenir M. Duroc[1], en qui nous trouverons un protecteur pour pouvoir parler à l'empereur.

— Parler à l'empereur ?... dit le premier officier. Y pensez-vous ? à la veille d'une bataille décisive.

— Ah ! vous avez raison, dit-elle, je ne dois lui parler qu'après-demain, la victoire le rendra doux.

Les deux officiers allèrent se placer à vingt pas de distance, sur leurs chevaux immobiles. La calèche fut alors entourée par un escadron de généraux, de maréchaux, d'officiers, tous extrêmement brillants, et qui respectèrent la voiture, précisément parce qu'elle était là.

— Mon Dieu ! dit le marquis à Mademoiselle de Cinq-Cygne, j'ai peur que nous n'ayons parlé à l'empereur.

— L'empereur ? dit un colonel général, mais le voilà !

Laurence aperçut alors à quelques pas, en avant et seul, celui qui s'était écrié : « Comment cette femme se trouve-t-elle là ? » L'un des deux officiers, l'empereur enfin, vêtu de sa célèbre redingote, mise par-dessus un uniforme vert, était sur un cheval blanc richement caparaçonné. Il examinait, avec une lorgnette, l'armée prussienne au delà de la Saale. Laurence comprit alors pourquoi la calèche restait là, et pourquoi l'escorte de l'empereur la respectait. Elle fut saisie d'un mouvement convulsif, l'heure était arrivée. Elle entendit alors le bruit sourd de plusieurs masses d'hommes et de leurs armes s'établissant au pas accéléré sur ce plateau. Les batteries semblaient avoir un langage, les caissons retentissaient et l'airain pétillait[2].

— Le maréchal Lannes prendra position avec tout son

1. Duroc était grand maréchal du Palais ; duc de Frioul en 1808, il fut tué à Würtchen le 23 mai 1813. Napoléon l'aimait beaucoup.

2. Expression d'un pittoresque de convention, qui sent encore son 18e siècle.

corps en avant, le maréchal Lefebvre et la garde occuperont ce sommet, dit l'autre officier, qui était le major général Berthier.

L'empereur descendit. Au premier mouvement qu'il fit, Roustan, son fameux mameluk, s'empressa de venir tenir le cheval. Laurence était stupide d'étonnement : elle ne croyait pas à tant de simplicité.

— Je passerai la nuit sur ce plateau, dit l'empereur.

En ce moment, le grand maréchal Duroc, que le gendarme avait enfin trouvé, vint au marquis de Chargebœuf et lui demanda la raison de son arrivée ; le marquis lui répondit qu'une lettre écrite par le ministre des relations extérieures lui dirait combien il était urgent qu'ils obtinssent, Mademoiselle de Cinq-Cygne et lui, une audience de l'empereur.

— Sa Majesté va dîner sans doute à son bivac, dit Duroc en prenant la lettre, et, quand j'aurai vu ce dont il s'agit, je vous ferai savoir si cela se peut. — Brigadier, dit-il au gendarme, accompagnez cette voiture et menez-la près de la cabane, en arrière.

M. de Chargebœuf suivit le gendarme, et arrêta sa voiture derrière une misérable chaumière bâtie de bois et de terre, entourée de quelques arbres fruitiers, et gardée par des piquets d'infanterie et de cavalerie.

On peut dire que la majesté de la guerre éclatait là dans toute sa splendeur. De ce sommet, les lignes des deux armées se voyaient éclairées par la lune. Après une heure d'attente, remplie par le mouvement perpétuel d'aides de camp partant et revenant, Duroc, qui vint chercher Mademoiselle de Cinq-Cygne et le marquis de Chargebœuf, les fit entrer dans la chaumière, dont le plancher était de terre battue, comme celui de nos aires de grange. Devant une table desservie et devant un feu de bois vert qui fumait, Napoléon était assis sur une chaise grossière. Ses bottes, pleines de boue, attestaient ses courses à travers champs. Il avait ôté sa fameuse redingote, et alors son célèbre uniforme vert, traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir et de son gilet, faisait admirablement bien valoir sa pâle et terrible figure césarienne. Il avait la main sur une carte dépliée, placée sur ses genoux. Berthier se tenait debout, dans son brillant costume de vice-connétable de l'Empire. Constant, le valet de chambre, présentait à l'empereur son café sur un plateau.

— Que voulez-vous ? dit-il avec une feinte brusquerie, en traversant par le rayon de son regard la tête de Laurence.

Vous ne craignez donc plus de me parler avant la bataille ?... De quoi s'agit-il ?

— Sire, dit-elle en le regardant d'un œil non moins fixe, je suis Mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Eh bien ? répondit-il d'une voix colère en se croyant bravé par ce regard.

— Ne comprenez-vous donc pas ? Je suis la comtesse de Cinq-Cygne, et je vous demande grâce, dit-elle en tombant à genoux et lui tendant le placet rédigé par Talleyrand[1], apostillé par l'impératrice, par Cambacérès[2] et par Malin.

L'empereur releva gracieusement la suppliante en lui jetant un regard fin et lui dit :

— Serez-vous sage enfin ? Comprenez-vous ce que doit être l'Empire français ?...

— Ah ! je ne comprends en ce moment que l'empereur, dit-elle, vaincue par la bonhomie avec laquelle l'homme du destin avait dit ces paroles qui faisaient pressentir la grâce.

— Sont-ils innocents ? demanda l'empereur.

— Tous ! dit-elle avec enthousiasme.

— Tous ? Non, le garde-chasse[3] est un homme dangereux qui tuerait mon sénateur sans prendre votre avis...

— Oh ! sire, dit-elle, si vous aviez un ami qui se fût dévoué pour vous, l'abandonneriez-vous ? ne vous... ?

— Vous êtes une femme, interrompit-il avec une teinte de raillerie.

— Et vous un homme de fer ! répliqua-t-elle avec une dureté passionnée qui lui plut.

— Cet homme a été condamné par la justice du pays, reprit-il.

— Mais il est innocent.

— Enfant !... dit-il.

Il prit Mademoiselle de Cinq-Cygne par la main et l'emmena sur le plateau.

— Voici, dit-il avec son éloquence à lui, qui changeait les lâches en braves, voici trois cent mille hommes, ils sont innocents, eux aussi ! Eh bien, demain, trente mille hommes seront morts, morts pour leur pays ! Il y a chez les Prussiens, peut-être, un grand mécanicien, un idéo-

1. Balzac a raconté antérieurement la scène où le marquis de Chargebœuf obtient de Talleyrand, ministre des Relations extérieures, qu'il dicte lui-même le texte du placet. — Talleyrand a écrit aussi une lettre confidentielle à l'empereur, et quelques lignes à Duroc. Sur Talleyrand, voir *L'Œuvre expliquée*, p. 351 et n. 2.

2. Alors archichancelier de l'Empire.

3. Michu, il sera exécuté.

logue, un génie qui sera moissonné. De notre côté, nous perdrons certainement des grands hommes inconnus. Enfin, peut-être verrai-je mourir mon meilleur ami ! Accuserai-je Dieu ? Non. Je me tairai. Sachez, mademoiselle, qu'on doit mourir pour les lois de son pays, comme on meurt ici pour sa gloire, ajouta-t-il en la ramenant dans la cabane. — Allez, retournez en France, dit-il en regardant le marquis, mes ordres vous y suivront.

Laurence crut à une commutation de peine pour Michu, et, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle plia le genou et baisa la main de l'empereur.

— Vous êtes M. de Chargebœuf ? dit alors Napoléon en avisant le marquis.

— Oui, sire.

— Vous avez des enfants ?

— Beaucoup d'enfants.

— Pourquoi ne me donneriez-vous pas un de vos petits-fils ? il serait un de mes pages...

— Ah ! voilà le sous-lieutenant qui perce, pensa Laurence, il veut être payé de sa grâce.

Le marquis s'inclina sans répondre. Heureusement, le général Rapp se précipita dans la cabane.

— Sire, la cavalerie de la garde et celle du grand-duc de Berg[1] ne pourront pas rejoindre demain avant midi.

— N'importe, dit Napoléon en se tournant vers Berthier, il est des heures de grâce pour nous aussi, sachons en profiter.

Sur un signe de main, le marquis et Laurence se retirèrent et remontèrent en voiture ; le brigadier les mit dans leur route et les conduisit jusqu'à un village où ils passèrent la nuit. Le lendemain, tous deux ils s'éloignèrent du champ de bataille au bruit de huit cents pièces de canon qui grondèrent pendant dix heures, et, en route, ils apprirent l'étonnante victoire d'Iéna.

[Pour la fin, voir *L'Œuvre expliquée.*]

1. Murat, qui avait été fait, après la campagne d'Austerlitz, grand duc de Clèves et Berg.

LA RABOUILLEUSE[1] (1841-42)

L'œuvre expliquée.

[Depuis longtemps, Balzac pensait à écrire le roman d'une succession : « Plus tard, écrit-il en octobre 1835, je montrerai l'*Inventaire après décès*, où l'horrible se mêle si souvent au comique! Les commissaires-priseurs doivent en savoir long sur les turpitudes humaines; je les ferai causer... » Le sujet fut ajourné comme tant d'autres, et Balzac ne le traita jamais pour lui-même, ni dans *Ursule Mirouët*, où il lui fera cependant une si large place, ni dans *La Rabouilleuse*, où le sujet de l'héritage s'annexe d'autres sujets d'abord considérés comme secondaires, puis admis sur le même plan, et finalement n'est plus que le point d'attache où viennent se réunir d'autres études, destinées d'abord à être isolément traitées.

Dès le 27 mars 1836 (*à Mme Hanska*, I, 316), à propos d'un exemple d'égarement moral, où il voyait la manifestation d'une énergie excessive, vouée au mal faute d'une besogne à sa taille, Balzac rappelait le personnage de Conachar, risqué par W. Scott[2] dans *La jolie fille de Perth;* et il ajoutait : « Je vais aller plus loin dans *Les héritiers Boirouge*[3]... J'y introduirai un personnage de ce genre [*ce sera Philippe Bridau*], mais à mon sens plus grandiose. J'ai su intéresser à Vautrin; je saurai relever les gens déchus et leur donner une auréole, en introduisant les âmes vulgaires dans ces âmes dont la faiblesse est un abus de la force, qui tombent parce qu'elles vont au delà. » La phrase

1. *Rabouiller*, c'est, dans le Berry, battre les ruisseaux où peuvent se trouver des écrevisses. Flore Brazier, la servante-maîtresse de J.-J. Rouget, qui deviendra la femme de Ph. Bridau, a fait ce métier dans son enfance. D'où le titre définitif *La Rabouilleuse*, donné à ce roman paru d'abord comme *Un Ménage de garçon en province*.

2. Nouvel exemple de cette influence si fréquemment constatée.

3. Originairement, il n'est pas douteux (voir *Histoire des Œuvres*, par M. de Lovenjoul, 2e édition, page 417) que ce ne fût le titre d'un roman où paraissait Ursule Mirouët. Mais le texte que je cite permet de penser que, lors des remaniements de ses premiers plans, Balzac fit passer dans *La Rabouilleuse* une partie de la substance qui devait d'abord se fondre avec celle d'*Ursule Mirouët*.

est bien obscure et bien mal faite. — Il n'en reste pas moins que Balzac voulait unir alors, au roman d'un héritage, celui d'une nature vigoureuse, puissante, et pervertie parce qu'elle est oisive.

Mais il voulait aussi achever la peinture du célibataire. En 1839 le roman s'appelle, dans les plans de Balzac, *Le Bonhomme Rouget*, et quand il le reprend enfin en 1840-42, c'est pour clore la série des *Célibataires*, commencée en 1832 par *Le Curé de Tours* (étude de prêtre ambitieux, dans un milieu provincial, où les haines politiques attisent les passions privées), — continuée en 1840 par *Pierrette* (où Balzac a peint une horrible vieille fille, desséchée, brûlée d'envie, empoisonnée de jalousie, devenue, avec l'inconsciente complicité de son frère, vieux garçon abruti par son métier, le bourreau d'une exquise jeune fille, orpheline, qu'elle a recueillie sans l'aimer, par devoir de famille, et qui meurt de ses persécutions). — *Pierrette* nous montrait d'ignobles figures ; la *Rabouilleuse* est plus atroce. Il est impossible de ne pas noter une progression dans le pessimisme et l'âpreté de l'observation balzacienne, à partir de 1838. Cette progression ne s'arrêtera pas. Désormais, toute une vermine sociale grouillera dans la *Comédie humaine*.

Le sujet, c'est d'abord l'immonde décrépitude morale et physique où tombe un vieux garçon d'Issoudun, J.-J. Rouget, sous la tyrannie de Flore Brazier, sa servante-maîtresse. La menace de l'abandon le terrifie, le paralyse ; sa lâcheté charnelle est telle qu'il tolère dans sa propre maison l'amant de Flore, Maxime Gilet, — lequel d'ailleurs se donne pour un frère naturel de Rouget et n'attend que sa mort pour recueillir intégralement sa succession. Ce Gilet est un soudard de l'Empire.

Mais c'est ici qu'intervient un second exemplaire, beaucoup plus poussé, de ces mauvais sujets dont la guerre pouvait faire des héros, et dont la paix fit des drôles, — Philippe Bridau, ancien colonel de l'Empire, très brave, complètement dénué de sens moral, et d'ailleurs achevé par l'oisiveté où le laisse la Restauration[1]. Il y a quelque chose de l'énormité rabelaisienne dans cette espèce de Panurge guerrier, dans ce scélérat de grande envergure, capable des plus tortueuses lâchetés, et des actions les plus follement audacieuses. Balzac montre en lui (et c'est à ses yeux une vérification de la loi des milieux, — vérification arbitraire, bien entendu), comment les circonstances, selon ce qu'elles sont, peuvent faire du même homme un héros ou un chenapan ; et il pousse jusqu'aux dernières outrances l'avilissement de Bridau, sa brutalité, sa scélératesse agressive ou sour-

1. Rappelons le cas que faisait Taine de cette création.

noise, son implacable dureté de cœur. Il le campe d'abord dans sa famille, qu'il exploite, horriblement gâté par une mère qui le plaint toujours, tirant tout ce qu'il peut (et au besoin par l'escroquerie) de son frère, peintre de génie (on a voulu reconnaître en lui Eug. Delacroix; Balzac l'a rattaché au Cénacle que nous connaissons, voir p. 281), traînant d'aventures scandaleuses en avortements, sentant le bagne et l'hôpital, « au demeurant le meilleur fils du monde » : c'est le rival qu'il faut à Maxence. Ils sont dignes l'un de l'autre, par le courage et la dépravation.

Envoyé à Issoudun sous la surveillance de la police à la suite d'un complot, Ph. Bridau s'installe auprès de Rouget, dont il est le parent, provoque Maxence, le tue, oblige Flore à épouser le bonhomme, et, celui-ci mort, devient l'héritier et l'époux. Flore a trouvé son maître : « Les femmes, disait Ph. Bridau, sont des enfants méchants; c'est des bêtes inférieures à l'homme, et il faut s'en faire craindre, car la pire condition pour nous est d'être gouvernés par ces brutes-là. » Elle mourra dans l'abandon et la misère, — tandis que lui, réintégré dans l'armée, ira se faire tuer en Afrique.

Auprès de ces repoussantes créatures, d'où s'exhale une odeur de putréfaction morale, Balzac a représenté bien des comparses. Il triomphe dans la peinture des petites villes de province[1] sous la Restauration, de l'antagonisme entre officiers en demi-solde officiers royalistes, etc. Il a repris ici le tableau d'une famille tyrannisée par l'avarice de son chef, le vieux Hochon, et le portrait de l'avoué Desroches, le conseiller de Bridau, si matois, si profond dans ses ruses de procédure. A mesure que la *Comédie humaine* s'organise en son cerveau (la première édition *sous ce titre* de l'œuvre alors réalisée par Balzac est de 1842), les affinités se multiplient entre chaque œuvre nouvelle et l'ensemble auquel elle s'agrège, et l'impression de la vie ne s'en dégage que plus fortement.

L'histoire de la dédicace (à Nodier) de *La Rabouilleuse*, se rattache aux déceptions académiques de Balzac : « Mon cher Balzac, lui dit Nodier quand il eut reçu l'œuvre de ses mains, le 10 novembre 1842 (*Lettres à l'Etrangère*, 11 novembre 1842), vous avez l'unanimité à l'Académie. Mais l'Académie, qui accepte très bien un scélérat politique... s'évanouit à l'idée d'une lettre de change qui peut envoyer à Clichy. Elle est sans cœur ni pitié pour l'homme de génie qui est pauvre ou dont les affaires vont mal... » Et là-dessus, Balzac de rêver la fin de

1. Il connaît Issoudun pour y avoir souvent passé, lors de ses séjours à Frapesles. Voir DESCHANEL, *A pied et en wagon*, et la Préface de LUMET aux *Pages inconnues de Balzac* (Bibliopolis).

ses dettes, son élection, les milliers de francs et les places solides qu'elle lui rapportera, son mariage avec Mme Hanska, etc... Il faut se souvenir toujours des transes au milieu desquelles il travaillait.]

Analyse et Extraits.

[Voici le portrait de Maxence Gilet, et le résumé de sa carrière. Il est d'une famille de caractères que Balzac avait représentés, dès 1830; Montefior et Diard étaient eux aussi « de cette race de grands hommes manqués, que la société marque d'avance au fer chaud, en les appelant mauvais sujets » et qui « suivant le caprice de leur tempérament peuvent commettre aussi bien un acte de grandeur d'âme ou une lâcheté. » (*Les Marana*). Mais depuis, l'idée de l'influence des milieux a pris de plus en plus d'importance dans la pensée de Balzac. Et les inégalités qu'il attribuait surtout en 1830 aux boutades d'un tempérament fantasque, il les explique plus encore, maintenant, par la manière variable dont un être réagit aux excitations qu'il reçoit de milieux diversifiés.]

Un mauvais sujet.
Ultras et demi-soldes.

Un garçon du caractère de Max devait se distinguer, et il se distingua si bien, qu'en trois campagnes il devint capitaine, car le peu d'instruction qu'il avait reçue le servit puissamment. En 1809, en Portugal, il fut laissé pour mort dans une batterie anglaise où sa compagnie avait pénétré sans avoir pu s'y maintenir. Max, pris par les Anglais, fut envoyé sur les pontons espagnols de Cabrera[1], les plus horribles de tous. On demanda bien pour lui la croix de la Légion d'honneur et le grade de chef de bataillon; mais l'empereur était alors en Autriche, il réservait ses faveurs aux actions d'éclat qui se faisaient sous ses yeux; il n'aimait pas ceux qui se laissaient prendre[2], et fut d'ailleurs assez mécontent des affaires de Portugal. Max resta sur les pontons de 1810 à 1814. Pendant ces quatre années, il s'y

1. Cabrera est l'une des îles Baléares. De 1808 à 1814 les Espagnols y entassèrent des prisonniers français.

2. Le même trait est fortement indiqué par A. de Vigny dans *Servitude et Grandeur militaire*, (*La Canne de Jonc*, chap. 7 : « Je n'aime pas les prisonniers, on se fait tuer. »)

démoralisa complètement, car les pontons étaient le bagne, moins le crime et l'infamie. D'abord, pour conserver son libre arbitre et se défendre de la corruption qui ravageait ces ignobles prisons indignes d'un peuple civilisé, le jeune et beau capitaine tua en duel (on s'y battait en duel dans un espace de six pieds carrés) sept bretteurs ou tyrans, dont il débarrassa son ponton à la grande joie des victimes. Max régna sur son ponton, grâce à l'habileté prodigieuse qu'il acquit dans le maniement des armes, à sa force corporelle et à son adresse. Mais il commit à son tour des actes arbitraires, il eut des complaisants qui travaillèrent pour lui, qui se firent ses courtisans. Dans cette école de douleur, où les caractères aigris ne rêvaient que vengeance, où les sophismes éclos dans ces cervelles entassées légitimaient les pensées mauvaises, Max se déprava tout à fait. Il écouta les opinions de ceux qui rêvaient la fortune à tout prix, sans reculer devant les résultats d'une action criminelle, pourvu qu'elle fût accomplie sans preuves. Enfin, à la paix, il sortit perverti, quoiqu'innocent, capable d'être un grand politique dans une haute sphère, et un misérable dans la vie privée[1], selon les circonstances de sa destinée. De retour à Issoudun, il apprit la déplorable fin de son père[2] et de sa mère. Comme tous les gens qui se livrent à leurs passions et qui font, selon le proverbe, la vie courte et bonne, les Gilet étaient morts dans la plus affreuse indigence, à l'hôpital. Presque aussitôt, la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes se répandit par toute la France. Max n'eut alors rien de mieux à faire que d'aller demander à Paris son grade de chef de bataillon et sa croix. Le maréchal[3] qui eut alors le portefeuille de la guerre se souvint de la belle conduite du capitaine Gilet en Portugal; il le plaça dans la garde comme capitaine, ce qui lui donnait dans la ligne le grade de chef de bataillon; mais il ne put lui obtenir la croix.

— L'empereur a dit que vous sauriez bien la gagner à la première affaire, lui dit le maréchal.

En effet, l'empereur nota le brave capitaine pour être décoré le soir du combat de Fleurus, où Gilet se fit remarquer. Après la bataille de Waterloo, Max se retira sur la Loire. Au licenciement, le maréchal duc de Feltre[4] ne

1. Cf. *L'Œuvre expliquée.* Noter d'ailleurs que ces spéculations sur les scélérats qui furent virtuellement de grands hommes, ne sont pas neuves. Le parallèle entre Catilina et César est classique. (Voir le cardinal de Retz, Vauvenargues, etc.)

2. Un sabotier ivrogne.

3. C'était Davout.

4. Clarke, qui avait suivi le roi à Gand durant les Cent-Jours.

reconnut à Gilet ni son grade ni sa croix. Le soldat de Napoléon revint à Issoudun dans un état d'exaspération assez facile à concevoir, il ne voulait servir qu'avec la croix et le grade de chef de bataillon. Les bureaux trouvèrent ces conditions exorbitantes chez un jeune homme de vingt-cinq ans, sans nom, et qui pouvait devenir ainsi colonel à trente ans. Max envoya donc sa démission. Le commandant, — car, entre eux, les bonapartistes se reconnurent les grades acquis en 1815, — perdit ainsi le maigre traitement, appelé la demi-solde, qui fut alloué aux officiers de l'armée de la Loire. En voyant ce beau jeune homme, dont tout l'avoir consistait en vingt napoléons, on s'émut à Issoudun en sa faveur, et le maire lui donna une place de six cents francs d'appointements à la mairie. Max, qui remplit cette place pendant six mois environ, la quitta de lui-même, et fut remplacé par un capitaine nommé Carpentier, resté comme lui fidèle à Napoléon. Déjà grand maître de l'ordre de la Désœuvrance[1], Gilet avait pris un genre de vie qui lui fit perdre la considération des premières familles de la ville, sans qu'on le lui témoignât d'ailleurs; car il était violent et redouté par tout le monde, même par les officiers de l'ancienne armée, qui refusèrent comme lui de servir, et qui revinrent planter leurs choux en Berri. Le peu d'affection des gens nés à Issoudun pour les Bourbons n'a rien de surprenant, d'après le tableau qui précède[2]. Aussi, relativement à son peu d'importance, y eut-il dans cette petite ville plus de bonapartistes que partout ailleurs. Les bonapartistes se firent, comme on sait, presque tous libéraux. On comptait à Issoudun ou dans les environs une douzaine d'officiers dans la position de Maxence, et qui le prirent pour chef, tant il leur plut; à l'exception cependant de ce Carpentier, son successeur, et d'un certain M. Mignonnet, ex-capitaine d'artillerie dans la garde. Carpentier, officier de cavalerie parvenu, se maria tout d'abord, et appartint à

1. Balzac a longuement raconté les mauvaises plaisanteries nocturnes, quelquefois tragiquement terminées, auxquelles se livraient à Issoudun les *Chevaliers de la Désœuvrance*, société de jeunes gens oisifs qui dépensaient leur fougue et leur fantaisie en sottises.

2. Balzac a expliqué comment l'arrondissement d'Issoudun, en 1822, se trouvait administré par des hommes appartenant tous au Berri : « L'autorité s'y trouvait donc annulée ou sans force. » Et Balzac de déplorer l'état où la bourgeoisie a mis ce pays, qui est le fief de quelques familles à l'esprit mesquin. Cet *avilissement* de l'esprit public par la bourgeoisie et les conséquenses économiques et sociales qui en résultent ont été repris par Balzac dans *Les Paysans* (voir p. 450).



Fig. 19. — **Le château de Frapesle.**

Le château de Frapesle, près d'Issoudun, appartenait au commandant et à Mme Carraud. C'est l'un des endroits où Balzac se reposait le mieux : « le doux Frapesle ». Mme Carraud était sa meilleure conseillère, depuis la mort de Mme de Berny, et elle ne lui faillit jamais.

l'une des familles les plus considérables de la ville, les Borniche-Héreau. Mignonnet, élevé à l'école polytechnique, avait servi dans un corps qui s'attribue une espèce de supériorité sur les autres. Il y eut, dans les armées impériales, deux nuances chez les militaires. Une grande partie eut pour le bourgeois, pour *le pékin*, un mépris égal à celui des nobles pour les vilains, du conquérant pour le conquis. Ceux-là n'observaient pas toujours les lois de l'honneur dans leurs relations avec le civil, ou ne blâmaient pas trop ceux qui sabraient le bourgeois. Les autres, et surtout l'artillerie, par suite de son républicanisme peut-être, n'adoptèrent pas cette doctrine, qui ne tendait à rien de moins qu'à faire deux Frances : une France militaire et une France civile. Si donc le commandant Potel et le capitaine Renard, deux officiers du faubourg de Rome, dont les opinions sur les pékins ne varièrent pas, furent les amis *quand même* de Maxence Gilet, le commandant Mignonnet et le capitaine Carpentier se rangèrent du côté de la bourgeoisie, en trouvant la conduite de Max indigne d'un homme d'honneur. Le commandant Mignonnet, petit homme sec, plein de dignité, s'occupa des problèmes que la machine à vapeur offrait à résoudre, et vécut modestement en faisant sa société de M. et Madame Carpentier[1]. Ses mœurs douces et ses occupations scientifiques lui méritèrent la considération de toute la ville. Aussi disait-on que MM. Mignonnet et Carpentier étaient de *tout autres gens* que le commandant Potel et les capitaines Renard, Maxence et autres habitués du café Militaire, qui conservaient les mœurs soldatesques et les errements de l'Empire[2].

1. Tout ce monde militaire provincial pouvait être intimement connu par Balzac, grâce à ses relations avec Mme Carraud, dont le mari, officier très distingué, très savant, avait été Directeur des études à Saint-Cyr, puis attaché à la manufacture de poudre d'Angoulême. Balzac rencontrait chez eux un certain commandant Periollas qu'il estimait fort (voir *Correspondance*). C'étaient des types d'officiers libéraux, *républicains*. Se rappeler que le libéral P. L. Courier était un ancien officier d'artillerie.

2. C'est le moment de donner une explication sur la façon dont Balzac jugeait les soldats de l'Empire. Quand le premier chapitre des *Paysans* (*Le Château*) eut paru, le *Moniteur de l'Armée*, le 10 octobre 1844, inséra une violente attaque anonyme ; on y reprochait à Balzac d'avoir peint en Montcornet une brute plutôt qu'un héros, et on l'accusait de faire partie d'une école d'écrivains, les maréchaux de lettres (l'expression est de Hugo) qui voulaient effacer la gloire des généraux pour leur succéder. Balzac répondit dans *La Presse* du 13 décembre, en invoquant le droit de l'écrivain à peindre tous les caractères développés par une profession. On verra dans *La Cousine Bette* qu'il a tenu à représenter aussi

Au moment ou Madame Bridau revenait à Issoudun, Max était donc exclu du monde bourgeois. Ce garçon se rendait d'ailleurs lui-même justice en ne se présentant point à la Société dite le Cercle, et ne se plaignant jamais de la triste réprobation dont il était l'objet, quoiqu'il fût le jeune homme le plus élégant, le mieux mis de tout Issoudun, qu'il y fît une grande dépense et qu'il eût, par exception, un cheval, chose aussi étrange à Issoudun que celui de lord Byron à Venise.....

A l'audace de son maintien, à l'expression de sa physionomie, Max paraissait se soucier fort peu de l'opinion publique ; il comptait sans doute prendre un jour sa revanche, et régner sur ceux-là mêmes qui le méprisaient. D'ailleurs, si la bourgeoisie mésestimait Max, l'admiration que son caractère excitait parmi le peuple formait un contre-poids à cette opinion ; son courage, sa prestance, sa décision, devaient plaire à la masse, à qui sa dépravation fut d'ailleurs inconnue, et que les bourgeois ne soupçonnaient même point dans toute son étendue. Max jouait à Issoudun un rôle presque semblable à celui du Forgeron dans *La Jolie Fille de Perth*[1], il y était le champion du bonapartisme et de l'opposition. On comptait sur lui comme les bourgeois de Perth comptaient sur Smith dans les grandes occasions. Une affaire mit surtout en relief le héros et la victime des Cent-Jours.

En 1819, un bataillon commandé par des officiers royalistes, jeunes gens sortis de la Maison rouge[2], passa par Issoudun en allant à Bourges y tenir garnison. Ne sachant que faire dans une ville aussi constitutionnelle qu'Issoudun[3], les officiers allèrent passer le temps au café Militaire. Dans toutes les villes de province, il existe un café Militaire. Ce-

le plus pur héroïsme militaire. (Le maréchal Hulot, Cottin, voir p. 471). Et nous savons déjà avec quelle sympathie il a peint le commandant Genestas dans *Le Médecin de Campagne*. Rien de tendancieux en tous ces portraits, mais seulement le souci de la vérité dans toute sa diversité.

1. Roman de W. Scott, auquel Balzac pense constamment. L'œuvre de W. Scott a stimulé chez lui l'invention presque autant que celle de Molière.

2. Le manteau blanc, l'*habit rouge* et le casque noir étaient l'uniforme des officiers de la maison du roi en 1814-15 ; Lamartine et Vigny l'ont porté. (Voir *Servitude*....., chapitre IV).

3. Des événements de cette sorte se passaient constamment sous la Restauration. Le 55e régiment d'infanterie (dont faisait partie Vigny), « très vendéen d'opinion, affectant l'*esprit de la garde*, fut fort mal accueilli dans la capitale du Béarn (Pau), où le peuple était rallié aux idées libérales. » (E. Dupuy : *La Jeunesse des Romantiques*). Des troubles en résultèrent. Le récit de Balzac repose certainement sur un fond exact.

lui d'Issoudun, bâti dans un coin du rempart sur la place d'Armes, et tenu par la veuve d'un ancien officier, servait naturellement de club aux bonapartistes de la ville, aux officiers en demi-solde, ou à ceux qui partageaient les opinions de Max et à qui l'esprit de la ville permettait l'expression de leur culte pour l'empereur. Dès 1816, il se fit à Issoudun, tous les ans, un repas pour fêter l'anniversaire du couronnement de Napoléon. Les trois premiers royalistes qui vinrent demandèrent les journaux, et, entre autres, *La Quotidienne*, *Le Drapeau blanc*. Les opinions d'Issoudun, celles du café Militaire surtout, ne comportaient point de journaux royalistes. Le café n'avait que *Le Commerce*, nom que *Le Constitutionnel*, supprimé par un arrêt, fut forcé de prendre pendant quelques années. Mais comme, en paraissant pour la première fois sous ce titre, il commença son premier-Paris par ces mots : « *Le Commerce* est essentiellement *Constitutionnel* », on continuait à l'appeler *Le Constitutionnel*. Tous les abonnés saisirent le calembour plein d'opposition et de malice par lequel on les priait de ne pas faire attention à l'enseigne, le vin devant être toujours le même. Du haut de son comptoir, la grosse dame répondit aux royalistes qu'elle n'avait pas les journaux demandés.

— Quels journaux recevez-vous donc ? fit un des officiers, un capitaine.

Le garçon, un petit jeune homme en veste de drap bleu, et orné d'un tablier de grosse toile, apporta *Le Commerce*.

— Ah ! c'est là votre journal ! En avez-vous un autre ?

— Non, dit le garçon, c'est le seul.

Le capitaine déchire la feuille de l'opposition, la jette en morceaux et crache dessus, en disant :

— Des dominos !

En dix minutes, la nouvelle de l'insulte faite à l'opposition constitutionnelle et au libéralisme dans la personne du sacro-saint journal, qui attaquait les prêtres avec le courage et l'esprit que vous savez, courut par les rues, se répandit comme la lumière dans les maisons ; on se la conta de place en place. Le même mot fut à la fois dans toutes les bouches : « Avertissons Max ! » Max sut bientôt l'affaire. Les officiers n'avaient pas fini leur partie de dominos, que Max, accompagné du commandant Potel et du capitaine Renard, suivi de trente jeunes gens curieux de voir la fin de cette aventure et qui presque tous restèrent groupés sur la place d'Armes, entra dans le café. Le café fut bientôt plein.

— Garçon, *mon* journal ? dit Max d'une voix douce.

On joua une petite comédie. La grosse femme, d'un air craintif et conciliateur, dit :

— Capitaine, je l'ai prêté.

— Allez le chercher, s'écria un des amis de Max.

— Ne pouvez-vous pas vous passer du journal ? dit le garçon. Nous ne l'avons plus.

Les jeunes officiers riaient et jetaient des regards en coulisse sur les bourgeois.

— On l'a déchiré ! s'écria un jeune homme de la ville en regardant aux pieds du jeune capitaine royaliste.

— Qui donc s'est permis de déchirer le journal ? demanda Max d'une voix tonnante, les yeux enflammés et se levant les bras croisés.

— Et nous avons craché dessus, répondirent les trois jeunes officiers en se levant et regardant Max.

— Vous avez insulté toute la ville, dit Max, devenu blême.

— Eh bien, après ?... demanda le plus jeune officier.

Avec une adresse, une audace et une rapidité que ces jeunes gens ne pouvaient prévoir, Max appliqua deux soufflets au premier officier qui se trouvait en ligne, et lui dit :

— Comprenez-vous le français ?

On alla se battre dans l'allée de Frapesle, trois contre trois. Potel et Renard ne voulurent jamais permettre que Maxence Gilet fît raison à lui seul aux officiers. Max tua son homme. Le commandant Potel blessa si grièvement le sien, que le malheureux, un fils de famille, mourut le lendemain à l'hôpital où il fut transporté. Quant au troisième, il en fut quitte pour un coup d'épée et blessa le capitaine Renard, son adversaire. Le bataillon partit pour Bourges dans la nuit. Cette affaire, qui eut du retentissement en Berri, posa définitivement Maxence Gilet en héros.

[Philippe Bridau est arrivé à Issoudun et Max Gilet a été renvoyé de chez le père Rouget (voir *Notice*). La ville s'attend à ce qu'il y ait « des sabres de dégainés sous peu. » Les propos vont leur train sur la place du marché.]

Le défi. Le duel[1].

Max, qui vint rejoindre les vieux soldats de Napoléon, fut alors accueilli par un silence assez significatif. Potel,

1. La scène se passe au banquet où se réunissaient les demi-soldes pour fêter le souvenir de l'Empereur.

Renard, prirent leur ami chacun par un bras, et allèrent à quelques pas causer avec lui. En ce moment, on vit venir de loin Philippe en grande tenue, il traînait sa canne d'un air imperturbable qui contrastait avec la profonde attention que Max était forcé d'accorder aux discours de ses deux derniers amis. Philippe reçut les poignées de main de Mignonnet, de Carpentier[1] et de quelques autres. Cet aceueil, si différent de celui qu'on venait de faire à Maxence, acheva de dissiper dans l'esprit de ce garçon quelques idées de couardise, de sagesse, si l'on veut, que les instances et surtout les tendresses de Flore[2] avaient fait naître, une fois qu'il s'était trouvé seul avec lui-même.

— Nous nous battrons, dit-il au capitaine Renard, et à mort! Ainsi, ne me parlez plus de rien, laissez-moi bien jouer mon rôle.

Après ce dernier mot prononcé d'un ton fébrile, les trois bonapartistes revinrent se mêler au groupe des officiers. Max, le premier, salua Philippe Bridau, qui lui rendit son salut en échangeant avec lui le plus froid regard.

— Allons, messieurs, à table ! fit le commandant Potel.

— Buvons à la gloire impérissable du petit Tondu[3], qui maintenant est dans le paradis des braves ! s'écria Renard.

En sentant que la contenance serait moins embarrassante à table, chacun comprit l'intention du petit capitaine de voltigeurs. On se précipita dans la longue salle basse du restaurant Lacroix, dont les fenêtres donnaient sur le marché. Chaque convive se plaça promptement à table, où, comme l'avait demandé Philippe, les deux adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. Plusieurs jeunes gens de la ville, et surtout des ex-chevaliers de la Désœuvrance[4], assez inquiets de ce qui devait se passer à ce banquet, se promenèrent en s'entretenant de la situation critique où Philippe avait su mettre Maxence Gilet. On déplorait cette collision, tout en regardant le duel comme nécessaire. Tout alla bien jusqu'au dessert, quoique les deux athlètes conservassent, malgré l'entrain apparent du dîner, une espèce d'attention assez semblable à de l'inquiétude. En attendant la querelle que, l'un et l'autre, ils devaient méditer, Philippe parut d'un admirable sang-froid, et Max d'une étourdissante gaieté; mais, pour les connaisseurs, chacun d'eux jouait un rôle.

1. Sur ces personnages, cf. p. 376 sq.

2. La servante-maîtresse de Rouget (voir *L'Œuvre expliquée*).

3. L'un des noms populaires de l'Empereur.

4. Voir p. 376, n. 1.

Quand le dessert fut servi, Philippe dit :

— Remplissez vos verres, mes amis. Je réclame la permission de porter la première santé.

— Il a dit *mes amis*, ne remplis pas ton verre, dit Renard à l'oreille de Max.

Max se versa du vin.

— A la grande armée! s'écria Philippe avec un enthousiasme véritable.

— A la grande armée! fut répété comme une seule acclamation par toutes les voix.

En ce moment, on vit apparaître sur le seuil de la salle onze simples soldats, parmi lesquels se trouvaient Benjamin et Kouski [1], qui répétèrent : « A la grande armée! »

— Entrez, mes enfants! on va boire à *sa* santé, dit le commandant Potel.

Les vieux soldats entrèrent et se placèrent tous debout derrière les officiers.

— Tu vois bien qu'*il* n'est pas mort! dit Kouski à un ancien sergent qui sans doute avait déploré l'agonie de l'empereur, enfin terminée [2].

— Je réclame le second toast, fit le commandant Mignonnet.

On fourragea quelques plats de dessert par contenance. Mignonnet se leva.

— A ceux qui ont tenté de rétablir *son* fils! dit-il.

Tous, moins Maxence Gilet, saluèrent Philippe Bridau en lui tendant leurs verres.

— A moi! dit Max qui se leva.

— C'est Max! c'est Max! disait-on au dehors.

Un profond silence régna dans la salle et sur la place, car le caractère de Gilet fit croire à une provocation.

— Puissions-nous *tous* nous retrouver à pareil jour, l'an prochain!

Et il salua Philippe avec ironie.

— Ça se masse [3], dit Kouski à son voisin.

— La police, à Paris, ne vous laissait pas faire des banquets comme celui-ci, dit le commandant Potel à Philippe.

— Pourquoi diable vas-tu parler de police au colonel Bridau? dit insolemment Maxence Gilet.

1. Deux vieux soldats, Kouski, lancier polonais, domestique de Max, qui est son idole. Benjamin a pour idole son maître, Bridau.

2. L'Empereur était mort le 5 mai 1821. Nous sommes en 1822. On sait que pendant longtemps les grognards ne voulurent pas croire à la mort du petit Tondu.

3. Expression familière, qu'on peut expliquer par analogie avec celle-ci : *les troupes se massent*.

— Le commandant Potel n'y entendait pas malice, *lui!*... dit Philippe en souriant avec amertume.

Le silence devint si profond, qu'on aurait entendu voler une mouche.

— La police me redoute assez, reprit Philippe, pour m'avoir envoyé à Issoudun, pays où j'ai eu le plaisir de retrouver de vieux lapins ; mais, avouons-le ! il n'y a pas ici de grands divertissements. Pour un homme qui ne haïssait pas la bagatelle, je suis assez privé. Enfin, je ferai des économies pour ces demoiselles, car je ne suis pas de ceux à qui les lits de plume donnent des rentes, et Mariette du grand Opéra m'a coûté des sommes folles.

— Est-ce pour moi que vous dites cela, mon cher colonel ? demanda Max[1] en dirigeant sur Philippe un regard qui fut comme un courant électrique.

— Prenez-le comme vous voudrez, commandant Gilet, répondit Philippe.

— Colonel, mes deux amis que voici, Renard et Potel, iront s'entendre demain avec...

— Avec Mignonnet et Carpentier, répondit Philippe en coupant la parole à Gilet et montrant ses deux voisins.

— Maintenant, dit Max, continuons les santés.

Chacun des deux adversaires n'était pas sorti du ton ordinaire de la conversation ; il n'y eut de solennel que le silence dans lequel on les écouta.

— Ah çà ! vous autres, dit Philippe en jetant un regard sur les simples soldats, songez que nos affaires ne regardent pas les bourgeois... Pas un mot de ce qui vient de se passer. Ça doit rester entre la vieille garde.

— Ils observeront la consigne, colonel, dit Renard, j'en réponds.

— Vive son petit ! Puisse-t-il régner sur la France ! s'écria Potel.

— Mort à l'Anglais ! s'écria Carpentier.

Ce toast eut un succès prodigieux.

— Honte à Hudson Lowe ! [2] dit le capitaine Renard.

Le dessert se passa très bien, les libations furent très amples. Les deux antagonistes et leurs quatre témoins mirent leur honneur à ce que ce duel, où il s'agissait d'une immense fortune et qui regardait deux hommes si distingués par leur courage, n'eût rien de commun avec les disputes ordinaires. Deux *gentlemen* ne se seraient pas

1. C'est en séduisant Flore Brazier que Max espérait en venir à toucher l'héritage du père Rouget.

2. Le « geôlier » de Napoléon à Sainte-Hélène.

mieux conduits que Max et Philippe. Aussi l'attente des jeunes gens et des bourgeois groupés sur la place fut-elle trompée. Tous les convives, en vrais militaires, gardèrent le plus profond secret sur l'épisode du dessert. A dix heures, chacun des deux adversaires apprit que l'arme convenue était le sabre. Le lieu choisi pour le rendez-vous fut le chevet de l'église des Capucins, à huit heures du matin. Goddet, qui, en sa qualité d'ancien chirurgien-major, faisait partie du banquet, avait été prié d'assister à l'affaire. Quoi qu'il arrivât, les témoins décidèrent que le combat ne durerait pas plus de dix minutes. A onze heures du soir, à la grande surprise du colonel, M. Hochon [1] amena sa femme chez Philippe au moment où il allait se coucher.

— Nous savons ce qui se passe, dit la vieille dame les yeux pleins de larmes, et je viens vous supplier de ne pas sortir demain sans faire vos prières... Élevez votre âme à Dieu.

— Oui, madame, répondit Philippe, à qui le vieil Hochon fit un signe en se tenant derrière sa femme.

— Ce n'est pas tout, dit la marraine d'Agathe : je me mets à la place de votre pauvre mère, et je me suis dessaisie de ce que j'avais de plus précieux, tenez !...

Elle tendit à Philippe une dent fixée sur un velours noir brodé d'or, auquel elle avait cousu deux rubans verts, et la remit dans un sachet après la lui avoir montrée.

— C'est une relique de sainte Solange, la patronne du Berri ; je l'ai sauvée à la Révolution ; gardez cela sur votre poitrine demain matin.

— Est-ce que ça peut préserver des coups de sabre ? demanda Philippe.

— Oui, répondit la vieille dame.

— Je ne peux pas plus avoir ce fourniment-là sur moi qu'une cuirasse ! s'écria le fils d'Agathe.

— Que dit-il ? demanda madame Hochon à son mari.

— Il dit que ce n'est pas de jeu, répondit le vieil Hochon.

— Eh bien, n'en parlons plus, fit la vieille dame. Je prierai pour vous.

— Mais, madame, une prière et un bon coup de pointe, ça ne peut pas nuire, dit le colonel en faisant le geste de percer le cœur à M. Hochon.

1. Mme Hochon est la marraine très tendre de la mère de Ph. Bridau, Agathe ; c'est quelque chose comme une autre Mme Grandet (voir p. 145), mais avec bien plus de caractère. Son mari est d'une avarice proverbiale. A Issoudun on disait *les cinq Hochon*.

La vieille dame voulut embrasser Philippe sur le front. Puis, en descendant, elle donna dix écus, tout ce qu'elle possédait d'argent, à Benjamin, pour obtenir de lui qu'il cousît la relique dans le gousset du pantalon de son maître. Ce que fit Benjamin, non qu'il crût à la vertu de cette dent, car il dit que son maître en avait une bien meilleure contre Gilet, mais parce qu'il devait s'acquitter d'une commission si chèrement payée. Madame Hochon se retira pleine de confiance en sainte Solange.

A huit heures, le lendemain, 3 décembre, par un temps gris, Max, accompagné de ses deux témoins et du Polonais, arriva sur le petit pré qui entourait alors le chevet de l'ancienne église des Capucins. Ils y trouvèrent Philippe et les siens, avec Benjamin. Potel et Mignonnet mesurèrent vingt-quatre pieds. A chaque bout de cette distance, les deux soldats tracèrent deux lignes à l'aide d'une bêche. Sous peine de lâcheté, les adversaires ne pouvaient reculer au delà de leurs lignes respectives ; chacun d'eux devait se tenir sur sa ligne et s'avancer à volonté quand les témoins auraient dit : « Allez ! »

— Mettons-nous habit bas? dit froidement Philippe à Gilet.

— Volontiers, colonel, répondit Maxence avec une sécurité[1] de bretteur.

Les deux adversaires ne gardèrent que leurs pantalons ; leur chair s'entrevit alors en rose sous la percale des chemises. Chacun, armé d'un sabre d'ordonnance choisi de même poids, environ trois livres, et de même longueur, trois pieds, se campa, tenant la pointe en terre et attendant le signal. Ce fut si calme de part et d'autre, que, malgré le froid, les muscles ne tressaillirent pas plus que s'ils eussent été de bronze. Goddet, les quatre témoins et les deux soldats eurent une sensation involontaire.

— C'est de fiers mâtins !

Cette exclamation s'échappa de la bouche du commandant Potel.

Au moment où le signal « Allez! » fut donné, Maxence aperçut la tête sinistre de Fario[2] qui les regardait par le trou que les chevaliers avaient fait au toit de l'église pour introduire les pigeons dans son magasin[3]. Ces deux yeux,

1. Max, prévoyant le duel, avait dit à Flore : « Mon mâtin n'a jamais mis le pied dans une salle d'armes, tandis que je suis sans égal au sabre ! »

2. Vieil espagnol, prisonnier de guerre fixé à Issoudun, il y fait un commerce de grains.

3. Allusion à l'un des plus mauvais tours des chevaliers de la Désœuvrance. Fario a déjà essayé de poignarder Max.

d'où jaillirent comme deux douches de feu, de haine et de vengeance, éblouirent Max. Le colonel alla droit à son adversaire en se mettant en garde de manière à saisir l'avantage. Les experts dans l'art de tuer savent que, de deux adversaires, le plus habile peut prendre le haut du pavé, pour employer une expression qui rende par une image l'effet de la garde haute. Cette pose, qui permet en quelque sorte de voir venir, annonce si bien un duelliste du premier ordre, que le sentiment de son infériorité pénétra dans l'âme de Max et y produisit ce désarroi de forces qui démoralise un joueur alors que, devant un maître ou devant un homme heureux, il se trouble et joue plus mal qu'à l'ordinaire.

— Ah! le lascar[1], se dit Max, il est de première force, je suis perdu!

Max essaya d'un moulinet en manœuvrant son sabre avec une dextérité de bâtonniste : il voulait étourdir Philippe et rencontrer son sabre, afin de le désarmer ; mais il s'aperçut au premier choc que le colonel avait un poignet de fer, et flexible comme un ressort d'acier. Maxence dut songer à autre chose, et il voulait réfléchir, le malheureux! tandis que Philippe, dont les yeux lui jetaient des éclairs plus vifs que ceux de leurs sabres parait toutes les attaques avec le sang-froid d'un maître garni de son plastron dans une salle.

Entre des hommes aussi forts que les deux combattants, il se passe un phénomène à peu près semblable à celui qui a lieu entre les gens du peuple au terrible combat dit de *la savate*. La victoire dépend d'un faux mouvement, d'une erreur de ce calcul, rapide comme l'éclair, auquel on doit se livrer instinctivement. Pendant un temps, aussi court pour les spectateurs qu'il semble long aux adversaires, la lutte consiste en une observation où s'absorbent les forces de l'âme et du corps, cachées sous des feintes dont la lenteur et l'apparente prudence semblent faire croire qu'aucun des deux antagonistes ne veut se battre. Ce moment, suivi d'une lutte rapide et décisive, est terrible pour les connaisseurs. A une mauvaise parade de Max, le colonel lui fit sauter le sabre de la main.

— Ramassez-le ! dit-il en suspendant le combat, je ne suis pas homme à tuer un ennemi désarmé.

Ce fut le sublime de l'atroce. Cette grandeur annonçait

1. Un *lascar*, c'est un matelot hindou, de la caste des parias, embarqué sur un bâtiment européen. Puis, le mot a signifié un homme dégourdi, malin et brave.

tant de supériorité, qu'elle fut prise pour le plus adroit de tous les calculs par les spectateurs. En effet, quand Max se remit en garde, il avait perdu son sang-froid, et se trouva nécessairement encore sous le coup de cette garde haute qui vous menace tout en couvrant l'adversaire; il voulut alors réparer sa honteuse défaite par une hardiesse, il ne songea plus à se garder, prit son sabre à deux mains et fondit rageusement sur le colonel pour le blesser à mort en lui laissant prendre sa vie. Si Philippe reçut un coup de sabre qui lui coupa le front et une partie de la figure, il fendit obliquement la tête de Max par un terrible retour du moulinet qu'il opposa pour amortir le coup d'assommoir que Max lui destinait. Ces deux coups enragés terminèrent le combat à la neuvième minute. Fario descendit et vint se repaître de la vue de son ennemi dans les convulsions de la mort, car, chez un homme de la force de Max, les muscles du corps remuèrent effroyablement. On transporta Philippe chez son oncle.

Ainsi périt un de ces hommes destinés à faire de grandes choses, s'il était resté dans le milieu qui lui était propice; un homme traité par la nature en enfant gâté, car elle lui donna le courage, le sang-froid, et le sens politique à la César Borgia. Mais l'éducation ne lui avait pas communiqué cette noblesse d'idées et de conduite sans laquelle rien n'est possible dans aucune carrière. Il ne fut pas regretté, par suite de la perfidie avec laquelle son adversaire, qui valait moins que lui, avait su le déconsidérer. Sa fin mit un terme aux exploits de l'ordre de la Désœuvrance, au grand contentement de la ville d'Issoudun. Aussi Philippe ne fut-il pas inquiété à raison de ce duel, qui parut d'ailleurs un effet de la vengeance divine, et dont les circonstances se racontèrent dans toute la contrée avec d'unanimes éloges accordés aux deux adversaires.

— Ils auraient dû se tuer tous les deux, dit M. Mouilleron[1], c'eût été un bon *débarras* pour le gouvernement.

[Mais Philippe Bridau vivra jusqu'en 1839. Il fait épouser la Rabouilleuse au bonhomme Rouget; et quand elle est veuve, il l'épouse à son tour. A l'avènement de Charles X, il rentre dans l'armée, est fait comte de Brambourg, réduit sa femme à la plus honteuse condition et la tue à petit feu, et cherche à entrer par un second mariage dans une famille de la grande noblesse. Il échoue, perd une partie de sa fortune aux journées de juillet 1830, reprend du service sous Louis-Philippe, et va se faire tuer en Afrique.]

1. Le commissaire de police.

URSULE MIROUËT (1841)

L'œuvre expliquée.

[Ce roman a paru dans *Le Messager* du 25 août au 23 septembre 1841, après la première partie de *La Rabouilleuse* (février-mars 1841), mais avant la seconde (octobre-novembre 1842), consacrée partiellement aux intrigues qui se trament autour d'un héritage. Ce sujet, que Balzac reprendra dans *Le Cousin Pons* en 1847, est traité déjà dans *Ursule Mirouët* avec de grands développements.

Mais il s'allie à des éléments tout différents. Ecrit en vingt jours, par un miracle d'énergie qui rappelle la composition de *César Birotteau* (*à Mme Hanska*, 30 septembre 1841), *Ursule Mirouët* est une des œuvres « privilégiées » où Balzac, à côté de l'observation la plus crue et la plus amère, a ménagé des oasis de candeur et, — c'est du moins son intention, — de spiritualité. Non seulement c'était pour lui « le chef-d'œuvre de la peinture de mœurs » (*à Mme Hanska*, 1er mai 1842); il y aimait plus encore le portrait d'Ursule, « la sœur heureuse d'Eugénie Grandet » (*à Mme Hanska*, 14 octobre 1842) ; il aurait pu ajouter : celle de Pierrette. En le dédiant à sa nièce Sophie Surville, il écrivait : « Vous autres jeunes filles, vous êtes un public redoutable, car on ne doit vous laisser lire que des livres purs comme votre âme est pure. » Et malgré les sordides convoitises, les nauséabondes cupidités que Balzac découvre en des âmes d'héritiers, malgré les « fauves », les « reptiles » et les « cloportes » sociaux dont il a fait ici une repoussante peinture, on peut dire que, relativement à d'autres romans de Balzac, ce livre est pur, et qu'il n'est pas désespérant.

Il est impossible de décrire, même en quelques-uns de ses épisodes, la bataille que livrent pour accaparer l'héritage d'un vieux cousin, le docteur Minoret, de petits bourgeois de Nemours, mesquinement ambitieux, tenant le pays[1] par leurs alliances infi-

1. Il y a ici l'indication d'un sujet qui sera largement repris dans *Les Paysans*.

niment compliquées, comme d'autres tenaient Issoudun dans *La Rabouilleuse*. Ils sont une nuée, et chacun a sa physionomie. Balzac a varié les nuances de la laideur morale; toutes les formes que peut prendre le désir d'hériter, suivant l'âge, le sexe, le tempérament, il les a évoquées. Elles s'allient sournoisement, elles consentent à des compromis, elles se trahissent, elles se lancent des défis : c'est une guerre qui met en jeu les énergies les plus passionnées, les plus violentes, tout comme pourrait le faire un intérêt grandiose, débattu entre des gens de haut lignage. Le crime ne les arrête pas; Minoret-Levrault, espèce d'Hercule conduit par une épouse vipérine, volera le testament qui avantage Ursule.

Car cette charmante fille, — sœur heureuse, soit! mais combien moins intéressante, moins douée de volonté, plus fade, d'Eugénie Grandet! — il s'en faut de peu qu'elle ne soit une victime. Orpheline, recueillie par son oncle le docteur, qui a reporté sur elle toute sa tendresse déçue par la mort de sa femme et de ses enfants, — ange de sa vieillesse, Antigone bourgeoise, elle reste, à sa mort, sans défense, spoliée, et elle succomberait au chagrin et au dénuement, si le défunt ne lui apparaissait plusieurs fois en rêve, pour lui dévoiler l'action criminelle de Minoret-Levrault, et lui ordonner de se faire rendre justice. Ce qu'elle fait, non sans des complications où nous n'entrerons pas.

Ce n'est pas là le seul rôle que jouent dans ce livre les phénomènes compris sous le nom de spiritisme ou de magnétisme. Un fait de même ordre (sans que l'on voie aucunement la relation) a décidé le docteur à se convertir au catholicisme. Nous sommes ici dans la même veine d'inspiration qu'avec *Séraphita* ou *Louis Lambert*. Incrédule comme un encyclopédiste, le docteur Minoret avait été troublé par l'éveil du sentiment religieux chez sa pupille, — mais il n'est conquis à la foi que le jour où, de Paris, une femme, endormie sous ses yeux par un swedenborgien, lui raconte ce que fait Ursule à Nemours, à la même heure.

Dernier élément : de même qu'Eugénie Grandet aimait son cousin, Ursule s'éprend du vicomte Savinien de Portenduère. Le mariage ne se fait pas sans peine; mais la vieille Madame de Portenduère, subissant le charme d'Ursule, abdique son orgueil de race. Ainsi la jeunesse et le désintéressement l'emportent, — tandis que la main de Dieu s'abat sur le méchant trop tard repentant.]

———

Analyse et Extraits.

[Nous donnons quelques pages du dénouement.
L'ignoble Goupil, clerc de notaire, pétri de méchanceté, rachitique au moral et au physique, a persécuté Ursule Mirouët, depuis la mort de son oncle, à l'instigation de Minoret-Levrault, lequel a dérobé le testament qui favorisait la jeune fille. — Mais, abandonné par Minoret-Levrault, il a juré de se venger de lui. Tandis que Savinien de Portenduère et sa mère sont auprès d'Ursule, il montre tout à coup « son horrible face ».]

Les revanches de la justice immanente.

— Monsieur de Portenduère! dit-il d'une voix qui ressemblait au sifflement d'une vipère forcée dans son trou.

— Que voulez-vous, répondit Savinien en se relevant.

— J'ai deux mots à vous dire.

Savinien sortit dans l'allée, et Goupil l'amena dans la petite cour.

— Jurez-moi, par la vie d'Ursule, que vous aimez, et par votre honneur de gentilhomme[1] auquel vous tenez, de faire qu'il soit entre nous comme si je ne vous avais rien dit de ce que je vais vous dire, et je vais vous éclairer sur la cause des persécutions dirigées contre mademoiselle Mirouët.

— Pourrais-je les faire cesser?

— Oui.

— Pourrais-je me venger?

— Sur l'auteur, oui; mais sur l'instrument, non.

— Pourquoi?

— Mais... l'instrument, c'est moi...

Savinien pâlit.

— Je viens d'entrevoir Ursule..., reprit le clerc.

— Ursule? dit le gentilhomme en regardant Goupil.

— Mademoiselle Mirouët, reprit Goupil, que l'accent de Savinien rendit respectueux, et je voudrais racheter de tout mon sang ce qui a été fait. Je me repens[2]... Quand vous

1. Ce personnage dégradé sait le parti qu'on peut tirer des sentiments nobles.

2. Il se repentira, en effet, quand il en sera venu à ses fins, c'est-à-dire quand il aura réuni assez de fonds pour acheter une étude de notaire; il se donnera alors le luxe d'une parfaite correction morale, de l'honorabilité.

me tueriez en duel ou autrement, à quoi vous servirait mon sang? Le boiriez-vous? Il vous empoisonnerait en ce moment[1].

La froide raison de cet homme et la curiosité domptèrent les bouillonnements du sang de Savinien; il le regardait fixement d'un air qui fit baisser les yeux à ce bossu manqué[2].

— Qui donc t'a mis en œuvre? dit le jeune homme.

— Jurez-vous?

— Tu veux qu'il ne te soit rien fait?

— Je veux que, vous et mademoiselle Mirouët, vous me pardonniez[3].

— Elle te pardonnera; mais moi, jamais!

— Enfin vous oublierez?

Quelle terrible puissance a le raisonnement appuyé sur l'intérêt! Deux hommes, dont l'un voulait déchirer l'autre, étaient là, dans une petite cour, à deux doigts l'un de l'autre, obligés de se parler, réunis par un même sentiment[4].

— Je te pardonnerai, mais je n'oublierai pas.

— Rien de fait, dit froidement Goupil.

Savinien perdit patience. Il appliqua sur cette face un soufflet qui retentit dans la cour, qui faillit renverser Goupil, et après lequel il chancela lui-même.

— Je n'ai que ce que je mérite, dit Goupil; j'ai fait une bêtise[5]. Je vous croyais plus noble que vous ne l'êtes. Vous avez abusé d'un avantage que je vous donnais... Vous êtes en ma puissance maintenant! dit-il en lançant un regard haineux à Savinien.

— Vous êtes un assassin! dit le gentilhomme.

— Pas plus que le couteau n'est le meurtrier, répliqua Goupil.

— Je vous demande pardon, fit Savinien.

— Vous êtes-vous assez vengé?[6] dit Goupil avec une féroce ironie. En resterez-vous là?

— Pardon et oubli réciproques, reprit Savinien.

1. Parce qu'il porte un venin de haine. Goupil sait aussi que son cynisme est une force.

2. Que de psychologie Balzac sait condenser en quelques lignes!

3. C'est bien de pardon *moral* que cet être a besoin; il se contentera, en attendant mieux, d'une apparence de pardon. Il veut se refaire une figure d'honnête homme, une façade respectable.

4. Etudier l'intensité du drame moral.

5. Il dit *bêtise;* il n'a pas honte du marché qu'il offre; d'ailleurs il réprime le mouvement de fierté inconsidéré qui le perdrait. On sent ici comment la chance ou la malchance, la rigueur ou la mansuétude sociales peuvent, à un moment donné, achever de perdre un homme ou le sauver.

6. Le mépris de l'homme taré pour l'honnête homme passionné, dont il sent le faible.

— Votre main? dit le clerc en tendant la sienne au gentilhomme.

— La voici, répondit Savinien en dévorant cette honte par amour pour Ursule. Mais parlez : qui vous poussait?

Goupil regardait, pour ainsi dire, les deux plateaux où pesaient, d'un côté le soufflet de Savinien, de l'autre sa haine contre Minoret. Il resta deux secondes indécis, mais enfin une voix lui cria : « Tu seras notaire! » Et il répondit :

— Pardon et oubli? Oui, de part et d'autre, monsieur, en serrant la main du gentilhomme.

— Qui donc persécute Ursule? fit Savinien.

— Minoret! il aurait voulu la voir enterrée... Pourquoi? Je ne le sais pas; mais nous en chercherons la raison. Ne me mêlez point à tout ceci, je ne pourrais plus rien pour vous si l'on se défiait de moi. Au lieu d'attaquer Ursule, je la défendrai; au lieu de servir Minoret, je tâcherai de déjouer ses plans. Je ne vis que pour le ruiner, pour le détruire. Et je le foulerai aux pieds, je danserai sur son cadavre, je me ferai de ses os un jeu de dominos! Demain, sur toute les murailles de Nemours, de Fontainebleau, du Rouvre, on lira au crayon rouge : *Minoret est un voleur.* Oh! je le ferai, nom de .. nom! éclater comme un mortier[1]. Maintenant, nous sommes alliés par une indiscrétion; eh bien, si vous le voulez, je vais me mettre à genoux devant mademoiselle Mirouët, lui déclarer que je maudis la passion insensée qui me poussait à la tuer[2], je la supplierai de me pardonner. Ça lui fera du bien! Le juge de paix et le curé sont là, ces deux témoins suffisent; mais M. Bongrand[3] s'engagera sur l'honneur à ne pas me nuire dans ma carrière. J'ai maintenant une carrière.

— Attendez un moment, répondit Savinien, tout étourdi par cette révélation. — Ursule, mon enfant, dit-il en entrant au salon, l'auteur de tous vos maux a horreur de son ouvrage, se repent et veut vous demander pardon en présence de ces messieurs, à la condition que tout sera oublié.

— Comment, Goupil? dirent à la fois le curé, le juge de paix et le médecin.

— Gardez-lui le secret, fit Ursule en levant un doigt à ses lèvres.

1. Minoret-Levrault est un Hercule apoplectique.

2. Il a osé, en effet, prétendre à la main d'Ursule; et sa haine procède en bonne part de son amour méprisé, de l'humiliation d'une créature abjecte, à qui les dédains d'un être charmant ont rendu son abjection plus sensible.

3. Le juge de paix, qui, lui aussi, aurait voulu marier son fils avec Ursule, à l'éducation de laquelle il a contribué.

Goupil entendit cette parole, vit le mouvement d'Ursule et se sentit ému[1].

— Mademoiselle, dit-il d'un ton pénétré, je voudrais maintenant que tout Nemours pût m'entendre vous avouant qu'une fatale passion a égaré ma tête et m'a suggéré des crimes punissables par le blâme des honnêtes gens. Ce que je dis là, je le répéterai partout, en déplorant le mal produit par de mauvaises plaisanteries, mais qui vous auront servi peut-être à hâter votre bonheur, dit-il avec un peu de malice[2] en se relevant, puisque je vois ici madame de Portenduère.

— C'est très bien, Goupil, dit le curé; mademoiselle vous a pardonné; mais vous ne devez jamais oublier que vous avez failli devenir un assassin.

— Monsieur Bongrand, reprit Goupil en s'adressant au juge de paix[3], je vais traiter ce soir avec Lecœur de son étude, j'espère que cette réparation ne me nuira pas dans votre esprit, et que vous appuierez ma demande auprès du parquet et du ministère.

Le juge de paix fit une pensive inclination de tête, et Goupil sortit pour aller traiter de la meilleure des deux études d'huissier à Nemours. Chacun resta chez Ursule et s'appliqua, pendant cette soirée, à faire renaître le calme et la tranquillité dans son âme, où la satisfaction que le clerc lui avait donnée opérait déjà des changements.

— Tout Nemours saura cela, disait Bongrand.

— Vous voyez, mon enfant, que Dieu ne vous en voulait point, disait le curé.

Minoret revint assez tard du Rouvre et dîna tard. Vers neuf heures, à la tombée du jour, il était dans son pavillon chinois, digérant son dîner auprès de sa femme, avec laquelle il faisait des projets pour l'avenir de Désiré[4]. Désiré s'était bien rangé[5] depuis qu'il appartenait à la magistrature; il travaillait, il y avait chance de le voir succéder au procureur du roi de Fontainebleau[6], qui, disait-on, passait à Melun. Il fallait lui chercher une femme, une

1. Il y a donc bien un germe de bonté en cette âme empoisonnée. Balzac croit d'ailleurs à la contagion de la beauté morale (comme Corneille).

2. Balzac sait montrer la complexité de cet homme en train d'évoluer, et ne tombe pas dans la fadeur du conte édifiant

3. Demandez-vous pourquoi Goupil ne répond pas au curé, qui lui a tenu un langage d'une douceur, et d'une sévérité, tout évangéliques.

4. Son fils; c'est pour le rendre riche qu'il a dérobé le testament.

5. Balzac a raconté ses frasques assez retentissantes.

6. Pour le moment, combattant des *trois glorieuses*, décoré, il est substitut à Fontainebleau.

fille pauvre appartenant à une vieille et noble famille; il pourrait alors arriver à la magistrature de Paris. Peut-être pourraient-ils le faire élire député de Fontainebleau, où Zélie[1] était d'avis d'aller s'établir l'hiver, après avoir habité le Rouvre pendant la belle saison. En s'applaudissant intérieurement d'avoir tout arrangé pour le mieux, Minoret ne pensait plus à Ursule, au moment même où le drame si niaisement ouvert par lui se nouait d'une façon terrible.

— M. de Portenduère est là qui veut vous parler, vint dire Cabirolle[2].

— Faites entrer, répondit Zélie.

Les ombres du crépuscule empêchèrent madame Minoret d'apercevoir la pâleur subite de son mari, qui frissonna en entendant les bottes de Savinien craquant sur le parquet de la galerie où jadis était la bibliothèque du docteur[3]. Un vague pressentiment de malheur courait dans les veines du spoliateur. Savinien parut, resta debout, garda son chapeau sur la tête, sa canne à la main, ses mains croisées sur la poitrine, immobile devant les deux époux[4].

— Je viens savoir, monsieur et madame Minoret, les raisons que vous avez eues pour tourmenter d'une manière infâme une jeune fille qui est, au su de toute la ville de Nemours, ma future épouse; pourquoi vous avez essayé de flétrir son honneur; pourquoi vous vouliez sa mort, et pourquoi vous l'avez livrée aux insultes d'un Goupil... Répondez.

— Etes-vous drôle, monsieur Savinien, dit Zélie, de venir nous demander les raisons d'une chose qui nous semble inexplicable! Je me soucie d'Ursule comme de l'an quarante. Depuis la mort de l'oncle Minoret, je n'y ai jamais plus pensé qu'à ma première chemise! Je n'ai pas soufflé un mot d'elle à Goupil, encore un singulier drôle à qui je ne confierais pas les intérêts de mon chien. — Eh bien, répondras-tu, Minoret? Vas-tu te laisser manquer par monsieur et accuser d'infamies qui sont au-dessous de toi? Comme si un homme qui a quarante-huit mille livres de rente en fonds de terre autour d'un château digne d'un prince descendait à de

1. Sa mère, très intrigante, très ambitieuse, le mauvais génie de son mari.

2. Conducteur des voitures de Minoret-Levrault, qui a été maître de poste.

3. Le spoliateur est en effet installé dans la demeure du docteur. Et c'est dans la bibliothèque que le vol s'est opéré.

4. Un peu d'emphase ici. On se croit au cinquième acte d'un mélodrame; et c'est bien cela. Mais la puissance de l'analyse vaut le dramatique des situations, et ne laisse pas sentir ce que les moyens d'émotion employés ont d'un peu gros.

pareilles sottises ! Lève-toi donc, que tu es là comme une chiffe !

— Je ne sais pas ce que monsieur veut dire, répondit enfin Minoret de sa petite voix, dont le tremblement fut d'autant plus facile à remarquer qu'elle était claire. Quelle raison aurais-je de persécuter cette petite ? J'ai dit peut-être à Goupil combien j'étais contrarié de la voir à Nemours ; mon fils Désiré s'en amourachait, et je ne la lui voulais point pour femme, voilà.

— Goupil m'a tout avoué, monsieur Minoret.

Il y eut un moment de silence, mais terrible, pendant lequel les trois personnages s'examinèrent. Zélie avait vu, dans la grosse figure de son colosse, un mouvement nerveux.

— Quoique vous ne soyez que des insectes, je veux tirer de vous une vengeance éclatante, et je saurai la prendre, poursuivit le gentilhomme. Ce n'est pas à vous, homme de soixante-sept ans, que je demanderai raison des insultes faites à mademoiselle Mirouët, mais à votre fils. La première fois que monsieur Minoret fils mettra les pieds à Nemours, nous nous rencontrerons ; il faudra bien qu'il se batte avec moi, et il se battra ! ou il sera si bien déshonoré, qu'il ne se présentera jamais nulle part ; s'il ne vient pas à Nemours, j'irai à Fontainebleau, moi ! J'aurai satisfaction. Il ne sera pas dit que vous aurez lâchement essayé de déshonorer une pauvre jeune fille sans défense.

— Mais les calomnies d'un Goupil... ne... sont..., dit Minoret.

— Voulez-vous, s'écria Savinien en l'interrompant, que je vous mette face à face avec lui ? Croyez-moi, n'ébruitez pas l'affaire ; elle est entre vous, Goupil et moi ; laissez-la comme elle est, et Dieu la décidera dans le duel[1] que je ferai à votre fils l'honneur de lui proposer.

— Mais cela ne se passera pas comme ça ! s'écria Zélie. Ah ! vous croyez que je laisserai Désiré se battre avec vous, avec un ancien marin qui fait métier de tirer l'épée et le pistolet ! Si vous avez à vous plaindre de Minoret, voilà Minoret, prenez Minoret, battez-vous avec Minoret[2]. Mais mon garçon, qui, de votre aveu, est innocent de tout cela, en porterait la peine ?... Vous auriez auparavant un

1. Voici une conception ressuscitée du moyen-âge. Le vicomte Savinien de Portenduère, qui est si bien de son temps, a gardé une teinture de la morale chevaleresque.

2. Le mépris de cette futée commère, qui est passionnément maternelle, pour son débonnaire et flasque mari, a quelque chose de comique. — Toute cette tirade est parfaite.

chien de ma chienne dans les jambes, mon petit monsieur! — Allons, Minoret, tu restes là tout hébété comme un grand serin ! Tu es chez toi et tu laisses monsieur son chapeau sur la tête devant ta femme! Vous allez, mon petit monsieur, commencer par détaler. Charbonnier est maître chez lui. Je ne sais pas ce que vous voulez avec vos *bibus;* mais tournez-moi les talons; et, si vous touchez à Désiré, vous aurez affaire à moi, vous et votre pécore d'Ursule.

Et elle sonna vivement en appelant ses gens.

— Songez bien à ce que je vous ai dit! répéta Savinien, qui, sans se soucier de la tirade de Zélie, sortit en laissant cette épée de Damoclès suspendue au-dessus du couple.

— Ah ça! Minoret, dit Zélie à son mari, m'expliqueras-tu ce que cela signifie? Un jeune homme ne vient pas sans motif dans une maison bourgeoise faire ce bacchanal sterling[1] et demander le sang d'un fils de famille.

— C'est quelque tour de ce vilain singe de Goupil, à qui j'avais promis de l'aider à se faire notaire s'il me procurait à bon compte le Rouvre. Je lui ai donné dix pour cent, vingt mille francs en lettres de change, et il n'est sans doute pas content.

— Oui; mais quelle raison aurait-il eue auparavant de machiner des sérénades et des infamies contre Ursule?

— Il la voulait pour femme.

— Une fille sans le sou, lui? la chatte! Tiens, Minoret, tu me lâches des bêtises! et tu es trop bête naturellement pour les faire prendre, mon fils. Il y a là-dessous quelque chose, et tu me le diras.

— Il n'y a rien[2].

— Il n'y a rien? Et moi, je te dis que tu mens, et nous allons voir !

— Veux-tu me laisser tranquille ?

— Je tournerai le robinet de cette fontaine de venin que tu sais, Goupil, et tu n'en seras pas le bon marchand.

— Comme tu voudras.

— Je sais bien que cela sera comme je voudrai ! Et ce que je veux, surtout, c'est qu'on ne touche pas à Désiré ; s'il lui arrivait malheur, vois-tu, je ferais un coup qui m'enverrait sur l'échafaud. Désiré !... Mais... Et tu ne te remues pas plus que ça !

1. *Sterling* est employé ici normalement, comme adjectif ; la Minoret s'en sert comme d'une sorte de superlatif. Balzac a dû entendre quelque part cette expression, qui me paraît une fantaisie individuelle, plutôt qu'un terme d'argot courant.

2. Il n'a pas confié à sa femme la sottise qu'il a faite en attirant sur lui la haine de son complice ni son vol.

Une querelle ainsi commencée entre Minoret et sa femme ne devait pas se terminer sans de longs déchirements intérieurs. Ainsi, le sot spoliateur apercevait sa lutte avec lui-même et avec Ursule agrandie par sa faute et compliquée d'un nouveau, d'un terrible adversaire. Le lendemain, quand il sortit pour aller trouver Goupil, en pensant l'apaiser à force d'argent, il lut sur les murailles : *Minoret est un voleur!* Tous ceux qu'il rencontra le plaignirent en lui demandant à lui-même quel était l'auteur de cette publication anonyme, et chacun lui pardonna les entortillages de ses réponses en songeant à sa nullité. Les sots recueillent plus d'avantages de leur faiblesse que les gens d'esprit n'en obtiennent de leur force [1]. On regarde sans l'aider un grand homme luttant contre le sort, et l'on commandite un épicier qui fera faillite [2]. Savez-vous pourquoi ? On se croit supérieur en protégeant un imbécile, et l'on est fâché de n'être que l'égal d'un homme de génie. Un homme d'esprit eut été perdu s'il avait balbutié, comme Minoret, d'absurdes réponses d'un air effaré. Zélie et ses domestiques effacèrent l'inscription vengeresse partout où elle se trouvait ; mais elle resta sur la conscience de Minoret.

[Minoret-Levrault est troublé ; il l'est bien davantage quand l'abbé Chaperon est venu lui raconter toute l'histoire de son vol : cette histoire, c'est Ursule elle-même qui lui en a fait confidence, et elle la tient à son tour du docteur Minoret, qui lui est apparu en songe, et lui a révélé les derniers détails de la spoliation. Le misérable est épouvanté ; exaspéré par les questions de sa femme, qui le voit préoccupé, il commence par se soulager en la rouant de coups, mais cela n'apaise pas ses remords, Il sent le doigt de Dieu sur lui.

Un beau jour, le curé, qui épie ses remords, le rencontre.]

— Vous êtes bien tourmenté, monsieur Minoret, dit le prêtre en se montrant au coupable. Vous m'appartenez, car vous souffrez [3]. Malheureusement, je viens sans doute augmenter vos appréhensions. Ursule a eu cette nuit un rêve terrible [4]. Votre oncle a soulevé la pierre de sa tombe pour prophétiser des malheurs dans votre famille. Je ne viens

1. Maxime à la manière de Chamfort.

2. Retour de Balzac sur son propre destin ; il s'est plaint, par exemple, que le baron de Rothschild ne l'eût pas aidé à se tirer d'affaire. — « On commandite un épicier... ». Cependant le parfumeur Birotteau a été, lui aussi, abandonné.

3. Belle parole de pitié.

4. Ces phénomènes surnaturels jouent, nous l'avons déjà dit, un rôle considérable dans tout le roman. Il ne faut pas moins que la terreur de l'au-delà pour remuer l'âme inerte, ensevelie sous une chair épaisse, de cette brute.

certes pas vous faire peur, mais vous devez savoir si ce qu'il a dit...

— En vérité, monsieur le curé, je ne puis être tranquille nulle part, pas même sur ces roches... Je ne veux rien savoir de ce qui se passe dans l'autre monde.

— Je me retire, monsieur ; je n'ai pas fait ce chemin par la chaleur pour mon plaisir, dit le prêtre, en s'essuyant le front.

— Eh bien, qu'a-t-il dit, le bonhomme? demanda Minoret.

— Vous êtes menacé de perdre votre fils. S'il a raconté des choses que vous seul saviez, c'est à faire frémir pour les choses que nous ne savons pas. Restituez, mon cher monsieur, restituez! Ne vous damnez pas pour un peu d'or.

— Mais restituer quoi?

— La fortune que le docteur destinait à Ursule. Vous avez pris ces trois inscriptions[1], je le sais maintenant. Vous avez commencé par persécuter la pauvre fille, et vous finissez par lui offrir une dot[2]; vous tombez dans le mensonge, vous vous entortillez dans ses dédales et vous y faites des faux pas à tout moment. Vous êtes maladroit, vous avez été mal servi par votre complice Goupil, qui se rit de vous. Dépêchez-vous, car vous êtes observé par des gens spirituels et perspicaces, par les amis d'Ursule. Restituez[3]! et, si vous ne sauvez pas votre fils, qui peut-être n'est pas menacé, vous sauverez votre âme, vous sauverez votre honneur. Est-ce dans une société constituée comme la nôtre, est-ce dans une petite ville où vous avez tous les yeux les uns sur les autres, et où tout se devine quand tout ne se sait pas, que vous pourrez celer une fortune mal acquise? Allons, mon cher enfant, un homme innocent ne me laisserait pas parler si longtemps.

— Allez au diable! s'écria Minoret; je ne sais pas ce que vous avez *tous* après moi. J'aime mieux ces pierres, elles me laissent tranquille.

— Adieu. Vous avez été prévenu par moi, mon cher monsieur, sans que, ni la pauvre enfant ni moi, nous ayons dit un seul mot à qui que ce soit au monde. Mais prenez garde!... il est un homme qui a les yeux sur vous[4]. Dieu vous prenne en pitié!

1. Des inscriptions de rente, interfoliées dans les livres de la bibliothèque du Docteur.

2. Il a voulu transiger; il essaye de *finauder* avec la justice divine, qui lui inspire une formidable appréhension, mais lui laisse ses habitudes finassières. C'est très bien vu.

3. Comme ce prêtre sait bien manier cette conscience, peu accessible aux considérations de morale pure et de religion!

4. Cet homme, c'est *le mort*, le Docteur.

Le curé s'éloigna; puis, à quelques pas, il se retourna pour regarder encore Minoret. Minoret se tenait la tête entre les mains, car sa tête le gênait. Minoret était un peu fou. D'abord, il avait gardé les trois inscriptions, il ne savait qu'en faire, il n'osait aller les toucher lui-même, il avait peur qu'on ne le remarquât; il ne voulait pas les vendre, et cherchait un moyen de les transférer. Il faisait, lui! des romans d'affaires dont le dénoûment était toujours la transmission des maudites inscriptions. Dans cette horrible situation, il pensa néanmoins à tout avouer à sa femme, afin d'avoir un conseil. Zélie, qui avait si bien mené sa barque, saurait le tirer de ce pas difficile. Les rentes trois pour cent étaient alors à quatre-vingts francs, il s'agissait avec les arrérages, d'une restitution de près d'un million! Rendre un million, sans qu'il y ait contre nous aucune preuve qui dise qu'on l'a pris!... ceci n'était pas une petite affaire. Aussi Minoret demeura-t-il pendant le mois de septembre et une partie de celui d'octobre en proie à ses remords, à ses irrésolutions. Au grand étonnement de toute la ville, il maigrit[1].

Une circonstance affreuse hâta la confidence que Minoret voulait faire à Zélie : l'épée de Damoclès se remua sur leurs têtes. Vers le milieu du mois d'octobre, monsieur et madame Minoret reçurent de leur fils Désiré la lettre suivante[2] :

« Ma chère mère, si je ne suis pas venu vous voir depuis les vacances, c'est que d'abord j'étais de service en l'absence de M. le procureur du roi, puis je savais que M. de Portenduère attendait mon séjour à Nemours pour m'y chercher querelle. Lassé peut-être de voir une vengeance qu'il veut tirer de notre famille toujours remise, le vicomte est venu à Fontainebleau, où il avait donné rendez-vous à l'un de ses amis de Paris, après s'être assuré du concours du vicomte de Soulanges, chef d'escadron des hussards, que nous avons en garnison. Il s'est présenté très poliment chez moi, accompagné de ces deux messieurs, et m'a dit que mon père était indubitablement l'auteur des persécutions infâmes exercées sur Ursule Mirouët, sa future; il m'en a donné les preuves en m'expliquant les aveux de Goupil devant témoins, et la conduite de mon père, qui

1. Etudiez en tout ceci la psychologie du criminel d'occasion, qui n'a pas, comme le criminel de vocation (Vautrin), l'énergie coupable de soutenir son crime. Les conséquences le trouvent défaillant.

2. Bien entendu, il ignore tout ce qu'a fait son père. C'est un honnête garçon.

d'abord s'était refusé à exécuter les promesses faites à Goupil pour le récompenser de ses perfides inventions, et qui, après lui avoir fourni les fonds pour traiter de la charge d'huissier à Nemours, avait, par peur, offert sa garantie à M. Dionis pour le prix de son étude, et enfin établi Goupil. Le vicomte, ne pouvant se battre avec un homme de soixante-sept ans, et voulant absolument venger les injures faites à Ursule, me demanda formellement une réparation. Son parti, pris et médité dans le silence, était inébranlable. Si je refusais le duel, il avait résolu de me rencontrer dans un salon, en face des personnes à l'estime desquelles je tenais le plus, de m'y insulter si gravement, que je devrais alors me battre ou que ma carrière serait finie. En France, un lâche est unanimement repoussé. D'ailleurs, ses motifs pour exiger une réparation seraient expliqués par des hommes honorables. Il s'est dit fâché d'en venir à de pareilles extrémités. Selon ses témoins, le plus sage à moi serait de régler une rencontre comme des gens d'honneur en avaient l'habitude, afin que la querelle n'eût pas Ursule Mirouët pour motif. Enfin, pour éviter tout scandale en France, nous pouvions faire avec nos témoins un voyage sur la frontière la plus rapprochée. Les choses s'arrangeraient ainsi pour le mieux. Son nom, a-t-il dit, valait dix fois ma fortune, et son bonheur à venir lui faisait risquer plus que je ne risquais dans ce combat, qui serait mortel. Il m'a engagé à choisir mes témoins et à faire décider ces questions. Mes témoins choisis se sont réunis aux siens hier, et ils ont à l'unanimité décidé que je devais une réparation. Dans huit jours donc, je partirai pour Genève avec deux de mes amis. M. de Portenduère, M. de Soulanges et M. de Trailles y vont de leur côté. Nous nous battrons au pistolet; toutes les conditions du duel sont arrêtées : nous tirerons chacun trois fois, et après, quoi qu'il arrive, tout sera fini. Pour ne pas ébruiter une si sale affaire, car je suis dans l'impossibilité de justifier la conduite de mon père, je vous écris au dernier moment. Je ne veux pas vous aller voir, à cause des violences auxquelles vous pourriez vous abandonner et qui ne seraient point convenables. Pour faire mon chemin dans le monde, je dois en suivre les lois; et, là où le fils d'un vicomte a dix raisons pour se battre, il y en a cent pour le fils d'un maître de poste[1]. Je passerai de nuit à Nemours, et vous y ferai mes adieux. »

1. Rien de plus balzacien que cette réflexion.

Cette lettre lue, il y eut entre Zélie et Minoret une scène qui se termina par les aveux du vol, de toutes les circonstances qui s'y rattachaient et des étranges scènes auxquelles il donnait lieu partout, même dans le monde des rêves. Le million fascina Zélie tout autant qu'il avait fasciné Minoret.

— Tiens-toi tranquille ici, dit Zélie à son mari, sans lui faire la moindre remontrance sur ses sottises, je me charge de tout. Nous garderons l'argent, et Désiré ne se battra pas.

Madame Minoret mit son châle et son chapeau, courut avec la lettre de son fils chez Ursule, et la trouva seule, car il était environ midi.

Malgré son assurance, Zélie Minoret fut saisie par le regard froid que l'orpheline lui jeta; mais elle se gourmanda, pour ainsi dire, de sa couardise et prit un ton dégagé.

— Tenez, mademoiselle Mirouët, faites-moi le plaisir de lire la lettre que voici, et dites-moi ce que vous en pensez? cria-t-elle en tendant à Ursule la lettre du substitut.

Ursule éprouva mille sentiments contraires à la lecture de cette lettre, qui lui apprenait combien elle était aimée, quel soin Savinien avait de l'honneur de celle qu'il prenait pour femme; mais elle avait à la fois trop de religion et trop de charité pour vouloir être la cause de la mort ou des souffrances de son plus cruel ennemi.

— Je vous promets, madame, d'empêcher ce duel, et vous pouvez être tranquille; mais je vous prie de me laisser cette lettre.

— Voyons, mon petit ange, ne pouvons-nous pas faire mieux? Ecoutez-moi bien. Nous avons réuni quarante-huit mille livres de rente autour du Rouvre, un vrai château royal; de plus, nous pouvons donner à Désiré vingt-quatre mille livres de rente sur le grand-livre, en tout soixante et douze mille francs par an. Vous conviendrez qu'il n'y a pas beaucoup de partis qui puissent lutter avec lui. Vous êtes une petite ambitieuse, et vous avez raison[1], dit Zélie en apercevant le geste de dénégation vive que fit Ursule. Je viens vous demander votre main pour Désiré; vous porterez le nom de votre parrain, ce sera l'honorer. Désiré, comme vous l'avez pu voir, est un joli garçon; il est très

1. Suivant la vieille observation (vérifiée constamment chez les héros de Balzac), Zélie prête aux autres ses propres sentiments; elle n'admet pas que pour personne il y ait un mobile supérieur à la convoitise de l'argent.

bien vu à Fontainebleau, le voilà bientôt procureur du roi. Vous êtes une enjôleuse, vous le ferez venir à Paris. A Paris, nous vous donnerons un bel hôtel, vous y brillerez, vous y jouerez un rôle, car avec soixante et douze mille francs de rente et les appointements d'une place, vous et Désiré, vous serez de la plus haute société[1]. Consultez vos amis, et vous verrez ce qu'ils vous diront.

— Je n'ai besoin que de consulter mon cœur, madame.

— Ta ta ta! vous allez me parler de ce petit casse-cœur de Savinien? Parbleu! vous achèterez bien cher son nom, ses petites moustaches relevées comme deux crocs, et ses cheveux noirs. Encore un joli cadet! Vous irez loin dans un ménage, avec sept mille francs de rente, et un homme qui a fait cent mille francs de dettes en deux ans à Paris. D'abord, vous ne savez pas ça encore, tous les hommes se ressemblent, mon enfant! et, sans me flatter, mon Désiré vaut le fils d'un roi.

— Vous oubliez, madame, le danger que court monsieur votre fils en ce moment, et qui ne peut être détourné que par le désir qu'a M. de Portenduère de m'être agréable. Ce danger serait sans remède s'il apprenait que vous me faites des propositions déshonorantes... Sachez, madame, que je me trouverai plus heureuse dans la médiocre fortune à laquelle vous faites allusion que dans l'opulence par laquelle vous voulez m'éblouir. Par des raisons inconnues encore, car tout se saura, madame, M. Minoret a mis au jour, en me persécutant odieusement, l'affection qui m'unit à M. de Portenduère et qui peut s'avouer, car sa mère la bénira sans doute : je dois donc vous dire que cette affection, permise et légitime, est toute ma vie. Aucune destinée, quelque brillante, quelque élevée qu'elle puisse être, ne me fera changer. J'aime sans retour ni changement possible. Ce serait donc un crime dont je serais punie que d'épouser un homme à qui j'apporterais une âme toute à Savinien. Maintenant, madame, puisque vous m'y forcez, je vous dirai plus : je n'aimerais point M. de Portenduère, je ne saurais encore me résoudre à porter les peines et les joies de la vie dans la compagnie de monsieur votre fils. Si M. Savinien a fait des dettes, vous avez souvent payé celles de M. Désiré. Nos caractères n'ont ni ces similitudes ni ces différences qui permettent de vivre ensemble sans amertume cachée. Peut-être n'aurais-je pas avec lui la tolérance que les femmes doivent à un époux, je lui serais donc bientôt à charge.

1. Epigramme contre la société *parvenue* sous la monarchie de Juillet.

Cessez de penser à une alliance dont je suis indigne et à laquelle je puis me refuser sans vous causer le moindre chagrin, car vous ne manquerez pas, avec de tels avantages, de trouver des jeunes filles plus belles que moi, d'une condition supérieure à la mienne, et plus riches[1].

— Vous me jurez, ma petite, dit Zélie, d'empêcher que ces deux jeunes gens ne fassent leur voyage et ne se battent ?

— Ce sera, je le prévois, le plus grand sacrifice que M. de Portenduère puisse me faire; mais ma couronne de mariée ne doit pas être prise par des mains ensanglantées[2].

— Eh bien, je vous remercie, ma cousine[3], et je souhaite que vous soyez heureuse.

— Et moi, madame, dit Ursule, je souhaite que vous puissiez réaliser le bel avenir de votre fils.

Cette réponse atteignit au cœur la mère du substitut, à la mémoire de qui les prédictions du dernier songe d'Ursule revinrent; elle resta debout, ses petits yeux attachés sur la figure d'Ursule, si blanche, si pure et si belle dans sa robe de demi-deuil, car Ursule s'était levée pour faire partir sa prétendue cousine.

— Vous croyez donc aux rêves? lui dit-elle.

— J'en souffre trop pour n'y pas croire.

— Mais alors..., dit Zélie.

— Adieu, madame, fit Ursule, qui salua madame Minoret en entendant les pas du curé.

L'abbé Chaperon fut surpris de trouver madame Minoret chez Ursule. L'inquiétude peinte sur le visage mince et grimé de l'ancienne régente de la poste engagea naturellement le prêtre à observer tour à tour les deux femmes.

— Croyez-vous aux revenants? dit Zélie au curé.

— Croyez-vous aux revenus[4]? répondit le prêtre en souriant.

— C'est des finauds, tout ce monde-là, pensa Zélie, ils veulent nous *subtiliser*. Ce vieux prêtre, ce vieux juge de paix et ce petit drôle de Savinien s'entendent. Il n'y a pas plus de rêves que je n'ai de cheveux dans le creux de la main[5].

1. Ursule Mirouët a appris à parler. Dans le danger, elle a la même fermeté qu'Eugénie Grandet; et sa situation lui inspire d'autre part un mépris contenu, et une dignité ironique.

2. Mot de mélodrame.

3. Impudence aussitôt relevée par le *madame* d'Ursule.

4. Ce calembour est-il très vraisemblable dans la bouche du prêtre? est-il choquant?

5. Elle est esprit fort, tandis que son mari a le cerveau faible, à son gré. Il faudra qu'elle soit touchée au cœur pour se repentir. Pour le moment, l'échec que vient de subir son orgueil lui rend sa confiance en elle-même et en sa raison. Elle jouit d'une impiété et d'une immoralité bien établies.

Elle partit après deux révérences sèches et courtes.

— Je sais pourquoi Savinien allait à Fontainebleau, dit Ursule à l'abbé Chaperon, en le mettant au fait du duel et le priant d'employer son ascendant à l'empêcher.

— Et madame Minoret vous a offert la main de son fils? dit le vieux prêtre.

— Oui.

— Minoret a probablement avoué son crime à sa femme, ajouta le curé.

Le juge de paix, qui vint en ce moment, apprit la démarche et l'offre que venait de faire Zélie, dont la haine contre Ursule lui était connue, et il regarda le curé comme pour lui dire : « Sortons, je veux vous parler d'Ursule sans qu'elle nous entende.

— Savinien saura que vous avez refusé quatre-vingt mille francs de rente et le coq de Nemours! dit-il.

— Est-ce donc un sacrifice? répondit-elle. Y a-t-il des sacrifices quand on aime véritablement? Enfin ai-je un mérite quelconque à refuser le fils d'un homme que nous méprisons? Que d'autres se fassent des vertus de leurs répugnances, ce ne doit pas être la morale d'une fille élevée par des Jordy, des abbé Chaperon, et par notre cher docteur! dit-elle en regardant le portrait.

Bongrand prit la main d'Ursule et la baisa.

— Savez-vous, dit le juge de paix au curé quand ils furent dans la rue, ce que venait faire madame Minoret?

— Quoi? répondit le prêtre en regardant le juge d'un air fin qui paraissait purement curieux.

— Elle voulait faire une affaire de restitution.

— Vous croyez donc...? reprit l'abbé Chaperon.

— Je ne crois pas, j'ai la certitude, et, tenez, voyez.

Le juge de paix montra Minoret qui venait à eux en retournant chez lui, car, en sortant de chez Ursule, les deux vieux amis remontèrent la Grand'Rue de Nemours.

— Obligé de plaider en Cour d'assises, j'ai naturellement étudié bien des remords, mais je n'ai rien vu de pareil à celui-ci! Qui donc a pu donner cette flaccidité, cette pâleur à des joues dont la peau tendue comme celle d'un tambour crevait de la bonne grosse santé des gens sans soucis? Qui a cerné de noir ces yeux et amorti leur vivacité campagnarde? Avez-vous jamais cru qu'il y aurait des plis sur ce front, et que ce colosse pourrait jamais être agité dans sa cervelle? Il sent enfin son cœur! Je me connais en remords, comme vous vous connaissez en repentirs, mon cher curé : ceux que j'ai jusqu'à présent observés attendaient leur peine ou allaient la subir pour s'acquitter avec le

monde, ils étaient résignés ou respiraient la vengeance; mais voici le remords sans l'expiation, le remords tout pur, avide de sa proie et la déchirant[1].

— Vous ne savez pas encore, dit le juge de paix en arrêtant Minoret, que mademoiselle Mirouët vient de refuser la main de votre fils ?

— Mais, dit le curé, soyez tranquille, elle empêchera son duel avec M. de Portenduère.

— Ah! ma femme a réussi? dit Minoret. J'en suis bien aise, car je ne vivais pas.

— Vous êtes en effet si changé, que vous ne vous ressemblez plus, dit le juge.

Minoret regardait alternativement Bongrand et le curé pour savoir si le prêtre avait commis une indiscrétion; mais l'abbé Chaperon conservait une immobilité de visage, un calme triste qui rassura le coupable.

— Et c'est d'autant plus étonnant, disait toujours le juge de paix, que vous ne devriez éprouver que contentement. Enfin, vous êtes le seigneur du Rouvre, vous y avez réuni les Bordières, toutes vos fermes, vos moulins, vos prés... Vous avez cent mille livres de rente avec vos placements sur le grand-livre.

— Je n'ai rien sur le grand-livre, dit précipitamment Minoret.

— Bah! fit le juge de paix. Tenez, il en est de cela comme de l'amour de votre fils pour Ursule, qui tantôt en fait fi, tantôt la demande en mariage. Après avoir essayé de faire mourir Ursule de chagrin, vous la voulez pour belle-fille! Mon cher monsieur, vous avez quelque chose dans votre sac...

Minoret essaya de répondre, il chercha des paroles, et ne put trouver que :

— Vous êtes drôle, monsieur le juge de paix. — Adieu, messieurs.

Et il entra d'un pas lent dans la rue des Bourgeois.

[Brusquement, Minoret-Levrault apprend que son fils est victime d'un mortel accident de voiture. Toutes les menaces du songe se réalisent. Ecrasé par ce châtiment, il restitue et s'humilie; sa femme devient folle. Minoret-Levrault « est devenu l'homme le plus charitable, le plus pieux de Nemours; il est marguillier de la paroisse et s'est fait la providence des malheureux : — Les pauvres ont remplacé mon enfant, — dit-il. »]

1. C'est le magistrat qui parle, avec toute son expérience.

LES MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES (1841-42)

Analyse.

[Ce roman épistolaire, du genre intime, a longtemps préoccupé Balzac ; et comme très souvent, sa première conception était un peu fumeuse et indécise. Sous le titre de *Sœur Marie des Anges*, il rêvait d'abord la peinture d'un « Louis Lambert femelle » (1834), « d'un beau cœur de femme, d'une imagination exaltée, brûlante, tout ce qu'il y a de grand, rapetissé par les pratiques monastiques ; et l'amour divin le plus intense tué, de manière que la sœur Marie arrive à ne plus comprendre Dieu, dont le goût et l'adoration l'ont amenée là. » (*A Mme Hanska*, 16 janvier 1835). Et il se peut qu'il y ait là tout simplement un avis détourné à Mme Hanska, que Balzac voyait, non sans tremblement, sous l'influence d'une tante prude et bigote, se complaire, par crises, dans les pratiques de la mysticité.

Vers la même époque (mars 1835), il concevait les *Mémoires d'une Jeune Mariée*, « un ouvrage en filigrane qui sera une merveille pour ces petites femmes que les ailes de *Séraphita* trouveront incompréhensives. »

Mais le sujet choyé et le sujet maltraité, bientôt, se fondent. Sœur Marie, ce sera la jeune mariée déçue par l'amour humain et se jetant au couvent. Encore fallait-il du temps pour que la pensée de Balzac se dégageât des limbes ; c'est le 20 mai 1838 (*Lettres à Mme Hanska*) que « l'inspiration, vainement implorée depuis quelques années, lui vint. » Il n'avait, disait-il, jamais trouvé une bonne peinture de l'amour heureux : Rousseau est trop rhéteur, Richardson trop raisonneur, Pétrarque trop faiseur de *concetti* (*sic*) : « Nul n'a décrit les jalousies hors de propos, les craintes insensées, ni la sublimité du don de soi-même. Enfin, je veux terminer ma jeunesse par toute ma jeunesse[1], par une œuvre en dehors de toutes mes œuvres, par un livre à part

1. Lire cette lettre dans l'édition séparée des *Lettres à l'Etrangère*. Ce passage, comme beaucoup d'autres, est maquillé dans la *Correspondance Générale*.

qui reste dans toutes les mains, sur toutes les tables, ardent et innocent, avec une faute, pour qu'il y ait retour violent, mondain et religieux, plein de consolations, plein de larmes et de plaisirs. »

Ces lignes montrent assez tout ce que Balzac, cette fois encore, mit en son œuvre de sa vie intime. L'amant, ce sera lui : « Il y a là une lettre inspirée par une jalousie à faux de Vienne » (11 novembre 1842), une jalousie de Mme Hanska, qui ne se croyait jamais assez aimée. (Voir aussi la lettre du 20 décembre 1842).

Mais « l'air lâche et doux » de Milan, d'où il datait son beau projet, le « brisa ». Il n'abordera son œuvre qu'à Paris (8 août 1838) ; il peindra une « jeune personne avant l'invasion de l'amour, qui la conduira au couvent... Elle arrive à Paris comme le Persan de Montesquieu ; et [elle jugera et dépeindra] le Paris moderne par la puissance de l'idée, au lieu de se servir de la méthode dramatique » commune dans les romans.

César Birotteau, *La Maison Nucingen*, *Les Paysans* font tort à l'exécution de ce projet ; enfin, le 2 novembre 1839, Balzac se mettra à « cette délicieuse composition, l'amour *humain* conduisant à l'amour *divin*. »

Et voici ce qui fut réalisé :

Deux jeunes filles, amies de couvent, se marient, l'une par amour, l'autre par raison, et elles se font leurs confidences.

Louise de Chaulieu, brillante et romanesque, a épousé un noble proscrit espagnol, ruiné, qui fut son professeur de langues : don Felipe Hénarès, baron de Macumer, duc de Soria. Il l'aime d'un amour exalté, volcanique ; et telle est l'idée que Louise s'est faite de la passion exclusive, qu'elle ne se trouve jamais assez idolâtrée, par un mari qui la sert cependant comme l'esclave de toutes ses fantaisies[1]. Sans qu'elle s'en doute, elle le tue : Felipe meurt à la peine, ravagé d'amour. Qu'à cela ne tienne ! veuve pendant deux ans, elle cherche un autre cœur, digne d'être le dévot du sien, et qui sache faire connaître à son âme inassouvie les extases sentimentales. Elle croit le rencontrer, et le rencontre en effet en Marie Gaston, le fils adultérin de l'héroïne de *La Grenadière* (voir p. 114); mais c'est à son tour d'aimer plus qu'elle n'est aimée. Elle est torturée de jalousie. Son second mari, très tendre, très délicat, lui cache un secret de famille, qui seul expliquerait ses longues absences. Trop tard elle en découvre la cause, et le vide de ses soupçons ; elle est déjà mourante, tuée par le mal qui a consumé Felipe. Elle meurt sans avoir eu d'enfants, et Marie Gaston devient fou.

1. Tout ceci serait à commenter avec les *Lettres à Mme Hanska*.

Au contraire, la douce, la sereine Renée de Maucombe est mariée à un ancien émigré, très digne d'estime, mais nullement fait pour inspirer l'amour; elle accepte sa vie, elle gouverne admirablement sa maison, administre en perfection les biens communs, avec prudence et hardiesse à la fois, répare les tristesses, adoucit les dégoûts de son mari, le conduit à la pairie, et réserve à ses fils une fortune solide. C'est Mme de Mortsauf heureuse (voir *Le Lys dans la Vallée*, p. 231 sqq.). Elle ignore la passion, mais elle connaît les délices de la maternité. Modèle de raison, de dévouement, un bonheur tranquille et digne la récompense d'avoir compris la vie.]

ALBERT SAVARUS (1842)

Analyse.

[Il s'est produit pour ce roman un fait du même ordre que pour *Les Héritiers Boirouge* (voir *Notice* à *La Rabouilleuse*) : un sujet qui hante Balzac, qui l'effraye un peu par son énormité, qu'il n'a pas le temps de traiter, et qu'il débite par fragments, par épisodes, en des œuvres organisées autour d'une pensée maîtresse toute différente.

Depuis 1839 au plus tard (*à l'Etrangère*, 14 octobre 1842), il songeait à écrire *Un Député de province*, « la politique de la Chambre et ses détails intérieurs, comme *Un grand Homme de province à Paris* était la cuisine de la littérature et du journal. » Entre juin et juillet 1842 (*Ibid.*, T. II, p. 54), il était allé à Arcis-sur-Aube, pour voir le pays où devait se passer son roman. Avec *Le Cabinet des Antiques* et les *Illusions perdues*, *Le Député de province* aurait achevé une trilogie qui eût bien, à elle seule, représenté l'époque, en peignant « le triple mouvement qui amène de la province à Paris les poètes, les nobles et les bourgeois. » (21 décembre 1842). Mais il y renonce en 1843 (19 mars) : « C'était trop long et trop difficile. » Il avait prévu quatre volumes et cent personnages (22 janvier 1845). En 1847 seulement, il donnera le commencement du *Député d'Arcis*, et, sur les notes de Balzac, Ch. Rabou élaborera après sa mort un roman en deux volumes (1853), en conservant le début tel que l'avait établi l'auteur.

Ce qui a passé du *Député de province* dans *Albert Savarus*, dès 1842, ce sont des scènes électorales; — et ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'œuvre. Mais Balzac voulait lui donner, en même temps qu'une valeur d'observation politique, une profonde signification morale. Nous retrouvons ici l'instinct de confidence et d'épanchement qui explique *Louis Lambert*, une partie de *La Peau de Chagrin*, du *Lys dans la Vallée*, etc. Balzac souffre, — il ne se soutient que par la tension excessive de toutes ses facultés; il est en proie à une crise prolongée de sentimentalisme, où se mêlent presque également l'amour exalté et l'ambition de se classer au plus haut rang social en épousant une très grande dame; ce sera le triomphe de sa vanité, le symbole visible de la victoire qu'il aura remportée sur son temps, sur ses ennemis, ses créanciers, et sur les difficultés de son art.

Albert Savarus, c'est l'un des personnages de la *Comédie humaine* où il a projeté sa personnalité, non plus celle de son héroïque et enthousiaste jeunesse, mais celle de son âge mûr, avec ses espoirs persistants, malgré la tristesse qui le gagne, et une sorte d'ivresse de renoncement où il est tenté, par moment, d'entrevoir la vraie solution de la vie. On pourrait multiplier les rapprochements de détail entre *Savarus* et la *Correspondance* de Balzac ; — et *Savarus* nous apprendrait sur Balzac bien des choses que la *Correspondance* tient cachées, ou ne dévoile qu'à demi.

Il écrivait à Mme Hanska, le 21 avril 1842 : « Je veux montrer comment, en donnant à la vie sociale un but trop vaste, et en fatiguant et le cœur et l'intelligence, on arrive à ne plus vouloir ce qui avait été l'objet de toute la vie, au début. Ce sera *Louis Lambert* sous une autre forme. Ce petit grand sujet va s'appeler *Albert Savarus;* j'en veux faire une belle et poétique page pour faire enrager les critiques... Je crois tenir un chef-d'œuvre. » Œuvre dédiée, littéralement à Mme de Girardin, mais spirituellement à Mme Hanska : Balzac y avait inséré une nouvelle, « L'Ambitieux par amour », où se trouvaient presque tous les détails de son entrée en relations avec elle. L'Etrangère n'aima pas ce livre (14 octobre 1842) : « Je suis étonné, lui disait Balzac le 11 novembre 1842, que cet amour unique et violent, que cette démission de la vie d'Albert, ne vous ait pas frappée. »

Quant au reste, il pensait que seule la société française pouvait l'apprécier : « Il y a un nombre prodigieux » de Rosalie. Rosalie, c'est le type de la jeune fille perverse; c'est elle qui perd Savarus. Epris de la duchesse d'Argaïolo (entendez Mme Hanska), qui n'était pas encore veuve (pas plus que ne l'était l'Etrangère), il doit l'épouser aussitôt le duc mort. Et pour se rendre digne d'elle, il aspire aux plus hautes situations. Il est venu s'installer comme avocat à Besançon, il pose sa candidature aux élections législatives[1]; il vit dans son cabinet comme un saint dans sa cellule (et comme Balzac voulait faire croire à Mme Hanska qu'il vivait lui-même, en ascète). Il va toucher au but ; la duchesse est veuve. Mais cette Rosalie de Watteville, qui l'aime sans qu'il s'en méfie, et qui a dans les veines le sang fantasque et violent du fameux Watteville, a réussi à brouiller les amants en détournant les lettres de Savarus. Quand la perfidie se découvre, il est trop tard. La duchesse est remariée, Savarus est moine.

Réduite en nouvelle et très élaguée, cette histoire serait l'une des plus tragiques de Balzac.]

1. Balzac compte, au moment où il écrit *Albert Savarus*, entrer à l'Académie, et de là, sans coup férir, à la Chambre des pairs. (Voir les *Lettres à l'Etrangère*, II, 55.)

L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE (1842-48)

L'œuvre expliquée.

[Il y a trois romans en cette œuvre, parue par fragments, de septembre 1842 à septembre 1848; et à vrai dire Balzac n'eut jamais le temps de les fondre : les points de suture y sont très sensibles. C'est une histoire de chouannerie[1], avec escarmouches, visites domiciliaires, roman judiciaire, etc.; c'est la peinture d'une sorte de Port-Royal au petit-pied, adapté, au cœur du Paris contemporain, aux conditions modernes de la bienfaisance, — et c'est un tableau, avec intrigue mélodramatique, de l'atroce misère parisienne.

L'idée première, c'est le roman de l'aumône, de l'évangélisme pratique, la reprise à la fois du *Médecin de Campagne* et de l'*Interdiction*, en tant qu'elle décrivait l'apostolat charitable du juge Popinot. Très beau sujet, dont Balzac sentait vivement la difficulté. Et ceci n'est pas négligeable, qu'il ait compté sur cette œuvre « si pure, si évangélique » (13 janvier 1844) pour enlever le prix Montyon[2]. Il lui aurait fallu la paix, l'isolement bien loin de « cet éclat et de cette publicité qui *lui* font un mal inouï » (12 décembre 1842) pour achever en trois ou quatre mois, en Allemagne par exemple, ses *Frères de la Consolation*. A la vérité, la première partie (1842-1845) ne traite que la moitié à peine de ce sujet; elle nous initie au milieu d'où rayonne sur Paris une charité dont personne ne sait la source. Balzac n'a rien écrit de plus heureux, de plus pénétrant, de plus *intérieur;* il y a prouvé un sens de la mysticité chrétienne, non immobilisée dans la contemplation, mais féconde en actes, autrement profond que dans *Séraphita* assurément, mais aussi que dans *Le Médecin*, où les théories sociales foisonnaient. — Nous apprenons aussi l'histoire tragique de Mme de la Chanterie, l'organisatrice de l'œuvre, — et là se greffe le roman de chouannerie.

1. Sur le fond réel de cette histoire, voir LE NÔTRE : *La Chouannerie normande au temps de l'Empire*, ou BIRÉ, *Op. cit.*, chapitre II, pages 38 sqq. ou E. DAUDET : *La Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire.*

2. Qu'elle n'eut pas plus que *Le Médecin de campagne.*

Dans la suite, Balzac, ayant montré la source de spiritualité où s'alimente l'énergie bienfaisante des *Frères de la Consolation*, voulait décrire cette énergie en activité. C'est là qu'il rencontra d'immenses difficultés. A Hippolyte Castille, le 11 octobre 1846 (XXII, 365), il disait : « Savez-vous que voici cinq ans de méditations sur l'ouvrage qui est destiné à montrer la charité, la religion agissant sur Paris, à la manière du *Médecin de Campagne* sur son canton ? eh bien, je recule depuis six ans devant les immenses difficultés littéraires à vaincre. » (Cf. en 1844 Préface à *Splendeurs et Misères des Courtisanes*). C'est à Wierzchovnia, en Ukraine, chez Mme Hanska, loin de la publicité, qu'il se remit à la tâche, en 1847. Mais le roman de la misère parisienne est très inférieur au reste de l'œuvre ; — il s'y rattache par un moyen bien gros : le procureur général Bourlac, le terrible magistrat de l'Empire, qui a fait jadis condamner à mort la fille de Mme de la Chanterie, est tombé dans une affreuse détresse, — c'est lui que, par une rencontre mélodramatique, le nouvel initié est chargé de secourir. Ici se succèdent des scènes d'un romanesque et d'une horreur extravagante ; — finalement tout s'arrange, le baron se jette aux pieds de sa bienfaitrice, il est sauvé et pardonné. De grandes beautés de détail n'arrivent pas à élever cette seconde partie au niveau de la première.

« L'initié » est le personnage qui sert de lien entre ces trois romans. C'est une sorte de Benassis ; Balzac avait déjà peint Benassis traversant le milieu janséniste, mais ce n'est pas là qu'il lui avait fait puiser la force de se refaire une vie ; Benassis est un héros qui n'a pas besoin d'être embrigadé. Chez Godefroid, le mal du siècle a usé la volonté, et Balzac a montré comment le dégoût de soi, le besoin de s'échapper à soi-même, a fait naître chez lui une velléité d'action, devenue stable et féconde, grâce au petit milieu de gens excellents, tous cruellement traités par la vie, tous animés d'une ferveur grave et concentrée, qui ont recueilli cette épave sociale. Nous donnons d'abord ce portrait de Godefroid, qui est un très précieux document sur le mal du siècle dont on a tant parlé.]

Analyse et Extraits.

[Godefroid est le représentant de toute une catégorie d'hommes qui ont manqué leur vie faute d'une idée directrice et d'un caractère ferme, fils ou petit-fils de cet *Obermann* qu'avait si souvent lu Balzac, antérieurement même à la réédition de 1832. Cf. l'article de G. Sand sur ce

livre en 1833, et mon *Sénancour*, chap. VI, 3. La page suivante est une des plus justes et des plus concises qui aient été écrites sur le mal du siècle, dépouillé de toute grandeur factice[1].]

Un raté.

Inhabile à lutter contre les choses, ayant le sentiment des facultés supérieures, mais sans le vouloir qui les met en action, se sentant incomplet, sans force pour entreprendre une grande chose, comme sans résistance contre les goûts qu'il tenait de sa vie antérieure[2], de son éducation ou de son insouciance, il était dévoré par trois maladies, dont une seule suffit à dégoûter de l'existence un jeune homme déshabitué de la foi religieuse. Aussi Godefroid offrait-il ce visage qui se rencontre chez tant d'hommes, qu'il est devenu le type parisien : on y aperçoit des ambitions trompées ou mortes, une misère intérieure, une haine endormie dans l'indolence d'une vie assez occupée par le spectacle extérieur et journalier de Paris, une inappétence qui cherche des irritations, la plainte sans le talent, la grimace de la force, le venin de mécomptes antérieurs qui excite à sourire de toute moquerie, à conspuer tout ce qui grandit, à méconnaître les pouvoirs les plus nécessaires, se réjouir de leurs embarras, et ne tenir à aucune forme sociale. Ce mal parisien est à la conspiration active et permanente des gens d'énergie ce que l'aubier est à la sève de l'arbre : il la conserve, la soutient et la dissimule.

[Réduit à deux mille francs de rente, Godefroid cherche un asile où il puisse, tout en fixant sa dépense, « s'examiner, se donner une vocation ». Une annonce des *Petites Affiches* le met sur le chemin de la maison de Mme de la Chanterie, qui demande « un locataire tranquille ». C'est près de Notre-Dame, rue des Marmousets, vieux logis où subsiste une tour qui abrita le chanoine Fulbert, l'oncle d'Héloïse. Un prêtre introduit Godefroid.]

1. Plus près de nous, Godefroid fait penser au Durtal de Huysmans, vieux garçon très usé, que la maladie et les déboires poussent vers le cloître.

2. Fils de bourgeois enrichis, après de nombreux avatars, il est aux trois quarts ruiné. En six ou sept pages qui évoquent d'avance les héros de Flaubert (fils d'une bourgeoisie sans énergie et sans idées), Balzac a raconté la série de ses échouements.

Vieilles maisons, vieilles gens, vieilles mœurs[1].

Dans cette première pièce travaillait, à la lueur d'une petite lampe, une domestique coiffée d'un bonnet de batiste à tuyaux gaufrés pour tout ornement; elle ficha une de ses aiguilles dans ses cheveux, et garda son tricot à la main, tout en se levant pour ouvrir la porte d'un salon éclairé sur la cour intérieure. Le costume de cette femme rappelait celui des sœurs grises.

— Madame, je vous amène un locataire, dit le prêtre en introduisant Godefroid dans cette pièce, où il vit trois personnages assis sur des fauteuils auprès de madame de la Chanterie.

Les trois personnages se levèrent, la maîtresse de la maison se leva; puis quand le prêtre eut avancé pour Godefroid un fauteuil, quand le futur locataire se fut assis, sur un geste de madame de la Chanterie, accompagné de ce vieux mot : « Seyez-vous, monsieur, » le Parisien se crut à une énorme distance de Paris, en basse Bretagne ou au fond du Canada.

Le silence a peut-être ses degrés. Peut-être Godefroid, déjà saisi par le silence des rues Massillon et Chanoinesse, où il ne roule pas deux voitures par mois, saisi par le silence de la cour et de la tour, dut-il se trouver comme au cœur du silence, dans ce salon gardé par tant de vieilles rues, de vieilles cours et de vieilles murailles.

Cette partie de l'île qui se nomme le Cloître a conservé le caractère commun à tous les cloîtres, elle semble humide, froide, et demeure dans le silence monastique le plus profond aux heures les plus bruyantes du jour. On doit remarquer, d'ailleurs, que toute cette portion de la Cité, serrée entre le flanc de Notre-Dame et la rivière, est au nord et dans l'ombre de la cathédrale. Les vents d'est s'y engouffrent sans rencontrer d'obstacle, et les brouillards de la Seine y sont en quelque sorte retenus par les noires parois de la vieille église métropolitaine. Ainsi personne ne s'étonnera du sentiment qu'éprouva Godefroid en comparaissant, dans ce vieux logis, en présence de quatre personnes silencieuses et aussi solennelles que l'étaient les

1. Titre emprunté à l'éd. originale. (Dans l'éd. définitive, les titres de la *Comédie humaine* furent supprimés, par économie).

choses elles-mêmes. Il ne regarda point autour de lui, pris de curiosité pour madame de la Chanterie, dont le nom l'avait intrigué déjà. Cette dame était évidemment une personne de l'autre siècle, pour ne pas dire de l'autre monde. Elle avait un visage douceâtre, à teintes à la fois molles et froides, un nez aquilin, un front plein de douceur, des yeux bruns, un double menton : le tout encadré de boucles de cheveux argentés. On ne pouvait donner à sa robe que le vieux nom de fourreau, tant elle y était serrée selon la mode du 18e siècle. L'étoffe, de soie couleur carmélite[1] à longues raies vertes fines et multipliées, semblait être de ce même temps. Le corsage, fait en corps de jupe[2], se cachait sous une mantille de pou-de-soie bordée de dentelle noire et attachée sur la poitrine par une épingle à miniature. Les pieds, chaussés de brodequins de velours noir, reposaient sur un petit coussin. De même que sa servante, madame de la Chanterie tricotait des bas, et avait sous son bonnet de dentelle une aiguille fichée dans ses boucles crêpées.

— Vous avez vu M. Millet[3] ? dit-elle à Godefroid de cette voix de tête particulière aux douairières du faubourg Saint-Germain, en le voyant presque interdit et comme pour lui donner la parole.

— Oui, madame.

— J'ai peur que l'appartement ne vous convienne guère, reprit-elle en remarquant l'élégance, la nouveauté, la fraîcheur de l'habillement de son futur locataire[4].

Godefroid avait des bottes vernies, des gants jaunes, de riches boutons de chemise et une jolie chaîne de montre passée dans une des boutonnières de son gilet de soie noire à fleurs bleues. Madame de la Chanterie prit dans une de ses poches un petit sifflet d'argent et siffla. La domestique entra.

— Manon, ma fille, fais voir l'appartement à monsieur. — Voulez-vous, cher vicaire, y accompagner monsieur? reprit-elle en s'adressant au prêtre. — Si par hasard, dit-elle en se levant de nouveau et en regardant Godefroid, le logement vous agrée, nous pourrons causer des conditions.

Godefroid salua et sortit. Il entendit le bruit de ferraille

1. Violet très foncé.

2. Corsage qui est d'une pièce avec la jupe.

3. Epicier, chargé de la location ; il a fait subir un « premier degré d'instruction » à Godefroid.

4. Il a gardé des habitudes de dandysme.

causé par les clefs que Manon prenait dans un tiroir, et il lui vit allumer la chandelle d'un grand martinet de cuivre[1] jaune. Manon alla la première, sans proférer une parole. Quand Godefroid se retrouva dans l'escalier, montant aux étages supérieurs, il douta de la vie réelle, il rêvait tout éveillé, il voyait le monde fantastique des romans qu'il avait lus dans ses heures de désœuvrement. Tout Parisien échappé, comme lui, du quartier moderne, au[2] luxe des maisons et des ameublements, à l'éclat des restaurants et des théâtres, au mouvement du cœur de Paris, aurait partagé son opinion. Le martinet tenu par la servante éclairait faiblement le vieil escalier tournant, où les araignées avaient tendu leurs draperies pleines de poussière. Manon portait une cotte à gros plis, en grosse étoffe de bure[3]; son corsage était carré par derrière comme par devant, et son habillement se remuait tout d'une pièce. Arrivée au troisième étage, qui passait pour être le second, Manon s'arrêta, fit mouvoir les ressorts d'une antique serrure et ouvrit une porte peinte en couleur d'acajou ronceux[4] grossièrement imité.

— Voilà, dit-elle en entrant la première.

Etait-ce un avare, était-ce un peintre mort d'indigence, était-ce un cynique à qui le monde était indifférent, ou quelque religieux détaché du monde, qui avait habité cet appartement? On pouvait se faire cette triple question en y sentant l'odeur de la misère, en voyant des taches grasses sur les papiers couverts d'une teinte de fumée, les plafonds noircis, les fenêtres à petites vitres poudreuses, les briques du plancher brunies, les boiseries enduites d'une espèce de glacis gluant. Un froid humide tombait par les cheminées de pierre sculptée peinte, et[5] dont les glaces avaient des trumeaux du 17e siècle. L'appartement était en équerre comme la maison qui encadrait la cour intérieure, que Godefroid ne put voir à la nuit.

— Qui donc a demeuré là? demanda Godefroid au prêtre.

— Un ancien conseiller au parlement, grand-oncle de Madame, un M. de Boisfrelon. En enfance depuis la Révo-

1. Espèce de bougeoir plat, à manche un peu long.

2. *Echappé du*..., puis *au*... n'est pas français.

3. Etoffe de laine rousse.

4. Se dit d'un acajou qui présente certaines dispositions veinées.

5. *Et* est de trop, à moins qu'on ne mette une virgule après *cheminées*. Cette faute se représente souvent, plus caractérisée, dans la langue de Balzac.

lution, ce vieillard est mort en 1832, à quatre-vingt-seize ans, et Madame n'a pu se décider à y mettre aussitôt un étranger; mais elle ne peut plus supporter de non-valeur...

— Oh! madame fera nettoyer l'appartement et le meublera de manière à satisfaire monsieur, ajouta Manon.

— Cela dépendra de l'arrangement que vous prendrez, dit le prêtre. On trouverait là dedans un beau parloir, une grande chambre à coucher et un cabinet, puis les deux petites pièces en retour sur la cour peuvent faire une belle pièce de travail. Telle est la distribution de mon appartement au-dessous et celle de l'appartement au-dessus.

— Oui, dit Manon, l'appartement de M. Alain[1] est tout comme le vôtre, mais il a la vue de la tour.

— Je crois qu'il faudrait revoir le logement et la maison au jour,... dit timidement Godefroid.

— C'est possible, dit Manon.

Le prêtre et Godefroid descendirent en laissant refermer les portes par la servante, qui les rejoignit pour les éclairer. En rentrant dans le salon, Godefroid, aguerri, put, en causant avec Madame de la Chanterie, examiner les êtres, les personnes et les choses.

Ce salon avait aux fenêtres des rideaux de vieux lampas rouge à lambrequins, et[2] relevés par des cordons de soie. Le carreau rouge bordait un tapis de vieille tapisserie trop petit pour couvrir tout le plancher. La boiserie était peinte en gris. Le plafond, séparé en deux parties par une maîtresse poutre qui partait de la cheminée, semblait une concession tardivement faite au luxe. Les fauteuils, de bois peint en blanc, étaient garnis en tapisserie. Une mesquine pendule, entre deux flambeaux de cuivre doré, décorait le dessus de la cheminée. Madame de la Chanterie avait près d'elle une vieille table à pieds de biche, sur laquelle étaient ses pelotons de laine dans un panier d'osier. Une lampe hydrostatique[3] éclairait cette scène.

Les trois hommes, assis, fixes, immobiles et silencieux comme des bonzes, avaient, ainsi que Madame de la Chanterie, évidemment cessé leur conversation en entendant revenir l'étranger. Tous avaient des figures froides et discrètes, en harmonie avec le salon, la maison et le quartier. Madame de la Chanterie convint de la justesse des observations de Godefroid, et lui répondit qu'elle ne voulait rien

1. Voir p. 414 sqq.

2. Nous avons relevé plusieurs fois cet emploi fautif de *et*.

3. Lampe où l'huile arrivait à la mèche par l'effet d'une colonne d'eau, pesant sur l'huile.

faire avant de connaître les intentions de son locataire, ou, pour mieux dire, de son pensionnaire. Si le locataire s'arrangeait des mœurs de sa maison, il devait devenir son pensionnaire, et ces mœurs différaient tant de celles de Paris ! On vivait rue Chanoinesse comme en province : il fallait être, à l'ordinaire, rentré vers les dix heures; on haïssait le bruit; on ne voulait ni femmes ni enfants, pour ne déranger en rien les habitudes prises. Un ecclésiastique pouvait seul s'accommoder de ce régime. Madame de la Chanterie désirait surtout quelqu'un d'une vie modeste et sans exigence; elle ne pouvait mettre que le strict nécessaire dans l'appartement. M. Alain (elle désigna l'un des quatre assistants) était d'ailleurs content, et elle ferait pour son nouveau locataire comme pour les anciens.

— Je ne crois pas, dit alors le prêtre, que monsieur soit disposé à venir se mettre dans notre couvent.

— Eh ! pourquoi pas? dit M. Alain; nous y sommes bien, nous, et nous ne nous en trouvons pas mal.

— Madame, fit Godefroid en se levant, j'aurai l'honneur de venir vous revoir demain.

Quoiqu'il fût un jeune homme, les quatre vieillards et Madame de la Chanterie se levèrent, et le vicaire le reconduisit jusque sur le perron. Un coup de sifflet partit. A ce signal, le portier vint, armé d'une lanterne, prendre Godefroid, le conduisit jusque dans la rue, et referma l'énorme porte jaunâtre, pesante comme celle d'une prison, et décorée de serrureries en arabesques qui remontaient à une époque difficile à déterminer.

Quand Godefroid eut pris place dans un cabriolet et qu'il roula vers les régions du Paris vivant, éclairé, chaud, tout ce qu'il venait de voir lui sembla comme un rêve, et ses impressions, quand il se promena sur le boulevard des Italiens, avaient déjà le lointain du souvenir. Il se demandait :

— Demain, retrouverai-je ces gens-là ?...

[Il revient et les retrouve ; il devient le pensionnaire de Mme de la Chanterie ; il voit de près les vieilles gens qui l'entourent, tous meurtris par la vie. On lui fait lire *l'Imitation de Jésus-Christ* (sur la valeur de ce livre selon Balzac, cf. *Le Médecin de Campagne*), il en ressent « une extrême fraîcheur d'âme ». Peu à peu il connaît le passé tragique ou héroïquement vertueux de Mme de la Chanterie, dont la fille a été exécutée vers 1809 pour faits de chouannerie, du bonhomme Alain qui s'est jadis ruiné pour un ami, et qui consacre sa fortune recouvrée à la bienfaisance, de M. de Montauran, le frère du *Gars* (voir *Les Chouans*), qui ne veut plus être que M. Nicolas. Enfin il est jugé digne d'être

admis dans la société secrète que forment ces saintes gens, sous le nom de Frères de la Consolation[1].]

L'initié.

De même que le mal, le sublime a sa contagion. Aussi, lorsque le pensionnaire de Madame de la Chanterie eut habité cette vieille et silencieuse maison pendant quelques mois, après la dernière confidence du bonhomme Alain, qui lui donna le plus profond respect pour les quasi-religieux avec lesquels il se trouvait, éprouva-t-il ce bien-être de l'âme que donnent une vie réglée, des habitudes douces et l'harmonie des caractères chez ceux qui nous entourent. En quatre mois, Godefroid, qui n'entendit pas un éclat de voix ni une discussion, finit par s'avouer à lui-même que, depuis l'âge de raison, il ne se souvenait point d'avoir été si complètement non pas heureux, mais tranquille. Il jugeait sainement du monde, en le voyant de loin. Enfin, le désir qu'il nourrissait depuis trois mois de participer aux œuvres de ces mystérieux personnages devint une passion ; et sans être un grand philosophe, chacun peut soupçonner la force que prennent les passions dans la solitude.

Un jour donc, jour devenu solennel par la toute-puissance de l'esprit, après s'être sondé le cœur, avoir consulté ses forces, Godefroid monta chez le bon vieil Alain, celui que Madame de la Chanterie nommait son *agneau*, celui qui, de tous les commensaux du logis, lui semblait le moins imposant, le plus abordable, dans l'intention d'obtenir du bonhomme quelques lumières sur les conditions du sacerdoce que ces espèces de frères en Dieu exerçaient dans Paris.

1. Rappelez-vous les Messieurs de Port-Royal, presque tous gens qui avaient occupé une grande situation dans le siècle, et leur joie d'être simples et cachés. — Balzac a voulu prouver à Sainte-Beuve (*Revue parisienne*, 1840) qu'il connaissait mieux que lui Port-Royal ; et Sainte-Beuve, « M. de Port-Royal », comme l'appelait Mme Allart, s'est défendu avec bec et ongles. Balzac songe peut-être ici à une revanche ; mais la partie serait inégale. — Ce bonhomme Allain fait penser à Edme Champion (1764-1852) « l'homme au petit manteau bleu » qui consacra toute sa fortune, acquise dans le commerce, au soulagement des pauvres. Balzac a dû le connaître. D'autre part on pourrait établir que Balzac a subi ici, comme dans *L'Interdiction*, etc., l'influence de l'*Economie charitable* chrétienne. (Villeneuve-Bargemont, Armand de Melun, Amédée Hennequin, etc.).

Les allusions déjà faites à un temps d'épreuves lui pronostiquaient[1] une initiation à laquelle il s'attendait. Sa curiosité n'avait pas été contentée par ce que lui avait dit le vénérable vieillard sur les motifs de son agrégation à l'œuvre de Madame de la Chanterie; il voulait en savoir davantage.

Pour la troisième fois, Godefroid se trouva devant le bonhomme Alain, à dix heures et demie du soir, au moment où le vieillard allait faire sa lecture de l'*Imitation*. Cette fois, le doux initiateur ne put retenir un sourire, et, voyant le jeune homme, il lui dit, sans le laisser parler :

— Pourquoi vous adressez-vous à moi, mon cher garçon, au lieu de vous adresser à madame? Je suis le plus ignorant, le moins spirituel, le plus imparfait de la maison... Voici trois jours que madame et mes amis lisent dans votre cœur, ajouta-t-il d'un petit air fin.

— Et qu'ont-ils vu?... demanda Godefroid.

— Ah! répondit le bonhomme sans aucun détour, ils ont deviné chez vous une envie assez naïve d'appartenir à notre petit troupeau. Mais ce sentiment n'est pas encore chez vous une bien ardente vocation. Oui, reprit-il vivement à un geste de Godefroid, vous avez plus de curiosité que de ferveur. Enfin, vous n'êtes pas tellement détaché de vos anciennes idées, que vous n'ayez entrevu je ne sais quoi d'aventureux, de romanesque, comme on dit, dans les incidents de notre vie...

Godefroid ne put s'empêcher de rougir.

— Vous voyez dans nos occupations une similitude avec celles des califes des *Mille et une Nuits*, et vous éprouvez par avance une sorte de satisfaction à jouer le rôle d'un bon génie dans les romans de bienfaisance[2] que vous vous plaisez à inventer!.. Allons, mon fils, votre rire de confusion me prouve que nous ne nous sommes pas trompés. Comment croyez-vous pouvoir dérober un sentiment à des gens dont le métier est de deviner les mouvements les plus cachés des âmes, les ruses de la pauvreté, les calculs de l'indigence, et qui sont des espions honnêtes, chargés de la police du bon Dieu, de vieux juges dont le code ne contient que des absolutions, des docteurs en toute souffrance dont l'unique remède est l'argent sagement employé? Mais, voyez-vous, mon enfant, nous ne

1. Mal dit, à peine français.
2. Toute cette analyse est bien intéressante. Mais ce sera par trop un roman de bienfaisance que Balzac lui-même inventera dans la suite (voir *L'Œuvre expliquée*, p. 412 et 424), véritable conte des *Mille et un Jours d'Occident* (pour rappeler une expression de lui en 1831).

querellons pas les motifs qui nous amènent un néophyte, pourvu qu'il nous reste et qu'il devienne un frère de notre ordre. Nous vous jugerons à l'œuvre. Il y a deux curiosités, celle du bien et celle du mal ; vous avez en ce moment la bonne. Si vous devez être un ouvrier de notre vigne, le jus des grappes vous donnera la soif perpétuelle du fruit divin. L'initiation est, comme en toute science naturelle, facile en apparence et difficile en réalité. C'est en bienfaisance comme en poésie. Rien de plus facile que d'attraper l'apparence. Mais ici, comme au Parnasse[1], nous ne nous contentons que de la perfection. Pour devenir un des nôtres, vous devez acquérir une grande science de la vie, et de quelle vie, bon Dieu ! la vie parisienne, qui défie la sagacité de M. le préfet de police et de ses messieurs. N'avons-nous pas à déjouer la conspiratien permanente du mal, à la saisir dans ses formes si changeantes, qu'on les croirait infinies ? La charité, dans Paris, doit être aussi savante que le vice, de même que l'agent de police doit être aussi rusé que le voleur. Chacun de nous doit être candide et défiant, avoir le jugement sûr et rapide autant que le coup d'œil. Aussi, mon enfant, sommes-nous tous vieux et vieillis ; mais nous sommes si contents des résultats que nous avons obtenus, que nous ne voulons pas mourir sans laisser de successeurs ; et vous nous êtes d'autant plus cher à tous, que vous serez, si vous persistez, notre premier élève. Il n'y a pas de hasard pour nous, nous vous devons à Dieu ! Vous êtes une bonne nature aigrie ; et, depuis que vous demeurez ici, les mauvais levains se sont affaiblis. La nature divine de Madame a réagi sur vous. Hier, nous avons tenu conseil ; et, puisque j'ai votre confiance, mes bons frères ont décidé de me donner à vous comme tuteur et instituteur... Êtes-vous content ?

— Ah ! mon bon Monsieur Alain, vous avez éveillé par votre éloquence une...

— Ce n'est pas moi, mon enfant, qui parle bien, c'est les choses qui sont éloquentes... On est toujours sûr d'être grandiose en obéissant à Dieu, en imitant Jésus-Christ, autant que des hommes le peuvent, aidés par la foi...

— Eh bien, ce moment a décidé de ma vie, et je me sens la ferveur d'un néophyte ! s'écria Godefroid. Moi aussi, je veux passer ma vie à bien faire...

— C'est le secret de rester en Dieu, répliqua le bonhomme. Avez-vous étudié cette devise : *Transire benefa-*

1. Ici on entend la voix de Balzac plus que celle de M. Alain.

ciendo? Transire veut dire, aller au delà de ce monde en y laissant une longue traînée de bienfaits.

— J'ai bien compris, et j'ai mis de moi-même la devise de l'ordre devant mon lit.

— C'est bien... Cette action, si légère en elle-même, est beaucoup à mes yeux! Donc, mon enfant, j'ai votre première affaire, votre premier duel avec la misère, et je vais vous mettre le pied à l'étrier... Nous allons nous quitter... Oui, moi-même, je suis détaché du couvent pour prendre place au cœur d'un volcan. Je vais devenir contremaître dans une grande fabrique dont tous les ouvriers sont infectés des doctrines communistes, et qui rêvent une destruction sociale, l'égorgement des maîtres, sans savoir que ce serait la mort de l'industrie, du commerce, des fabriques[1]... Je resterai là, qui sait? peut-être un an, à tenir la caisse, les livres, et à pénétrer dans cent ou cent vingt ménages de pauvres gens, égarés sans doute par la misère avant de l'être par de mauvais livres. Néanmoins, nous nous verrons ici tous les dimanches et les jours de fête... Comme nous habiterons le même quartier, je vous indique l'église Saint-Jacques du Haut-Pas[2] comme lieu de rendez-vous : j'y entendrai la messe tous les jours, à sept heures et demie du matin. Si vous me rencontrez ailleurs, vous ne me reconnaîtrez jamais, à moins que vous ne me voyiez me frotter les mains à la façon des gens satisfaits. C'est un de nos signes. Nous avons, comme les sourds-muets, un langage par gestes, dont la nécessité vous sera bientôt et surabondamment démontrée.

Godefroid fit un geste que le bonhomme Alain interpréta, car il sourit et reprit aussitôt la parole :

— Maintenant, voici votre affaire. Nous n'exerçons ni la bienfaisance ni la philanthropie que vous connaissez, et qui se divisent en plusieurs branches exploitées par des filous de probité comme autant de commerces; mais nous pratiquons la charité telle que l'a définie notre grand et sublime saint Paul; car, mon enfant, nous croyons que la charité peut seule panser les plaies de Paris. Ainsi, pour nous, le malheur, la misère, la souffrance, le chagrin, le mal, de quelque cause qu'ils procèdent, dans quelque classe sociale qu'ils se manifestent, ont les mêmes droits à nos yeux. Quelles que soient surtout sa croyance ou ses opinions, un malheureux est, avant tout, un malheureux;

1. Cf. p. 382, fin de n. 1, pour la source de ces idées d'apostolat.

2. On sait que cette église a longtemps conservé, ainsi que Saint-Etienne-du-Mont, l'esprit janséniste.

et nous ne devons lui faire tourner la face vers notre sainte mère l'Eglise qu'après l'avoir sauvé du désespoir ou de la faim. Et, encore, devons-nous le convertir plus par l'exemple et par la douceur qu'autrement; car nous croyons que Dieu nous aide en ceci. Toute contrainte est donc mauvaise. De toutes les misères parisiennes, les plus difficiles à découvrir et les plus âpres sont celles des gens honnêtes, celles des hautes classes de la bourgeoisie dont les familles viennent à tomber dans l'indigence, car elles mettent leur honneur à la cacher. Ces malheurs-là, mon cher Godefroid, sont l'objet d'une sollicitude particulière. En effet, les personnes secourues ont de l'intelligence et du cœur, elles nous rendent avec usure les sommes que nous leur avons prêtées; et, dans un temps donné, ces restitutions couvrent les pertes que nous faisons avec les infirmes, les fripons, ou ceux que le malheur a rendus stupides. Nous obtenons bien quelquefois des renseignements par nos propres obligés ; mais notre œuvre est devenue si vaste, les détails en sont si multipliés, que nous n'y suffisions plus.

....

..... — Ah ! s'écria Godefroid, vous me donnez un tel désir de bien faire et d'être digne de vous appartenir un jour, que, vraiment, je n'en dormirai pas...

— Ah ! mon enfant, une dernière recommandation ! La défense de me reconnaître, sans le signal, concerne également ces messieurs, Madame, et même les gens de la maison. C'est une nécessité de l'incognito absolu qui nous est nécessaire dans nos entreprises, et nous sommes si souvent obligés de le garder, que nous en avons fait une loi. D'ailleurs, nous devons rester ignorés, perdus dans Paris... Songez aussi, cher Godefroid, à l'esprit de notre ordre, qui consiste à ne jamais paraître des bienfaiteurs, à garder un rôle obscur, celui d'intermédiaires. Nous nous présentons toujours comme les agents d'une personne pieuse, sainte (ne travaillons-nous pas pour Dieu ?), afin qu'on ne se croie pas obligé à de la reconnaissance envers nous, ou qu'on ne nous prenne point pour des personnages riches. L'humilité vraie, sincère, et non la fausse humilité des gens qui s'effacent pour être mis en lumière, doit vous inspirer et régir toutes vos pensées... Vous pouvez être content d'avoir réussi ; mais tant que vous sentirez en vous un mouvement de vanité, d'orgueil, vous ne serez pas digne d'entrer dans l'ordre. Nous avons connu deux hommes parfaits : l'un, qui fut

un de nos fondateurs, le juge Popinot[1]; quant à l'autre, qui s'est révélé par ses œuvres, c'est un médecin de campagne[2] qui a laissé son nom écrit dans un canton. Celui-ci, mon cher Godefroid, est un des plus grands hommes de notre temps ; il a fait passer toute une contrée de l'état sauvage à l'état prospère, de l'état irréligieux à l'état catholique, de la barbarie à la civilisation. Les noms de ces deux hommes sont gravés dans nos cœurs, et nous nous les proposons comme modèles. Nous serions bien heureux si nous pouvions avoir un jour sur Paris l'influence que ce médecin de campagne a eue sur son canton. Mais, ici, la plaie est immense, au-dessus de nos forces, quant à présent. Que Dieu nous conserve longtemps Madame, qu'il nous envoie quelques aides comme vous, et peut-être, laisserons-nous une institution qui fera bénir sa sainte religion ! Allons, adieu... Votre initiation commence... Ah ! je suis bavard comme un professeur, et j'oublie l'essentiel : tenez, voici l'adresse de cette famille, dit-il en remettant à Godefroid un carré de papier ; j'y ai ajouté le numéro de la maison où demeure M. Berton[3], rue d'Enfer... Maintenant, allez prier Dieu qu'il vous vienne en aide.

Godefroid prit les mains du bon vieillard et les lui serra tendrement, en lui souhaitant le bonsoir et lui protestant de ne manquer à aucune de ses recommandations.

— Tout ce que vous m'avez dit, ajouta-t-il, est gravé dans ma mémoire pour toute ma vie...

Le vieillard sourit, sans exprimer aucun doute.

[La mission qui est confiée à Godefroid, c'est de secourir le baron de Bourlac, tombé dans une effroyable misère, avec sa fille, Vanda, baronne de Mergi, qui est atteinte d'une étrange et très grave maladie. Ce Bourlac est précisément l'impitoyable magistrat qui, en 1809, avait fait emprisonner M[me] de la Chanterie et exécuter sa fille, compromise dans l'affaire des chauffeurs de Mortagne. M[me] de la Chanterie le sait, mais elle pratique le sublime commandement du pardon. Vanda est guérie par un médecin qu'a su découvrir Godefroid. Balzac a mêlé ici le réalisme apitoyé et l'atrocité romanesque. Quand à Bourlac, non seulement on lui procure les fonds voulus pour éditer son grand ouvrage sur *L'Esprit des lois modernes*, mais le crédit de M[me] de la Chanterie fait créer pour lui une chaire à la Sorbonne. Après le succès de sa mission, Godefroid, définitivement reçu dans l'ordre des Frères de la Consolation, connaît la paix de l'âme et la parfaite joie intérieure.]

1. Voir *L'Interdiction*, ici p. 252.
2. Voir ici p. 128 sqq.
3. Le médecin affilié à l'œuvre.

MODESTE MIGNON (1844)

L'œuvre expliquée.

[C'est d'après une nouvelle écrite, — puis brûlée, — par Mme Hanska, que Balzac écrivit ce roman. La première conception était celle-ci (*à Mme Hanska*, 1er mars 1844) : « Il faut peindre d'abord une famille de province où il se trouve, au milieu des vulgarités de cette vie, une jeune fille exaltée, romanesque, et puis, par la correspondance, *transiter* vers la description d'un poète à Paris. L'ami du poète, qui continuera la correspondance, doit être un de ces hommes d'esprit qui se font les caudataires d'une gloire. C'est une jolie peinture que celle de ces servants-cavaliers, qui soignent les journaux, font les courses, etc. Le dénouement doit être en faveur de ce jeune homme, contre le grand poète, et montrer les manies et les aspérités d'une grande âme, qui effraye les petites. » — Dès le 16 mars, il a écrit le « cinquantième feuillet ». — « Jamais je n'aurai rien fait plus lestement, ni avec plus de plaisir, sans moins de fatigue. » Et déjà, à l'exécution, la conception première avait changé : « C'est la lutte entre la poésie et le fait, entre l'illusion et la société », autrement dit la déception d'une jeune fille qui s'aperçoit qu'un homme, grand poète et esprit pur dans ses œuvres, n'est dans la vie réelle qu'un plat ambitieux, et non plus ce beau caractère isolé dans sa grandeur chagrine, dont Balzac parlait le 1er mars. Le 21 mars, *Modeste Mignon* « a poussé comme un champignon », et est presque fini. Puis (1er avril) Balzac se met aux corrections, retouche « sept fois » (ce serait en dix jours) le premier volume, dont la publication commence dans les *Débats* le 4 avril. Il faut que ce soit fini pour le 20; — après cette période d'exaltation et de verve, la fatigue ressaisit Balzac; il prend « des flots de café ». La deuxième partie finit d'être publiée le 31 mai : « L'opinion générale de la littérature et du monde est que c'est un petit chef-d'œuvre. Mais quand la troisième aura paru, ils diront que c'en est un grand. » La dédicace « à une étrangère » faisait marcher les caquets : on désignait la princesse Belgiojoso. Et Balzac de faire le mystérieux, — il adorait l'énigme. Le 18 juin, il a retrouvé toutes ses

facultés : « Elles ont déployé leurs ailes, elles ont frémi, elles ont frappé du pied. » Mais là-dessus il reçoit de Mme Hanska une lettre qui lui interdit l'espoir enivrant d'aller de sitôt à Wierzchovnia : « J'ai l'âme attaquée de désespérance. » *Modeste Mignon* lui paraît aussitôt une œuvre difficile (28 juin). Le 15 juillet, c'est fini : « J'ai mis l'imprimerie sur les dents... J'ai la conscience d'avoir fait un chef-d'œuvre pour moi, pour vous, et que m'importe le reste!... On dit, en littérature, que c'est trop fin, trop délicat pour aller au bas d'un journal. » — « C'est la comédie de *Tasse*, de Gœthe, ramenée à la vérité pure. » (19 juillet).

A vrai dire l'ouvrage qui avait exercé sur l'imagination de Balzac une action décisive, c'est la *Correspondance de Gœthe et Bettina*, laquelle, publiée par Mme Bettina d'Arnim en 1835, venait d'être traduite en France par Mme Hortense Cornu (1843). Balzac la lut en août 1843, à Saint-Pétersbourg, auprès de Mme Hanska, — et il écrivit alors un court article, qui demeura inédit et qu'on trouvera dans les *Lettres à l'Etrangère*, II. 186 sqq.; ces trois pages sont le véritable germe de *Modeste Mignon*[1]. Elles sont très dures, et, au total, injustes, — il faut relire, après elles, l'étude imprégnée d'une ironie indulgente et fine, et beaucoup plus pénétrante, que Sainte-Beuve devait écrire sur *Bettina et Gœthe*, le 29 juillet 1850 : « Qu'une jeune fille s'éprenne d'un poète... à distance sans l'avoir jamais vu, disait Balzac, c'est un fait si commun, que l'amour de Bettina pour Gœthe n'a pas même le mérite de l'exception... Mme d'Arnim aura voulu hisser un épouvantail à jeunes filles, et les empêcher de se livrer à tout jamais à ces premières et si touchantes exaltations, en leur montrant le vide, l'ennui, qui résultent de ces coups de tête, une fois qu'ils se terminent par une œuvre littéraire. »

Il en voulait donc à l'amour de tête (auquel il rappelle que Mérimée avait porté un furieux coup dans sa *Double Méprise*). Des exemples il en avait auprès de lui, il en avait rencontré des *dizaines*, — et l'on sait que, si c'est une maladie de toutes les époques, l'épidémie fut violente entre 1820 et 1840. *Modeste Mignon* pouvait être fait « quoiqu'à une distance énorme » (*à Mme Hanska*, II, 409, 416) d'après la cousine de Mme Hanska, la comtesse Rzewuska, et d'après Mme Hanska elle-même après tout : n'est-ce pas d'un amour de tête qu'elle aima d'abord Balzac, sans l'avoir jamais vu ? D'ailleurs elle s'en avisa bien, et elle se fâcha (5 juillet 1844) en lisant les reproches que Modeste reçoit de son père pour avoir écrit à l'illustre poète Canalis; il fallut

1. Noter ce choix du nom de *Mignon*, qui rappelle un épisode bien connu du *Wilhelm Meister* de Gœthe.

que Balzac l'assurât qu'il n'y avait rien là qui l'eût visée, que ce n'était pas la même chose, etc.

L'histoire est celle-ci : Modeste Mignon, exquise créature, allemande par sa mère (comme Ursule Mirouët, — et ce n'est pas sans intention que Balzac a donné à ces héroïnes du *Gemuth* du sang germanique), s'éprend à distance de Canalis, le poète génial et glorieux ; elle est un cas d'intoxication littéraire (phénomène déjà étudié par Balzac, mais chez des femmes, Mme de Bargeton, des *Illusions* (voir p. 275), Mme de la Baudraye, de *La Muse du département*). Canalis, débordé de correspondances sentimentales, lui fait répondre par son secrétaire (comme Gœthe faisait à Bettina de temps en temps) ; la correspondance est découverte par les parents de Modeste ; un vieil ami[1] va demander des explications à Canalis, qui se révèle un fat et un « arriviste » de l'espèce la plus odieuse. Cependant, à la suite d'une intrigue assez compliquée, il est décidé que Canalis sera admis à faire sa cour à Modeste, dont la belle dot le séduit, mais en concurrence avec le secrétaire, — lequel finit par l'emporter, à la confusion du fat.

C'est donc, en même temps qu'une analyse très fouillée de ce que peut produire chez une jeune fille qui s'ennuie l'imagination sentimentale, une satire de l'*auteur*, qui est poète dans ses œuvres, mais âprement positif dans sa vie. Quel a été le modèle de Balzac ? il est certain que plusieurs traits du *talent* de Canalis peuvent convenir à Lamartine, — et que, d'autre part, Balzac a fini par mettre le nom de Canalis, dans *La Peau de Chagrin*, là où il avait d'abord mis celui de Lamartine ; de même, dans les *Illusions perdues*, le portrait physique du poète rappelle beaucoup Lamartine. Nous ne pouvons entrer ici dans la recherche des raisons par où Balzac aurait pu être amené à peindre d'une manière si cruelle, et dans l'ensemble si injuste, un homme qu'il connaissait, qu'il avait des raisons de respecter, et qui d'ailleurs, n'a jamais parlé de Balzac, avant comme après 1844, qu'avec admiration et déférence (voir LAMARTINE : *Cours de littérature familière*). Nous regrettons que Balzac ait donné lieu de se rejouir aux calomniateurs de Lamartine, — et nous croyons qu'il a visé toute une classe de littérateurs, et non un homme entre tous. Balzac nous apprend lui-même qu'au passage où il explique le talent de Canalis, il a « fourré » des phrases de Mme Hanska sur Charles Nodier (24 avril 1844). Et il terminait ainsi son article sur Gœthe et Bettina : « Charles Nodier n'eût pas mieux fait pour se moquer d'une des mille dixièmes muses de France. » — Les exemples de belles carrières de fonction-

1. L'ex-lieutenant Dumay, à qui le colonel Mignon a sauvé la vie à Waterloo.

naires faites par des poètes n'étaient pas rares; — et l'on pense à Canalis en lisant dans les *Mémoires* du docteur Véron ce portrait de A. Giraud (I, 21) : « Il aimait le bien et le beau, mais il se montrait homme d'affaires; il savait tirer parti de tout, de ses relations, de ses amitiés, de ses vers, de ses élégies, de ses tragédies, de ses sentiments religieux, de sa tendresse poétique pour les petits ramoneurs »; en moins de deux ans il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur, il était entré à l'Académie, il s'était marié richement : « Il faisait tout vite, il vécut vite, il mourut vite. » Disons donc que Canalis est encore l'un de ces portraits composites comme en a tant fait Balzac.]

Analyse et Extraits.

[Modeste Mignon est la fille cadette d'un ex-colonel de l'Empire et d'une allemande ; sa sœur aînée a été enlevée et délaissée par un aventurier, puis est revenue mourir, désespérée, au Hâvre, auprès de ses parents.]

Intoxication littéraire [1].

Abattue après la mort de sa sœur, Modeste s'était jetée en des lectures continuelles, à s'en rendre idiote. Elevée à parler deux langues, elle possédait aussi bien l'allemand que le français ; puis, elle et sa sœur avaient appris l'anglais par Madame Dumay [2]. Modeste, peu surveillée en ceci par des gens sans instruction, donna pour pâture à son âme les chefs-d'œuvre modernes des trois littératures anglaise, allemande et française. Lord Byron, Gœthe, Schiller, Walter Scott, Hugo, Lamartine, Crabbe, Moore, les grands ouvrages du 17e et du 18e siècle, l'histoire et le théâtre, le roman depuis Rabelais jusqu'à Manon Lescaut, depuis les *Essais* de Montaigne jusqu'à Diderot, depuis les *Fabliaux* jusqu'à

1. Cf., dans les *Illusions perdues*, Mme de Bargeton, p. 275. Et voir FLAUBERT : *Madame Bovary*.
2. C'est la femme d'un ancien lieutenant, à qui le colonel Mignon a sauvé la vie à Waterloo. Ce ménage est absolument dévoué aux Mignon, et pendant une longue absence du colonel, qui est allé refaire sa fortune en Orient, ils ont été les tuteurs de Mme Mignon et de ses filles.

la Nouvelle Héloïse, la pensée de trois pays meubla d'images confuses cette tête sublime de naïveté froide, de virginité contenue, d'où s'élança brillante, armée, sincère et forte, une admiration absolue pour le génie. Pour Modeste, un livre nouveau fut un grand événement : heureuse d'un chef-d'œuvre à effrayer Madame Latournelle[1], ainsi qu'on l'a vu ; contristée quand l'ouvrage ne lui ravageait pas le cœur. Un lyrisme intime bouillonna dans cette âme pleine des belles illusions de la jeunesse.

....

A la période affamée de ses lectures succéda, chez Modeste, le jeu de cette étrange faculté donnée aux imaginations vives de se faire acteur dans une vie arrangée comme dans un rêve ; de se représenter les choses désirées avec une impression si mordante qu'elle touche à la réalité, de jouir enfin par la pensée, de dévorer tout, jusqu'aux années, de se marier, de se voir vieux, d'assister à son convoi comme Charles-Quint, de jouer enfin en soi-même la comédie de la vie, et, au besoin, celle de la mort. Modeste jouait, elle, la comédie de l'amour. Elle se supposait adorée à ses souhaits, en passant par toutes les phases sociales. Devenue l'héroïne d'un roman noir, elle aimait, soit le bourreau, soit quelque scélérat qui finissait sur l'échafaud, ou, comme sa sœur, un jeune élégant sans le sou qui n'avait de démêlés qu'avec la sixième chambre[2]. Elle se supposait courtisane, et se moquait des hommes au milieu de fêtes continuelles, comme Ninon[3]. Elle menait tour à tour la vie d'une aventurière, ou celle d'une actrice applaudie, épuisant les hasards de Gil Blas et les triomphes des Pasta, des Malibran, des Florine[4]. Lassée d'horreurs, elle revenait à la vie réelle. Elle se mariait avec un notaire, elle mangeait le pain bis d'une vie honnête, elle se voyait en Madame Latournelle. Elle acceptait une existence pénible, elle supportait les tracas d'une fortune à faire ; puis elle recommençait les romans : elle était aimée pour

1. Femme d'un notaire, excellente personne, très arriérée.
2. C'était celle qui prononçait contre les débiteurs insolvables la contrainte par corps et les envoyait à la prison pour dettes, à Clichy.
3. La fameuse Ninon de Lenclos (1616-1706), qui légua au jeune Arouet (Voltaire) 2000 francs pour acheter des livres.
4. La Pasta et la Malibran sont d'illustres cantatrices contemporaines de Balzac (tout le monde connaît les vers de Musset sur la seconde). Quant à Florine, c'est une actrice de talent inventé par Balzac ; elle finira par épouser Nathan (sur celui-ci, voir *Une Fille d'Eve*). – On se souvient des aventures du Gil Blas de Lesage parmi les comédiennes.

sa beauté; un fils de pair de France, jeune homme excentrique, artiste, devinait son cœur, et reconnaissait l'étoile que le génie des Staël avait mise à son front. Enfin, son père revenait riche à millions. Autorisée par son expérience, elle soumettait ses amants à des épreuves où elle gardait son indépendance; elle possédait un magnifique château, des gens, des voitures, tout ce que le luxe a de plus curieux, et elle mystifiait ses prétendus jusqu'à ce qu'elle eût quarante ans, âge auquel elle prenait un parti. Cette édition des *Mille et une Nuits*, tirée à un exemplaire, dura près d'une année, et fit connaître à Modeste la satiété par la pensée. Elle tint trop souvent la vie dans le creux de sa main, elle se dit philosophiquement et avec trop d'amertume, avec trop de sérieux et trop souvent : « Eh bien, après ?... » pour ne pas se plonger jusqu'à la ceinture en ce profond dégoût dans lequel tombent les hommes de génie empressés de s'en retirer par les immenses travaux de l'œuvre à laquelle ils se vouent. N'était sa riche nature, sa jeunesse, Modeste serait allée dans un cloître. Cette satiété jeta cette fille, encore trempée de grâce catholique, dans l'amour du bien, dans l'infini du ciel. Elle conçut la charité comme occupation de la vie ; mais elle rampa dans des tristesses mornes en ne se trouvant plus de pâture pour la fantaisie tapie en son cœur, comme un insecte venimeux au fond d'un calice. Et elle cousait tranquillement des brassières pour les enfants des pauvres femmes! Et elle écoutait d'un air distrait les gronderies de M. Latournelle qui reprochait à M. Dumay de lui avoir *coupé une treizième carte*, ou de lui avoir tiré son dernier atout. La foi poussa Modeste dans une singulière voie. Elle imagina qu'en devenant irréprochable, catholiquement parlant, elle arriverait à un tel état de sainteté, que Dieu l'écouterait et accomplirait ses désirs.

— La foi, selon Jésus-Christ, peut transporter des montagnes, le Sauveur a traîné son apôtre sur le lac de Tibériade; mais, moi, je ne demande à Dieu qu'un mari, se dit-elle : c'est bien plus facile que d'aller me promener sur la mer.

Elle jeûna tout un carême, et resta sans commettre le moindre péché ; puis elle se dit qu'en sortant de l'église, tel jour, elle rencontrerait un beau jeune homme digne d'elle, que sa mère pourrait agréer, et qui la suivrait amoureux fou. Le jour où elle avait assigné Dieu à cette fin d'avoir à lui envoyer un ange, elle fut suivie obstinément par un pauvre assez dégoûtant; il pleuvait à

verse et il ne se trouvait pas un seul jeune homme dehors. Elle alla se promener sur le port, y voir débarquer des Anglais, mais ils amenaient tous des Anglaises, presque aussi belles que Modeste, qui n'aperçut pas le moindre Child Harold[1] égaré. Dans ce temps-là, les pleurs la gagnaient quand elle s'asseyait en Marius[2] sur les ruines de ses fantaisies. Un jour qu'elle avait *cité* Dieu pour la troisième fois, elle crut que l'élu de ses rêves était venu dans l'église, elle contraignit Madame Latournelle à regarder à chaque pilier, imaginant qu'il se cachait par délicatesse. De ce coup, elle destitua Dieu de toute puissance. Elle faisait souvent des conversations avec cet amant imaginaire, en inventant les demandes et les réponses, et elle lui donnait beaucoup d'esprit.

L'excessive ambition de son cœur, cachée dans ces romans, fut donc la cause de cette sagesse tant admirée par les bonnes gens qui gardaient Modeste; ils auraient pu lui amener beaucoup de Francisque Althor[3] et de Vilquin fils[4], elle ne se serait pas baissée jusqu'à ces manants. Elle voulait purement et simplement un homme de génie, le talent lui semblait peu de chose, de même qu'un avocat n'est rien pour la fille qui se rabat à un ambassadeur. Aussi ne désirait-elle la richesse que pour la jeter aux pieds de son idole. Le fond d'or sur lequel se détachèrent les figures de ses rêves était moins riche encore que son cœur plein des délicatesses de la femme, car sa pensée dominante fut de rendre heureux et riche un Tasse, un Milton, un Jean-Jacques Rousseau, un Murat, un Christophe Colomb. Les malheurs vulgaires émouvaient peu cette âme qui voulait éteindre les bûchers de ces martyrs souvent ignorés de leur vivant. Modeste avait soif des souffrances innommées, des grandes douleurs de la pensée. Tantôt elle composait les baumes, elle inventait les recherches, les musiques, les mille moyens par lesquels elle aurait calmé la féroce misanthropie de Jean-Jacques. Tantôt elle se supposait la femme de lord Byron, et devinait presque son dédain du réel, en se faisant fantasque autant que la poésie de Manfred[5], et ses doutes en en faisant un

1. Le héros de lord Byron, repris par Lamartine, dans son *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold.*

2. Nouveau rapprochement bien peu attendu.

3. Les Althor sont des banquiers de Hambourg, établis au Havre; les Mignon le rêvent pour gendre. C'est un dandy de province.

4. Fils d'un riche armateur.

5. Un des héros de Byron qui a inspiré à Schumann un très bel oratorio.

catholique. Modeste reprochait la mélancolie de Molière [1] à toutes les femmes du 17e siècle.

— Comment n'accourt-il pas, se demandait-elle, vers chaque homme de génie une femme aimante, riche, belle, qui se fasse son esclave comme dans Lara [2], page mystérieux ?

Elle avait, vous le voyez, bien compris *le pianto* [3] que le poète anglais a chanté par le personnage de Gulnare. Elle admirait beaucoup l'action de cette jeune Anglaise qui vint se proposer à Crébillon fils, et qu'il épousa. L'histoire de Sterne et d'Eliza Draper [4] fit sa vie et son bonheur pendant quelques mois. Devenue en idée l'héroïne d'un roman pareil, plus d'une fois elle étudia le rôle sublime d'Eliza. L'admirable sensibilité, si gracieusement exprimée dans cette correspondance, mouilla ses yeux des larmes qui manquèrent, dit-on, dans les yeux du plus spirituel des auteurs anglais.

Modeste vécut donc encore quelque temps par la compréhension, non seulement des œuvres, mais encore du caractère de ses auteurs favoris. Goldsmith, l'auteur d'*Oberman* [5], Charles Nodier, Maturin [6], les plus pauvres, les plus souffrants, étaient ses dieux ; elle devinait leurs douleurs, elle s'initiait à ces denûments entremêlés de contemplations

1. Nous sommes au temps où les romantiques avaient fait de beaucoup de grands hommes du passé leurs frères en désespérance et en scepticisme : Molière et Pascal entre autres. Sur Molière, voir *Une Soirée perdue* de Musset, qui est cependant de goût classique.

2. Encore du Byron. C'est le moment de rappeler encore les sévérités de Balzac pour le lyrisme. Il n'hésitait pas à mettre Byron à mille piques au-dessous de W. Scott : « L'art procède du cerveau et non du cœur, disait-il (dans *Massimila Doni*). » Le lyrisme était selon lui le langage des sociétés naissantes ou dégénérées. — Bientôt Flaubert dira que l'écrivain ne doit se servir de son cœur que pour connaître celui des autres. — Sur la diffusion du byronisme dans la littérature, voir Estève, *op. cit.* ; et dans les mœurs, voir Maigron, *op. cit.*

3. Mot italien ; *pianto* = plainte, lamentation. Ailleurs, Balzac a appelé l'*Obermann* de Sénancour « le *pianto* de l'incrédulité. »

4. Leur correspondance, traduite en français, eut beaucoup de succès au 18e siècle. Sterne avait conçu pour la belle Mme Draper une passion de vieillard ; quand elle partit pour les Indes, il tomba dans une tristesse qui le tua.

5. Sénancour.

6. Maturin, bien oublié aujourd'hui, est un écrivain anglais (1782-1824) très connu sous la Restauration, surtout pour sa tragédie de *Bertram* et son roman de *Melmoth*. Balzac s'en était inspiré dans ses premiers romans, antérieurs aux *Chouans* (voir Lebreton, *op. cit.*), et il continua à citer, non sans admiration, ce maître du fantastique, du macabre et du satanique. Il a écrit un *Melmoth réconcilié* (1835).

célestes, elle y versait les trésors de son cœur ; elle se voyait l'auteur du bien-être matériel de ces artistes, martyrs de leurs facultés.

[Modeste s'est éprise à distance du poète Melchior de Canalis, qui brille à Paris ; elle lui a écrit secrètement. Balzac explique comment l'œuvre de Canalis a pu ensorceler Modeste, et tout ce qui en résulte.]

Un poète arrivé.

Canalis se distingue de Lamartine, le chef de l'école angélique, par un patelinage de garde-malade, par une douceur traîtresse, par une correction délicieuse. Si le chef aux cris sublimes est un aigle, Canalis, blanc et rose, est comme un flamant. En lui, les femmes voient l'ami qui leur manque, un confident discret, leur interprète, un être qui les comprend, qui peut les expliquer à elles-mêmes[1]. Les grandes marges laissées par Dauriat[2] dans la dernière édition étaient chargées d'aveux écrits au crayon par Modeste, qui sympathisait avec cette âme rêveuse et tendre. Canalis ne possède pas le don de vie, il n'insuffle pas l'existence à ses créations; mais il sait calmer les souffrances vagues, comme celles qui assaillaient Modeste. Il parle aux jeunes filles leur langage, il endort la douleur des blessures les plus saignantes, en apaisant les gémissements et jusqu'aux sanglots. Son talent ne consiste pas à faire de beaux discours aux malades, à leur donner le remède des émotions fortes; il se contente de leur dire d'une voix harmonieuse, à laquelle on croit : « Je suis malheureux comme vous, je vous comprends bien; venez à moi, pleurons ensemble sur le bord de ce ruisseau, sous les saules ? » Et l'on va ! et l'on écoute sa poésie vide et sonore comme le chant par lequel les nourrices endorment les enfants. Canalis, comme Nodier[3] en ceci, vous ensorcelle par une naïveté naturelle

1. Ce rôle d'ami des femmes est l'un de ceux que Balzac lui-même avait le plus recherchés, et il l'a tenu. — Rien ne prouve mieux que ce rapprochement combien il serait vain de vouloir trouver derrière ce Canalis un écrivain réel plutôt qu'un autre. Cette sorte de Trissotin romantique (talent à part) est un type symbolique. (Voir *Notice*).

2. Voir ici p. 288 sqq.

3. Balzac disait de Nodier : « C'est un véritable enfant à la manière de La Fontaine. » (*A l'Etrangère*, II, 17). Il raffolait de ses *Sept Châteaux du roi de Bohême*, dont la verve nous paraît aujourd'hui un peu forcée.

chez le prosateur et cherchée chez Canalis, par sa finesse, par son sourire, par ses fleurs effeuillées, par une philosophie enfantine. Il singe assez bien le langage des premiers jours pour vous ramener dans la prairie des illusions. On est impitoyable avec les aigles, on leur veut les qualités du diamant, une perfection incorruptible; mais, avec Canalis, on se contente du petit sou de l'orphelin, on lui passe tout. Il semble bon enfant, humain surtout. Ces grimaces de poète angélique lui réussissent, comme réussiront toujours celles de la femme qui fait bien l'ingénue, la surprise, la jeune, la victime, l'ange blessé.

[Le brave Dumay (voir p. 427, n. 1), ayant découvert la correspondance échangée entre Melchior de Canalis et Modeste Mignon, arrive à Paris, et saute chez le poète pour lui demander une explication ; en l'absence du père de Modeste, c'est à Dumay que ce rôle de protecteur appartient.]

— Suis-je bien, ici, dit Dumay, chez M. Canalis, auteur de poésies?...

— M. le baron de Canalis, répondit le valet de chambre, est bien le grand poète dont vous parlez; mais il est aussi maître des requêtes au conseil d'Etat, et attaché au ministère des affaires étrangères.

Dumay, qui venait pour souffleter un *poâcre*[1], selon son expression méprisante, trouvait un haut fonctionnaire de l'Etat. Le salon où il attendit, remarquable par sa magnificence, offrit à ses méditations la brochette de croix qui brille sur l'habit noir de Canalis, laissé sur une chaise par le valet de chambre. Bientôt ses yeux furent attirés par l'éclat et la façon d'une coupe de vermeil, où ces mots : *Donné par* MADAME[2], le frappèrent. Puis, en regard, sur un socle, il vit un vase de porcelaine de Sèvres sur lequel était gravé : *Donné par madame la* DAUPHINE. Ces avertissements muets firent rentrer Dumay dans son bon sens, pendant que le valet de chambre demandait à son maître s'il voulait recevoir un inconnu, venu tout exprès du Hâvre pour le voir, un nommé Dumay.

— Qu'est-ce? dit Canalis.

— Un homme bien couvert[3] et décoré.

1. *Poâcre* = sale et vilain, de *podagrum*, goutteux; très vieux mot, pris ici dans le sens de *pleutre* infatué.

2. La scène se passe en 1829.

3. = *Bien habillé*, — très démodé en ce sens. Déjà en 1690, de Caillières (voir LITTRÉ) dit que c'est une façon de parler du dernier bourgeois. — L'expression se ressent d'une respectabilité pédante et confortable, qui convient au valet d'un poète bien en cour.

Sur un signe d'assentiment, le valet de chambre sortit et revint, il annonça :

— M. Dumay.

Quand il s'entendit annoncer, quand il fut devant Canalis. au milieu d'un cabinet aussi riche qu'élégant, les pieds sur un tapis tout aussi beau que le plus beau de la maison Mignon, et qu'il reçut le regard apprêté du poète qui jouait avec les glands de sa somptueuse robe de chambre, Dumay fut si complétement interdit, qu'il se laissa interpeller par le grand homme.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur ?

— Monsieur,... dit Dumay qui resta debout.

— Si vous en avez pour longtemps, fit Canalis en interrompant, je vous prierai de vous asseoir...

Et Canalis se plongea dans son fauteuil à la Voltaire, se croisa les jambes, éleva la supérieure en la dandinant à la hauteur de l'œil, regarda fixement Dumay, qui se trouva, selon son expression soldatesque, entièrement *mécanisé.*

— Je vous écoute, monsieur, dit le poète; mes moments sont précieux, le ministre m'attend...

— Monsieur, reprit Dumay, je serai bref. Vous avez séduit, je ne sais comment, une jeune demoiselle du Hâvre, belle et riche, le dernier, le seul espoir de deux nobles familles, et je viens vous demander quelles sont vos intentions...

Canalis, qui, depuis trois mois, s'occupait d'affaires graves, qui voulait être fait commandeur de la Légion d'honneur, et devenir ministre dans une cour d'Allemagne, avait complètement oublié la lettre du Hâvre.

— Moi ? s'écria-t-il

— Vous, répéta Dumay.

— Monsieur, répondit Canalis en souriant, je ne sais pas plus ce que vous voulez me dire que si vous me parliez hébreu... Moi, séduire une jeune fille ?... moi qui ?... — Un superbe sourire se dessina sur les lèvres de Canalis. — Allons donc, monsieur ! je ne suis pas assez enfant pour m'amuser à voler un petit fruit sauvage, quand j'ai de beaux et bons vergers où mûrissent les plus belles pêches du monde. Tout Paris sait où mes affections sont placées. Qu'il y ait, au Hâvre, une jeune fille prise de quelque admiration, et de laquelle je ne suis pas digne, pour les vers que j'ai faits, mon cher monsieur, cela ne m'étonnerait pas ! Rien de plus ordinaire. Tenez ! voyez ! regardez ce beau coffre d'ébène incrusté de nacre et garni de fer travaillé

comme de la dentelle... Ce coffre vient du pape Léon X; il me fut donné par la duchesse de Chaulieu[1], qui le tenait du roi d'Espagne : je l'ai destiné à contenir toutes les lettres que je reçois, de toutes les parties de l'Europe, de femmes ou de jeunes personnes inconnues... Oh ! j'ai le plus profond respect pour ces bouquets de fleurs coupées à même l'âme et envoyées dans un moment d'exaltation vraiment respectable. Oui, pour moi, l'élan d'un cœur est une noble et sublime chose !... D'autres, des railleurs, roulent ces lettres pour en allumer leurs cigares, ou les donnent à leurs femmes qui s'en font des papillotes; mais, moi qui suis garçon, monsieur, j'ai trop de délicatesse pour ne pas conserver ces offrandes si naïves, si désintéressées, dans une espèce de tabernacle; enfin, je les recueille avec une sorte de vénération; et, à ma mort, je les ferai brûler sous mes yeux. Tant pis pour ceux qui me trouveront ridicule ! Que voulez-vous ! j'ai de la reconnaissance, et ces témoignages-là m'aident à supporter les critiques, les ennuis de la vie littéraire. Quand je reçois dans le dos l'arquebusade d'un ennemi embusqué dans un journal, je regarde cette cassette et je me dis : « Il est, çà et là, quelques âmes dont les blessures ont été guéries, ou amusées, ou pansées par moi[2]... »

Cette poésie, débitée avec le talent d'un grand acteur, pétrifia le petit caissier, dont les yeux s'agrandissaient et dont l'étonnement amusa le grand poète.

— Pour vous, dit ce paon qui faisait la roue, et par égard pour une position que j'apprécie, je vous offre d'ouvrir ce trésor, vous verrez à y chercher votre jeune fille; mais je sais mon compte, je retiens les noms, et vous êtes dans une erreur que...

— Et voilà donc ce que devient, dans ce gouffre de Paris, une pauvre enfant !... s'écria Dumay, l'amour de ses parents, la joie de ses amis, l'espérance de tous, caressée par tous, l'orgueil d'une maison, et à qui six personnes dévouées font de leurs cœurs et de leurs fortunes un rempart contre tout malheur ?...

Dumay reprit après une pause.

— Tenez, monsieur, vous êtes un grand poète, et je ne

1. C'est elle qui a poussé Canalis. Elle est plus vieille que lui, jalouse, et elle le surveille étroitement.

2. C'est une consolation que ne dédaignait pas Balzac. Nous savons d'ailleurs qu'il lui est arrivé de charger un secrétaire de répondre à son courrier féminin ; mais ce secrétaire était une femme, Mme Zulma Carraud.

suis qu'un pauvre soldat... Pendant quinze ans que j'ai servi mon pays, et dans les derniers rangs, j'ai reçu le vent de plus d'un boulet dans la figure, j'ai traversé la Sibérie où je suis resté prisonnier, les Russes m'ont jeté sur un kitbit[1] comme une chose, j'ai tout souffert; enfin j'ai vu mourir des tas de camarades... Eh bien, vous venez de me donner froid dans mes os, ce que je n'ai jamais senti!

Dumay crut avoir ému le poète, il l'avait flatté, chose presque impossible, car l'ambitieux ne se souvenait plus de la première fiole embaumée que l'Éloge lui avait cassée sur la tête.

— Eh! mon brave, dit solennellement le poète en posant sa main sur l'épaule de Dumay et trouvant drôle de faire frissonner un soldat de l'empereur, cette jeune fille est tout pour vous... Mais dans la société, qu'est-ce?... Rien. En ce moment, le mandarin le plus utile à la Chine[2] tourne l'œil en dedans et met l'empire en deuil, cela vous fait-il beaucoup de chagrin? Les Anglais tuent dans l'Inde des milliers de gens qui nous valent, et l'on y brûle, à la minute où je vous parle, la femme la plus ravissante; mais vous n'en avez pas moins déjeuné d'une tasse de café[3]?... En ce moment même, on peut compter dans Paris beaucoup de mères de famille qui sont sur la paille et qui jettent un enfant au monde sans linge pour le recevoir!... voici du thé délicieux dans une tasse de cinq louis et j'écris des vers pour faire dire aux Parisiennes : *Charmant! charmant! divin! délicieux! cela va à l'âme.* La nature sociale, de même que la nature elle-même, est une grande oublieuse! Vous vous étonnerez, dans dix ans, de votre démarche! Vous êtes dans une ville où l'on meurt, où l'on se marie, où l'on s'idolâtre dans un rendez-vous, où la jeune fille s'asphyxie, où l'homme de génie et sa cargaison de thèmes gros de bienfaits humanitaires sombrent, les uns à côté des autres, souvent sous le même toit, en s'ignorant! Et vous venez nous demander de nous évanouir de douleur

1. Mot russe estropié. Balzac l'a écrit comme il a cru l'entendre = voiture, recouverte d'une capote ou d'une bâche.

2. Ce mot rappelle la plaisanterie tentatrice que Bianchon adressait à Rastignac (*Le Père Goriot*) pour lui rendre sensible la débilité de sa résistance morale : S'il te suffisait de tuer un mandarin, sans quitter Paris, pour atteindre la fortune, hésiterais-tu?

3. Et ceci rappelle Voltaire qui trouvait délicieux en ce *siècle de fer*, tandis que les hommes s'assassinaient un peu partout, de boire dans une tasse en porcelaine de Saxe un excellent moka importé d'Arabie.

à cette question vulgaire : « Une jeune fille du Hâvre est-elle ou n'est-elle pas ?... » Oh !... mais vous êtes...

— Et vous vous dites poète ! s'écria Dumay ; mais vous ne sentez donc rien de ce que vous peignez ?

— Eh ! si nous éprouvions les misères ou les joies que nous chantons, nous serions usés en quelques mois, comme de vieilles bottes !... dit le poète en souriant. Tenez, vous ne devez pas être venu du Hâvre à Paris, et chez Canalis, pour n'en rien rapporter. Soldat ! — Canalis[1] eut la taille et le geste d'un héros d'Homère — apprenez ceci du poète : « Tout grand sentiment est chez l'homme un poème tellement individuel, que son meilleur ami, lui-même, ne s'y intéresse pas. C'est un trésor qui n'est qu'à vous, c'est... ».

— Pardon de vous interrompre, dit Dumay, qui contemplait Canalis avec horreur ; êtes-vous venu au Hâvre ?...

— J'y ai passé une nuit et un jour, dans le printemps de 1824, en allant à Londres.

— Vous êtes un homme d'honneur, reprit Dumay, pouvez-vous me donner votre parole de ne pas connaître Mademoiselle Modeste Mignon ?...

— Voici la première fois que ce nom frappe mon oreille, répondit Canalis.

— Ah ! monsieur, s'écria Dumay, dans quelle ténébreuse intrigue vais-je donc mettre le pied ?... Puis-je compter sur vous pour être aidé dans mes recherches ? car on a, j'en suis sûr, abusé de votre nom ! Vous auriez dû recevoir hier une lettre du Havre ?...

— Je n'ai rien reçu ! Soyez sûr que je ferai, monsieur, dit Canalis, tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile...

....

A peine le Breton était-il sorti, que la Brière entra dans le cabinet de son ami. Naturellement Canalis parla de la visite de cet homme du Havre...

— Ah ! dit Ernest, Modeste Mignon ! je viens exprès à cause de cette aventure.

— Ah bah ! s'écria Canalis, aurais-je donc triomphé par procureur[2] ?

— Eh ! oui, voilà le nœud du drame. Mon ami, je suis aimé par la plus charmante fille du monde, belle à briller parmi les plus belles à Paris, du cœur et de la littérature

1. Ici, on sent trop *la charge*.
2. C'est La Brière qui a répondu aux lettres de Modeste.

autant qu'une Clarisse Harlowe[1] ; elle m'a vu, je lui plais, et elle me croit le grand Canalis !... Ce n'est pas tout. Modeste Mignon est de haute naissance, et Mongenod[2] vient de me dire que le père, le comte de la Bastie, doit avoir quelque chose comme six millions... Ce père est arrivé depuis trois jours, et je viens de lui faire demander un rendez-vous à deux heures par Mongenod, qui, dans son petit mot, lui dit qu'il s'agit du bonheur de sa fille... Tu comprends qu'avant d'aller trouver le père, je devais tout t'avouer.

— Dans le nombre de ces fleurs écloses au soleil de la gloire, dit emphatiquement Canalis, il s'en trouve une magnifique, portant, comme l'oranger, ses fruits d'or parmi les mille parfums de l'esprit et de la beauté réunis ! un élégant arbuste, une tendresse vraie, un bonheur entier. et il m'échappe !... — Canalis regarda son tapis, pour ne pas laisser lire dans ses yeux. — Comment, poursuivit-il après une pause où il reprit son sang-froid, comment deviner à travers les senteurs enivrantes de ces jolis papiers façonnés, de ces phrases qui portent à la tête, le cœur vrai, la jeune fille, la jeune femme chez qui l'amour prend les livrées de la flatterie et qui nous aime pour nous, qui nous apporte la félicité[3] ?... Il faudrait être un ange ou un démon, et je ne suis qu'un ambitieux maître des requêtes... Ah ! mon ami, la gloire fait de nous un but que mille flèches visent ! L'un de nous a dû son riche mariage à une pièce hydraulique[4] de sa poésie, et moi, plus caressant, plus homme à femmes que lui, j'aurai manqué le mien... car l'aimes-tu, cette pauvre fille ?... dit-il en regardant la Brière.

— Oh ? fit la Brière.

— Eh bien, dit le poète en prenant le bras de son ami et s'y appuyant, sois heureux, Ernest ! Par hasard, je

1. Balzac faisait le plus grand cas de ce roman de Richardson (il trouvait les autres ennuyeux). Il le relisait de temps en temps, et il y fait allusion dans *La Peau de Chagrin*, *Le Lys*, etc.

2. Très honnête banquier, celui-là même qui avait ruiné le bonhomme Alain (voir *L'Envers de l'Histoire contemporaine*) par un emprunt, et qui le désintéressa plus tard au centuple.

3. On entend bien que les six millions annoncés ne sont pas pour rien dans cet accès de sentimentalisme.

4. Balzac a employé plusieurs fois ce mot : *hydraulique* pour désigner le genre de la sensibilité larmoyante. Rastignac dit, dans *La Peau de Chagrin*, en parlant d'une « jolie petite veuve » qu'il doit épouser (et qu'il n'épousera pas) : « Elle lit Kant, Schiller, Jean-Paul, et une foule de livres hydrauliques ; ... elle pleure des averses à la lecture de Gœthe. »

n'aurai pas été ingrat avec toi ! Te voilà richement récompensé de ton dévouement, car je me prêterai généreusement à ton bonheur.

Canalis enrageait ; mais il ne pouvait se conduire autrement, et alors il tirait parti de son malheur en s'en faisant un piédestal. Une larme mouilla les yeux du jeune référendaire[1], il se jeta dans les bras de Canalis et l'embrassa.

— Ah ! Canalis, je ne te connaissais pas du tout !...

— Que veux-tu ?... Pour faire le tour d'un monde, il faut du temps ! répondit le poète avec son emphatique ironie.

— Songes-tu, dit la Brière, à cette immense fortune ?...

— Eh ! mon ami, ne sera-t-elle pas bien placée ?... s'écria Canalis en accompagnant son effusion d'un geste charmant.

— Melchior, dit la Brière, c'est entre nous à la vie et à la mort...

Il serra les mains du poète et le quitta brusquement.

[Le père de Modeste, revenu plusieurs fois millionnaire, exige qu'elle soit « mise à même de choisir entre les deux Canalis », le vrai, et La Brière. Canalis, alléché par la dot, accepte le combat, où sa fatuité ne doute pas d'être victorieuse. Les conditions de la lutte sont réglées : les deux rivaux vivront pendant quelque temps dans une intimité amicale avec la famille Mignon. Modeste est bien d'abord fascinée par le prestige de Canalis, « ébahie de cet esprit parisien » qui « brillante les déclamations du discoureur ». Mais il devient trop clair bientôt que ce Trissotin romantique n'en veut qu'à la dot ; par un artifice qui rappelle celui de Molière dans *Les Femmes Savantes*, Balzac imagine que Butscha, clerc de notaire, difformé et bienfaisant, très dévoué à Modeste, convainc Canalis que l'affaire n'est pas fameuse. Aussitôt la préoccupation du poète angélique devient sensible. Modeste, très spirituelle et pleine de raison, avec les apparences d'une capricieuse, perce à jour sa fausseté ; depuis plusieurs jours elle a compris l'attachement tendre et désintéressé de La Brière, et c'est lui qu'elle épouse, tandis que Canalis, un peu plus ridicule et non moins fat que devant, reprend sa carrière d'ambitieux mondain.]

1. La Brière est conseiller référendaire à la Cour des comptes.

LES PAYSANS (1844[1])

L'œuvre expliquée.

[Le 17 septembre 1838, Balzac écrivait à Mme Hanska : « Je viens d'écrire deux volumes in-octavo intitulés : *Qui a terre, a guerre.* » C'était déjà une première rédaction des *Paysans*, probablement hâtive, si l'on songe à l'état de fatigue où il était alors (voir p. 305). Mais Balzac couvait son œuvre depuis longtemps, si je ne me trompe, et si *Les Paysans* sont en effet la forme définitive que devait prendre, en 1844, cette *Histoire de la succession du Marquis de Carabas*, projetée après *La Peau de Chagrin*, dès 1831, où Balzac devait trancher la question politique en faveur du pouvoir monarchique absolu. Ç'aurait été, sans doute, un conte où le symbolisme fantastique, le légendaire et l'observation réelle se seraient mélangés comme dans *La Peau de Chagrin*.

La pensée sociale de Balzac s'exprima en 1833 dans *Le Médecin de Campagne*, et là même prirent place quelques documents sur la vie et l'état d'esprit des paysans. Mais, de la figure apostolique du docteur Benassis, rayonnait un idéalisme qui atténuait les contours trop durs de la réalité, et Balzac, d'autre part, décrivait surtout le miracle, d'énergie et de sens pratique, accompli par un homme supérieur sur un coin de terre désolé.

La question qui le tentait, c'était le morcellement de la propriété, la substitution des petits propriétaires aux grands possesseurs féodaux de l'ancien régime, à la suite de la vente des biens nationaux, et surtout l'avènement d'une bourgeoisie rurale, dépeçant les anciens domaines, et contractant alliance, par envie et par cupidité, avec une plèbe campagnarde que d'anciennes rancunes excitent au pillage. Il y avait là un ensemble très complexe de faits historiques, d'une longue portée sociale, intéressant pour le psychologue et le politique, et Balzac le sentait. Mais il était trop consciencieux pour improviser un

1. Date de la première partie, seule parue du vivant de Balzac.

roman sur un pareil sujet, et il faut admettre qu'il était de très bonne foi quand il citait *Les Paysans* à Hippolyte Castille, le 11 octobre 1846, parmi les ouvrages depuis longtemps sur le chantier, que retardaient seulement des scrupules d'information.

La mise en train définitive date de 1836, d'après une lettre à Mme Hanska du 16 juillet 1844 : « *Les Paysans*, commencés depuis huit ans, vingt fois vendus [LES LETTRES A L'ETRANGÈRE *parlent du moins de deux négociations, en 1839 et en 1842*], repris, un immense travail, ingrat, difficile, mais qui sans doute fera quelque honneur à l'ingénieur. » Ce qui ne l'empêchait pas de concevoir sur *Le Théâtre comme il est* une œuvre semblable à celle qu'il avait faite sur le journalisme, et destinée à faire connaître « le drame affreux, hideux, comique, terrible, qui précède le lever du rideau. »

Cette fois encore, c'est une crise pécuniaire qui lui arrache son œuvre, l'oblige à sortir enfin du lent travail de la préparation. Alors, bien qu'il ait dit, dès le 10 mai 1840, qu'il a *Les Paysans* en épreuves chez lui, « composés depuis deux ans », le voilà qui assure, le 17 septembre 1844, que, sous la nécessité de gagner cinquante mille francs avant le 31 décembre, il va s'engager à « faire[1] » *Les Paysans* pour *La Presse* en un mois. Le 20 septembre « le gant est jeté. Cet ouvrage, conçu depuis huit ans, va paraître. » Le 5 octobre, Balzac en a rédigé le quart. Assailli de névralgies, il écrit « la tête dans l'opium. » (11 octobre). Il passe quinze nuits à « paysanner ». Il fait six mille lignes en dix jours ; sa production « épouvante » le journal : « Les compositeurs lisent l'ouvrage, et il s'est répandu une rumeur d'admiration ; et c'est d'autant plus beau que c'est dirigé contre le peuple et la démocratie. » Il lui faut un éclatant succès ; il l'aura ! Il retrouve « sa verve, ses facultés de travail, d'invention. »

Enfin, la première partie paraît du 3 au 21 décembre 1844 : « C'est un grand succès, mais chez les gens qui n'applaudissent pas et qui n'achètent pas. Il y a eu vingt-deux mille ouvriers qui ont souscrit aux *Mystères de Paris* [de Sue]. Si l'on illustre *Les Paysans*, je vous déclare qu'il n'y aura pas vingt-deux mille riches pour y souscrire. »

Restait la deuxième partie. Balzac ressent de nouveau son épuisement. Pourquoi « s'est-il embarqué dans cette galère ? » Il

1. Il n'y a pas précisément contradiction. Balzac avait l'habitude de faire imprimer en placards une première rédaction, qu'il remaniait au point de la transformer complètement. Un roman était à peine commencé, pour lui, quand il recevait la première épreuve.

ne se pardonnera jamais « de s'être fourré dans *Les Paysans*. » De fait, il n'eut pas le temps de les achever, et c'est sur des notes laissées par lui que Mme Hanska rédigea la seconde partie.

Les éléments nous manquent encore pour apprécier avec quelque rigueur la valeur historique des *Paysans;* il faudrait y consacrer toute une étude[1]. On a senti déjà que c'est une œuvre de parti, autant que d'observation, — la préoccupation de soutenir une thèse politique risquait de fausser la vision de Balzac. Mais il semble bien que chez lui le sens de la réalité ait toujours été plus fort que tous les partis pris de la pensée. On peut discuter la valeur des remèdes proposés par lui à certains malaises économiques, on peut juger que sa thérapeutique sociale engendrerait des maux pires, et qu'il n'est pas de régression possible dans l'évolution du régime de la propriété. Il n'en reste pas moins que Balzac a décrit avec une admirable justesse un certain nombre de variétés paysannes (Montalembert disait, d'après le *Journal des Goncourt*, T. I, p. 129, que c'était « une peinture des paysans comme les a faits la Révolution. Oh! ce n'est pas flatté, ajoutait-il, mais c'est si vrai) ! Je suis du Morvan, et je me disais : « il faut qu'il y soit venu ». Balzac a aperçu quelques conséquences très intéressantes de la vente des biens nationaux. C'est le moins que l'on puisse actuellement dire de ce roman si curieusement travaillé[2].]

Analyse et Extraits.

[Le général comte de Montcornet, violent et faible, administre avec une rudesse militaire son domaine des Aigues, en Bourgogne. Avant qu'il ne l'eût acquis, des habitudes de pillage s'étaient établies, et il s'obstine à en avoir raison. Aussi les paysans l'exècrent ; ils sont là toute une collection de vagabonds, de truands des champs qui ne vivent que de rapine ; ils conspirent au cabaret du *Grand-I-vert*. Le père Fourchon, ancien instituteur, madré et sournois, ivrogne et joueur de clarinette, y voit assez clair dans la situation ; il devine qu'en rendant le séjour des Aygues intenable à Montcornet, ils auront simplement travaillé

1. En un sens très différent de celui de Balzac, on peut lire, de P.-L. Courier, sur les conséquences de la vente des biens nationaux, plusieurs des lettres au rédacteur du *Censeur* (1819-20).

2. M. de Lovenjoul a réuni sous le titre « *La Genèse d'un Roman de Balzac* : LES PAYSANS » des documents incomplets, mais très précieux.

pour la bourgeoisie rurale. Voici un échantillon de sa conversation. Il vient apporter une loutre au général.]

Les ennemis en présence[1].

En ce moment, le père Fourchon, amene par François[2], fit entendre le bruit de ses sabots cassés, qu'il déposait à la porte de l'office. Sur une inclination de tête de la comtesse à François qui l'annonça, le père Fourchon, suivi de Mouche[3], la bouche pleine, se montra tenant sa loutre à la main, pendue par une ficelle nouée à des pattes jaunes, étoilées comme celles des palmipèdes. Il jeta sur les quatre maîtres assis à table et sur Sibilet[4] ce regard empreint de défiance et de servilité qui sert de voile aux paysans, puis il brandit l'amphibie d'un air de triomphe.

— La voilà ! dit-il en s'adressant à Blondet[5].

— Ma loutre ! objecta le Parisien, car je l'ai bien payéc.

— Oh ! mon cher monsieur, répondit le père Fourchon, la vôtre s'est enfuie[6] ! elle est à cette heure dans son trou, d'où elle n'a pas voulu sortir, car c'est la femelle, au *lieur* que celle-là, c'est le mâle !... Mouche l'a vue venir de loin quand vous vous êtes en allé. Aussi vrai que M. le comte s'est couvert de gloire avec ses cuirassiers à Waterloo, la *loute* est à moi, comme les Aigues sont à Monseigneur le général... Mais, pour vingt francs, la *loute* est à vous, ou je la porte à *nout' sou-parfait*. Si M. Gourdon la trouve trop chère, comme nous avons chassé ce matin ensemble, mósieu le Parisien, je vous donne la *parférence*, ça vous est dû.

— Vingt francs ? dit Blondet. En bon Français, ça ne peut pas s'appeler *donner* la préférence.

— Eh ! mon cher mósieu,... s'écria le vieillard, je sais si peu le français, que je vous les demanderai, si vous voulez, en bourguignon ; pourvu que je les aie, ça m'est égal, je parlerai latin : *latinus, latina, latinum !* Après tout, c'est ce que vous m'avez promis ce matin. D'ailleurs, mes enfants

1. Titre de Balzac.
2. Valet de chambre du comte.
3. Son petit-fils, digne de lui.
4. Régisseur des Aigues, apparenté aux puissantes familles bourgeoises du pays ; il trahit Montcornet.
5. Qui est au mieux avec la comtesse ; il l'épousera en secondes noces. Elle est la fille de ce gentilhomme, M. de Troisville, dont la venue détermina le mariage de la *Vieille Fille* (voir p. 259 sq.).
6. Fourchon fait *le coup de la loutre* à tous les Parisiens.

m'ont déjà pris votre argent, que j'en ai pleuré dans le chemin en venant. Demandez à Charles[1]... Je ne veux pas les *assiner* pour dix francs et publier leurs méfaits au *tribunau*. Dès que j'ai quelques sous, ils me les volent en me faisant boire... C'est dur, d'en être réduit à aller prendre un verre de vin ailleurs que chez ma fille[2] ! Mais voilà les enfants d'aujourd'hui !... C'est ce que nous avons gagné à la Révolution ; il n'y a plus que pour les enfants, on a supprimé les pères ! Ah ! j'éduque Mouche tout autrement ; il m'aime, le petit *guerdin !* dit-il en donnant une tape à son petit-fils.

— Il me semble que vous en faites un petit voleur tout comme les autres, dit Sibilet, car il ne se couche jamais sans avoir un délit sur la conscience.

— Ah ! môsieu Sibilet, il a la conscience *pus* tranquille que la *vout'*... Pauvre enfant ! *quê* qu'il prend donc ? Un peu d'*harbe ;* ça vaut mieux que d'étrangler un homme ! Dame, il ne sait pas, comme vous, les mathématiques, il ne connaît pas *core* la soustraction, l'addition, la multiplication... Vous nous faites *ben* du mal, allez ! Vous dites que nous sommes des tas de brigands, et vous êtes cause *ed'* la division entre notre seigneur que voilà, qu'est un brave homme, et nous autres, qui sommes de braves gens... Et *gnia* pas un *pus* brave pays que celui-ci. Voyons ! est-ce que nous avons des rentes ? est-ce qu'on ne va pas quasiment nu, et Mouche aussi ? Nous couchons dans de beaux draps, lavés tous les matins par la rosée, et, à moins qu'on ne nous envie l'air que nous respirons et les rayons du soleil *eq'* nous buvons, je ne vois pas ce qu'on peut nous vouloir ôter !... Les bourgeois volent au coin du feu, c'est plus profitant que de ramasser ce qui traîne au coin des bois. Il n'y a ni gardes champêtres ni gardes à cheval pour môsieu Gaubertin[3], qui est entré ici nu comme un *var*, et *qu'a* deux millions ! C'est bientôt dit : « Voleurs ! » V'là quinze ans que le père Guerbel, *el parcepteur* de Soulanges, s'en va *ed'* nos villages à la nuit avec sa recette, et qu'on ne lui a pas *core* demandé deux liards. Ce n'est pas le fait d'un pays *ed'*

1. Valet de pied, qui est l'allié des paysans : « Sortie du peuple, la livrée lui reste attachée. »

2. Sa fille est une coquine, d'une beauté campagnarde, de très mauvaises mœurs ; elle tient le cabaret du pays, et elle extorque de l'argent à son père, au besoin elle le lui prend dans sa poche.

3. Gaubertin, régisseur depuis 25 ans de la terre des Aigues, a été d'abord conservé par Montcornet quand celui-ci est devenu propriétaire, puis, surpris à voler, il a été chassé à coups de cravache. Il se vengera. Par sa parenté, il tient tout le pays.

voleurs! Le vol ne nous enrichit guère. Montrez-moi donc qui de nous ou de vous *aut'* bourgeois ont *d' quoi viv'* à rien faire ?

— Si vous aviez travaillé, vous auriez des rentes, dit le curé[1]. Dieu bénit le travail.

— Je ne veux pas vous démentir, mòsieu l'abbé, car vous êtes plus savant que moi, et vous saurez peut-être m'expliquer *c'te* chose-ci. Me voilà, n'est-ce pas ? moi, le paresseux, le fainéant, l'ivrogne, le propre à rien de *pare* Fourchon, *qu'a* eu de l'éducation, *qu'a* été *farmier*, *qu'a* tombé dans le malheur et ne s'en est pas *erlevé !*... Eh bien, *quê* différence y a-t-il donc entre moi et ce brave, *c't* honnête père Niseron[2], un vigneron de soixante et dix ans, car il a mon âge, qui, pendant soixante ans, a pioché la terre, qui s'est levé tous les matins avant le jour pour aller au labour, qui s'est fait un corps *ed'* fer, et *eune* belle âme ? Je le vois tout aussi pauvre que moi. La Péchina, sa petite-fille, est en service chez *mame* Michaud[3], tandis que mon petit Mouche est libre comme l'air! Ce pauvre bonhomme est donc récompensé de ses *vartus* de la même manière que je suis puni de mes vices ? Il ne sait pas ce qu'est un verre de vin, il est sobre comme un apôtre, il enterre les morts, et moi, je fais danser les vivants. Il a mangé de la vache enragée, et, moi, je me suis rigolé comme une joyeuse créature du diable. Nous sommes aussi avancés l'un que l'autre, nous avons la même neige sur la tête, le même avoir dans nos poches, et je lui fournis la corde[4] pour sonner la cloche. Il est républicain, et je ne suis pas même publicain. V'là tout. Que le *pésan* vive de bien et de mal faire, à *vout'* idée, il s'en va comme il est venu, dans des haillons, et vous dans de beau linge !...

Personne n'interrompit le père Fourchon, qui paraissait devoir son éloquence au vin bouché; d'abord, Sibilet voulut lui couper la parole, mais un geste de Blondet rendit le régisseur muet. Le curé, le général et la comtesse comprirent, aux regards jetés par l'écrivain, qu'il voulait étudier la question du paupérisme sur le vif[5], et peut-être prendre sa revanche avec le père Fourchon.

— Et comment entendez-vous l'éducation de Mouche?

1. L'abbé Brossette, royaliste ; intelligent et bon. C'est lui qui devenu curé à Paris, contribuera beaucoup à ramener Calyste du Guénic à sa femme. (Voir *Béatrix*).

2. Voir son portrait, p. 452.

3. La femme du garde général des Aigues, qui sera tué par le gendre de Fourchon.

4. A ses moments perdus, Fourchon est aussi cordier.

5. C'est le procédé de Balzac.

Comment vous y prenez-vous pour le rendre meilleur que vos filles ? demanda Blondet.

— Lui parle-t-il seulement de Dieu ? dit le curé.

— Oh ! non, non, môsieu le curé, je ne lui *disons* pas de craindre Dieu, mais *l'z houmes !* Dieu est bon, et nous a promis, selon *vous aut'*, le royaume du ciel, puisque les riches gardent celui de la terre. Je lui dis : « Mouche, crains la prison ! c'est par là qu'on sort pour aller à l'échafaud. Ne vole rien, fais-toi donner ! Le vol mène à l'assassinat, et l'assassinat appelle la justice *ed' z'houmes. El'* rasoir de la justice, v'là ce qu'il faut craindre, il garantit le sommeil des riches contre les insomnies des pauvres. Apprends à lire. Avec de l'instruction, tu trouveras des moyens d'amasser de l'argent à couvert de la loi, comme ce beau M. Gaubertin ; tu seras régisseur, quoi ! comme M. Sibilet, à qui M. le comte laisse prendre ses rations .. Le fin est d'être à côté des riches, il y a des miettes sous leurs tables. V'la ce que j'appelle *eune fiare* éducation, et solide. Aussi, le petit mâtin est-il toujours du *coûté* de la loi... Ce sera *ein* bon sujet, il aura soin de moi.

— Et qu'en ferez-vous ? demanda Blondet.

— Un domestique pour commencer, répondit Fourchon, parce qu'en voyant les maîtres *ed'* près, il s'achèvera *ben*, allez ! Le bon exemple lui fera faire fortune la loi en main, comme vous *aut' !...* Si môsieu le comte le mettait dans ses écuries, pour apprendre à panser les chevaux, le petit garçon serait bien content,... vu que, s'il craint *l'z houmes*, il ne craint pas les bêtes.

— Vous avez de l'esprit, père Fourchon, reprit Blondet, vous savez bien ce que vous dites, et vous ne parlez pas sans raison.

— Oh ! ma *fine*, si, car elle est au *Grand-I-vert*, ma raison, avec mes deux pièces *ed'* cent sous.

— Comment un homme comme vous s'est-il laissé tomber dans la misère ? Car, dans l'état actuel des choses, un paysan n'a qu'à s'en prendre à lui-même de son malheur ; il est libre, il peut devenir riche. Ce n'est plus comme autrefois. Si le paysan sait amasser un pécule, il trouve de la terre à vendre, il peut l'acheter, il est son maître !

— J'ai vu l'ancien temps et je vois le nouveau, mon cher savant môsieu, répondit Fourchon ; l'enseigne est changée, c'est vrai, mais le vin est toujours le même[1] ! *Aujord'hui*

1. D'Avenel, *Louis XIII et Richelieu*, dans Lavisse et Rambaud, *Histoire Générale*, T. V, p. 322 : « A la mort de Concini

n'est que le cadet d'hier. Allez ! mettez ça dans *vout' journiau !* Est-ce que nous sommes affranchis ? Nous appartenons toujours au même village, et le seigneur est toujours là : je l'appelle travail... La houe, qui est toute notre chevance[1], n'a pas quitté nos mains. Que ce soit pour un seigneur ou pour l'impôt, qui prend le plus clair de *nout'* avoir, faut toujours dépenser *nout'* vie en sueurs...

— Mais vous pouvez choisir un état, tenter ailleurs la fortune ? dit Blondet.

— Vous me parlez d'aller quérir la fortune ?... Où donc irais-je ? Pour franchir mon département il me faut un passe-port qui me coûte quarante sous[2] ! V'là quarante ans que je n'ai pu me voir une gueuse *ed'* pièce de quarante sous sonnant dans ma poche avec une voisine. Pour aller devant soi, faut autant d'écus que l'on trouve de villages, et il n'y a pas beaucoup de Fourchons qui aient de quoi visiter six villages ! Il n'y a que la conscription qui nous tire *ed'* nos communes. Et à quoi nous sert l'armée ? A faire vivre le colonel par le soldat, comme le bourgeois vit par le paysan. Compte-t-on, sur cent, un colonel sorti de nos flancs ? C'est là, comme dans le monde, un enrichi sur cent *aut'* qui tombent. Faute de quoi tombent-ils ?... Dieu le sait et *l'z usuriers* aussi[3] ! Ce que nous avons de mieux à faire est donc de rester dans nos communes, où nous sommes parqués comme des moutons par la force des choses, comme nous l'étions par les seigneurs. Et je me moque bien de ce qui m'y cloue ! Cloué par la loi de la nécessité, cloué par celle de la seigneurie, on est toujours condamné à perpétuité à remuer la *tarre*. Là où nous sommes, nous la creusons la *tarre* et nous la bêchons, nous la fumons et nous la travaillons pour vous *aut'*, *qu'*êtes nés riches, comme nous sommes nés pauvres. La masse sera toujours la même, elle reste ce qu'elle est... Les gens de *cheux* nous qui s'élèvent ne sont pas si nombreux que ceux de *cheux* vous qui dégringolent !... Nous savons *ben* ça, si nous ne sommes pas savants ; faut pas nous faire *nout'* procès à tout moment. Nous vous laissons tranquilles, laissez-nous vivre... Autrement, si ça continue, vous serez forcés de nous nourrir dans vos prisons, où l'on est *ben* mieux que *su nout'* paille... Vous voulez rester les maîtres, nous serons toujours enne-

(1617), on ne tarda pas à s'apercevoir que selon le mot du duc de Bouillon, la taverne était restée la même, et que le bouchon seul avait changé. »

1. Vieux mot ; *chevance* = le bien qu'on a.

2. La scène est en 1823.

3. Voir p. 455 le portrait de Rigou.

mis, *aujord'hui* comme il y a trente ans. Vous avez tout, nous n'avons rien, vous ne pouvez pas *core* prétendre à notre amitié!

— Voilà ce qui s'appelle une déclaration de guerre, dit le général.

— Monseigneur, répliqua Fourchon, quand les Aigues appartenaient à *c'te* pauvre madame[1] (que Dieu veuille prendre soin de son âme, puisqu'elle a chanté l'iniquité dans sa jeunesse!), nous étions heureux. *All'* nous laissait ramasser notre vie dans ses champs et notre bois dans ses forêts; *all'* n'en était pas plus pauvre pour ça! Et vous, au moins aussi riche qu'elle, vous nous pourchassez, ni plus ni moins que des bêtes féroces, et vous traînez le petit monde au *tribunau!*... Eh bien, ça finira mal! vous serez cause de quelque mauvais coup! Je viens de voir votre garde, ce gringalet de Vatel, qui a failli tuer une pauvre vieille femme pour un brin de bois. On fera de vous un ennemi du peuple. et l'on s'aigrira contre vous dans les veillées; on vous maudira tout aussi dru qu'on bénissait feu madame!... La malédiction des pauvres, monseigneur, ça pousse! et ça devient *pus* grand que le *pus* grand *ed'* vos chênes, et le chêne fournit la potence... Personne ici ne vous dit la *varité;* la v'là, la *varité*! J'attends tous les matins la mort, je ne risque pas grand'chose à vous la donner par-dessus le marché, la *varité!*... Moi qui fais danser les *pésans* aux grandes fêtes, en accompagnant Vermichel[2] au café de *la Paix*, à Soulanges[3], j'entends leurs discours : eh *ben*, ils sont mal disposés, et ils vous rendront le pays difficile à habiter. Si votre damné Michaud ne change pas, on vous forcera *ed' l'* changer... *C't* avis là et la *loute*, ça vaut *ben* vingt francs, allez[4]!...

1. Mlle Laguerre, qui fut réellement cantatrice à l'Opéra (1740-1815) et l'une des impures les plus célèbres du 18e siècle. Balzac donne sur elle des détails démentis dans sa biographie par N. H. Gourdon de Genouillac (Cerfbeer et Christophe, p. 292). Elle possédait les Aigues avant Montcornet.

2. Ancien violon au régiment de Bourgogne.

3. Ne cherchez pas Soulanges sur la carte. Cette petite ville se trouve, dit Balzac (*Postface*) au même pays que l'île de Robinson et les terres de la famille Shandy.

4. On a remarqué que sans adopter absolument le langage paysan, le patois d'une province, Balzac a cru devoir conserver les prononciations les plus répandues dans toutes les campagnes. Cf. un procédé analogue quand il fait parler les Alsaciens ou les Allemands (Nucingen *passim*, Schmucke dans *Le Cousin Pons*, ici, p. 487), ou les Auvergnats (Rémonencq dans *Le Cousin Pons*), etc.

Comparez ce type de paysan bavard et facétieux et aussi le père Niseron avec les paysans de George Sand, non ceux de la trilogie : *François le Champi,*

[Gaubertin (voir p. 445, n. 3) mène le pays. Il est le chef de la médiocratie[1] locale.]

La médiocratie.

Sans se douter de leur force, aucun cas de la montrer ne s'étant déclaré, les bourgeois de la Ville-aux-Fayes se vantaient seulement de ne pas avoir d'étrangers chez eux, et ils se croyaient excellents patriotes... Rien n'échappait donc à cette intelligente tyrannie, inaperçue d'ailleurs, et qui paraissait à chacun le triomphe de la localité. Ainsi, dès que l'opposition libérale déclara la guerre aux Bourbons de la branche aînée, Gaubertin, qui ne savait où placer un fils naturel, ignoré de sa femme et nommé Bournier, tenu depuis longtemps à Paris, sous la surveillance de Leclercq[2], le voyant devenu prote d'une imprimerie, fit créer en sa faveur un brevet d'imprimeur à la résidence de la Ville-aux-Fayes. A l'instigation de son protecteur, ce garçon entreprit un journal appelé *le Courrier de l'Avonne*, paraissant trois fois par semaine, et qui commença par enlever le bénéfice des annonces légales au journal de la préfecture. Cette feuille départementale, tout acquise au ministère en général, mais appartenant au centre gauche en particulier, et qui devint précieuse au commerce par

La Mare au diable et *La petite Fadette*, mais ceux de *Valentine*, *d'André* (1832-1835), et surtout avec le vieux Léonard (*Jeanne*, 1844), sacristain-bedeau-fossoyeur, plein d'insouciance philosophique et d'ailleurs excellent homme ; le père Bricolin du *Meunier d'Angibaut* (1846) ; et enfin ce délicieux Jean Jappeloup (*Le péché de M. Antoine*, 1847), qui est l'ami du hobereau et l'ennemi de l'industriel. On aurait là les éléments d'une étude sur le *réalisme* de G. Sand, non moins savoureux et peut-être plus exact que celui de Balzac. Voir aussi *L'histoire de France écrite sous la dictée de Blaise Bonnin* (dans *Impressions et souvenirs*.)

1. Balzac a déjà dénoncé, sous ce néologisme qu'il n'a pu faire entrer dans la langue, la puissance acquise par les médiocres sous le régime parlementaire. (Voir le *Curé de Village*, 1838-1839). Contre la médiocratie provinciale, le népotisme régional, etc..., il s'instituera le défenseur de cette centralisation dont il médisait jadis (voir *Le Médecin de Campagne* (1832), et qui lui apparaît, en 1844, comme une chose grande, utile et forte. Elle permet au moins à tous les mérites, à toutes les valeurs, de concourir. — Sur la suprématie d'une famille *tentaculaire* arrivant à faire d'un pays son fief, cf. E. ZOLA, *La Conquête de Plassans*. C'est Balzac qui a, le premier, vu le sujet.

2. Commissionnaire en vins.

la publication des mercuriales[1] de la Bourgogne, fut entièrement dévouée aux intérêts du triumvirat Rigou, Gaubertin et Soudry[2]. A la tête d'un assez bel établissement où il réalisait déjà des bénéfices, Bournier, patronné par le maire, courtisait la fille de Maréchal l'avoué. Ce mariage paraissait probable.

Le seul étranger à la grande famille avonnaise était l'ingénieur ordinaire des ponts et chaussées; aussi réclamait-on avec instance son changement en faveur de M. Sarcus, le fils de Sarcus le Riche[3], et tout annonçait que ce défaut dans le filet serait réparé sous peu de temps.

Cette ligue formidable qui monopolisait tous les services publics et particuliers, qui suçait le pays, qui s'attachait au pouvoir comme un *remora*[4] sous un navire, échappait à tous les regards; le général de Montcornet ne la soupçonnait pas. La préfecture s'applaudissait de la prospérité de l'arrondissement de la Ville-aux-Fayes, dont on disait au ministère de l'intérieur : « Voilà une sous-préfecture modèle, tout y va comme sur des roulettes ! Nous serions bien heureux si tous les arrondissements ressemblaient à celui-là ! » L'esprit de famille s'y doublait si bien de l'esprit de localité, que là, comme dans beaucoup de petites villes et même de préfectures, un fonctionnaire étranger au pays eût été forcé de quitter l'arrondissement dans l'année.

Quand le despotique cousinage bourgeois fait une victime, elle est si bien entortillée et bâillonnée, qu'elle n'ose se plaindre; elle est enveloppée de glu, de cire, comme un colimaçon introduit dans une ruche. Cette tyrannie invisible, insaisissable, a pour auxiliaires des raisons puissantes : le désir d'être au milieu de sa famille, de surveiller ses propriétés, l'appui mutuel qu'on se prête, les garanties que trouve l'administration en voyant son agent sous les yeux de ses concitoyens et de ses proches. Aussi, le népotisme est-il pratiqué dans la sphère élevée du département comme dans la petite ville de province. Qu'arrive-t-il? Le pays et la localité triomphent sur des questions d'intérêt général; la volonté de la centralisation parisienne est souvent écrasée; la vérité des faits est travestie, et la province se moque du pouvoir. Enfin, une fois les grandes utilités publi-

1. C'est le compte rendu, dressé à la mairie, des prix de vente des céréales et autres denrées dans les marchés.

2. Sur Rigou, voir p. 455 sqq.; Soudry est un ancien gendarme, devenu maire de Soulanges.

3. Conseiller de préfecture et futur député.

4. Les anciens croyaient que ce poisson arrêtait la marche des navires.

ques satisfaites, il est clair que les lois, au lieu d'agir sur les masses, en reçoivent l'empreinte ; les populations se les adaptent au lieu de s'y adapter.

Quiconque a voyagé dans le midi, dans l'ouest de la France, en Alsace, autrement que pour y coucher à l'auberge, voir les monuments ou le paysage, doit reconnaître la vérité de ces observations. Ces effets du népotisme bourgeois sont aujourd'hui des faits isolés ; mais l'esprit des lois actuelles tend à les augmenter. Cette plate domination peut causer de grands maux, comme le démontreront quelques événements du drame qui se jouait alors dans la vallée des Aigues.

Le système renversé plus imprudemment qu'on ne le croit, le système monarchique[1] et le système impérial remédiaient à cet abus par des existences consacrées, par des classifications, par des contre-poids qu'on a si sottement définis des *privilèges*. Il n'existe pas de privilèges, du moment que tout le monde est admis à grimper au mât de cocagne du pouvoir. Ne vaudrait-il pas mieux, d'ailleurs, des privilèges avoués, connus, que des privilèges ainsi surpris, établis par la ruse, en fraude de l'esprit qu'on veut faire public, qui reprennent l'œuvre du despotisme en sous-œuvre et un cran plus bas qu'autrefois ? N'aurait-on renversé de nobles tyrans, dévoués à leur pays, que pour créer d'égoïstes tyranneaux ? Le pouvoir sera-t-il dans les caves, au lieu de rayonner à sa place naturelle ? On doit y songer. L'esprit de localité, tel qu'il vient d'être dessiné, gagnera la Chambre[2].

[Mais voici un type de probité paysanne. C'est lui qui fait penser un peu au Blaise Bonnin de G. Sand (voir p. 449, n. 4).]

Probité paysanne et républicaine.

Voûté par le travail, le visage blanc, les cheveux d'argent, ce vieux vigneron, à lui seul toute la probité de la

1. Le système monarchique, aux yeux de Balzac, est détruit en France depuis 1830.

2. La théorie des privilèges est bien contestable. Ce qui ne l'est pas, c'est la critique faite ici par Balzac d'une corruption de l'esprit démocratique contre laquelle un pays ne saurait trop se mettre en garde. Il faut toujours se rappeler la pensée de Montesquieu, qui faisait de la *vertu*, ou sentiment de l'intérêt général, le principe de la démocratie. — On voit que Balzac admet maintenant les avantages de la centralisation.

commune, avait été, pendant la Révolution, président du club des jacobins à la Ville-aux-Fayes, et juré près le tribunal révolutionnaire au district. Jean-François Niseron, fabriqué du même bois dont furent faits les apôtres, offrait jadis le portrait, toujours pareil sous tous les pinceaux, de ce saint Pierre en qui les peintres ont tous figuré le front quadrangulaire du peuple, la forte chevelure naturellement frisée du travailleur, les muscles du prolétaire, le teint du pêcheur, ce nez puissant, cette bouche à demi-railleuse qui nargue le malheur, enfin l'encolure du fort qui coupe des fagots dans le bois voisin pour faire le dîner, pendant que les doctrinaires de la chose discourent.

Tel fut, à quarante ans, au début de la Révolution, cet homme dur comme le fer, pur comme l'or. Avocat du peuple, il crut à une république en entendant gronder ce nom, encore plus formidable peut-être que l'idée. Il crut à la république de Jean-Jacques Rousseau, à la fraternité des hommes, à l'échange des beaux sentiments, à la proclamation du mérite, au choix sans brigue, enfin à tout ce que la médiocre étendue d'un arrondissement, comme Sparte. rend possible, et que les proportions d'un empire rendent chimériques. Il signa ses idées de son sang, son fils unique partit pour la frontière ; il fit plus, il les signa de ses intérêts, dernier sacrifice de l'égoïsme. Neveu, seul héritier du curé de Blangy, ce tout-puissant tribun de la campagne pouvait en reprendre l'héritage à la belle Arsène, la jolie servante du défunt ; il respecta les volontés du testateur et accepta la misère, qui, pour lui, vint aussi promptement que la décadence pour sa république.

Jamais un denier, une branche d'arbre appartenant à autrui ne passa dans les mains de ce sublime républicain, qui rendrait la république acceptable s'il pouvait faire école. Il refusa d'acheter des biens nationaux : il déniait à la République le droit de confiscation. En réponse aux demandes du comité de salut public, il voulait que la vertu des citoyens fît pour la sainte patrie les miracles que les tripoteurs de pouvoir voulaient opérer à prix d'or. Cet homme antique reprocha publiquement à Gaubertin père[1] ses trahisons secrètes, ses complaisances et ses déprédations. Il gourmanda le vertueux Mouchon[2], ce représentant du peuple dont la vertu fut tout bonnement de l'incapacité, comme chez tant d'autres qui, gorgés des ressources

1. L'ex-bailli de Soulanges.

2. Régisseur des biens de la famille de Ronquerolles, il avait sauvé leurs propriétés et leur vie. Il était député à la Convention.

politiques les plus immenses que jamais nation ait livrées, armés de toute la force d'un peuple enfin, n'en tirèrent pas tant de grandeur que Richelieu sut en trouver dans la faiblesse d'un roi[1]. Aussi le citoyen Niseron devint-il un reproche vivant pour trop de monde. On accabla bientôt le bonhomme sous l'avalanche de l'oubli avec ce mot terrible : « Il n'est content de rien ! » le mot de ceux qui se sont repus pendant la sédition.

Cet autre paysan du Danube regagna son toit à Blangy, regarda choir une à une ses illusions, vit sa république finir en queue d'empereur, et tomba dans une complète misère sous les yeux de Rigou, qui sut hypocritement l'y réduire. Savez-vous pourquoi ? Jamais Jean-François Niseron ne voulut rien accepter de Rigou. Des refus réitérés apprirent au détenteur de la succession[2] en quelle mésestime profonde le tenait le neveu du curé.

. . . .

Des douze années de la République française, le vieillard s'était écrit une histoire à lui, pleine uniquement des traits grandioses qui donneront à ce temps héroïque l'immortalité. Les infamies, les massacres, les spoliations, ce bonhomme voulait les ignorer ; il admirait toujours les dévouements, *Le Vengeur*, les dons à la patrie, l'élan du peuple aux frontières, et il continuait son rêve pour s'y endormir.

La Révolution a eu beaucoup de poètes semblables au père Niseron, qui chantèrent leurs poèmes à l'intérieur ou aux armées, secrètement ou au grand jour, par des actes ensevelis sous les vapeurs de cet ouragan, et de même que, sous l'Empire, des blessés oubliés criaient : « Vive l'empereur ! » avant de mourir. Ce sublime appartient en propre à la France. L'abbé Brossette avait respecté cette inoffensive conviction. Le vieillard s'était attaché naïvement au curé pour ce seul mot dit par le prêtre : « La vraie république est dans l'Evangile. » Et le vieux républicain portait la croix, et il revêtait la robe mi-partie de rouge et de noir, et il était digne, sérieux à l'église, et il vivait des triples fonctions dont l'avait investi l'abbé Brossette, qui voulut donner à ce brave homme non pas de quoi vivre, mais de quoi ne pas mourir de faim.

Ce vieillard, l'Aristide de Blangy, parlait peu, comme toutes les nobles dupes qui s'enveloppent dans le manteau

1. Une épigramme n'est pas toujours de l'histoire.

2. Rigou a épousé la belle Arsène (voir plus haut).

de la résignation, mais il ne manquait jamais à blâmer le mal ; aussi les paysans le craignaient-ils comme les voleurs craignent la police. Il ne venait pas six fois dans l'année au *Grand-I-Vert*, quoiqu'on l'y fêtât toujours. Le vieillard maudissait le peu de charité des riches, leur égoïsme le révoltait, et par cette fibre il paraissait toujours tenir aux paysans. Aussi disait-on : « Le père Niseron n'aime pas les riches, il est des nôtres. »

Pour couronne civique, cette belle vie obtenait dans toute la vallée ces mots ; « Le brave père Niseron ! il n'y a pas de plus honnête homme ! » Pris souvent pour arbitre souverain dans certaines contestations, il réalisait ce mot magique : *l'ancien du village,*

Ce vieillard, extrêmement propre, quoique dénué, portait toujours des culottes, de gros bas drapés, des souliers ferrés, l'habit quasi français à grands boutons, conservé par les vieux paysans, et le chapeau de feutre à larges bords ; mais les jours ordinaires, il avait une veste de drap bleu si rapetassée, qu'elle ressemblait à une tapisserie. La fierté de l'homme qui se sent libre et digne de la liberté donnait à sa physionomie, à sa démarche, le je ne sais quoi du noble ; il portait, enfin, un vêtement et non des haillons.

[Voici enfin l'usurier Rigou [1] ; il compose, avec Gaubertin et Soudry, le triumvirat qui, en excitant les haines paysannes, obligera le général à se défaire de sa propriété dont eux-mêmes deviendront acquéreurs.]

L'usurier des campagnes [2].

Alors âgé de soixante-sept ans, Rigou n'avait pas fait une seule maladie en trente ans, et rien ne paraissait

1. Balzac a déjà peint l'usurier des campagnes dans un épisode du *Médecin de Campagne*. C'est Taboureau, ancien journalier, « brave garçon, obligeant, commode », mais devenu « processif, chicaneur, dédaigneux », d'autant plus vicieux qu'il s'enrichit. Il est bien loin d'avoir l'envergure de Rigou. — L'usure était la plaie des campagnes avant l'institution du crédit foncier : « Il est permis de croire, dit Lemer, que la lecture de ces trois admirables études (*Les Paysans*, *Le Curé de Village*, *Le Médecin de Campagne*) a été pour quelque chose dans le mouvement d'idées de réformes agricoles qui s'est produit depuis un demi-siècle. » (1892. *Balzac, sa vie, son œuvre*). — Voir aussi dans *Une double Famille* (1830), Bontems, acquéreur de biens nationaux.

2. Nous conservons ce titre, donné par Balzac à un long chapitre, bien que l'extrait suivant

devoir atteindre cette santé vraiment insolente. Grand, sec, les yeux bordés d'un cercle brun, les paupières presque noires, quand le matin il laissait voir son cou ridé, rouge et grenu, vous l'eussiez d'autant mieux comparé à un condor que son nez, très long, pincé du bout, aidait encore à cette ressemblance par une coloration sanguinolente. Sa tête, quasi chauve, eût effrayé les connaisseurs par un occiput en dos d'âne, indice d'une volonté despotique. Ses yeux grisâtres, presque voilés par ses paupières à membranes filandreuses, étaient prédestinés à jouer l'hypocrisie. Deux mèches de couleur indécise, à cheveux si clair-semés qu'ils ne cachaient pas la peau, flottaient au-dessus des oreilles larges, hautes et sans ourlet, trait qui révèle la cruauté, mais dans l'ordre moral seulement, quand il n'annonce pas la folie [1]. La bouche, très fendue et à lèvres minces, annonçait un mangeur intrépide, un buveur déterminé, par la tombée des coins qui dessinait deux espèces de virgules où coulaient les jus, où pétillait sa salive quand il mangeait ou qu'il parlait. Héliogabale devait être ainsi.

Son costume, invariable, consistait en une longue redingote bleue à collet militaire, en une cravate noire, un pantalon et un vaste gilet de drap noir. Ses souliers, à fortes semelles, étaient garnis de clous à l'extérieur et à l'intérieur d'un chausson tricoté par sa femme durant les soirées d'hiver. Annette et sa maîtresse tricotaient aussi les bas de monsieur.

Rigou s'appelait Grégoire. Aussi ses amis ne renonçaient-ils point aux divers calembours que le G du prénom autorisait, malgré l'usage immodéré qu'on en faisait depuis trente ans. On le saluait toujours de ces phrases : « J'ai Rigou ! — Je ris, goutte ! — Ris, goûte ! — Rigoulard », etc., mais surtout de *Grigou* (G. Rigou).

Quoique cette esquisse peigne le caractère, personne n'imaginerait jamais jusqu'où, sans opposition et dans la solitude, l'ancien bénédictin [2] avait poussé la science de l'égoïsme, celle du bien-vivre et la volupté sous toutes les formes. D'abord il mangeait seul, servi par sa femme et par Annette, qui se mettaient à table avec Jean, après lui,

ne puisse initier le lecteur au système d'usure employé par Rigou. Il consiste en gros à ne jamais rien prêter à un paysan « qui n'achetait pas au moins trois hectares et qui ne payait pas la moitié du prix comptant. » C'est ainsi que toutes « les sueurs du pays coulaient » pour Rigou.

1. En tout ceci, on retrouve le lecteur de Gall et de Lavater (cf. *passim*).

2. En effet Rigou a jeté son froc au début de la Révolution.

dans la cuisine, pendant qu'il digérait son dîner, qu'il cuvait son vin en lisant *les nouvelles*.

A la campagne, on ne connaît pas les noms propres des journaux, ils s'appellent tous *les nouvelles*.

Le dîner, de même que le déjeuner et le souper, toujours composé de choses exquises, était cuisiné avec cette science qui distingue les gouvernantes de curé entre toutes les cuisinières. Ainsi, Madame Rigou battait elle-même le beurre deux fois par semaine. La crème entrait comme élément dans toutes les sauces. Les légumes étaient cueillis de manière à sauter de leurs planches dans la casserole. Les Parisiens, habitués à manger de la verdure, des légumes qui accomplissent une seconde végétation exposés au soleil, à l'infection des rues, à la fermentation des boutiques, arrosés par les fruitières, qui leur donnent ainsi la plus trompeuse fraîcheur, ignorent les saveurs exquises que contiennent ces produits auxquels la nature a confié des vertus fugitives, mais puissantes, quand ils sont mangés en quelque sorte tout vifs.

Le boucher de Soulanges apportait sa meilleure viande, sous peine de perdre la pratique du redoutable Rigou. Les volailles, élevées à la maison, devaient être d'une excessive finesse.

Ce soin de papelardise embrassait toutes les choses destinées à Rigou. Si les pantoufles de ce savant thélémiste[1] étaient de cuir grossier, une bonne peau d'agneau en formait la doublure. S'il portait une redingote de gros drap, c'est qu'elle ne touchait pas sa peau, car sa chemise, blanchie et repassée au logis, avait été filée par les plus habiles doigts de la Frise. Sa femme, Annette et Jean[2] buvaient le vin du pays, le vin que Rigou se réservait sur sa récolte; mais, dans sa cave particulière, pleine comme une cave de Belgique, les vins de Bourgogne les plus fins côtoyaient ceux de Bordeaux, de Champagne, du Roussillon, du Rhône, d'Espagne, tous achetés dix ans à l'avance, et toujours mis en bouteilles par frère Jean. Les liqueurs, provenues des Iles, procédaient de Madame Amphoux[3]; l'usurier en avait acquis une provision pour

1. Allusion à l'abbaye de Thélème, imaginée par Rabelais.

2. Annette est la servante du ménage, très fine mouche.— Jean fut jadis frère convers ; c'est le factotum de Rigou.

3. Mme Amphoux, de Marseille, fabriqua jadis des liqueurs illustres. Cf. Eugène Sue : *Les sept Péchés capitaux* : «...Au point de vue de la charité, la gourmandise pourrait avoir les plus heureux résultats.— Allons, soit,

le reste de ses jours, au dépeçage d'un château de Bourgogne.

Rigou mangeait et buvait comme Louis XIV, un des plus grands consommateurs connus, ce qui trahit les dépenses d'une vie plus que voluptueuse. Discret et habile dans sa prodigalité secrète, il disputait ses moindres marchés comme savent disputer les gens d'Église. Au lieu de prendre des précautions infinies pour ne pas être trompé dans ses acquisitions, le rusé moine gardait un échantillon et se laissait écrire les conventions ; mais, quand son vin ou ses provisions voyageaient, il prévenait qu'au plus léger vice des choses, il refuserait d'en prendre livraison.

Jean, directeur du fruitier, était dressé à savoir conserver les produits du plus beau *fruitage* connu dans le département. Rigou mangeait des poires, des pommes et quelquefois du raisin à Pâques.

Jamais prophète, susceptible de *passer* dieu, ne fut plus aveuglément obéi que ne l'était Rigou chez lui, dans ses moindres caprices. Le mouvement de ses gros sourcils noirs plongeait sa femme, Annette et Jean dans des inquiétudes mortelles ; il retenait ses trois esclaves par la multiplicité minutieuse de leurs devoirs, qui leur faisait comme une chaîne. A tout moment, ces pauvres gens se voyaient sous le coup d'un travail obligé, d'une surveillance ; mais ils avaient fini par trouver une sorte de plaisir dans l'accomplissement de ces travaux constants, ils ne s'ennuyaient point. Tous trois, ils avaient le bien-être de cet homme pour seul et unique texte de leurs préoccupations.

....

Profond comme un moine, silencieux comme un bénédictin en travail d'histoire, rusé comme un prêtre, dissimulé comme tout avare, se tenant toujours dans les limites du droit, cet homme eût été Tibère à Rome, Richelieu sous Louis XIII, Fouché, s'il avait eu l'ambition d'aller à la Convention ; mais il eut la sagesse d'être un Lucullus sans faste, un voluptueux avare. Pour occuper son esprit, il jouissait d'une haine taillée en plein drap. Il tracassait le général comte de Montcornet. Il faisait mouvoir les paysans par le jeu de fils cachés dont le maniement l'amusait comme une partie d'échecs où les pions vivaient, où les cavaliers couraient à cheval, où les fous comme

reprit l'abbé en haussant les épaules, tout en *sirotant* un petit verre *d'exquise crême de cannelle de Mme Amphoux* (1788)... »

Fourchon[1] babillaient, où les tours féodales brillaient au soleil, où la reine faisait malicieusement échec au roi. Tous les jours, en se levant, de sa fenêtre cet homme voyait les faîtes orgueilleux des Aigues, les cheminées des pavillons, les superbes portes, et il se disait : « Tout cela tombera ! je sécherai ces ruisseaux, j'abattrai ces ombrages. » Enfin il avait sa grande et sa petite victime. S'il méditait la ruine du château, le renégat se flattait de tuer l'abbé Brossette à coups d'épingle.

Pour achever de peindre cet ex-religieux, il suffira de dire qu'il allait à la messe en regrettant que sa femme vécût, et manifestait le désir de se réconcilier avec l'Eglise aussitôt son veuvage venu. Il saluait avec déférence l'abbé Brossette en le rencontrant, et lui parlait doucement, sans jamais s'emporter. En général, tous les gens qui tiennent à l'Eglise, ou qui en sont sortis, ont une patience d'insecte : ils la doivent à l'obligation de garder un décorum, éducation qui manque depuis vingt ans à l'immense majorité des Français, même à ceux qui se croient bien élevés. Tous les conventuels que la Révolution a fait sortir de leurs monastères et qui sont entrés dans les affaires ont montré, par leur froideur et leur réserve, la supériorité que donne la discipline ecclésiastique à tous les enfants de l'Église, même à ceux qui la désertent.

[Ce personnage est l'artisan de la spoliation du comte de Montcornet. Excités en secret par lui et par Gaubertin, les paysans détruisent sournoisement ses arbres. Une ligue se forme contre le garde Michaud, avec la complicité du régisseur Sibilet, traître vendu à Rigou. Finalement, ce brave homme est assassiné la nuit ; son meurtrier ne sera jamais découvert. Cette catastrophe ne décide pas encore le comte à quitter le pays ; il s'entête, il dépensera ce qu'il faudra en surveillance, pour avoir raison de ses ennemis, dût-il s'y ruiner à moitié. Mais un jour, au détour d'une allée, il se trouve brusquement en face d'un certain Bonnébault, un chenapan, autrefois soldat, qui le guettait pour le tuer et qui, pour la troisième fois, n'a pas eu le courage de tirer sur un ancien serviteur de l'Empereur. Le comte en a assez ; il vend sa terre à perte. Rigou a les vignes, Gaubertin les bois, la bande noire prend le reste.]

1. Voir p. 444 sqq.

LES PARENTS PAUVRES (1846-47)

L'œuvre expliquée.

[Après l'immense effort de sa vie, Balzac éprouve de plus en plus une impatience trépidante de toucher au port. Mme Hanska était veuve depuis le 1er novembre 1841 ; il ne devait l'épouser que le 14 mars 1850. Pendant ces neuf années, sa grande préoccupation est sans doute d'accomplir son œuvre, mais aussi de payer ses dettes, de liquider tout le passé, de recommencer enfin, après un si long corps à corps avec tant de difficultés, une vie neuve et sereine. Plusieurs fois, il interrompt son labeur pour aller voir « son étoile ». Déjà, de juillet à octobre 1843, il a fait un séjour à Saint-Pétersbourg, auprès d'elle ; il devait la revoir à Dresde en octobre 1844, mais ce ne fut qu'au printemps de 1845 ; après quelques semaines de furieux travail à Paris, il la retrouve encore en Allemagne, et part pour l'Italie avec elle, sa fille et son gendre, le comte Mniszech. Ensemble, ils voient Gênes, Rome et Naples. Aussi, en 1845, Balzac avait peu produit ; il n'a pu venir à bout de la deuxième partie des *Paysans*, « bien que ce fût une nécessité absolue devant laquelle tout devait céder, relativement à la littérature et à la réputation de loyauté [qu'il a] pour les engagements de plume ». *(A l'Etrangère*, 15 février 1845). Entre le désespoir de ne pas voir Mme Hanska, et « le chagrin littéraire, financier, celui d'amour-propre », c'est ce dernier qu'il a choisi. Et puis la nature « regimbait », elle avait « assez de travail » (10 avril 1845).

Il faut que 1846 soit une revanche. Pendant l'hiver de 1845 à 1846, entre de grands travaux de correction sur ses œuvres antérieures, il se met sérieusement aux *Petites Misères de la vie conjugale*. Mais (17 décembre 1845) le spleen, compliqué de nostalgie, le reprend : « C'est la mort de l'âme, la mort de la volonté, l'affaissement de l'être tout entier. » Il lui semble qu'il ne pourra reprendre ses travaux qu'après avoir « arrêté, arrangé sa vie. » Il se distrait, il lit les *Trois Mousquetaires*, il prend du haschich avec Gautier, à l'hôtel Pimodan (le 22 décembre). Finalement, en mars, n'y tenant plus, le voilà qui part pour Rome ; il y passe quelques semaines d'enchantement, entre les

églises, le brocantage et Mme Hanska. En mai, il rentre à Paris, avec un Séb. del Piombo, un Bronzino, « un Mirevelt de la dernière beauté », un Saint-Pierre d'Holbein, etc[1]. Et le 15 juin, il se met, enfin, aux *Parents pauvres.*

C'est, de 1845 à sa mort, en 1850, la seule œuvre qu'il ait intégralement réalisée : le reste n'est que fragments, achèvement ou ébauche. *Les Parents pauvres* sont conçus, écrits et publiés de juin 1846 à octobre 1847. Cette fois encore, et plus nettement que jamais, Balzac a fait un diptyque, une œuvre contrastée : « *Le Vieux Musicien*, écrit-il tout de suite à Mme Hanska, est le *parent pauvre*, accablé d'humiliation, d'injures, plein de cœur, pardonnant tout et ne se vengeant que par des bienfaits. *La Cousine Bette* est la *parente pauvre* accablée d'humiliations, d'injures, vivant dans l'intérieur de trois ou quatre familles, et y méditant la vengeance de ses froissements d'amour-propre et de ses vanités blessées. » Ce dernier sujet devait se modifier beaucoup et se compliquer à l'exécution. Primitivement, c'était une nouvelle; en réalité, c'est le plus volumineux roman qu'ait écrit Balzac. — L'une et l'autre œuvres devaient compléter avec *Pierrette* la série des *Parents pauvres ;* mais Balzac fit entrer *Pierrette* dans la catégorie des *Célibataires.*

Dès lors, Balzac vit dans « la fièvre continue de l'inspiration et de l'insomnie »; il espère avoir fini *Le Vieux Musicien* dès le 12 juillet, en se levant tous les jours à une heure et demie du matin. Le 20 *La Cousine Bette* n'est encore qu'une informe ébauche, tout est à inventer; mais *Le Cousin Pons* avance. D'ailleurs « ce n'est rien que l'invention, le drame, le travail : c'est le payement qui est tout. » Balzac se fie en sa verve pour réveiller le public, « ce despote ennuyé ». Il espère bien attaquer *La Cousine Bette* le 24 juillet, puis, bien vite, se remettre à la suite des *Paysans.* D'ailleurs le succès de *Splendeurs et Misères des Courtisanes* l'excite : « La profonde vérité de nos mœurs judiciaires, rendue si dramatique, a surpris les gens du métier. Attendez l'*Histoire des Parents pauvres*, et vous verrez que j'en ferai une bien belle œuvre. » (30 juillet). Le 2 août, il a terminé *Le Vieux Musicien*, du moins en sa première rédaction, puisque le 20 novembre il déclarera qu'il lui en reste encore soixante-huit feuillets à faire; décidément, il l'appellera *Le Parasite.* Mais non ! Mme Hanska ne voudra pas de ce titre : il rappellerait trop *Le Glorieux*, *Le Méchant* et autres comédies du 18e siècle. Alors ce sera *Le Cousin Pons*, « une de ces belles œuvres d'une excessive simplicité qui contiennent tout le cœur humain; c'est aussi grand et plus clair que *Le Curé de Tours*, c'est tout aussi

1. Cf. plus loin, *Le Cousin Pons*, p. 482 sqq.

navrant » ; Balzac en est « ravi ». Et voici que se dégage *La Cousine Bette*, un roman terrible, « car le caractère principal sera un composé de sa mère, de Mme Valmore, et de la tante de Mme Hanska[1]. »

Mais il semble que de nouveau, l'accablante chaleur aidant, sa puissance d'invention subisse un temps d'arrêt. Il relit W. Scott. Le 8 octobre, *Le Constitutionnel* commence la publication de *La Cousine Bette*, et Balzac s'échappe quelques jours à Wiesbaden, où Mme Hanska prend les eaux. Une acclamation universelle accueille son œuvre ; quand il rentre à Paris il trouve le monde, les journaux retournés en sa faveur (18 octobre 1846) : « Ceux qui luttaient ne luttent plus, ceux qui m'étaient les plus hostiles, comme par exemple Soulié, me reviennent. » Balzac travaille « comme un nègre ». Il « se sent jeune, plein d'énergie et de talent ». Il pense à la petite maison de Beaujon, qu'il acquiert, qu'il remplit d'objets d'art, qu'il prépare pour l'Etrangère. Les tracas financiers ne chôment pas. Mais « sa foi, sa croyance en elle » lui donnent « une patience, une lucidité, un talent, à surprendre les plus téméraires et les plus hardis lutteurs. » Il le dit, et c'est vrai. Il n'a rien fait de plus vigoureux, de plus surabondant que *Les Parents pauvres*, ni de plus âprement triste. Il se grise de son effort ; il en arrive à croire que *La Cousine Bette* a été improvisée en six semaines (novembre 1846), alors qu'elle a paru en deux mois, et qu'il y a travaillé du commencement d'août à la fin de novembre : « Vingt chapitres ont été écrits *currente calamo*, faits la veille pour le lendemain sans épreuves. » C'est là-dessus qu'il a passé six semaines, depuis son retour de Wiesbaden, et déjà c'est un joli tour de force ; le docteur Nacquard est effrayé de ces « débauches de cervelle », Balzac, d'ailleurs, se sent « atteint » ; la mémoire des noms lui échappe. Voilà plus de quatorze ans qu'il a éprouvé les premiers symptômes de l'épuisement, auquel, dans trois ans, il succombera.

La Correspondance ne nous apprend rien de plus sur la composition de ces deux romans ; elle ne nous explique pas pourquoi *Le Cousin Pons*, très avancé alors que *La Cousine Bette* n'était qu'une esquisse, fut publié après elle[2]. Mais elle nous montre que ces deux œuvres, Balzac se les est arrachées à une époque où il commençait à ressentir profondément les effets

1. Voir plus loin, p. 466 sqq.

2. Peut-être, à cause du type du Président Camusot de Marville, qu'il ne voulait pas faire reparaître trop vite après *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, où il jouait déjà un rôle très important. Mais on doit pouvoir en trouver d'autres raisons ; elles regarderaient seulement « l'art littéraire », s'il faut en croire l'*Avertissement* inséré par Balzac dans *Le Constitutionnel* du 18 mars 1847 (cité par M. de Lovenjoul : *Histoire des œuvres de Balzac*, p. 126).

d'un surmenage ancien. Elles attestent cependant sa maîtrise; — *Le Cousin Pons* surtout est, avec *Eugénie Grandet* et *La Recherche de l'Absolu*, le roman le plus serré, le plus solidement composé de la *Comédie humaine*.]

LA COUSINE BETTE

Analyse et Extraits.

[Lisbeth Fischer est la cousine germaine de la charmante Adeline Fischer, qui a épousé le baron Hulot d'Ervy, aujourd'hui directeur au ministère de la guerre et grand officier de la Légion d'honneur. Elle a reçu et conservé une éducation paysanne. Elle est restée dans une situation inférieure : c'est la parente pauvre.]

Un caractère de vieille fille[1]

La cousine Bette présentait dans les idées cette singularité qu'on remarque chez les natures qui se sont développées fort tard, chez les sauvages, qui pensent beaucoup et parlent peu. Son intelligence paysanne avait d'ailleurs acquis, dans les causeries de l'atelier[2], par la fréquentation des ouvriers et des ouvrières, une dose du mordant parisien. Cette fille, dont le caractère ressemblait prodigieusement à celui des Corses, travaillée inutilement par les instincts des natures fortes, eût aimé à protéger un homme faible[3]; mais, à force de vivre dans la capitale, la capitale l'avait changée à la surface. Le poli parisien faisait rouille sur cette âme vigoureusement trempée. Douée d'une finesse devenue profonde, comme chez tous les gens voués à un célibat réel, avec le tour piquant qu'elle imprimait à ses idées, elle eût paru redoutable dans toute autre situation. Méchante, elle eût brouillé la famille la plus unie.

Pendant les premiers temps, quand elle eut quelques es-

1. Titre auquel Balzac ajoute « plus commun qu'on ne pense ».
2. Elle a été ouvrière chez « les fameux Pons frères, brodeurs de la Cour impériale », lesquels sont apparentés au cousin Pons. Il n'est pas d'autre lien entre les deux romans.
3. Voir p. 466 sqq.

pérances dans le secret desquelles elle ne mit personne, elle s'était décidée à porter des corsets, à suivre les modes, et obtint alors un moment de splendeur pendant lequel le baron la trouva mariable. Lisbeth fut alors la brune piquante de l'ancien roman français. Son regard perçant, son teint olivâtre, sa taille de roseau pouvaient tenter un major en demi-solde; mais elle se contenta, disait-elle en riant, de sa propre admiration. Elle finit d'ailleurs par trouver sa vie heureuse, après en avoir élagué les soucis matériels, car elle allait dîner tous les jours en ville, après avoir travaillé depuis le lever du soleil. Elle n'avait donc qu'à pourvoir à son déjeuner et à son loyer; puis on l'habillait et on lui donnait beaucoup de ces provisions acceptables, comme le sucre, le café, le vin, etc.

En 1837, après vingt-sept ans de vie, à moitié payée par la famille Hulot et par son oncle Fischer, la cousine Bette, résignée à ne rien être, se laissait traiter sans façon; elle se refusait elle-même à venir aux grands dîners, en préférant l'intimité qui lui permettait d'avoir sa valeur et d'éviter des souffrances d'amour-propre. Partout, chez le général Hulot[1], chez Crevel[2], chez le jeune Hulot, chez Rivet, successeur des Pons, avec qui elle s'était raccommodée et qui la fêtait, chez la baronne, elle semblait être de la maison. Enfin, partout elle savait amadouer les domestiques en leur payant de petits pourboires de temps en temps, en causant toujours avec eux pendant quelques instants avant d'entrer au salon. Cette familiarité, par laquelle elle se mettait franchement au niveau des gens, lui conciliait leur bienveillance subalterne, très essentielle aux parasites. « C'est une bonne et brave fille! » était le mot de tout le monde sur elle. Sa complaisance, sans bornes quand on ne l'exigeait pas, était d'ailleurs, ainsi que sa fausse bonhomie, une nécessité de sa position. Elle avait fini par comprendre la vie en se voyant à la merci de tout le monde; et, voulant plaire à tout le monde, elle riait avec les jeunes gens à qui elle était sympathique par une espèce de patelinage qui les séduit toujours, elle devinait et épousait leurs désirs, elle se rendait leur interprète, elle leur paraissait être une bonne confidente, car elle n'avait pas le droit de les gronder. Sa discrétion absolue lui méritait la confiance des gens d'un âge mûr, car elle possédait, comme

1. Il s'agit du frère du baron (voir *Les Chouans*, et p. 471 sqq.) qui n'est plus général, mais maréchal.

2. Ancien commis et successeur de Birotteau, type de parvenu. Sa fille a épousé le fils du baron Hulot.

Ninon[1], des qualités d'homme. En général, les confidences vont plutôt en bas qu'en haut. On emploie beaucoup plus ses inférieurs que ses supérieurs dans les affaires secrètes; ils deviennent donc les complices de nos pensées réservées, ils assistent aux délibérations; or, Richelieu se regarda comme arrivé quand il eut le droit d'assistance au conseil. On croyait cette pauvre fille dans une telle dépendance de tout le monde, qu'elle semblait condamnée à un mutisme absolu. La cousine se surnommait elle-même le confessionnal de la famille.

....

Avec le temps, la cousine Bette avait contracté des manies de vieille fille, assez singulières. Ainsi, par exemple, elle voulait, au lieu d'obéir à la mode, que la mode s'appliquât à ses habitudes et se pliât à ses fantaisies toujours arriérées. Si la baronne lui donnait un joli chapeau nouveau, quelque robe taillée au goût du jour, aussitôt la cousine Bette retravaillait chez elle, à sa façon, chaque chose, et la gâtait en s'en faisant un costume qui tenait des modes impériales et de ses anciens costumes lorrains. Le chapeau de trente francs devenait une loque, et la robe un haillon. La Bette était, à cet égard, d'un entêtement de mule; elle voulait se plaire à elle seule et se croyait charmante ainsi; tandis que cette assimilation, harmonieuse en ce qu'elle la faisait vieille fille de la tête aux pieds, la rendait si ridicule, qu'avec le meilleur vouloir personne ne pouvait l'admettre chez soi les jours de gala.

Cet esprit rétif, capricieux, indépendant, l'inexplicable sauvagerie de cette fille, à qui le baron avait par quatre fois trouvé des partis (un employé de son administration, un major, un entrepreneur des vivres, un capitaine en retraite), et qui s'était refusée à un passementier, devenu riche depuis, lui méritait le surnom de Chèvre que le baron lui donnait en riant. Mais ce surnom ne répondait qu'aux bizarreries de la surface, à ces variations que nous nous offrons tous les uns aux autres en état de société. Cette fille, qui, bien observée, eût présenté le côté féroce de la classe paysanne, était toujours l'enfant qui voulait arracher le nez de sa cousine[2], et qui peut-être, si elle n'était devenue raisonnable, l'aurait tuée en un paroxysme de jalousie. Elle ne domptait que par la connaissance des lois et

1. Tout le monde connaît Ninon de l'Enclos, chez qui le jeune Voltaire fit les premières armes de son esprit.

2. Cette féroce jalousie renaîtra dans la suite.

du monde cette rapidité naturelle avec laquelle les gens de la campagne, de même que les sauvages, passent du sentiment à l'action. En ceci peut-être consiste toute la différence qui sépare l'homme naturel de l'homme civilisé. Le sauvage n'a que des sentiments, l'homme civilisé a des sentiments et des idées. Aussi, chez les sauvages, le cerveau reçoit-il, pour ainsi dire, peu d'empreintes, il appartient alors tout entier au sentiment qui l'envahit, tandis que, chez l'homme civilisé, les idées descendent sur le cœur qu'elles transforment; celui-ci est à mille intérêts, à plusieurs sentiments, tandis que le sauvage n'admet qu'une idée à la fois. C'est la cause de la supériorité momentanée de l'enfant sur les parents et qui cesse avec le désir satisfait; tandis que, chez l'homme voisin de la nature, cette cause est continue. La cousine Bette, la sauvage Lorraine, quelque peu traîtresse, appartenait à cette catégorie de caractères, plus communs chez le peuple qu'on ne pense, et qui peut en expliquer la conduite pendant les révolutions.

[Rue du Doyenné, où elle habite, elle a fait la connaissance d'un Livonien exilé, Wenceslas Steinbock, elle l'a empêché de se tuer, elle l'a obligé à travailler; c'est un artiste, sans volonté ni caractère, elle le tient en tutelle; elle est jalouse comme une tigresse de quiconque voudrait lui en disputer la possession. Son instinct de protection et de domination, toutes ses tendresses refoulées, elles les a reportées sur lui[1]. Or, elle a découvert qu'Hortense Hulot, la fille du baron, aime secrètement Steinbock.]

La muse geôlière[2].

Elle trouva, travaillant à la lueur d'une petite lampe dont la clarté s'augmentait en passant à travers un globe

1. Quelque chose ici de cet instinct qui porte un être fort et battu par la vie à triompher en la personne d'un faible dont il arrange le destin : cf. l'association Vautrin-Rubempré.

2. C'est ici (mais ailleurs encore) que Balzac pense à sa mère, qui le talonnait, lui demandait compte de son temps, trouvait toujours que son talent ne rapportait pas assez, qu'il n'en réglait pas le rendement d'une manière assez serrée, qui était incapable enfin de comprendre les caprices de l'inspiration artistique, le besoin de liberté, de loisir, même de flânerie si fort chez Balzac entre ses crises de travail. « Ma mère est là, qui compte mes lignes », disait-il à Mme Carraud le 1er juin 1832, — et à sa mère en juillet 1833 : « Mais, ma pauvre mère,.. je ne puis envoyer de manuscrit... que le

plein d'eau, le héros des rêves d'Hortense, un pâle jeune homme blond, assis à une espèce d'établi couvert des outils du ciseleur, de cire rouge, d'ébauchoirs, de socles dégrossis, de cuivres fondus sur modèle, vêtu d'une blouse, et tenant un petit groupe en cire à modeler qu'il contemplait avec l'attention d'un poète au travail.

— Tenez, Wenceslas, voilà ce que je vous apporte, dit-elle en plaçant son mouchoir sur un coin de l'établi.

Puis elle tira de son cabas avec précaution les friandises et les fruits.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle, répondit le pauvre exilé d'une voix triste.

— Ça vous rafraichira, mon pauvre enfant. Vous vous échauffez le sang à travailler ainsi, vous n'étiez pas né pour un si rude métier...

Wenceslas Steinbock regarda la vieille fille d'un air étonné.

— Mangez donc, reprit-elle brusquement, au lieu de me contempler comme une de vos figures quand elles vous plaisent.

En recevant cette espèce de gourmade en paroles, l'étonnement du jeune homme cessa, car il reconnut alors son mentor femelle dont la tendresse le surprenait toujours, tant il avait l'habitude d'être rudoyé. Quoique Steinbock eût vingt-neuf ans, il paraissait, comme certains blonds, avoir cinq ou six ans de moins; et, à voir cette jeunesse, dont la fraîcheur avait cédé sous les fatigues et les misères de l'exil, unie à cette figure sèche et dure, on aurait pensé que la nature s'était trompée en leur donnant leurs sexes. Il se leva, s'alla jeter dans une vieille bergère Louis XV couverte en velours d'Utrecht jaune, et parut vouloir s'y reposer. La vieille fille prit alors une prune de reine-claude et la présenta doucement à son ami[1].

1er août!... Ce n'est ni l'imagination, ni le courage qui me manquent... je ne puis plus rien donner! » Et il lui fait le compte, en petit garçon, de tout ce qu'il a fait. Etc. — En Steinbock, Balzac a peint, à l'exclusion du côté énergique de son caractère, le côté voluptueux, badaud, paresseux dont ses lettres et ses œuvres parlent souvent : l'artiste enfant.

1. On pourra suivre à travers la correspondance les alternatives de rudoyante humeur et de tendresse de Mme de Balzac mère. Le moindre témoignage de douceur maternelle émouvait Balzac. Finalement, c'est l'amertume qui semble l'emporter (voir le terrible passage d'une *Lettre à l'Etrangère*, II, 71). Mais à son lit de mort, ce n'est pas par sa femme, c'est par sa mère que Balzac sera soigné ; — il y aurait une étude, une nouvelle âpre et tendre à écrire sur ce cas si complexe de maternité. L'âme

— Merci, dit-il en prenant le fruit.

— Etes-vous fatigué ? demanda-t-elle en lui donnant un autre fruit.

— Je ne suis pas fatigué par le travail, mais fatigué de la vie, répondit-il.

— En voilà, des idées ! dit-elle avec une sorte d'aigreur. N'avez-vous pas un bon génie qui veille sur vous ? reprit-elle en lui présentant les sucreries et lui voyant manger tout avec plaisir. Voyez, en dînant chez ma cousine, j'ai pensé à vous...

— Je sais, dit-il en lançant sur Lisbeth un regard à la fois caressant et plaintif, que, sans vous, je ne vivrais plus depuis longtemps ; mais, ma chère demoiselle, les artistes ont besoin de distraction...

— Ah ! nous y voilà !... s'écria-t-elle en l'interrompant, en se mettant les poings sur les hanches et arrêtant sur lui des yeux flamboyants. Vous voulez aller perdre votre santé dans les infamies de Paris, comme tant d'ouvriers qui finissent par aller mourir à l'hôpital ! Non, non, faites-vous une fortune, et, quand vous aurez des rentes, vous vous amuserez, mon enfant, vous aurez alors de quoi payer les médecins et les plaisirs, libertin que vous êtes.

Wenceslas Steinbock, en recevant cette bordée accompagnée de regards qui le pénétraient d'une flamme magnétique, baissa la tête. Si le médisant le plus mordant eût pu voir le début de cette scène, il aurait déjà reconnu la fausseté des calomnies lancées par les époux Olivier[1] sur la demoiselle Fischer. Tout, dans l'accent, dans les gestes et dans les regards de ces deux êtres, accusait la pureté de leur vie secrète. La vieille fille déployait la tendresse d'une brutale mais réelle maternité. Le jeune homme subissait comme un fils respectueux la tyrannie d'une mère. Cette alliance bizarre paraissait être le résultat d'une volonté puissante agissant incessamment sur un caractère faible, sur cette inconsistance particulière aux Slaves[2], qui, tout en leur laissant un courage héroïque sur les champs de bataille, leur donne un incroyable décousu dans la conduite, une mollesse morale dont les causes devraient occuper les

de Balzac s'y verrait à plein. Parmi les mères ou sœurs de grands hommes, la figure irritée de celle-ci ne ressemblerait à aucune autre. — Je crois d'ailleurs que cette page nous en apprend long.

1. Concierges qui soupçonnent Bette d'être « l'amoureuse » de Wenceslas.

2. On peut noter *passim* chez Balzac cette psychologie des races où Stendhal, son précurseur en cela, excellait.

physiologistes, car les physiologistes sont à la politique ce que les entomologistes sont à l'agriculture.

— Et si je meurs avant d'être riche ? demanda mélancoliquement Wenceslas.

— Mourir ?... s'écria la vieille fille. Oh ! je ne vous laisserai point mourir. J'ai de la vie pour deux, et je vous infuserais mon sang, s'il le fallait.

En entendant cette exclamation violente et naïve, des larmes mouillèrent les paupières de Steinbock.

— Ne vous attristez pas, mon petit Wenceslas, reprit Lisbeth émue. Tenez, ma cousine Hortense a trouvé, je crois, votre cachet assez gentil. Allez, je vous ferai bien vendre votre groupe en bronze, vous serez quitte envers moi, vous ferez ce que vous voudrez, vous deviendrez libre ! Allons, riez donc !...

— Je ne serai jamais quitte envers vous, mademoiselle, répondit le pauvre exilé.

— Et pourquoi donc ?... demanda la paysanne des Vosges en prenant le parti du Livonien contre elle-même.

— Parce que vous ne m'avez pas seulement nourri, logé, soigné dans la misère ; mais encore vous m'avez donné de la force ! Vous m'avez créé ce que je suis, vous avez été souvent dure, vous m'avez fait souffrir...

— Moi ? dit la vieille fille. Allez-vous recommencer vos bêtises sur la poésie, sur les arts, et faire craquer vos doigts, vous détirer les bras en parlant du beau idéal, de vos folies du Nord ? Le beau ne vaut pas le solide, et le solide, c'est moi ! Vous avez des idées dans la cervelle ? la belle affaire ! et moi aussi, j'ai des idées... A quoi sert ce qu'on a dans l'âme, si l'on n'en tire aucun parti ? Ceux qui ont des idées ne sont pas alors si avancés que ceux qui n'en ont pas, si ceux-là savent se remuer... Au lieu de penser à vos rêveries, il faut travailler. Qu'avez-vous fait depuis que je suis partie ?...

— Qu'a dit votre jolie cousine ?

— Qui vous a dit qu'elle fût jolie ? demanda vivement Lisbeth avec un accent où rugissait une jalousie de tigre.

— Mais vous-même.

— C'était pour voir la grimace que vous feriez ! Avez-vous envie de courir après les jupes ? Vous aimez les femmes, eh bien, fondez-en, mettez vos désirs en bronze ; car vous vous en passerez encore pendant quelque temps, d'amourettes, et surtout de ma cousine, cher ami. Ce n'est pas du gibier pour votre nez.

. . . .

Il est facile maintenant de comprendre l'espèce d'attachement extraordinaire que mademoiselle Fischer avait conçu pour son Livonien : elle le voulait heureux, et elle le voyait dépérissant, s'étiolant dans sa mansarde. On conçoit la raison de cette situation affreuse. La Lorraine surveillait cet enfant du Nord avec la tendresse d'une mère, avec la jalousie d'une femme et l'esprit d'un dragon ; ainsi elle s'arrangeait pour lui rendre toute folie, toute débauche impossible, en le laissant toujours sans argent. Elle aurait voulu garder sa victime et son compagnon pour elle, sage comme il était par force, et elle ne comprenait pas la barbarie de ce désir insensé, car elle avait pris, elle, l'habitude de toutes les privations. Elle aimait assez Steinbock pour ne pas l'épouser, et l'aimait trop pour le céder à une autre femme ; elle ne savait pas se résigner à n'en être que la mère, et se regardait comme une folle quand elle pensait à l'autre rôle. Ces contradictions, cette féroce jalousie, ce bonheur de posséder un homme à elle, tout agitait démesurément le cœur de cette fille. Eprise réellement depuis quatre ans, elle caressait le fol espoir de faire durer cette vie inconséquente et sans issue, où sa persistance devait causer la perte de celui qu'elle appelait son enfant. Ce combat de ses instincts et de sa raison la rendait injuste et tyrannique. Elle se vengeait sur ce jeune homme de ce qu'elle n'était ni jeune, ni belle, ni riche ; puis, après chaque vengeance, elle arrivait, en reconnaissant ses torts en elle-même, à des humilités, à des tendresses infinies. Elle ne concevait le sacrifice à faire à son idole qu'après y avoir écrit sa puissance à coups de hache. C'était enfin *la Tempête* de Shakespeare renversée, Caliban maître d'Ariel et de Prospero[1]. Quant à ce malheureux jeune homme à pensées élevées, méditatif, enclin à la paresse, il offrait dans les yeux, comme ces lions encagés au Jardin des plantes, le désert que sa protectrice faisait en son âme. Le travail forcé que Lisbeth exigeait de lui ne défrayait pas les besoins de son cœur. Son ennui devenait une maladie physique, et il mourait sans pouvoir demander, sans savoir se procurer l'argent d'une folie souvent nécessaire. Par certaines journées d'énergie, où le sentiment de son malheur accroissait son exaspération, il regardait Lisbeth, comme

1. Cf. aussi le beau drame philosophique de Renan. Caliban est le symbole de la basse envie, du plat prosaïsme qui veut tout avilir et que toute beauté outrage. Ariel et Prospero, c'est la liberté de l'esprit agile, le symbole de toutes les aristocraties du cœur et de l'intelligence. Le rapprochement n'est pas très exact.

un voyageur altéré, qui, traversant une côte aride, doit regarder une eau saumâtre. Ces fruits amers de l'indigence et de cette réclusion dans Paris étaient savourés comme des plaisirs par Lisbeth. Aussi prévoyait-elle avec terreur que la moindre passion allait lui enlever son esclave. Parfois elle se reprochait, en contraignant par sa tyrannie et ses reproches ce poète à devenir un grand sculpteur de petites choses, de lui avoir donné les moyens de se passer d'elle.

[Steinbock échappe à la cousine Bette et épouse Hortense Hulot. La vengeance de Bette est atroce; non seulement elle brouille le jeune ménage, mais elle favorise les débauches du baron Hulot, qui tourne au vieillard libertin. Par ses affreuses manigances, elle le conduit au dernier degré de l'avilissement, elle fait de lui l'esclave grotesque d'une femme profondément perverse. Le baron Hulot se ruine, la désolation, le déshonneur entrent dans la famille, — Hulot en arrive à être concussionnaire[1]. Il est appelé par le ministre de la guerre, le vieux Cottin, prince de Wissembourg.]

Un concussionnaire.

En ce moment même[2], le baron Hulot quittait les bureaux de la guerre et se rendait au cabinet du maréchal prince de Wissembourg, qui l'avait fait demander. Quoiqu'il n'y eût rien d'extraordinaire à ce que le ministre mandât un de ses directeurs généraux, la conscience de Hulot était si malade, qu'il trouva je ne sais quoi de sinistre et de froid dans la figure de Mitouflet[3].

— Mitouflet, comment va le prince ? demanda-t-il en fermant son cabinet et rejoignant l'huissier qui s'en allait en avant.

— Il doit avoir une dent contre vous, monsieur le baron, répondit l'huissier, car sa voix, son regard, sa figure, sont à l'orage...

1. Nous n'essayons pas de rendre ici le touffu de l'intrigue et le grouillement des personnages : il a fallu 40 pages in-8° à M. Barrière pour résumer *La Cousine Bette*.

2. Au moment où Bette enjôle le vieux maréchal Hulot, dont elle compte bien devenir la femme. Elle s'est donné les airs de la Providence familiale, tout en préparant la catastrophe où s'abîmera cette cousine qu'elle jalouse depuis l'enfance.

3. Huissier du cabinet du Ministre.

Hulot devint blême et garda le silence, il traversa l'antichambre, les salons, et arriva, les pulsations du cœur troublées, à la porte du cabinet. Le maréchal, alors âgé de soixante et dix ans, les cheveux entièrement blancs, la figure tannée comme celle des vieillards de cet âge, se recommandait par un front d'une ampleur telle, que l'imagination y voyait un champ de bataille[1]. Sous cette coupole grise, chargée de neige, brillaient, assombris par la saillie très prononcée des deux arcades sourcilières, des yeux d'un bleu napoléonien, ordinairement tristes, pleins de pensées amères et de regrets. Ce rival de Bernadotte[2] avait espéré se reposer sur un trône. Mais ces yeux devenaient deux formidables éclairs lorsqu'un grand sentiment s'y peignait. La voix, presque toujours caverneuse, jetait alors des éclats stridents. En colère, le prince redevenait soldat, il parlait le langage du sous-lieutenant Cottin, il ne ménageait plus rien. Hulot d'Ervy aperçut ce vieux lion, les cheveux épars comme une crinière, debout à la cheminée, les sourcils contractés, le dos appuyé au chambranle et les yeux distraits en apparence.

— Me voici à l'ordre, mon prince! dit Hulot gracieusement et d'un air dégagé.

Le maréchal regarda fixement le directeur sans mot dire pendant tout le temps qu'il mit à venir du seuil de la porte à quelques pas de lui. Ce regard de plomb fut comme le regard de Dieu, Hulot ne le supporta pas, il baissa les yeux d'un air confus.

— Il sait tout, pensa-t-il.

— Votre conscience ne vous dit-elle rien? demanda le maréchal de sa voix sourde et grave.

— Elle me dit, mon prince, que j'ai probablement tort de faire, sans vous en parler, des razzias en Algérie[3]. A mon âge et avec mes goûts, après quarante-cinq ans de service, je suis sans fortune. Vous connaissez les principes

1. Il faudrait beaucoup de prestige verbal pour faire accepter cette comparaison (tel Hugo transformant le Satire : « sa poitrine terrible était pleine d'étoiles...) ».

2. Balzac fait ici de l'histoire fantaisiste ; mais nous sommes dans le roman en 1841 et le ministre de la guerre est alors un vieux de l'Empire, Soult, qu'il peut avoir songé à portraiturer ici ; le mot « rival de Bernadotte » s'appliquerait à Soult qui, après Iéna, poursuivit Blücher de concert avec Bernadotte et le fit capituler. Ils ont conduit ensemble la campagne de Pologne.

3. Le baron a donné ordre à son oncle, adjudicataire des fourrages en Algérie, de razzier les indigènes, et de revendre très cher à l'administration militaire les denrées enlevées. C'est lui-même qui perçoit le bénéfice.

des quatre cents élus de la France. Ces messieurs envient toutes les positions, ils ont rogné le traitement des ministres, c'est tout dire!... allez donc leur demander de l'argent pour un vieux serviteur!... Qu'attendre de gens qui payent aussi mal qu'elle l'est la magistrature? qui donnent trente sous par jour aux ouvriers du port de Toulon, quand il y a impossibilité matérielle d'y vivre à moins de quarante sous pour une famille? qui ne réfléchissent pas à l'atrocité des traitements d'employés à six cents, à mille et à douze cents francs dans Paris, et qui pour eux veulent nos places quand les appointements sont de quarante mille francs?... enfin, qui refusent à la couronne un bien de la couronne confisqué en 1830 à la couronne, et un acquêt fait des deniers de Louis XVI encore[1]! quand on le leur demandait pour un prince pauvre!... Si vous n'aviez pas de fortune, on vous laisserait très bien, mon prince, comme mon frère, avec votre traitement tout sec, sans se souvenir que vous avez sauvé la grande armée, avec moi, dans les plaines marécageuses de la Pologne[2].

— Vous avez volé l'Etat! vous vous êtes mis dans le cas d'aller en cour d'assises, dit le maréchal, comme ce caissier du Trésor! et vous prenez cela, monsieur, avec cette légèreté?...

— Quelle différence, monseigneur! s'écria le baron Hulot. Ai-je plongé les mains dans une caisse qui m'était confiée?...

— Quand on commet de pareilles infamies, dit le maréchal, on est deux fois coupable, dans votre position, de faire les choses avec maladresse. Vous avez compromis ignoblement notre haute administration, qui jusqu'à présent est la plus pure de l'Europe!... Et cela, monsieur, pour deux cent mille francs et pour une gueuse!... dit le maréchal d'une voix terrible. Vous êtes conseiller d'Etat, et l'on punit de mort le simple soldat qui vend les effets du régiment. Voici ce que m'a dit un jour le colonel Pourin, du deuxième lanciers. A Saverne, un de ses hommes aimait une petite Alsacienne qui désirait un châle; la drôlesse fit tant, que ce pauvre diable de lancier, qui devait

1. Dans une de ses *Lettres sur Paris* (*Le Voleur*, 28 octobre 1830), Balzac avait plaidé la cause des Bourbons dépouillés. « Si, comme ils le disent, les Bourbons sont plongés dans la misère, je crois qu'il est digne de la France de les secourir... » (*Œuvres complètes*, T. XXIII, p. 126). Mais à cette époque, il n'avait pas encore adhéré au parti légitimiste.

2. C'est à la suite de la campagne de Pologne, où il s'était distingué (1807), que Soult avait reçu le titre de duc de Dalmatie.

être promu maréchal des logis chef, après vingt ans de service, l'honneur du régiment, a vendu, pour donner ce châle, des effets de sa compagnie. Savez-vous ce qu'il a fait le lancier, baron d'Ervy ? il a mangé les vitres d'une fenêtre après les avoir pilées, et il est mort de maladie, en onze heures, à l'hôpital... Tâchez, vous, de mourir d'une apoplexie, pour que nous puissions vous sauver l'honneur...

Le baron regarda le vieux guerrier d'un œil hagard ; et le maréchal, voyant cette expression qui révélait un lâche, eut quelque rougeur aux joues, ses yeux s'allumèrent.

— M'abandonneriez-vous ? .. dit Hulot en balbutiant.

En ce moment, le maréchal Hulot, ayant appris que son frère et le ministre étaient seuls, se permit d'entrer ; et il alla, comme les sourds, droit au prince.

— Oh ! cria le héros de la campagne de Pologne, je sais ce que tu viens faire, mon vieux camarade !... Mais tout est inutile...

— Inutile?... répéta le maréchal Hulot, qui n'entendit que ce mot.

— Oui, tu viens me parler pour ton frère ; mais sais-tu ce qu'est ton frère?

— Mon frère ?... demanda le sourd.

— Eh bien, cria le maréchal, c'est un j...-f... indigne de toi !...

Et la colère du maréchal lui fit jeter par les yeux ces regards fulgurants qui, semblables à ceux de Napoléon, brisaient les volontés et les cerveaux.

— Tu en as menti, Cottin ! répliqua le maréchal Hulot devenu blême. Jette ton bâton comme je jette le mien !... je suis à tes ordres.

Le prince alla droit à son vieux camarade, le regarda fixement et lui dit dans l'oreille, en lui serrant la main :

— Es-tu un homme ?

— Tu le verras...

— Eh bien, tiens-toi ferme ! il s'agit de porter le plus grand malheur qui pût t'arriver.

Le prince se retourna, prit sur sa table un dossier, le mit entre les mains du maréchal Hulot en lui criant :

— Lis !

[Le maréchal lit la lettre d'Alger qui dénonce le déshonneur de son frère, et une autre lettre, du complice, qui s'est tué : « Je vous demande pardon », dit-il au ministre « avec une touchante fierté. »]

— Allons, tutoie-moi toujours, Hulot ! répliqua le ministre en serrant la main de son vieil ami. — Le pauvre

lancier n'a tué que lui[1], dit-il en foudroyant Hulot d'Ervy d'un regard.

— Combien avez-vous pris ? dit sévèrement le comte de Forzheim[2] à son frère.

— Deux cent mille francs.

— Mon cher ami, dit le comte en s'adressant au ministre, vous aurez les deux cent mille francs sous quarante-huit heures. On ne pourra jamais dire qu'un homme portant le nom de Hulot a fait tort d'un denier à la chose publique...

— Quel enfantillage ! dit le maréchal. Je sais où sont les deux cent mille francs et je vais les faire restituer. — Donnez vos démissions et demandez votre retraite ! reprit-il en faisant voler une double feuille de papier tellière jusqu'à l'endroit où s'était assis à la table le conseiller d'Etat, dont les jambes flageollaient. Ce serait une honte pour nous tous que votre procès ; aussi ai-je obtenu du conseil des ministres la liberté d'agir comme je le fais. Puisque vous acceptez la vie sans l'honneur, sans mon estime, une vie dégradée, vous aurez la retraite qui vous est due. Seulement, faites-vous bien oublier.

Le maréchal sonna.

— L'employé Marneffe[3] est-il là ?

— Oui, Monseigneur, dit l'huissier.

— Qu'il entre.

— Vous, s'écria le ministre en voyant Marneffe, et votre femme, vous avez sciemment ruiné le baron d'Ervy que voici.

— Monsieur le ministre, je vous demande pardon, nous sommes très pauvres, je n'ai que ma place pour vivre, et j'ai deux enfants, dont le petit dernier aura été mis dans ma famille par M. le baron.

— Quelle figure de coquin ! dit le prince en montrant Marneffe au maréchal Hulot. — Trêve de discours à la Sganarelle, reprit-il ; vous rendrez deux cent mille francs ou vous irez en Algérie.

— Mais, *monsieur le ministre,* vous ne connaissez pas ma femme, elle a tout mangé. M. le baron invitait tous les jours six personnes à dîner... On dépensait chez moi cinquante mille francs par an.

— Retirez-vous, dit le ministre de la voix formidable

1. Johann Fischer, complice de son neveu Hulot, s'est fait justice en se tuant.

2. Titre du maréchal Hulot.

3. C'est l'ignoble mari de la femme qui a ruiné le baron Hulot.

qui sonnait la charge au fort des batailles ; vous recevrez avis de votre changement dans deux heures... Allez.

— Je préfère donner ma démission, dit insolemment Marneffe ; car c'est trop d'être ce que je suis, et battu ; je ne serais pas content, moi !

Et il sortit.

— Quel impudent drôle ! dit le prince.

Le maréchal Hulot, qui pendant cette scène était resté debout, immobile, pâle comme un cadavre, examinant son frère à la dérobée, alla prendre la main du prince et lui répéta :

— Dans quarante-huit heures, le tort matériel sera réparé ; mais l'honneur !... Adieu, maréchal ! c'est le dernier coup qui tue... Oui, j'en mourrai, lui dit-il à l'oreille.

— Pourquoi diantre es-tu venu ce matin ? répondit le prince ému.

— Je venais pour sa femme, répliqua le comte en montrant Hector ; elle est sans pain..., surtout maintenant.

— Il a sa retraite !

— Elle est engagée !

— Il faut avoir le diable au corps ! dit le prince en haussant les épaules. Quel philtre vous font donc avaler ces femmes-là pour vous ôter l'esprit ? demanda-t-il à Hulot d'Ervy. Comment pouviez-vous, vous qui connaissez la minutieuse exactitude avec laquelle l'administration française écrit tout, verbalise sur tout, consomme des rames de papier pour constater l'entrée et la sortie de quelques centimes, vous qui déploriez qu'il fallût des centaines de signatures pour des riens, pour libérer un soldat, pour acheter des étrilles, comment pouviez-vous donc espérer de cacher un vol pendant longtemps ? Et les journaux ! et les envieux ! et les gens qui voudraient voler ! Ces femmes-là vous ôtent donc le bon sens ? elles vous mettent donc des coquilles de noix sur les yeux ? ou vous êtes donc fait autrement que nous autres ? Il fallait quitter l'administration, du moment que vous n'étiez plus un homme, mais un tempérament ! Si vous avez joint tant de sottises à votre crime, vous finirez..., je ne veux pas vous dire où...

— Promets-moi de t'occuper d'elle, Cottin ?... demanda le comte de Forzheim, qui n'entendait rien et qui ne pensait qu'à sa belle-sœur.

— Sois tranquille ! dit le ministre.

— Eh bien, merci, et adieu ! — Venez, monsieur, dit-il à son frère.

Le prince regarda d'un œil en apparence calme les deux frères, si différents d'attitude, de conformation et de caractère, le brave et le lâche, le voluptueux et le rigide, l'honnête et le concussionnaire, et il se dit :

— Ce lâche ne saura pas mourir ! et mon pauvre Hulot, si probe, a la mort dans son sac, lui !

Il s'assit dans son fauteuil et reprit la lecture des dépêches d'Afrique par un mouvement qui peignait à la fois le sang-froid du capitaine et la pitié profonde que donne le spectacle des champs de bataille ! car il n'y a rien de plus humain en réalité que les militaires, si rudes en apparence, et à qui l'habitude de la guerre communique cet absolu glacial, si nécessaire sur les champs de bataille.

[Le maréchal Hulot meurt. A la suite d'événements compliqués, la famille du baron se reconstitue ; le baron lui-même, des bas-fonds où il a vécu quelques temps en proie à ses vices de vieillard, remonte à la surface ; le père prodigue est réhabilité. La cousine Bette en meurt de dépit. Mais Hulot n'est pas guéri ; sa femme le surprend, meurt à son tour de tristesse, et il se marie avec une souillon. Le roman finit en étude pathologique.]

LE COUSIN PONS

Analyse et Extraits.

[Sylvain Pons, né en 1785, prix de Rome sous l'Empire pour la composition musicale, avait été célèbre aux environs de 1810 pour ses romances. Il a gardé de son séjour en Italie, l'amour des œuvres d'art, la passion de collectionner. Maintenant, il court le cachet, pauvre avec un véritable musée de tableaux dont la valeur n'a fait que s'accroître. Depuis 1834, il vit fraternellement avec un vieux musicien allemand, Schmucke. Nous sommes en 1844, Pons approche de la soixantaine. C'est une belle âme, mais il est gourmand.]

La fin d'un grand-prix de Rome[1].

Cet homme, plein de délicatesse, dont l'âme vivait par une admiration infatigable pour la magnificence du travail humain, cette belle lutte avec les travaux de la nature, était l'esclave de celui des sept péchés capitaux que Dieu doit punir le moins sévèrement : Pons était gourmand. Son peu de fortune et sa passion pour le bric-à-brac lui commandaient un régime diététique tellement en horreur avec sa *gueule fine*, que le célibataire avait tout d'abord tranché la question en allant dîner tous les jours en ville. Or, sous l'Empire, on eut bien plus que de nos jours un culte pour les gens célèbres, peut-être à cause de leur petit nombre et de leur peu de prétentions politiques. On devenait poète, écrivain, musicien à si peu de frais ! Pons, regardé comme le rival probable des Nicolo, des Paër et des Berton[2], reçut alors tant d'invitations, qu'il fut obligé

1. Titre de Balzac.
2. Isonard, dit Nicolo (1775-1818) a fait *Le Baiser et la Quittance*, *L'Intrigue aux Fenêtres*, etc.— Paër (1771-1839), amené de Saxe par Napoléon Ier, se maintint en faveur jusque sous Louis-Philippe. — Berton (1766-1844) a beaucoup écrit pour le théâtre et fut directeur de l'opéra italien.

de les écrire sur un agenda, comme les avocats écrivent leurs causes. Se comportant d'ailleurs en artiste, il offrait des exemplaires de ses romances à tous ses amphitryons, il *touchait le forte* chez eux, il leur apportait des loges à Feydeau[1], théâtre pour lequel il travaillait; il y organisait des concerts; il jouait même quelquefois du violon chez ses parents en improvisant un petit bal. Les plus beaux hommes de la France échangeaient en ce temps-là des coups de sabre avec les plus beaux hommes de la coalition; la laideur de Pons s'appela donc *originalité*, d'après la grande loi promulguée par Molière dans le fameux couplet d'Éliante[2]. Quand il avait rendu quelque service à quelque *belle dame*. il s'entendit appeler quelquefois un homme charmant, mais son bonheur n'alla jamais plus loin que cette parole.

Pendant cette période, qui dura six ans environ, de 1810 à 1816, Pons contracta la funeste habitude de bien dîner, de voir les personnes qui l'invitaient se mettant en frais, se procurant des primeurs, débouchant leurs meilleurs vins, soignant le dessert, le café, les liqueurs, et le traitant de leur mieux, comme on traitait sous l'Empire, où beaucoup de maisons imitaient les splendeurs des rois, des reines, des princes dont regorgeait Paris. On jouait beaucoup alors à la royauté, comme on joue aujourd'hui à la Chambre en créant une foule de sociétés à présidents, vice-présidents et secrétaires; société linière, vinicole, séricicole, agricole, de l'industrie, etc. On est arrivé jusqu'à chercher des plaies sociales pour constituer les guérisseurs en société ! Un estomac dont l'éducation se fait ainsi, réagit nécessairement sur le moral et le corrompt en raison de la haute sapience culinaire qu'il acquiert. La Volupté, tapie dans tous les plis du cœur, y parle en souveraine, elle bat en brèche la volonté, l'honneur, elle veut à tout prix sa satisfaction. On n'a jamais peint les exigences de la gueule, elles échappent à la critique littéraire par la nécessité de vivre; mais on ne se figure pas le nombre des gens que la table a ruinés.....

Lorsque, d'invité perpétuel, Pons arriva, par sa décadence comme artiste, à l'état de pique-assiette, il lui fut impossible de passer de ces tables si bien servies au brouet lacédémonien d'un restaurant à quarante sous. Hélas ! il lui prit des frissons en pensant que son indépendance tenait à de si

1. L'Opéra-Comique s'établit rue Feydeau en 1800.

2. Voir *Le Misanthrope*, A. II, sc. 4.

grands sacrifices, et il se sentit capable des plus grandes lâchetés pour continuer à bien vivre, à savourer toutes les primeurs à leur date, enfin à *gobichonner* (mot populaire, mais expressif) de bons petits plats soignés. Oiseau picoreur, s'enfuyant le gosier plein, et gazouillant un air pour tout remercîment, Pons éprouvait d'ailleurs un certain plaisir à bien vivre aux dépens de la société qui lui demandait, quoi ? de la monnaie de singe. Habitué, comme tous les célibataires qui ont le chez soi en horreur et qui vivent chez les autres, à ces formules, à ces grimaces sociales par lesquelles on remplace les sentiments dans le monde, il se servait des compliments comme de menue monnaie ; et, à l'égard des personnes, il se contentait des étiquettes sans plonger une main curieuse dans les sacs.

Cette phase assez supportable dura dix autres années ; mais quelles années ! Ce fut un automne pluvieux. Pendant tout ce temps, Pons se maintint gratuitement à table, en se rendant nécessaire dans toutes les maisons où il allait. Il entra dans une voie fatale en s'acquittant d'une multitude de commissions, en remplaçant les portiers et les domestiques dans mainte et mainte occasion. Préposé à bien des achats, il devint l'espion honnête et innocent détaché d'une famille dans une autre ; mais on ne lui sut aucun gré de tant de courses et de tant de lâchetés.

— Pons est un garçon, disait-on, il ne sait que faire de son temps, il est trop heureux de trotter pour nous... Que deviendrait-il ?

Bientôt se déclara la froideur que le vieillard répand autour de lui. Cette bise se communique, elle produit son effet dans la température morale, surtout lorsque le vieillard est laid et pauvre. N'est-ce pas être trois fois vieillard ? Ce fut l'hiver de la vie, l'hiver au nez rouge, aux joues hâves, avec toute sorte d'onglées !

De 1836 à 1843, Pons se vit invité rarement. Loin de rechercher le parasite, chaque famille l'acceptait comme on accepte un impôt ; on ne lui tenait plus compte de rien, pas même de ses services réels. Les familles où le bonhomme accomplissait ses évolutions, toutes sans respect pour les arts, en adoration devant les résultats, ne prisaient que ce qu'elles avaient conquis depuis 1830 : des fortunes ou des positions sociales éminentes. Or, Pons n'ayant pas assez de hauteur dans l'esprit ni dans les manières pour imprimer la crainte que l'esprit ou le génie cause au bourgeois, avait naturellement fini par devenir moins que rien, sans être néanmoins tout à fait méprisé. Quoiqu'il éprouvât dans ce

monde de vives souffrances, comme tous les gens timides, il les taisait. Puis il s'était habitué par degrés à comprimer ses sentiments, à se faire de son cœur un sanctuaire où il se retirait. Ce phénomène, beaucoup de gens superficiels le traduisent par le mot égoïsme. La ressemblance est assez grande entre le solitaire et l'égoïste, pour que les médisants paraissent avoir raison contre l'homme de cœur, surtout à Paris, où personne dans le monde n'observe, où tout est rapide comme le flot, où tout passe comme un ministère !

Le cousin Pons succomba donc sous un acte d'accusation d'égoïsme porté en arrière contre lui, car le monde finit toujours par condamner ceux qu'il accuse. Sait-on combien une défaveur imméritée accable les gens timides? Qui peindra jamais les malheurs de la timidité! Cette situation, qui s'aggravait de jour en jour davantage, explique la tristesse empreinte sur le visage de ce pauvre musicien, qui vivait de capitulations infâmes. Mais les lâchetés que toute passion exige sont autant de liens ; plus la passion en demande, plus elle vous attache ; elle fait de tous les sacrifices comme un idéal trésor négatif où l'homme voit d'immenses richesses. Après avoir reçu le regard insolemment protecteur d'un bourgeois raide de bêtise, Pons dégustait comme une vengeance le verre de vin de Porto, la caille au gratin qu'il avait commencé de savourer, se disant à lui-même :

— Ce n'est pas trop payé !

[Voici un exemple des avanies que subit Pons. Il apporte à Mme Camusot de Marville, sa cousine éloignée, un charmant éventail ; c'est une manière de s'acquitter des nombreuses invitations qu'il accepte depuis longtemps chez elle. On le croit pauvre, on ne soupçonne pas encore la valeur de l'héritage que sa galerie de tableaux doit constituer ; on le traite en maniaque et en gêneur ; en entrant, il a surpris un geste d'impatience.]

Le collectionneur.

Le cousin Pons, à qui le mouvement d'épaules de la présidente[1] n'avait pas échappé, fut si cruellement atteint,

1. Mme Camusot de Marville est une intrigante fieffée ; elle a su tirer parti de l'affaire d'Esgrignon (voir *La Vieille Fille*) et elle a déjà fait de son mari le Président de la Cour royale de Paris.

qu'il ne trouva pas un compliment à dire, et il se contenta de ce mot profond :

— Vous êtes toujours charmante, ma petite cousine[1] !

Puis, se tournant vers la mère et la saluant :

— Chère cousine, reprit-il, vous ne sauriez m'en vouloir de venir un peu plus tôt que de coutume, je vous apporte ce que vous m'avez fait le plaisir de me demander...

Et le pauvre Pons, qui sciait en deux le président, la présidente et Cécile chaque fois qu'il les appelait *cousin* ou *cousine*, tira de la poche de côté de son habit une ravissante petite boîte oblongue en bois de Sainte-Lucie[2], divinement sculptée.

— Ah ! je l'avais oublié ! dit sèchement la présidente.

Cette exclamation n'était-elle pas atroce? n'ôtait-elle pas tout mérite au soin du parent dont le seul tort était d'être un parent pauvre ?

— Mais, reprit elle, vous êtes bien bon, mon cousin.Vous dois-je beaucoup d'argent pour cette petite bêtise?

Cette demande causa comme un tressaillement intérieur au cousin, il avait la prétention de solder tous ses dîners par l'offrande de ce bijou.

— J'ai cru que vous me permettiez de vous l'offrir, dit-il d'une voie émue.

— Comment! comment! reprit la présidente; mais, entre nous, pas de cérémonies, nous nous connaissons assez pour laver notre linge ensemble. Je sais que vous n'êtes pas assez riche pour faire la guerre à vos dépens. N'est-ce pas déjà beaucoup que vous ayez pris la peine de perdre votre temps à courir chez les marchands ?...

— Vous ne voudriez pas de cet éventail, ma chère cousine, si vous deviez en donner la valeur, répliqua le pauvre homme offensé, car c'est un chef-d'œuvre de Watteau, qui l'a peint des deux côtés; mais soyez tranquille, ma cousine, je n'ai pas payé la centième partie du prix d'art[3].

1. Mlle de Marville.

2. C'est une espèce de cerisier. — Ce roman présente des types de collectionneurs, marchands de tableaux, etc. Pour faire le portrait de l'amateur passionné, Balzac n'avait qu'à s'étudier lui-même. Il connaissait tous les *bric-à-brac* de l'Europe et passait pour un *chineur* émérite. Voir la mimique, p. 486, (voir aussi, pour ce qui concerne le comte Mniszchef, *Correspondance*, années 1845 et suivantes).

3. La vogue de l'art flamand et des Hollandais avait beaucoup nui aux œuvres du 18e siècle; les Fragonard, les Watteau se donnaient pour rien. Voir dans les *Confessions* d'A. Houssaye certains traits caractéristiques ; il fut de ceux qui ramenèrent la mode au 18e siècle, avant les Goncourt.

Dire à un riche: « Vous êtes pauvre! » c'est dire à l'archevêque de Grenade que ses homélies ne valent rien. Madame la présidente était beaucoup trop orgueilleuse de la position de son mari, de la possession de la terre de Marville et de ses invitations aux bals de la cour pour ne pas être atteinte au vif par une semblable observation, surtout partant d'un misérable musicien vis-à-vis de qui elle se posait en bienfaitrice.

— Ils sont donc bien bêtes, les gens à qui vous achetez ces choses-là ?... dit vivement la présidente.

— On ne connaît pas, à Paris, de marchands bêtes, répliqua Pons presque sèchement.

— C'est alors vous qui avez beaucoup d'esprit, dit Cécile pour calmer le débat.

— Ma petite cousine, j'ai l'esprit de connaître Lancret, Pater, Watteau, Greuze; mais j'avais surtout le désir de plaire à votre chère maman.

Ignorante et vaniteuse, madame de Marville ne voulait pas avoir l'air de recevoir la moindre chose de son pique-assiette, et son ignorance la servait admirablement, elle ne connaissait pas le nom de Watteau. Si quelque chose peut exprimer jusqu'où va l'amour-propre des collectionneurs, qui certes est un des plus vifs, car il rivalise avec l'amour-propre d'auteur, c'est l'audace que Pons venait d'avoir en tenant tête à sa cousine, pour la première fois depuis vingt ans. Stupéfait de sa hardiesse, Pons reprit une contenance pacifique en détaillant à Cécile les beautés de la fine sculpture des branches de ce merveilleux éventail.

....

— Où donc avez-vous trouvé cela? demanda Cécile en examinant le bijou.

— Rue de Lappe, chez un brocanteur qui venait de le rapporter d'un château qu'on a dépecé près de Dreux, Aulnay, un château que madame de Pompadour habitait quelquefois, avant de bâtir Ménars[1]; on en a sauvé les plus splendides boiseries que l'on connaisse; elles sont si belles, que Liénard, notre célèbre sculpteur en bois, en a gardé, comme *nec-plus-ultra* de l'art, deux cadres ovales pour modèles... Il y avait là des trésors. Mon brocanteur a trouvé cet éventail dans un bonheur-du-jour[2] en marqueterie que j'aurais acheté, si je faisais collection de ces

1. Près de Blois.
2. Petit meuble à serrer les objets précieux. Le 18e siècle en a fait de charmants.

œuvres-là ; mais c'est inabordable... un meuble de Riesener[1] vaut de trois à quatre mille francs ! On commence à reconnaître à Paris que les fameux marqueteurs allemands et français des 16ᵉ, 17ᵉ et 18ᵉ siècles ont composé de véritables tableaux en bois. Le mérite du collectionneur est de devancer la mode. Tenez ! d'ici à cinq ans, on payera à Paris les porcelaines de Frankenthal[2], que je collectionne depuis vingt ans, deux fois plus cher que la pâte tendre de Sèvres.

— Qu'est-ce que le frankenthal ? dit Cécile.

— C'est le nom de la fabrique de porcelaines de l'électeur palatin ; elle est plus ancienne que notre manufacture de Sèvres, comme les fameux jardins de Heidelberg, ruinés par Turenne, ont eu le malheur d'exister avant ceux de Versailles. Sèvres a beaucoup copié Frankenthal... Les Allemands, il faut leur rendre cette justice, ont fait, avant nous, d'admirables choses en Saxe et dans le Palatinat.

La mère et la fille se regardaient comme si Pons leur eût parlé chinois, car on ne peut se figurer combien les Parisiens sont ignorants et exclusifs ; ils ne savent que ce qu'on leur apprend, quand ils veulent l'apprendre.

— Et à quoi reconnaissez-vous le frankenthal ?

— Et la signature ! dit Pons avec feu. Tous ces ravissants chefs-d'œuvre sont signés. Le frankenthal porte un C et un T (Charles-Théodore) entrelacés et surmontés d'une couronne de prince. Le vieux saxe a ses deux épées et le numéro d'ordre en or. Vincennes signait avec un cor. Vienne a un V fermé et barré. Berlin a deux barres. Mayence a la roue. Sèvres les deux LL, et la porcelaine à la reine un A qui veut dire Antoinette, surmonté de la couronne royale. Au 18ᵉ siècle, tous les souverains de l'Europe ont rivalisé dans la fabrication de la porcelaine. On s'arrachait les ouvriers. Watteau dessinait des services pour la manufacture de Dresde, et ses œuvres ont acquis des prix fous. (Il faut s'y bien connaître, car, aujourd'hui, Dresde les répète et les recopie.) Alors, on a fabriqué des choses admirables et qu'on ne refera plus...

— Ah bah !

— Oui, cousine ! on ne refera plus certaines marqueteries, certaines porcelaines, comme on ne refera plus des

1. Le plein épanouissement du talent de Riesener date du temps où il travaillait pour Marie-Antoinette ; — ses meubles, d'une marqueterie parfaite, étaient ornés de feuillages et de fleurs en bronze, ciselés souvent par Thomire et Gouthière.

2. Dans la Bavière rhénane.

Raphaël, des Titien, ni des Rembrandt, ni des Van Eyck, ni des Cranach !... Tenez, les Chinois sont bien habiles, bien adroits, eh bien, ils recopient aujourd'hui les belles œuvres de leur porcelaine dite *grand-mandarin*... Or, deux vases de grand-mandarin ancien, du plus grand format, valent six, huit, dix mille francs, et on a la copie moderne pour deux cents francs !

— Vous plaisantez !

— Cousine, ces prix vous étonnent, mais ce n'est rien. Non seulement un service complet pour un dîner de douze personnes en pâte tendre de Sèvres, qui n'est pas de la porcelaine, vaut cent mille francs, mais c'est le prix de facture. Un pareil service se payait cinquante mille livres à Sèvres, en 1750. J'ai vu des factures originales[1].

— Revenons à cet éventail, dit Cécile, à qui le bijou paraissait trop vieux.

— Vous comprenez que je me suis mis en chasse dès que votre chère maman m'a fait l'honneur de me demander un éventail, reprit Pons. J'ai vu tous les marchands de Paris sans y rien trouver de beau ; car, pour la chère présidente, je voulais un chef-d'œuvre, et je pensais à lui donner l'éventail de Marie-Antoinette[2], le plus beau de tous les éventails célèbres. Mais, hier, je fus ébloui par ce divin chef-d'œvre, que Louis XV a bien certainement commandé. Pourquoi suis-je allé chercher un éventail, rue de Lappe, chez un Auvergnat qui vend des cuivres, des ferrailles, des meubles dorés ? Moi, je crois à l'intelligence des objets d'art, ils connaissent les amateurs, il les appellent, ils leur font : « Chit ! chit !... »

La présidente haussa les épaules en regardant sa fille, sans que Pons pût voir cette mimique rapide.

— Je les connais tous, ces *rapiats*-là ! « Qu'avez-vous de nouveau, papa Monistrol ? Avez-vous des dessus de porte ? » ai-je demandé à ce marchand, qui me permet de jeter les yeux sur ses acquisitions avant les grands marchands. A cette question, Monistrol me raconte comment Liénard, qui sculptait dans la chapelle de Dreux de fort

1. Il se peut que Balzac les ait vus. Noter l'abondance et la précision avec laquelle il se renseigne, quelque sujet qu'il traite.

2. Marie-Antoinette avait la passion des éventails ; elle en eut une grande quantité, qu'elle distribuait à ses dames d'atours. Nous sommes en 1844 ; c'est à partir de 1829, « à la suite des fameux quadrilles Louis XV dansés aux Tuileries, que les charmants éventails des 17e et 18e siècles revinrent à la mode. » (GRANDE ENCYCLOPÉDIE, article *éventail*.)

belles choses pour la liste civile, avait sauvé à la vente d'Aulnay les boiseries sculptées des mains de marchands de Paris, occupés de porcelaines et de meubles incrustés. « Je n'ai pas eu grand'chose, me dit-il, mais je pourrai gagner mon voyage avec cela. » Et il me montra le bonheur-du-jour, une merveille ! C'est des dessins de Boucher exécutés en marqueterie avec un art !... c'est à se mettre à genoux devant ! « Tenez, monsieur, me dit-il, je viens de trouver dans un petit tiroir fermé, dont la clef manquait et que j'ai forcé, cet éventail ! Vous devriez bien me dire à qui je peux le vendre... » Et il me tire cette petite boîte en bois de Sainte-Lucie, sculptée. « Voyez ! c'est de ce Pompadour qui ressemble au gothique fleuri. — Oh ! lui ai-je répondu, la boîte est jolie, elle pourrait m'aller, la boîte ! car l'éventail, mon vieux Monistrol, je n'ai point de Madame Pons à qui donner ce vieux bijou ; d'ailleurs, on en fait des neufs, bien jolis. On peint aujourd'hui ces vélins-là d'une manière miraculeuse et assez bon marché. Savez-vous qu'il y a deux mille peintres à Paris ! » Et je dépliais négligemment l'éventail, contenant mon admiration, regardant froidement ces deux petits tableaux d'un laisser aller, d'une exécution à ravir. Je tenais l'éventail de Madame de Pompadour ! Watteau s'est exterminé à composer cela ! « Combien voulez-vous du meuble ? — Oh ! mille francs, on me les donne déjà ! » Je lui dis un prix de l'éventail qui correspondait aux frais présumés de son voyage. Nous nous regardons alors dans le blanc des yeux, et je vois que je tiens mon homme. Aussitôt je remets l'éventail dans sa boîte, afin que l'Auvergnat ne se mette pas à l'examiner, et je m'extasie sur le travail de cette boîte qui, certes, est un vrai bijou. « Si je l'achète, dis-je à Monistrol, c'est à cause de cela, voyez-vous, il n'y a que la boîte qui me tente. Quant à ce bonheur-du-jour, vous en aurez plus de mille francs, voyez donc comme ces cuivres sont ciselés ! c'est des modèles... On peut exploiter cela,... ça n'a pas été reproduit, on faisait tout *unique* pour Madame de Pompadour... » Et mon homme, *allumé* pour son bonheur-du-jour, oublie l'éventail, il me le laisse à rien pour prix de la révélation que je lui fais de la beauté de ce meuble de Riesener. Et voilà ! Mais il faut bien de la pratique pour conclure de pareils marchés ! C'est des combats d'œil à œil, et quel œil que celui d'un juif ou d'un Auvergnat !

L'admirable pantomine, la verve du vieil artiste, qui faisaient de lui, racontant le triomphe de sa finesse sur l'ignorance du brocanteur, un modèle digne du pinceau hollan-

dais[1], tout fut perdu pour la présidente et pour sa fille, qui se dirent, en échangeant des regards froids et dédaigneux :

— Quel original !...

[Pons veut marier sa petite cousine; il présente un prétendant —, c'est un allemand, d'un caractère original, flegmatique, railleur à froid, avec un brin de fantaisie désenchantée et d'ironie douloureuse qui fait songer à Heine (que Balzac connaissait bien). Tout semble arrangé, quand Fréd. Brunner déclare qu'il ne veut pas épouser une fille unique. De là une haine inexpiable de la présidente contre Pons, qu'elle soupçonne d'avoir été complice d'une plaisanterie d'artiste. C'est la cause d'un immense chagrin pour cette bonne âme de Pons, — il ne peut se consoler d'avoir fait le mal en voulant le bien; stupidement persécuté par sa famille, que la Présidente a montée, Pons se meurt d'une maladie de foie développée par ses misères. Balzac a imaginé que ses héritiers présomptifs fussent tout d'un coup avisés de la fortune artistique qu'il pourrait leur léguer; d'où intrigues, auxquelles se mêlent les ignobles manèges d'une bande de personnages subalternes (concierges, etc.) qui convoitent les richesses de Pons, et le volent tout vivant; après une succession de scènes lugubres, qui frisent le mélodrame, après nous avoir montré les *cloportes*, les *scorpions* sociaux, tout un grouillement d'humanité immonde et venimeuse, Balzac laisse enfin mourir Pons; mais il a voulu qu'à la fin sa candeur devînt clairvoyante; Pons a pris ses précautions pour que son vieux Schmucke hérite de lui : en vain cependant, — car Schmucke ne sera pas de force à lutter contre les hommes d'affaires véreux et contre le génie procédurier mis en œuvre par la Présidente. Et il mourra frustré. Nous donnons ici la scène lamentable de l'enterrement de Pons, — ou du moins une partie de cette scène, où Balzac a prodigué une verve macabre, un âcre dégoût de la comédie humaine.]

Comment l'on meurt à Paris[2].

Il n'est pas de douleur que le sommeil ne sache vaincre. Aussi, vers la fin de la journée, la Sauvage[3] trouva-t-elle Schmucke étendu au bas du lit où gisait le corps de Pons, et dormant; elle l'emporta, le coucha, l'arrangea maternellement dans son lit, et l'Allemand y dormit jusqu'au

1. Chez Balzac l'habitude de voir partout des tableaux de genre à la façon de Mièris, Terburg ou van Ostade, tourne un peu à la manie.

2. Titre de Balzac (*Où l'on apprend comment*...).

3. C'est la servante-maîtresse de l'ignoble Fraisier, personnage véreux. On peut être sûr que les soins qu'elle rend à Schmucke ne sont pas désintéressés ; mais elle éprouve une pitié de maritorne pour le pauvre être en détresse.

lendemain. Quand Schmucke s'éveilla, c'est-à-dire quand, après cette trêve, il fut rendu au sentiment de ses douleurs, le corps de Pons était exposé sous la porte cochère, dans la chapelle ardente à laquelle ont droit les convois de troisième classe; il chercha donc vainement son ami dans cet appartement, qui lui parut immense, où il ne trouva rien que d'affreux souvenirs. La Sauvage, qui gouvernait Schmucke avec l'autorité d'une nourrice sur son marmot, le força de déjeuner avant d'aller à l'église. Pendant que cette pauvre victime se contraignait à manger, la Sauvage lui fit observer, avec des lamentations dignes de Jérémie, qu'il ne possédait pas d'habit noir. La garde-robe de Schmucke, entretenue par Cibot[1], en était arrivée, avant la maladie de Pons, comme le dîner, à sa plus simple expression, à deux pantalons et deux redingotes!...

— Vous allez aller comme vous êtes à l'enterrement de monsieur? C'est une monstruosité à nous faire honnir par tout le quartier!...

— *Ed commend fulez-fus que ch'y alle*[2]?

— Mais en deuil!...

— *Le teuille!...*

— Les convenances...

— *Les gonfenances!... cheu me viche pien de doudes ces pêtisses-là!* dit le pauvre homme, arrivé au dernier degré d'exaspération où la douleur puisse porter une âme d'enfant.

— Mais c'est un monstre d'ingratitude, dit la Sauvage en se tournant vers un monsieur qui se montra soudain dans l'appartement, et qui fit frémir Schmucke.

Ce fonctionnaire, magnifiquement vêtu de drap noir, en culotte noire, en bas de soie noire, à manchettes blanches, décoré d'une chaîne d'argent à laquelle pendait une médaille, cravaté d'une cravate de mousseline blanche très correcte, et en gants blancs; ce type officiel, frappé au même coin pour les douleurs publiques, tenait à la main une baguette en ébène, insigne de ses fonctions, et sous le bras gauche un tricorne à cocarde tricolore.

— Je suis le maître des cérémonies, dit ce personnage d'une voix douce.

Habitué par ses fonctions à diriger tous les jours des convois et à traverser toutes les familles plongées dans une même affliction réelle ou feinte, cet homme, ainsi que tous ses collègues, parlait bas et avec douceur ; il était

1. Son concierge.
2. Balzac abuse de l'accent germanique, comme ailleurs de l'accent auvergnat.

décent, poli, convenable par état, comme une statue représentant le génie de la mort. Cette déclaration causa un tremblement nerveux à Schmucke, comme s'il eût vu le bourreau.

— Monsieur est-il le fils, le frère, le père du défunt ?... demanda l'homme officiel.

— *Cheu zuis doud cela, et plis... cheu zuis son hâmi !...* dit Schmucke à travers un torrent de larmes.

— Êtes-vous l'héritier ?... demanda le maître des cérémonies.

— *L'héridier ?...* répéta Schmucke. *Doud m'esd écal au monte.*

Et Schmucke reprit l'attitude que lui donnait sa douleur morne.

— Où sont les parents, les amis ? demanda le maître des cérémonies.

— *Les foilà dous !* s'écria Schmucke en montrant les tableaux et les curiosités. *Chamais ceux-là n'ond vaid zuvrir mon pon Bons !... Foilà doud ce qu'il aimaid afec moi !*

— Il est fou, monsieur, dit la Sauvage au maître des cérémonies. Allez, c'est inutile de l'écouter.

Schmucke s'était assis et avait repris sa contenance d'idiot, en essuyant machinalement ses larmes. En ce moment, Villemot, le premier clerc de maître Tabareau[1], parut ; et le maître des cérémonies, reconnaissant celui qui était venu commander le convoi, lui dit :

— Eh bien, monsieur, il est temps de partir,... le char est arrivé ; mais j'ai rarement vu de convoi pareil à celui-là. Où sont les parents, les amis ?...

— Nous n'avons pas eu beaucoup de temps, répondit M. Villemot ; monsieur est plongé dans une telle douleur, qu'il ne pensait à rien ; mais il n'y a qu'un parent...

Le maître des cérémonies regarda Schmucke d'un air de pitié, car cet expert en douleur distinguait bien le vrai du faux, et il vint près de Schmucke :

— Allons, mon cher monsieur, du courage !... Songez à honorer la mémoire de votre ami.

— Nous avons oublié d'envoyer des billets de faire part, mais j'ai eu le soin d'envoyer un exprès à M. le président de Marville, le seul parent de qui je vous parlais... Il n'y a pas d'amis... Je ne crois pas que les gens du théâtre où

1. Huissier de la justice de paix, — il est de la bande.

le défunt était chef d'orchestre[1] viennent... Mais monsieur est, je crois, légataire universel.

— Il doit alors conduire le deuil, dit le maître des cérémonies. — Vous n'avez pas d'habit noir? demanda-t-il en avisant le costume de Schmucke.

— *Cheu zuis doud en noir à l'indériére!..*, dit le pauvre Allemand d'une voix déchirante; *et si pien en noir, que che sens la mord en moi... Tieu me vera la crâze de m'inir à mon hâmi tans la dombe, ed cheu l'en remercie!...*

Et il joignit les mains.

— Je l'ai déjà dit à notre administration, qui a déjà tant introduit de perfectionnements, reprit le maître des cérémonies en s'adressant à Villemot; elle devrait avoir un vestiaire, et louer des costumes d'héritiers,... c'est une chose qui devient de jour en jour plus nécessaire... Mais, puisque monsieur hérite, il doit prendre le manteau de deuil, et celui que j'ai apporté l'enveloppera tout entier, si bien qu'on ne s'apercevra pas de l'inconvenance de son costume... — Voulez-vous avoir la bonté de vous lever? dit-il à Schmucke.

Schmucke se leva, mais il vacilla sur ses jambes.

— Tenez-le, dit le maître des cérémonies au premier clerc, puisque vous êtes son fondé de pouvoir.

Villemot soutint Schmucke en le prenant sous les bras, et alors le maître des cérémonies saisit cet ample et horrible manteau noir[2] que l'on met aux héritiers pour suivre le char funèbre de la maison mortuaire à l'église, en le lui attachant par des cordes de soie noire sous le menton.

Et Schmucke fut *paré* en héritier.

[Schmucke est dépouillé de ses droits sur l'héritage de Pons, et il va mourir chez le brave Topinard, accessoiriste dans le petit théâtre où il fut musicien.]

1. En effet, Pons était chef d'orchestre d'un petit théâtre du boulevard, dont l'illustre Gaudissart, le charlatan, le réclamiste par excellence, est l'impresario. — On voit par où Balzac a pu greffer sur le sujet principal la peinture des mœurs théâtrales (voir *L'Œuvre expliquée*), qu'il avait déjà commencée dans les *Illusions perdues*.

2. C'est l'un des usages qui datent, dans l'œuvre de Balzac; on sait qu'il a disparu.



Fig. 20. — **Balzac passant la revue de ses personnages.**

Cette caricature est une parodie de la fameuse ballade *Revue Nocturne,* dans laquelle le poète allemand Zedlitz fait défiler les héros de la Grande Armée, à minuit, dans les Champs-Elysées, devant l'ombre de Napoléon. Raffet s'est inspiré de cette ballade pour composer une lithographie célèbre. Ici, le « Napoléon des lettres » apparaît sur un cheval de bois, maniant un sabre de bois, au milieu de ses héros à lui.

LE DÉPUTÉ D'ARCIS

(Première Partie : L'ÉLECTION, en 1847, le reste posthume.)

Analyse.

[Bien que nous n'ayons, à vrai dire, que l'introduction de ce roman, nous le mentionnons ici à cause de l'extrême intérêt du sujet[1].

« Je fais deux romans, écrivait-il le 21 décembre 1842 à Mme Hanska, [*l'autre était :* LES PETITS BOURGEOIS], qui seront de l'histoire, l'histoire de cette hideuse bourgeoisie qui mène les affaires. Ce sera bien plus curieux que *Le grand Homme de province à Paris*, car la cuisine de la Chambre des députés est moins connue que celle de la littérature. » Et en effet, c'était le fonctionnement du régime censitaire qu'il devait étudier en grand. Entre temps, comme il arrive sans cesse dans le développement de la *Comédie humaine*, le sujet avait essaimé, et Balzac donnait, dans *Albert Savarus*, le tableau d'une campagne électorale à Besançon.

Entre le 9 juin et le 12 juillet 1842, il était allé à Arcis-sur-Aube, pour voir le pays où devait se passer son roman, « ces lieux mémorables où l'Empereur a combattu, et la maison où Danton est né ». Et dès lors, sans doute, il avait imaginé la grande figure du comte de Sallenauve. Balzac est toujours et en même temps le peintre « d'un état de choses », et celui d'une nature d'élite, exceptionnellement énergique. Savarus était l'homme d'Etat légitimiste. Sallenauve, grand sculpteur avant tout, homme politique improvisé, fils de Vautrin (voir p. 195 sqq.), descendant, par les femmes, et en ligne naturelle, de Danton, aurait été l'idéaliste à tendances républicaines.

1. Charles Rabou acheva l'œuvre; il est difficile de distinguer, dans les 2e et 3e parties, ce qui a pu subsister des notes et des indications de Balzac. Il ne paraît que trop que Balzac n'était plus là.

Balzac devait mettre dans *Le Député d'Arcis* « cent personnages » ; presque tous les grands rôles de la *Comédie humaine* s'y seraient retrouvés : Rastignac ministre, Malin de Gondreville pair de France, le marquis d'Espard, Vautrin, la duchesse de Maufrigneuse, d'Arthez devenu son mari, etc. Mais, tandis qu'il « s'y lance à corps perdu », voici que le libraire ne veut plus de politique (2 mars 1843[1]) ; et d'ailleurs, découragé par la longueur et la difficulté du sujet, il y renonçait (19 mars).

Or, ce sujet énorme, écrasant, Balzac, si nous en croyons la Préface de *Pierrette* en 1840, devait d'abord le traiter en une simple nouvelle. Il s'agissait de faire faire une fin au comte Maxime de Trailles, le plus dangereux des *condottieri*, ou plutôt des *bravi* dont Balzac ait tracé le portrait.

Et *L'Election* nous le montre en effet dans le feu de ses intrigues. Ce viveur fatigué, endetté, sent qu'il est temps de devenir un homme posé, établi et d'aspect honorable. Et il prélude à ce nouveau personnage, en acceptant du gouvernement, en 1839, non sans de bonnes promesses, la mission de *cuisiner* secrètement l'élection législative d'Arcis.

Son candidat, ce ne sera pas Simon Giguet, grand homme local en espérance, avocat sans talent, phraseur et faux puritain, qui fait campagne contre la *corruption* gouvernementale, l'achat des votes et des consciences par des places bien rétribuées, et qui, à peine se croit-il des chances d'être élu, promet déjà des faveurs ; ce Giguet est un médiocre remuant, qui ne sera pas prophète en son pays de Champagne. Le candidat du comte de Trailles, ce sera l'imbécile Philéas Beauvisage, bonnetier enrichi, cousu de vanité, et chamarré de ridicules, homme très maniable, qui sera à coup sûr l'un des moutons du ministère, et qui a d'ailleurs une fille charmante et splendidement dotée. N'est-elle pas la petite-fille du notaire Grévin, vieux révolutionnaire, Pylade de Malin de Gondreville, dont il a obscurément servi la fortune, négociant pour lui, tandis qu'il brillait à la Convention, des achats de Biens nationaux, et d'ailleurs édifiant patiemment une fortune colossale, solide, qui lui permettra de réaliser à la troisième génération des ambitions immenses. Il a acheté au faubourg Saint-Germain, secrètement, l'hôtel Beauséant, et si sa petite-fille n'entre pas par son mariage dans la noble famille des Cinq-Cygne, du moins elle épousera bien le fils d'un duc de l'Empire. Balzac a peint ici encore, avec puissance, l'évolution de cette bourgeoisie qui fit ses affaires sous la Révolution, passa du libéralisme au conservatisme sous la

1. Finalement, *L'Élection* parut dans un journal, *L'Union monarchique*.

monarchie de Juillet, et ambitionna, quelquefois avec succès, de se réconcilier par des alliances avec cette grande aristocratie dont la ruine l'avait enrichie.

Maxime de Trailles échouera en 1839. Beauvisage sera battu par Sallenauve; mais ceci, nous ne savons pas au juste comment Balzac l'aurait raconté. Sallenauve, élu, se dégoûtera du monde parlementaire, donnera sa démission, sera remplacé par Beauvisage, puis par le misérable de Trailles, qui épousera la fille de celui-ci : elle obtiendra la séparation pour sévices et injures graves. En 1845, Simon Giguet aurait été élu enfin, à son tour, député d'Arcis.]

LES PETITS BOURGEOIS (Posthume 1854)

Analyse.

[Balzac laissa cette œuvre inachevée, et Charles Rabou passe pour l'avoir terminée ; mais M. de Lovenjoul lui-même n'aurait su dire « jusqu'à quel point cette opinion est exacte. »

Depuis 1839 au plus tard (*Lettre à l'Etrangère*, 17 décembre 1843), il avait en tête un roman qu'il appelait *Gendres et Belles-Mères*, et il ne savait comment le réaliser. En décembre 1843, il crut que l'inspiration définitive était venue ; il imagina, — toujours hanté par Molière, — de peindre « le Tartufe moderne, arrivant sans fortune dans une famille, et y jouant tous les rôles et toutes les comédies nécessaires pour épouser une héritière. Et tout de suite, ajoutait-il, la suite de ce drame devient naturellement ce que je voulais faire ». La première partie serait intitulée *Un grand Artiste* (artiste en hypocrisie) ; la seconde *Le drame du Gendre.* Dès lors, il songeait à y faire réapparaître les employés qu'il avait déjà montrés dans *La Femme supérieure.* — A la même époque il concevait comme une œuvre indépendante le *Programme d'une jeune Veuve.* C'est de tout cela que sortirent *Les Petits Bourgeois* ; mais, comme toujours, les valeurs primitives des éléments qui concoururent à l'œuvre totale se modifièrent beaucoup à l'exécution.

Enthousiaste de son sujet, il écrivait le 1er janvier 1844 : « Ce sera un ouvrage qui vous surprendra. Molière avait fait l'*Avarice* dans Harpagon ; moi, j'ai fait un avare avec le père Grandet. Eh bien, dans *Un grand Artiste,* je lutte encore avec lui, pour le sujet de *Tartufe*... Je veux faire le Tartufe de notre temps, le Tartufe-Démocrate-Philanthrope, et, au lieu d'un Orgon, personnage typique, séduisant cinq à six personnes de divers caractères, et qui l'obligent à jouer tous les rôles. » (Cf. la Dédicace).

Il y travaille « avec furie », et voilà que, le 6 janvier, « la peinture de la bourgeoisie actuelle de Paris a pris tant d'espace que c'est devenu le sujet. Le Tartufe n'est plus la figure principale : c'est la bourgeoisie de 1830. Je ferai *Gendres et Belles-Mères* autrement ». A la vérité, il ne devait jamais le faire.

C'est Hetzel qui décide que le titre sera *Les Bourgeois de Paris* (8 janvier). « C'est grand, s'écrie Balzac le 13, c'est à effrayer de verve, de philosophie, de nouveauté, de peinture et de style ». Il n'ose pas se relire de peur de revenir sur sa bonne opinion et de perdre sa verve. Il veut faire « un bijou de style » (14 janvier). Ce sera « l'épopée de la bourgeoisie » (21 mars).

Il semble bien que ses autres travaux le divertirent de continuer celui-ci. Puis les journées de février et de juin 1848 arrivèrent ; et le légitimiste Balzac, l'ennemi acharné de la bourgeoisie parvenue sous Louis-Philippe, le satirique enragé fit des réflexions. Il avait mis son sujet en comédie : « J'ai fait rentrer la pièce dans les limbes du portefeuille, écrit-il à Rolle en août 1848... Est-ce au lendemain d'une bataille où la bourgeoisie a si généreusement versé son sang pour la civilisation menacée, est-ce quand elle est en deuil qu'on peut la traduire sur la scène ? » Et le roman aussi fut suspendu.

Le Tartufe, c'est Théodose de la Peyrade, né en Avignon, méridional froid, plein d'astuce, intrigant délié, venu à pied à Paris, vers 1829, avec la volonté de parvenir par les voies obliques, puisque le grand chemin n'est pas ouvert à sa pauvreté. C'est un Rastignac très inférieur ; il a la même ambition vorace. Protégé par un ami de son oncle, le policier Corentin (voir *Une Ténébreuse Affaire*), il vise la carrière judiciaire ; mais il sait la puissance du journalisme, et il débute dans une feuille véreuse, tout en faisant son droit. Une fois licencié, il s'établit « avocat des pauvres » et prend pour enseigne le socialisme catholique. Inspiré par des créanciers incommodes, il convoite la main de Mlle Céleste Colleville (« figure à la Raphaël », osait dire Balzac), laquelle est en réalité fille de Thuillier, le type de l'employé à bonnes fortunes, d'ailleurs marié, mais sans postérité légitime, gros bourgeois important, qu'une sœur tracassière, vieille fille et toujours à l'affût du gain, a jeté dans de fructueuses spéculations sur les terrains. Il dotera richement Céleste, qui peut être une belle proie pour Théodose.

Grâce à de savantes manœuvres, l'hypocrite consommé arrive à se faire passer à la fois pour un petit saint et pour un homme indispensable en ce monde d'employés. Il enjôle Mme Colleville, Mlle et M. Thuillier. Et l'on peut croire un instant que la pauvre Céleste deviendra son épouse, bien qu'elle le haïsse, et qu'elle aime de tout son cœur Félix Phellion, professeur de mathématiques dans un collège de Paris[1], et fils encore d'un employé, brave homme et solennel. Balzac a tracé

1. Balzac touche ici à un sujet qu'il devait traiter : la *Physiologie des corps enseignants*.

avec la plus heureuse minutie, comme « un portrait hollandais » disait-il, la vie intérieure de cette excellente famille bourgeoise, un peu ridicule, un peu vaniteuse et empesée, mais si réellement énergique et vertueuse. Et Félix Phellion est un noble esprit, un savant, illustre à vingt-cinq ans.

Il faut qu'il soit heureux. Il faut que Théodose échoue, qu'il ne soit pas l'époux de Céleste, qu'il ne soit pas non plus élu à la députation. Mais qui déjouera les plans du Tartufe? Ce sera le policier Corentin. Tout en protégeant le neveu de son vieil ami, il lui garde une dent : Théodose a déshonoré sa propre cousine germaine, et Corentin se chargera de l'obliger à réparer. Il va donc lancer sur lui la comtesse Torna de Godollo, policière à ses ordres, qui louera un appartement aux Thuillier, les enchantera, les dominera, et, d'autre part, jouera de ses charmes sur Théodose, qui donnera dans le piège avec la fatuité d'un jeune coquebin. Le voilà compromis, et son masque arraché. Félix épousera Céleste, — et Théodose sera trop heureux, après s'être fait forcer la main, d'épouser sa cousine, musicienne et chanteuse d'un grand talent, folle d'ailleurs depuis son malheur, mais qui guérit à temps. — Il devient directeur de la police du royaume.]

SOMMAIRE BIBLIOGRAPHIQUE

TAINE	*Nouveaux Essais de critique et d'histoire.*
G. SAND..........	*H. de Balzac* (dans *Autour de la Table*).
TH. GAUTIER	*H. de Balzac* (dans *Portraits contemporains*).
E. FAGUET	*Balzac (XIXe Siècle).*
PAUL FLAT	*Essai sur Balzac* et *Nouveaux Essais.*
ED. BIRÉ	*H. de Balzac* (Balzac royaliste, et Balzac au théâtre).
A. LE BRETON....	*H. de Balzac, l'homme et l'œuvre.*
F. BRUNETIÈRE ...	*H. de Balzac.*
LANSON...........	*Balzac d'après sa correspondance* (en tête de *Pages choisies*, chez A. Colin).

Pour lire Balzac, il est indispensable d'avoir sous la main le *Répertoire de la Comédie humaine;* c'est la biographie, avec renvois à toutes les œuvres où ils paraissent, de tous les personnages de la Comédie humaine.

M. MARCEL BARRIÈRE, sous ce titre : *L'Œuvre d'H. de Balzac,* a publié des analyses bien faites de tous les romans de Balzac, et il y a joint deux études intéressantes.

Les ouvrages de M. le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL sont essentiels ; il faut avoir en particulier son *Histoire des Œuvres de H. de Balzac* (2e éd., 1886).

Le précieux ouvrage de MM. HANOTAUX et GABRIEL VICAIRE : *La Jeunesse de Balzac* apporte un grand nombre de documents d'un vif intérêt.

Mentionnons aussi le *H. de Balzac* d'ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT (Collection de la VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS. Louis Michaut, éditeur).

ADDENDA

Page 71. — Balzac avait rapporté la chanson citée ici de son séjour en Bretagne. En envoyant son livre au général de Pommereul, il lui disait : « Qu'est-ce que je dis là, mon ouvrage ? Il est un peu le vôtre... Il n'y a pas jusqu'à la chanson : « Allons, partons, belle ! » chantée par M. Alexandre... [qui n'y soit]. » (Du Pontavice de Heussey, *op. cit.*)

P. 77, n. 1. — Balzac est ici en défaut. Deux pontonniers sur 400 purent regagner la France : Pierre Lazuttes et Nicolas Camus, tous deux sergents. Lazuttes fut fait lieutenant, et Gamus membre de la Légion d'honneur, par décret du 5 mai 1813. (Marches de l'Est, 15 décembre 1911, *Les Survivants de la Bérésina*, d'après les Archives nationales, celles de la Guerre et celles de la Légion d'honneur.) *Communiqué par M. Thomas, professeur d'histoire au lycée de Montpellier.*

P. 167. — Voir dans la Revue d'Histoire littéraire, octobre-décembre 1911, pp. 865-884, un article de M. Georges Thouvenin : *La Genèse d'un Roman de Balzac, La Recherche de l'Absolu.*

P. 189. — Voir dans la Revue Universitaire, 1905, T. II, p. 34 sqq, l'article de M. Mario Roques sur *Le Manuscrit et les Editions du* Père Goriot.

P. 255. — D'après M. du Pontavice de Heussey (*op. cit.*), le modèle du chevalier de Valois aurait été certain vieil émigré, chevalier de Saint-Louis, que Balzac avait fait beaucoup causer, à Fougères.

P. 371. — Il faut lire, dans le Mercure de France du 1er avril 1911, pp. 491-516, l'article de M. Maurice Serval, sur *La Rabouilleuse, Les Sites et les Gens, Balzac à Issoudun.*

TABLE DES ŒUVRES

REPRÉSENTÉES DANS CE LIVRE

Conforme au classement arrêté par Balzac[1].

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

1. Les œuvres qui ne sont représentées que par une analyse sont indiquées par le signe *.
2. On trouvera ici une indication du sujet du *Message* et de *La Grenadière*, que Balzac mit aussi parmi les SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

ÉTUDES ANALYTIQUES

Néant. (Elles comprennent *La Physiologie du Mariage* et *Les Petites Misères de la Vie conjugale.*)

1. On trouvera ici une indication des sujets du *Chef-d'Œuvre inconnu* et de *Gambara*, que Balzac a rangés dans la même catégorie.

LISTE DES ŒUVRES

DONT IL FIGURE ICI DES EXTRAITS

Suivant l'ordre des dates où se passe la scène.

1800	*Les Chouans.*
1803-1806	*Une Ténébreuse Affaire.*
1811	*Louis Lambert* (le fragment cité).
1812	*L'Adieu.*
1812-1832	*La Recherche de l'Absolu.*
1815-1820	*Le Lys dans la Vallée.*
1816	*La Vieille Fille.*
1819-1820	*Le Père Goriot.*
1819-1822	*Grandeur et Décadence de César Birotteau.*
1819-1827	*Eugénie Grandet.*
1821-1822	*Illusions perdues* (les fragments cités).
1822	*Le Contrat de Mariage* (le fragment cité).
1822-1824	*Le Cabinet des Antiques.*
1822-1824	*La Rabouilleuse (Un ménage de garçon,* les fragments cités).
1823-1826	*Les Paysans.*
1828	*L'Interdiction.*
1829	*Le Médecin de Campagne.*
1829-1830	*Modeste Mignon.*
1829-1831	*La Peau de Chagrin.*
1829-1836	*Ursule Mirouët* (le fragment cité, en 1836).
1836	*L'Envers de l'Histoire contemporaine.*
1836-1840	*Béatrix.*
1838-1846	*La Cousine Bette.*
1844-1845	*Le Cousin Pons.*

TABLE DES MATIÈRES[1]

1. Les œuvres sont rangées selon l'ordre de publication.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

EUGÉNIE GRANDET

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

LE PÈRE GORIOT

LE CONTRAT DE MARIAGE

ILLUSIONS PERDUES

LES EMPLOYÉS

HISTOIRE DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DE CÉSAR BIROTTEAU

BÉATRIX

LE CURÉ DE VILLAGE

MASSIMILA DONI

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

LA RABOUILLEUSE

URSULE MIROUËT

LES MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES

ALBERT SAVARUS

L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Analyse et Extraits.

MODESTE MIGNON

Analyse et Extraits.

LES PAYSANS

Analyse et Extraits.

LES PARENTS PAUVRES

LA COUSINE BETTE

Analyse et Extraits.

LE COUSIN PONS

Analyse et Extraits.

LE DÉPUTÉ D'ARCIS

LES PETITS BOURGEOIS

(Voir *Honoré de Balzac par l'Image* à la fin du volume.)

Imprimerie du Journal *Le Havre* (O. Randolet), rue Fontenelle, 35, Le Havre.

BALZAC

PAR L'IMAGE

Illustrations Documentaires



(Collection Carrier-Belleuse.)

Fig. 21. — **Portrait de la mère de Balzac.**

Elle s'appelait Laure Sallembier, et elle était née en 1779 : elle épousa en 1797, à 18 ans, un mari de 51 ans. Son père était directeur des hôpitaux de Paris. Mystique, nerveuse, son affection pour son fils ne fut pas sans orages. (Voir p. 467, n° 7.) Ce charmant portrait doit représenter, à 20 ou 25 ans, celle qui, vieille femme, accablée de chagrins et poursuivie de soucis, devait en 1850 veiller sur l'agonie de son fils.



(Collection Carrier-Belleuse. V. *notice*, p. 13.)

Fig. 22. — **Portrait du père de Balzac.**

Il était né en 1746 ; il avait donc 53 ans quand Balzac naquit. De quand date ce portrait ? L'uniforme que semble porter M. de Balzac est-il celui d'administrateur de l'Hospice Général de Tours, dont il remplit les fonctions de 1804 à 1812 ? C'est probable. — La manie écrivante de ce bourru bienfaisant, qui se flattait d'être beau comme un marbre et solide comme un arbre, est symbolisée par la plume qu'il tient à la main. C'était un original fieffé, un homme à marottes. Sa physionomie est assez celle d'un affirmatif et d'un entêté. Il tient sous les bras un portefeuille rouge ; l'habit est bleu foncé, à broderies blanches.

MÉMOIRE

SUR

LES MOYENS

DE PRÉVENIR

LES VOLS ET LES ASSASSINATS,

Et de ramener les hommes qui les commettent aux travaux de la Société, et sur les moyens de simplifier l'Ordre judiciaire.

Par M. Balzac, *Adjoint du Maire de Tours, et l'un des Administrateurs de l'Hospice général de la même ville.*

A TOURS,

De l'imprimerie de MAME, rue d'Indre et Loire, n.° 69.

Avril 1807.

Fig. 23. — **Un ouvrage du père de Balzac.**

Voici le frontispice de l'un des ouvrages du père de Balzac, il se donnait pour un disciple de Rousseau. Il écrivit en 1809 une *Histoire de la rage.* En 1804, dans un *Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français,* il proposait d'élever un monument à Napoléon. On peut croire qu'il a, le premier, eu l'idée de l'Arc de triomphe de l'Etoile.



(Collection Carrier-Belleuse.)

Fig. 24. — **Portrait de la sœur de Balzac.**

Voici le portrait de Laure Balzac, qui deviendra Mme Surville. Voir notamment aux premières années de la *Correspondance*, les lettres très affectueuses qu'écrivait Balzac à sa sœur de prédilection.



Fig. 25 et 26. — **Deux caricatures de Balzac.**



Ces deux caricatures sont de Benjamin Roubaud. Le caricaturiste, tout en exagérant nécessairement la plastique du personnage, ne s'est pas trop éloigné de la ressemblance. Il a fait ressortir la petite taille et l'encolure athlétique de Balzac. L'une montre Balzac en robe de chambre, l'autre Balzac en dandy, tenant à la main cette fameuse canne, dont le pommeau avait une si grande valeur et qui rappelle le goût passionné qu'eut toujours Balzac pour le luxe et les beaux bibelots. Cette deuxième caricature est extraite du long cortège intitulé : *Le Grand chemin de la Postérité* (nº 15 de la *Littérature par l'Image*, série *V Hugo en images)* où Balzac est placé entre Dumas père et Gozlan.



Fig. 27. — **La Maison de Balzac (vue d'en bas).**

De plain-pied avec le jardinet, quand on entre par la rue Raynouard, la maison de Balzac est en même temps un 2e étage qui surplombe une ruelle, la rue Berton, laquelle a conservé son aspect d'il y a cent ans (la fenêtre du haut est celle du cabinet de travail de Balzac). Grâce à cette disposition des lieux, il pouvait quand des importuns, et surtout des créanciers, venaient le relancer chez lui, en entrant par la rue Raynouard, s'échapper en descendant deux étages et sortir par la porte de la rue Berton (qu'on voit dans le bas).



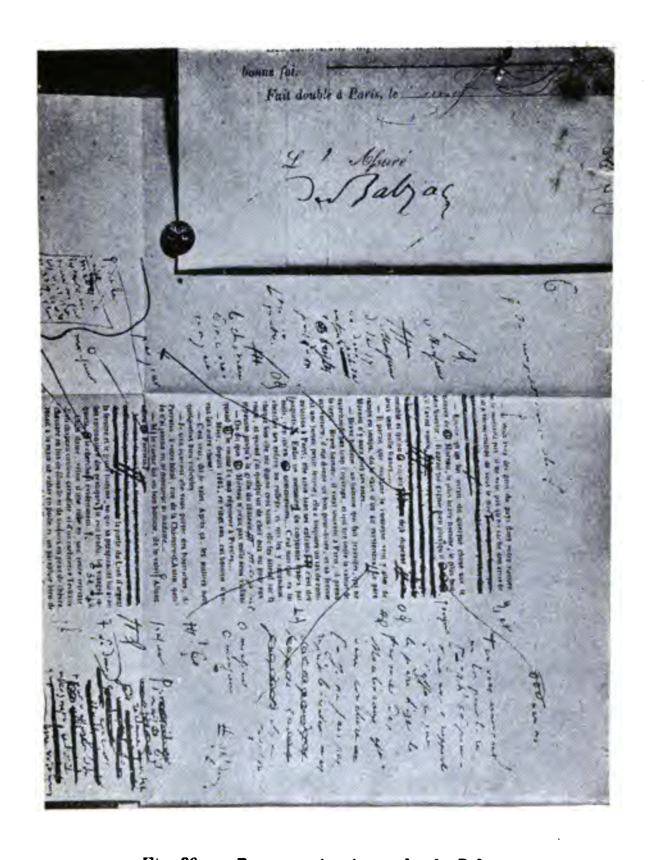
Fig. 28. — **La Maison de Balzac à Passy (vue d'en haut)**

De tous les domiciles où Balzac abrita sa vie de travail (rue Cassini, rue des Batailles — les Jardies de Sèvres), la maison qu'il habita à Paris-Passy, rue Basse n° 19 (aujourd'hui rue Raynouard n° 47) est la seule qui subsiste intacte. Elle est aussi la plus caractéristique des conditions de mystère et d'isolement qui étaient nécessaires au grand travailleur. — De 1842 à 1848, il y composa uue vingtaine d'ouvrages, entre autres : *La Cousine Bette, Le Cousin Pons, Le Député d'Arcis, Mercadet, etc.* Il se reposait de son labeur colossal en se promenant dans le jardin, resté tel quel. Cette maison est aujourd'hui le Musée Balzac.



(Musée Balzac.)

Fig. 29. — **Fauteuil et table de travail de Balzac.**


bonne foi.

Fait double à Paris, le

L'Assuré

De Balzac

Fig. 30. — **Epreuve et autographe de Balzac.**

Je ne sais après quelles aventures ce fragment d'une épreuve d'*Un Début dans la vie* (1842) est arrivé au musée Balzac. La signature autographe est extraite d'une police d'assurance.



Fig. 31. — **Vue de l'Hôtel de la rue Fortunée.**

Balzac avait rempli cette maison d'objets d'art, il voulait en faire un Eden, digne de recevoir son Eve, Mme Hanska. C'est dans cette maison, illuminée et ornée de fleurs, qu'il la conduisit à la fin de mai 1850. C'est là qu'il devait mourir trois mois après.



Fig. 32. — **Chambre mortuaire de Balzac.**

C'est dans cette chambre que, s'il faut en croire Arsène Houssaye, Balzac, averti par le médecin de se préparer à mourir, s'écria : « Appelez Bianchon... Bianchon me sauvera !... » (C'est le nom d'un médecin de la *Comédie humaine*. Voir au *Père Goriot*).

Victor Hugo vint voir Balzac mourant, et nous a laissé (*Choses vues*) un récit de sa visite.



Fig. 33. — **Balzac sur son lit de mort.**

Ce portrait, d'une vérité si impressionnante, a été peint par Eugène Giraud. Il est au musée de Besançon. La date *18 août 1850* est celle de la mort de Balzac.



Vous êtes prié d'assister aux Convoi, service et Enterrement, de Monsieur Honoré **DE BALZAC**, décédé le 18 août 1850, à l'âge de 51 ans, en son domicile, rue Fortunée, n° 14, qui auront lieu le mercredi 21 courant, à 11 heures du matin, en l'église Saint-Philippe-du-Roule, sa paroisse.

On se réunira à la Chapelle du quartier Beaujon, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 123.

De Profundis.

De la part de Madame Eve DE BALZAC, née Cesse RZEWUSKA, sa Veuve, et de toute la famille.

Fig. 34. — Billet de faire-part de la mort de Balzac.



)Phot. Neurdein.)

Fig. 35. — **Statue de Balzac, par Falguière.**

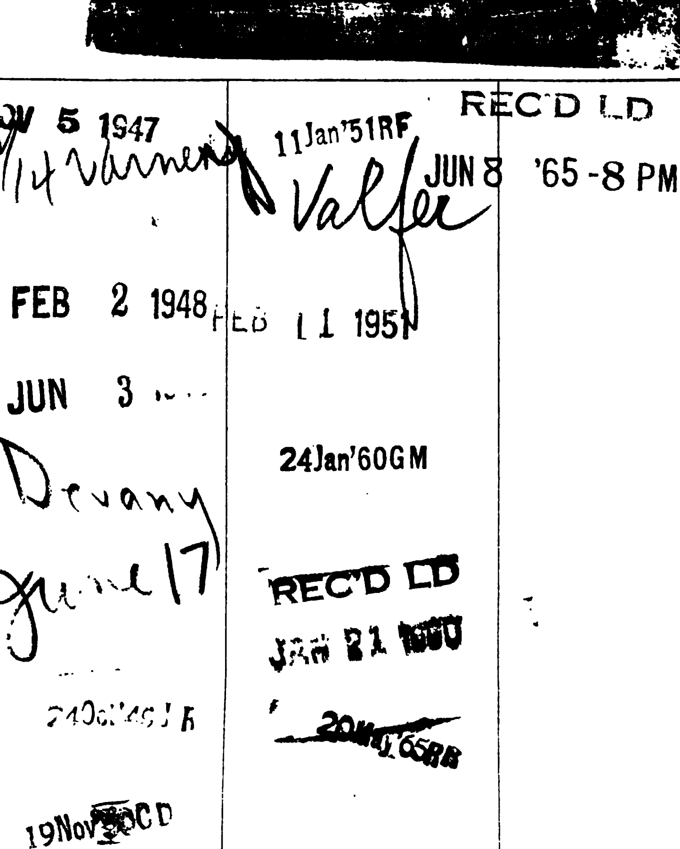
La statue de Falguière, que voici, est celle qui fut commandée lorsque le Balzac de Rodin n'eut pas été admis, et qui, depuis, a été érigée avenue Friedland, dans le voisinage de la maison où mourut Balzac.



Fig. 36. — Le *Balzac* de Rodin.

Cette œuvre a été très discutée, et on a craint que le public ne lui fît pas bon accueil. D'un effort indomptable, les épaules et la tête du penseur surgissent de la masse d'argile où le corps s'enlise. C'est, peut-être, le symbole d'une volonté qui n'a plié sous l'énorme labeur et n'a succombé qu'avec la vie, laissant une œuvre imparfaite, mais indéfiniment féconde, une gigantesque ébauche.

TABLE DES GRAVURES


5 1947
FEB 2 1948
JUN 3
24Jan'60GM
11Jan'51RF
1 1951
REC'D LD
REC'D LD
JUN 8 '65 -8 PM
19Nov



YB 545
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY